



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

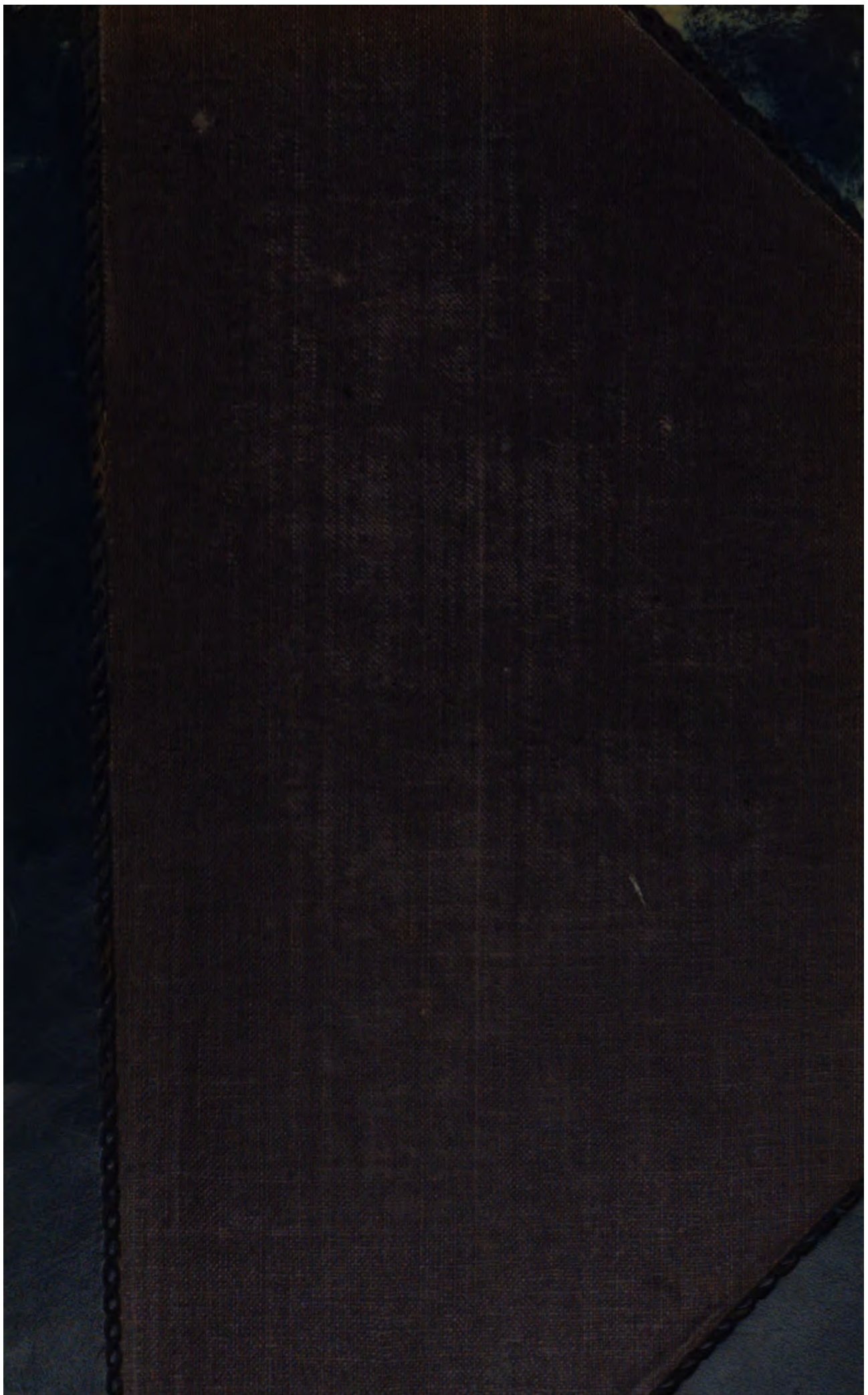
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

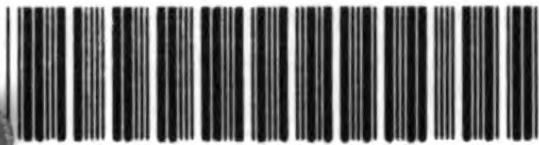
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

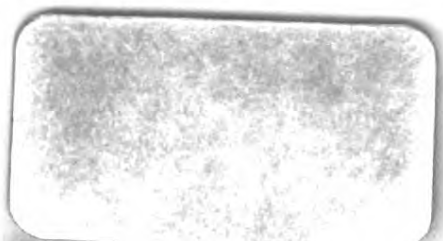


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





600092653V



LA

PLÉIADE FRANÇOISE

II.

129
1

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et paraphés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,
2 — sur vélin.

N^o

52.

A

ŒUVRES FRANÇOISES
DE
IOACHIM DV BELLAY

GENTIL-HOMME ANGEVIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR
CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M. D. CCC. LXVII

285. n. 13.





DIVERS POEMES

PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADUCTIONS

LA COMPLAINTE

DV DESESPÉRÉ

*Qui prestera la parole
A la douleur qui m'afolle?
Qui donnera les accens
A la plainte qui me guyde,
Et qui laschera la bride
A la fureur que ie sens?
Qui baillera double force
A mon ame, qui s'efforce
De soupirer mes douleurs?
Et qui fera sur ma face
D'une larmoyante trace
Couler deux ruyssaux de pleurs?
Sus mon cœur, ouure ta porte,
Affin que de mes yeux forte
Vne mer à ceste foy.
Ores fault que tu te plains,
Et qu'en tes larmes tu baignes
Ces montaignes & ces boys.*

*Et vous mes vers, dont la course
 A de sa premiere source
 Les sentiers habandonnez,
 Fuyez à bride aualée,
 Et la prochaine valée
 De vostre bruyt estonnez.
 Vostre eau, qui fut clere & lente,
 Ores trouble & violente,
 Semblable à ma douleur soit,
 Et plus ne meslez vostre onde
 A l'or de l'arene blonde,
 Dont vostre fond iaunissoit.
 Mais qui fera la premiere?
 Mais qui fera la derniere
 De voz plaintes? O bons dieux!
 La furie qui me domte,
 Las, ie sens qu'elle surmonte
 Ma voix, ma langue, & mes yeux.
 Au vaze estroict qui degoute
 Son eau, qui veult sortir toute,
 Ores semblable ie suis :
 Et fault (ô plainte nouvelle!)
 Que mes plainctz ie renouvelle,
 Dont plaindre assez ie ne puis.
 Quand toutes les eaux des nûes
 Seroient larmes deuenues,
 Et quand tous les ventz congnuz
 De la charette importune,
 Qui fend les champs de Neptune,
 Seroient soupirs deuenuz :
 Quand toutes les voix encores
 Complaintes deuiendroient ores,
 Si ne me suffiroient point
 Les pleurs, les soupirs, le plaindre,
 A viuement contrefeindre
 L'ennuy, qui le cœur me poingt.
 Ainsi que la fleur cuillie
 Ou par la Bize assaillie*

Pert le vermeil de son teint
 En la fleur du plus doulx aage,
 De mon palissant visage
 La viue couleur s'esteint.
 Vne languissante nuë
 Me fille defia la vëue,
 Et me souuient en mourant
 Des doulces riues de Loyre,
 Qui les chansons de ma gloyre
 Alloit iadis murmurant :
 Alors que parmy la France
 Du beau Cygne de Florence
 Falloys adorant les pas,
 Dont les plumes i'ay tirées,
 Qui des ailes mal cirées
 Le vol n'imiteront pas.
 Quel boys, quelle solitude,
 Tesmoing de l'ingratitude
 De l'archer malicieux,
 Ne resonne les alarmes,
 Que les amoureuses larmes
 Font aux esprits ocieux?
 Les bledz ayment la rousée,
 Dont la plaine est arroufée :
 La vigne ayme les chaleurs,
 Les abeilles les fleurettes,
 Et les vaines amourettes
 Les complaints & les pleurs.
 Mais la douleur vehemente,
 Qui maintenant me tormente,
 A repouffé loing de moy
 Telle fureur insensée,
 Pour enter² en ma pensée
 Le trait d'vn plus iuste esmoy.
 Arriere plaintes friuoles
 D'vng tas de ieunesses folles :
 Vous ardents soupirs encloz,
 Laissez ma poiçtrine cuyte,

Et traynez à vostre fuyte,
 Mile tragiques sangloz.
 Si l'iniure defreiglée
 De la fortune aueuglée,
 Si vng faulx bon-heur promis
 Par les faueurs iournalieres,
 Si les fraudes familiares
 Des trop courtizans amis :
 Si la maison mal entiere
 De cent procez heritiere,
 Telle qu'on la peut nommer
 La gallere defarmée,
 Qui sans guide & mal ramée
 Vogue par la haulte mer :
 Si les passions cuyzantes
 A l'ame, & au corps nuyzantes,
 Si le plus contraire effort
 D'une fiere destinée,
 Si vne vie obstinée
 Contre vng desir de la mort :
 Si la triste congnoissance
 De nostre fresle naissance,
 Et si quelque autre douleur
 Geyne la vie de l'homme,
 le merite qu'on me nomme
 L'esclau de tout malheur.
 Qu'ay-ie depuis mon enfance
 Sinon toute iniuste offence
 Senty de mes plus prochains?
 Qui ma ieunesse passée
 Aux tenebres ont laissée,
 Dont ores mes yeux sont plains.
 Et depuis que l'âge ferme
 A touché le premier terme
 De mes ans plus vigoureux,
 Las, hélas, quelle iournée
 F'eut onq' si mal fortunée
 Que mes iours les plus heureux?

*Mes os, mes nerfz, & mes veines
 Tesmoins secrez de mes peines,
 Et mile souciꝝ cuyꝝans,
 Auacent de ma vieillesse
 Le triste hyuer, qui me blesse
 Deuant l'esté de mes ans.*

*Comme l'autonne saccage
 Les verdꝝ cheueux du bocage
 A son triste aduenement,
 Ainsi peu à peu s'efface
 Le crespé honneur de ma face
 Veufue de son ornement.*

*Mon cœur ia deuenu marbre
 En la souche d'vng vieil arbre
 A tous mes sens transmuez :
 Et le soing, qui me desrobe,
 Me faiç semblable à Niobe
 Voyant ses enfans tueꝝ.*

*Quelle Medée ancienne
 Par sa voix magique
 M'a changé si promptement?
 Fichant d'aiguilles cruelles
 Mes entrailles, & moëlles
 Serues de l'enchantement?*

*Armez vous contre elle donques
 O vous mes vers! & si onques
 La fureur vous enflamma,
 Faites luy sentir l'iambe,
 Dont contre l'ingrat Lycambe
 La rage Archiloq' arma.*

*O nuit! ô silence, ô lune!
 Que ceste vieille importune
 Ose du ciel arracher,
 Pourquoi ont la terre, & l'onde,
 Mais pourquoi a tout le monde
 Conspiré pour me facher?*

*Ny toute l'herbe cuillie
 Par les champs de Theffalie,*

Et traynez à vostre fuyte,
 Mile tragiques sangloz.
 Si l'iniure desfreiglée
 De la fortune aueuglée,
 Si vng faulx bon-heur promis
 Par les faueurs iournalieres,
 Si les fraudes familiares
 Des trop courtizans amis :
 Si la maison mal entiere
 De cent procez heritiere,
 Telle qu'on la peut nommer
 La gallere defarmée,
 Qui sans guide & mal ramée
 Vogue par la haulte mer :
 Si les passions cuyzantes
 A l'ame, & au corps nuyzantes,
 Si le plus contraire effort
 D'une fiere destinée,
 Si vne vie obstinée
 Contre vng desir de la mort :
 Si la triste congnoissance
 De nostre fresle naissance,
 Et si quelque autre douleur
 Geyne la vie de l'homme,
 Le merite qu'on me nomme
 L'esclaue de tout malheur.
 Qu'ay-ie depuis mon enfance
 Sinon toute iniuste offence
 Senty de mes plus prochains?
 Qui ma ieunesse passée
 Aux tenebres ont laissée,
 Dont ores mes yeux sont plains.
 Et depuis que l'âge ferme
 A touché le premier terme
 De mes ans plus vigoureux,
 Las, hélas, quelle iournée
 Feut onq' si mal fortunée
 Que mes iours les plus heureux?

*Mes os, mes nerfs, & mes veines
Tefmoins secrez de mes peines,
Et mille souciꝝ cuyꝝans,
Auacent de ma vieillesse
Le triste hyuer, qui me blesse
Deuant l'esté de mes ans.*

*Comme l'autonne saccage
Les verdꝝ cheueux du boccage
A son triste aduenement,
Ainsi peu à peu s'efface
Le crespé honneur de ma face
Veufue de son ornement.*

*Mon cœur ia deuenu marbre
En la souche d'vng vieil arbre
A tous mes sens transmuez :
Et le soing, qui me desrobe,
Me faiçt semblable à Niobe
Voyant ses enfans tuez.*

*Quelle Medée ancienne
Par sa voix magique
M'a changé si promptement?
Fichant d'aiguilles cruelles
Mes entrailles, & moëllés
Serues de l'enchantement?*

*Armez vous contre elle donques
O vous mes vers! & si onques
La fureur vous enflamma,
Faites luy sentir l'iambe,
Dont contre l'ingrat Lycambe
La rage Archiloq' arma.*

*O nuit! ó silence, ó lune!
Que ceste vieille importune
Ose du ciel arracher,
Pourquoy ont la terre, & l'onde,
Mais pourquoy a tout le monde
Conspiré pour me facher?*

*Ny toute l'herbe cuillie
Par les champs de Theffalie,*

Ny les murmures secrez,
 Ny la verge enchanteresse
 Dont la Dame vangeresse
 Tourna les visages Grecz :
 Ny les flambeaux qu'on allume
 Aux obseques, ny la plume
 Des mortuaires oiſeaux,
 Ny les œufz qu'on teint & mouille
 Dans le sang d'une grenouille,
 Ny les Auernales eaux :
 Ny les images de cire,
 Ny ce qui l'enfer attire,
 Ny tous les vers enchantez
 Par la vieille escheuelée
 D'une voix entremeslée
 Six & trois fois rechantez :
 Ny le menstrueux breuuage
 Meslé avecques la rage
 Qui s'enfle au front des cheuaux,
 Ny les furies ensemble
 Enfanteroient (ce me semble)
 Le moindre de mes trauaux.
 Moindre feu ne me consume,
 Et moindre peste ne hume
 La tiede humeur de mes oſ,
 Que l'Herculienne flamme
 Ayant le don de sa femme
 Engraué dessus le doſ.
 Les flotz courrouſsez, qui baignent
 Leurs riuages qui se plaignent,
 Ne sont plus sourds que ie suis :
 Ny ce peuple qui habite,
 Ou le Nil se precipite
 Dedans la mer par sept huys.
 Les ventz, la pluye, & l'orage,
 N'exercent plus grand outrage
 Sur les montz & sur les flotz,
 Que l'eternelle tempeſte,

Qui brouille dedans ma teste
 Mile tourbillons encloz.
 Comme la fole prestresse,
 A qui le Cynthien presse
 Le cœur superbe & despit,
 Herissant sa cheuclure
 Contre-tourne son allure
 Par vng mouuement subit :
 Ainsi aueq' noire myne
 Tout furieux ie chemine
 Par les champs plus eslongnez,
 Remaschant d'vng soucy graue
 Mile fureurs, que i'engraue
 Sur mes sourciꝝ renfrongnez.
 Tel est le Thebain Panthée
 Quand son ame espoüantée
 Voit le soleil redoublé :
 Tel, le vangeur de son pere,
 Quand les serpents de sa mere
 Luy ont son esprit troublé.
 D'vne entre-suyuante fuyte
 Il adiourne, & puy's annuyte :
 L'an d'vng mutuel retour
 Ses quatre saisons rameine :
 Et apres la lune pleine,
 Le croissant luyt à son tour :
 Tout ce que le ciel entourne,
 Fuyt, refuyt, tourne, & retourne,
 Comme les flotz blanchiffans,
 Que la mer venteuse pousse,
 Alors qu'elle se courrousse
 Contre ses bords gemiffans.
 Chacune chose decline
 Au lieu de son origine :
 Et l'an, qui est coustumier
 De faire mourir, & naistre,
 Ce qui feut rien, auant qu'estre,
 Reduit à son rien premier :

*Mais la tristesse profonde,
 Qui d'vng pié ferme se fonde
 Au plus secret de mon cœur,
 Seule immuable demeure,
 Et contre moy d'heure en heure
 Acquiert nouvelle vigueur.
 Ainsi la flamme allumée,
 Que les ventz ont animée,
 Forcenant cruellement,
 En mille poinctes s'eslance,
 Dedaignant la violence
 De son contraire element.
 Quand l'obscurité defferre
 Ses aisles dessus la terre,
 Et quant le present des Dieux
 Pour emmieller la peine,
 De toute la gent humaine
 Charme doucement les yeux :
 Lors d'vne horreur taciturne
 Dessoubz le voyle nocturne
 Tout se fait paisible & coy :
 Toute maniere de beste
 Au sommeil courbe la teste
 Dedans son priué recoy.
 Mais le mal, qui me reueille,
 Ne permet que ie sommeille
 Vng seul moment de la nuit,
 Sinon que l'ennuy m'assomme
 D'vng espoüantable somme,
 Qui plus que le veiller nuyt.
 Puis quand l'aulbe se descouche
 De sa iaunissante couche
 Pour nous esclerer le iour,
 Avec moy s'esueille à l'heure
 Le soing rongeward, qui demeure
 En mon familier seiour :
 Ou tout cela, que lon nomme
 Les bienheuretez de l'homme,*

*Ne me sçauroit eslouyr,
 Priué de l'aïse, qu'apporte
 A la vie demy-morte
 Le doux plaisir de l'ouyr.
 Et si d'vng pas difficile
 Hors du triste domicile
 Je me trayne par les champs,
 Le soucy, qui m'accompaigne,
 Ensemence la campagne
 De mille regrez tranchans.
 Si d'auanture i'arriue
 Sur la verdoyante riue,
 P'essourde le bruyt des eaux :
 Si au bois ie me transporte,
 Soudain ie ferme la porte
 Aux doux goziers des oyzeaux.
 Iadis la tourbe sacrée,
 Qui sur le Loyr se recrée,
 Me daignoit bien quelquesfois
 Guyder autour des riuages,
 Et par les antres sauuages,
 Imitateurs de ma voix :
 Mais or' toute espoüantée
 Elle fuyt d'estre hantée
 De moy despit, & felon,
 Indigne que ma poiçtrine
 Reçoyue soubz la courtine
 Les sainctz presentz d'Apollon.
 Mesmes la voix pitoyable,
 Dont la plainte larmoyable
 Rechante les derniers sons,
 Dure & sourde à ma semonce
 Dedaigne toute responce
 A mes piteuses chansons.
 Quelque part que ie me tourne,
 Le long silence y seiourne
 Comme en ces temples deuotz,
 Et comme si toutes choses*

Pefle mefle eſtoient r'encloſes
Dedans leur premier Cäos.
Mettez moy donq', ou la tourbe
Du peuple eſtonné ſe courbe
Deuant le ſceptre des Roys,
Et en tous les lieux encore',
Ou plus la France decore
Et ſes armes & ſes loix :
Mettez moy, ou lon accorde
La contr'-accordante chorde
Par les discordans accords ,
Et ou la beauté des dames
Souffle les ſecrettes flammes
Qui bruſlent dedans le corps :
Mettez moy (ſi bon vous ſemble)
Ou la Delienne aſſemble
Sa bande appriſe au labour ,
A cry, à cor, & à fuyte
Preſſant la legere fuyte
Des cerfz aiſlez par la peur :
Mettez moy, ou Cytherée
En la ſaiſon alterée
Sa ieune troppe conduiã,
Et ſans craindre la froidure
Dessus l'humide verdure
Bale au ſerain de la nuit :
Mettez moy là, ou floriffent
Les arbres, qui ſe nourriſſent
Au beau ſeiour d'Alcinoys ,
Et là, ou le riche Autonne
D'vne main prodigue donne
L'honneur du front d'Acheloys :
Mettez moy, ou plus abonde
Tout ce qui plus en ce monde
Contente l'humain deſir :
Si ne pouray-ie en tel aiſe
Trouuer plaiſir, qui me plaiſe ,
Que l'obſtiné deplaiſir.

*Helas, pourquoy tant s'augmentent
 Les malheurs, qui me tormentent
 Desesperé d'auoir mieux?
 Ou pourquoy à les accroistre,
 Par trop les vouloir congnoistre,
 Suys-ie tant ingenieux?*

*Heureux, qui a par augures
 Preueu les choses obscures!
 Et trop plus heureux encor',
 En qui des Dieux la largesse
 A respandu la sagesse,
 Des cieux le plus beau tresor!*

*Combien (si nous estions sages)
 Se demonstrent de presages,
 Auant-coueurs de noz maulx?
 Soit par iniure celeste,
 Par quelque perte moleste,
 Ou par mort des animaulx?*

*Mais la pensée des hommes,
 Pendant que viuans nous sommes,
 Ignore le sort humain :
 La diuine prescience
 Par certaine experience
 Le tient cloz dedans sa main.*

*Seroit point déterminée
 Quelque vieille destinée
 Contre les espriz sacrez?
 Mile, qui dessus Parnaxe
 Beurent de l'eau de Pegaxe,
 Ont fait semblables regrez.*

*De la Lyre Thracienne,
 Et de l'Amphionnienne
 Les malheurs ie ne diray :
 De l'aeuglé Sthesicore,
 Et du grand aueugle encore
 Les labeurs ie n'escriray.*

*Ie tays la mort d'Eurypide,
 Et la Tortüe homicide,*

*Je laisse encore la faim
 De ce miserable Plaute,
 Et les peines de la faulte
 De l'amoureux escriuain.
 Seulement me plaist escrire
 Comment le Dieu, qui inspire
 Le troppeau musicien,
 Mortel, soubz habit champestre,
 Sept ans les bœufz mena paistre
 Au riuaiige Amphry sien.
 Mauldicte donq' la lumiere,
 Qui m'esclaira la premiere,
 Puy que le ciel rigoureux
 Assuietit ma naissance
 A l'indomtable puissance
 D'vng astre si malheureux.
 O Dieux vangeurs, que lon iure,
 Dieux, qui punissez l'iniure
 D'vne rompüe amitié,
 Si les deuotes prieres
 Pour les iniustes miseres
 Vous emeuuent à pitié,
 Las, pourquoy ne se retire
 De moy ce cruel martyre,
 Si mes innocentes mains,
 Pures de sang & rapines,
 Ne furent onques inclines
 A rompre les droictz humains?
 Je ne suy né de la race,
 Qui dessus les montz de Thrace,
 O Dieux, s'arma contre vous,
 Ny de l'hoste abhominable,
 Qui pour son forfait damnable
 Accreut le nombre des loups.
 Je n'ay hanté le college
 De ce larron sacrilege,
 Qui feut premier inuenteur
 De feindre la congnoissance*

*De vostre diuine essence
 Par vng visage menteur.
 Je ne suys né de la terre,
 Qui en la Thebaine guerre
 Huma le sang fraternel,
 Dont le mutuel oultrage
 Tesmoigna l'aueugle rage
 De l'inceste paternel.
 D'une cruaulté nouvelle
 Je n'ay rompu la ceruelle
 De mon pere, & si n'ay pas
 De ses entrailles saillantes
 Remply les gorges sanglantes
 Par vng nocturne repas.
 Si mon innocente vie
 Ne feut onques asseruie
 Aux serues affections :
 Si l'auare conuoitise,
 Si l'ambicion n'attise
 Le feu de mes passions :
 Si pour destruire vng lignage,
 Par escrit, ou tesmoignage,
 Ma langue n'a point menty :
 Si au sang de l'homme iuste
 Auecques le plus robuste
 Iamais ie n'ay consenty :
 Si la vieille depiteuse
 Du mal d'autruy conuoiteuse,
 Si l'ire, si la ranqueur,
 (Et si quelque autre furie
 A sur l'homme seigneurie)
 Ne m'ont affolé le cœur :
 Diuine maiesté haulte,
 D'ou me viennent, sans ma faulte,
 Tant de remors furieux ?
 O malheureuse innocence,
 Sur qui ont tant de licence
 Les astres iniurieux !*

*Heureuse la creature,
Qui a fait sa sepulture
Dans le ventre maternel!
Heureux celuy, dont la vie
En sortant s'est veu rauie
Par vn sommeil eternal!
Il n'a senty sur sa teste
L'ineuitable tempeste,
Dont nous sommes agitez,
Mais affeuré du naufrage
De bien loing sur le riuage
A veu les flotz irritez.
Sus mon ame, tourne arriere,
Et borne icy la carriere
De tes ingrates douleurs:
Il est temps de faire espreuue,
Si apres la mort on treuue
La fin de tant de malheurs.
Ma vie desesperée
A la mort deliberée
Ia-desia se sent courir.
Meure donques, meure, meure,
Celuy, qui viuant demeure,
Mourant sans pouuoir mourir.
Ainsi le Deuin d'Adraсте,
Qui pour le filz d'Iocaste
Encontre Thebes s'arma,
S'eslançoit de grand' audace
Dedans l'horrible creuace,
Qui sur luy se referma.
Vous, à qui ces durs allarmes
Arracheront quelques larmes,
Soyez ioyeux en tout temps,
Ayez le ciel fauorable,
Et, plus que moy miserable,
Viuez heureux, & contens.*

HYMNE CHRESTIEN

*O Seigneur Dieu, mon rampart, ma fiene,
Rampare moy du fort de pacience
Contre l'effort du corps iniurieux,
Qui veult forcer l'esprit victorieux.
L'ardeur du mal, dont ma chair est atteinte,
Me faiçt gemir d'une eternelle plainte,
Moins pour l'ennuy de ne pouuoir guerir,
Que pour le mal de ne pouuoir mourir.*

*Certes, Seigneur, ie sens bien, que ma faulte
Me rend coupable à ta maieité haulte :
Mais si de toy vers toy ie n'ay secours,
Ailleurs en vain ie cherche mon recours.
Car ta main seule inuinciblement forte
Peult des enfers briser l'auare porte,
Et me tirer aux rayons du beau iour,
Qui luyt au ciel, ton eternel seiour.*

*Si ie ne fuyz que vile pouriture,
Tel que ie suis, ie suis ta creature.
N'est-ce pas toy, dont la diuine main
De vil borbier forma le corps humain,
Pour y enter l'ame, que tu as feinte,
Sur le protraicçt de ton image saincte?*

*N'est-ce pas toy, qui formas la rondeur
De l'uniuers, tesmoing de ta grandeur,
Et qui fendis l'obscurité profonde,
Pour en tirer la lumiere du monde?
N'est-ce pas toy, qui as prefix le tour
De l'Océan, qui nous baigne à l'entour,
Fichant aux cieus du iour la lampe clere,
Et le flambeau, qui à la nuit eclaire?*

*Et toutesfois ces grands œuures parfaiz,
Que ta main saincte heureusement a faiç,*

*Doyuent perir, non ta parole ferme,
De qui le temps n'a point borné le terme.
Cete parole a promis aux esleuz,
Dont les saincts noms en ton liure sont leuz,
Ennuy, trauail, seruitude moleste,
Le seul chemin de ton regne celeste.*

*O trop ingrat! ô trop ambicieux!
Cil, qui premier nous defferma les yeux,
Et qui premier, par trop vouloir congnoistre,
Fist le peché entre nous apparoiſtre!
Ce feut alors, que le ciel peu benin
Vomit sur nous son courroux & venin,
Faisant sortir du centre de la terre
La pasle faim, & la peste, & la guerre.*

*Le monde alors d'une nûe empesché
Viuoit captif soubz les loix du peché,
De qui l'horreur sur tant d'ames immondes
Fist deborder la vengeance des ondes :
Alors, Seigneur, d'vng clin d'œil seulement
Tu moissonnas la terre egalement,
Ne reseruant de tant de milliers d'hommes,
Qu'une famille, en ces lieux, ou nous sommes.*

*O bienheureux & trois & quatre fois,
Qui a goûté le sucre de ta vois!
Et dont la foy, qui le peché defie,
En ton effort sa force fortifie!
Certes celuy, qui tel bien a receu,
De son espoir ne se verra deceu :
S'il est ainsi, que la foy sauua l'Arche,
Et d'Israël le premier Patriarche,
Ce fut celuy, Seigneur, à qui tu fis
Multiplier le nombre de ses filz,
Plus qu'on ne voit d'estoiles flamboyantes,
Ou de sablon aux plaines ondoyantes.*

*Ce peuple alors contrainct de se ranger
Dessoubz les loix du barbare estranger,
Viuoit captif, quand ta main fauorable
Luy fist sentir ton pouoir secourable,*

*Fendant le cours de l'onde rougissant,
Dont à pié sec ton peuple feut yssant,
Et vid encor' loing derriere sa fuyte
Floter sur l'eau l'Egyptienne fuyte.*

*Puis au mylieu des trauaulx & dangers
Tu le guydas aux peuples estrangers
Par les desfers, ou vingt & vingt années
Feurent par toy ces bandes gouuernées.
Là ta pitié, pour leur soif amortir,
Fist des rochers les fontaines sortir,
Et fist encor' de ta main planteureuse
Neger sur eulx la manne sauoureuse.*

*Là feut soubz toy Moyze ton amy
Chef de ta gent, qui murmuroit parmy
Les longs erreurs de ce desert sauuage,
D'auoir laissé l'Egyptien riuage.
Là maintefois le cours de ta fureur
Se desbrida sur l'obstinée erreur
De ces mutins : & tes loix engrauées
Se virent là mile fois depraüées.*

*O quantefois de ton graue sourcy
Tu abyfmas ce faulx peuple endurcy !
Qui mesprisant de son Dieu les louanges
Idolatroit apres les Dieux estranges.
Iustice adonq' sur le peché naissant
Faisoit brandir son glayue punissant,
Et la pitié loing du ciel exilée
Erroit ça bas triste, & descheuelée.*

*Finablement, ce peuple belliqueur
Guydé par toy, haulsa le chef vainqueur
Sur mile Roys & peuples, que la guerre
Fist renuerfer horriblement par terre,
Ains que les tiens par sentiers incongnuz
Fussent aux champs planteureux paruenuz,
Ou tu auois des mainte & mainte année
Au parauant leur demeure bornée.*

*Qui contera les dangers & horreurs,
Les fiers combaz, & vaillantes fureurs*

*De Iofué? & la braue entreprixe
 De Gedéon, que ta main fauorize?
 Qui defcra ce Guerrier ordonné,
 Pour le rampart de ton peuple eftonné,
 Et le forfaict de la main defloyale,
 Qui luy embla fa perruque fatale?
 Qui chantera l'oracle d'Ifraël,
 Ce grand prophete & preftre Samüel,
 Saül, Ionathe, & les defpouilles vides
 Rouges du fang de tes Ifraëlides?*

*O Dieu guerrier! des victoires donneur!
 Donne à mes doigz cete grace & bonheur,
 De n'accorder fur ma lyre d'iuoyre
 Pour tout iamais, que les vers de ta gloire.
 S'il eft ainfi, arriere les vains fons,
 Les vains foupirs, & les vaines chanfons :
 Arriere amour, & les fonges antiques
 Elabourez par les mains poétiques.
 Ce n'eft plus moy, qui vous doy' fredonner :
 Car le Seigneur m'a commandé fonner
 Non l'Odiffée, ou la grand' Iliade,
 Mais le difcours de l'Ifraéliade.*

*Lors ie diray ce grand pafteur Hebrieu,
 Qui f'oppofa pour le peuple de Dieu :
 Les faints accords de fa Lyre faconde,
 Le certain coup de fa fidele fonde,
 Auec' l'honneur de fon premier butin,
 Et le grand tronq du braue Philiftin.
 Je chanteray par combien de trauerfes
 Il fceut tromper les embufches diuerfes
 De fes hayneux, ains que Dieu l'eufte affis
 Pour commender au peuple circoncis.
 Heureux vray'ment fi l'œil de Bersabée³
 Sa liberté n'eufte onques defrobée,
 Et s'il n'eufte mis en proye à l'eftranger
 Celuy qui feut de fa mort meffager!
 Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,
 Iamais constant, & ferme ne fe fonde,*

*Et nul ne peut suyure d'vng cours entier
De la vertu le penible sentier.*

*Quel siecle encor' ne porte tesmoignage,
Du Roy congneu par le furnom de sage?
Qui attraynant des plus barbares lieux
L'or, & l'argent, & le bois precieux,
Elabora d'estofe & d'artifice
Du temple sainct le superbe edifice.*

*Ce n'est icy, que descrire ie veux
De ses vieux ans les impudiques feuz,
De sa maison la grand' troppe lasciue,
Sa vanité, & sa pompe excessiue,
Pour ses faulx Dieux le vray Dieu meprisé,
Et de son filz le sceptre diuisé.*

*Le voy encor' les campagnes humides
Rougir au sang de ces Abrahamides,
Peuple endurcy entre tous les humains :
Qui adorant l'ouurage de ses mains,
Parfume Bâl d'encens, & sacrifice.
Peuples, & roys, apprenez la iustice :
Et si de Dieu quelque peur vous auez,
Dedans voz cœurs hardiment engraeuez
La mort d'Achab, & la serue couronne
De tant de roys captifz en Babilonne.*

*Mais toy, Seigneur, de qui le braz puissant
Decaptiua ton peuple languissant,
Si de bon cœur deuant toy ie lamente,
Romps le lien du mal, qui me tormente,
Ou mon esprit, pour de toy l'approcher,
Tire dehors la prison de la chair.*

*Le ne veulx point par vng autel de terre
Encourtiné de verueine, & d'ierre,
Par vers charmez, ny par prodigues vœuz,
Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufz,
De ma santé haster la course lente,
Las! qui tant feut au partir violente.*

*Gueriz, Seigneur, gueriz moy de peché,
Dont le remede à tout autre est caché :*

*Alors mes vers, louant des fai&z louables
Te pourront estre offrandes agréables.*

LA MONOMACHIE

DE DAVID ET DE GOLIATH.

*Celuy en vain se vante d'estre fort,
Qui aueuglé d'une ire outrecuydée
Ne voit combien peu sert vng grand effort,
Quand de raison la force n'est guidée.
L'humble foiblesse est volontiers aydée
De cetuy la, qui donne la victoire :
Mais du haultain la fureur debridée
Pert en vng coup & la force & la gloire.
Ny le canon, ny le glaiue tranchant,
Ny le rampart, ny la fosse murée,
Ont le pouuoir de sauuer le meschant,
Dont le Seigneur la vengeance a iurée.
Les fiers torrens n'ont pas longue durée :
Et du sapin, vmbfrage des montaignes,
La hauteur n'est si ferme & assurée,
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.
O Dieu guerrier, Dieu que ie veulx chanter,
Ie te supply', tens les nerfz de ma lyre :
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,
Mais le Berger, que tu voulus eslire :
Ce feut celuy, qui s'opposant à l'ire
Du Philistin mesprisant ta hauteffe,
Monstra combien puissante se peut dire
Dessou' ta main vne humble petiteffe.
Toy, qui armé du sain& pouuoir des cieux,*

*Deuant l'honneur, & les yeux de la France,
Domtas iadis l'orgueil ambicieux,
Qui sa fureur perdit au camp d'outrance :
Puis que tu as de ce Dieu congnoissance,
Qui des plus grands a la gloire etouffée,
Escoute moy, qui louant sa puissance
Te viens icy eriger vng trophée.*

*Le Philistin, & le peuple de Dieu
S'estoient campez sur deux croppes voisines.
Icy estoit assis le camp Hebrieu :
Là se montroient les tentes Philistines :
Quand vn Guerrier flambant d'armes insignes,
Sorty du camp du barbare exercite,
Vint defier, & par vois, & par signes,
Tous les plus fors du peuple Israélite.*

*Vingt & vingt fois ce braue Philistin
Estoit en vain sorty hors de sa tente,
Et nul n'aspire à si riche butin :
Dont Saül pleure, & crie, & se tormenté.
Ou est celuy (disoit-il) qui se vente
De s'opposer à si grand vitupere ?
A cestuy la ma fille ie presente,
Et affranchis la maison de son pere.*

*O Israël, iadis peuple indonté,
Ou estoit lors ceste grande vaillance,
Dont tu auois tant de fois surmonté
Les plus gaillars par le fer de ta lance ?
Las, il fault bien, que quelque tienne offence
Eust prouoqué la vangeance diuine,
Puis que ton cœur eut si foible defence
Contre vne audace & gloire Philistine.*

*On voit ainsi de peur se tapissant
Par les buyffons les humbles colombelles,
Qui ont de loing veu l'aigle rauissant
Tirer à mont, & fondre dessus elles.
Alors ce fier avec' sifflantes ailes,
Ores le hault, ores le bas air tranche,
Et craquetant de ses ongles crüelles,*

Raude à l'entour de l'espineuse branche.
Tel se monstroit ce Guerrier animé :
Et qui eust veu la grandeur de sa taille,
Il eust iugé ou vng colosse armé,
Ou vne tour desmarcher en bataille.
Son corps estoit tout herissé d'escaille :
D'airain estoit le reste de ses armes.
Le fer adonq', & l'acier & la maille
N'estoient beaucoup vsitez aux alarmes.
Son heaume feut comme vng brillant escler,
Sur qui flotoit vng menaçant pennache :
Nembroth estoit protraict en son boucler .
Sa main branloit l'horreur d'une grand' hache.
Ainsi armé, par cent moyens il tasche
Son ennemy à la campagne attraire :
Mais Israël en ses tentes se cache,
Epoüanté d'vng si fier auersaire.
O (disoit-il) fuyarde nation,
Nourrie au creux des antres plus sauuages,
Qui as laissé ton habitation
Pour labourer noz fertiles riuages,
Ou est ce Dieu, ou sont ces grands courages,
Dont tu marchois si superbement haulte?
Voicy le braz vangeur de tant d'outrages,
Qui te fera reconnoistre ta faulte.
Je suis celuy, qui avec' ces deux mains
Me feray voye au celeste habitacle.
Lequel des Dieux, ou lequel des humains
Osera donc' s'opposer pour obstacle!
O sottte gent, qui pour vng faulx miracle,
Te vas paissant de ces vaines merueilles :
Ce n'est pas moy, que la voix d'vng oracle
Si doucement tire par les oreilles.
Ou est celuy, qui batailloit pour toy,
Je dy celuy, qu'Israël tant honnore?
Que ne vient il s'opposer contre moy,
Qui autre Dieu que ma force n'adore?
Pauvre soldat, qui sur toy verras ore'

D'un rouge lac cete plaine arrouzée,
 Mieux te valust en tes dezers encore
 Viuoter d'eau, & de blanche rozée.
 O gaillard peuple! ô hardy belliqueur
 Parmy les boys, ou sur quelque montaigne!
 Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,
 Qui te defend descendre à la campagne?
 Vng cœur vaillant, que la force accompagne,
 En vng rampart volontiers ne se fie.
 Si quelqu'vng donq' en la vertu se baigne,
 Voicy au camp celuy qui le desfie.
 Comme en vng parc, qui est enuironné
 Du peuple oyxis à quelque iour de feste,
 Le fier taureau au combat ordonné
 Deça dela va contournant sa teste :
 Ce Philistin, qui au combat s'appreste,
 Brauant ainsi de menaces terribles,
 Faisoit floter les plumes de sa creste,
 Remplissant l'air de blasphemes horribles.
 Le camp Hebrieu tremblant à cete fois
 D'vng teinct de mort alla peindre sa face,
 Criant au ciel d'une publique vois,
 Vange Seigneur, la sacrilege audace
 De ce cruel, qui ton peuple menace.
 Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,
 Donnoit aux siens vng signe de sa grace,
 Heureusement tonnant à la fenestre.
 Et sur le champ apparoitre lon voit
 Vn Bergerot à la chere eueillée :
 Sa pennetiere^a en escharpe il auoit,
 Et à son braz sa fonde entortillée.
 Lors des deux camps la tourbe emerueillée
 D'vng œil fiché, en béant le regarde,
 Quand d'une grace au danger aueuglée
 Le gay Berger au combat se hazarde.
 Mais quand ce fier vint à le regarder,
 Si brauement marchant parmy la plaine,
 D'vng riz amer se prist à l'œillader,

Et de le voir plaignoit quasi la peine.
 Puis tout soudain d'une audace haultaine
 Se renfrongnant en horrible furie,
 Haussa la teste, & d'une vois loingtaine
 Le suruenant par tels mots il escrie :
 Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,
 Petit bout d'homme, & honte de nature,
 Quel tien hayneux t'a icy enuoyé,
 Pour estre faict des corbeaux la pasture?
 Tu me fais honte, ô vile créature,
 Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.
 Si mouras-tu^s. O la belle auanture,
 Pour en dresser la despouille en vng temple!
 Mais que ne vient sur cete arene icy
 Ce fier Saül avec' sa lance? voire
 Ce fort Abner, & ce Ionathe aussi,
 A qui son arc a donné tant de gloire?
 C'est là, c'est là, que ma vertu notoire
 Se deust baigner : non point en cete fange,
 Qui souillera l'honneur de ma victoire,
 Et par sa mort accroitra sa louange.
 Ha grand mastin (respondit le Berger)
 Tes gros aboys me donnent assurance.
 Car Dieu, qui veult tes blasphemes vanger,
 Est le boucler de ma ferme esperance.
 Desia sa main sur ton chef se ballance,
 Pour ton grand cors accabler sou' sa foudre :
 Et me voicy, que sa iuste vangeance
 Pouffe vers toy, pour te rüer en poudre.
 Ce Diable adonq' tonnans horriblement,
 Et tout baueux d'ecumeuze fumiere,
 Grinsa les dents espoüantablement,
 Et en fronçant nez & front, & paupiere,
 Blasphema Dieu, le ciel, & la lumiere.
 Ainsi entre eux de parolle ilz s'attachent :
 Puis se hastant d'une alure plus fiere,
 Diuersement au combat contre-marchent.
 Le Philistin de fureur aueuglé,

Rouant sa masse, alloit d'ardent courage,
 A gueule ouuerte, & à pas deregé,
 Portant la peur, la tempeste, & l'orage :
 Mais le Berger d'une allure plus sage
 Son ennemy ores costoye, & ores
 Subtilement luy met droict au visaige
 Le vent, la poudre, & le soleil encores.
 Comme lon void au pié d'une grand' tour,
 Qu'à la campagne egaler on s'eforce,
 Le pionnier mynant tout à l'entour
 Faire vne trace à la poudreuze amorce :
 Non autrement, par vne longue entorce
 Ce cault Berger guygnant à teste basse,
 Contre-gardoit son impareille force
 Contre l'horreur de la pesante masse.
 Le grand Guerrier à tour & à trauers
 Menoit les braz d'une force incroyable,
 Et fendant l'air par vn sifflant reuers
 Alloit finir ce combat pitoyable :
 Quand du Seigneur la bonté secourable
 Trompa le coup de la crüelle dextre,
 Qui lourdement foudroyant sur le sable,
 Raza les pieds du Berger plus adextre.
 Finalement courbé sur les genous,
 Panché à droict, d'vng pié ferme il se fonde :
 Ainsi que Dieu, lors qu'il darde sur nous
 Le feu vangeur des offences du monde :
 Ce fort Hebrieu rouant ainsi sa fonde
 Deux fois, trois fois, assez loing de sa teste,
 Auec' vn bruit, qui en fendant l'air gronde,
 Fist descocher le traiçt de sa tempeste.
 Droict sur le front, ou le coup fut donné,
 Se va planter la fureur de la pierre.
 Le grand Colosse à ce coup estonné,
 D'vn sault horrible alla bruncher par terre.
 Son harnois tonne, & le vainqueur le ferre :
 Puis le cyant mesmes de son espée,
 Entortilla, pour le prix de sa guerre,



dent courage, et un
 derégulé,
 & l'orage :
 plus sage
 orés
 au visage
 leil encores.
 grand tour,
 n s'eforce,
 l'entour
 euzé amorce :
 angue entorce
 à teste basse,
 ille force
 sante masse.
 & à trauers
 rce incroyable,
 siffant reuers
 toyable :
 bonté secourable
 crüelle dextre,
 yant sur le sable,
 fer plus adextre.
 es genous,
 pié ferme il se fonde !
 il darde sur nous
 fferences du monde :
 nt ainsi sa fonde
 assez loing de sa teste,
 fendant l'air gronde,
 à de sa tempeste.
 le coup fut donné,
 ur de la pierre.
 ce coup estonné,
 alla bruncher par terre.
 & le vainqueur le ferre :
 s de son espée,
 rix de sa guerre,

*Au tour du bras la grand' teste coupée.
 Lors Israël, que la peur du danger
 Suyuoit encor' en sa victoire mesme,
 Sort de son camp, & du vainqueur Berger
 Enuoie au ciel la louange supreme.
 Le Philistin pasle de peur extreme
 Monstre le doç; d'une fuyte vilaine :
 Abandonnant le grand tronq froid, & blesme,
 Qui gist sans nom sur la dezerte plaine.
 Chantez, mes vers, cet immortel honneur,
 Dont vous auez la matiere choisie :
 Ce vous sera plus de gloire, & bonheur,
 Que les vieux sons d'une fable moizie.
 Car tout au pis, quand vostre poëzie
 Du long oubly deuroit estre la proye,
 Si auez vous plus saincte fantaizie,
 Que le sonneur des Pergames de Troye.*

ODE

AV REVERENDISS. CARDINAL DV BELLAY.

*Cetuy la qui s'estudie
 Représenter en ses vers
 Tous les accidens diuers
 De l'humaine tragedie,
 Celuy encores descriue
 Tous les floç tumultueux,
 Qui retournent à la riue
 D'Euripe l'impetueux.
 L'air, le feu, la terre, l'onde,
 Et les astres coniurez
 Nous rendent peu asseurez*

Contre l'orage du monde.
Le fort cruel nous deuore
Par non reuocable loy :
Mais l'homme n'a point encore'
Plus grand ennemy que soy.
Tout autre animal apporte
Plus grande commodité,
Armant sa natiuité
D'une defence plus forte.
L'Homme seul à sa naissance,
Par gemiffemens & pleurs
Tefmoigne son impuiffance,
Presage de fes malheurs.
Mais fi la Nature amere
Aux hommes tant seulement,
Nous est eternellement
Trop plus maratre que mere^o,
Il ne faut pourtant que l'homme
Entre tous les animaux
Seul miserable se nomme,
Esclaue de mille maux.
L'Ame en l'vniuers enclose
Baillant nourriture aux cieux,
A l'onde, à la terre, aux yeux,
Qui eclerent toute chose,
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse
Les membres de ce grand corps,
Agitant toute la masse
Par amyables discors?
Cete Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui est plus doux,
Et plus noble creature :
Affin qu'il feust seul capable
D'vng sens plus diuin & hault,
Estant aussi plus coupable,
Si la raiçon luy defaut.
La Prouidence diuine

*Mist en nous ses petiz feux,
 Nous faisant sentir par eux
 Le lieu de nostre origine.
 Ainsi de raizon l'vsage,
 Qui n'est en autre animal,
 Fait que l'homme, qui est sage,
 Discourt le bien & le mal.
 Mais le gros fardeau moleste,
 Dont nostre esprit est vestu,
 Tarde souuent la vertu
 De l'ame, qui est celeste.
 De là prouient la lieffe,
 La douleur, & le souci,
 La peur, & la hardieffe,
 La haine, & l'amour aussi.
 De là prouient la furie
 De toutes les passions,
 Qui sur noz affections
 Exercent leur seigneurie :
 Si la raizon, seule guide
 De noz esprits aueuglez,
 Souuent ne haulse la bride
 Aux apetiz dereglez.
 Vng chacun durant sa vie
 Porte vng domestique Dieu,
 Qui tousiours & en tout lieu
 Secretement le conuie.
 Voyla pourquoy nous ne sommes
 D'vng mesme desir domtez :
 Autant que nous voyons d'hommes,
 Autant sont de voluntez.
 Mais ny la court, ny les princes,
 Ny le fer victorieux,
 Ny l'honneur laborieux
 De commander aux prouinces,
 Ny les muses, que i'adore,
 Ny vng plus graue sçauoir,
 Le souuerain bien encore*

Ne me feront pas auoir.
 Je ne blame la richesse,
 Ny les honneurs, ny les biens,
 Que pourroit bien faire miens
 Du Roy la grande largesse.
 J'admire la bonne grace,
 La beauté plaist à mes yeux,
 Phonneur vne antique race,
 Mais la vertu me plaist mieux.
 Tout ce qui est hors de l'homme,
 L'homme le desire, afin
 De paruenir à la fin,
 Que suffisance lon nomme.
 Mais la vertu, estimable
 Plus que tout l'indique honneur,
 Pour elle mesme est aimable,
 Et non pour autre bonheur.
 L'ayant pour ta guide prize,
 O l'ornement des prelaç !
 Tu montre' bien que tu l'as
 En tes premiers ans apprise :
 Fuyant l'alechante amorce,
 Qui noç plus ieunes desirs
 Tire d'vne douce force
 Aux peu durables plaïfirs.
 Car sortant du ieu d'enfance
 Aux exercices plus fors,
 Ta vertu sortit alors
 Deuant les yeux de la France :
 Puis d'vne aile plus legere
 Volant aux peuples diuers,
 La publique Messagere
 La porta par l'vniuers.
 Quel nombre pourroit suffire
 A raconter les dangers,
 Qui par les floç estrangiers
 Ont agité ta nauire :
 Et celle de ton grand frere,

Qui par l'heur de sa vertu
 Rendoit la France prospere,
 Et l'Espagnol abatu?
 Comme du haut des montaignes,
 Alors que la nege fond,
 Deux hardis fleuves se font
 Diuers cours par les campagnes,
 Et puis en vne valée
 Venant à se ioindre en vng,
 Courent à-ride aualée,
 Auecques vng nom commun :
 Ainsi, l'indomté couraige
 Du vaillant-docte LANGÉ,
 Qui par la mort s'est vangé
 De l'obliuieux outrage,
 Ioignant son nom, & sa course
 Au tien, qui n'est moins congneu,
 Nous monstre de quelle source
 Et l'vng, & l'autre est venu.

 LA LYRE CHRESTIENNE.

Moy cestuy la qui tant de fois
 Ay chanté la muse charnelle,
 Maintenant ie haulse ma vois
 Pour sonner la muse eternelle.
 De ceulx là, qui n'ont part en elle,
 L'applaudissement ie n'attens,
 Iadis ma folie estoit telle,
 Mais toutes choses ont leur temps.
 Si les vieux Grecz & les Romains
 Des faux Dieux ont chanté la gloire,
 Seron' nous plus qu'eulx inhumains,

*Taisant du vray Dieu la memoire ?
D'Helicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter :
De l'onde viue il nous fault boyre,
Qui seule inspire à bien chanter.*

Chasse toute diuinité

*(Diç le Seigneur) deuant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idolatrie ancienne.
Par toy, ô terre Égyptienne,
Mere de tous ces petiz Dieux,
Les vers de la Lyre Chrestienne
Nous semblent peu melodieux.*

Iadis le fameux inuenteur

*De la doctrine Academique
Chaffoit le poëte menteur
Par les loix de sa republique.
Ou est donq' l'esprit tant cynique,
Qui ose donner quelque lieu
Aux chansons de la Lyre ethnique,
En la republique de Dieu?*

Si nostre Muse n'estoit point

*De tant de vanitez coyfée,
La sainte voix, qui les cœurs poingt,
Ne seroit par nous estoufée :
Ainsi la grand' troppe echaufée
Avec son vineux Euoé
Estrangloit les chansons d'Orphée
Au son du cornet enroué.*

Cestuy-la, qui diç que ces vers

*Gastent le naïf de mon style,
Il a l'estomac de trauers,
Preferant le doux à l'vtile :
La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit veufue de fleurs,
Vault mieulx, que le champ inutile
Emaillé de mille couleurs.*

Si nous voulons emmieller

Noz chansons de fleurs poëtiques,
 Qui nous gardera de mesler
 Telles douceurs en noz cantiques ?
 Conuertissant à noz pratiques
 Les biens trop long temps occupez
 Par les faulx possesseurs antiques,
 Qui sur nous les ont vsurpez.
 D'Israël le peuple ancien
 Affranchi du cruel seruice,
 Du riche meuble Egyptien
 Fist à Dieu plaisant sacrifice :
 Et pour embellir l'edifice
 Que Dieu se faisoit eriger,
 Salomon n'estima pas vice
 De mandier l'or estranger.
 Nous donques faisons tout ainsi :
 Et comme bien ruséz gendarmes,
 Des Grecz & des Romains aussi
 Prenons les bouclers & guyzarmes :
 L'ennemy baillera les armes,
 Dont luy mesme' sera batu.
 Telle fraude au faict des alarmes
 Merite le nom de vertu.
 O fol, qui chante les honneurs
 De ces faulx Dieux ! ou qui s'amuse
 A farder le loz des seigneurs
 Plus aimez qu'amys de la muse.
 C'est pourquoy la mienne refuse
 De manier le luc vanteur.
 L'espoir des princes nous abuse,
 Mais nostre Dieu n'est point menteur.
 Celuy (Seigneur) à qui ta vois
 Viuement touche les oreilles,
 Bien qu'il sommeille quelquefois,
 Finablement tu le reueilles :
 Lors en tes œuures non pareilles
 Fichant son esprit, & ses yeux,
 Il se rid des vaines merueilles

*Du miserable ambicieux,
 Qui eslongné du droict sentier
 Suyt la tortueuse carriere,
 Ou celuy, qui est plus entier,
 Plus souuent demeure en arriere,
 Humant la faueur iournaliere
 Compaigne des souciꝝ cuyꝝans,
 Et la vanité familiere
 A la tourbe des courtizans.
 Ma nef, euiteꝝ ce danger,
 Et n'attendez pas que l'orage
 Par force vous face ranger
 Au port apres vostre naufrage.
 L'homme ruzé par long vsage
 N'est follement auantureux :
 Mais qui par son peril est sage,
 Celuy est sage malheureux.
 Bien heureux donques est celuy,
 Qui a fondé son assurance
 Aux choses dont le ferme appuy
 Ne desment point son esperance.
 C'est luy, que nulle violence
 Peult esbranler tant seulement,
 Si bien il se contreballence
 En tous ses faiãꝝ également.
 Celuy encor' ne cherche pas
 La gloire, que le temps consomme :
 Saichant que rien n'est icy bas
 Immortel, que l'esprit de l'homme.
 Et puis le poëte se nomme
 Ores cigne melodieux,
 Or' immortel & diuin, comme
 S'il estoit compaignon des Dieux.
 Quand i'oy les muses cacqueter,
 Enflant leurs motꝝ d'vng vain langage,
 Il me semble ouyr cracqueter
 Vng perroquet dedans sa cage :
 Mais ces folꝝ qui leur font hommage,*

*Et de le voir plaignoit quasi la peine.
 Puis tout soudain d'une audace haultaine
 Se renfrongnant en horrible furie,
 Haussa la teste, & d'une vois loingtaine
 Le suruenant par tels mots il escrie :*
*Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,
 Petit bout d'homme, & honte de nature,
 Quel tien hayneux t'a icy enuoyé,
 Pour estre faict des corbeaux la pasture?
 Tu me fais honte, ô vile créature,
 Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.
 Si mouras-tu^s. O la belle auanture,
 Pour en dresser la despouille en vng temple!
 Mais que ne vient sur cete arene icy
 Ce fier Saül avec' sa lance? voire
 Ce fort Abner, & ce Ionathe aussi,
 A qui son arc a donné tant de gloire?
 C'est là, c'est là, que ma vertu notoire
 Se deust baigner : non point en cete fange,
 Qui souillera l'honneur de ma victoire,
 Et par sa mort accroitra sa louange.*
*Ha grand mastin (respondit le Berger)
 Tes gros aboys me donnent assurance.
 Car Dieu, qui veult tes blasphemes vanger,
 Est le boucler de ma ferme esperance.
 Desia sa main sur ton chef se ballance,
 Pour ton grand cors accabler sou' sa foudre :
 Et me voicy, que sa iuste vangeance
 Pouffe vers toy, pour te rüer en poudre.*
*Ce Diable adonq' tonnante horriblement,
 Et tout baueux d'ecumeuze fumiere,
 Grinsa les dents espoüantablement,
 Et en fronçant nez & front, & paupiere,
 Blasphema Dieu, le ciel, & la lumiere.
 Ainsi entre eux de parole ilz s'attachent :
 Puis se hastant d'une alure plus fiere,
 Diuersement au combat contre-marchent.
 Le Philistin de fureur aueuglé,*

Rouant sa masse, alloit d'ardent courage,
 A gueule ouuerte, & à pas dereglé,
 Portant la peur, la tempeste, & l'orage :
 Mais le Berger d'une allure plus sage
 Son ennemy ores costoye, & ores
 Subtilement luy met droict au visaige
 Le vent, la poudre, & le soleil encores.
 Comme l'on void au pié d'une grand' tour,
 Qu'à la campagne egaler on s'eforce,
 Le pionnier mynant tout à l'entour
 Faire vne trace à la poudreuse amorce :
 Non autrement, par vne longue entorce
 Ce cault Berger guygnant à teste basse,
 Contre-gardoit son impareille force
 Contre l'horreur de la pesante masse.
 Le grand Guerrier à tour & à trauers
 Menoit les brax d'une force incroyable,
 Et fendant l'air par vn sifflant reuers
 Alloit finir ce combat pitoyable :
 Quand du Seigneur la bonté secourable
 Trompa le coup de la crüelle dextre,
 Qui lourdement foudroyant sur le sable,
 Raza les pieds du Berger plus adextre.
 Finablement courbé sur les genous,
 Panché à droict, d'vng pié ferme il se fonde :
 Ainsi que Dieu, lors qu'il darde sur nous
 Le feu vangeur des offences du monde :
 Ce fort Hebrieu rouant ainsi sa fonde
 Deux fois, trois fois, assez loing de sa teste,
 Auec' vn bruit, qui en fendant l'air gronde,
 Fist descocher le trait de sa tempeste.
 Droict sur le front, ou le coup fut donné,
 Se va planter la fureur de la pierre.
 Le grand Colosse à ce coup estonné,
 D'vn sault horrible alla bruncher par terre.
 Son harnois tonne, & le vainqueur le ferre :
 Puis le cyant mesmes de son espée,
 Entortilla, pour le prix de sa guerre,

*Au tour du bras la grand' teste coupée.
 Lors Israël, que la peur du danger
 Suyuoit encor' en sa victoire mesme,
 Sort de son camp, & du vainqueur Berger
 Enuoye au ciel la louange supreme.
 Le Philistin pasle de peur extreme
 Monstre le doç; d'une fuyte vilaine :
 Abandonnant le grand tronq froid, & blesme,
 Qui gist sans nom sur la dezerte plaine.
 Chantez, mes vers, cet immortel honneur,
 Dont vous auez la matiere choisie :
 Ce vous fera plus de gloire, & bonheur,
 Que les vieux sons d'une fable moiçie.
 Car tout au pis, quand vostre poëzie
 Du long oubly deuroit estre la proye,
 Si auez vous plus saincte fantaiçie,
 Que le sonneur des Pergames de Troye.*

ODE

AV REVERENDISS. CARDINAL DV BELLAY.

*Cetuy la qui s'estudie
 Représenter en ses vers
 Tous les accidens diuers
 De l'humaine tragedie,
 Celuy encores descriue
 Tous les floç tumultueux,
 Qui retournent à la riue
 D'Euripe l'impetueux.
 L'air, le feu, la terre, l'onde,
 Et les astres coniurez
 Nous rendent peu asseurez*

*Contre l'orage du monde.
Le sort cruel nous deuore
Par non reuocable loy :
Mais l'homme n'a point encore'
Plus grand ennemy que foy.
Tout autre animal apporte
Plus grande commodité,
Armant sa natiuité
D'une defence plus forte.
L'Homme seul à sa naissance,
Par gemiffemens & pleurs
Tefmoigne son impuiffance,
Prefage de ses malheurs.
Mais fi la Nature amere
Aux hommes tant seulement,
Nous est eternellement
Trop plus maratre que mere^a,
Il ne faut pourtant que l'homme
Entre tous les animaux
Seul miserable se nomme,
Esclaue de mille maux.
L'Ame en l'vniuers enclofe
Baillant nourriture aux cieux,
A l'onde, à la terre, aux yeux,
Qui eclerent toute chose,
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse
Les membres de ce grand corps,
Agitant toute la masse
Par amyables discors?
Cete Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui est plus doux,
Et plus noble creature :
Affin qu'il feust seul capable
D'vng sens plus diuin & hault,
Estant aussi plus coupable,
Si la raizon luy defaut.
La Prouidence diuine*

The first of these is the
 fact that the
 Government has
 been unable to
 secure the
 necessary
 funds to
 carry out
 its policy
 of
 expansion
 and
 development
 in the
 field of
 science
 and
 technology.
 This is
 due to
 the fact
 that the
 Government
 has not
 been able
 to raise
 the necessary
 funds to
 carry out
 its policy
 of expansion
 and
 development
 in the
 field of
 science
 and
 technology.
 This is
 due to
 the fact
 that the
 Government
 has not
 been able
 to raise
 the necessary
 funds to
 carry out
 its policy
 of expansion
 and
 development
 in the
 field of
 science
 and
 technology.

THE

CONSTITUTIONAL JOURNAL OF BELAY.

The first of these is the
 fact that the
 Government has
 been unable to
 secure the
 necessary
 funds to
 carry out
 its policy
 of expansion
 and
 development
 in the
 field of
 science
 and
 technology.
 This is
 due to
 the fact
 that the
 Government
 has not
 been able
 to raise
 the necessary
 funds to
 carry out
 its policy
 of expansion
 and
 development
 in the
 field of
 science
 and
 technology.

Contre l'orage du monde.
Le sort cruel nous deuore
Par non reuocable loy :
Mais l'homme n'a point encore
Plus grand ennemy que soy.
Tout autre animal apporte
Plus grande commodité,
Armant sa natiuité
D'une defence plus forte.
L'Homme seul à sa naissance,
Par gemissemens & pleurs
Tefmoigne son impuissance,
Presage de ses malheurs.
Mais si la Nature amere
Aux hommes tant seulement,
Nous est eternellement
Trop plus maratre que mere*,
Il ne faut pourtant que l'homme
Entre tous les animaux
Seul miserable se nomme,
Esclaue de mille maux.
L'Ame en l'vniuers enclose
Baillant nourriture aux cieux,
A l'onde, à la terre, aux yeux,
Qui eclerent toute chose,
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse
Les membres de ce grand corps,
Agitant toute la masse
Par amyables discors?
Cete Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui est plus doux,
Et plus noble creature :
Affin qu'il feust seul capable
D'vng sens plus diuin & hault,
Estant aussi plus coupable,
Si la raizon luy defaut.
La Prouidence diuine.

Mist en nous ses petiz feux,
 Nous faisant sentir par eux
 Le lieu de nostre origine.
 Ainsi de raizon l'vsage,
 Qui n'est en autre animal,
 Fait que l'homme, qui est sage,
 Discourt le bien & le mal.
 Mais le gros fardeau moleste,
 Dont nostre esprit est vestu,
 Tarde souuent la vertu
 De l'ame, qui est celeste.
 De là prouient la lieffe,
 La douleur, & le souci,
 La peur, & la hardieffe,
 La haine, & l'amour aussi.
 De là prouient la furie
 De toutes les passions,
 Qui sur noz affections
 Exercent leur seigneurie :
 Si la raizon, seule guide
 De noz esprits aueuglez,
 Souuent ne haulse la bride
 Aux apetiz dereglez.
 Vng chacun durant sa vie
 Porte vng domestique Dieu,
 Qui tousiours & en tout lieu
 Secretement le conuie.
 Voyla pourquoy nous ne sommes
 D'vng mesme desir domtez :
 Autant que nous voyons d'hommes,
 Autant font de voluntez.
 Mais ny la court, ny les princes,
 Ny le fer victorieux,
 Ny l'honneur laborieux
 De commander aux prouinces,
 Ny les muses, que i'adore,
 Ny vng plus graue sçauoir,
 Le souuerain bien encore

*Ne me feront pas auoir.
Je ne blame la richesse,
Ny les honneurs, ny les biens,
Que pourroit bien faire miens
Du Roy la grande largesse.
Padmire la bonne grace,
La beauté plaist à mes yeux,
Phonore vne antique race,
Mais la vertu me plaist mieux.
Tout ce qui est hors de l'homme,
L'homme le desire, afin
De paruenir à la fin,
Que suffizance lon nomme.
Mais la vertu, estimable
Plus que tout l'indique honneur,
Pour elle mesme est aimable,
Et non pour autre bonheur.
L'ayant pour ta guide prize,
O l'ornement des prelaꝝ !
Tu montre' bien que tu l'as
En tes premiers ans appriꝝe :
Fuyant l'alechante amorce,
Qui noꝝ plus ieunes desirs
Tire d'vne douce force
Aux peu durables plaïfirs.
Car sortant du ieu d'enfance
Aux exercices plus fors,
Ta vertu sortit alors
Deuant les yeux de la France :
Puis d'vne aile plus legere
Volant aux peuples diuers,
La publique Messagere
La porta par l'vniuers.
Quel nombre pourroit suffire
A raconter les dangers,
Qui par les floꝝ estrangers
Ont agité ta nauire :
Et celle de ton grand frere,*

Qui par l'heur de sa vertu
 Rendoit la France prospere,
 Et l'Espagnol abatu?
 Comme du haut des montaignes,
 Alors que la nege fond,
 Deux hardis fleuves se font
 Diuers cours par les campagnes,
 Et puis en vne valée
 Venant à se ioindre en vng,
 Courent à-ride aualée,
 Auecques vng nom commun :
 Ainsi, l'indomté couraige
 Du vaillant-docte LANGÉ,
 Qui par la mort s'est vangé
 De l'obliuieux outrage,
 Ioignant son nom, & sa course
 Au tien, qui n'est moins congneu,
 Nous monstre de quelle source
 Et l'vng, & l'autre est venu.

LA LYRE CHRESTIENNE.

Moy cestuy la qui tant de fois
 Ay chanté la muse charnelle,
 Maintenant ie haulse ma vois
 Pour sonner la muse eternelle.
 De ceulx là, qui n'ont part en elle,
 L'applaudissement ie n'attens,
 Iadis ma folie estoit telle,
 Mais toutes choses ont leur temps.
 Si les vieux Grecx & les Romains
 Des faux Dieux ont chanté la gloire,
 Seron' nous plus qu'eulx inhumains,

*Taisant du vray Dieu la memoire ?
D'Helicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter :
De l'onde viue il nous fault boyre,
Qui seule inspire à bien chanter.*

*Chasse toute diuinité
(Diç le Seigneur) deuant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idolatrie ancienne.
Par toy, ô terre Égyptienne,
Mere de tous ces petiz Dieux,
Les vers de la Lyre Chrestienne
Nous semblent peu melodieux.*

*Iadis le fameux inuenteur
De la doctrine Academique
Chassoit le poëte menteur
Par les loix de sa republique.
Ou est donq' l'esprit tant cynique,
Qui ose donner quelque lieu
Aux chansons de la Lyre ethnique,
En la republique de Dieu?*

*Si nostre Muse n'estoit point
De tant de vanitez coyfée,
La sainte voix, qui les cœurs poingt,
Ne seroit par nous estoufée :
Ainsi la grand' troppe echaufée
Auec son vineux Euoé
Estrangloit les chansons d'Orphée
Au son du cornet enroué.*

*Cestuy-la, qui diç que ces vers
Gastent le naif de mon style,
Il a l'estomac de trauers,
Preferant le doux à l'vtile :
La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit veufue de fleurs,
Vault mieulx, que le champ inutile
Emaillé de mille couleurs.*

Si nous voulons emmieller

Noz chansons de fleurs poëtiques,
 Qui nous gardera de mesler
 Telles douceurs en noz cantiques ?
 Conuertissant à noz pratiques
 Les biens trop long temps occupez
 Par les faulx possesseurs antiques,
 Qui sur nous les ont vsurpez.
 D'Israël le peuple ancien
 Affranchi du cruel seruice,
 Du riche meuble Egyptien
 Fist à Dieu plaisant sacrifice :
 Et pour embellir l'edifice
 Que Dieu se faisoit eriger,
 Salomon n'estima pas vice
 De mandier l'or estrangier.
 Nous donques faisons tout ainsi :
 Et comme bien ruséz gendarmes,
 Des Grecz & des Romains aussi
 Prenons les bouclers & guyzarmes :
 L'ennemy baillera les armes,
 Dont luy mesme' sera batu.
 Telle fraude au faiçt des alarmes
 Merite le nom de vertu.
 O fol, qui chante les honneurs
 De ces faulx Dieux ! ou qui s'amuse
 A farder le loz des seigneurs
 Plus aimez qu'amys de la muse.
 C'est pourquoy la mienne refuse
 De manier le luc vanteur.
 L'espoir des princes nous abuse,
 Mais nostre Dieu n'est point menteur.
 Celuy (Seigneur) à qui ta vois
 Viuement touche les oreilles,
 Bien qu'il sommeille quelquefois,
 Finablement tu le reuelles :
 Lors en tes œuures non pareilles
 Fichant son esprit, & ses yeux,
 Il se rid des vaines merueilles

Du miserable ambicieux,
 Qui eslongné du droict sentier
 Suyt la tortueuse carriere,
 Ou celuy, qui est plus entier,
 Plus souuent demeure en arriere,
 Humant la faueur iournaliere
 Compaigne des souciz cuyzans,
 Et la vanité familiere
 A la tourbe des courtizans.
 Ma nef, euitez ce danger,
 Et n'attendez pas que l'orage
 Par force vous face ranger
 Au port apres vostre naufrage.
 L'homme ruzé par long vsage
 N'est follement auantureux :
 Mais qui par son peril est sage,
 Celuy est sage malheureux.
 Bien heureux donques est celuy,
 Qui a fondé son assurance
 Aux choses dont le ferme appuy
 Ne desment point son esperance.
 C'est luy, que nulle violence
 Peult esbranler tant seulement,
 Si bien il se contreballe
 En tous ses faictz également.
 Celuy encor' ne cherche pas
 La gloire, que le temps consomme :
 Saichant que rien n'est icy bas
 Immortel, que l'esprit de l'homme.
 Et puis le poëte se nomme
 Ores cigne melodieux,
 Or' immortel & diuin, comme
 S'il estoit compaignon des Dieux.
 Quand i'oy les muses cacqueter,
 Enflant leurs motz d'vng vain langage,
 Il me semble ouyr cracqueter
 Vng perroquet dedans sa cage :
 Mais ces folz qui leur font hommage,
 Du Bellay. — 11.

Amorcez de vaines douceurs,
 Ne peuuent sentir le dommage,
 Que traynent ces mignardes Sœurs.
 Si le fin Grec eust escouté
 La musique Sicilienne
 Peu cautelement, s'il eust gousté
 A la coupe Circeïenne,
 De sa douce terre ancienne
 Il n'eust regouté les plaisirs :
 Et Dieu chassera de la sienne
 Les esclaves de leurs dezirs.
 O fol, qui se laisse enuieillir
 En la vaine philosophie,
 Dont l'homme ne peut recueillir
 L'esprit, qui l'ame viuifie !
 Le Seigneur, qui me fortifie
 Au labeur de ces vers plaisans,
 Veut, qu'à luy seul ie sacrifie
 L'offrande de mes ieunes ans.
 Puy quelque delicat cerueau,
 D'vne impudence merueilleuse,
 Diâ que pour vng esprit nouueau
 La matiere est trop sourcilleuse :
 Pandant la vieilleffe honteuse
 D'auoir pris la fleur pour le fruidâ,
 Haste en vain sa course boyteuse
 Apres la vertu, qui la fuyt.
 Celuy, qui prenoit double prix
 De ceux, qui sous vng autre maistre
 L'art de la Lyre auoient appris,
 M'enseigne ce que ie dois estre.
 Sus donques, oubliez, ma dextre,
 De ceste Lyre les vieux sons,
 Affin que vous soyez adextre
 A sonner plus haultes chansons.
 Mais (ô Seigneur) si tu ne tens
 Les nerfs de ma harpe nouuelle,
 C'est bien en vain, que ie pretens

*D'accorder ton loz deffus elle.
 Que si tu veulx luy prefter l'aifle,
 Alors d'vng vol audacieux,
 Cryant ta louange immortelle,
 Je voleray iusques aux cieux.
 Le luc ie ne demande pas,
 Dont les filles de la memoire
 Apres les Phlegréans combas
 Sonnerent des Dieux la victoire.
 Deformais sur les bordz de Loyre
 Imitant le sainct pouce Hebrieu,
 Mes doigtz fredonneront la gloire
 De celuy, qui est trois fois Dieu.*

DISCOVRS

SVR LA LOVANGE DE LA VERTV ET SVR LES DIVERS
 ERREVRS DES HOMMES.

A SALM. MACRIN.

*Bien que ma muse petite
 Ce doux-vtile n'immite,
 Qui si doctement escrit,
 Ayant premier en la France
 Contre la sage ignorance,
 Faiet renaiſtre Democrit :
 Pourtant, Macrin, ne te faſche
 Si la bride vng peu ie laſche
 Au ſoing qui l'eſprit me rompt :
 Et ſe pour t'aider à rire,
 J'ay entrepris de t'eſcrire,
 Pour me derider le front.
 La felicité non faulſe,
 L'eſchelle, qui nous ſurhaulſe*

*Par degrez iusques aux cieus,
 N'est-ce pas la vertu seule,
 Qui nous tire de la gueule
 De l'Orque auaricieux?*
L'homme vertueux est riche :
*Si sa terre tombe en friche,
 Il en porte peu d'ennuy :*
*Car la plus grande richesse,
 Dont les Dieux luy font largesse,
 Est tousiours avecques luy.*
Il est noble, il est illustre :
*Et si n'emprunte son lustre
 D'une vitre, ou d'vng tumbeau,
 Ou d'une image enfumée
 Dont la face consumée
 Rechigne dans vng tableau.*
*S'il n'est duc, ou s'il n'est prince
 D'une & d'une autre prouince,
 Si est-il Roy de son cœur :*
*Et de son cœur estre maistre,
 C'est plus grand' chose que d'estre
 De tout le monde vainqueur.*
*Si les mains de la nature
 Toute sa linéature
 N'ont mignardé proprement⁸,
 Si en est l'esprit aymable :*
*Et qui est plus estimable,
 Le corps, ou l'accoustrement?*
*La richesse naturelle
 C'est la santé corporelle :*
*Mais si le ciel est donneur
 D'une ame saine, & lauée
 De toute humeur depraüée,
 C'est le comble du bonheur.*
*Que me sert la docte escolle
 De Platon, ou que i'accolle
 Tout cela, que maintenoit
 Le grand Peripatetique,*

*Ou tout ce qu'en son portique
Zenon iadis soustenoit :
Si l'ignorant & pauvre homme
Tout ce que vertu on nomme
Garde precieusement,
Pendant que monsieur le sage,
Qui n'a vertu qu'au visage,
En parle ocieusement ?
Que me sert-il, que v'embrasse
Petrarque, Vergile, Horace,
Ouide, & tant de secrez,
Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres, & d'oracles,
Que nous ont forgé les Grecz :
Si pendant, que ces beaux songes
M'apastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souuent,
Sur ses ailes empennées
De mes meilleures années,
M'enporte avecques le vent ?
Que me sert la théorique
Du nombre Pythagorique :
Vng rond, vne ligne, vng point :
Le pincer d'une corde,
Ou sçauoir, quel ton accorde,
Et quel ton n'accorde point ?
Que me sert voir tout le monde
En papier, ou ie me fonde
A l'arpanter pas à pas,
Si en mon cœur ie n'eu' onques
Mesure; ou nombres quelquonques,
Accord, reigle, ny compas ?
Que me sert l'architecture,
La perspectiue, & peincture,
Ou au mouuement des cieux
Contempler les choses haultes,
Si pour congnoistre mes faultes
Ie ne me voy que des yeux ?*

Que sert vne longue barbe,
 Vng clystere, vne reubarbe,
 Pour me faire vertueux ?
 Ou vne langue sçauante,
 Ou vne loy mise en vante
 Au barreau tumultueux ?
 Que me sert-il, que ie vole
 De l'vng iusqu'à l'autre pole,
 Si ie porte bien souuent
 La peur & la mort en poupe,
 Auecques l'horrible troupe
 Des ondes grosses du vent ?
 Que me sert, que ie m'ottroye
 Pour quelque petite proye
 Au sort douteux des combaz,
 Si la fortune crüelle
 Et la mort continüelle
 Me talonnent pas à pas ?
 Que me sert-il, que ie suyue
 Les princes, & que ie viue
 Aueugle, müet, & sourd,
 Si apres tant de seruices
 Je n'y gaigne, que les vices,
 Et les bons iours de la court ?
 C'est vne diuine ruzè
 De bien forger vne excuze,
 Et en subtil artizan,
 Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
 Contrefaire bien la mine
 D'vng vieil finge courtizan.
 C'est vne louable enuie
 A ceux, qui toute leur vie
 Veulent demourer oyzeux,
 D'vng nouueau ne faire conte,
 Et pour garder qu'il ne monte,
 Tirer l'eschelle apres eulx.
 C'est belle chose, que d'estre
 Des hommes appellé maistre,

*Et du vulgaire eslongné,
 Ne parlant qu'en voix d'oracle,
 Espoüanter d'vng miracle,
 Et d'vng sourcy renfrongné.
 C'est chose fort singuliere
 Qu'une reigle irreguliere
 Dessous vng front de Caton :
 Ou dire, qu'on est fragile,
 Affeublant de l'Euangile
 La charité de Platon.
 C'est vne heureuse poursuytte
 Estre dix ans à la suyte
 D'vng benefice empestre :
 Et puis, pour toute resourse,
 Vider & procez & bouise
 Par vng arrest non chastré.
 C'est vne belle science,
 Pour faire vne experience
 Auant qu'estre vieil routier,
 Par la mort guerir les hommes,
 Et puis dire, que nous sommes
 Des plus sçauans du mestier.
 C'est vng vertueux office,
 Auoir pour son exercice
 Force oyzeaux, & force aboys,
 Et en meutes bien courantes
 Clabauder toutes ses rentes
 Par les champs, & par les boys.
 C'est vne chose diuine,
 Qu'une femme ou sotte, ou fine :
 C'est encor' vng heureux poinct
 De l'auoir pauure, & fœconde,
 Puis monstrer à tout le monde
 Les cornes, qu'on ne void point.
 C'est vng heureux aduantage,
 Qu'vng Alambic en partage,
 Vng fourneau Mercurien :
 Et de toute sa substance*

*Tirant vne quinte essence ,
 Multiplier tout en rien.
 C'est vne chose fort graue
 Estre magnifique, & braue :
 Et sans y espargner Dieu ,
 S'obliger en beau langage :
 Et puis mettre tout en gage,
 Pour enrichir sainct Matthieu.
 C'est chose noble , que d'estre
 En lice, en carriere adextre,
 Soit de nuict, ou soit de iour :
 Bon au bal, bon à l'escrime :
 Puis d'vng luc, & d'vne ryme
 Trionfer dessus l'amour.
 Ce sont beaux motz, que brauade,
 Soldat, cargue, camyzade,
 Auec' vng braue san-dieu^o :
 Trois beaux detz, vne querelle ,
 Et puis vne maquerelle,
 C'est pour faire vng Demi-dieu.
 Ce sont choses fort aiguës ,
 Par sentences ambigües
 Philosopher haultement :
 Et voyant que la fortune
 Ne nous veult estre opportune ,
 Nous feindre vng contentement.
 Quel estat doy' ie donq' suyure,
 Pour vertueusement viure ?
 Je ne parle desormais
 Du courtizan ou agreste :
 Car c'est la fable d'Oreste,
 Qui ne s'acheue iamais.
 Le tonneau Diogenique,
 Le gros sourcy Zenonique,
 Et l'ennemy de ses yeux ,
 Cela ne me deifse :
 La gaye philosophie
 D'Aristippe me plaist mieulx.*

*Celuy en vain se trauaille,
 Soit en terre, ou soit qu'il aille
 Ou court l'auare marchant,
 Qui fasché de sa presence,
 Pour trouuer la suffisence,
 Hors de soy la va cherchant.
 Macrin, pendant qu'à Iurée
 Dessus la lyre enyurée
 Du nectar Aonien,
 Tu refredones la gloire,
 Qui consacre à la memoire
 Ton Mecenas, & le mien :
 Ma muse qui se pourmeine
 Par Aniou, & par le Meine,
 A faiã ce discours plaisant :
 Ryant les erreurs du monde,
 Ou en raison ie me fonde,
 Le sage contrefaisant.*

LES DEVX MARGVERITES

*Sus, ma Lyre, deormais
 Chante plus doulx que iamais,
 L'une & l'autre MARGVERITE.
 Ce sont les deux fleurs d'eslite,
 Ou il fault cuillir ce miel
 Des chansons dignes du ciel.
 Iadis les Dieux transformoient
 En astres ceulx qu'ilz aimoient.
 Et si les vers sont croyables,
 Les campagnes pitoyables
 Grosses de sang, & de pleurs,
 Enfantotent les belles fleurs :*

Le ciel, qui donne ses lois
 Soubz le sceptre de VALOIS,
 A mis au rang des planettes
 Les plus ardentes & nettes
 Tous les rameaux bienheureux
 De ce Tige planteureux.
 Là est l'honneur d'Angoumois
 CHARLES, & le grand FRANCOIS,
 FRANCOIS, & CHARLES encores,
 Deux feuz, qui eclairent ores
 Tout ainsi que les flambeaux
 Des freres, qui sont iumeaux.
 Ilz luyzent d'ordre la hault,
 Et si des mortelz il chault
 A ceux la, qui plus ne meurent,
 Noz Rois, qui au ciel demeurent,
 Ne reiectent pas les veuz
 De leurs enfans & neueuz.
 Du sang, que i'ay tant loué,
 Qui des Dieux est auoué,
 Deux belles fleurs sont venues :
 L'une vole sur les nues
 Qui a le ciel eclaircy,
 Et l'autre florist icy.
 Ce dyamant, que voila,
 Est frere de cestuy-la :
 Ces rozes s'appellent rozes,
 Ces deux fleurettes declozes,
 Qui se ressemblent ainsi,
 Ont vng mesme nom aussi.
 Ne me vantez plus, ô Grecz,
 De Narcisse les regrez,
 Ny la fleur de ses pleurs née :
 Ny l'ardeur Apollinée,
 Hyacint', dont le malheur
 Fist naistre vne rouge fleur.
 Ne me vantez plus aussi,
 Ny Phebus, ny son Soucy,

Ny la fleur Adonienne,
 Ny la Telamonienne,
 Ny celles, par qui Iunon
 Aquist de mere le nom.
 Ne me vantez le seiour,
 Qui voit reuiure le iour,
 Ou du marinier sont quises
 Les Marguerites exquises :
 De la France le bonheur
 Surmonte l'Indique honneur.
 Sus donc, ô François esprits,
 Donnez l'honneur & le pris
 A la Marguerite saincte :
 Faiçes de sa mort complaincte,
 Par qui les auares cieux
 Ont rauy tout nostre mieux.
 Diçes comme elle auoit eu
 L'honneur, l'esprit, la vertu,
 Qui tout nostre siecle honnore :
 Et de celle dont encore
 Les iours ne sont reuoluç,
 Diçes en autant, ou plus.
 C'est de mes vers l'ornement :
 Seule, qui diuinement
 Anime, enhardist, inspire
 Les bas fredons de ma Lyre :
 C'est elle, & ie sçay combien
 Mes chansons luy plaisent bien.
 Si des premiers ie n'ay pas
 Orné le Royal trespas,
 Aussi ma Muse est trop basse
 Pour vne premiere place :
 Et qui sçait si les derniers
 Se feront point les premiers ?
 Les artizans bien subtilz
 Animent de leurs outilz
 L'airein, le marbre, le cuyure :
 Mais chácun ne peut pas suyure

*Si hault & braue argument,
 Comme vng royal monument.
 Cestuy son sepulchre a bien,
 Et cestuy cy a le sien :*
*Mais François, dont la memoire,
 Seule tumbe de sa gloire,
 Par tout le monde s'etend,
 Son sepulchre encor' attend.*
*L'edifice elabouré,
 Dont Mausole est honoré,
 Les erreurs Dedaliennes,
 Les poinctes Egyptiennes,
 Et tout autre œuure parfait,
 En vng iour ne fut pas fait.*
*Qui a le stile assez hault,
 Pour epuyser, comme il fault,
 Vne gloire si feconde ?
 Le grand Monarque du monde
 De tout peintre & engraueur
 Ne cherchoit pas la faueur.*
*Si me puis-ie bien vanter,
 De faire icy rechanter
 Les trois Angloïzes Charites,
 Qui l'une des Marguerites
 Portent aux astres plus haulx
 En deux cent pas inegaulx.*
*Les Dieux de noz biens ialoux
 T'auoient plantée entre nous,
 Royale fleur de Nauarre,
 Et puis, d'une main auare
 T'arrachant de ces bas lieux,
 Ilz t'ont replantée aux cieux.*
*Là, le chault & la froideur
 Ne seichent point ta verdeur,
 Verdeur, que tousiours euante
 Vng Zephyre, qui doulx-vante
 En ces lieux, ou en tout temps
 On voit rire le printemps.*

*Là, de mile & mile esprix
 Qui volent par le pourpris,
 Le ciel, qui sienne t'appelle,
 Ne voit vne ame plus belle :
 Le ciel ne peut il pas bien
 Reprendre ce qui est sien ?
 Le ciel t'a reprise donc,
 Nous laissant d'vng mesme tronc
 Cete autre Fleur, ta compaigne,
 Et ta fille, qui se baigne
 En ce labeur glorieux,
 Qui t'a mise au rang des Dieux.
 Permette le ciel amy,
 Qu'apres vng siecle & demy
 La Fleur icy florissante
 A la Fleur non perissante
 Puisse voler d'vng prinsault,
 Pour se reioindre la hault.
 Cependant nous, qui viuons,
 Ces doux vers nous escriuons,
 Affin que de race en race
 L'immortalité embrasse
 La non-mortelle valeur
 De l'vne & de l'autre Fleur.*

ODE

AV SEIGNEVR DES ESSARS SVR LE DISCOVRS
 DE SON AMADIS¹⁰.

*Celuy, qui vid le premier
 Auec' sa torche etherée
 L'embrassement coutumier
 De Mars & de Cytherée,*

*Ce fut le tout-voyant Dieu,
 Celuy qui tient le milieu
 Du chœur Hypocrenien,
 Dieu par qui fut reuelée
 Cete amour long temps celée
 Au Feuure Iunonien.
 Ce Feuure couuert alors
 De sueur & de poudriere,
 Doroit vng harnoyz de cors
 A la scauante Guerriere :
 Ouurage laborieux,
 Ou l'ouurier industrieux
 Auoit feint& subtilement
 Les sciences, & les armes,
 Que sa sœur docte aux alarmes
 Fauorize egalement.
 Mais la honte, & le desdain,
 Qui luy domtent le courage,
 Luy font oublier soudain
 Cest ingenieux ouurage.
 Lors de ses plus fins outilz
 Il forge les rez subtilz
 Attachez à clouds d'aymant,
 Dont la mesme Ialouzie,
 Si on croit la poëzie,
 Lia l'vng & l'autre amant.
 Ayant dressé ses appaz,
 Il sort de son domicile,
 Tournant feintement ses paz
 Aux fournaiizes de Secile,
 Ou les braz acoustumez
 Des Cyclopes enfumez
 Coup sur coup vont martelant,
 D'vne tenaille mordente
 Retournant la masse ardente,
 Du tonnerre etincelant.
 Là ce vieillart Lemnien
 Feint d'aller à l'heure, à l'heure,*

Pour donner au Thracien
 L'opportunité meilleure :
 Puis avecques vng long tour
 Celant son traistre retour
 Pour surprendre l'estranger,
 Ce sot ialoux delibere
 Par vng plus grand vitupere
 Sa grande honte vanger.
 A peine ce Dieu boyteux
 Auoit la porte passée,
 Et ia l'amant conuoyteux
 Tenoit sa dame embrassée :
 Et pressant l'iuoyre blanc,
 Or' la cuysse, ores le flanc,
 Or' l'estomac luy ferroit,
 Cueillant à leures desclozes
 L'ame, qui parmy les rozes
 Entre deux langues erroit.
 Ia-ia le feu rauissant
 Des douces flammes cruelles
 D'vng long soupir languissant,
 Humoit leurs tiedes moëllles :
 Et voicy de toutes pars
 Mile petiz neuds espars,
 Dont les deux amans lacez
 Plus fort s'estraignent & lient,
 Que les vignes ne se plient
 Sur les ormes embrassez.
 Pres du liç, qui gemissoit,
 Tesmoing d'vng si doulx martyre,
 Le ialoux se tappissoit,
 Mordant ses deux leures, d'ire.
 Puis courant deça dela,
 En sa chambre il appella
 Toute la troupe des Dieux,
 Et palissant de colere
 Leur montra cet adultere,
 Ioyeuse fable des cieux.

*Mars paizible à cete fois,
 Fronçant le hault de sa face,
 Remaschoit à basse vois
 Je ne sçay quelle menace.
 Venus d'vng regard piteux
 Tenoit en bas l'œil honteux,
 Et de ses beaux doigts poliç,
 En vain mignardant sa force,
 Cà & là cacher s'efforce
 Et les roçes, & les lyç.*

*Celuy qui a veu le tour
 De l'yraigne⁴⁴ mesnagere,
 Filant ses rez à l'entour
 De la mouche passagere,
 Il a veu Mars & Venus
 Enchaineç à membres nuds,
 Et Vulcain guignant au pres
 De son embusche yraigneuçe,
 Qui la couple vergongneuçe
 Alloit ferrant de si pres.*

*Alors les plus renfrongneç
 De la bande Olympienne,
 Soudain s'en sont eslongneç
 D'vne ire Saturnienne.
 Mais quelqu'vng des moins facheux,
 Voyant ces folaftres ieux,
 Se sent chatouiller le cœur,
 Et en souriant desfire
 D'apprester ainsi à rire
 A l'iniurieux moqueur.*

*Celuy qui chanta iadis
 En sa langue Castillane
 Les prouëffes d'Amadis,
 Et les beauteç d'Oriane,
 Par les siecles enuieux
 D'vng sommeil obliuieux
 Ja s'en alloit obscurci,
 Quand vne plume gentile*

*De cete fable subtile
 Nous a l'obscur eclerci.
 C'est le Phebus des ESSARS,
 Lumiere Parizienne,
 Qui nous monstre le dieu Mars
 Joint avec' la Cyprienne :
 Chantant sous plaisant discours
 Les armes & les amours,
 D'vng stile aussi violant,
 Lors qu'il tonne les alarmes,
 Comme aux amoureuses larmes
 Il est doucement coulant.*

*Si de ce braue suieã
 On goute bien l'artifice,
 On y verra le proieã
 De maint royal edifice :
 Qui tesmoigne le grand heur
 De la Françoise grandeur.
 Là se peut encores voir
 Maint siege, mainte entreprise,
 Ou celuy qui en deuise¹²
 Iadis a faiã son deuoir.*

*Là se voit du grand François
 La foy constante & loyale,
 Ses faiãz, sa grandeur, ançois
 Sa posterité royale,
 Dont l'vng, qui tient en sa main
 L'heur du monarque Romain,
 De la France est gouverneur :
 L'autre, tesmoing de sa race,
 Porte escrit dessus sa face
 Des Princesses tout l'honneur.*

*Là ce gentil artizan
 Nous montre au vif quel doit estre
 Le prince, le courtizan,
 Le seruiteur, & le maistre :
 Combien d'vng fort bataillant
 Peut le courage vaillant :*

Quel est ou l'heur, ou malheur
 D'une entreprise amoureuse,
 Et la chance malheureuse
 D'ung iniuste querelleur.
 Qui du cygne Dorien
 Le vol imiter desire,
 D'ung ozer Icarien
 Se ioint des ailes de cire :
 Et celuy se geyne en vain
 Apres ce doulx ecriuain,
 Qui s'efforce d'egaler
 (Soit que les armes il vante,
 Soit que les amours il chante)
 Le sucre de son parler.
 Vous, que les Dieux ont esleuz
 Pour combatre l'ignorance.
 Et dont les escriz sont leuz
 Des voisins de nostre France,
 Donnez à cetuy l'honneur
 Qui les fait par son bonheur
 De nostre langue apprentiz :
 Langue, qui estoit bornée
 Du Rhin, & du Pyrenée,
 Des Alpes, & de Thetis.
 Peut estre aussi, que les ans,
 Apres vng long & long âge,
 Par estrangers courtizans
 Brouilleront nostre langage :
 Adonques la purité
 De sa douce gravité
 Se pourra trouuer icy.
 Du Grec la veine feconde,
 Et la Romaine faconde
 Reuiuent encor' ainsi.
 Quel esprit tant sourcilleux
 Contemplant la Thebaïde
 Ou le discours merueilleux
 De l'immortelle Eneïde,

*Se plaint, que de ces auteurs
 Les poèmes sont menteurs?
 Ainsi l'Aueugle diuin
 Nous fait voir sous feint ouurage
 D'vng guerrier le fort courage,
 Et l'esprit d'vng homme fin.*

*Des poétiques esprits
 L'vtil & doulce esriture
 Compront ce qui est compris
 Au ciel & en la nature.
 Les Roys sont les argumens
 De leurs diuins monumens :
 Et si nous montrent encor'
 Le beau, l'honneste, l'vtil,
 Auec vng plus docte stile
 Que Cryfipe ne Crantor.*

*Mais ie souhaite souuent
 D'estre banny iusq'au More,
 Ou que la fureur du vent
 Me pouffe iusq'à l'Aurore,
 Quand i'oy bruyre quelque fois
 Du peuple l'indocte vois,
 Ou quand i'escoute les crix
 De ces pourceaux d'Epicure,
 Qui en despit de Mercure
 Gronnent aux doctes escrix.*

*L'vng plaint la contagion
 De la ieunesse abuzée :
 L'autre, la religion
 Par noms Payens deguizée.
 Cetui-cy fort elegant
 Va vng songer allegant :
 Cetuy-la trop rigoureux
 Approuue l'edi& d'Auguste,
 Et le bannissement iuste
 De l'Artizan amoureux.*

*Vous les diriez, tant ilz sont
 D'vne hayneuze nature,*

Qu'avecques Tymon ilz ont
 Iadis pris leur nourriture.
 Caton semble dissolu
 A cetuy là qui a leu
 Dessus leur front Curien :
 Du reste, ie m'en raporte
 Au tesmoignage, que porte
 Leur ventre Epicurien.
 Puis ces graues enseigneurs
 D'une effrontée assurance
 Se prennent aux grands Seigneurs,
 Les accusant d'ignorance :
 Mesmes leurs cler-voyans yeux
 Se monstrent tant curieux,
 Que d'abaisser leurs edictz
 Jusq'aux simples damoizelles,
 Et aux cabinetz de celles
 Qui lizent nostre Amadis.
 Si le Harpeur ancien
 Qui perdit deux fois sa femme ,
 Corruptit l'air Thracien
 D'une furieuse flamme :
 Pourtant nous n'auons appris
 D'auoir l'amour à mespris ,
 Dont la saincte ardeur nous poingt,
 Non celle desnaturée,
 Qui de Venus ceinçurée
 Les loix ne reconnoist point.
 Mais pourquoy se sent blessé
 Par nostre façon d'escrire
 Celuy, qui a tout laissé
 Fors son vice de mesdire ?
 Lequel pour se deffacher,
 Voulant (ce semble) attacher
 Or' cetuy, ores celuy,
 Par ne sçay queles sonnettes
 Faiçt vng present de sonnettes,
 A qui moins est fol que luy.

*Si est ce, que le iapper
De telz indoctes volumes
N'a le pouuoir de couper
L'aile aux bien-volantes plumes :
Qui sous vng argument feint
Nous ont si viuement peint
Toutes noz affections,
L'honneur, la vertu, le vice,
La paix, la guerre, & l'office
Des humaines actions.*

*Or entre les mieux appris
Le chœur des muses ordonne,
Qu'à HERBERAY soit le pris
De la plus riche couronne :
Pour auoir si proprement
De son propre acoutrement
Orné l'Achille Gaulloys,
Dont la douceur allechante
Donne à celuy qui le chante,
Le nom d'Homere François.*

*Si l'auoy' l'archet diuin
De la harpe Ronfardine,
Le bas fredon Angeuin
Diroit la gloire Effardine :
Neantmoins tel ie suis,
Ie la diray, si ie puis,
Non icy tant seulement,
Mais en cent papiers encore,
Afin que son bruit decore
Le mien eternellement.*

AV SEIGNEVR ROB. DE LA HAYE

POVR ESTRENE.

*Ores, que l'an dispos,
Qui tourne sans repos
Par vne mesme trace,
Nous figure en son rond
Du pere au double front
Et l'une & l'autre face :
Amy, pour toy ie veulx
En poëtiques vœux
De la nouvelle année
Le iour solennizer,
Afin d'eternizer
Nostre amour nouveau-née.
Ie t'offriroy les dons,
Qui feurent les guerdons
Des plus vaillans de Grece :
Ou l'or malicieux,
Qui tenteroit les yeux
D'une chaste Lucrece :
Ie t'offriroy encor'
L'ambicieux thesor,
Que le marchand auare
Au plus pres du matin
Pille pour son butin
Au riuage barbare :
Mais tant, & tant de biens,
Que ie desire tiens,
Ne sont en ma puissance :
Et l'auare soucy
N'apaurist point aussi
Ta riche suffisance.*

*Si ma main eust acquis
 Le sçauoir tant exquis
 D'vn Lyfippe, ou Apelle,
 Tu deurois au pinceau,
 Au marbre, & au cizeau,
 Ta louange plus belle.
 Je n'oubliroy icy
 Ton Sybilet auffi,
 Dont le docte artifice
 Nous rechante si bien
 Du Roy Mycenien
 Le triste sacrifice.
 Mais la muse & les Dieux
 Ne t'ont fait studieux
 D'vne peinture morte,
 Et puis contre le tems
 En mes vers tu attens
 Vne image plus forte.
 Mais que dy-ie, en mes vers?
 Les tiens, qui l'vniuers
 Rempliront de leur gloire,
 Sur le marbre des cieux
 Engraueront trop mieux
 Le vif de ta memoire.
 Tes phaleuces tant doulx,
 Qui coulent entre nous
 Mile graces infuses,
 De nous sont adorez
 Pour estre redorez
 Du plus fin or des muses.
 Tu vyurois par les sons
 De plus haultes chansons
 Si ie sçauois eslire
 L'inimitable vois,
 Que le grand Vandomoys
 Accorde sur sa Lyre.
 Quelz parfaicts artizans
 N'ont bien donné dix ans*

*Au rond de leur science?
 Qui veult raur le pris,
 Doit estre bien appris
 Par longue experience.*

ESTRENE

A D. M. DE LA HAYE.

*Je fay present de fleurettes descloses
 A Flore mesme, & à Venus de rozes,
 Quand par ces vers peu florissans i'essaye
 Faire florir la florissante Haye :
 Qui par l'hyuer de son âge touchée,
 Comme ces fleurs, ne se verra seichée :
 Mais florira trop mieux, que là couronne
 De son Printems, qui maintenant fleuronne.
 Excusez donq' ma puissance peu haulte,
 Immitant ceux, qui n'ayans de rien faulte
 Prennent en gré l'humble present des hommes :
 Mesmes le Dieu de ce mois, ou nous sommes,
 Clavier de l'an, qui rien plus ne demande
 Que miel, & palme, & figues pour offrande.
 Le cœur sans plus les Deitez contente :
 Et c'est le don, lequel ie vous presente.*

ODE PASTORALE

A BERTRAND BERGIER DE MONTEMBEV

Natif de Poitiers

POÈTE BEDONNIQUEBOVFFONNIQUE¹³

*Bergers couchez à l'enuers,
 A l'ombre des saules verds :
 Bergers, qui au pres des ondes
 Du Clain lentement fuyant,
 Arrestez le cours oyant
 De ses Nymphes vagabondes :
 Desmanchez voz chalumeaux
 Et dictes à ces ormeaux,
 A ces antres & fontaines,
 N'escoutez plus noz chansons,
 Ny ces ruisseaux, ny leurs sons,
 Enfans des roches haultaines :
 Mais oyez le son diuin
 Du chalumeau Poiteuin,
 Renouelant la memoire
 Du pasteur Sicilien,
 Et du grand Italien
 La viue & durable gloire.
 N'a gueres nostre Berger
 Trauersant d'vng pié leger
 Le doz chenu des montaignes,
 R'amena les doctes sœurs,
 Abreuant de leurs douceurs
 Les Poiteuines campagnes.
 C'est luy premier des bergers,
 Qui dedaignant les dangers*

*Ta Gelonis font plus emerueillable
 Au seul tumbeau de l'immortalité.
 De ces deux la, reste vng peu de memoire :
 De cestuy-cy la plus durable gloire
 Ne craint la mort, ny la posterité.*

XIII SONNETZ

DE L'HONNESTE AMOVR

I

*Comme en l'obiet d'une vaine peinture
 Le repaissoy' plus l'esprit que le cœur,
 A contempler du celeste vainqueur
 La non encor' bien comprise nature :
 Le proietoy' sou's feincte couerture
 Les premiers traits de sa douce rigueur,
 Mieux figurant le mort de sa vigueur,
 Qu'imaginant le vif de sa poincture.
 Quand les saincts vœuz de mon humble vouloir
 Ne furent mis du tout en nonchaloir
 Au Paradis du Dieu de ma victoire,
 Ou de sa main ce diuin guerdonneur
 M'a consacré prestre de son HONNEUR,
 Pour y chanter les hymnes de sa gloire.*

II

*Ce ne sont pas ces beaux cheveux dorez,
 Ny ce beau front, qui l'honneur mesme honnore,
 Ce ne sont pas les deux archets encore'
 De ces beaux yeux de cent yeux adorez :*
*Ce ne sont pas les deux brins colorez
 De ce coral, ces leures que i'adore,
 Ce n'est ce teindt emprunté de l'Aurore,
 Ny autre obiect des cœurs enamourez :*
*Ce ne sont pas ny ces lyz, ny ces rozes,
 Ny ces deux rancz de perles si bien clofes :*
*C'est cet esprit, rare present des cieux,
 Dont la beauté de cent graces pouruëue
 Perce mon ame, & mon cœur, & mes yeux,
 Par les rayons de sa poignante vëue.*

III

*Ie ne me plaing' de mes yeux trop expers,
 Ny de mon cœur trop leger à les croyre,
 Puis qu'en seruant à si haulte victoire
 Ma liberté si franchement ie pers.*
*Amour, qui void tous mes secrez ouuers,
 Me faicd penser au grand heur de ma gloire,
 Lors que ie peins au tableau de Memoire
 Vostre beauté, le seul beau de mes vers.*
*Mais si ce beau vng fol dezir m'apporte,
 Vostre vertu plus que la beauté, forte,
 Le coupe au pié, & veult qu'vn plus grand bien
 Prenne en mon cœur vne accroiffance pleine :*
*Ou autrement, que ie n'attende rien
 De mon amour, fors l'amour de la peine.*

IIII

*Vne froydeur secretement brulante
 Brule mon corps, mon esprit, ma raison,
 Comme la poix anime le tyzon
 Par vn^{is} ardeur lentement violente.
 Mon cœur tiré d'une force allechante
 D'effou' le ioug d'une franche prizon,
 Boit à longs traicts l'aigre-doulce pozon,
 Qui tous mes sens heureusement enchante.
 Le premier feu de mon moindre plaisir
 Faiçt halleter mon alteré deçir :
 Puis de noz cœurs la celeste Androgyne
 Plus sainçement vous oblige ma foy :
 Car i'ayme tant cela que i'ymagine,
 Que ie ne puis aymer ce que ie voy.*

V

*Ce Paradis, qui souspire le bāfme
 D'une Angelique & sainçte grauité,
 M'ouure le ryç, mais bien la Deité,
 Ou mon esprit diuinement se pāfme.
 Ces deux Soleilç, deux flambeaux de mon āme,
 Pour me reioindre à la Diuinité,
 Perçent l'obscur de mon humanité
 Par les rayons de leur iumelle flāme.
 O cent fois donq, & cent fois bienheureux
 L'heureux aspect de mon Astre amoureux !
 Puis que le ciel voulut à ma naissance
 Du plus diuin de mes affections
 Par l'allambic de voç perfeçions
 Tirer d'Amour vne cinquiesme essence.*

VI

Quand ie suis pres de la flamme diuine,
 Ou le flambeau d'Amour est allumé,
 Mon saint desir sainctement emplumé
 Iusq'au tiers ciel d'un prin-vol m'achemine.
 Mes sens rauyꝝ d'une douce rapine
 Laisent leur corps de grand ayꝝe pasmé,
 Comme le Sainct des douze mieux aymé,
 Qui reposer sur la sainte poitrine.
 Ainsi l'esprit dedaignant nostre iour
 Court, fuyt, & vole en son propre seiour
 Iusques à tant que sa diuine dextre
 Haulse la bride au folastre desir
 Du seruiteur, qui pres de son plaisir
 Sent quelquefois l'absence de son maistre.

VII

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,
 Pour contempler celle beauté cachée
 Qui ne se peut, tant soit bien recherchée,
 Representer en vng cœur vicieux.
 De son autre arc doucement furieux
 La poincte d'or iustement descochée,
 Au seul endroiꝝ de mon cœur s'est fichée,
 Qui rend l'esprit du corps victorieux.
 Le seul desir des beautez immortelles
 Guynde mon vol sur ses diuines ailes
 Au plus parfaict de la perfection.
 Car le flambeau, qui sainctement enflamme
 Le saint brazier de mon affection,
 Ne darde en bas les saints traiꝝ de sa flamme.

VIII

*Non autrement, que la Prestresse folle,
 En grommelant d'une effroyable horreur,
 Secoüe en vain l'indomtable fureur
 Du Cynthien, qui brusquement l'afolle :
 Mon estomac gros de ce Dieu qui vole,
 Espoüanté d'une aueugle terreur
 Se faiçt rebelle à la diuine erreur,
 Qui brouille ainsi mon sens, & ma parole.
 Mais c'est en vain : car le Dieu, qui m'estrainçt,
 De plus en plus m'eguillonne, & contrainçt
 De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.
 Chantez le donq, chantez mieux que deuant,
 O vous mes vers ! qui volez par le monde,
 Comme fueillars esparpillez du vent.*

IX

*L'aueugle Enfant, le premier né des dieux,
 D'une fureur sainçtement eslancée,
 Au vieil Chaos de ma ieune pensée
 Darda les traiçts de ses tou'-voyans yeux :
 Alors mes sens d'vng discord gracieux
 Furent liez en rondeur ballencée,
 Et leur beauté d'ordre egal dispensée
 Conceut l'esprit de la flamme des cieux.
 De voz vertuç les lampes immortelles
 Firent briller leurs viues estincelles
 Par le vouté de ce front tant serain :
 Et ces deux yeux d'une fuyte fuyue
 Entre les mains du Moteur souuerain
 Firent mouuoir la sphere de ma vie.*

X

*J'ay entassé moimesme' tout le bois,
 Pour allumer celle flâme immortelle,
 Par qui mon âme avecques plus haulte aile
 Se guinde au ciel d'vng egal contre-pois.
 Ia mon esprit, ia mon cœur, ia ma vois,
 Ia mon amour conçoit forme nouvelle
 D'vne beauté plus parfaitement belle,
 Que le fin or epuré par sept fois.
 Rien de mortel ma langue plus ne sonne :
 Ia peu à peu moimesme' i'abandonne,
 Par cete ardeur, qui me fait sembler tel,
 Que se monstroit l'indomté filz d'Alcmène,
 Qui dedaignant nostre figure huméne,
 Brula son corps, pour se rendre immortel.*

XI

*Pour affecter des Dieux le plus grand heur,
 Et pour auoir, ô sacrilege audace !
 Sou' le mortel d'vne immortelle grace
 Idolatré vne saincte grandeur :
 Pour auoir pris de la celeste ardeur
 Ce qui de moy toute autre flâme chasse,
 Je sen' mon corps tout herissé de glace
 Contre le roc d'vne chaste froideur.
 L'aveugle oyzeau, dont la perçante flâme
 S'afile aux rayz du soleil de mon âme,
 Aguize l'ongle, & le bec rauissant
 Sur les dezirs, dont ma poitrine est pleine,
 Rongeant mon cœur, qui meurt en renaissant,
 Pour viure au bien, & mourir à la peine.*

XII

*La docte main, dont Minerue eust appris,
 Main, dont l'yuoire en cinq perles s'allonge,
 C'est, ô mon cœur ! la lyme qui te ronge,
 Et le rabot, qui polist mes escrits.*
*Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris,
 Soit que ie veille, ou bien soit que ie songe,
 Ardent la nuit de mon œil, qui se plonge
 Au centre, ou tend le rond de mes esprits.*
*L'esprit diuin, & la diuine grace
 De ce parler, qui du harpeur de Thrace
 Eust les ennuiæ doucement enchanteæ,
 Vous ont donné la voix inusitée,
 Dont (ô mes vers) saintement vous chanteæ
 Le tout-diuin de vostre Pafithée.*

XIII

*Puis que la main de la saige nature
 Bastit ce corps, des graces le seiour,
 Pour embellir le beau de nostre iour
 Du plus parfait de son architecture :*
*Puis que le ciel traiffa la protraiture
 De cet esprit, qui au ciel faict retour,
 Habandonnant du monde le grand tour
 Pour se reioindre à sa viue peinçure :*
*Puis que le Dieu de mes affections
 Y engraua tant de perfections,
 Pour figurer en cete carte peinte
 L'astre bening de ma fatalité,
 Pappen' ce vœu à l'immortalité,
 Deuant les pieds de vostre image sainte.*

LE POËTE COVRTISAN⁶⁶

*Je ne veux point icy du maistre d'Alexandre,
 Touchant l'art poëtic, les preceptes t'apprendre :
 Tu n'apprendras de moy comment iouer il fault
 Les miseres des Roys dessus vn eschafault :
 Je ne t'enseigne l'art de l'humble comœdie,
 Ny du Méonien la Muse plus hardie :
 Bref ie ne monstre icy d'vn vers Horatien
 Les vices & vertuꝝ du poëme ancien :
 Je ne depeins aussi le Poëte du Vide⁶⁷,
 La court est mon autheur, mon exemple & ma guide.
 Je te veux peindre icy, comme vn bon artisan,
 De toutes ses couleurs l'Apollon Courtisan :
 Ou la longueur sur tout il conuient que ie fuye,
 Car de tout long ourage à la court on s'ennuye.
 Celuy donc qui est né (car il se fault tenter
 Premier que lon se vienne à la court presenter)
 A ce gentil mestier, il fault que de ieunesse
 Aux ruses & façons de la court il se dresse.
 Ce precepte est commun : car qui veult s'auancer
 A la court, de bonne heure il conuient commencer.
 Je ne veulx que long temps à l'estude il pallisse,
 Je ne veulx que refueur sur le liure il vieillisse,
 Feuilletant studieux tous les soirs & matins
 Les exemplaires Grecs, & les autheurs Latins.
 Ces exercices-la font l'homme peu habile,
 Le rendent catarreux, maladif, & debile,
 Solitaire, facheux, taciturne & songeard,
 Mais nostre courtisan est beaucoup plus gaillard.
 Pour vn vers allonger ses ongles il ne ronge,
 Il ne frappe sa table, il ne refue, il ne songe,
 Se brouillant le cerueau de pensemens diuers,
 Pour tirer de sa teste vn miserable vers,*

*Qui ne rapporte, ingrat, qu'une longue rifee
Par tout ou l'ignorance est plus authorisee.*

*Toy donc qui as choisi le chemin le plus court,
Pour estre mis au ranc des sçauans de la court,
Sans mascher le laurier, ny sans prendre la peine
De songer en Parnasse, & boire à la fontaine
Que le cheual volant de son pied fit faillir,
Faisant ce que ie dy, tu ne pourras faillir.*

*Je veulx en premier lieu, que sans suiure la trace
(Comme font quelques vns) d'un Pindare & Horace,
Et sans vouloir, comme eux, voler si haultement,
Ton simple naturel tu suiues seulement.
Ce proces tant mené, & qui encore dure,
Lequel des deux vault mieulx, ou l'art, ou la Nature,
En matiere de vers, à la court est voidé :
Car il suffit icy que tu soyés guidé
Par le seul naturel, sans art & sans doctrine,
Fors cest art qui apprend à faire bonne mine.
Car un petit sonnet qui n'a rien que le son,
Un dixain à propos, ou bien une chanson,
Un rondeau bien trouffé, avec une ballade
(Du temps qu'elle couroit) vault mieux qu'une Iliade.
Laisse moy donques là ces Latins & Gregeois,
Qui ne seruent de rien au poëte François,
Et soit la seule court ton Virgile & Homere,
Puis qu'elle est (comme on dit) des bons esprits la mere.
La court te fournira d'argumens suffisans,
Et seras estimé entre les mieulx disans,
Non comme ces resueurs, qui rougissent de honte
Fors entre les sçauans, desquelz on ne fait compte.*

*Or si les grands seigneurs tu veulx gratifier,
Argumens à propos il te fault espier :
Comme quelque victoire, ou quelque ville prise,
Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entreprise
De masque, ou de tournoy : auoir force desseings,
Desquelz à ceste fin tes coffres seront pleins.*

*Je veulx qu'aux grands seigneurs tu donnes des deuises,
Je veulx que tes chansons en musique soyent mises,*

*Et à fin que les grands parlent souuent de toy,
 Je veux que lon les chante en la chambre du Roy.
 Vn sonnet à propos, vn petit epigramme
 En faueur d'vn grand Prince, ou de quelque grand' Dame,
 Ne sera pas mauuais : mais garde toy d'vfer
 De mots durs, ou nouueaux, qui puissent amuser
 Tant soit peu le lisant : car la douceur du stile
 Fait que l'indocte vers aux oreilles distille :
 Et ne fault s'enquerir s'il est bien ou mal fait,
 Car le vers plus coulant est le vers plus parfait.*

*Quelque nouueau poëte à la court se presente,
 Je veux qu'à l'aborder finement on le tente :
 Car s'il est ignorant, tu sçauras bien choisir
 Lieu & temps à propos, pour en donner plaisir :
 Tu produiras par tout ceste beste, & en somme,
 Aux despens d'vn tel sot, tu seras galland homme.*

*S'il est homme sçauant, il te fault dextrement
 Le mener par le nez, le louer sobrement,
 Et d'vn petit soubriç & branslement de teste
 Deuant les grands seigneurs luy faire quelque feste :
 Le presenter au Roy, & dire qu'il fait bien,
 Et qu'il a meritè qu'on luy face du bien.
 Ainsi tenant tousiours ce poure homme soubz bride,
 Tu te seras valoir, en luy seruant de guide :
 Et combien que tu soys d'enuie epoinçonné,
 Tu ne seras pour tel toute fois soubsonné.*

*Je te veux enseigner vn autre poinct notable :
 Pour ce que de la court l'eschole c'est la table,
 Si tu veux promptement en honneur paruenir,
 C'est ou plus sagement il te fault maintenir.
 Il fault auoir tousiours le petit mot pour rire,
 Il fault des lieux communs, qu'à tous propos on tire,
 Passer ce qu'on ne sçait, & se monstrier sçauant
 En ce que lon a leu deux ou trois foirs deuant.*

*Mais qui des grands seigneurs veult acquerir la grace
 Il ne fault que les vers seulement il embrasse,
 Il fault d'autres propos son stile deguiser,
 Et ne leur fault tousiours des lettres deuifer.*

*Bref, pour estre en cest art des premiers de ton aage
Si tu veux finement iouer ton personnage,
Entre les Courtisans du sçauant tu feras,
Et entre les sçauans courtisan tu feras.*

*Pour ce te fault choisir matiere conuenable,
Qui rende son authour aux lecteurs agreable,
Et qui de leur plaisir t'apporte quelque fruiã.
Encores pourras tu faire courir le bruit,
Que si tu n'en auois commandement du Prince
Tu ne l'exposerois aux yeux de ta prouince,
Ains te contenterois de le tenir secret :
Car ce que tu en fais est à ton grand regret.*

*Et à la verité, la ruse coustumiere,
Et la meilleure, c'est, rien ne mettre en lumiere :
Ains iugeant librement des œuures d'vn chacun,
Ne se rendre subiect au iugement d'aucun,
De peur que quelque fol te rende la pareille,
S'il gaigne comme toy des grands Princes l'oreille.*

*Tel estoit de son temps le premier estimé,
Duquel si on eust leu quelque ouurage imprimé,
Il eust renouvelé, peut estre, la rifee
De la montaigne enceinte : & sa Muse prisee
Si hault au parauant, eust perdu (comme on dit)
La reputation qu'on luy donne à credit.
Retien donques ce poinã : & si tu m'en veux croire,
Au iugement commun ne hasarde ta gloire.
Mais sage sois content du iugement de ceux
Lesquelz trouuent tout bon, ausquelz plaire tu veux,
Qui peuuent t'auancer en estats & offices,
Qui te peuuent donner les riches benefices,
Non ce vent populaire, & ce friuole bruit
Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruiã.*

*Ce faisant, tu tiendras le lieu d'vn Aristarque,
Et entre les sçauans feras comme vn Monarque :
Tu feras bien venu entre les grands seigneurs,
Desquelz tu receuras les biens & les honneurs,
Et non la pauureté, des Muses l'heritage,
Laquelle est à ceux-là reseruee en partage,*

*Qui dedaignant la court, facheux & malplaisans,
Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.*

A PHŒBUS.

*O Race Latonienne,
Saincte clarté Delienne,
Dieu en Cyrene adoré,
A qui pendent en echarpe
Et le Carquois & la Harpe,
Apollon au crin doré.
Pere ne mets en arriere
Le soupir de ma priere,
Puis que tes sainctes douceurs
M'allaiçant des mon enfance,
M'ont fait nommer par la France,
Le Nourriſſon des neuf Sœurs.
Tu ſçais toutes medicines,
Herbes, plantes, & racines,
Qui chassent le mal des corps :
Tu ſçais toutes les sciences,
Les arts, les experiences
Des Augures, & des sorts.
Ton grand œil qui tout regarde,
D'enhault ses fleſches nous darde,
Dont tu vas l'ame inspirant
Au sein de la Toutemere,
Toy nommé du bon Homere,
Apollon le loingtirant.
C'est toy des Astres le pere,
Qui le cours de l'an tempere,
Et d'une braue roydeur,*

Forçant le grand tour du monde,
 Vois de la terre & de l'onde
 L'vniuerselle rondeur.
 Souds les accords de ta Lyre,
 Qui des Dieux appaise l'ire,
 Les cieus tournent par compas :
 Et l'Aonienne danse,
 Au rapport de ta cadence,
 En rond mesure ses pas.
 Or' ta lampe retournee
 Nous rameine la iournee,
 Et or' s'ecartant de nous,
 Pour se plonger dedans l'onde,
 Laisse recouler au monde
 Des Dieux le present plus doux.
 Alors ta sœur, coustumiere
 De luire par ta lumiere,
 Nous monstre tout son beau front :
 Ou si la terre la garde
 Qu'à plein ell' ne te regarde,
 Nous esclaire en demi-rond.
 La Terre par toy fertile,
 Nous rend d'une usure vile
 Le gaing de nostre labeur,
 Qui de la faim miserable,
 Si tu luy es fauorable,
 Ne sentit onques la peur.
 Cecy sachant le bon homme,
 Son esperance te nomme,
 Te fait offrandes & vœus,
 A fin que son lieu champestre
 Puisse donner à repaistre
 A ses enfans & neueus.
 Escoute noz plaintes donques,
 Si de nous te chalut onques,
 Pere escoute noz clameurs,
 Ou soit que le champ verdoye,
 Ou soit que iaulne il ondoye

*En espics ia demi-meurs.
 Fay que l'humeur sauoureuse
 De la vigne planteureuse,
 Aux rays de ton œil diuin,
 Son Nectar nous assaisonne,
 Nectar, tel comme le donne
 Mon doux vignoble Angeuin.
 Chasse loing de nostre terre
 La faim, la peste, & la guerre,
 Aux Turcs, ou plus loing encor,
 Afin qu'en nostre prouince
 Le regne d'un si bon Prince
 R'ameine le siecle d'or.*

SONNET ¹⁸.

*Comme de fleurs le Printemps enuironne
 Le gay chapeau de son chef verdissant,
 Comme l'Esté d'espics est iaunissant,
 Comme les fruidz enrichissent l'Automne,
 Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,
 Comme en ioyaux l'Inde est resplendissant,
 Comme en sablons Paëtol est blondissant,
 Comme le Ciel d'estoilles se couronne,
 Ainsi j'ay peingt de mille nouueautez
 Cest œuure mien : & si telles beautez
 Ne sont par tout egalemeut plaisantes,
 Les fleurs, les bleds, les fruidz, & l'arc des cieux,
 Perles, sablons, estoilles reluyfantes
 Egalemeut ne plaisent à noz yeulx.*

SVR LE PAPAT DE PAVLE IIII.

*Comme apres la cruelle rage
 D'un long & violent orage,
 Lors que Proté meine paissant
 Des flots le troppeau blanchissant
 Parmy les humides campagnes,
 Et que sur les haultes montaignes
 Blanches d'escume on voit nager
 Le Nocher à rame lassée,
 Qui tenant la voyle abbaissée,
 Paslit pour le futur danger,*

*Si la Bonasse reuenue
 Chasse la pluuiieuse nue,
 Descourant aux flots azurez
 Du Soleil les rais desirez,
 Chacun des mariniers à l'heure
 De si grand' frayeur se rassure,
 Et donnant aux membres lasséz,
 Par le repos, nouvelle force,
 Avec le beauments s'efforce
 D'oublier les trauaux passez.*

*Comme apres la guerre felonne,
 Quand la furieuse Bellonne
 Secoüe d'une fiere main
 Son foet souillé de sang humain,
 Et lors que le Dieu de la guerre
 Rouant le fer, remplit la terre
 De feu, de sang, & de fureur,
 Si la Paix, ceste vierge belle,
 Vient chasser la guerre cruelle
 Au milieu d'une telle horreur,
 Le fer homicide s'arreste,
 Et des cris l'horrible tempeste*

*Cesse tout court : le peuple espars
 Se rassemblant de toutes pars
 Peu à peu reprent assurance,
 Et d'une nouvelle esperance
 Consolant son mal ennuyeux,
 Met fin à la longue tristesse,
 Croyant ses pleurs en allaigresse
 Estre tournez avec les cieux.*

*Et comme apres la froide Bize,
 Quand l'horreur qui tout casse, & brise,
 Les lacx & fleuves englassant,
 Des troncs effueillez va froissant
 Les hauls sommets, & de sa rage
 Les longs bras nouailleux¹⁹ oultrage,
 Si apres cest hyuer cruel
 Sur le Mouton, ou sur la crotte
 Du Taureau, qui rait Europe,
 Se descouure l'Astre annuel,
 Aux rais de sa tresse doree,
 La campagne recolorée
 Du teint de ses plus belles fleurs,
 Se repeingt de mille couleurs :
 Et Progne & Philomele encore
 Salüant la vermeille Aurore,
 Chassent tout ennuy langoureux,
 Et font qu'avec la saison neufue
 Chacun plus allaigre se treuve,
 Plus content & plus amoureux.*

*Ainsi la saincte Nef Romaine,
 Qui dessus ceste mer mondaine
 S'est veüe agiter si souuent
 Par l'effort d'un contraire vent,
 Et ceste saincte espouse encores
 Qui or' suë, ores tremble, & ores,
 Entre tant d'ennemis cruelz
 Paslit de se voir sur la teste
 Ceste guerre, ceste tempeste,
 Et cest hyuer, continuelz,*

*oyant cesser telle menasse ,
 Et du ciel serener la face,
 Bien tost espere avec les cieux
 Changer son enfer odieux,
 Et de changer bien tost espere
 Son triste hyuer en primeuere,
 Sa guerre en longue seureté,
 Ses pleurs en joyeuse allaignesse,
 Et en honorable richesse
 Sa miserable pauureté.*

*Et ce change se faiçt en elle
 A cause d'un Nocher fidele,
 Que Dieu pitoyable a commis
 Parmy tant de flots ennemis
 Au goueruail de la Nauire :
 Graces à toy, souuerain Sire,
 Moteur du Ciel, fidele espoux
 De ton espouse, eternal Pere,
 Pere benin, paix, & lumiere,
 Et guyde vniuersel de tous,
 Qui nous as donné de ta grace
 Vn sainçt Pilote qui embrasse
 La Verité : & qui, Seigneur,
 Ialoux de ta gloire & honneur,
 Entend tes secrets, & luyt comme
 Vne claire lampe dans Romme,
 Et sous l'heureux gouuernement
 Duquel, & sa bonté notoire,
 Le Monde chantera la gloire
 De ton Nom, eternellement.*

*Cestuy par exemple & doctrine
 Remplira d'une Amour diuine
 Les chastes & nobles esprits,
 Et vainqueur rauira le prix
 Aux ennemis de ton sainçt Temple,
 Demonstrant d'un egal exemple
 Sa iustice & deuotion,
 Qui autre chose ne desire,*

Que chasser loing de son empire
 L'erreur, & la sedicion,
 Que seme la bande heretique
 Parmy le troupeau Catholique,
 Et fera ce diuin Pasteur
 De reduire premier autheur
 Nos cœurs à la vraye lumiere,
 Et à la saincte loy premiere
 Que nous a donné Iesus Christ.
 Et puis fera d'un cœur sans vice
 Vn pur & deuot Sacrifice
 De luy & nous au Sainct Esprit.
 Chançon, tu n'es pas suffisante
 Qu'un humble pasteur te presente
 Deuant vn Pasteur souuerain,
 Digne, qu'une plus docte main
 Consacre au temple de memoire
 Son loz, ses vertus, & sa gloire.
 N'ayant donc ce bien merité
 Tien toy loing d'une grandeur telle,
 Et va baiser, si lon t'appelle,
 Pieds & mains de sa saincteté.

LA NYMPHE DORMANTE A LA FONTAINE

DE PAPE IVLES III^{mo}.

Bien fut iadis la chasteté craintiue,
 Seule n'osant par les bois s'egarer,
 Ou sur les eaux, de peur d'y demeurer
 De quelque Dieu peu chastement captiue.
 Des Dieux cornus la grand' troppe lasciue

*Ne permettoit les Nymphes s'asseurer,
 Feust au repos, feust pour desalterer
 Du long trauail la chaleur excessiue.
 Donques pourquoy est mon dormir si long,
 Ce qu'autre Nymphé en seurté ne fait onc?
 Cesse passant de t'en donner merueille.
 Iules qui peut les Dieux mesmes fascher,
 A commandé qu'au pied de ce rocher,
 Et seule, & nue, & chaste ie sommeille.*

ELLE MESME

APRES LA MORT DV PAPE.

*Ce n'estoit pas le sommeil, qui fermoit
 Si longuement ma paupiere ferree :
 Donques pourquoy suis-ie tant demeuree
 Tenant fermé l'œil qui point ne dormoit?
 Iadis mon eau, qui craintiue souloit
 Des yeux mortels se tenir separee,
 Pour estre plus des hommes asseuree,
 Dessoubs ces monts secrettement couloit.
 Depuis voyant que l'honneur de mon onde,
 Iules, par toy estoit publique au monde,
 Mes yeux honteux n'ont ozé voir le iour :
 Mais puis qu'aux tiens la lumiere est faillie,
 Pour n'estre plus de vergongne assaillie,
 Le m'en retourne à mon premier seiour.*

DES FEVZ DE IOYE FAICTS A ROME

L'AN 1554.

*Comme Neron chantoit le feu de Troye,
 Ioyeux de voir du sommet d'une tour
 Rome brusler, & rouër tout autour
 Des grands palais la flamme qui ondoye :
 Rome qui doit encore estre la proye
 D'autres Nerons, Rome qui doit vn iour
 D'un autre sac voir perdre son seiour,
 En fait desia les sanglants feuꝝ de ioye.
 La miserable avec ses propres mains
 Attize, hélas, par ses cantons Romains,
 Les mesmes feuꝝ qui luy feront la guerre :
 Feuꝝ allumez des torches du tombeau
 Pour celebrer le nuptial flambeau,
 Qui doit brusler l'Espagne & l'Angleterre.*

HYMNE DE SANTÉ

AV SEIGNEVR ROB. DE LA HAYE.

*La tes languissantes veines
 Estoient pleines
 D'un feu violent & fort,
 La les pallissantes fièvres
 Sur tes léures
 Auoient imprimé la mort :*

Ia te conduisoit la Parque
 Vers la barque
 De l'horrible Nautonnier,
 Et ia ton ame craintiue
 Sur la riue
 Luy presentoit son denier :
 Quand le Dieu, que Cynthe adore,
 Qui t'honore
 De son present le plus beau,
 Retint le cours de ta fuyte
 Ia conduiæ
 Dessus le bord du tumbeau.
 O combien ceste main palle,
 Main fatale,
 Que ia blesme tu fuyuois,
 Troubla les bandes compaignes
 Des montaignes,
 Des fontaines, & des boys!
 Elle auoit, la sacrilege,
 Leur college
 Violé cruellement,
 Saccageant le double feste,
 Qui leur teste
 Ombrage eternellement.
 Le Laurier aux tresses viues
 Sur leurs riues
 Panchoit demi-sec en bas,
 Et la cheualine source²¹
 De sa course
 Auoit arresté les pas ;
 N'oyant plus la voix sacree,
 Qui aggree
 Aux boys, qui sont tousiours verds,
 Et la nombreuse cadance
 De la danse
 Qui s'animoit soubz tes vers.
 Mais le Medecin de Dele,
 Ce fidele

*Garde des esprits sacrez,
 Alors ne mist en arriere
 La priere
 De tant de iustes regrez :*
*Ains du ius d'vne racine
 Medicine
 Te r'appellant d'Acheron,
 Sur toy fit la preuue encore
 Qui decore
 Le disciple de Chyron.
 Heureuse soit la recepte,
 Dieu prophete,
 Qui fit reuoir nostre iour
 A celuy, qui plus hault prise
 Ce qui brise
 Les portes du noir seiour.
 N'est-ce pas luy, qui les traces
 De tes graces
 Si diuinement conduict,
 Qu'ores ta suyte compaigne
 Ne dedaigne
 Des procez l'enroué bruit?
 N'est-il pas de celle bande,
 Qui commande
 Sur les eaux, & sur les boys,
 Luy, qui mile experiences
 De sciences
 Ioinct aux venerables loix?
 Sus donq pucelles Dryades,
 Sus Naiades
 Sortez de vostre prison :
 Dansez troppes Forestieres,
 Vous Riuieres,
 Sonnez ceste guerison.
 O Santé, saincte Deesse,
 O Princeesse
 Nourriciere des humains,
 O la plus belle peincture,
 Du Bellay. — 11.*

Que Nature
 Fit onq' de ses doctes mains!
 C'est toy, qui fais que tout rie,
 La prairie
 Te doit son verd ornement :
 C'est toy, qui nourris les plantes
 Où tu antes
 Ta force diuinement.
 De tes sainctes mains diuines
 Les racines
 Prennent leurs effectz diuers,
 Tu es la celeste flamme,
 Tu es l'Ame
 Infuse au grand vniuers.
 Sans toy, tout l'honneur qui dore
 De l'Aurore
 Les riuages emperlez,
 Sans toy, de la gardienne
 Paphienne
 Les plaisirs emmiellez :
 Le tableau, l'ancre, & le cuyure,
 Qui font viure
 L'ouurier apres son trespas,
 La musique, & les viandes
 Plus friandes
 Sans toy ne nous plairoient pas.
 Où tu es, la maladie
 Enlaydie,
 Le soing, qui nous ronge, & mord,
 Le chagrin, & la vieillesse,
 La foyblesse,
 Et le germain de la mort :
 Là (di-ie) ó des Dieux la fille,
 La famille
 D'enfer, ne seiourne point :
 Mais le plaisir y habite,
 Mais la fuyte
 Du dieu, qui les cœurs nous poingt.

Que n'ose l'humaine race ?
 Nostre audace
 Ne permet que Iuppiter
 Les traits foudroyans retire,
 Que son ire
 Fais̄t iustement despiter.
 De l'appet le fier lignage,
 Tesmoingnage
 De noz fais̄ts ambicieux,
 Osa par vne finesse
 Larronnesse
 Robber la flamme des cieux.
 Lors les vertus, qui s'aïlerent,
 S'enuolerent,
 Et la Mort, qui lentement
 Hastoit sa boiteuse fuyte,
 Nostre fuyte
 Tallonna premierement.
 Lors les fiéures incogneués
 Sont venués,
 Et les malheureux mortels,
 Qui d'elles s'espoüanterent,
 Inuenterent
 Premierement les autels.
 Pour te r'appeller, ô Sainte,
 Qui contraincte
 De t'en reuoler soudain,
 Viens reguerir nostre peine
 Que r'ameine
 Des Dieux le iuste desdain.
 Quel vers donques, ou quel hymne
 Sera digne
 De celebrer tes bienfais̄ts ?
 Voire celuy mesme encores,
 Celuy, qu'ores
 O Déesse ! tu nous fais.
 Qu'on dresse vn autel de terre,
 Qu'on l'enferre

De laurier & de Lauriers verds :
 Pour me face une ceinture
 De verdure,
 Qui me graue mile vers.
 Qu'il me soit toujours feste,
 Que ma teste
 Se couronne, car ie veulx
 Pour ta santé redonnee
 Ceste annee,
 M'acquiter de mile vœus.
 Que tant douce lumiere
 Qui premiere
 Destourna ton iour fatal,
 Autant, amy, me soit elle
 Solennelle,
 Que mon propre iour natal.
 Courage, amis, ie vous prie,
 Que lon rie,
 Soient tous regrez endormis,
 Puis que le filz de Latonne
 Nous redonne
 L'ornement de noz amis.
 Amy, l'amy des Carites,
 Tu merites
 D'estre sainctement chanté :
 Sus donq', chacun vienne dire
 Sur sa Lyre
 Vn bel hymne de santé.
 Pour la premiere i'appelle
 La plus belle
 Du mont doublement poinctu,
 Ta sœur des Graces chérie,
 Qui marie
 Le sçauoir à la vertu.
 Io, Nympe de la Haye,
 Que lon paye
 Ses vœus au dieu gardien,
 Ton frere ne te demande

*Pour offrande,
Fors vn bel hymne Chrestien.
Perdriel, & toy encore,
Que i'honnore,
O l'honneur Orleannois!
Vien Audeberd, & accorde
Sur ta corde
Cest ornement Champenois.
Et toy, dont la docte veine
Nous r'ameine
Le théâtre Athenien,
Ornant de ta douce ryme
La victime
Du Prince Mycenien,
Sybilet, ie te supplie,
Qu'on n'oublie
Les vœus, que lon a promis.
Le Philien nous commande,
Que lon rende
Tel deuoir à ses amis.
Ces petis vers, que ie ioüe,
Ie les voüe
A la seconde moytié,
Qui tient ma serue pensee
Enlacee
D'vne immortelle amitié.
O la moitié de ma vie!
Quelle enuie
I'ay d'escouter celle vois,
Vois, dont les sainctes merueilles
Mes oreilles
Ont rauy cent mile fois.
Lors de ta santé premiere
La lumiere
Te rendra tel à mes yeulx,
Qu'vne serene iournee
Retournee
Appres vn temps pluuiieux :*

*Tel que l'escailleuse roüe,
 Dont se ioüe
 Le serpent, qui s'est fait beau
 Reprenant nouvelle force
 Soubs l'escorce
 D'une plus luyfante peau :
 Tel, comme la fleur mouillée,
 Despouillée
 De son lustre plus vermeil,
 Repeingt la premiere grace
 De sa face
 Aux rais du nouveau Soleil.
 Alors ta Lyre doree
 Adoree
 Et des hommes, & des Dieux,
 Me dira l'horreur, qui couche
 A la bouche
 Du grand manoir stygieux.
 Tu me descriras la riue,
 Où arriue
 La grand' troppe des esprits,
 Ce pendant ie t'appareille
 La merueille
 De mon Sixième entrepris.
 Là tu reliras la tourbe,
 Qui se courbe
 Soubs le sceptre Gnosien,
 Et l'autre mieux fortunee
 Destinee
 Au seiour Elysien,
 Où le Harpeur de Rhodope,
 Et sa troppe
 Font sous les bois verdelets,
 Ou dessus les riues molles
 Leurs caroles,
 Ou par les prez nouuelets.
 De ceste bande sacree
 Est Ascree,*

*Lyne, & le Meonien,
Et Pindare, & Stefichore,
Et encore'
Tout le chœur Aonien.
Vne autre bande Romaine
S'y promeine
Par les destours plus secrez.
Là est ta place eternelle
Pres de celle
De Catule aux vers sucrez.
Pendant, auant que ta vie
Soit rauie
D'vne plus forte langueur,
Qu'on s'esfouisse, qu'on chante,
Qu'on enchante
Tout ce qui ronge le cœur.
Ia-ia la Parque felonne
Nous talonne,
Et Minos n'a point appris
D'ouir les plainctes des hommes,
Quand nous sommes
Au ranc des pasles esprits.
Styx, qui d'vne courbe trace
Les embrasse,
Leur empesche le retour,
Cernant l'horreur du bas monde,
De son onde,
Par trois fois d'vn triple tour.
Mais si l'homme peult reuiure
Par le liure,
Ton image n'ira pas
Au rang de ces pauvres nues
Incongnues,
Qui se lamentent là bas.*

ODE AV PRINCE DE MELPHE

DIVISEE EN TREZE PAVSES.

*Voyant en ce siecle où nous sommes,
 Sans faueur les plus doctes hommes,
 Les arts d'Apollon en mespris,
 Les Muses servir de risée,
 Et la gloire aussi peu prisee,
 Que les vertus en peu de pris,
 Au croc j'auois pendu la lyre,
 Deliberé de ne plus dire
 Le loz des hommes vertueux :
 Pour ne perdre plus la despense,
 Le temps, la peine, & la semence,
 En vn champ si peu fructueux.
 Mais ton sçauoir admirable,
 Mais ta vertu venerable,
 Prelat des Prelats l'honneur,
 Veut que ce propos ie change,
 Et veut que d'vne louange
 Le foye encor le sonneur.*

PAVSE I.

*Ta Sirene Sicilienne,
 Terre autrefois iointe à la mienne
 Par le nœu du sang Angeuin,
 M'inuite à chanter avec elle
 De Melphe la gloire immortelle,
 D'vn chant qui soit plus que diuin.
 Le lien de l'amitié saincte,
 Qui tient si sainctement estreinte
 Ton ame à ce grand Cardinal,
 Dont le nom si fameux ie porte,*

*Bien qu'à mon espaulé peu forte
 Ce fais soit par trop inégal,
 Ceste amitié me conuie
 D'immortalizer ta vie
 Au sein de l'éternité,
 Encor que ta renommée
 D'une aile mieulx emplumée
 Vole à l'immortalité.*

PAVSE II.

*Si ie voulois fuyure Pindare,
 Qui en mille discours s'égare
 Deuant que venir à son poinç,
 Obscur ie brouillerois ceste Ode
 De cent propos : mais telle mode
 De louange ne me plaiç point.
 Il me plaiç de chanter ta gloire
 D'un vers, lequel se face croire
 Par sa seule simplicité :
 Sans me distiller la ceruelle
 Nuiç & iour, pour rendre nouvelle
 Ie ne sçay quelle antiquité :
 Tirant d'une longue fable
 Vn loç qui n'est veritable,
 Pour farder l'honneur de ceux,
 Qui peinçs de telles louanges,
 Comme de plumes estranges,
 N'ont rien de louable en eux.*

PAVSE III.

*Si i'auois faite de matiere,
 Ou que d'une Iliade entiere
 En toy ie n'eusse l'argument,
 I'irois de ton antique race*

ODE AU PRINCE DE MELPHE

DIVISÉE EN TREIZE PAVSES.

Voyant en ce siècle où nous sommes,
 Sans faveur les plus doctes hommes,
 Les arts d'Apollin en mépris,
 Les Muses servir de rîses,
 Et la gloire aussi peu prisée,
 Que les vertus en peu de pris,
 Au ciel il n'a plus de la lyre,
 Délibéré de ne plus dire
 Le loq des hommes vertueux :
 Pour ne perdre plus la despenfe,
 Le temps, la peine, & la semence,
 En un champ si peu fructueux.
 Mais ton savoir admirable,
 Mais ta vertu vénérable,
 Probat des Prélats l'honneur,
 Vient que ce propos ie change,
 Et veut que d'un louange
 Je faye encor le fimeur.

PAUSE I.

Tu Sirene Sicilienne,
 Tonne autrefois inerte à la néant
 Par le nom du sang Angevin,
 M'invite à chanter avec elle
 De Melphe la gloire immortelle,
 D'un chant qui fait plus que deux.
 Le lien de l'amitié sainte,
 Qui tient si saintement espreinte
 Ton ame à ce grand Cardinal,
 Dont le nom si fameux ie porte,

*Bien qu'à mon espaule peu forte
 Ce fais soit par trop inegal,
 Ceste amitié me conuie
 D'immortalizer ta vie
 Au sein de l'eternité,
 Encor que ta renommee
 D'une aile mieulx emplumee
 Vole à l'immortalité.*

PAVSE II.

*Si ie voulois suyure Pindare,
 Qui en mille discours s'egare
 Deuant que venir à son poinct,
 Obscur ie brouillerois ceste Ode
 De cent propos : mais telle mode
 De louange ne me plaiçt point.
 Il me plaiçt de chanter ta gloire
 D'un vers, lequel se face croire
 Par sa seule simplicité :
 Sans me distiller la ceruelle
 Nuiçt & iour, pour rendre nouvelle
 Je ne sçay quelle antiquité :
 Tirant d'une longue fable
 Vn loç qui n'est veritable,
 Pour farder l'honneur de ceux,
 Qui peinçs de telles louanges,
 Comme de plumes estranges,
 N'ont rien de louable en eux.*

PAVSE III.

*Si i'auois faute de matiere,
 Ou que d'une Iliade entiere
 En toy ie n'eusse l'argument,
 Pirois de ton antique race*

*La te conduisoit la Parque
 Vers la barque
 De l'horrible Nautonnier,
 Et ia ton ame craintiue
 Sur la riue*
 Luy presentoit son denier :
 Quand le Dieu, que Cynthe adore,
 Qui t'honore
 De son present le plus beau,
 Retint le cours de ta fuyte
 Ia conduicte
 Dessus le bord du tumbeau.
 O combien ceste main palle,
 Main fatale,
 Que ia blesme tu fuyuois,
 Troubla les bandes compaignes
 Des montaignes,
 Des fontaines, & des boys!
 Elle auoit, la sacrilege,
 Leur college
 Violé cruellement,
 Saccageant le double feste,
 Qui leur teste
 Ombrage eternellement.
 Le Laurier aux tresses viues
 Sur leurs riues
 Panchoit demi-sec en bas,
 Et la cheualine source²¹
 De sa course
 Auoit arresté les pas ;
 N'oyant plus la voix sacree,
 Qui aggree
 Aux boys, qui sont tousiours verds,
 Et la nombreuse cadance
 De la danse
 Qui s'animoit sous tes vers.
 Mais le Medecin de Dele,
 Ce fidele*

*Garde des esprits sacrez,
 Alors ne mist en arriere
 La priere
 De tant de iustes regrez :*
*Ains du ius d'une racine
 Medicine
 Te r'appellant d'Acheron,
 Sur toy fit la preuue encore
 Qui decore
 Le disciple de Chyron.
 Heureuse soit la recepte,
 Dieu prophete,
 Qui fit reuoir nostre iour
 A celuy, qui plus hault prise
 Ce qui brise
 Les portes du noir seiour.
 N'est-ce pas luy, qui les traces
 De tes graces
 Si diuinement conduiã,
 Qu'ores ta fuyte compaigne
 Ne dedaigne
 Des procez l'enroué bruit?
 N'est-il pas de celle bande,
 Qui commande
 Sur les eaux, & sur les boys,
 Luy, qui mile experiences
 De sciences
 Ioinã aux venerables loix?
 Sus donq pucelles Dryades,
 Sus Naiades
 Sortez de vostre prison :
 Dansez troppes Forestieres,
 Vous Riuieres,
 Sonnez ceste guerison.
 O Santé, sainãe Deesse,
 O Princeffe
 Nourriciere des humains,
 O la plus belle peinãture,
 Du Billay. — 11.*

Que Nature
 Fit onq' de ses doctes mains!
 C'est toy, qui fais que tout rie,
 La prairie
 Te doit son verd ornement :
 C'est toy, qui nourris les plantes
 Où tu antes
 Ta force diuinement.
 De tes sainctes mains diuines
 Les racines
 Prennent leurs effectz diuers,
 Tu es la celeste flamme,
 Tu es l'Ame
 Infuse au grand vniuers.
 Sans toy, tout l'honneur qui dore
 De l'Aurore
 Les riuages emperlez,
 Sans toy, de la gardienne
 Paphienne
 Les plaisirs emmiellez :
 Le tableau, l'ancre, & le cuyure,
 Qui font viure
 L'ouurier apres son trespas,
 La musique, & les viandes
 Plus friandes
 Sans toy ne nous plairoient pas.
 Où tu es, la maladie
 Enlaydie,
 Le soing, qui nous ronge, & mord,
 Le chagrin, & la vieillesse,
 La foyblesse,
 Et le germain de la mort :
 Là (di-ie) ô des Dieux la fille,
 La famille
 D'enfer, ne seiourne point :
 Mais le plaisir y habite,
 Mais la fuyte
 Du dieu, qui les cœurs nous poingt.

*Que n'ose l'humaine race ?
Nostre audace
Ne permet que Iuppiter
Les traits foudroyans retire,
Que son ire
Faiçt iustement despiter.
De Iappet le fier lignage,
Tefmoingnage
De noz faiçts ambicieux,
Osa par vne finesse
Larronnesse
Robber la flamme des cieux.
Lors les vertus, qui s'aïlerent,
S'enuolerent,
Et la Mort, qui lentement
Hastoit sa boiteuse suyte,
Nostre fuyte
Tallonna premierement.
Lors les fiéures incogneuës
Sont venuës,
Et les malheureux mortels,
Qui d'elles s'espouanterent,
Inuenterent
Premierement les autels.
Pour te r'appeller, ô Sainte,
Qui contraincte
De t'en reuoler soudain,
Viens reguerir nostre peine
Que r'ameine
Des Dieux le iuste desdain.
Quel vers donques, ou quel hymne
Sera digne
De celebrer tes bienfaiçts ?
Voire celuy mesme encores,
Celuy, qu'ores
O Déesse ! tu nous fais.
Qu'on dresse vn autel de terre,
Qu'on l'enferre*

*Tel que l'escailleuse roüe,
 Dont se ioüe
 Le serpent, qui s'est fait beau
 Reprenant nouvelle force
 Soubs l'escorce
 D'une plus luyfante peau :*
*Tel, comme la fleur mouillee,
 Despouillee
 De son lustre plus vermeil,
 Repeingt la premiere grace
 De sa face
 Aux rais du nouveau Soleil.*
*Alors ta Lyre doree
 Adoree
 Et des hommes, & des Dieux,
 Me dira l'horreur, qui couche
 A la bouche
 Du grand manoir stygieux.*
*Tu me descriras la riue,
 Où arriue
 La grand' troppe des esprits,
 Ce pendant ie t'appareille
 La merueille
 De mon Sixième entrepris.*
*Là tu reliras la tourbe,
 Qui se courbe
 Soubs le sceptre Gnosien,
 Et l'autre mieux fortunee
 Destinee
 Au seiour Ely sien,
 Où le Harpeur de Rhodope,
 Et sa troppe
 Font sous les bois verdelets,
 Ou dessus les riues molles
 Leurs caroles,
 Ou par les prez nouuelets.*
*De ceste bande sacree
 Est Ascree,*

*Lyne, & le Meonien,
Et Pindare, & Stefichore,
Et encore'
Tout le chœur Aonien.
Vne autre bande Romaine
S'y promeine
Par les destours plus secrez.
Là est ta place eternelle
Pres de celle
De Catule aux vers sucrez.
Pendant, auant que ta vie
Soit rauie
D'vne plus forte langueur,
Qu'on s'estouiffe, qu'on chante,
Qu'on enchante
Tout ce qui ronge le cœur.
Ia-ia la Parque felonne
Nous talonne,
Et Minos n'a point appris
D'ouir les plainctes des hommes,
Quand nous sommes
Au ranc des pasles esprits.
Styx, qui d'vne courbe trace
Les embrasse,
Leur empesche le retour,
Cernant l'horreur du bas monde,
De son onde,
Par trois fois d'vn triple tour.
Mais si l'homme peult reuiure
Par le liure,
Ton image n'ira pas
Au rang de ces pauures nues
Incongnues,
Qui se lamentent là bas.*

ODE AV PRINCE DE MELPHE

DIVISEE EN TREZE PAVSES.

*Voyant en ce siecle où nous sommes,
 Sans faueur les plus doctes hommes,
 Les arts d'Apollon en mespris,
 Les Muses seruir de rifee,
 Et la gloire aussi peu prisee,
 Que les vertus en peu de pris,
 Au croc j'auois pendu la lyre,
 Deliberé de ne plus dire
 Le loz des hommes vertueux :
 Pour ne perdre plus la despense,
 Le temps, la peine, & la semence,
 En vn champ si peu fructueux.
 Mais ton sçauoir admirable,
 Mais ta vertu venerable,
 Prelat des Prelats l'honneur,
 Veut que ce propos ie change,
 Et veut que d'une louange
 Je foye encor le sonneur.*

PAVSE I.

*Ta Sirene Sicilienne,
 Terre autrefois iointe à la mienne
 Par le nœu du sang Angeuin,
 M'inuite à chanter avec elle .
 De Melphe la gloire immortelle,
 D'un chant qui soit plus que diuin.
 Le lien de l'amitié sainte,
 Qui tient si saintement estreinte
 Ton ame à ce grand Cardinal,
 Dont le nom si fameux ie porte,*

*Bien qu'à mon espaule peu forte
 Ce fais soit par trop inegal,
 Ceste amitié me conuie
 D'immortalizer ta vic
 Au sein de l'eternité,
 Encor que ta renommee
 D'une aile mieulx emplumee
 Vole à l'immortalité.*

PAVSE II.

*Si ie voulois fuyure Pindare,
 Qui en mille discours s'egare
 Deuant que venir à son poinç,
 Obscur ie brouillerois ceste Ode
 De cent propos : mais telle mode
 De louange ne me plaiç point.
 Il me plaiç de chanter ta gloire
 D'un vers, lequel se face croire
 Par sa seule simplicité :
 Sans me distiller la ceruelle
 Nuiç & iour, pour rendre nouvelle
 Je ne sçay quelle antiquité :
 Tirant d'une longue fable
 Vn loç qui n'est veritable,
 Pour farder l'honneur de ceux,
 Qui peinçs de telles louanges,
 Comme de plumes estranges,
 N'ont rien de louable en eux.*

PAVSE III.

*Si i'auois faute de matiere,
 Ou que d'une Iliade entiere
 En toy ie n'eusse l'argument,
 Pirois de ton antique race*

*La vertu, l'honneur, & la grace
 Rechercher sous le monument.
 Je rendrois ta gloire éternelle
 Par la louange paternelle,
 Louant la magnanimité
 De ce sage & vertueux Prince
 Qui sert à ceux de sa province
 De miroir de fidélité.
 La grandeur de son courage
 Se monstra contre l'orage
 De la fortune : & sa foy,
 Où tache ne s'est trouuée,
 En Piedmont fut esprouuée,
 Dessous l'un & l'autre Roy.*

PAVSE IIII.

*De ce bon Prince les louanges
 Volant par les bouches estranges,
 Suffiroient pour rendre éternel
 L'honneur du fils, qui de sa race
 Suyuant la vertueuse trace,
 Chemine à l'honneur paternel.
 Mais, avecques le temps, j'espère
 Dresser un sepulchre à ton pere;
 Et ne veux bastir ton renom
 Sur ses vertus, dont tu herites :
 Je veux sur tes propres merites
 Fonder la gloire de ton nom,
 Qui, sans qu'autre la supporte,
 De foy mesme est assez forte
 Pour durer contre les ans,
 Et de mille vertus pleine,
 Enfante sans nulle peine
 Mille arguments suffisans.*

PAVSE V²².

*Mais comme errant par vne pree
 De diuerfes fleurs diapree,
 La vierge souuent n'a loisir,
 Parmi tant de beautez nouvelles,
 De recognoistre les plus belles,
 Et ne sçait lesquelles choisir :*
*Et comme le marchand encore
 Qui des plus beaux dons de l'Aurore
 Fait vn achapt, souuent se perd,
 Laisse, repret, tourne & reuire,
 Puis prent, ne sçachant plus qu'eslire,
 Le premier qui luy est offert :*
*Ainsi confus de merueilles,
 Pour tant de vertus pareilles
 Qu'en toy reluire ie voy,
 Je perds toute cognoissance,
 Et pauure par l'abondance
 Ne sçay que choisir en toy.*

PAVSE VI.

*Car si ie louë ta faconde,
 Ta grace à nulle autre seconde
 Veut estre assize au rang premier :*
*Et si ta doctrine ie louë,
 Ton sens naturel ne m'aduouë
 Que ie le laisse le dernier.*
*Si ie veux louër ta richesse,
 Ta suffisance & ta largesse
 Demandent le premier honneur :*
*Et si ton bon-heur ie publie,
 Ta prudence veut que ie die,*

*Qu'elle est cause de ce bon-heur.
 Si ta grauité ie vante,
 Ta douceur veut que ie chante
 Son merite : & si ie veux
 Louër ton Royal lignage,
 Ton plus que Royal courage
 Dit qu'il est plus genereux.*

PAVSE VII.

*Si ta grandeur ie mets en compte,
 Ta modestie qui n'a honte
 D'honorer vn moindre que soy,
 Veult estre de ceste partie,
 Et dit que par la modestie
 Se cognoist la grandeur d'un Roy.
 Roy vray'ment se peut dire l'homme
 Qui vit à soy mesme', ainsi comme
 Il te plai& viure, & comme encor'
 Noz bons vieux peres souloient viure,
 Auant que le fer & le cuyure
 Eussent chassé l'argent & l'or.
 Cest heur, Prelat, te fait estre
 De toy le prince, & le maistre,
 Plus grand que celuy qui court
 Où l'ambition le meine,
 Beant d'une attente vaine
 Apres les dieux de la court.*

PAVSE VIII.

*De mil' autres vertus cachees
 D'une chaisne d'or attachees
 Vn long escadron i'apperçoy,
 Qui de toutes parts m'environne,
 Se plaignant qu'à d'autres ie donne*

*Les louanges, que ie luy doy.
 Ainſi ma Muſe peu diſcrette
 Comme dans les erreurs de Crete,
 Parmy tant de chemins tortus
 De ſes pas ſe trouue deceuë,
 Et ne peut retrouver l'iſſuë
 Du labyrinth' de tes vertus.
 A fin donc que ie ne rentre
 Plus auant dedans le centre
 D'une ſi profonde mer,
 Muſe retourne au riuage
 Et d'un plus ſeur nauigage
 Appren ta barque à ramer.*

PAVSE IX.

*Allon' voir ma douce compaigne
 Les doux plaiſirs de la champaigne,
 Ses prez, ſes ondes, & ſes bois :
 Là nous menerons vne vie
 Qui portera bien peu d'enuie
 Aux delices des plus grands Rois.
 Allon' voir ce bel edifice
 Que la nature & l'artifice
 Ont embelly de cent plaiſirs :
 Ceſt Aix dont la belle demeure
 Peult arracher en moins d'une heure
 Noz plus ambicieux deſirs.
 Là d'une plaiſante peine
 Le cerf fuyant par la plaine, •
 Ou le lieure, nous ſuyurons :
 Là ſainctement ſolitaires,
 Loing de proces, & d'affaires,
 Heureuſement nous viurons.*

PAVSE X.

Là d'une Muſique fournie

Nous orrons la douce harmonie,
 Dont les discords melodieux
 De mille douceurs n'ont pareilles
 Tirant l'ame par les oreilles,
 Nous feront compaignons des dieux.
 Apres le plaisir delectable
 Du luth, compaignon de la table,
 Nous gouterons les doctes sons,
 Les accords, la douceur, la grace
 Dont mon Caraciol efface
 L'honneur des plus vieilles chansons .
 Soit que de sa main diuine
 Il touche vne Ode Latine,
 Soit que d'vne Thusque vois
 Quelque beau chant il accorde,
 Ou soit que changeant de corde
 Il touche le luth François.

PAVSE XI.

Nul mieulx que luy sçait la maniere
 De rendre vne ame prisonniere
 Au bruit de cent accords diuers :
 Nul encor tant que luy ie prise,
 Et nul tant que luy fauorise
 L'humble merite de mes vers.
 Apres que la voix de ma Muse
 Nous trompant d'vne douce ruse
 Aura charmé nostre soucy,
 Alors de sa docte poiçtrine
 Versant vne sainte doctrine
 Auec' vn plus graue soucy :
 Il nous remplira l'oreille,
 Et le cœur de la merueille
 De ce grand ouurier parfait,
 Qui du vent de sa parole

*Formant l'un & l'autre pole,
De rien ce grand Tout a fait.*

PAVSE XII.

*Il nous dénoura les passages,
Qui geinent les plus doctes sages
Sans que pour la facilité
Qui rend la chose moins obscure
La maïesté de l'écriture
Perde rien de sa grauité.
Et que sert d'une obscure nûe
Rendre vne lumiere incognüe
Sans iamais arriuer au poinct ?
Que sert il de se vouloir faire
Emerueillable au populaire
Par les choses qu'il n'entend point ?
Celuy qui veut que son œuvre
Profitable se, deceuvre,
Qu'il soit vtile & plaisant :
Ou s'il veut cacher son dire,
Sans prendre peine à l'escire,
Qu'il le cache en se taisant.*

PAVSE XIII.

*Mon Caraciol, qui n'aspire
A ces vanitez qu'on admire
Seulement pour l'obscurité,
Au droit sentier nous achemine,
Et sçait mesler en sa doctrine
Le plaisir à l'vtilité.
Aussi le Seigneur, qui allume
La saincte fureur de sa plume,
Le loyer luy en donnera :
Et la louange, qu'il mesprise,*

*L'ayant si iustement acquise,
 Au double luy retournera.
 Chanson, qui dessus ton œle
 Porte' vne gloire eternelle,
 Vole d'icy promptement
 Iusqu'à ceste humide plaine
 Qui de l'antique Siréne
 Arrouse le monument.*

A MADAME

DIANE DE POICTIERS

Duchesse de Valentinois ²³.

*La garde des prouinces
 Est en la main des Dieux,
 Et l'image des Princes
 Est peincte dans les cieux :
 Dieu tourne à son plaisir
 Les Rois, & leur desir.
 Tout ce, que tient encore'
 Du Monde la rondeur,
 Sur toute chose honnore
 Des Princes la grandeur.
 Les Rois sont oingts de Dieu,
 Disoit le grand Hebrieu.
 Heureux est celuy donques
 Qui en peult approcher,
 Et plus heureux quiconques
 Leur est aymable, & cher.
 Les cieux, dès qu'il fut né,
 Cest heur luy ont donné.*

*La grand' main plantureuse
 Des Dieux, & du bonheur,
 Vostre naissance heureuse
 Combla de cest honneur,
 Seul né, comme ie croy,
 Pour estre aymé d'un Roy :*
*D'un Roy tel, que l'Aurore,
 Et le liçt du Soleil,
 L'Ourse, & la riue More,
 N'ont point veu son pareil,
 Ny ne voyront encor',
 Reuinft le siecle d'or.*
*La vertueuse grace,
 Et l'honneur plus qu'humain
 Escrip sur vostre face
 D'une diuine main,
 De ce Roy tant exquis
 Le cœur vous ont acquis :*
*Que la France prospere
 D'auoir tel bien trouué,
 Beaucoup moins Roy, que Pere,
 A tousiours esprouué :
 Et ne peult rien des Dieux
 Iamais esperer mieulx.*
*Heureux donques le Prince
 D'un tel peuple Seigneur,
 Heureuse la Prouince
 D'auoir tel gouverneur :
 Et vous heureuse aussi
 D'en estre aymee ainsi.*
*La bienheureuse France
 Iouissante du bien
 De sa longue esperance,
 Ne souhaite plus rien :
 Voyant tous ses souhairs
 En voz graces parfaits.*
*C'est pourquoy ceste lyre,
 Cest archet, & ces doigts,*

Qui ont bien oꝝé dire
 Les louanges des Rois,
 Se viennent presenter,
 Pour les vostres chanter :
 Esperant qu'à la grace
 De vostre humanité,
 Qui marche par la trace
 De la Diuinité,
 Ne feront odieux
 Les saints presens des Dieux.
 La fille de Latonne,
 Et Phœbus tout voyant,
 Sont nez du Dieu qui tonne
 D'un sceptre foudroyant,
 Phœbus de ses douceurs
 Anime les neuf Sœurs :
 Les neuf Sœurs, que Memoire
 Conceut de Iuppiter,
 Pour l'immortelle gloire
 Des Princes reciter,
 Dont HENRY tient le lieu
 Le premier, apres Dieu.
 Les Nymphes Deliennes,
 Les Nymphes, mon souci,
 Les sœurs Parnassiennes,
 Et les Graces aussi,
 Dansent sous la clarté
 De vostre deité.
 Ceulx, dont la conuoitise
 Sœur de l'ambition,
 Soigneusement attise
 La serue affection,
 Ceulx-la ne goustent pas
 Des Muses les appas.
 L'ignorant populaire
 Telle faueur n'attent,
 A qui rien ne peult plaire
 Sinon ce qu'il entent,

*Et dont iamais les yeulx
Ne s'eleuent aux cieulx :
Où la chaste lumiere
De vostre luyfant front
Ores se monstre entiere,
Ores en demy rond,
Sœur de l'autre flambeau
Du monde le plus beau.
C'est le Soleil de France,
Qui peut bien commander
Que l'aveugle ignorance
Se voise desbander :
Redonnant liberté
A la belle clarté.
Adonques l'excellence
De ses faiçts tant louez
Rompra le long silence
De mes vers enrouez,
Si par vous i'ay tant d'heur
De plaire à sa grandeur.
Alors ie n'auray crainte
Que le lyrique honneur
Sente la fiere attainte
Du mordant repreneur :
Ie ne craindray l'effort
Du temps, ny de la mort.
Les harpyes friandes,
Les corbeaux affamez
A piller les viandes
Sont tous accoustumez,
Les cygnes bien-chantans
Frequentent les estangs.
Là, d'une plume franche
Sans art apparoyssant,
De couleur noire & blanche
Peindray le beau Croissant,
Les traiçts, & l'arc Turquois,
Et le doré Carquois.*

De ceux que Cynthe adore
L'honneur ie publiray,
Et leurs beaux noms encore'
En vn i'assembleray,
D'vn plus ferme lien
Que le nœu Gordien.
De Boulongne rendue,
Des gardeꝝ Escossois,
De Parme deffendue
Par le soldat François,
Penuoiray sur mes vers
Le bruit par l'vnivers.
Ie diray la victoire
De la Royale main,
Qui a semé sa gloire
Sur le fleuve Germain,
Plantant le lyꝝ parmy
Les champs de l'ennemy.
Ie diray, que d'Auguste
Il rend le siecle heureux :
Et que son bras robuste
Sur tous cheualeureux
Anime d'vn grand cœur
Le françois belliqueur :
Grauant l'honneur de Gaule
D'vn burin rougissant
Sur la fuyante espaule
De Cesar pallissant,
De Cesar odieux
Aux hommes, & aux Dieux.
La hardie entreprise
Et les cœurs indontez
De Vandosme, & de Guyse,
Y seront racontez,
Ie n'oubliroy aussi
Le grand Mommorancy :
La superbe proësse
Et d'Achile, & d'Hector,

*La sage hardieffe
D'Vlyffe, & de Nestor,
Et mille autres miliers
D'indontez Cheualiers.
Du mefme vafe encores,
Où ils furent enclos,
Enclofes feroient ores
Leurs cendres, & leurs loz,
Si l'art des bien-difans
N'eust furmonté les ans.
Les vertus honnorees
Volent iufques au ciel,
Sur les ailes dorees
Des vers plus doux que miel,
Tirant hors du tumbeau
De nous tout le plus beau.
Faites, Diane fainte,
Que ce Roy vertueux
Après la force esteinte
De Mars l'impetueux,
Efcoute quelquefois
Des neuf Vierges la vois.
Les neuf Vierges honteufes
L'or ne demandent pas,
Et ne font conuoiteufes
Des mendiez repas :
Vn bon œil feulement
Eft leur contentement.*

A ELLE ENCORES.

*Jamais ie n'auray clofe
La bouche à vofre honneur,*

*Mais plus que d'autre chose
 En seray le sonneur,
 Luy dressant vn autel
 Pour le rendre immortel.
 Là des beaux vers d'Horace
 Imitant les doux sons;
 Pour donner plus de grace
 A mes humbles chansons,
 Pempliray l'vniuers
 Du doux bruit de ces vers.
 Chantez tendres pucelles,
 La sœur du Delien,
 Enfans, avecques elles,
 Chantez le Cyntien,
 Chantez Latonne aussi
 D'vn grand Dieu le soucy.
 Chantez du froid Algide
 Les hauls crins verdissans,
 Ou sur la riue humide
 Les boys s'estouiffans,
 D'ombre Erymant couuert,
 Ou bien Grage le verd.
 Louëz Tempe, & encore
 Louëz plus qu'autre lieu
 Ceste Isle, que decore
 La naissance du Dieu
 Qui porte l'Arc Turquois,
 La Lyre & le Carquois.
 Apres ceulx-cy faut dire
 Le Paradis d'Anet,
 Mais pour bien le descrire
 Nommez-le Dianet,
 Chantez ces Palais d'or,
 Et ses marbres encor'.
 Que saint Germain on vante,
 Ses ondes & ses boys,
 Que sur tous on le chante,
 Car l'Apollon François*

*Entrant premier au iour,
Toucha ce beau sejour.
Luy à vostre priere
La peste chassera,
Et sa fureur guerriere
Sur Charles pouffera,
Il enuoyra la faim
Au Flamant & Germain.*

SONNET.

*De vostre Dianet, des maisons la plus belle,
Les bastiments, graueures & protraicts,
Qui si au vif expriment les vieux traicts
D'un Archimede, & Lyfippe, & Apelle,
Contre les ans n'auront la force telle,
Qu'un iour ne soient leurs ouurages desfaits :
Mais la memoire & grandeur de voz faicts
Contre la mort se rendra immortelle.
De voz vertus le bruit ne mourra pas,
Ains d'autre outil, que de ligne ou compas,
Se bastira vne eternelle gloire :
Qui tout ainsi que vostre croissant luit
Au plus serain d'une bien claire nuit,
Laira tousiours au temple de Memoire.*

A LADICTE DAME.

*Madame, ne pensez pas
Que Dieu qui ses graces donne,*

*Faisant les vns naistre bas,
 Les autres portans couronne,
 Pour neant vous ayt donné
 Ce noble esprit tant bien né,
 Ceste douceur, ceste grace,
 Ceste vertu, ce grand heur,
 Ce port & ceste grandeur
 Qu'on voit luire en vostre face.
 Ces dons il a mis en vous
 Pour se faire en vous cognoistre,
 Et vous a fait entre nous
 Comme vn miracle apparoiſtre,
 Afin que de ce grand Roy
 D'une inuiolable foy
 Vous peussiez posseder l'ame,
 Et que son affection
 Par vostre perfection
 Brulast d'une saincte flamme.
 Les Roys monstrent aux humains
 De Dieu l'exemple & l'image,
 Aussi dit on qu'en ses mains
 Dieu tient des Roys le courage,
 Dont il tourne à son plaisir
 Et l'amour & le desir :
 Et n'est pas en la puissance
 D'un humain entendement,
 D'esbranler tant seulement
 Vne Royale constance.
 On voit plusieurs grands vertus
 Reluire au monde, mais celles,
 Dont les Roys sont reueſtus
 Sont les plus cleres & belles :
 Entre lesquelles reluit,
 Comme la Lune de nuict,
 Ceste vertu tant louable,
 Ceste constance qui faiçt,
 Que ce qui est plus parfaict
 Est d'autant moins variable.*

*Combien que ce Roy, qui tient
La plus honorable place
De tout ce qui appartient
A Prince de telle race,
Soit le plus cheualeureux,
Le plus sage, & plus heureux,
Qui onques porta couronne :
La vertu d'estre constant
C'est ceste vertu pourtant
Dont plus de gloire on luy donne.
Madame, il a fait vers vous
De ceste vertu la preuue,
Et a fait cognoistre à tous
Qu'vn plus constant ne se treuue :
Estant comme le rocher
Qui laisse bien approcher
De soy la fureur de l'onde,
Mais quelque assault que souuent
Luy donne l'onde & le vent,
Toufiours plus ferme il se fonde.
Et en cela clairement
Il monstre la vertu belle
Estre le seul fondement
De son amour immortelle,
Laquelle il reuere en vous,
Et fait que chacun de nous
En vous aussi la reuere,
Voyant en sa maiesté
Ceste grande fermeté,
En son amour perseuere.
Ce sage Mommorancy,
Ce vainqueur de la fortune,
Pourroit tesmoingner icy,
De quelle amour non commune,
Ce Prince a tousiours aymé
Vn seruiteur estimé
Sur tous fidele à son maistre,
Vn seruiteur si loyal,*

Qu'onques seruiteur Royal
 Plus loyal on ne veit estre.
 O trois voire quatre fois
 Bien-heureuse la Prouince,
 Laquelle est subiecte aux loix
 D'un si sage & vaillant Prince!
 Et vous bien-heureuse aussi,
 Qui n'avez autre soucy
 Que de sa grandeur prospere,
 Et de voir tous ses enfans
 En tous actes triomphans
 Vn iour ressembler au pere.
 Par là vous avez acquis
 Le cœur de toute la France,
 Qui ne peut estre conquis
 Par grandeur ny par puissance,
 Si on ne voit la douceur
 Ioincte avecques la grandeur,
 Comme est la vostre, Madame,
 Qui est cause que chacun,
 Comme vn refuge commun,
 En ses ennuis vous reclame.
 Aussi quelle vertu rend
 Vne grandeur plus aymable,
 Qu'une bonté qui s'estend
 Enuers chacun fauorable?
 Comme vous, qui n'attendez
 Qu'on vous prie, mais tendez
 A tous l'oreille decloze,
 De loing appellant celui
 Qui monstre auoir quelque ennuy,
 Et de vous approcher n'oze.
 Les Rois & Princes qui sont
 Comme dieux en leurs prouinces,
 Et les grands Seigneurs qui ont
 L'amour & faueur des Princes,
 Du peuple sont honorez,
 Du peuple ils sont adorez,

S'il est permis de le dire :
Ils ont l'oreille du Roy,
Mais tel honneur apres foy
Beaucoup de trauail attire.
Car ilz tiennent ce haut lieu
Dessus le bas populaire
Comme ministres de Dieu,
Et seruiteurs du vulgaire :
Aussi le peuple à bon droit
En recompense leur doit
Tout honneur & reuerence :
Et qui ne leur porte honneur
Il n'offense leur grandeur,
C'est Dieu mesme qu'il offense.
Madame, Dieu mist en vous
Cest esprit & ceste grace,
Et vous donna par sur tous
Cest heur qui tout autre passe :
A fin qu'en auctorité
Vous mainteniez l'equité,
L'innocence & la iustice,
Et vous monstrez bien aussi
Que Dieu ne vous meit icy,
Que pour le commun seruice.
Car la France n'a point eu,
Qui plus les bons auctorise,
Qui plus ayme la vertu,
Qui plus le droict fauorise.
Entre tous vous aduancez
Ceulx là que vous cognoissez
Du Roy seruiteurs fideles :
Gardant ceux qui sont absens
Comme ceux qui sont presens
Dessous l'ombre de voz ailes.
Mais qui pourroit seulement,
Auecques ceste foy viue,
Loüer assez dignement
Ceste charité naisue?

Les pauvres alimentez,
Et les malades traictez
Auec' tant de soing & cure,
Monstrent assez l'amitié,
La candeur, & la pitié,
Que vous auez de nature.
Sur tout vous auez le soing
De Dieu & de son Eglise,
De vous repoussant bien loing
Toute malice & feintise,
Les meschans & vicieux
Ne plaisent point à voz yeulx :
Vous n'aymez la tyrannie,
Vous n'escoutez le flatteur,
Ny le maling rapporteur,
Qui s'arme de calomnie.
Ceulx qui ne sont bons à rien,
Sinon à seruir de nombre,
Nez à consumer le bien,
Ne vivent point sous vostre ombre.
Les mocqueurs iniurieux
Sur tous vous sont odieux,
Sachant qu'aupres d'un grand Prince
Rien n'est pire qu'un mocqueur,
Ne qui plus oste le cœur
Et l'amour d'une Prouince.
Je ne veux pas oublier
Ceste amitié conjugale,
Laquelle on doit publier
Pour la plus ferme & loyale,
Ceste humble viduité
En monstre la verité,
Qui parmy ceste hauteffe
Egale à celle des Dieux,
Ne monstre rien à noz yeulx
Qu'une couleur de tristesse.
C'est, Madame, ce qui fait
Qu'ainsi chacun vous admire,

*Et que d'un commun souhait
Tout bon heur on vous desire.
Que puissiez-vous longuement
Ainsi viure heureusement,
Et vostre vertu suyvie
De vostre fatal bonheur,
Vous viuant', ait cest honneur,
De triompher de l'enuie.*

*Si vostre grandeur a donc
Pour sa plus ferme assurance
Dieu qui ne démentit onq'
Vne fidelle esperance,
Vn Roy dont la maiesté
N'a rien de legereté,
Vn peuple qui vous honore,
Qui vous ayme, & qui d'autant
Qu'il va vostre heur souhaitant
Souhaite le sien encore :*

*Si vous auez tel appuy,
Madame, deuez vous craindre
Que quelque fascheux ennuy
Vostre plaisir vienne esteindre?
Quel defastre, tant soit fort,
Jamais vous peut faire tort?
Viuez doncques assuree,
Malgré le sort enuieux,
Que tout ce qui vient des cieux
Est d'eternelle duree.*

*Quant à l'iniure des ans,
Si France me daignoit mettre
Au ranc de ses mieux difans,
Je m'oserois bien promettre
De bastir à vostre nom
Vn œuure de tel renom,
Que vostre Anet admirable,
Auquel se voit imité
Tout l'art de l'antiquité,
Ne seroit point plus durable.*

*Si est-ce, tel que ie suis,
 Que vous ayant pour escorte,
 De moy promettre ie puis
 Que i'ay l'espaule assez forte
 Pour porter au ciel le bruit
 De vostre vertu qui luit
 Aussi clere entre les Dames,
 Que celle, qui sur le front
 Porte vostre demy-rond,
 Luit sur les celestes flammes.
 Vrayment ingrat ie serois,
 Et pis, si pis se peult dire,
 Si vos vertus ie taisois,
 Dessus les nerfs de ma Lyre,
 Ayant receu tant d'honneur,
 Tant de grace & de faueur,
 De vous, qui sans mon merite,
 Mesme estant de vous bien loing,
 Auez daigné prendre soing
 De ma fortune petite.
 Aussi tant que ie viuray,
 I'en garderay la memoire,
 Et rien de beau n'escriray,
 Qui ne soit à vostre gloire,
 Comme celle, à qui ie doy
 Mes vers, mon esprit, & moy,
 Vous seule estant la premiere,
 Qui à fin de me hauffer,
 Daignastes bien abbaïsser
 Dessus moy vostre lumiere.
 Si je voulois m'amuser
 Au nom dont on vous appelle,
 Ou si ie voulois vser
 D'autre inuention nouvelle,
 D'arcz, & traits i'enrichirois
 Cest œuure, & le remplirois
 De mainte & de mainte fable :
 Mais rien de vous ie ne veux*

*Tefmoigner à noz nepueux,
Qui tout ne soit veritable.
Je ne fuis point inuenteur
D'vn tas de fables friuoles,
Et d'artifice menteur
Ne farde point mes paroles,
Cela que i'efcris de vous,
Est en la bouche de tous,
Mais à fin que d'âge en âge
Ceste viue vérité
Passe à la posterité,
I'en porte icy tefmoignage.*

EN LA PERSONNE DE LADICTE DAME.

*Le Dieu qui s'est fait de mon cœur
Par moy-mesmes le seul vainqueur,
Ne me fait point d'outrage :
Il est humain & gracieux,
Et comme l'autre vicieux
N'est aueugle & volage.
Il est en sa perfection,
Et tel en mon affection,
Qu'au ciel on le doit croire :
Il est tout bon, il est tout beau,
Et le feu de son cler flambeau
N'a point la flamme noire.
Il est de soy-mesmes content,
Et rien plus qu'il a ne pretend,
Mais tout en soy abonde :
Il est son accomplissement,
Sa fin & son commencement,*

Comme la forme ronde.
 Aussi à sa suite il n'a point
 Ce fol desir qui les cœurs poingt,
 Le soupçon, ny l'enuie :
 Il n'est ny double, ny trompeur,
 Et d'une miserable peur,
 Ne tormente ma vie.
 Il ne craint la desloyauté,
 Et n'a soucy de la beauté,
 Qui du vice est amie :
 Le temps ne luy peut faire tort,
 Encores moins le faux rapport
 D'une langue ennemie.
 Si donques mon amour est tel,
 Et mon subiect est immortel,
 De qui me doy-ie craindre ?
 La nué s'oppose au Soleil,
 Mais son lustre est tousiours pareil,
 Et ne se peut esteindre.
 Plusieurs me grondent de bien loing,
 Mais celuy qui de tout a soing,
 Y a donné bon ordre :
 Ils sont comme chiens qui de nuit
 Abboient la Lune qui luit,
 Et ne la peuvent mordre.

 CHANSON.

Tristes sospirs messagers de mon ame,
 Puisque n'ay plus le parler, ny les yeulx,
 Si vostre ardeur vient d'une sainte flamme,
 Et ne tient rien de l'amour vicieux,

*En attendant de la faueur des cieux
Le bien que seul vous deuez requerir,
Puis qu'en luy gist tout mon plus & mon mieulx,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si cestuy-la qui tant sienne m'a faiçte,
Qu'à moy ne suis pour estre toute à luy,
Est la personne au monde plus parfaicte,
Et le plus grand qui se trouue auiourdhuÿ,
S'il est mon tout, & brief s'il est celuy,
Qui seul me peult de la mort recourir,
Chastes souspirs, tesmoings de mon ennuy,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si c'est celuy qui depuis son enfance
A la vertu s'est si fort adonné,
Que quand royal ne seroit de naissance,
Digne seroit d'estre Roy couronné :
S'il est parfaict, si depuis qu'il est né
Il n'a tasché qu'à vertu acquerir,
S'il est vaillant, sage & bien fortuné,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il est adroit, si c'est le plus beau Prince,
Qu'on veit iamais, & du plus doux maintien,
S'il ayme Dieu, s'il ayme sa prouince,
Et s'il est Roy sur tous Rois treschrestien,
Si iuste il veult que chacun ait le sien,
Et s'il est né pour la vertu cherir,
S'il est des siens l'esperance & soustien,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si d'Alexandre il a la hardieffe,
Si d'Annibal la grand' dexterité,
De Scipion la constance & sagesse,
Et de Cesar la grand' celerité :
Si de son cueur la magnanimité
Sur tous les Rois le doit faire florir,
S'il a cest heur, & plus grand meritè,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il s'est trouué en tous les camps de France
Depuis quinze ans, & s'il a si souuent*

*Comme le moindre esproué sa vaillance,
 Au froid, au chault, à la pluie & au vent,
 Si en dix ans d'un bon heur se suiuant,
 Il a plus fait pour honneur conquerir,
 Qu'autre n'a fait durant tout son viuant,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si sa vertu a donté la fortune,
 S'il a repris aux cheueulx le bon heur,
 Qui d'une trace aux autres non commune
 L'a fait monter au beau temple d'honneur,
 S'il est de foy, & des autres vainqueur,
 S'il veult en paix sa prouince nourrir,
 S'il a des fiens & le corps, & le cueur,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si vn tel Prince a daigné sa hauteffe
 Pour quelque bien qu'il a cogneu en moy,
 Tant abbaïsser deuers ma petiteffe,
 Que l'honorer de l'amitié d'un Roy,
 S'il a cogneu que l'amour & la foy
 Sont les beautez qui ne peuuent perir,
 Si son plaisir seul me donne la loy,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Si i'ay vsé de sa faueur & grace,
 Pour la raison, le droict, & l'equité,
 Si sa grandeur, & celle de sa race
 Plus que mon bien i'ay tousiours souhaité,
 Si pour luy voir l'heur qu'il a merité,
 A mille morts ie ne craindrois offrir
 Moy, & les miens, & ma posterité,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il sçait qu'au cœur i'ay sa figure enclose,
 Sa bonne grace, & sa perfection,
 Que nuit & iour ie ne songe autre chose,
 Qu'il est le but de mon affection,
 Si ne le voir m'est vne passion
 Plus que la mort rigoureuse à souffrir,
 S'il a de moy quelque compassion,
 Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*S'il sçait qu'icy ie ne desfire viure,
Que pour luy seul, & que l'ayant perdu,
Ie ne vouldrois vn seul iour le suruiure,
Que mon esprit au sien ne fust rendu,
Si son retour si long temps attendu,
(Espoir qui seul me garde de perir)
Doit rapporter mon bon heur pretendu,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

*Mais si par mort, ou par quelque disgrace,
Par quelque enuie, ou quelque faulx rapport,
M'est denié l'heur de reuoir sa face,
(Penser qui seul m'est pire que la mort)
Plustost que voir vn si malheureux sort,
Tristes souspirs, qui mon dueil entendez,
Puis qu'icy bas ie n'ay plus de confort,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.*

*S'il croit, qu'icy sans l'heur de sa presence
Tout ce que peult l'humain entendement
S'imaginer de mondaine affluence,
Tout le plaisir, tout le contentement,
Et tous les biens qui sous le firmament
Sont aux humains le plus recommandeꝝ
Me puissent plaire vne heure seulement,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.*

*Si ie dois craindre vne beauté fragile,
Vn beau semblant tout autre que le cueur,
Vne ieunesse inconstante & mobile,
Vn faulx souspir, vne feinde langueur,
Si le ciel veult m'vser de sa rigueur,
Si contre moy les astres sont bandeꝝ,
Si le destin de l'amour est vainqueur,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.*

*Doncques souspirs, tesmoings de ma pensee,
Qui son retour, ou ma mort, demandez,
Si mon amour n'est point recompensee,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez :
Mais si l'honneur, seul but où vous tendez,
Et la vertu vous doiuent secourir,*

*En attendant l'heur que vous pretendez,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.*

CHANSON

POVR M. LA MARESCHALE DE S. A²⁴.

*Je ne puis diffimuler
L'amitié, que tant ie prise,
Aussi ne veulx-ie celer,
Qu'en prenant ie ne fois prise :
Puis qu'Amour m'a faiçt cognoistre
Que l'honneur en est le maistre,
Je n'ay crainte qu'on la voye,
Et veulx bien que chascun l'oye.
Car ce qui est louable à le penser,
Ne doit point l'œil, ny l'oreille offenser.*

*Ce n'est folle affection
Qui me tient en seruitude,
Mais vne obligation
Pour fuir ingratitude :
Ne pensez donc que i'offense
Ny moy ny ma conscience,
Quand vn tel amy i'honore,
Ou plustost quand ie l'adore.
Car sa vertu ne se doit moins aymer,
Qu'ingratitude accuser ou blasmer.*

*Je laisseray donc parler
Ceux qui font de moy leur compte,
Vn poinçt me peult consoler
Que ne puis receuoir honte :*

*De leurs langues ne me garde
Ayant honneur soubz ma garde :
Celuy qui aymer me daigne
Me condui& soubz son enseigne.
Et a bon droi& celuy qui garde honneur,
Car il est pei& au vif dedans mon cueur.*

RESPONSE

FAICTE PAR LA ROYNE DE NAVARRE.

*Amour contre amour querelle :
Si par double effect contraire
Le mien lon me vient soubstraire,
A l'honneur d'honneur i'appelle.
Sotte Amour & ignorance
Aueuglent vne ceruelle,
Et font qu'vn songe on reuele
En lieu de vraye apparence.
Celle qui fait tant sa gloire
D'aymer, aussi d'estre aymee,
Feroit feu apres fumee,
S'elle me le faisoit croire.
Mais le sain& où elle voüe
A mon offrande receüe
Et ma fermeté cogneüe,
Qui fai& qu'ailleurs ne se loüe.*

A PIERRE DE RONSARD.

*Ronsard, la plus grand' part de nostre docte bande,
 Et de mon ame encor' la partie plus grande,
 A qui doit nostre Lyre & son archet Thebain,
 Et les nerfs de son fust remonté par ta main,
 France mere des arts, France te retient ores,
 Et te retient la court de mon grand Prince encores :
 Où l'honneur de Bordeaux, ton Carles maintenant
 Va d'une docte voix tes doctes vers tonnans,
 Carles des Muses prestre, à qui la vierge sage
 A d'un franc naturel façonné le courage.
 Par luy tu es aymé des Princes & du Roy,
 Et par luy l'enuieux ne mesdit plus de toy.
 O bien heureux celuy, lequel durant sa vie,
 Au gré de tout le monde a surmonté l'enuie !
 Comme Hercule tu as ce fier monstre donté,
 Les peuples & les Rois ayant de ton costé.
 Courage donc, Ronsard : la victoire te donne,
 Pour enlacer ton front, la plus docte couronne.
 La troppe de Phœbus se dresse à ton honneur,
 Et Phœbus te fait seoir au milieu de son cœur,
 Comme à l'entour de luy Orphé tient amusee,
 S'estonnant de le voir, la grand' bande Elysee.
 Qui vit doncques, Ronsard, plus que toy bienheureux,
 Plus aise & plus content ? Or le dos planteureux
 De ton vineux Sabut, ores la teste peinée
 De Braje te retient, or ta Gastine sainde,
 Et les Nymphes du Loyr apres toy vont sonnans,
 Et Bellerie encor' va tes vers bouillonnant.
 Nymphes, heureuses vous, à qui la nuit agréee
 Mener soubz tel sonneur vostre danse sacree.*

*Il hante voz forests sans crainte & sans fouci,
 Voꝝ antres, voz rochers, & voz fleuves auffi.
 Nous chetifs ce pendant, aufquels le ciel fait guerre,
 Fuyons la pauureté & par mer & par terre :
 Mais l'importun fouci qui nous fuit pas à pas,
 Et par terre & par mer, nous ne le fuyons pas.*

*Las, où est ce grand cueur indontable? où est ores
 Ce mespris de fortune, & ce defir encores
 De l'immortalité? quand mon vol se guindoit
 De Cyrre iufqu'au Ciel, où Phœbus me guidoit?
 Et quand, fuiuant tes pas, ie dedaignois la tourbe
 Qui d'un humble fouci vers la terre se courbe?
 Or ie languis oyfif, & d'un somme oublieux,
 Sans quafi le sentir, ie sens presser mes yeux.
 Cyrre plus ne me plaift, ny Permeffe, & mon ame
 Ne refent plus l'ardeur de fa premiere flamme.
 Mais de quoy sert le foing? & de quoy sert la peur,
 Qui sans occasion nous tormente le cueur?
 Heureux quand les douceurs de ma terre Angeuine
 M'allaiçtoient au gyron de la Muſe diuine!
 Laquelle entre ſes bras mollement te reçeut
 Des que ton œil, Ronsard, la lumiere apperçeut,
 Et diçt en ſouriant : Enfant, prens accroiffance,
 Puis que tu es, dit elle, à moy des ta naiſſance.*

*Elle meſme des lors, loing du peuple ocieux,
 Te monſtra le chemin pour t'en aller aux cieux :
 Et feit descendre encor de leur iumelle crotte,
 Deſſus ton petit Loyr les ſœurs de Calliope :
 Où chantant tes Amours ores tu fais l'honneur
 De ta Caſſandre egal au Florentin ſonneur :
 Or imitant Pindare, aux accords de ta lyre,
 Des hommes la louange & des Dieux tu fais dire :
 Et ne te faſche point, d'un ſon plus adoulci,
 Contrefaire vn Catulle & vn Tibulle auffi.
 Bref, tout ce que tu fais (Car quoy que Ronsard face,
 Ronsard ne perd point temps) a touſiours bonne grace :
 Soit que des vers ſans loy tu accordes les ſons,
 Ou ſoit que tu t'eſgaye' en ruſtiques chanſons.*

*Je dy le moins de toy. Toute la Cour te vante
 Pour Francus : pour Francus toute France te chante,
 Et chante iusq'icy le Tybre aux flots tortus,
 En son cours iaunissant, l'honneur de ton Francus.*

*Sus donques ce pendant que le Dieu de ta lyre
 De sa saincte fureur heureusement t'inspire,
 Escry, ose, & fay tant, Ronfard, à ceste fois,
 Que le Grec & Latin cede à nostre François.*

LES AMOVRS DE I. DV BELLAY.

I

*Me souhaittant de vostre amour espris,
 Vous souhaittez en moy la mesme audace
 D'un Orion, qu'une nue i'embrasse,
 Ou que pour cerf de mes chiens ie fois pris.
 Vous souhaittez que de fureur surpris
 P'augmente encor' les sepulchres de Thrace,
 Que de mon nom la mer nommer ie face,
 Ou que ie fois ce Chartier mal appris.
 Vous souhaittez mon cœur ambicieux
 D'une faueur qui n'appartient qu'aux Dieux :
 Mais si tel fruiçt vient d'entreprises telles,
 Souhaittez moy entreprise moins folle,
 Ou si au ciel il vous plaißt que ie vole,
 Pour y voler souhaittez moy des ailes.*

11

*Si ceste grace en vous seule imprimée
 Louer pouuois autant qu'elle est louable,
 Et si autant que vous estes aymable
 Autant de moy vous pouuiez estre aymée :
 Bien peu seroit ceste Laure estimée
 Apres de vous trop plus qu'elle estimable,
 Et du Toscan le feu vingt ans durable
 Apres du mien ne seroit que fumée :
 Mais au premier nul ne pourroit atteindre,
 Et le second qui bien plus est à craindre,
 Ne seroit rien qu'une esperance vaine.
 Ce souhait donq' qu'il vous plaist de me faire,
 Trop plus qu'à moy, à la France doit plaire,
 Pour le plaisir qu'elle auroit de ma peine.*

111

*Je ne voudrois de vous estre enflammé
 Me cognoissant de si peu de valeur,
 Mais ie voudrois que cest heureux malheur
 D'un plus sçauant eust le cœur allumé.
 Car sil estoit autant de vous aymé
 Qu'en vous louant ce luy seroit d'honneur,
 La France auroit sa part en ce bonheur,
 Et vostre los seroit par tout semé.
 Je ferois voir tout ce que l'Amour peut
 Dessus noz cœurs, & le ciel quand il veult
 Former icy vne parfaite Dame.
 Mais pour louer telle perfection,
 Il y faudroit pareille affection
 Que ceste là qui le Petrarque enflamme.*

III

*Si la beauté permettoit d'estre aymee
 En si hault lieu, d'un tel cœur que le mien,
 Sans me vanter, dire i'oserois bien,
 Qu'oncques beauté ne fut plus estimee :
 Non que le vol de ma plume animee
 Soit pour tenter vn vol Icarien,
 Mais vous louant elle ne craindroit rien,
 Si de faueur elle estoit emplumee.
 Qui voudroit donc vn tel Phœnix louer,
 Il vous faudroit pour vostre l'aduouër,
 Luy inspirant la force & le courage :
 Ou bien faudroit qu'il teint le mesme rang
 De cest esprit, honneur de vostre sang,
 Qui fut nommé le Phœnix de son âge.*

V

*Lors qu'Apollon vient troubler sa prestresse
 De son diuin & saint affollement,
 Son teinct, sa voix, il change horriblement
 Et de mortel en elle rien ne laisse :
 Mais aussi tost que ceste fureur cesse,
 Son estomac enflé diuinement
 Deuiet raffis, & tout soudainement
 Sa deité sous silence elle presse :
 Et nul ne peult de l'Amour bien chanter
 Si quelque obiect ne se vient presenter.
 Donc s'il vous plait que voz beautez ie vante
 Affollez moy de ceste douce erreur,
 Et m'inspirant vne sainte fureur,
 Ouurez ma bouche, à fin qu'elle vous chante.*

VI

*Si des neuf Sœurs j'auois l'art mieux appris,
Plus sobrement ie voudrois en escrire,
Pour ne donner occasion de dire,
Que mon sçauoir ie mets à trop haut pris.
Je diray donc sans peur d'estre repris
De me vanter, qu'au mestier de la lyre
Je ne suis pas le meilleur, ny le pire,
De ceux qu'on nomme entre les bons esprits.
Mais si j'auois en l'art de Poësie
Pour argument vne beauté choisie,
Qui fust autant que la vostre louable,
Je m'oserois promettre de chanter
Je ne sçay quoy, qui pourroit contenter,
Si mon labeur luy estoit agreable.*

VII

*Bien qu'imparfaict, j'ay toutefois des yeux,
Non pour iuger de vous parfaitement,
Mais comme peult l'humain entendement
Iuger à l'œil de la beauté des Cieux :
Bien qu'ignorant, je n'aye receu des Dieux
L'art & sçauoir d'escrire doctement,
Si donnez vous suffisant argument
De vous louer aux moins ingenieux :
Bien que mon sens transporter ne me laisse,
Si ay-ie bien pourtant la hardiesse
D'oser aymer vne beauté parfaite :
Et qui voudroit telle amour me deffendre,
Cela seroit contre vn Dieu entreprendre,
Contre lequel Loy ne peult estre faicte.*

VIII

Combien qu'amour soit de telle nature
 Qu'il n'a respect à la condition,
 Mais par l'objet d'une perfection
 Où il luy plaist fait sentir sa poindure :
 Combien qu'il prenne en nos cœurs nourriture
 De vraye, pure & simple affection,
 Ne tenant rien de ceste fiction
 Qu'on attribue à l'Amour en peinture :
 Combien encor' qu'il nous esleue aux cieus,
 Le mien pourtant n'est si audacieux,
 Que d'aspirer où il ne peult atteindre.
 Et quand si hault il me voudroit guider,
 D'un contre-amour ie le voudrois brider,
 Si par amour amour se peult contraindre.

IX

Cinq & cinq ans sont ia coulez derriere,
 Que de l'amour argument ie n'ay pris,
 Et que du tout au cours de telz escripts
 Jusques icy i'ay fermé la barriere.
 Et reuoicy qu'en la mesme carriere,
 Sans y penser, ie me trouue surpris,
 Non moins ardent d'y gagner quelque pris,
 Qu'en la fureur de ma course premiere.
 Il est bien vray que l'âge & les ennuy
 Et les trauaux, dont chargé ie me suis,
 Ne tarديوient lors mes deux plantes isnelles :
 Mais de bon cœur i'ay fait vn tel recueil,
 Que seulement la faueur d'un bon œil
 A mes talons adiousteroit des ailes.

X

*Vous auez bien cest' angelicque face,
 Ce front serein, & ces celestes yeulx,
 Que Laure auoit, & si auez bien mieux
 Portant le nom d'une plus noble race.
 Mais ie n'ay pas ceste diuine grace,
 Ces hauls discours, ces traicts ingenieux,
 Qu'auoit Petrarque, & moins audacieux
 Mon vol aussi tire vne aile plus basse.
 Pourquoi de moy auous^{as} donc souhaitté,
 D'estre sacree à l'immortalité,
 Si vostre nom d'un seul Petrarque est digne :
 Ie ne sçay pas d'ou vient ce desir là,
 Fors qu'il vous plaist nous monstrier par cela,
 Que d'un Corbeau vous pouuez faire vn Cygne.*

XI

*Que d'Apollon vous aymiez les douceurs,
 Et ceux ausquels nom de sçauans on donne,
 Il ne fault point que cela nous estonne,
 Vous le tenez de voz predecesseurs,
 Lesquels, combien qu'ils fussent possesseurs
 D'un grand estat, n'ont tant suiuy Bellonne,
 Que sur l'armet ils n'ayent mis la couronne
 Qui ceint le front des neuf sçauantes sœurs.
 Et vous suyuant le trac de voz Ayeux,
 Ne desdaignez les sons melodieux
 Que nous apprend ceste troupe sçauante.
 De là vous vient ce genereux desir,
 D'auoir voulu vn Poëte choisir,
 Qui vous peult faire à tout iamais viuante.*

XII

*Si vn fouhait qui m'a touché l'oreille
 A peu si bien mon esprit enchanter,
 Qu'il a contrainct ma bouche de chanter
 D'un si doux mot la douceur n'ompareille :*
*Combien ce Dieu qui noz esprits refueille,
 Faisant plus hault mes desirs attenter,
 Feroit aussi plus haultement chanter
 Ce qui de soy annonce sa merueille?*
*Je n'eusse creu qu'une telle douceur
 Eust peu tirer si doucement vn cœur,
 Qui si long temps n'a bougé d'une place :*
*Mais or' ie croy ce qu'on dict d'Arion,
 Mais or' ie croy ce qu'on dict d'Amphion,
 Et ce qu'on dict du grand Prestre de Thrace.*

XIII

*Comme souuent des prochaines fougères
 Le feu s'attache aux buissons, & souuent
 Jusques aux bledz, par la fureur du vent,
 Pouffe le cours de ces flammes legères :*
*Et comme encor' ces flammes passagères
 Par tout le bois trainent, en se suyuant,
 Le feu qu'au pied d'un chesne au parauant
 Auoyent laissé les peu cautes bergeres :*
*Ainsi l'amour d'un tel commencement
 Prend bien souuent un grand accroissement.
 Il vault donc mieulx ma plume icy contraindre,
 Que d'imiter un homme sans raison,
 Qui se iouant de sa propre maison,
 Y met un feu qui ne se peult esteindre.*

XIII

*Voyez, Amants, comment ce petit Dieu
 Traicte noz cueurs. Sur la fleur de mon âge
 Amour tout seul regnoit en mon courage,
 Et n'y auoit la raison point de lieu :*
*Puis quand cest âge, augmentant peu à peu,
 Vint sur ce poinct, ou l'homme est le plus sage,
 D'autant qu'en moy croissoit sens & vsage,
 D'autant aussi decroissoit ce doux feu.*
*Ores mes ans tendans sur la vieillesse,
 (Voyez comment la raison nous delaisse)
 Plus que iamais ie sens ce feu d'Amour.*
*L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,
 Sur le midy plus petite apparoiſtre,
 Puis s'augmenter deuers la fin du iour.*

XV

*Pour tant d'ennuys que i'ay soufferts, Madame,
 Pour vostre amour depuis cinq ou six ans,
 Pour tant de pleurs & de sospirs cuisans,
 Que i'ay tirez du plus profond de l'ame,
 Je demandois ce baiser, qui sans blasme,
 Sans ialouſie, ou peur des mesdisans,
 (Faveur commune entre les Courtisans)
 Se peult donner de toute honneſte Dame.*
*Mais vous m'aeuz, soit par vostre rigueur,
 Soit par pitié, ayant peult estre peur
 Qu'en vous baisant mon ame fuſt rauie,
 Nié ce bien. Helas, ſi c'est pitié,
 N'en vſez point enuers mon amitié,
 Car telle mort me plaiſt mieux que la vie.*

XVI

*Bien que le Dieu des autres messâger,
 Avec l'esprit dont il vous fit largesse,
 Ait mis en vous sous ce front de Deesse,
 Je ne sçay quoy d'inconstant & léger :*
*Bien que soyez comme ce passager
 Oyseau sans pieds, qui volette sans cesse,
 Si par la pluye ou par la neige espesse
 Il n'est contrainct à terre se ranger :*
*Je prieray tant le Dieu, qui vous a faicte
 En tout le reste excellente & parfaicte,
 Qu'il osterà ceste imperfection :*
*Et verferay de pleurs vn tel orage,
 Qu'il contraindra vostre amour trop volage,
 De s'arrester sur mon affection.*

XVII

*Le Ciel ne pouuoit mieulx nous monstrier son sçauoir,
 Qu'en vous formant, Madame, & si sage & si belle,
 Et qu'en vous departant de grace naturelle
 Autant qu'vne Deesse en pourroit mesme auoir.*
*Mais si vous faisant telle, au Monde il a fait voir,
 En vn subiect mortel sa puissance immortelle,
 Vous referrant ainsi en prison si cruelle,
 Il a fait son enuie esgalle à son pouuoir.*
*Las, qu'est-ce que i'ay dict ? ce n'est pas par enuie,
 Que vostre liberté le Ciel vous a rauie,
 Plustost pour nostre bien il vous cache à noz yeux :*
*Car qui verroit de pres vostre celeste face,
 Feroit son Paradis en ceste terre basse,
 Et ne voudroit iamais l'aller chercher aux Cieux.*

XVIII

*Ne vous estonnez point que d'un si beau visage,
 On soit ainsi soigneux. L'homme avaricieux
 Garde avecque tel soing son thresor precieux,
 Son thresor qu'il possede, & n'en a point l'vsage.
 Consolez vous plustost, & de vostre dommage
 Tirez quelque proufit, cognoissant que les Dieux
 Comme vn rare thresor vous cachant à noz yeux,
 De voz rares vertus nous donnent tesmoignage.
 S'il n'est permis au corps iouir de sa clarté,
 Le Cœur qui avec foy porte sa liberté,
 Doit comme vertueux maintenir sa franchise :
 Et qui sçait si l'amour, sachant que le plaisir,
 Qui plus est deffendu, donne plus de desir,
 Pour captiuer autruy en prison vous a mise ?*

XIX

*Non, ie ne croy qu'Amour se soit vengé de vous,
 Pource que de rigueur vous foyez trop armee,
 Les dieux ne vous ont point si parfaicte formee
 Pour armer de rigueur vn visage si doux :
 Mais ie croy que l'Amour vous cache ainsi de nous,
 Pource qu'une beauté si digne d'estre aymee
 Avecques trop de soing ne peult estre enfermee,
 Et que de vous, Madame, il est mesme ialoux.
 Il est ialoux de vous, ou vous veut faire entendre
 Cela qu'en liberté vous n'eussiez sceu comprendre,
 Combien est ennuyeuse vne captiuité :
 A fin qu'esgallement & belle & pitoyable,
 Vous traiçiez doucement vn captif miserable,
 Qui a par voz beaux yeux perdu sa liberté.*

XX

*Je ne souhaite point me pouuoir transformer,
 Comme fait Iupiter en pluye iaunissante,
 Pour escouler en vous d'une trace glissante
 Cest ardeur qui me fait en cendres consommer.
 L'or peult vn huis de fer (ce dit on) deffermer,
 Et sa force est trop plus que la foudre puissante :
 Sa force donte tout : mais elle est languissante
 Contre vn cœur qui pour l'or n'est appris à aymer.
 Je souhaite plustost pour voir ce beau visage
 Où le ciel a posé son plus parfait ouurage,
 L'anneau qui fait en Roy transformer vn Berger :
 Car ie ne voudrois pas, vous ayant fauorable,
 Changer ma paureté en vn sceptre honorable,
 Non pas mesmes au Ciel ma fortune changer.*

XXI²⁶

*Palle est la Mort : de palleur est depeindæ
 Ceste beauté, qui sur toute autre excelle :
 Tout meurt par mort : tout meurt pour l'amour d'elle,
 Où moins qu'en mort n'est l'esperance esteinte.
 Froide est la mort : elle est de neige ceindæ,
 Et comme neige est tousiours pure & belle :
 Comme la mort elle est sourde & cruelle,
 Et de pitié, non plus qu'elle, est atteindæ.
 On peint la mort sans yeux : mais ceste-cy
 Est cler-voyante, & plus cruelle aussi,
 Paissant ses yeux de voir nostre martyre :
 Et si ne va le penser effroyant,
 Comme la mort, mais fait qu'en la voyant,
 Tout gentil cœur si douce mort desire.*

XXII

*Emerueillé, deormais ie veux croire
 Ce que lon dit d'Orphee & d'Amphion :
 Et ce qu'on dit du Dauphin d'Arion,
 Ne me fera plus fable, mais histoire :
 Puis que le luth deffoubs ta main d'yuoire
 Cause en noz cœurs pareille affection,
 Ayant attainc̃ à la perfection
 Du plus bel art des filles de Memoire.
 Rien que douceur ne refonne ta voix,
 Rien que diuin ne fredonnent tes doigts,
 Et rien qu'honneur ton visage ne porte :
 Dans tes yeux luit le brandon de Cypris,
 De ton amour l'Amour mesme est espris,
 Et qui te voit, voit la hayne en toy morte.*

XXIII

*Ces deux beaux yeux dont mon cueur iouïffoit,
 Pourquoi de moy s'eslongne leur lumiere?
 Qui m'a priué de la clarté premiere
 Du beau soleil, où mon œil le dresseoit?
 Où est ce front qui mon deuil appaisoit,
 Ce front serain? ceste honneste maniere
 Qui retenoit mon ame prisonniere,
 Et d'vn doux feu sainctement l'embraisoit?
 O chastes yeux! ô soleil, dont mon ame,
 D'amour, de grace, & de vertu s'enflamme!
 O front diuin! ô gestes pleins d'honneur!
 Quand vous voyray-ie? hélas, & quand sera ce,
 Que d'approcher, d'appaiser ma douleur,
 Et d'ardre encor, vous me ferez la grace?*

XXIIII

*Bien que ie semble à ceux qui sont sous terre
 N'ayant aucun sentiment ny pouuoir,
 Ne laissez pas s'il vous plaist de me voir,
 Vous voyriez bien vne image de pierre.
 Si cest humeur qui l'oreille me ferre
 Ne me permet autre bien receuoir,
 L'œil qui fera d'autant plus son deuoir,
 Vous respondra, si vous daignez l'enquerre :
 Il vous dira qu'amour avec son traict,
 M'a si auant engraué le protraict
 De voz beautez, chef-d'œuvre de Nature,
 Qu'vn diamant autre taille prendroit
 Plus volontiers, que mon cœur ne voudroit
 Se transformer en vne autre figure.*

XXV

*Comme lon diët que la felicité
 De ces esprits qui au Ciel ont leur place,
 Gist seulement à voir de Dieu la face,
 Et se mirer en son eternité :
 Ainsi l'Amant, qui la diuinité
 De son obieët tant seulement embrasse,
 Comme esleué de ceste terre basse,
 Ne pense plus en autre deité.
 C'est ce qui fait que mon ame rauie,
 De contempler a conceu telle enuie,
 Ceste beauté, seul miroir de mes yeux :
 Ceste beauté, dont la saincte merueille,
 Sans le plaisir qu'on reçoit par l'oreille,
 Me peut donner tous les plaisirs des dieux.*

XXVI

Quand ie pouuois (ce qu'ores ie ne puis)
Gouster le miel de ce tant doux langage,
Vous me cachiez ce celeste visage,
Et ces beaux yeux, dont esclauie ie suis.
Et maintenant que mes tristes ennuys,
Me font plus sourd qu'un effourdé riuage,
Vous souhaitez voir vne froide image
Errant au fond des eternelles nuictz.
O quel malheur, ô quelle estrange peine!
Ie puis bien voir, comme en peinture vaine,
Ce qui ne sert qu'à me faire mourir :
Ie puis toucher ceste main blanche & tendre,
Voir ces beaux yeux : mais ie ne puis entendre,
Ce doux parler, qui me peult secourir.

XXVII

J'ay de vous voir beaucoup plus grand' enuie,
Qu'un prisonnier de voir sa liberté,
Ny qu'un aueugle a de voir la clarté,
Ny qu'un mourant de se reuoir en vie.
Amour le veut, mon desir m'y conuie,
Mais quelque dieu, ou quelque astre irité,
M'a, sans auoir ce malheur merité,
De vous ouïr la puissance rauie.
Ie puis bien voir ceste grande beauté,
Mais ie ne puis, ô quelle cruauté!
Ouïr la voix d'une si belle Dame.
Helas Amour le plus puissant des Dieux,
Rends moy l'ouye, & m'aueugle les yeux,
Car ie la voy assez des yeux de l'ame.

XXVIII

*Vous m'asseurez de me pouuoir guerir,
 Du mal qui rend mon oreille effourdie :
 O plaisant mal ! ô douce maladie,
 Si tel remede il me faut requerir !
 Paymerois mieux de ceste main mourir,
 De ceste main qui m'a l'ame rauie,
 Que receuoir de toute autre la vie,
 Si autre main me pouuoit secourir.
 Faiâtes moy doncq' ceste voix escouter,
 Dont la douceur i'aymerois mieux gouster,
 Que d'Orpheus la harpe chanteresse :
 Ou s'il vous plaist me rendre plus heureux,
 Guerissez moy de ce mal doucereux,
 Que cause l'œil d'une belle Maistresse.*

XXIX

*Ie n'ay le cœur estreint de telle glace,
 Combien que sourd vous me voyez ainsi
 Qu'un marbre froid, qu'un rocher endurcy,
 Lequel iamais n'a bougé de sa place.
 Et toutefois le sainct harpeur de Thrace,
 Par les accords de son luth adoucy,
 Iadis aux bois, & aux rochers aussi,
 Comme lon diâ, fait bien suyure sa trace.
 Ne doubtez donc, que ie ne vous entende,
 Bien que ma voix responce ne vous rende,
 Pour n'usurper sur mes yeulx ce deuoir.
 De vostre voix les douceurs nompareilles,
 A mon esprit donneront des oreilles,
 Pour voz propos saincément conceuoir.*

AV SEIGNEVR DE LHOSPITAL.

*Lors que ie ly & rely mile fois
 Tes vers tracez sur la Romaine grace,
 Je pense ouïr non la voix d'un Horace,
 Mais d'un Platon les tant nombreuses loix :*
*Et te voyant au siege de noz Rois
 Je pense voir à contempler ta face,
 La saincte main, qui sainctement compasse
 De Critolas le iuste contrepoix.*
*Aussi t'ayant la sœur de nostre Maistre
 Recogneu tel que le ciel t'a fait naistre,
 Seul t'a choisi sur mil' & mil' esprits,
 Chef de ses loix. Toy (dy-ie) qui merites
 Autant d'honneur entre les mieux appris,
 Comme elle est perle entre les Marguerites.*

DE MONSIEVR DV LYON

CONS. EN PARLEMENT.

*Ny la beauté qui perdit Ilion,
 Ny l'orient, ny les banquetz de Perse,
 Ny tout l'honneur, que l'abondance verse,
 Ny l'or de Creze ou de Pigmalion,
 Ny la faueur, ny plus d'un milion
 D'autres engins, dont le droict on renuerse,
 Pourroient donner vne seule trauerse
 A la vertu de ce braue Lyon.*

*Doncques Lyon des Animaux le prince,
Lyon, le chef d'une belle Prouince,
Recognoissez ce Lyon nompareil :
Et toy qui es au Ciel cinquiesme figne
Quitte la place au Lyon le plus digne
D'estre esleué au sentier du Soleil.*

A MONSIEVR CHARTIER

IVRISC. PARISIEN.

*Qui voudra voir, non d'un Tribunian,
Diuerfement les pieces ramassees,
Moins au profit publique compassees,
Qu'au bien priué de son Iustinian :
Mais d'un Seruie, ou d'un grand Vlpian,
Les sainctes loix sainctement dispensees,
Les vienne voir en leur ordre agencees
En ce Chartier, nostre Papinian.
Qui voudra voir non d'un Caton la grace,
Mais la vertu sous plus benigne face,
La vienne lire escripte sur son front.
O saint viellard, que nostre sieclé adore,
Te vienne voir, qui voudra voir encore
Sceuale assis dedans son demi-rond.*

A MONSIEVR TYRAQVEAV

CONS. EN PARLEMENT.

*Pallas, Lucine, & les trois Destinees
Par leur sçauoir, par leurs mains, par leurs forts,*

*Voulant combler de leurs plus beaux thresors
 Ton nom, ta race, & tes forces bien nees :
 D'esprit, de sang, d'humeurs bien ordonnees,
 Feirent en toy trois merueilleux accords,
 Ornant ta plume, & ta femme, & ton corps,
 D'œuvres, d'enfants, & de longues annees.
 Heureux vieillard, heureux, si tu l'entens
 Riche d'escripts, de famille, & de temps,
 Contente toy : car le ciel, qui t'honore
 De cent vertus pour ton siecle estonner,
 T'a mieux donné, que ne sçauroit donner
 Pallas, Lucine, & les trois sœurs encore.*

AV SEIGNEVR DE RANCONNET.

*D'vn grand Budé les vns diront la gloire,
 D'vn grand Baïf les autres chanteront,
 Ceulx-cy Danays, & ceulx-la vanteront
 D'vn Castellan la louange notoire :
 Mais, quant à moy, tant que les paz de Loyre
 De mes chansons leur course borneront,
 Toufiours leurs flots à leurs bords sonneront
 D'vn Ranconnet la fameuse memoire.
 Ils sonneront, que le graue Romain,
 Le Grec subtil, & le docte Germain,
 Le grand Arabe, & le diuin Caldee
 Ne furent onc de chose studieux
 Que cestui-cy n'ait apprise des Dieux,
 Pour estre en luy diuinement garde.*

AV SEIG. DE BRYNON

M. DES REQ. DE L'HOST.

*Tant que les mains animeront le cuyure
 Et les couleurs le vif rapporteront,
 Tant que les sons l'oreille enchanteront,
 Tant que les vers la vertu feront viure,
 Toufours Brynon pour fubieâ voudront fuyure,
 Et fes faueurs iufq'au ciel poufferont,
 Les Artizants qui les premiers feront
 En marbre, en table, aux chanfons, & au liure.
 Tant qu'on voyra l'abondance, & bonheur,
 La bonne grace, & l'amour en honneur,
 Tant que les Loix au Palais feront viues,
 Toufours Paris fon Brynon vantera,
 Seine toufours de Brynon chantera,
 Rien que Brynon ne fonneront fes riues.*

AV SEIGN. AVBERY

L. CIVIL AV CHAST.

*Celle qui eft des quatre l'excellence,
 Et qui s'enthrofne au plus beau lieu des cieux,
 De fon bandeau t'a fillé les deux yeulx,
 Et à ta main a donné fa ballance.
 Le Dieu Courier pour mettre en euidence
 De ton esprit les threfors precieux,
 A mis en toy fon miel delicieux,
 Iunon fa grace, & Pallas fa prudence,*

*Docte Aubery, qui dénouant l'erreur,
 Dont la Discorde, & Mars, & la fureur,
 Enueloient deux voyfines prouinces,
 Diuinement forças le fier Angloys
 De se tenir fous les paisibles Loix
 Qui ont vny les cœurs de deux grands princes.*

A MONSIEVR DV-VAL E. DE SEES.

*Puis que le Feu, l'Air, & la Terre, & l'Onde,
 Liez ensemble en accords discordans
 Par cest esprit infus par le dedans,
 Esprit moteur du grand Corps de ce Monde :
 Puis que du Ciel la haulteffe profonde
 Et la rondeur de ses globes ardens,
 Leurs sainçs rayons diuinement dardans,
 Au large sein de la Terre feconde :
 Puis que Nature, & l'œuure de ses mains
 De toutes parts racontent aux humains
 Du grand Ouurier les œuures nompareilles :
 Docte Du-Val, combien est ton Esprit
 Emerueillable, ayant si bien descript
 Le sainçt Discours de si sainçtes merueilles ?*

A MONSIEVR DE MOREL

AMBR.

*Ta Penelope, ô l'Ambrunoise gloire,
 Et ta famille, où viuent de Platon*

*Les sains Discours, & les mœurs de Caton,
 Sacrent ton loz au Temple de Memoire.
 Ce grand Paulin, dont la vertu notoire
 Dessus les champs que fillonne Triton,
 De l'Ocean au seiour de Thiton
 Porte l'honneur de plus d'une victoire :
 Et ce diuin Michel de l'Hospital,
 En qui les Dieux par vn secret fatal
 Diuinement ont mis comme en reserue
 Le double honneur des Muses, & des Loix,
 Ces deux, Morel, tesmoignent aux François,
 Combien te plaist l'une & l'autre Minerue.*

A P. DE RONSARD.

*Si quelquefois de Petrarque & d'Horace
 J'ay contrefaiçt les sons melodieux,
 O sainç Troppeau ! ô mignonnes des Dieux !
 Ceste faueur me vient de vostre grace.
 Mais ce grand bien vn plus grand bien efface,
 M'ayant acquis vn Amy que les cieux
 Guydent si hault au sentier des plus vieux,
 Que son sçauoir le vostre mesme passe.
 Doncques, Ronsard, vn vulgaire lien
 N'enchaîne pas ton cœur avec le mien :
 Des Graces fut telle amour commencee,
 Amour vrayment ourage de Pallas,
 Et du Herault, facond Neueu d'Atlas,
 Qui tient mon ame à la tienne enlaçee.*

A P. PASCHAL

THOLOS.

*Docte Paschal, honneur de la Garonne,
Qui retraçant d'une diuine main
Les plus beaux traits du mieux disant Romain
T'es mis au chef la plus docte couronne :
Ainsi le pris qui ton front environne,
Ne craingne point, ny le sort inhumain,
Ny de la mort le paresseux germain,
Ny le vieillard qui nostre âge esperonne.
Donne Paschal, le loisir à tes yeulx
De contempler, non l'Enfer odieux,
Qu'après Maron ton Du-Bellay te chante,
Mais ce Palais, dont la commune erreur
M'abisme au fond d'une eternelle horreur,
Si quelquefois la Muse ne l'enchanté.*

A EST. IODELLE.

*De quel torrent vint ta fuyte haultaine ?
De quel ruisseau ton pié leger courant ?
De quel rocher ton fourgeon murmurant ?
O graue ! ô douce ! ô copieuse veine !
Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine,
Tempeste, glisse, ou sourde : le torrent
Le ruisselet, la source non mourant,
Effourde, arrouse, & abbreuue la plaine.*

*Tant que bruyra d'un cours impetueux,
 Tant que fuyra d'un pas non fluctueux,
 Tant que fourdra d'une veine immortelle
 Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
 Rauiffe, coule, & viue le labeur
 Du graue, doulx, & copieux Iodelle.*

A I. A. DE BAIF.

*Du grand Baïf, qui la France decore,
 L'esprit iadis comblé de tout le mieulx,
 Qu'en leur thresor ayent reſerué les Dieux,
 En toy Baïf, eſt retourné encore'.
 Ton vers François, que le François adore,
 Suit de Ronſard le vol audacieux,
 Et ton vers Grec, l'or le plus precieux
 De ton Dorat, qui ſon ſiecle redore.
 Mais ſi vn iour par l'eſprit de ta voix
 Tu donnes l'ame au theatre François,
 Juſques icy touſiours demeuré vuyde,
 Aſſeure toy, que ie t'ay mal gouſté,
 Ou tu ſeras du François eſcouté,
 Comme du Grec fut iadis Euripide.*

AV CONTE D'ALCINOIS.

*De trois Fureurs la douce poincte éueille
 La ſaincte erreur des plus diuins eſprits,*

*Le docte vers, le pinçeau bien appris,
 Et des accords la douceur n'ont pareille.
 Chacun des trois, d'une égale merveille
 Se fait sentir, l'esprit sent les escripts,
 Par le tableau le regard est surpris,
 Et par la voix est surprise l'oreille.
 Par ces deux la tu ravis jusqu'aux cieus,
 O Denifot, les esprits & les yeulx,
 Mais si le tiers, que Musique lon nomme,
 Egal aux deux encores tu auois,
 Tu rauirois non l'oreille de l'homme,
 Mais les Lyons, les pierres, & les boys.*

A M. LE SÇEVE

LYONNOIS.

*Gentil esprit, ornement de la France,
 Qui d'Apollon sainctement inspiré
 T'es le premier du peuple retiré,
 Loing du chemin tracé par l'ignorance,
 Sçeue diuin, dont l'heureuse naissance
 N'a moins encor son Rosne décoré,
 Que du Thuscan le fleuve est honoré
 Du Tronc qui prend à son bord accroissance,
 Reçoy le vœu, qu'un deuot Angeuin
 Enamouré de ton esprit diuin,
 Laisant la France, à ta grandeur dedie :
 Ainsi tousiours le Rosne impetueux,
 Ainsi la Sône au sein non fluctueux,
 Sonne tousiours & Sçeue, & sa Delie.*

A P. DE THYARD ET G. DES AVTELZ.

*Diuin Thyard, qui dedaignant la Terre,
 Par l'aiguillon d'une diuine erreur,
 Iusques au ciel as pouffé la fureur
 De ton esprit, qui diuinement erre :
 Et toy encor' dont le Laurier enferre
 Le ieune front, ayant ia ce bonheur
 De consacrer d'une sainte l'honneur
 Sur telz Autelz encourtinez de l'hierre :
 Si comme vous doucement enchanté
 A vostre gré i'ay quelquefois chanté
 Et mes ardeurs, & l'honneur de l'Oliue,
 Priez pour moy l'oyseau Cylenien,
 Guyder mes pas, iusqu'à tant que i'arriue
 Dessus le bord du Tybre Aufonien.*

LES TRAGIQUES REGRETS

DE CHARLES V, EMPEREVR.

*Terre, de moy iadis plus conuoitee,
 Que de celuy dont l'ardeur indontee
 S'estimoit peu de louange acquerir,
 De ne pouuoir qu'un monde conquerir,
 Dedans ton sein reçoÿ la morte cendre
 Du mesme feu qui brusloit Alexandre.
 Pay accomplÿ le terme de mes iours
 Tel que fortune en ordonna le cours :*

*J'ay mis le ioug sur le col mal traictable
 De l'Allemant autresfois indontable.
 L'Italien par moy s'est veu ranger
 Dessous les loix d'un Seigneur estrange,
 Et le François, dont la vertu notoire
 Seule empescha le cours de ma victoire,
 Sentit combien luy fut pernicieux
 D'estre voisin d'un Prince ambicieux.
 Thunis aussi & sa Goulette forte
 Courba le chef sous l'oiseau que ie porte,
 Qui eut volé encores plus auant,
 Si combatu de la fureur du vent
 Au port d'Arger ie n'eusse à peu de suyte,
 Esté contrainct me sauuer à la fuyte,
 Ayant rompu & deffaiçt à demy,
 Du nom Chrestien le plus grand ennemy.
 Heureux vainqueur & plus heureux encores,
 Si de HENRY la fortune qui ores
 Se voit par tout heureusement naissant,
 N'eust rencontré la mienne finissant.
 L'heur de HENRY à mon bon heur contraire,
 Et son pouoir qui pour le mien deffaire
 Se veult par tout en croissant aduancer,
 Garde mon cours de plus oultre passer.
 Je pensois bien renger sous ma couronne
 Tout ce grand rond que la Mer enuironne,
 Tant m'auengloit l'ambitieux erreur,
 Mais la vertu a donté la fureur.
 Ainsi le roch au fier torrent s'oppose,
 Ainsi la flamme enrage d'estre enclose,
 Ainsi encor' le cheual furieux
 Remasche en vain le mors victorieux.
 Fauldra il doncq' que honteux ie recule,
 Ayant franchy les coulones d'Hercule?
 Verray-ie doncq', quelque grand que ie sois,
 Dessous les pieds de ce ieune François,
 Qui ia se fait de mes despouilles riche,
 Fouller l'honneur de Bourgongne & d'Autriche?*

*Au moins si j'eusse auant ma mort tant d'heur
Que de laisser marque de ma grandeur,
Ou que celuy, pour qui tant ie souspire,
Peust soustenir le fais de mon Empire,
Quelque malheur qui trouble mes ans vieux,
Si penseroy-ie, ô grand' faueur des Dieux!
De mon fils mesme auoir repris naissance,
Voyant en luy renaistre ma puissance.
Les Aigles font pour les cognoistre à l'œil
A leurs petits regarder le Soleil :
Mais ie ne puis faire que mon fils dresse
D'vn œil constant sa teste à ma haultesse.
Qui rendra doncq' ses estats assurez
De tant & tant de peuples coniuerez ?
De ce costé le François redemande
Tous les vieux droicts où ma force commande :
De cestuy la demande le Germain
Sa liberté captiue sous ma main.
La de Hongrie est l'Aigle dechassée,
Du Turc voisin l'Autriche est menassée,
Du Portugais certain ie ne suis pas,
Le Maure aussi n'attend que mon trespas.
Que diray plus ? l'Europe conspiree
N'attend plus rien que ma mort desirée :
Et que sçait on si mon frere l'attend
Pour s'emparer du droict ou il pretend ?
Les plus petits esleueront leurs testes,
Et les plus grans pilleront mes conquestes,
Et fera lors mon Empire transmis
Entre les mains de mes grans ennemis.
Tous les oiseaux qui font à l'Aigle hommage
Viendront alors reprendre leur plumage :
Naples, Milan, ailes de mon bon heur,
Retourneront à leur premier Seigneur :
Et dira lon voyant telle merueille,
Qu'ainfi iadis en print à la Corneille,
Ainsi iadis du monarque Grejois
La mort fit naistre vn grand nombre de Rois,*

Ainsi encor' par course succesſiue
 Rome deuint de ſes ſubieçs captiue.
 O vain penſer, ô cueur ambicieux
 Aueugle au mal qui te creuoit les yeux !
 Oncques ne ſceut ton audace importune
 Garder moyen en ſa bonne fortune.
 Tu ne ſçeus oncq' iuſtement meſurer
 Ce qui pouuoit ta grandeur aſſeurer.
 Pren doncq' en gré la peine meritee,
 Dont te puniſt la Fortune irritee.
 Qui longuement du bon-heur ſouſtenu
 Finablement eſt plus hault paruenue
 Qu'oncques n'auoit conceu ſon eſperance,
 Doit ſa fortune auoir en reuerence.
 Que dois-ie doncq' de la mienne penſer,
 Puis que ſon cours ne peult plus ſ'aduancer ?
 Il fault, il fault que par quelque victoire
 Vn plus heureux triumphe de ma gloire :
 Ainſi iadis l'Aphricain indonté
 Par Scipion ſe trouua ſurmonté :
 Ainſi encor' ſe vid du grand Pompee
 Sur ſes vieux ans la fortune trompee.
 Qu'attens-ie plus, que de Ceſar conquis
 Aux eſtrangers le bon heur ſoit acquis ?
 Ou que l'honneur de ma triple couronne
 Le ieune chef d'un François enuironne ?
 Mourons plus toſt faiſant place au malheur,
 Et par la mort finiſſant la douleur,
 Si la fureur, ſi l'orgueil, ſi l'enuie,
 Ont iuſqu'icy tant tourmenté ma vie,
 Soyons au moins à ceſte heure plus doulx,
 Et d'une mort faiſons plaiſir à tous.
 C'eſt le ſeul deu, c'eſt le ſeul benefice
 Que nous ferons pour le commun ſeruice :
 Le ſeul bien dy-ie entre tant de forfaitçs,
 Dont nous portons à ceſt' heure le fais.
 Mais quoy ? n'auray-ie au moins ceſte allegence
 D'accompagner ma mort d'une vengeance ?

*S'en ira doncq' le Roy victorieux,
 De ma grandeur superbe & glorieux?
 Meuze & le Rhin verront ils sur leurs riuës
 Du grand Cesar les despouilles captiuës?
 Sus sus, Soldats, que lon s'en voise armer,
 Que lon me chasse & par Terre & par Mer
 Cest ennemy : marche toute Allemaigne
 Encontre luy, marche encore l'Espaigne.
 Mais il vault mieux par la paix asseurer
 Ce qui me doit & me peult demourer.
 Loing, loing la paix : vne trop grand' furie
 Dedans mon ame exerce seigneurie.
 Le Ciel ne peult endurer deux Soleilz,
 La Terre moins deux grans Princes pareilz.
 Et quel danger me pourroit à cest' heure
 Rendre craintif, puis qu'il fault que ie meure?
 Je mourray doncq', mais soubs les Enfers bas
 Sans se venger mon ame n'ira pas.
 En quelque part que HENRY se presente
 Je seray là : & d'une torche ardente,
 Ou d'un serpent plein d'effroyable horreur
 Le poursuyuray, ainsi qu'une Fureur.
 Achilles fit par funebre seruice
 A son amy de Troyens sacrifice :
 Et moy deuant que l'horrible Charon
 Me face voir l'autre port d'Acheron,
 Je veux, à fin d'y passer plus à l'aise,
 Que des François mes cendres on appaise.
 La Therouenne & Hedin souldroyez
 En ont la-bas mille & mille enuoyez.
 Mais pour venger l'iniure d'un Empire
 Si peu de sang pourroit il bien suffire?
 Le vieil desdain, la hayneuse rancœur
 Que si long temps ie cèle dans mon cœur
 S'appaisera, pourueu que toute Espaigne
 Dedans vn lac de sang François se baigne.
 D'Espaigne doncq' sorte quelque vengeur
 Qui soit par fer & par feu saccageur*

*De ceste gent. Toufours l'vne Prouince
 Soit contre l'autre, & Prince contre Prince,
 Flotz contre flotz, les ports contre les ports,
 Murs contre murs, les forts contre les forts,
 Camp contre camp, alarmes contre alarmes,
 Et toufours soient les deux peuples en armes.
 Que dy-ie? ou fuis-ie? & de quelle fureur
 Suis-ie troublé? ó chetif Empereur
 Nagueres chef de la grand' Germanie,
 C'est maintenant que la mort te manie :
 La Mort helas heureufe m'eut esté
 Durant le cours de ma felicité,
 De mes hauts faiçts la grand' clarté premiere
 Des vieux Cefars eut esteint la lumiere :
 Je fusse exempt de peine & de foucy,
 Et mes vieux ans ne m'euffent veu ainfi
 Par ce François tant heureux à la guerre,
 Perdre mon fang, mon honneur, & ma terre.
 Dieux immortels qui tenez en vos mains
 Tout le bon heur & malheur des humains :
 Soleil qui vois tous les labeurs des hommes,
 Des monts Pyreins dont gouverneur nous fommes :
 Astres luyfant sur les natiuitez,
 Et vous d'enfer les basses deitez,
 Voyez la fin de ma grandeur esteinde,
 Et de vos pleurs accompagnez ma plainde.*

COMPLAINTE

SVR LA MORT DV DVC HORACE FARNAIZE.

*Dites, Romains, ie vous prie,
 Qui est ce corps que lon fuit?*

Que veult ce peuple qui crie?
 Pourquoi fait on si grand bruit?
 Je voy la brunette face,
 Les cheueux crespes ie voy,
 Helas, c'est le ieune Horace,
 C'est le gendre de mon Roy.
 O saine, & heureuse cendre!
 Quelle dure cruauté
 A fait au cercueil descendre
 Si grand' ieunesse, & beauté?
 Telle est la fleur outragée
 Ou du soc audacieux,
 Ou du chaud, ou trop chargée
 De l'eau qui tombe des cieus.
 Tel fut le visage blesmé
 De celuy qui de ses pleurs
 Enamouré de soy mesme,
 Accreut le nombre des fleurs :
 Et la beauté tant vantée,
 Qui du foudroyant sangler
 Sentit la fiere dentée,
 Luy pouuoit bien ressembler.
 O ciel trop auare, & chiche
 Du bien que tu as presté!
 O terre iniustement riche
 De nostre grand' paureté!
 Las, que n'ay ie vne fontaine
 De larmes dedans mes yeux?
 Que n'est ma poitrine pleine
 De sangloz iniurieux?
 Montaigne vague, & deserte,
 Où fut n'a gueres basty
 Le mur, cause de la perte,
 Dont tout ce dueil est fortly.
 Iamais de pluye, & rosée,
 Iamais de lait & de miel
 Ne soit ton herbe arrosée,
 Mais bien de l'ire du ciel.

*Horace, qui pour ton Prince,
Le plus grand de ton soucy,
Parens, amis, & prouince
Auois delaissez icy :
Las, ton espouse dolente,
La fille d'un si grand Roy,
Par vne mort violente
Bien tost est veufue de toy :
Et ta mere qui endure
Tant de mal sur ses ans vieux,
A qui par droict de nature
Tu deuois fermer les yeux,
A bien perdu l'esperance
De voir, auant que mourir,
Aupres du beau lis de France
Sa belle race fleurir.
Mais plus griefuement, qu'Achille
Ne vangea son amy mort,
Des morts couste mile & mile
Ta mort, que ie plains si fort.
Plus cher, que du fils d'Euandre
La vie encor' ne cousta,
Se puisse la tienne vendre
A celuy, qui te l'osta :
Et non-plus se vante d'elle,
Quiconques te fit mourir,
Qu'Aruns se vanta de celle,
Qui vint Turne secourir.
O cruelle Destinee!
Et vous Astres trop nuisans,
D'auoir finy sa iournee
Deuant le soir de ses ans!
Ne scauiez vous, que nous sommes
Trop veritables tesmoings,
Que la ieunesse des hommes
Est l'age qui dure moins?
Plustost, que la fleche ailee
Ne s'en vole au descocher,*

*Nostre verdeur escoulee
Voit son Printemps desseicher.
Et qu'est-ce des ans, qui glissent?
Qu'est-ce des biens allechans?
Ils florissent, ils fanissent,
Ainsi que l'herbe des champs.
Falloit il donq' que la foudre
D'un gros boulet meurtrissant
Vint ainsi reduire en poudre
L'arbre encores fleurissant?
Tout le bien que la Nature
Eut onques en son thresor,
Ceste ieune Creature
Le nous promettoit encor.
Mais quoy? le ciel, qui prent gloire
D'auoir nostre heur abbaisé,
Rien, que la triste memoire,
De luy ne nous a laissé.
Il nous a laissé les larmes,
Et le regret de celuy,
Qui loing de l'horreur des armes
Se mocque de nostre ennuy.
Tu as choisi pour ta place
Des Astres le plus beau lieu.
Adieu bien-heureux Horace,
Adieu d'eternel Adieu.
Tu vis au ciel à ton aise,
Si ne peult on toutefois,
Que ton plaisir ne desplaise
A tout le peuple François.
O sort! ô Parque superbe!
O trop violente main,
D'auoir retranché en herbe
L'esperoir du peuple Romain!
Tu as fauché l'esperance
De Rome, qui l'attendoit,
Et d'icy iusques en France
Vers luy ses bras estendoit.*

*Le Tybre, qui sur ses riuës
Superbes de tous costez
Veit les despouilles captiues
De tant de peuples dontez,
Par la dextre Horacienne
Esperoit bien quelque iour
De sa fortune ancienne
Voir quelque braue retour :
Mais or^s sa face troublée
Montre bien à la couleur
De son onde redoublée,
Combien il a de douleur.
Il va plus honteux & morne
Que ce fleuue renommé,
Lequel se veit d'une corne
Par Hercule defarmé.
Horace, cœur imployable,
Cœur impossible à donter,
Si le fort impitoyable
Tu eusses peu surmonter,
Le plus braue de l'Hespaigne
De toy ne se fust vanté,
Soit qu'à pié sur la campagne
Tu te fusses presenté,
Ou soit, que dessus la selle,
Piquant le cheual aux flancs,
Ta masse eust à l'entour d'elle,
Fait mille visages blancs.
Ta vertu nous seroit ores,
Sans l'homicide canon,
Celuy, celuy mesme encores,
De qui tu portois le nom :
Celuy, de qui la poitrine
Soustint le Thuscan effort,
Puis passa l'onde Latine
De l'un iusqu'à l'autre bord.
O trop aueugle pensée!
Tu peus bien te souuenir*

*De la fortune paffee,
Mais non preuoir l'aduenir.
Le Ciel, d'vn iour peu durable
Voulut noftre âge borner,
Et le temps irreparable
Ne peult iamais retourner.
Mais auoir pour la victoire
Iufqu'à la mort combatu,
C'eft le chemin de la gloire,
C'eft l'œuure de la vertu.
Ainsi la race d'Alcmene
S'eft affife entre les Dieux,
Ainsi des freres d'Heléne,
Les Aftres luyfent aux cieux.
C'eft chose fort douce & belle,
Que pour fon Prince mourir,
Puis que de la mort cruelle
On n'eft sauué pour courir.
Combien que la crainte donne
L'aile au talon fugitif,
Pourtant la mort ne pardonne
Au dos de l'homme craintif.
N'est-ce donq' plus grand' louange,
Tumber fous vn braue effort,
Puis que la vertu nous vange
Des iniures de la mort?
Heureux bienheureux Horace,
Si mes vers ont merité,
De rencontrer quelque grace
Deuant la pofterité :
Si ma lire eft eftimee,
Si ie chante rien de beau,
Ta cendre, & ta renommee
N'iront fous mefme tumbeau.*

DV MESME ENCORES.

*Si Troye eust deu par humaine proësse
Contre les Grecs plus longuement durer,
Contre les Grecs la pouuoit asseurer
De son Hector la braue hardieffe.
Si de Hedin la peu seure fortresse
Contre Cæsar eust deu rien esperer,
Contre Cæsar la pouuoit remparer
Du preux Romain la vertueuse adresse.
Mais les destins, & les dieux ennemis
Ayant au sac l'un & l'autre soubmis,
Des deux aussi auoient la mort iuree,
Qui seuls pouuoient leurs rempars secourir.
Car vif Hector, Troye estoit asseuree :
Horace mort, Hedin deuoit perir.*

SVR LA MORT

DV

SEIGNEVR LEON STROZZI

Prieur de Capoua.

*Ne pensez pas que deffoubs ce tombeau
Du grand LEON la grandeur soit enclose,
Si petit lieu n'enclost si grande chose
Que la vertu, des thresors le plus beau.
Il est au ciel, ou dé-ia son flambeau,
Tel qu'aux plus beaux parangonner ie l'ose,*

*D'une lumiere heureusement descloſe
 Aux mariniers fait vn aſtre nouveau.
 Iadis la mer il couurit de ſes voiles,
 Ores luy plaiſt, mis au ranc des eſtoiles,
 Nous eſclairer aux lieux plus dangereux.
 Courage donc, Françoises neſs, courage,
 Ne craignez plus la tempeſte & l'orage,
 Ayant pour guide vn aſtre tant heureux.*

SVR LA MORT

DE

LA SEIGN. SYLVIA MIRANDOLA.

*Tu es donques encloſe en ce petit Tombeau,
 Et tout ce que le ciel en toy monſtra de beau,
 La vertu, le ſçauoir, la ieuneſſe & la grace,
 Et la merueille encor' du furnom de ta race,
 Les pleurs de ton eſpoux, & de tes ſœurs auſſi,
 N'ont ſçeu mouuoir la Mort, ny les Dieux à mercy.*

*Mais quiconques voudra egaler ta louange
 Par ſes vers, ó Syluie, il faudra qu'il ſe change
 En ce diuin Picus, honneur de tes Ayeux,
 Le Phœnix de ſon temps, cogneu iuſques aux cieux :
 Duquel, comme Italie, & tout le monde encore
 Les immortalz labeurs lit, apprend, & adore,
 Ainſi noſtre François ſtudieux de ton Nom,
 Enuoyra iuſqu'au ciel le bruit de ton renom.*

*Et pour auoir iadis allaiſſé ton enfance,
 Superbe à tout iamais ſe vantera la France,
 Ou ſoit qu'elle raconte avec l'honneſteté
 Ta grace également ioincte à la chaſteté,*

*Soit la grandeur de cœur, la sagesse avant l'aage,
Et dans vn corps de femme vn virile courage.*

EPITAPHE

DE MADAME L'ABESSE DE CAEN

Sœur de Monsieur le Cardinal de Chastillon.

*Mon frere m'a sacré ce marbre à la memoire,
Sachant qu'en vn seul Christ gist toute nostre gloire :
Par là son dueil aussi ne veult estre entendu,
Sachant qu'au vray Chrestien tel dueil est deffendu.
Pourquoy m'a donc sa main deffous ce marbre enclose ?
Pource qu'il ne pouuoit me donner autre chose.*

*Ce n'est moy (chere sœur) ce n'est moy qui te donne
Ce marbre elabouré, qui ton corps enuironne :
C'est la Religion, qui de sa propre main
T'a basti ce tombeau d'vn œuure plus qu'humain :
Non pour eterniser ta memoire en ce temple,
Mais à fin que ton nom soit vn public exemple.*

*Combien, mon frere cher, que j'aye estimé vaine,
Pendant que j'ay vescu, toute pompe mondaine,
Et que receué au ciel j'aye moins de soucy
De ce qu'on fai& la bas pour ceux qui sont icy,
Si m'est ta pieté toutefois agreable,
Pource qu'en m'honorant tu te rends honorable.*

*Je t'eusse bien dressé en marbre, ou en peinture,
En cuyure, ou en airain, plus riche sepulture,
Et tu la meritois : mais ton eternité
N'a soucy, comme nous, de telle vanité :
Encores crains-je bien, si le ciel ne dispense
Vn frere de pleurer, que mon pleur ne t'offense.*

*Ton pleur ne me desplai&st, si tu pleures en forte,
Que pour viue estre au ciel tu ne me penses morte :*

*Car si le pleur estoit aux bienheureux permis,
 Les morts deuroient pleurer leurs suruiuans amis.
 Si donc l'eternité est tousiours en presence,
 Ne pleure point ma mort, mais pleure mon absence.
 Si tu auois befoing d'un plus riche tombeau,
 P'eusse basti pour toy vn mausole nouueau :
 Si les pleurs te plaisoient, de pleurs i'eusse lauee
 Ceste pierre, où lon voit ta memoire engrauee :
 Mais le ciel est plus beau qu'un œuure Carien,
 Et pleurer ton trespas, seroit pleurer ton bien.*

AVTRE EPITAPHE.

*Loïse fut mon nom, mon furnom de Mailly,
 Qui deuant que la hault mon esprit feust sailly,
 D'un oncle Connestable eus la faueur prospere,
 D'un frere Cardinal, & d'un Amiral frere :
 Vn frere Colonel i'euz avecques ceux cy,
 De Caen ie feus Abbesse & de ce lieu aussi,
 Si heureuse ie feus pour vn tel parentage,
 Au Ciel (par vn seul Christ) ie le suis d'aduantage.*

SVR LA MORT DV SEIGNEVR D'ESSÉ.

*Horace fait rampart de sa poiçtrine
 Tant que le pont derriere feust froissé,
 Puis se voyant de l'ennemy pressé,
 Chargé de fer passa l'onde Latine :*

*Deuant le mur que la poudreuse mine
 D'vn fault horrible auoit ia renuersé,
 Le magnanime & vertueux d'Essé
 Soustint le choq de l'Espaigne mutine.
 L'vn plus heureux, à force de nager,
 Voyant ses murs eschappez du danger,
 Vif se rendit entre ceux de sa part :
 L'autre pouffé de plus braue entreprise,
 Dedaignant viure apres sa ville prise,
 Voulut mourir au pié de son rampart.*

SVR LA MORT

DV SEIGNEVR DE DAMPIERRE.

*D'aussi grand cœur, que le captif Romain,
 Craignant trop plus voir sa foy pariuree
 Que le danger de sa mort asseuree,
 Retourna voir l'aduersaire inhumain :
 Dampierre à peine eschappé de la main
 De l'ennemy, sa vertu obstinee
 Iusqu'à Hedin suyuant sa destinee
 Se vint encor' opposer au Germain.
 L'vn prisà plus sa foy que sa Prouince,
 L'autre sa vie ayma moins que son Prince :
 L'vn en mourant fut aux siens inutile,
 L'autre élisant plus profitable mort,
 Si le malheur n'eust esté le plus fort,
 Pouuoit sauuer à son Prince vne ville.*

SVR LA MORT

DV SEIGNEVR DE PIÉNE.

*Qui veult au vif imaginer la face
 Du gentil Piéne, alors que sa vertu
 Dessus le bord du rampart abbatu
 Vint faire teste à l'Espaignole audace :
 Se represente encor', de quelle grace
 Les Deciens iadis ont combatu,
 Ou cestuy-la, qui d'armes reuestu
 S'alla getter dans l'horrible creuace :
 Lors il voyra, combien vn cœur vaillant,
 Iusqu'à la mort pour l'honneur bataillant,
 Fait peu de cas de respandre sa vie :
 Et si dira le Prince bien-heureux,
 Qui a peu voir en lieu si dangereux
 Si brauement sa couronne seruie.*

SVR LA MORT

DV VICONTE DE BREZÉ.

*Estant iadis le Thebain Capitaine
 Entre les fiens iusqu'à la mort blessé,
 De luy ne fut son boucler delaiissé,
 Sans voir premier sa victoire certaine :
 Du fort Brezé la vigoreuse halaine,
 Bien que d'un plomb il eust le flanc persé,*

*Sans voir premier l'ennemy renuersé,
 Ne voulut onq' abandonner la plaine.
 Cestuy la pasle, & ia froid à demy,
 Certain d'auoir donté son ennemy,
 Ioyeusement s'estend sur la Campaigne :
 Et cestui-cy, pour gaige de sa foy,
 Iusques au camp rapporte avecques foy
 Sa mort, sa gloire, & la honte d'Espaigne.*

DU IEVNE MONGÉ.

*Le Delien fasché d'auoir perdu
 Mongé, l'honneur de sa plus docte bande,
 Qui suborné d'une vertu plus grande
 S'estoit de Mars au seruice rendu,
 L'ayant n'a guere' au passage attendu,
 Comme soudain la fureur luy commande,
 Prend sa visee, & contre luy desbande
 L'arc, qui en vain ne fut onques tendu.
 Puis tout à coup apres auoir songé,
 Combien la Mort, avecques vn Mongé,
 Auoit encor d'excellences rauies,
 Se repentit trop tard de son offense,
 Et à Mongé promist en recompense,
 Pour vne mort, mille immortelles vies.*

SVR LA MORT
DE LA IEVNESSE FRANÇOISE.

*Que n'ay-ie encor' la voix, qui plus hault tonne
Le bruit de ceux, qui d'un cœur indonté
Pour maintenir la Grecque liberté
Firent rougir les champs de Marathonne?
Tout ce grand rond, que la mer environne,
Oyroit sonner par l'immortalité
La hardiesse, & la fidelité,
Qui ont seruy la Françoise couronne.
Jeunesse heureuse, heureuse pour iamais,
Nous, noz enfans, noz nepueus deormais
Te nommerons l'honneur de ta Prouince,
Et si dirons que ton sang espandu
Ne pouuoit pas estre mieux despendu,
Qu'en soustenant le droit d'un si bon Prince.*





LES REGRETS
ET
AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

DE IOACH. DV BELLAY, ANG.ST

AD LECTOREM.

Quem, lector, tibi nunc damus libellum,
Hic fellisque simul, simulque mellis,
Permixtumque salis refert saporem.
Si gratum quid erit tuo palato,
Huc conuiuia veni, tibi hæc parata est
Cœna : sin minus, hinc faceffe, quæso :
Ad hanc te volui haud vocare cœnam.

A MONSIEVR D'AVANSON

CONSEILLIER DV ROY EN SON PRIVÉ CONSEIL.

*Si ie n'ay plus la faueur de la Muse,
Et si mes vers se trouuent imparfaits,
Le lieu, le temps, l'aage ou ie les ay faits,
Et mes ennuis leur seruiront d'excuse.*

*J'étois à Rome au milieu de la guerre,
 Sortant desjà de l'âge plus dispos,
 A mes travaux cherchant quelque repos,
 Non pour louange ou pour faueur acquerre.
 Ainsi void-on celuy, qui sur la plaine
 Picque le bœuf, ou traaille au rampart,
 Se resjouir, & d'un vers fait sans art
 S'esuertuer au travail de sa peine.
 Celuy aussi, qui dessus la galere
 Fait escumer les flots à l'environ,
 Ses tristes chants accorde à l'aviron,
 Pour esprouer la rame plus legere.
 On dit qu'Achille, en remaschant son ire,
 De tels plaisirs souloit s'entretenir,
 Pour addoucir le triste souvenir
 De sa maistresse, aux fredons de sa lyre.
 Ainsi flattoit le regret de la sienne
 Perdue, hélas, pour la seconde fois,
 Cil qui iadis aux rochers & aux bois
 Faisoit ouïr sa harpe Thracienne.
 La Muse ainsi me fait sur ce riuage,
 Ou ie languis banny de ma maison,
 Passer l'ennuy de la triste saison,
 Seule compagne à mon si long voyage.
 La Muse seule au milieu des alarmes
 Est asseuree, & ne pallist de peur :
 La Muse seule au milieu du labour
 Flatte la peine, & desseiche les larmes.
 D'elle ie tiens le repos & la vie,
 D'elle j'apprens à n'estre ambitieux,
 D'elle ie tiens les saints presens des Dieux,
 Et le mespris de fortune & l'ennuy.
 Aussi sçait-elle, avant des mon enuie
 Toujours guide le cours de mon plaisir,
 Que le deuoir, non l'amour deçir,
 Si longuement me tene d'ing de la France.
 Je voudrois bien (car pour honore la Muse
 J'ay sur mon dos chargè de pain & de vin)*

Ne m'estre au trac des neuf Sœurs arresté,
 Pour aller voir la source de Meduse.
 Mais que feray-ie à fin d'eschapper d'elles?
 Leur chant flatteur a trompé mes esprits,
 Et les appaz aux quels elles m'ont pris,
 D'un doulx lien ont englué mes ailes.
 Non autrement que d'une doulce force
 D'Ulysse estoient les compagnons liez,
 Et sans penser aux trauaux oubliez
 Aymoient le fruit qui leur seruoit d'amorce.
 Celuy qui a de l'amoureux breuuage
 Gousté, mal sain, le poison doulx-amer,
 Cognoit son mal, & contraint de l'aymer,
 Suit le lién qui le tient en seruage.
 Pour ce me plaiſt la doulce poëſie,
 Et le doulx trait par qui ie fus blessé :
 Des le berceau la Muse m'a laissé
 Cest aiguillon dedans la fantaisie.
 Ie suis content qu'on appelle folie
 De noz esprits la saincte deité,
 Mais ce n'est pas sans quelque vtilité
 Que telle erreur si doulcement nous lie.
 Elle esblouit les yeulx de la pensee
 Pour quelque fois ne voir nostre malheur,
 Et d'un doulx charme enchante la douleur,
 Dont nuit & iour nostre ame est offensee.
 Ainsi encor' la vineuse prestresse,
 Qui de ses criz Ide va remplissant,
 Ne sent le coup du thyrsse la blessant,
 Et ie ne fents le malheur qui me presse.
 Quelqu'un dira : de quoy seruent ces plaindes?
 Comme de l'arbre on void naistre le fruit,
 Ainsi les fruits que la douleur produit,
 Sont les souspirs & les larmes non feindes.
 De quelque mal vn chacun se lamente,
 Mais les moyens de plaindre sont diuers :
 J'ay, quant à moy, choisi celuy des vers,
 Pour defaigrir l'ennuy qui me tormente.

*Et c'est pourquoy d'une douce satyre
 Entremeslant les espines aux fleurs,
 Pour ne fascher le monde de mes pleurs,
 P'apreste icy le plus souuent à rire.
 Or si mes vers meritent qu'on les louë,
 Ou qu'on les blasme, à vous seul entre tous
 Je m'en rapporte icy : car c'est à vous,
 A vous, Seigneur, à qui seul ie les vouë :
 Comme celuy qui avec la sagesse
 Auez conioint le droit & l'equité,
 Et qui portez de toute antiquité
 Joint à vertu le tiltre de noblesse :
 Ne dedaignant, comme estoit la coustume,
 Le long habit, lequel vous honnorez,
 Comme celuy qui sage n'ignorez
 De combien sert le conseil & la plume.
 Ce fut pourquoy ce sage & vaillant Prince,
 Vous honorant du nom d'Ambassadeur,
 Sur vostre doz deschargea sa grandeur,
 Pour la porter en estrange prouince :
 Recompensant d'un estat honorable
 Vostre seruice, & tesmoignant assez
 Par le loyer de voz trauaux passez,
 Combien luy est tel seruice agreable.
 Qu'autant vous soit agreable mon liure,
 Que de bon cueur ie le vous offre icy :
 Du mesdisant i'auray peu de soucy,
 Et seray seur à tout iamais de viure.*

A SON LIVRE.

*Mon liure (& ie ne suis sur ton aise enuieux)
 Tu t'en iras sans moy voir la Court de mon prince.*

*Hé chetif que ie suis, combien en gré ie prinffe,
 Qu'vn heur pareil au tien fust permis à mes yeux!
 Là si quelqu'vn vers toy se monstre gracieux,
 Souhaite luy qu'il viue heureux en sa prouince :
 Mais si quelque malin obliquement te pince,
 Souhaite luy tes pleurs, & mon mal ennuieux,
 Souhaite luy encor' qu'il face vn long voyage,
 Et bien qu'il ait de veüe elongné son mesnage,
 Que son cueur, ou qu'il voise, y soit tousiours present :
 Souhaite qu'il vieillisse en longue seruitude,
 Qu'il n'esprouue à la fin que toute ingratitude,
 Et qu'on mange son bien pendant qu'il est absent.*

LES REGRETS.

I

*Ie ne veulx point fouiller au sein de la nature,
 Ie ne veulx point chercher l'esprit de l'vniuers,
 Ie ne veulx point fonder les abyfmes couuers
 Ny desseigner^{ss} du ciel la belle architecture :
 Ie ne peins mes tableaux de si riche peinture,
 Et si hauts argumens ne recherche à mes vers :
 Mais fuiuant de ce lieu les accidents diuers,
 Soit de bien, soit de mal, i'escris à l'adventure.
 Ie me plains à mes vers, si i'ay quelque regret :
 Ie me ris avec eulx, ie leur dy mon secret,
 Comme estans de mon cœur les plus seurs secretaires.
 Aussi ne veulx-je tant les pigner & friser,
 Et de plus braues noms ne les veulx desguiser,
 Que de papiers iournaux, ou bien de commentaires.*

II

*Vn plus sçauant que moy (Paschal) ira songer
 Aueques l'Ascrean dessus la double cyme :
 Et pour estre de ceulx, dont on fait plus d'estime,
 Dedans l'onde au cheual²⁹ tout nud s'ira plonger.
 Quant à moy, ie ne veulx, pour vn vers allonger,
 M'accourfir le cerueau : ny pour polir ma ryme,
 Me consumer l'esprit d'une songneuse lime,
 Frapper dessus ma table, ou mes ongles ronger.
 Aussi veulx-ie (Paschal) que ce que ie compose,
 Soit vne prose en ryme, ou vne ryme en prose³⁰,
 Et ne veulx pour cela le laurier meriter.
 Et peult estre que tel se pense bien habile,
 Qui trouuant de mes vers la ryme si facile,
 En vain trauaillera, me voulant imiter.*

III

*N'estant, comme ie suis, encor' exercité
 Par tant & tant de maux au ieu de la Fortune,
 Je suiuois d'Apollon la trace non commune,
 D'une sainte fureur sainctement agité.
 Ores ne sentant plus ceste diuinité,
 Mais picqué du souci qui fascheux m'importune,
 Vne adresse i'ay pris beaucoup plus opportune
 A qui se sent forcé de la necessité.
 Et c'est pourquoy (Seigneur) ayant perdu la trace,
 Que suit vostre Ronsard par les champs de la Grace,
 Je m'adresse ou ie voy le chemin plus batu :
 Ne me bastant le cœur, la force, ny l'haleine,
 De suiure, comme luy, par sueur & par peine,
 Ce penible sentier qui meine à la vertu.*

III

Je ne veulx fueilleter les exemplaires Grecz,
Je ne veulx retracer les beaux traits d'un Horace,
Et moins veulx-ie imiter d'un Petrarque la grace,
Ou la voix d'un Ronfard, pour chanter mes Regrets.
Ceulx qui sont de Phœbus vrais poëtes sacrez,
Animeront leurs vers d'une plus grand' audace :
Moy, qui suis agité d'une fureur plus basse,
Je n'entre si auant en si profonds secretz.
Je me contenteray de simplement escrire
Ce que la passion seulement me fait dire,
Sans rechercher ailleurs plus graues argumens.
Aussi n'ay-ie entrepris d'imiter en ce liure
Ceulx qui par leurs escripts se vantent de reuiure,
Et se tirer tous vifz dehors des monumens.

V

Ceulx qui sont amoureux, leurs amours chanteront,
Ceulx qui ayment l'honneur, chanteront de la gloire,
Ceulx qui sont pres du Roy, publieront sa victoire,
Ceulx qui sont courtisans, leurs faueurs vanteront,
Ceulx qui ayment les arts, les sciences diront,
Ceulx qui sont vertueux, pour tels se feront croire,
Ceulx qui ayment le vin, deuiseront de boire,
Ceulx qui sont de loistr, de fables escriront,
Ceulx qui sont mesdisans, se plairont à mesdire,
Ceulx qui sont moins fascheux, diront des mots pour rire,
Ceulx qui sont plus vaillans, vanteront leur valeur,
Ceulx qui se plaisent trop, chanteront leur louange,
Ceulx qui veulent flater, feront d'un diable un ange :
Moy qui suis malheureux, ie plaindray mon malheur.

VI

*Las ou est maintenant ce mespris de Fortune ?
 Ou est ce cœur vainqueur de toute aduerfité,
 Cest honneſte deſir de l'immortalité,
 Et ceſte honneſte flamme au peuple non commune ?
 Ou ſont ces doux plaiſirs, qu'au ſoir ſoubs la nuit brune
 Les Muſes me donnoient, alors qu'en liberté
 Deſſus le verd tapy d'un riuage eſquarté
 Je les menois danſer aux rayons de la Lune ?
 Maintenant la Fortune eſt maiſtreſſe de moy,
 Et mon cœur qui ſouloit eſtre maiſtre de ſoy,
 Eſt ſerf de mille maux & regrets qui m'ennuyent.
 De la poſterité ie n'ay plus de ſouci,
 Ceſte diuine ardeur, ie ne l'ay plus auſſi,
 Et les Muſes de moy, comme eſtranges, ſ'enfuyent.*

VII

*Ce pendant que la Court mes ouurages liſoit,
 Et que la Sœur du Roy, l'vniſque Marguerite,
 Me faiſant plus d'honneur que n'eſtoit mon merite,
 De ſon bel œil diuin mes vers fauoriſoit,
 Vne fureur d'eſprit au ciel me conduiſoit
 D'une aile qui la mort & les ſiecles euite,
 Et le docte troppeau qui ſur Parnaffe habite,
 De ſon feu plus diuin mon ardeur attifoit.
 Ores ie ſuis muet, comme on void la Prophete,
 Ne ſentant plus le Dieu, qui la tenoit ſuiette,
 Perdre ſoudainement la fureur & la voix.
 Et qui ne prend plaiſir qu'un Prince luy commande ?
 L'honneur nourrit les arts, & la Muſe demande
 Le theatre du peuple, & la faueur des Roys.*

VIII

*Ne t'esbahis (Ronsard) la moitié de mon ame,
 Si de ton Dubellay France ne lit plus rien,
 Et si aueques l'air du ciel Italien
 Il n'a humé l'ardeur qui l'Italie enflamme.
 Le saint rayon qui part des beaux yeux de ta dame :
 Et la sainte faueur de ton Prince & du mien,
 Cela (Ronsard) cela, cela merite bien
 De t'échauffer le cœur d'une si viue flamme.
 Mais moy, qui suis absent des raiç de mon Soleil,
 Comment puis-ie sentir échauffement pareil
 A celuy qui est pres de sa flamme diuine ?
 Les costaux soleilleç de pampre sont couuers,
 Mais des Hyperboreç les eternels hyuers
 Ne portent que le froid, la neige, & la bruine.*

IX

*France, mere des arts, des armes, & des loix,
 Tu m'as nourry long temps du lait de ta mamelle :
 Ores, comme vn aigneau qui sa nourrisse appelle,
 Le remplis de ton nom les antres & les bois.
 Si tu m'as pour enfant adoué quelquefois,
 Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle ?
 France, France, respons à ma triste querelle :
 Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.
 Entre les loups cruels i'erre parmy la plaine,
 Je sens venir l'hyuer, de qui la froide haleine
 D'une tremblante horreur fait heriffer ma peau.
 Las tes autres aigeaux n'ont faute de pasture,
 Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :
 Si ne suis-ie pourtant le pire du troupeau.*

X

*Ce n'est le fleuve Thusque au superbe riuage,
 Ce n'est l'air des Latins, ny le mont Palatin,
 Qui ores (mon Ronsard) me fait parler Latin,
 Changeant à l'estranger mon naturel langage.
 C'est l'ennuy de me voir trois ans, & d'auantage,
 Ainsi qu'un Prométhé, cloué sur l'Auentin,
 Ou l'espoir miserable & mon cruel destin,
 Non le ioug amoureux, me detient en seruage.
 Et quoy (Ronsard) & quoy, si au bord estranger
 Ouide osa sa langue en barbare changer
 Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre
 D'un change plus heureux? nul, puis que le François,
 Quoy qu'au Grec & Romain égalé tu te sois,
 Au riuage Latin ne se peult faire entendre.*

XI

*Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aspire,
 Bien que de telz tresors l'auarice n'ait soing,
 Bien que de telz harnois le soldat n'ait besoing,
 Bien que l'ambition telz honneurs ne desire :
 Bien que ce soit aux grands vn argument de rire,
 Bien que les plus rusez s'en tiennent le plus loing,
 Et bien que Dubellay soit suffisant tesmoing,
 Combien est peu prisé le mestier de la lyre :
 Bien qu'un art sans profit ne plaise au courtisan,
 Bien qu'on ne paye en vers l'oeuvre d'un artisan,
 Bien que la Muse soit de pauureté suyue :
 Si ne veulx-ie pourtant delaisser de chanter,
 Puis que le seul chant peult mes ennuyes enchanter,
 Et qu'aux Muses ie doiy bien six ans de ma vie.*

XII

*Veux le soing mefnager, dont trauaillé ie suis,
 Veux l'importun souci, qui sans fin me tormente,
 Et veux tant de regrets, desquelz ie me lamente,
 Tu t'esbahis souuent comment chanter ie puis.
 Ie ne chante (Magny) ie pleure mes ennuys,
 Ou, pour le dire mieulx, en pleurant ie les chante,
 Si bien qu'en les chantant, souuent ie les enchante :
 Voyla pourquoy (Magny) ie chante iours & nuicts.
 Ainsi chante l'ouurier en faisant son ourage,
 Ainsi le laboureur faisant son labourage,
 Ainsi le pelerin regrettant sa maison,
 Ainsi l'aduanturier en songeant à sa dame,
 Ainsi le marinier en tirant à la rame,
 Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.*

XIII

*Maintenant ie pardonne à la douce fureur,
 Qui m'a fait consumer le meilleur de mon aage,
 Sans tirer autre fruit de mon ingrat ourage,
 Que le vain passetemps d'une si longue erreur.
 Maintenant ie pardonne à ce plaisant labour,
 Puis que seul il endort le souci qui m'outrage,
 Et puis que seul il fait qu'au milieu de l'orage,
 Ainsi qu'aparauant, ie ne tremble de peur.
 Si les vers ont esté l'abus de ma ieunesse,
 Les vers seront aussi l'appuy de ma vieillesse :
 S'ils furent ma folie, ils seront ma raison,
 S'ils furent ma blesseure, ils seront mon Achille,
 S'ils furent mon venim, le scorpion vtile,
 Qui fera de mon mal la seule guerison.*

XIIII

Si l'importunité d'un créateur me fâche,
Les vers m'ostent l'ennuy du fâcheux créateur :
Et si je suis fâché d'un fâcheux serviteur,
Dessus les vers (Boucher) soudain je me desfâche.
Si quelqu'un dessus moy sa colère déflache,
Sur les vers je vomis le venin de mon cœur :
Et si mon foible esprit est recreu du labeur,
Les vers font que plus frais je retourne à ma tâche.
Les vers chassent de moy la molle oisiveté,
Les vers me font aymer la douce liberté,
Les vers chantent pour moy ce que dire je n'ose.
Si donc j'en recueillis tant de profits divers,
Demandes-tu (Boucher) dequoy servent les vers,
Et quel bien je reçois de ceulx que je compose?

XV

Panjas, veulx-tu sçavoir quels sont mes passetemps?
Je songe au lendemain, j'ay soing de la despense
Qui se fait chacun iour, & si fault que je pense
A rendre sans argent cent créateurs contents.
Je vays, je viens, je cours, je ne perds point le temps,
Je courtise un banquier, je prens argent d'avance :
Quand j'ay depesché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je pretends.
Qui me presente un compte, une lettre, un memoire,
Qui me dit que demain est iour de confistoire,
Qui me rompt le cerueau de cent propos divers :
Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie,
Aueques tout cela, dy (Panjas) je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers?

XVI

*Ce pendant que Magny suit son grand Auanson,
 Panjas son Cardinal, & moy le mien encore,
 Et que l'espoir flateur, qui noz beaux ans deuore,
 Appaste noz defirs d'un friand hameffon,
 Tu courtises les Roys & d'un plus heureux son
 Chantant l'heur de Henry, qui son fiecle decore,
 Tu t'honores toymesme, & celuy qui honore
 L'honneur que tu luy fais par ta docte chanson.
 Las & nous ce pendant nous consumons nostre aage
 Sur le bord incogneu d'un estrange riuage,
 Ou le malheur nous fait ces tristes vers chanter :
 Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
 Arrangez flanc à flanc parmy l'herbe nouvelle,
 Bien loing sur vn estang trois cygnes lamenter.*

XVII

*Après auoir long temps erré sur le riuage,
 Ou lon voit lamenter tant de chetifs de Court,
 Tu as atteint le bord, ou tout le monde court,
 Fuyant de pauureté le penible seruage.
 Nous autres ce pendant, le long de ceste plage,
 En vain tendons les mains vers le Nautonier sourd,
 Qui nous chasse bien loing : car, pour le faire court,
 Nous n'auons vn quattrin pour payer le naulage.
 Ainsi donc tu iouis du repos bienheureux,
 Et comme font là bas ces doctes amoureux,
 Bien auant dans vn bois te perds avec ta dame :
 Tu bois le long oubly de tes trauaux passez,
 Sans plus penser en ceulx que tu as delaissez,
 Criant deffus le port, ou tirant à la rame.*

XVIII

*Si tu ne sçais (Morel) ce que ie fais icy,
 Je ne fais pas l'amour, ny autre tel ourage :
 Je courtise mon maistre, & si fais d'auantage,
 Ayant de sa maison le principal souci.
 Mon Dieu (ce diras-tu) quel miracle est-ce cy,
 Que de voir Dubellay se mesler du mesnage,
 Et composer des vers en vn autre langage !
 Les loups & les aigneaux s'accordent tout ainsi.
 Voila que c'est (Morel) : la douce poësie
 M'accompagne par tout, sans qu'autre fantaisie
 En si plaisant labeur me puisse rendre oisif.
 Mais tu me respondras : Donne, si tu es sage,
 De bonne heure congé au cheual qui est d'aage,
 De peur qu'il ne s'empire, & deuienne poussif.*

XIX

*Ce pendant que tu dis ta Cassandre diuine,
 Les louanges du Roy, & l'heritier d'Heçtor,
 Et ce Montmorancy, nostre François Nestor,
 Et que de sa faueur Henry t'estime digne :
 Je me pourmene seul sur la riue Latine,
 La France regrettant, & regrettant encor
 Mes antiques amis, mon plus riche tresor,
 Et le plaisant seiour de ma terre Angeuine.
 Je regrette les bois, & les champs blondiffans
 Les vignes, les iardins, & les prez verdiffans,
 Que mon fleuue trauerse : icy pour recompense
 Ne voyant que l'orgueil de ces monceaux pierreux,
 Ou me tient attaché d'vn espoir malheureux,
 Ce que possede moins celuy qui plus y pense.*

XX

*Heureux, de qui la mort de sa gloire est suiue,
 Et plus heureux celuy, dont l'immortalité
 Ne prend commencement de la posterité,
 Mais deuant que la mort ait son ame rauie.
 Tu iouis (mon Ronsard) mesmes durant ta vie,
 De l'immortel honneur que tu as merité :
 Et deuant que mourir (rare felicité)
 Ton heureuse vertu triomphe de l'enuie.
 Courage donc (Ronsard) la victoire est à toy,
 Puis que de ton costé est la faueur du Roy :
 Ia du laurier vainqueur tes temples se couronnent,
 Et ia la tourbe espede à l'entour de ton flanc
 Ressemble ces esprits, qui là bas enuironnent
 Le grand prestre de Thrace au long fourpely blanc.*

XXI

*Comte, qui ne fis onc compte de la grandeur,
 Ton Dubellay n'est plus : ce n'est plus qu'une fouche,
 Qui dessus vn ruisseau d'un doz courbé se couche,
 Et n'a plus rien de vif, qu'un petit de verdure.
 Si j'escry quelquefois, ie n'escry point d'ardeur,
 J'escry naïuement tout ce qu'au cœur me touche,
 Soit de bien, soit de mal, comme il vient à la bouche,
 En vn stile aussi lent, que lente est ma froideur.
 Vous autres ce pendant, peintres de la nature,
 Dont l'art n'est pas enclos dans vne protraiture,
 Contrefaites des vieux les ouurages plus beaux.
 Quant à moy, ie n'aspire à si haulte louange,
 Et ne sont mes protraits aupres de voz tableaux,
 Non plus qu'est vn lanet aupres d'un Michelange.*

XXII

*Ores, plus que iamais, me plaiſt d'aymer la Muſe,
 Soit qu'en François i'eſcriue, ou langage Romain,
 Puis que le iugement d'un Prince tant humain,
 De ſi grande faueur enuers les lettres uſe.
 Donq le ſacré meſtier, ou ton eſprit ſ'amuſe,
 Ne fera deſormais vn exercice vain,
 Et le tardif labeur, que nous promet ta main,
 Deſormais pour Francus n'aura plus nulle excuſe :
 Ce pendant (mon Ronſard) pour tromper mes ennuys,
 Et non pour m'enrichir, ie ſuiuray, ſi ie puis,
 Les plus humbles chanſons de ta Muſe laſſee.
 Auſſi chaſcun n'a pas mérité que d'un Roy
 La liberalité luy face, comme à toy,
 Ou ſon archet doré, ou ſa lyre croſſee.*

XXIII

*Ne lira-lon iamais que ce Dieu rigoureux?
 Iamais ne lira-lon que ceſte Idaliene?
 Ne vaira-lon iamais Mars ſans la Cypriene?
 Iamais ne vaira-lon que Ronſard amoureux?
 Retiſtra-lon touſiours, d'un tour laborieux,
 Ceſte toile, argument d'une ſi longue peine?
 Reuira-lon touſiours Oreſte ſur la ſcene?
 Sera touſiours Roland par amour furieux?
 Ton Francus, ce pendant, a beau haulſer les voiles
 Dreſſer le gouuernail, eſpier les eſtoiles,
 Pour aller ou il deuſt eſtre ancré deſormais :
 Il a le vent à gré, il eſt en équippage,
 Il eſt encor pourtant ſur le Troyen riuage,
 Auſſi croy-ie (Ronſard) qu'il n'en partit iamais.*

XXIIII

*Qu'heureux tu es (Baïf) heureux, & plus qu'heureux,
 De ne fuiure abusé ceste aueugle Deesse,
 Qui d'un tour inconstant & nous haulse & nous baisse,
 Mais cest aueugle enfant qui nous fait amoureux!
 Tu n'esproues (Baïf) d'un maistre rigoureux
 Le feure sourcy : mais la douce rudesse
 D'une belle, courtoise, & gentile maistresse,
 Qui fait languir ton cœur doucement langoureux.
 Moy chetif ce pendant loing des yeux de mon Prince,
 Je vieillis malheureux en estrange prouince,
 Fuyant la pauureté : mais las ne fuyant pas
 Les regrets, les ennuys, le trauail, & la peine,
 Le tardif repentir d'une esperance vaine,
 Et l'importun souci, qui me suit pas à pas.*

XXV

*Malheureux l'an, le mois, le iour, l'heure, & le point,
 Et malheureuse soit la flateuse esperance,
 Quand pour venir icy i'abandonnay la France :
 La France, & mon Aniou, dont le desir me poingt.
 Vrayment d'un bon oyseau guidé ie ne fus point,
 Et mon cœur me donnoit assez signifiante,
 Que le ciel estoit plein de mauuaise influence,
 Et que Mars estoit lors à Saturne conioint.
 Cent fois le bon aduis lors m'en voulut distraire,
 Mais toujours le destin me tiroit au contraire :
 Et si mon desir n'eust aueuglé ma raison,
 N'estoit-ce pas assez pour rompre mon voyage,
 Quand sur le sueil de l'huis, d'un finistre presage,
 Le me blessay le pied sortant de ma maison?*

XXVI

*Si celuy qui s'appreste à faire vn long voyage,
 Doit croire cestuy là qui a ia voyagé,
 Et qui des flots marins longuement oultragé,
 Tout moite & degoutant s'est sauué du naufrage :*
*Tu me croiras (Ronsard) bien que tu sois plus sage,
 Et quelque peu encor (ce croy-ie) plus aagé,
 Puis que i'ay deuant toy en ceste mer nagé,
 Et que desia ma nef descouure le riuage.*
*Donques ie t'aduertis, que ceste mer Romaine,
 De dangereux escueils & de bancs toute pleine,
 Cache mille perils, & qu'icy bien souuent,
 Trompé du chant pippeur des monstres de Sicile,
 Pour Charybde eüter tu tomberas en Scylle,
 Si tu ne sçais nager d'une voile à tout vent.*

XXVII

*Ce n'est l'ambition, ny le soing d'acquérir,
 Qui m'a fait delaisser ma riue paternelle,
 Pour voir ces monts couuers d'une neige eternelle,
 Et par mille dangers ma fortune querir.*
*Le vray honneur, qui n'est coustumier de perir,
 Et la vraye vertu, qui seule est immortelle,
 Ont comblé mes desirs d'une abondance telle,
 Qu'un plus grand bien aux Dieux ie ne veulx requérir.*
*L'honneste seruitude, ou mon deuoir me lie,
 M'a fait passer les monts de France en Italie,
 Et demeurer trois ans sur ce bord estrange,
 Ou ie vy languissant : ce seul deuoir encore
 Me peult faire changer France à l'Inde & au More,
 Et le ciel à l'enfer me peult faire changer.*

XXVIII

*Quand ie te dis adieu, pour m'en venir icy,
Tu me dis (mon Lahaye) il m'en souuient encore,
Souuienne toy, Bellay, de ce que tu es ore,
Et comme tu t'en vas, retourne t'en ainsi.
Et tel comme ie vins, ie m'en retourne aussi :
Hors mis vn repentir qui le cœur me deuore,
Qui me ride le front, qui mon chef decolore,
Et qui me fait plus bas enfoncer le sourcy.
Ce triste repentir, qui me ronge, & me lime,
Ne vient (car i'en suis net) pour sentir quelque crime,
Mais pour m'estre trois ans à ce bord arresté :
Et pour m'estre abusé d'une ingrante esperance,
Qui pour venir icy trouuer la pauureté,
M'a fait (sot que ie suis) abandonner la France.*

XXIX

*Ie hay plus que la mort vn ieune casanier,
Qui ne sort iamais hors, sinon aux iours de feste,
Et craignant plus le iour qu'une sauuage beste,
Se fait en sa maison luy mesmes prisonnier.
Mais ie ne puis aymer vn vieillard voyager,
Qui court deça dela, & iamais ne s'arreste,
Ains des pieds moins leger, que leger de la teste,
Ne seiourne iamais non plus qu'un messager.
L'un sans se trauailler en feureté demeure,
L'autre qui n'a repos iusques à tant qu'il meure,
Trauerse nuit & iour mille lieux dangereux :
L'un passe, riche & sot, heureusement sa vie,
L'autre plus souffreteux qu'un pauure qui mendie,
S'acquiert en voyageant un sçauoir malheureux.*

XXX

*Quiconques (mon Bailleul) fait longuement seiour
 Soubs vn ciel incogneu, & quiconques endure
 D'aller de port en port cherchant son aduventure,
 Et peult viure estranger deffoubs vn autre iour :
 Qui peult mettre en oubly de ses parents l'amour,
 L'amour de sa maistresse, & l'amour que nature
 Nous fait porter au lieu de nostre nourriture,
 Et voyage tousiours sans penser au retour :
 Il est fils d'un rocher, ou d'une ourse cruelle,
 Et digne qui iadis ait succé la mamelle
 D'une tygre inhumaine : encor ne void on point
 Que les fiers animaux en leurs forts ne retournent,
 Et ceulx qui parmy nous domestiques seiournent,
 Tousiours de la maison le doulx desir les poingt.*

XXXI

*Heureux qui, comme Vlyffe, a fait vn beau voyage,
 Ou comme cestuy là qui conquist la toison,
 Et puis est retourné, plein d'usage & raison,
 Viure entre ses parents le reste de son aage!
 Quand reuoiray-ie, hélas, de mon petit village
 Fumer la cheminee : & en quelle saison
 Reuoiray-ie le clos de ma pauvre maison,
 Qui m'est vne prouince, & beaucoup d'auantage?
 Plus me plaist le seiour qu'ont basty mes ayeux,
 Que des palais Romains le front audacieux :
 Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,
 Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
 Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
 Et plus que l'air marin la douceur Angeuine.*

XXXII

*Je me feray sçauant en la philosophie,
 En la mathematique, & medicine auffi :
 Je me feray legiste, & d'un plus hault souci
 Apprendray les secrets de la theologie :
 Du lut, & du pinceau i'esbateray ma vie,
 De l'escrime & du bal. Je discourois ainsi,
 Et me vançois en moy d'apprendre tout cecy,
 Quand ie changeay la France au seiour d'Italie.
 O beaux discours humains ! ie suis venu si loing,
 Pour m'enrichir d'ennuy, de vieillesse, & de foing,
 Et perdre en voyageant le meilleur de mon aage.
 Ainsi le marinier souuent pour tout tresor
 Rapporte des harencs en lieu de lingots d'or,
 Ayant fait, comme moy, vn malheureux voyage.*

XXXIII

*Que feray-ie, Morel ? dy moy, si tu l'entends,
 Feray-ie encor icy plus longue demurance,
 Ou si i'iray reuoir les campagnes de France,
 Quand les neiges fondront au soleil du printemps ?
 Si ie demeure icy, hélas ie perds mon temps,
 A me repaistre en vain d'une longue esperance :
 Et si ie veulx ailleurs fonder mon assurance,
 Ie fraude mon labeur du loyer que i'attens.
 Mais fault il viure ainsi d'une esperance vaine ?
 Mais fault il perdre ainsi bien trois ans de ma peine ?
 Ie ne bougeray donc. Non, non, ie m'en iray.
 Ie demourray pourtant, si tu le me conseilles.
 Hélas (mon cher Morel) dy moy que ie feray,
 Car ie tiens, comme on dit, le loup par les oreilles³¹.*

XXXVI

*Depuis que i'ay laissé mon naturel seiour,
 Pour venir ou le Tybre aux flots tortuz ondoye,
 Le ciel a veu trois fois par son oblique voye
 Recommencer son cours la grand' lampe du iour.
 Mais i'ay si grand desir de me voir de retour,
 Que ces trois ans me sont plus qu'un siege de Troye,
 Tant me tarde (Morel) que Paris ie reuoye,
 Et tant le ciel pour moy fait lentement son tour.
 Il fait son tour si lent, & me semble si morne,
 Si morne, & si pesant, que le froid Capricorne
 Ne m'accourfit les iours, ny le Cancre les nuïds.
 Voila (mon cher Morel) combien le temps me dure
 Loing de France & de toy, & comment la nature
 Fait toute chose longue aueques mes ennuis.*

XXXVII

*C'estoit ores, c'estoit qu'à moy ie deuois viure,
 Sans vouloir estre plus, que cela que ie suis,
 Et qu'heureux ie deuois de ce peu que ie puis,
 Viure content du bien de la plume, & du liure.
 Mais il n'a pleu aux Dieux me permettre de suiure
 Ma ieune liberté, ny faire que depuis
 Je vesquisse aussi franc de trauaux & d'ennuis,
 Comme d'ambition i'estois franc & deliure.
 Il ne leur a pas pleu qu'en ma vieille saison
 Je sceusse quel bien c'est de viure en sa maison,
 De viure entre les siens sans crainte & sans enuie :
 Il leur a pleu (helas) qu'à ce bord estrangier
 Je veisse ma franchise en prison se changer,
 Et la fleur de mes ans en l'hyuer de ma vie.*

XXXVIII

*O qu'heureux est celuy qui peult passer son aage
 Entre pareils à foy ! & qui sans fiction,
 Sans crainte, sans enuie, & sans ambition,
 Regne paisiblement en son pauvre mefnage !
 Le miserable soing d'acquérir d'auantage
 Ne tyrannise point sa libre affection,
 Et son plus grand desir, desir sans passion,
 Ne s'estend plus auant que son propre heritage.
 Il ne s'empesche point des affaires d'autruy,
 Son principal espoir ne depend que de luy,
 Il est sa court, son roy, sa faueur, & son maistre³².
 Il ne mange son bien en pais estrangier,
 Il ne met pour autruy sa personne en danger,
 Et plus riche qu'il est ne voudroit iamais estre.*

XXXIX

*Payme la liberté, & languis en seruice,
 Je n'ayme point la Court, & me fault courtiser,
 Je n'ayme la feintise, & me fault deguifer,
 J'ayme simplicité, & n'apprens que malice :
 Je n'adore les biens, & sers à l'auarice,
 Je n'ayme les honneurs, & me les fault prifer,
 Je veulx garder ma foy, & me la fault briser,
 Je cherche la vertu, & ne trouue que vice :
 Je cherche le repos, & trouuer ne le puis,
 J'embrasse le plaisir, & n'esprouue qu'ennuis,
 Je n'ayme à discourir, en raison ie me fonde :
 J'ay le corps maladif, & me fault voyager,
 Je suis né pour la Muse, on me fait mefnager :
 Ne suis-ie pas (Morel) le plus chetif du monde ?*

XL

*Vn peu de mer tenoit le grand Dulichien
 D'Ithaque separé, l'Appennin porte-nue,
 Et les monts de Sauoye à la teste chenue
 Me tiennent loing de France au bord Ausonien.
 Fertile est mon seiour, sterile estoit le sien,
 Je ne suis des plus fins, sa finesse est cogneue :
 Les siens gardant son bien attendoient sa venue,
 Mais nul en m'attendant ne me garde le mien.
 Pallas sa guide estoit, ie vays à l'aventure,
 Il fut dur au trauail, moy tendre de nature :
 A la fin il ancra sa nauire à son port,
 Je ne suis asseuré de retourner en France :
 Il feit de ses haineux vne belle vengeance,
 Pour me venger des miens ie ne suis assez fort.*

XLI

*N'estant de mes ennuis la fortune assouuie,
 A fin que ie deuinsse à moy-mesme odieux,
 M'osta de mes amis celuy que i'aymois mieux,
 Et sans qui ie n'auois de viure nulle enuie.
 Donc l'eternelle nuit a ta clarté rauie,
 Et ie ne t'ay suiuy parmy ces obscurs lieux !
 Toy, qui m'as plus aymé que ta vie & tes yeux,
 Toy, que i'ay plus aymé que mes yeux & ma vie.
 Helas, cher compaignon, que ne puis-ie estre encor
 Le frere de Pollux, toy celuy de Castor,
 Puis que nostre amitié fut plus que fraternelle ?
 Reçoy donques ces pleurs, pour gage de ma foy,
 Et ces vers qui rendront, si ie ne me deçoy,
 De si rare amitié la memoire eternelle.*

XLII

*C'est ores, mon Vineus, mon cher Vineus, c'est ore,
 Que de tous les chetifs le plus chetif ie suis,
 Et que ce que j'estois, plus estre ie ne puis,
 Ayant perdu mon temps, & ma ieunesse encore.
 La paureté me suit, le souci me deuore,
 Tristes me sont les iours, & plus tristes les nuits.
 O que ie suis comblé de regrets, & d'ennuis!
 Pleust à Dieu que ie fusse vn Pasquin ou Marphore,
 Je n'aurois sentiment du malheur qui me poingt :
 Ma plume seroit libre, & si ne craindrois point
 Qu'vn plus grand contre moy peust exercer son ire.
 Affeure toy, Vineus, que celuy seul est Roy,
 A qui mesmes les Rois ne peuuent donner loy,
 Et qui peult d'vn chacun à son plaisir escrire.*

XLIII

*Je ne commis iamais fraude, ne malefice,
 Je ne doutay iamais des poinçs de nostre foy,
 Je n'ay point violé l'ordonnance du Roy,
 Et n'ay point esproué la rigueur de iustice :
 J'ay fait à mon seigneur fidelement seruice,
 Je fais pour mes amis ce que ie puis & doy,
 Et croy que iusqu'icy nul ne se plaint de moy,
 Que vers luy j'aye fait quelque mauuais office.
 Voila ce que ie suis, & toutefois, Vineus,
 Comme vn qui est aux Dieux & aux hommes haineux,
 Le malheur me poursuit, & tousiours m'importune :
 Mais j'ay ce beau confort en mon aduersité,
 C'est qu'on dit que ie n'ay ce malheur merité,
 Et que digne ie suis de meilleure fortune.*

XLIII

Si pour auoir passé sans crime sa ieunesse,
Si pour n'auoir d'vsure enrichy sa maison,
Si pour n'auoir commis homicide ou traïson,
Si pour n'auoir vsé de mauuaise finesse,
Si pour n'auoir iamais violé sa promesse,
On se doit refiouir en l'arriere saison,
Le dois à l'aduenir, si i'ay quelque raison,
D'vn grand contentement consoler ma vieilleffe.
Je me console donc en mon aduersité,
Ne requerant aux Dieux plus grand' felicité,
Que de pouuoir durer en ceste patience.
O Dieux, si vous auez quelque souci de nous,
Ottroyez moy ce don, que i'espere de vous,
Et pour vostre pitié, & pour mon innocence.

XLV

O marastre nature³³ (& marastre es-tu bien,
De ne m'auoir plus sage ou plus heureux fait naistre)
Pourquoy ne m'as-tu fait de moy mesme le maistre,
Pour suiure ma raison, & viure du tout mien?
Je voy les deux chemins, & de mal, & de bien :
Je sçay que la vertu m'appelle à la main dextre,
Et toutefois il fault que ie tourne à fenestre,
Pour suiure vn traïstre espoir, qui m'a fait du tout sien.
Et quel profit en ay-ie? ô belle recompense!
Je me suis consumé d'vne vaine despense,
Et n'ay fait autre acquest que de mal & d'ennuy.
L'estranger recueille le fruit de mon seruice,
Le traueille mon corps d'vn indigne exercice,
Et porte sur mon front la vergongne d'autruy.

* XLVI

*Si par peine, & sueur, & par fidélité,
 Par humble seruitude, & longue patience,
 Employer corps, & biens, esprit, & conscience,
 Et du tout mespriser sa propre vtilité :*
*Si pour n'auoir iamais par importunité
 Demandé benefice, ou autre recompense,
 On se doit enrichir, i'auray (comme ie pense)
 Quelque bien à la fin, car ie l'ay merité.*
*Mais si par larrecin aduancé lon doit estre,
 Par mentir, par flater, par abuser son maistre,
 Et pis que tout cela faire encor bien souuent :*
*Je cognois que ie seme au riuage infertile,
 Que ie veulx cribler l'eau, & que ie bats le vent,
 Et que ie suis (Vineus) seruiteur inutile.*

XLVII

*Si onques de pitié ton ame fut atteinte,
 Voyant indignement ton amy tormenté,
 Et si onques tes yeux ont experimenté,
 Les poignans esguillons d'une douleur non feinte,
 Voy la mienne en ces vers sans artifice peinte,
 Comme sans artifice est ma simplicité :*
*Et si pour moy tu n'es à plorer incité,
 Ne te ry pour le moins des souspirs de ma plainte.*
*Ainsi (mon cher Vineus) iamais ne puiffes-tu
 Esprouer les regrets qu'esprouue vne vertu,
 Qui se voit defrauder du loyer de sa peine :*
*Ainsi l'œil de ton Roy fauorable te soit,
 Et ce qui des plus fins l'esperance decoit,
 N'abuse ta bonté d'une promesse vaine.*

XLVIII

*O combien est heureux, qui n'est contraint de feindre
 Ce que la verité le contraint de penser,
 Et à qui le respect d'un qu'on n'ose offenser,
 Ne peult la liberté de sa plume contreindre !
 Las, pourquoy de ce nœu sens-ie la mienne estreindre,
 Quand mes iustes regrets ie cuide commencer ?
 Et pourquoy ne se peult mon ame dispenser
 De ne sentir son mal, ou de s'en pouvoir plaindre ?
 On me donne la geine, & si n'ose crier,
 On me void tormenter, & si n'ose prier
 Qu'on ait pitié de moy. O peine trop suiette !
 Il n'est feu si ardant, qu'un feu qui est enclos,
 Il n'est si fascheux mal, qu'un mal qui tient à l'os,
 Et n'est si grand' douleur, qu'une douleur muette.*

XLIX

*Si apres quarante ans de fidele seruice,
 Que celuy que ie sers, a fait en diuers lieux,
 Employant, liberal, tout son plus & son mieux
 Aux affaires qui sont de plus digne exercice,
 D'un haineux estrangier l'enuieuse malice
 Exerce contre luy son courage odieux,
 Et sans auoir soucy des hommes ny des Dieux,
 Oppose à la vertu l'ignorance & le vice :
 Me doy-ie tormenter, moy, qui suis moins que rien,
 Si par quelqu'un (peult estre) enuieux de mon bien,
 Je ne treuue à mon gré la faueur opportune ?
 Je me console donc, & en pareille mer,
 Voyant mon cher Seigneur au danger d'abyfmer,
 Il me plaist de courir vne mesme fortune.*

L

Sortons (*Dilliers*) sortons, faisons place à l'enuie,
 Et fuyons deormais ce tumulte ciuil,
 Puis qu'on y void prifer le plus lasche & plus vil,
 Et la meilleure part estre la moins suiuite.
 Allons ou la vertu, & le sort nous conuie,
 Deussions nous voir le Scythe, ou la source du Nil,
 Et nous donnons plus-tost vn eternal exil,
 Que tacher d'un seul poinct l'honneur de nostre vie.
 Sus donques, & deuant que le cruel vainqueur
 De nous face vne fable au vulgaire moqueur,
 Banissons la vertu d'un exil volontaire.
 Et quoy? ne sçais-tu pas que le bany Romain,
 Bien qu'il fust dechassé de son peuple inhumain,
 Fut pourtant adoré du barbare coursaire?

LI

Mauny, prenons en gré la mauuaise fortune,
 Puis que nul ne se peut de la bonne aßeurer,
 Et que de la mauuaise on peut bien esperer,
 Estant son naturel de n'estre iamais vne.
 Le sage nocher craint la faueur de Neptune,
 Sachant que le beau temps long temps ne peut durer :
 Et ne vault-il pas mieux quelque orage endurer,
 Que d'auoir tousiours peur de la mer importune?
 Par la bonne fortune on se trouue abusé,
 Par la fortune aduerse on deuiet plus rusé :
 L'une esteint la vertu, l'autre la fait paroistre :
 L'une trompe noz yeux d'un visage menteur,
 L'autre nous fait l'amy cognoistre du flateur,
 Et si nous fait encor' à nous mesmes cognoistre.

LII

*Si les larmes seruoient de remede au malheur,
 Et le pleurer pouuoit la tristesse arrester,
 On deuroit (Seigneur mien) les larmes acheter,
 Et ne se trouueroit rien si cher que le pleur.
 Mais les pleurs en effect sont de nulle valeur :
 Car soit qu'on ne se veuille en pleurant tormenter,
 Ou soit que nuict & iour on veuille lamenter,
 On ne peut diuertir le cours de la douleur.
 Le cœur fait au cerueau ceste humeur exhaler,
 Et le cerueau la fait par les yeux deualer,
 Mais le mal par les yeux ne s'allambique pas.
 Dequoy donques nous sert ce fascheux larmoyer ?
 De ietter, comme on dit, l'huile sur le foyer,
 Et perdre sans profit le repos & repas.*

LIII

*Viuons (Gordes) viuons, viuons, & pour le bruit
 Des vieillards ne laissons à faire bonne chere :
 Viuons, puis que la vie est si courte & si chere,
 Et que mesmes les Roys n'en ont que l'vsufruit.
 Le iour s'esteint au soir, & au matin reluit,
 Et les saisons refont leur course coustumiere :
 Mais quand l'homme a perdu ceste douce lumiere,
 La mort luy fait dormir vne eternelle nuict.
 Donc imiterons-nous le viure d'une beste ?
 Non, mais deuers le ciel leuans tousiours la teste,
 Gousterons quelque fois la douceur du plaisir.
 Celuy vrayement est fol, qui changeant l'assurance
 Du bien qui est present, en douteuse esperance,
 Veult tousiours contredire à son propre desir.*

LIII

*Maraud, qui n'es maraud que de nom seulement,
 Qui dit que tu es sage, il dit la verité :
 Mais qui dit que le soing d'euter paureté
 Te ronge le cerueau, ta face le desment.
 Celuy vrayement est riche & vit heureusement,
 Qui s'esloignant de l'une & l'autre extremité,
 Prescrit à ses desirs vn terme limité :
 Car la vraye richesse est le contentement.
 Sus donc (mon cher Maraude) pendant que nostre maistre,
 Que pour le bien publiq la nature a fait naistre,
 Se torment l'esprit des affaires d'autruy,
 Va deuant à la vigne apprester la Jalade :
 Que sçait-on qui demain sera mort, ou malade ?
 Celuy vit seulement, lequel vit auiourdhuy.*

LV

*Montigné (car tu es aux procez vsité)
 Si quelqu'un de ces Dieux, qui ont plus de puissance,
 Nous promet de tous biens paisible iouissance,
 Nous obligeant par Styx toute sa deité,
 Il s'est mal enuers nous de promesse acquitté,
 Et deuant Iuppiter en deons faire instance :
 Mais si lon ne peut faire aux Parques resistance,
 Qui iugent par arrest de la fatalité,
 Nous n'en appellerons, attendu que ne sommes
 Plus priuilegiez, que sont les autres hommes
 Condamnez, comme nous, en pareille action :
 Mais si l'ennuy vouloit sur nostre fantaisie,
 Par vertu du malheur faire quelque saisie,
 Nous nous opposerions à l'exécution.*

LVI

*Baïf, qui, comme moy, prouues l'aduerfité,
 Il n'est pas tousiours bon de combatre l'orage,
 Il faut caler la voile, & de peur du naufrage,
 Ceder à la fureur de Neptune irrité.
 Mais il ne fault auffi par crainte & vilité
 S'abandonner en proye : il fault prendre courage,
 Il fault feindre souuent l'esperoir par le visage,
 Et fault faire vertu de la neceffité.
 Donques sans nous ronger le cœur d'un trop grand foing,
 Mais de nostre vertu nous aidant au befoing,
 Combatons le malheur. Quant à moy, ie proteste
 Que ie veulx deormais Fortune despiter,
 Et que s'elle entreprend le me faire quitter,
 Ie le tiendray (Baïf) & fust-ce de ma reste.*

LVII

*Ce pendant que tu fais le lieure par la plaine,
 Le sanglier par les bois, & le milan par l'aer,
 Et que voyant le sacre, ou l'esperuier voler,
 Tu t'exerces le corps d'une plaisante peine,
 Nous autres malheureux suiions la court Romaine,
 Ou, comme de ton temps, nous n'oyons plus parler
 De rire, de saulter, de danser, & baller,
 Mais de sang, & de feu, & de guerre inhumaine.
 Pendant, tout le plaisir de ton Gorde, & de moy,
 C'est de te regretter, & de parler de toy,
 De lire quelque autheur, ou quelque vers escrire.
 Au reste (mon Dagaut) nous n'esprouons icy
 Que peine, que trauail, que regret, & soucy,
 Et rien, que le Breton, ne nous peult faire rire.*

LVIII

*Le Breton est sçauant, & sçait fort bien escrire
 En François, & Tuscan, en Grec, & en Romain,
 Il est en son parler plaisant & fort humain,
 Il est bon compaignon, & dit le mot pour rire.
 Il a bon iugement, & sçait fort bien eslire
 Le blanc d'avec le noir : il est bon escriuain,
 Et pour bien compasser vne lettre à la main,
 Il y est excellent autant qu'on sçauroit dire.
 Mais il est paresseux, & craint tant son mestier,
 Que s'il deuoit ieuner, ce croy-ie, vn mois entier,
 Il ne trauailleroit seulement vn quart d'heure :
 Bref il est si poltron, pour bien le deuifer,
 Que depuis quatre mois, qu'en ma chambre il demeure,
 Son vmbre seulement me fait poltronnifer.*

LIX

*Tu ne me vois iamais (Pierre) que tu ne die
 Que i'estudie trop, que ie face l'amour,
 Et que d'auoir tousiours ces liures à l'entour,
 Rend les yeux esblouis, & la teste eslourdie.
 Mais tu ne l'entens pas : car ceste maladie
 Ne me vient du trop lire, ou du trop long seiour,
 Ains de voir le bureau, qui se tient chascun iour :
 C'est, Pierre mon amy, le liure ou i'estudie.
 Ne m'en parle donc plus, autant que tu as cher
 De me donner plaisir, & de ne me fascher :
 Mais bien en ce pendant que d'vne main habile
 Tu me laues la barbe, & me tonds les cheueulx,
 Pour me defennuyer, conte moy si tu veulx,
 Des nouvelles du Pape, & du bruit de la ville.*

LX

*Seigneur, ne pensez pas d'ouïr chanter icy
 Les louanges du Roy, ny la gloire de Guyse,
 Ny celle que se font les Chastillons acquise,
 Ny ce Temple sacré au grand Montmorancy.
 N'y pensez voir encor' le feuere sourcy
 De madame Sageffe, ou la braue entreprise,
 Qui au Ciel, aux Dæmons, aux Estoilles s'est prise,
 La Fortune, la Mort, & la Iustice aussi :
 De l'Or encore moins, de luy ie ne suis digne :
 Mais bien d'un petit Chat i'ay fait vn petit hymne³³,
 Lequel ie vous enuoye : autre present ie n'ay.
 Prenez le donc (Seigneur) & m'excusez de grace,
 Si pour le bal ayant la musique trop basse,
 Ie sonne vn passépied, ou quelque branle gay.*

LXI

*Qui est amy du cœur, est amy de la bourse,
 Ce dira quelque honneste & hardy demandeur,
 Qui de l'argent d'autruy liberal despendeur
 Luymesme à l'hospital s'en va toute la course.
 Mais songe là dessus, qu'il n'est si viue source,
 Qu'on ne puisse espuiser, ny si riche presteur,
 Qui ne puisse à la fin deuenir emprunteur,
 Ayant affaire à gens qui n'ont point de ressource.
 Gordes, si tu veulx viure heureusement Romain,
 Sois large de faueur, mais garde que ta main
 Ne soit à tous venans trop largement ouuerte.
 Par l'un on peult gagner mesmes son ennemy,
 Par l'autre bien souuent on perd vn bon amy,
 Et quand on perd l'argent, c'est vne double perte.*

LXII

Ce vray Calistrus, d'un vray, quel qu'il fut,
 Catherine a son amy, jadis esgarquer personnel,
 Et faisant rare ceulx, que ne ne à esgarquer,
 Se vray maitre au d'air de ce qui le recat.
 Se donc quelque jour en mes vers apperois
 Que se sur de en tant, parant au ne me donne
 Le nom de Jean amy vers ceulx que j'egallement :
 Car qui n'estime au, d'ardement se decat.
 La Sayre Dillors est va qu'onq' exemple.
 Ou, comme en un marier, d'unme sage contemple
 Tout ce qui est en lay, en de l'air, en de beau.
 Nul ne me s'ye donc, en qui ne vouldra lire,
 Ne se fasse, d'unme, par maitre de vray,
 Quelque chose au jour prout en ce l'air.

LXIII

Quel est celuy qui veult faire croire de soy
 Qu'il est fidele amy, mais quand le temps se change,
 Du costé des plus forts s'ardement se range,
 Et du costé de ceulx qui ont le vray dequoy ?
 Quel est celuy qui dit qu'il gouverne le Roy ?
 J'exiens quand il se voit en un pais estrange,
 Et bien s'ing de la Court : quel homme est-ce, Le frange ?
 Le frange, entre nous deux se te pry dy le moy.
 Dy moy, quel est celuy qui k l'air se dequoy,
 Qu'il semble homme de guerre entre les gens d'egypt,
 Et entre gens de guerre aux prestres est pareil ?
 Je ne scay pas son nom : mais qu'onqu'il pa se estre,
 Il n'est fidele amy, ny maitre de son maitre,
 Ny vailant chevalier, ny homme de conseil.

LXIIII

*Nature est aux bastards volontiers fauorable,
 Et souuent les bastards sont les plus genereux,
 Pour estre au ieu d'amour l'homme plus vigoureux,
 D'autant que le plaisir luy est plus agreable.
 Le donteur de Meduse, Hercule l'indontable,
 Le vainqueur Indien, & les Iumeaux heureux,
 Et tous ces Dieux bastards iadis si valeureux,
 Ce probleme (Bizet) font plus que veritable.
 Et combien voyons nous aujourd'hui de bastards,
 Soit en l'art d'Apollon, soit en celuy de Mars,
 Exceller ceulx qui sont de race legitime ?
 Bref, tousiours ces bastards sont de gentil esprit :
 Mais ce bastard (Bizet) que lon nous a descrit,
 Est cause que ie fais des autres moins d'estime.*

LXV

*Tu ne crains la fureur de ma plume animee,
 Pensant que ie n'ay rien à dire contre toy,
 Sinon ce que ta rage a vommy contre moy,
 Grinssant comme vn mastin la dent enuenimee.
 Tu crois que ie n'en sçay que par la renommee,
 Et que quand i'auray dict que tu n'as point de foy,
 Que tu es affronteur, que tu es traistre au Roy,
 Que i'auray contre toy ma force consommee.
 Tu penses que ie n'ay rien de quoy me venger,
 Sinon que tu n'es fait que pour boire & manger :
 Mais i'ay bien quelque chose encores plus mordante.
 Et quoy ? l'amour d'Orphee ? & que tu ne sçeus oncq
 Que c'est de croire en Dieu ? non. Quel vice est-ce doncq ?
 C'est, pour le faire court, que tu es vn pedante.*

LXVI

*Ne t'emerueille point que chascun il mesprise,
 Qu'il dedaigne vn chascun, qu'il n'estime que foy,
 Qu'aux ouurages d'autruy il veuille donner loy,
 Et comme vn Aristarq' luy mesme s'auçtorise :*
*Paschal, c'est vn pedant' : & quoy qu'il se deguise,
 Sera toufiours pedant'. Vn pedant' & vn roy
 Ne te semblent-ilz pas auoir ie ne sçay quoy
 De semblable, & que l'vn à l'autre symbolise?*
*Les subiects du pedant' ce sont ses escoliers,
 Ses classes ses estatz, ses regents officiers,
 Son college (Paschal) est comme sa prouince.*
*Et c'est pourquoy iadis le Syracusien,
 Ayant perdu le nom de roy Sicilien,
 Voulut estre pedant', ne pouuant estre prince.*

LXVII

*Magny, ie ne puis voir vn prodigue d'honneur,
 Qui trouue tout bien fait, qui de tout s'emerueille,
 Qui mes fautes approuue, & me flatte l'oreille,
 Comme si i'estois Prince, ou quelque grand Seigneur.*
*Mais ie me fasche aussi d'vn fascheux repreneur,
 Qui du bon & mauuais fait censure pareille,
 Qui se list volontiers, & semble qu'il sommeille
 En lisant les chansons de quelque autre sonneur.*
*Cestui-là me deçoit d'vne faulse louange,
 Et gardant qu'aux bons vers les mauuais ie ne change,
 Fait qu'en me plaisant trop à chascun ie desplais :*
*Cestui-cy me degouste, & ne pouuant rien faire
 Qui luy plaise, il me fait egalemeut desplaire
 Tout ce qu'il fait luy mesme, & tout ce que ie fais.*

LXVIII

Je hay du Florentin l'ysurriere auarice,
Je hay du fol Sienois le sens mal arresté,
Je hay du Geneuois la rare verité,
Et du Venetien la trop caute malice :
Je hay le Ferrarois pour ie ne sçay quel vice,
Je hay tous les Lombards pour l'infidelité,
Le fier Napolitain pour sa grand' vanité,
Et le poltron Romain pour son peu d'exercice :
Je hay l'Anglois mutin, & le braue Escossois,
Le traistre Bourguignon, & l'indiscret François,
Le superbe Espagnol, & l'yurongne Thudesque :
Bref, ie hay quelque vice en chasque nation,
Je hay moymesme encor' mon imperfection,
Mais ie hay par sur tout vn sçauoir pedantesque.

LXIX

Pourquoy me grondes-tu, vieux mastin affamé,
Comme si Dubellay n'auoit point de defense?
Pourquoy m'offenses-tu, qui ne t'ay fait offense,
Sinon de t'auoir trop quelquefois estimé?
Qui t'a, chien enuieux, sur moy tant animé,
Sur moy, qui suis absent? crois-tu que ma vengeance
Ne puisse bien d'icy darder iusques en France
Vn traicé, plus que le tien, de rage enuenimé?
Je pardonne à ton nom, pour ne souiller mon liure
D'vn nom, qui par mes vers n'a merité de viure :
Tu n'auras, malheureux, tant de faueur de moy.
Mais si plus longuement ta fureur perseuere,
Je t'enuoyray d'icy vn fouet, vne Megere,
Vn serpent, vn cordeau, pour me venger de toy.

LXX

*Si Pirithois ne fust aux enfers descendu
 L'amitié de Thesé' seroit enseuelie,
 Et Nise par sa mort n'eust la sienne ennoblie,
 S'il n'eust veu sur le champ Eurial' estendu :*
*De Pylade le nom ne seroit entendu
 Sans la fureur d'Oreste, & la foy de Pythie
 Ne fust par tant d'escripts en lumiere sortie,
 Si Damon ne se fust en sa place rendu :*
*Et ie n'eusse esprouué la tienne si muable,
 Si Fortune vers moy n'eust esté variable.
 Que puis-ie faire donc, pour me venger de toy ?
 Le mal que ie te veulx, c'est qu'un iour ie te puisse
 Faire en pareil endroit, mais par meilleure office,
 Reconnoistre ta faulte, & voir quelle est ma foy.*

LXXI

*Ce Braue qui se croit, pour vn iacque de maille,
 Estre vn second Roland, ce dissimulateur,
 Qui superbe aux amis, aux ennemis flateur,
 Contrefait l'habile homme, & ne dit rien qui vaille,
 Belleau, ne le croy pas : & quoy qu'il se trauaille
 De se feindre hardy d'un visage menteur,
 N'adiouste point de foy à son parler vanteur,
 Car oncq homme vaillant ie n'ay veu de sa taille.
 Il ne parle iamais que des faueurs qu'il a,
 Il dedaigne son maistre, & courtise ceulx là
 Qui ne font cas de luy : il brusle d'auarice,
 Il fait du bon Chrestien, & n'a ny foy ny loy :
 Il fait de l'amoureux, mais c'est, comme ie croy,
 Pour couvrir le soupçon de quelque plus grand vice.*

LXXII

*Encores que lon eust heureusement compris
 Et la doctrine Grecque, & la Romaine ensemble,
 Si est-ce (Gohory) qu'icy, comme il me semble,
 On peult apprendre encor', tant soit-on bien appris :
 Non pour trouuer icy de plus doctes escripts
 Que ceulx que le François songneusement assemble,
 Mais pour l'air plus subtil, qui doucement nous emble
 Ce qui est plus terrestre & lourd en noz esprits.
 Je ne sçay quel Dæmon de sa flamme diuine
 Le moins parfait de nous purge, esprouue, & affine,
 Lime le iugement, & le rend plus subtil :
 Mais qui trop y demeure, il enuoye en fumee
 De l'esprit trop purgé la force consumee,
 Et pour l'esvoudre trop, luy fait perdre le fil.*

LXXIII

*Gordes, j'ay en horreur vn vieillard vicieux,
 Qui l'aueugle appetit de la ieunesse imite,
 Et ia froid par les ans, de soy mesme s'incite
 A viure delicat en repos ocieux.
 Mais ie ne crains rien tant qu'un ieune ambicieux,
 Qui pour se faire grand contrefait de l'hermite,
 Et voilant sa traïson d'un masque d'hypocrite,
 Couue sous beau semblant un cœur malicieux.
 Il n'est rien (ce dit-on en prouerbe vulgaire)
 Si sale qu'un vieux bouq, ne si prompt à mal faire
 Comme est un ieune loup : & pour le dire mieux,
 Quand bien au naturel de tous deux ie regarde,
 Comme un fangeux pourceau l'un desplait à mes yeux,
 Comme d'un fin regnard de l'autre ie me garde.*

LXXIIII

*Tu dis que Dubellay tient reputation,
 Et que de ses amis il ne tient plus de compte :
 Si ne suis-ie Seigneur, Prince, Marquis, ou Comte,
 Et n'ay changé d'estat ny de condition.
 Jusqu'icy ie ne sçay que c'est d'ambition,
 Et pour ne me voir grand ne rougis point de honte :
 Aussi ma qualité ne baisse ny ne monte,
 Car ie ne suis subiect qu'à ma complexion.
 Ie ne sçay comme il fault entretenir son maistre,
 Comme il fault courtiser, & moins quel il fault estre
 Pour viure entre les grands, comme on vit aujourd'hui.
 Phonneur tout le monde, & ne fasche personne :
 Qui me donne vn salut, quatre ie luy en donne :
 Qui ne fait cas de moy, ie ne fais cas de luy.*

LXXV

*Gordes, que Dubellay ayme plus que ses yeux,
 Voy comme la nature, ainsi que du visage,
 Nous a fait differents de meurs & de courage,
 Et ce qui plaist à l'vn, à l'autre est odieux.
 Tu dis : ie ne puis voir vn sot audacieux,
 Qui vn moindre que luy braue à son auantage,
 Qui s'escoute parler, qui farde son langage,
 Et fait croire de luy, qu'il est mignon des Dieux.
 Ie suis tout au contraire, & ma raison est telle :
 Celuy, dont la douceur courtoisement m'appelle,
 Me fait oultre mon gré courtisan deuenir :
 Mais de tel entretien le braue me dispense :
 Car n'estant obligé vers luy de recompense,
 Ie le laisse tout seul luy-mesme entretenir.*

LXXVI

Cent fois plus qu'à louer on se plait à mesdire :
Pource qu'en mesdisant on dit la verité,
Et louant, la faueur, ou bien l'auctorité,
Contre ce qu'on en croit, fait bien souuent escrire.
Qu'il soit vray, prins-tu onc tel plaisir d'ouir lire
Les louanges d'un Prince, ou de quelque cité,
Qu'ouir un Marc Antoine à mordre exercité,
Dire cent mille mots qui font mourir de rire ?
S'il est donques permis, sans offense d'aucun,
Des meurs de nostre temps deuiser en commun,
Quiconques me lira, m'estime fol, ou sage :
Mais ie croy qu'aujourd'hui tel pour sage est tenu,
Qui ne seroit rien moins que pour tel recognu,
Qui luy auroit osté le masque du visage.

LXXVII

Ie ne descouure icy les mysteres sacrez
Des saincts prestres Romains, ie ne veulx rien escrire
Que la vierge honteuse ait vergongne de lire :
Ie veulx toucher sans plus aux vices moins secretz :
Mais tu diras que mal ie nomme ces Regretz,
Veux que le plus souuent i'vse de mots pour rire :
Et ie dy que la mer ne bruit tousiours son ire,
Et que tousiours Phoebus ne sagette les Grecz.
Si tu rencontres donc icy quelque rifee,
Ne baptise pourtant de plainte deguisee
Les vers que ie souspire au bord Ausonien.
La plainte que ie fais (Dilliers) est veritable :
Si ie ry, c'est ainsi qu'on se rid à la table,
Car ie ry, comme on dit, d'un riz Sardonien.

LXXVIII

*Je ne te conteray de Boulougne, & Venise,
 De Padoue, & Ferrare, & de Milan encor',
 De Naples, de Florence, & lesquelles font or'
 Meilleures pour la guerre, ou pour la marchandise :*
*Je te raconteray du siege de l'Eglise,
 Qui fait d'oyfueté son plus riche tresor,
 Et qui deffous l'orgueil de trois couronnes d'or
 Couue l'ambition, la haine, & la feintise :*
*Je te diray qu'icy le bon heur, & malheur,
 Le vice, la vertu, le plaisir, la douleur,
 La science honorable, & l'ignorance abonde.*
*Bref, ie diray qu'icy, comme en ce vieil Chaos,
 Se trouue (Peletier) confusément enclos
 Tout ce qu'on void de bien & de mal en ce monde.*

LXXIX

*Je n'escriis point d'amour, n'estant point amoureux,
 Je n'escriis de beauté, n'ayant belle maistresse,
 Je n'escriis de douceur, n'esprouant que rudesse,
 Je n'escriis de plaisir, me trouuant douloureux :*
*Je n'escriis de bon heur, me trouuant malheureux,
 Je n'escriis de faueur, ne voyant ma Princesse,
 Je n'escriis de tresors, n'ayant point de richesse,
 Je n'escriis de santé, me sentant langoureux :*
*Je n'escriis de la Court, estant loing de mon Prince,
 Je n'escriis de la France, en estrange prouince,
 Je n'escriis de l'honneur, n'en voyant point icy :*
*Je n'escriis d'amitié, ne trouuant que feintise,
 Je n'escriis de vertu, n'en trouuant point auffi,
 Je n'escriis de sçauoir, entre les gens d'Eglise.*

LXXX

*Si ie monte au Palais, ie n'y trouue qu'orgueil,
 Que vice deguisé, qu'une cerimonie,
 Qu'un bruit de tabourins, qu'une estrange harmonie,
 Et de rouges habits vn superbe appareil :*
*Si ie descens en banque, vn amas & recueil
 De nouvelles ie treuue, vne vsure infinie,
 De riches Florentins vne troppe banie,
 Et de pauures Sienois vn lamentable dueil :*
*Si ie vais plus auant, quelque part ou i'arriue,
 Ie treuue de Venus la grand' bande lasciue
 Dressant de tous costez mil appas amoureux :*
*Si ie passe plus oultre, & de la Rome neufue
 Entre en la vieille Rome, adonques ie ne treuue
 Que de vieux monuments vn grand monceau pierreux.*

LXXXI

*Il fait bon voir (Paschal) vn conclaue ferré,
 Et l'une chambre à l'autre egalemeut voisine
 D'antichambre seruir, de salle, & de cuisine,
 En vn petit recoing de dix pieds en carré :*
*Il fait bon voir autour le palais emmuré,
 Et briguer là dedans ceste troppe diuine,
 L'un par ambition, l'autre par bonne mine,
 Et par despit de l'un, estre l'autre adoré :*
*Il fait bon voir dehors toute la ville en armes,
 Crier, le Pape est fait, donner de faulx alarmes,
 Saccager vn palais : mais plus que tout cela
 Fait bon voir, qui de l'un, qui de l'autre se vante,
 Qui met pour cestui-cy, qui met pour cestui-là,
 Et pour moins d'un escu dix Cardinaux en vente.*

LXXXII

*Veulx-tu ſçauoir (Duthier) quelle choſe c'eſt Rome ?
 Rome eſt de tout le monde vn publique eſchafault,
 Vne ſcene, vn theatre, auquel rien ne default
 De ce qui peut tomber es a&ions de l'homme.
 Icy ſe void le ieu de la Fortune, & comme
 Sa main nous fait tourner ores bas, ores haut :
 Icy chaſcun ſe monſtre, & ne peut, tant ſoit caut,
 Faire que tel qu'il eſt, le peuple ne le nomme.
 Icy du faux & vray la meſſagere court,
 Icy les courtiſans font l'amour & la court,
 Icy l'ambition, & la fineſſe abonde :
 Icy la libert& fait l'humble audacieux,
 Icy l'oyſiuet& rend le bon vicieux,
 Icy le vil faquin diſcourt des fai&ts du monde.*

LXXXIII

*Ne penſe (Robertet) que ceſte Rome cy
 Soit ceſte Rome là, qui te ſouloit tant plaire.
 On n'y fait plus credit, comme lon ſouloit faire,
 On n'y fait plus l'amour, comme on ſouloit auffi.
 La paix & le bon temps ne regnent plus icy,
 La muſique & le bal ſont contraints de ſ'y taire,
 L'air y eſt corrompu, Mars y eſt ordinaire,
 Ordinaire la faim, la peine, & le ſoucy.
 L'artisan deſbauch& y ferme ſa boutique,
 L'ocieux aduocat y laiſſe ſa pratique,
 Et le pauure marchand y porte le biſſac :
 On ne void que ſoldats, & morrions en teſte,
 On n'oit que tabourins, & ſemblable tempeſte,
 Et Rome tous les iours n'attend qu'un autre ſac.*

LXXXIII

*Nous ne faisons la court aux filles de Memoire,
 Comme vous qui viuez libres de passion :
 Si vous ne sçauuez donc nostre occupation,
 Ces dix vers ensuiuans vous la feront notoire :
 Suiure son Cardinal au Pape, au Consistoire,
 En Capelle, en Visite, en Congregation,
 Et pour l'honneur d'un Prince, ou d'une nation,
 De quelque ambassadeur accompagner la gloire :
 Estre en son rang de garde aupres de son seigneur,
 Et faire aux suruenans l'accoustumé honneur,
 Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme :
 Se pourmener en housse, aller voir d'huis en huis
 La Marthe, ou la Viçtoire, & s'engager aux Iuifz :
 Voilà, mes compagnons, les passetemps de Romme.*

LXXXV

*Flatter un creditteur, pour son terme allonger,
 Courtiser un banquier, donner bonne esperance,
 Ne suiure en son parler la liberté de France,
 Et pour respondre un mot, un quart d'heure y songer :
 Ne gaster sa santé par trop boire & manger,
 Ne faire sans propos une folle despense,
 Ne dire à tous venans tout cela que lon pense,
 Et d'un maigre discours gouverner l'estranger :
 Cognoistre les humeurs, cognoistre qui demande,
 Et d'autant que lon a la liberté plus grande,
 D'autant plus se garder que lon ne soit repris :
 Viure aueques chascun, de chascun faire compte :
 Voila, mon cher Morel (dont ie rougis de honte)
 Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ay appris.*

LXXXVI

*Marcher d'un graue pas, & d'un graue fourci,
 Et d'un graue soubriç à chascun faire feste,
 Balancer tous ses mots, respondre de la teste,
 Auec vn Messer non, ou bien vn Messer si :*
*Entremesler souuent vn petit, È costi^{as},
 Et d'un son Seruitor' contrefaire l'honneste :*
*Et, comme si lon eust sa part en la conqueste,
 Discourir sur Florence, & sur Naples aussi :*
*Seigneuriser chascun d'un baisement de main,
 Et suiuant la façon du courtisan Romain,
 Cacher sa pauureté d'une braue apparence :*
*Voila de ceste Court la plus grande vertu,
 Dont souuent mal monté, mal fain, & mal vestu,
 Sans barbe & sans argent on s'en retourne en France.*

LXXXVII

*D'ou vient cela (Mauny) que tant plus on s'efforce
 D'eschapper hors d'icy, plus le Dæmon du lieu
 (Et que seroit-ce donc, si ce n'est quelque Dieu?)
 Nous y tient attachez par vne douce force?*
*Seroit-ce point d'amour ceste allechante amorse,
 Ou quelque autre venim, dont apres auoir beu
 Nous sentons noz esprits nous laisser peu à peu,
 Comme vn corps qui se perd sous vne neuue escorse?*
*J'ay voulu mille fois de ce lieu m'estranger,
 Mais ie sens mes cheueux en feuilles se changer,
 Mes bras en longs rameaux, & mes piedz en racine :*
*Bref, ie ne suis plus rien qu'un vieil tronc animé,
 Qui se plaint de se voir à ce bord transformé,
 Comme le Myrte Anglois au riuage d'Alcine.*

LXXXVIII

Qui choisira pour moy la racine d'Vlyffe?
 Et qui me gardera de tomber au danger,
 Qu'vne Circe en pourceau ne me puisse changer,
 Pour estre à tout iamais fait esclau du vice?
 Qui m'estreindra le doigt de l'anneau de Melisse,
 Pour me desenchanter comme vn autre Roger?
 Et quel Mercure encor' me fera desloger,
 Pour ne perdre mon temps en l'amoureux seruice?
 Qui me fera passer sans escouter la voix
 Et la feinte douceur des monstres d'Achelois?
 Qui chassera de moy ces Harpyes friandes?
 Qui volera pour moy encor' vn coup aux cieus,
 Pour rapporter mon sens, & me rendre mes yeux?
 Et qui fera qu'en paix ie mange mes viandes?

LXXXIX

Gordes, il m'est aduis que ie suis esueillé,
 Comme vn qui tout esmeu d'vn effroyable songe
 Se refueille en sursault, & par le liç s'allonge,
 S'emerveillant d'auoir si long temps sommeillé.
 Roger deuint ainsi (ce croy-ie) emerveillé :
 Et croy que tout ainsi la vergongne me ronge,
 Comme luy, quand il eut descouuert la mensonge
 Du fard magique qui l'auoit aueuglé.
 Et comme luy aussi ie veulx changer de stile,
 Pour viure desormais au sein de Logistile³⁰,
 Qui des cœurs langoureux est le commun support.
 Sus donc (Gordes) sus donc, à la voile, à la rame,
 Fuyons, gagnons le hault, ie voy la belle Dame
 Qui d'vn heureux signal nous appelle à son port.

XC

*Ne pense pas Bouiu que les Nymphes Latines
 Pour courir leur traïson d'une humble priuauté,
 Ny pour masquer leur teint d'une faulx beauté,
 Me facent oublier noz Nymphes Angeuines.
 L'Angeuine douceur, les paroles diuines,
 L'habit qui ne tient rien de l'impudicité,
 La grace, la ieunesse, & la simplicité,
 Me degouffent Bouiu de ces vieilles Alcines.
 Qui les void par dehors, ne peut rien voir plus beau,
 Mais le dedans ressemble au dedans d'un tombeau,
 Et si rien entre nous moins honneste se nomme.
 O quelle gourmandise! ô quelle pauureté!
 O quelle horreur de voir leur immondicité!
 C'est vrayment de les voir le fait d'un ieune homme.*

XCI

*O beaux cheueux d'argent mignonnement retors!
 O front creyse, & serena! & vous face dorée!
 O beaux yeux de crystal! o grand bouche honoree,
 Qui d'un large repli retrouues tes deux bords!
 O belles dentz d'ebene! ô precieux tresors,
 Qui faites d'un seul rit toute ame enuouuree!
 O gorge d'amaïzanne en cent pliz figurée!
 Et vous beaux grands tetins, dignes d'un si beau corps!
 O beaux ongles dorez! ô main courte, & grasfette!
 O cuise delicate, & vous gembe grosfette,
 Et ce que te ne puis onteusement nommer!
 O beau corps transparent! ô beaux membres de glace!
 O diuines beautez! pardonnez moy de grace,
 Si, pour estre mortel, te ne vous ve aymer*

XCII

*En mille crepillons les cheueux se frizer,
Se pincer les sourcils, & d'une odeur choisie
Parfumer hault & bas sa charnure moisie,
Et de blanc & vermeil sa face deguifer :
Aller de nuit en masque, en masque deuifer,
Se feindre à tout propos estre d'amour faisie,
Siffler toute la nuit par vne ialousie,
Et par martel de l'un, l'autre fauorifer :
Baller, chanter, sonner, folastrer dans la couche,
Auoir le plus souuent deux langues en la bouche,
Des courtisannes sont les ordinaires ieux³⁷.
Mais quel besoing est-il que ie te les enseigne?
Si tu les veulx sçauoir (Gordes) & si tu veulx
En sçauoir plus encor', demande à la Chaffaigne.*

XCIII

*Doulce mere d'amour, gaillarde Cyprienne,
Qui fais sous ton pouuoir tout pouuoir se ranger,
Et qui des bords de Xanthe, à ce bord estranger
Guidas avec ton filz ta gent Dardanienne,
Si ie retourne en France, ô mere Idalienne,
Comme ie vins icy, sans tomber au danger
De voir ma vieille peau en autre peau changer,
Et ma barbe Françoisse en barbe Italienne :
Des icy ie fais veu d'appendre à ton autel,
Non le liz, ou la fleur d'amarante immortel,
Non ceste fleur encor' de ton sang coloree,
Mais bien de mon menton la plus blonde toison,
Me vantant d'auoir fait plus que ne fait Iason,
Emportant le butin de la toison doree.*

XCIII

*Heureux celuy qui peult long temps fuiure la guerre
 Sans mort, ou sans blesseure, ou sans longue prison!
 Heureux qui longuement vit hors de sa maison
 Sans despendre son bien ou sans vendre sa terre!
 Heureux qui peult en Court quelque faueur acquerre
 Sans crainte de l'enuie, ou de quelque traïson!
 Heureux qui peult long temps sans danger de poison
 Iouir d'vn chapeau rouge, ou des clefz de sainct Pierre!
 Heureux qui sans peril peult la mer frequenter!
 Heureux qui sans procez le palais peult hanter!
 Heureux qui peult sans mal viure l'aage d'vn homme!
 Heureux qui sans soucy peult garder son tresor,
 Sa femme sans souspçon, & plus heureux encor
 Qui a peu sans peler viure trois ans à Rome!*

XCV

*Maudiâ soit mille fois le Borgne de Libye,
 Qui le cœur des rochers perçant de part en part,
 Des Alpes renuersa le naturel rampart,
 Pour ouurir le chemin de France en Italie.
 Mars n'eust empoisonné d'vne eternelle enuie
 Le cœur de l'Espagnol, & du François soldart,
 Et tant de gens de bien ne seroient en hazard
 De venir perdre icy & l'honneur & la vie.
 Le François corrompu par le vice estranger,
 Sa langue & son habit n'eust appris à changer³⁸,
 Il n'eust changé ses mœurs en vne autre nature,
 Il n'eust point esproué le mal qui fait peler,
 Il n'eust fait de son nom la verole appeller³⁹,
 Et n'eust fait si souuent d'vn busle sa monture.*

XCVI

*O Deesse, qui peulx aux Princes egaler
 Vn pauvre mendiant, qui n'a que la parole,
 Et qui peulx d'un grand Roy faire un maistre d'eschole,
 S'il te plaist de son lieu le faire deualer :*
*Je ne te prie pas de me faire enroller
 Au rang de ces messieurs que la faueur accolle,
 Que lon parle de moy, & que mon renom vole
 De l'aile dont tu fais ces grands Princes voler :*
*Je ne demande pas mille & mille autres choses,
 Qui dessous ton pouuoir sont largement encloses,
 Aussi ie n'eu iamais de tant de biens soucy.
 Je demande sans plus que le mien on ne mange,
 Et que i'aye bien tost vne lettre de change,
 Pour n'aller sur le busle au departir d'icy.*

XCVII

*Doulcin, quand quelquefois ie voy ces pauvres filles,
 Qui ont le diable au corps, ou le semblent auoir,
 D'une horrible façon corps & teste mouuoir,
 Et faire ce qu'on dit de ces vieilles Sibylles :*
*Quand ie voy les plus forts se retrouver debiles,
 Voulant forcer en vain leur forcené pouuoir :*
*Et quand mesme i'y voy perdre tout leur sçauoir
 Ceulx qui sont en vostre art tenuz dès plus habiles :*
*Quand effroyablement escrier ie les oy,
 Et quant le blanc des yeux renuerfer ie leur voy,
 Tout le poil me herisse, & ne sçay plus que dire.*
*Mais quand ie voy un moyne avecque son Latin
 Leur taster hault & bas le ventre & le tetin,
 Ceste frayeur se passe, & suis contraint de rire.*

XCVIII

*D'ou vient que nous voyons à Rome si souuent
 Ces garfes forcener, & la pluspart d'icelles
 N'estre vieilles (Ronsard) mais d'aage de pucelles,
 Et se trouuer tousiours en vn mesme conuent?
 Qui parle par leur voix? quel Dæmon leur defend
 De respondre à ceulx-là qui ne sont cognuz d'elles?
 Et d'ou vient que soudain on ne les voit plus telles,
 Ayant vne chandelle esteinte de leur vent?
 D'ou vient que les sainçts lieux telles fureurs augmentent?
 D'ou vient que tant d'esprits vne seule tormentent?
 Et que sortans les vns, le reste ne sort pas?
 Dy, ie te pry (Ronsard) toy qui sçais leurs natures,
 Ceulx qui faschent ainsi ces pauures creatures,
 Sont-ilz des plus haultains, des moyens, ou plus bas?*

XCIX

*Quand ie vays par la rue, ou tant de peuple abonde,
 De prestres, de prelates, & de moynes aussi,
 De banquiers, d'artisans, & n'y voyant, ainsi
 Qu'on void dedans Paris, la femme vagabonde :
 Pyrrhe, apres le degast de l'vniuerselle onde,
 Ses pierres (dy-ie alors) ne fema point icy :
 Et semble proprement, à voir ce peuple cy,
 Que Dieu n'y ait formé que la moitié du monde.
 Car la Dame Romaine en grauité marchant',
 Comme la conseilliere, ou femme du marchand,
 Ne s'y pourmene point, & n'y void on que celles,
 Qui se font de la Court l'honneste nom donné⁴⁰ :
 Dont ie crains quelquefois qu'en France retourné,
 Autant que i'en voiray, ne me ressemblent telles.*

C

*Vrfin, quand i'oy nommer de ces vieux noms Romains,
 De ces beaux noms cognuz de l'Inde iusqu'au More,
 Non les grands seulement, mais les moindres encore,
 Voire ceulx-là qui ont les ampoules aux mains :
 Il me fasche d'ouir appeller ces villains
 De ces noms tant fameux, que tout le monde honnore :
 Et sans le nom Chrestien, le seul nom que i'adore,
 Voudrois que de telz noms on appellast noz saincts.
 Le mien sur tous me fasche, & me fasche vn Guillaume,
 Et mil autres sots noms communs en ce royaume,
 Voyant tant de faquins indignement iouir
 De ces beaux noms de Rome, & de ceulx de la Grece :
 Mais par sur tout (Vrfin) il me fasche d'ouir
 Nommer vne Thais du nom d'une Lucrece.*

CI

*Que dirons-nous (Melin) de ceste court Romaine,
 Ou nous voyons chascun diuers chemins tenir,
 Et aux plus haults honneurs les moindres paruenir,
 Par vice, par vertu, par trauail, & sans peine?
 L'vn fait pour s'auancer vne despense vaine,
 L'autre par ce moyen se void grand deuenir :
 L'vn par seuerité se sçait entretenir,
 L'autre gaigne les cœurs par sa douceur humaine :
 L'vn pour ne s'auancer se void estre auancé,
 L'autre pour s'auancer se void defauancé,
 Et ce qui nuit à l'vn, à l'autre est profitable :
 Qui dit que le sçauoir est le chemin d'honneur,
 Qui dit que l'ignorance attire le bon heur,
 Lequel des deux (Melin) est le plus veritable?*

CVI

*O trois & quatre fois malheureuse la terre,
 Dont le Prince ne void que par les yeux d'autrui,
 N'entend que par ceulx-là, qui respondent pour luy,
 Aueugle, sourd, & mut, plus que n'est vne pierre!
 Telz sont ceulx-là (Seigneur) qu'aujourd'hui lon referre
 Oysifz dedans leur chambre, ainsi qu'en vn estuy,
 Pour durer plus long temps, & ne sentir l'ennuy,
 Que sent leur pauvre peuple accablé de la guerre.
 Ilz se paissent, enfans, de trompes & canons,
 De fifres, de tabours, d'enseignes, gomphanons,
 Et de voir leur prouince aux ennemis en proye.
 Tel estoit cestui-là, qui du hault d'une tour,
 Regardant ondoyer la flamme tout autour,
 Pour se donner plaisir chantoit le feu de Troye.*

CVII

*O que tu es heureux, si tu cognois ton heur,
 D'estre eschappé des mains de ceste gent cruelle,
 Qui sous vn faulx semblant d'amitié mutuelle
 Nous defrobbe le bien, & la vie, & l'honneur!
 Ou tu es (mon Dagaut) la secrette rancueur,
 Le soing qui comme vn' hydre en nous se renouuelle,
 L'auarice, l'enuie, & la haine immortelle,
 Du chetif courtisan n'empoisonnent le cœur.
 La molle oysuete n'y engendre le vice,
 Le seruiteur n'y perd son temps & son seruice,
 Et n'y mesdit on point de cil qui est absent:
 La iustice y a lieu, la foy n'en est banie,
 Là ne sçait-on que c'est de prendre à compagnie,
 A change, à cense, à stoc, & à trente pour cent.*

CVIII

*Fuyons (Dilliers) fuyons ceste cruelle terre,
 Fuyons ce bord auare, & ce peuple inhumain,
 Que des Dieux iritez la vengereffe main
 Ne nous accable encor' sous vn mesme tonnerre.
 Mars est defenchainé, le temple de la guerre
 Est ouuert à ce coup : le grand Prestre Romain
 Veult foudroyer là bas l'heretique Germain,
 Et l'Espagnol marran, ennemis de saint Pierre.
 On ne void que soldats, enseignes, gomphanons,
 On n'oit que tabourins, trompettes, & canons,
 On ne voit que cheuaux courans parmy la plaine :
 On n'oit plus raisonner que de sang, & de feu,
 Maintenant on vaira, si iamais on l'a veu,
 Comment se sauuera la nacelle Romaine.*

CIX

*Celuy vrayement estoit & sage, & bien appris,
 Qui cognoissant du feu la semence diuine,
 Estre des Animans la premiere origine,
 De substance de feu dit estre noz esprits.
 Le corps est le tison de ceste ardeur espris,
 Lequel d'autant qu'il est de matiere plus fine,
 Fait vn feu plus luisant, & rend l'esprit plus digne
 De monstrier ce qui est en soy-mesme compris.
 Ce feu donques celeste, humble de sa naissance,
 S'esleue peu à peu au lieu de son essence,
 Tant qu'il soit paruenue au poinct de sa grandeur :
 Adonc il diminue, & sa force lassee,
 Par faulte d'aliment en cendres abbaissee,
 Sent faillir tout à coup sa languissante ardeur.*

CXII

*Voicy le Carneual, menons chascun la sienne,
 Allons baller en masque, allons nous pourmener,
 Allons voir Marc Antoine ou Zany bouffonner,
 Avec son Magnifique à la Venitienne :*
*Voyons courir le pal à la mode ancienne,
 Et voyons par le nez le sot busle mener :*
*Voyons le fier taureau d'armes enuironner,
 Et voyons au combat l'adresse Italienne :*
*Voyons d'œufz parfumez vn orage grefler,
 Et la fusée ardent' siffler menu par l'air.
 Sus donc depeſchons nous, voicy la pardonnance :*
*Il nous faudra demain visiter les saincts lieux,
 Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,
 Car passer plus auant c'est contre l'ordonnance.*

CXIII

*Se fascher tout le iour d'vne fascheuse chasse,
 Voir vn braue taureau se faire vn large tour,
 Estonné de se voir tant d'hommes alentour,
 Et cinquante picquiers affronter son audace :*
*Le voir en s'elançant venir la teste basse,
 Fuir & retourner d'vn plus braue retour,
 Puis le voir à la fin pris en quelque destour,
 Percé de mille coups ensanglanter la place :*
*Voir courir aux flambeaux, mais sans se rencontrer,
 Donner trois coups d'espee, en armes se monſtrer,
 Et tout autour du camp vn rampart de Thudesques :*
*Dreſſer vn grand apprest, faire attendre long temps,
 Puis donner à la fin vn maigre paſſetemps :*
Voila tout le plaisir des festes Romanesques.

CXIII

*Ce pendant qu'au Palais de procez tu deuises,
 D'aduocats, procureurs, presidents, conseillers,
 D'ordonnances, d'arrestz, de nouveaux officiers,
 De iuges corrompuz, & de telles surprises :*
*Nous deuifons icy de quelques villes prises,
 De nouvelles de banque, & de nouveaux courriers,
 De nouveaux Cardinaux, de mules, d'estaffiers,
 De chappes, de rochetz, de masses, & valifes :*
*Et ores (Sibilet) que ie t'escry cecy,
 Nous parlons de taureaux, & de busles aussi,
 De masques, de banquets, & de telles despenses :*
*Demain nous parlerons d'aller aux stations,
 De motu-proprio, de reformatiōs,
 D'ordonnances, de briefz, de bulles, & dispenses.*

CXV

Nous ne sommes faschez que la trefue se face :
*Car bien que nous soyons de la France bien loing,
 Si est chascun de nous à soy mesme tesmoing,
 Combien la France doit de la guerre estre lasse.*
*Mais nous sommes faschez que l'Espagnole audace,
 Qui plus que le François de repos a besoing,
 Se vante auoir la guerre & la paix en son poing,
 Et que de respirer nous luy donnons espace.*
*Il nous fasche d'ouir noz pauures alliez
 Se plaindre à tous propos qu'on les ait oubliez,
 Et qu'on donne au priué l'vtilité commune :*
*Mais ce qui plus nous fasche, est que les estrangiers
 Disent plus que iamais, que nous sommes legers,
 Et que nous ne sçauons cognoistre la fortune.*

CXVI

Le Roy (disent icy ces baniꝝ de Florence)
Du sceptre d'Italie est frustré deormais,
Et son heureuse main cest heur n'aura iamais,
De reprendre aux cheueux la fortune de France.
Le Pape mal content n'aura plus de fiance
En tous ces beaux desseings trop legerement faiꝝ,
Et l'exemple Sienois rendra par ceste paix
Suspeꝛte aux estrangiers la Françoisise alliance.
L'Empereur affoibly ses forces reprendra,
L'Empire hereditaire à ce coup il rendra,
Et paisible à ce coup il rendra l'Angleterre.
Voila que disent ceulx, qui discourent du Roy.
Que leur respondrons-nous? Vineus, mande le moy,
Toy, qui sçais discourir & de paix, & de guerre.

CXVII

Dedans le ventre obscur, ou iadis fut encloꝝ
Tout cela qui depuis a remply ce grand vuyde,
L'air, la terre, & le feu, & l'element liquide,
Et tout cela qu'Atlas soustient dessus son doꝝ,
Les semences du Tout estoient encor' en gros,
Le chault avec le sec, le froid avec l'humide,
Et l'accord, qui depuis leur imposa la bride,
N'auoit encor' ouuert la porte du Chaos :
Car la guerre en auoit la serrure brouillee,
Et la clef en estoit par l'aage si rouillee,
Qu'en vain, pour en sortir, combattoit ce grand corps,
Sans la trefue (Seigneur) de la paix messagere,
Qui trouua le secret, & d'une main legere
La paix avec l'amour en fit sortir dehors.

CXVIII

Tu fois la bien venue, ô bienheureuse trefue!
Trefue, que le Chrestien ne peut assez chanter.
Puis que seule tu as la vertu d'enchanter
De nos travaux passez la souvenance greue
Tu dois durer cinq ans : & que l'enuie en creue :
Car si le ciel bening te permet enfanter
Ce qu'on attend de toy, tu te pourras vanter
D'avoir fait vne paix, qui ne sera si breue.
Mais si le fauory en ce commun repos
Doit auoir deormais le temps plus à propos
D'accuser l'innocent, pour luy rauir sa terre :
Si le fruit de la paix du peuple tant requis
A l'auare aduocat est seulement acquis :
Trefue, va t'en en paix, & retourne la guerre.

CXIX

Icy de mille fards la traïson se deguise,
Icy mille forçaidz pullulent à foïson,
Icy ne se punit l'homicide ou poïson.
Et la richesse icy par vsure est acquise :
Icy les grands maisons viennent de bastardise,
Icy ne se croit rien sans humaine raison,
Icy la volupté est toujours de saison,
Et d'autant plus y plaißt, que moins elle est permise.
Pense le demourant. Si est-ce toutefois
Qu'on garde encor' icy quelque forme de loix,
Et n'en est point du tout la iustice bannie.
Icy le grand seigneur n'achete l'adion,
Et pour priuer autruy de sa possession
N'arme son mauuais droit de force & tyrannie.

CXX

*Ce n'est pas de mon gré (Carle) que ma nauire
 Erre en la mer Tyrrhene : vn vent impetueux
 La chasse maulgré moy par ces flots tortueux,
 Ne voyant plus le pol, qui sa faueur t'inspire.
 Je ne voy que rochers, & si rien se peult dire
 Pire que des rochers le hurt^{as} audacieux :
 Et le phare iadis fauorable à mes yeux
 De mon cours egaré sa lanterne retire.
 Mais si ie puis vn iour me sauuer des dangers
 Que ie fuy vagabond par ces flots estrangers,
 Et voir de l'Ocean les campagnes humides,
 Parresteray ma nef au riuage Gaulois,
 Consacrant ma despouille au Neptune François,
 A Glauque, à Melicerte, & aux sœurs Nereïdes.*

CXXI

*Je voy (Dilliers) ie voy serener la tempeste,
 Je voy le vieil Proté son troppeau renfermer,
 Je voy le verd Triton s'egaïer sur la mer,
 Et voy l'Astre iumeau flamboier sur ma teste :
 Ia le vent fauorable à mon retour s'appreste,
 Ia vers le front du port ie commence à ramer,
 Et voy ia tant d'amis, que ne les puis nommer,
 Tendant les bras vers moy, sur le bord faire feste.
 Je voy mon grand Ronsard, ie le cognois d'ici,
 Je voy mon cher Morel, & mon Dorat aussi,
 Je voy mon Delahaie, & mon Paschal encore :
 Et voy vn peu plus loing (si ie ne suis deceu)
 Mon diuin Mauleon, duquel, sans l'auoir veu,
 La grace, le sçauoir, & la vertu i'adore.*

CXXVI

Celuy qui d'amitié a violé la loy,
 Cherchant de son amy la mort & vitupere .
 Celuy qui en procez a ruiné son frere,
 Ou le bien d'un mineur a conuertý à foy :
 Celuy qui a trahy sa patrie & son Roy,
 Celui qui comme *Ædipe* a fait mourir son pere,
 Celuy qui comme *Oreste* a fait mourir sa mere,
 Celuy qui a nié son baptisme & sa foy :
 Marseille, il ne fault point que pour la penitence
 D'une si malheureuse abominable offense,
 Son estomac plombé martelant nuict & iour,
 Il voise errant nuds piedz ne six ne sept annees :
 Que les Gryfons, sans plus, il passe à ses iournees,
 Pentens s'il veult que Dieu luy doive du retour.

CXXVII

La terre y est fertile, amples les edifices,
 Les poelles bigarrez, & les chambres de bois,
 La police immuable, immuables les loix,
 Et le peuple ennemy de forfaits & de vices.
 Ilz boient nuict & iour en Bretons & Suyffes,
 Ilz sont gras & refaits, & mangent plus que trois :
 Voila les compagnons & corredeurs des Rois,
 Que le bon *Rabelais* a surnommez *Saulciffes*⁴⁴.
 Ilz n'ont iamais changé leurs habitz & façons,
 Ilz hurlent comme chiens leurs barbares chansons,
 Ilz comptent à leur mode, & de tout se font croire :
 Ilz ont force beaux lacs, & force sources d'eau,
 Force prez, force bois. P'ay du reste Belleau
 Perdu le souuenir, tant ilz me firent boire.

CXXVIII⁴⁵

Je les ay veuz 'Bizet) & si bien m'en fouuient,
P'ay veu dessus leur front la repentance peinte,
Comme on void ces esprits qui là bas font leur plainte,
Ayant passé le lac d'ou plus on ne reuient.
Vn croire de leger les folz y entretient
Sous vn pretexte faulx de liberté contrainte :
Les coupables fuitifz y demeurent par crainte,
Les plus fins & rusez honte les y retient.
Au demeurant 'Bizet) l'auarice & l'enuie,
Et tout cela qui plus tormente nostre vie,
Domine en ce lieu là plus qu'en tout autre lieu.
Je ne veis onques tant l'vn l'autre contre-dire,
Je ne veis onques tant l'vn de l'autre mesdire :
Vray est, que, comme icy, lon n'y iure point Dieu.

CXXIX

Sceue, ie me trouuay, comme le filz d'Anchise
Entrant dans l'Elysee, & sortant des enfers,
Quand apres tant de monts de neige tous couuers
Je vey ce beau Lyon, Lyon que tant ie prise.
Son estroicte longueur, que la Sone diuise,
Nourrit mil artisans, & peuples tous diuers :
Et n'en desplaise à Londre', à Venise, & Anuers,
Car Lyon n'est pas moindre en faict de marchandise.
Je m'estonnay d'y voir passer tant de courriers,
D'y voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armeuriers,
Plus dru que lon ne void les fleurs par les prairies.
Mais ie m'estonnay plus de la force des ponts,
Dessus lesquelz on passe, allant dela les monts,
Tant de belles maisons, & tant de metairies.

LXXX.

Je-suis le seul vent qui souffle sur le monde,
 Et c'est sur moi que l'on se frotte à la grande mer
 Et ce Paris sans par ni un vent de mer
 Tant en lui se désole de tous parts monde.
 Paris est en amour un grand roman.
 Un Rome en grandeur Paris se peut nommer,
 Un aïe en sa chose on se peut estimer.
 Et Paris n'aime point une étrange femme.
 Et c'est en vain que Je-suis cette grande eau,
 Je n'ai pu parvenir à la terre
 A ne s'émouvoir des choses plus étranges.
 Pour s'émouvoir ce qui ne me peut plaire,
 Ce fut l'honneur de la femme populaire,
 La prose des courtiers, les procès, & les fanges.

LXXXI.

Si tu veux vivre en Cour, Dilectus Jacqueline-ty,
 De s'accrocher toujours des mains de ton maître,
 Si tu es femme, jure l'honneur de l'étre,
 Et de s'accommoder aux passions de l'air.
 Jacqueline-ty en ce ne se peut le jour
 Au parler d'un chacun : mais par une plus adroite
 A s'écouter de la gauche, autant que de la droite :
 Et par les mains d'autrui & des mains d'autrui.
 N'aime rien de ce que Dilectus que ton maître,
 Ne montre que de plus très-courtois de voir,
 Et plus jurement en ce monde, & jure,
 Ne soit que pour d'autrui impudenc de se nomme.
 Fais ce que te dit de ces galans hommes :
 Et Jacqueline Dilectus à la seule voix en Cour

CXXXII

*Si tu veulx feurement en Court te maintenir,
 Le filence (Ronsard) te soit comme vn decret.
 Qui baille à son amy la clef de son secret,
 Le fait de son amy son maistre deuenir.
 Tu dois encor' (Ronsard) ce me semble, tenir
 Aueq' ton ennemy quelque moyen discret,
 Et faisant contre luy, monstrier qu'à ton regret
 Le seul deuoir te fait en ces termes venir.
 Nous voyons bien souuent vne longue amitié
 Se changer pour vn rien en fiere inimitié,
 Et la haine en amour souuent se transformer.
 Dont (veu le temps qui court) il ne fault s'esbaïr.
 Ayme donques (Ronsard) comme pouuant haïr,
 Hais donques (Ronsard) comme pouuant aymer.*

CXXXIII

*Amy, ie t'apprendray (encores que tu fois,
 Pour te donner conseil, de toymesme assez sage)
 Comme iamais tes vers ne te feront outrage,
 Et ce qu'en tes escripts plus euitier tu dois.
 Si de Dieu ou du Roy tu parles quelquefois,
 Fay que tu fois prudent, & sobre en ton langage :
 Le trop parler de Dieu porte souuent dommage,
 Et longues sont les mains des Princes & des Rois.
 Ne t'attache à qui peult, si sa fureur l'allume,
 Venger d'vn coup d'espee vn petit traicé de plume,
 Mais presse (comme on dit) ta leure avec le doy.
 Ceulx que de tes bons motz tu vois pasmer de rire,
 Si quelque outrageux fol t'en veult faire desdire,
 Ce seront les premiers à se mocquer de toy.*

CXXXIIII

*Coufin, parle toujours des vices en commun,
 Et ne discours iamais d'affaires à la table,
 Mais sur tout garde toy d'estre trop veritable,
 Si en particulier tu parles de quelqu'un.
 Ne commets ton secret à la foy d'un chascun,
 Ne dy rien qui ne soit pour le moins vray-semblable :
 Si tu mens, que ce soit pour chose profitable,
 Et qui ne tourne point au deshonneur d'aucun.
 Sur tout garde toy bien d'estre double en paroles,
 Et n'vse sans propos de finesses friuoles,
 Pour acquerir le bruit d'estre bon courtisan.
 L'artifice caché c'est le vray artifice :
 La souris bien souuent perit par son indice,
 Et souuent par son art se trompe l'artisan.*

CXXXV

*Bizet, j'aymerois mieulx faire vn bœuf d'un formy,
 Ou faire d'une mouche vn Indique Elephant,
 Que le bon heur d'autruy par mes vers estoufant,
 Me faire d'un chascun le publiq ennemy.
 Souuent pour vn bon mot on perd vn bon amy,
 Et tel par ses bons motz croit (tant il est enfant)
 S'estre mis sur la teste vn chapeau triomphant,
 A qui mieulx eust valu estre bien endormy.
 La louange (Bizet) est facile à chascun,
 Mais la Satyre n'est vn ouirage commun :
 C'est, trop plus qu'on ne pense, vn œuvre industrieux.
 Il n'est rien si fascheux qu'un brocard mal plaisant,
 Et fault bien (comme on dit) bien dire en mesdisant,
 Veü que le louer mesme est souuent odieux.*

CXXXVI

*Gordes, ie sçauois bien faire vn conte à la table,
 Et s'il estoit besoing, contrefaire le sourd :
 Pen sçauois bien donner, & faire à quelque lourd
 Le vray ressembler faulx, & le faulx veritable.
 Je me sçauois bien rendre à chascun accointable,
 Et façonner mes mœurs aux mœurs du temps qui court :
 Je sçauois bien prester (comme on dit à la Court)
 Aupres d'un grand seigneur quelque œuure charitable.
 Je sçauois bien encor, pour me mettre en auant,
 Vendre de la fumee à quelque poursuiuant,
 Et pour estre employé en quelque bon affaire,
 Me feindre plus ruzé cent fois que ie ne suis :
 Mais ne le voulant point (Gordes) ie ne le puis,
 Et si ne blasme point ceulx qui le sçauent faire.*

CXXXVII

*Tu t'abuses (Belleau) si pour estre sçauant,
 Sçauant & vertueux, tu penfes qu'on te prise :
 Il fault (comme lon dit) estre homme d'entreprise,
 Si tu veulx qu'à la Court on te pousse en auant.
 Ces beaux noms de vertu, ce n'est rien que du vent.
 Donques, si tu es sage, embrasse la feintise,
 L'ignorance, l'enuie, avec la conuoitise :
 Par ces artz iusqu'au ciel on monte bien souuent.
 La science à la table est des seigneurs prisee,
 Mais en chambre (Belleau) elle sert de risée :
 Garde, si tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.
 L'homme trop vertueux desplait au populaire :
 Et n'est-il pas bien fol, qui s'efforçant de plaire,
 Se mesle d'un mestier que tout le monde fuit?*

CXXXVIII

Souvent nous faisons tort nous mesme' à nostre ouvrage,
 Encor' que nous soyons de ceulx qui font le mieulx :
 Soit par trop quelquefois contrefaire les vieux,
 Soit par trop imiter ceulx qui font de nostre aage.
 Nous osons bien seulement aux Princes le courage
 De nous faire du bien : nous rendant odieux,
 Soit pour en demandant estre trop enuoyeux,
 Soit pour trop nous louant aux autres faire outrage.
 Et puis nous nous plaignons de voir nostre labour
 Veuf d'applaudissement, de grace, & de faueur,
 Et de ce que chascun à son ceuvre souhaite.
 Bref, loue qui voudra son art, & son mestier,
 Mais cestui-là Morel n'est pas mauvais ouvrier,
 Lequel sans estre fol, peult estre bon poëte.

CXXXIX

Ne te fasche Ronsard si tu vois par la France
 Fourmiller tant d'escripts : ceulx qui ont meritè
 D'estre aduouez pour bons de la posterité,
 Portent leur sauf-conduit, & lettre d'assurance.
 Tout ceuvre qui doit viure, il a des sa naissance
 Vn Dæmon qui le guide à l'immortalité :
 Mais qui n'a rencontré telle natiuité,
 Comme vn fruit abortif, n'a iamais accroissance.
 Virgile eut ce Dæmon, & l'eut Horace encor,
 Et tous ceulx qui du temps de ce bon siecle d'or,
 Estoiens tenuz pour bons : les autres n'ont plus vie.
 Qu'eussions-nous leurs escripts, pour voir de nostre temps
 Ce qui aux anciens seruoit de passetemps,
 Et quelz estoient les vers d'un indocte Meue.

CXL⁴⁶

*Autant comme lon peut en vn autre langage
 Vne langue exprimer, autant que la nature
 Par l'art se peut monstrier, & que par la peinture
 On peut tirer au vif vn naturel visage :*
*Autant exprimes-tu, & encor d'auantage,
 Aueques le pinceau de ta docte escriture,
 La grace, la façon, le port, & la stature
 De celuy, qui d'Enee a descript le voyage.*
*Ceste mesme candeur, ceste grace diuine,
 Ceste mesme douceur, & maiesté Latine,
 Qu'en ton Virgile on void, c'est celle mesme encore,
 Qui Françoisse se rend par ta celeste veine.*
*Des-Masures, sans plus, a faulte d'vn Mecene,
 Et d'vn autre Cesar, qui ses vertuz honnore.*

CXLI

*Vous diâtes (Courtisans) les Poètes sont fous,
 Et diâtes verité : mais aussi dire i'ose,
 Que telz que vous foyez, vous tenez quelque chose
 De ceste douce humeur qui est commune à tous.*
*Mais celle-là (Messieurs) qui domine sur vous,
 En autres aâions diuersement s'expose :*
Nous sommes fous en ryme, & vous l'estes en prose⁴⁷ :
C'est le seul different qu'est entre vous & nous.
*Vray est que vous auez la Court plus fauorable,
 Mais aussi n'aeuez vous vn renom si durable :*
Vous auez plus d'honneurs, & nous moins de fouci.
Si vous riez de nous, nous faisons la pareille :
Mais cela qui se dit, s'en vole par l'oreille :
Et cela qui s'escript, ne se perd pas ainfi.

CXLII

*Seigneur, ie ne sçauois regarder d'vn bon œil
 Ces vieux Singes de Court, qui ne sçauent rien faire,
 Sinon en leur marcher les Princes contrefaire,
 Et se vestir, comme eulx, d'vn pompeux appareil.
 Si leur maistre se mocque, ilz feront le pareil,
 S'il ment, ce ne font eulx, qui diront du contraire :
 Plustost auront-ilz veu, à fin de luy complaire,
 La Lune en plein midy, à minuid le Soleil.
 Si quelqu'vn deuant eulx reçoit vn bon visage,
 Ilz le vont careffer, bien qu'ilz creuent de rage :
 S'il le reçoit mauuais, ilz le monstrent au doy.
 Mais ce qui plus contre eulx quelquefois me despite,
 C'est quand deuant le Roy, d'vn visage hypocrite,
 Ilz se prennent à rire, & ne sçauent pourquoy.*

CXLIII

*Ie ne te prie pas de lire mes escripts,
 Mais ie te prie bien qu'ayant fait bonne chere,
 Et ioué toute nuict aux dez, à la premiere,
 Et au ieu que Venus t'a sur tous mieulx appris,
 Tu ne viennes icy desfascher tes esprits,
 Pour te mocquer des vers que ie metz en lumiere,
 Et que de mes escripts la leçon coustumiere,
 Par faulte d'entretien, ne te serue de riz.
 Ie te priray encor', quiconques tu puisse' estre,
 Qui, braue de la langue, & foible de la dextre,
 De blesser mon renom te monstres tousiours prest,
 Ne mesdire de moy : ou prendre patience,
 Si ce que ta bonté me preste en conscience,
 Tu te le vois par moy rendre à double interest.*

CXLIII

Si mes escripts (Ronsard) font semez de ton loz,
Et si le mien encor' tu ne dedaignes dire,
D'estre enclos en mes vers ton honneur ne desire,
Et par là ie ne cherche en tes vers estre enclos.
Laiſſons donc, ie te pry, laiſſons causer ces ſotz,
Et ces petits gallands, qui ne ſachant que dire,
Difent, voyant Ronsard & Bellay ſ'entr' eſcrire,
Que ce ſont deux muletz qui ſe grattent le doz.
Noz louanges (Ronsard) ne font tort à perſonne :
Et quelle loy defend que l'un à l'autre en donne,
Si les amis entre eulx des preſens ſe font bien ?
On peult comme l'argent trafiquer la louange,
Et les louanges ſont comme lettres de change,
Dont le change & le port (Ronsard) ne couſte rien.

CXLV

On donne les degrez au ſçauant eſcholier :
On donne les eſtats à l'homme de iuſtice,
On donne au courtiſan le riche benefice,
Et au bon capitaine on donne le collier :
On donne le butin au braue auanturier,
On donne à l'officier les droits de ſon office,
On donne au ſeruiteur le gaing de ſon ſeruiſſe,
Et au docte poëte on donne le laurier.
Pourquoy donc fais-tu tant lamenter Calliope,
Du peu de bien qu'on fait à ſa gentille troppe ?
Il fault (Iodelle) il fault autre labeur choiſir,
Que celui de la Muſe, à qui veult qu'on l'auance :
Car quel loyer veulx-tu auoir de ton plaiſir,
Puis que le plaiſir meſme en eſt la recompence ?

CXLVI

*Si tu m'en crois (Baif) tu changeras Parnasse
 Au Palais de Paris, Helicon au parquet,
 Ton laurier en vn sac, & ta lyre au caquet
 De ceulx qui pour ferrer, la main n'ont iamais lasse.
 C'est à ce mestier là, que les biens on amasse,
 Non à celuy des vers, ou moins y a d'acquét,
 Qu'au mestier d'vn boufon, ou celuy d'vn naquet.
 Fy du plaisir (Baif) qui sans profit se passe.
 Laissons donc, ie te pry, ces babillardes Sœurs,
 Ce causeur Apollon, & ces vaines douceurs,
 Qui pour tout leur tresor n'ont que des lauriers verds.
 Aux choses de profit, ou celles qui font rire,
 Les grands ont aujourd'hui les oreilles de cire,
 Mais ilz les ont de fer, pour escouter les vers.*

CXLVII

*Thiard, qui as changé en plus graue escriture
 Ton doux stile amoureux : Thiard, qui nous as fait
 D'vn Petrarque vn Platon, & si rien plus parfait
 Se trouue que Platon, en la mesme nature :
 Qui n'admire du ciel la belle architecture,
 Et de tout ce qu'on voit les causes & l'effect,
 Celuy vrayement doit estre vn homme contrefait,
 Lequel n'a rien d'humain, que la seule figure.
 Contemplons donc (Thiard) ceste grand voulte ronde,
 Puis que nous sommes faits à l'exemple du monde :
 Mais ne tenons les yeulx si attachez en hault,
 Que pour ne les baïsser quelquefois vers la terre,
 Nous soyons en danger, par le hurt d'vne pierre,
 De nous blesser le pied, ou de prendre le fault.*

CXLVIII

*Par ses vers Teiens Belleau me fait aymer
 Et le vin, & l'amour : Baïf, ta challe mie
 Me fait plus qu'une royne vne rustique amie,
 Et plus qu'une grand' ville vn village estimer.
 Le docte Pelletier fait mes flancz emplumer,
 Pour voler iusqu'au ciel avec son Vranie :
 Et par l'horrible effroy d'une estrange armonie
 Ronsard de pié en cap hardy me fait armer.
 Mais ie ne sçay comment ce Dæmon de Iodelle,
 (Dæmon est-il vrayement, car d'une voix mortelle
 Ne sortent point ses vers) tout soudain que ie l'oy,
 M'aiguillonne, m'espoingt, m'espouante, m'affolle,
 Et comme Apollon fait de sa prestresse folle,
 A moy mesmes m'ostant, me raut tout à foy.*

CXLIX

*En-cependant (Clagny) que de mil argumens
 Variant le desseing du royal edifice,
 Tu vas renouvelant d'un hardy frontispice
 La superbe grandeur des plus vieux monumens,
 Avec d'autres compaz, & d'autres instrumens,
 Fuyant l'ambition, l'enuie, & l'auarice,
 Aux Muses ie bastis d'un nouuel artifice
 Vn palais magnifique à quatre appartemens.
 Les Latines auront vn ouurage Dorique
 Propre à leur grauité, les Greques vn Attique
 Pour leur naïfueté, les Françoises auront,
 Pour leur graue douceur, vne œuvre Ionienne :
 D'ouurage elaboré à la Corinthienne
 Sera le corps d'hostel, ou les Thusques seront.*

CL

*De ce royal palais, que bastiront mes doigts,
 Si la bonté du Roy me fournit de matiere,
 Pour rendre sa grandeur & beauté plus entiere,
 Les ornemens feront de traits & d'arcs turquois.
 Là d'ordre flanc à flanc se voyront tous noz Rois,
 Là se voyra maint Faune, & Nymphé passagere :
 Sur le portail fera la Vierge forestiere,
 Aueques son croissant, son arc, & son carquois.
 L'appartement premier Homere aura pour marque,
 Virgile le second, le troisieme Petrarque,
 Du furnom de Ronsard le quatrieme on dira.
 Chascun aura sa forme & son architecture,
 Chascun ses ornemens, sa grace & sa peinture,
 Et en chascun (Clagny) ton beau nom se lira.*

CLI

*De vostre Dianet (de vostre nom i'appelle
 Vostre maison d'Anet) la belle architecture,
 Les marbres animez, la viuante peinture,
 Qui la font estimer des maisons la plus belle :
 Les beaux lambriç dorez, la luisante chappelle,
 Les superbes dongeons, la riche couverture,
 Le iardin tapiçfé d'eternelle verdure,
 Et la viue fonteine à la source immortelle :
 Ces ourages (Madame) à qui bien les contemple,
 Rapportant de l'antiq' le plus parfait exemple,
 Monstrent vn artifice, & despençe admirable.
 Mais ceste grand' douceur iointe à ceste haultesse,
 Et cest Astre benin ioint à ceste sageçe,
 Trop plus que tout cela vous font emerueillable.*

CLII

*Entre tous les honneurs, dont en France est cognu
 Ce renommé Bertran, des moindres n'est celuy
 Que luy donne la Muse, & qu'on dise de luy,
 Que par luy vn Salel soit riche deuenu.
 Toy donc, à qui la France a des-ia retenu
 L'vn de ses plus beaux lieux, comme seul auourdhu
 Ou les arts ont fondé leur principal appuy,
 Quand au lieu, qui t'attend, tu feras paruenu,
 Fay que de ta grandeur ton Magny se resente,
 A fin que si Bertran de son Salel se vante,
 Tu te puiffes aussi de ton Magny vanter.
 Tous deux sont Quercinois, tous deux bas de stature :
 Et ne seroient pas moins semblables d'escriture,
 Si Salel auoit sceu plus doucement chanter.*

CLIII

*Prelat, à qui les cieulx ce bon heur ont donné,
 D'estre agreable aux Rois : Prelat, dont la prudence
 Par les degrez d'honneur a mis en euidence,
 Que pour le bien publiq' Dieu t'auoit ordonné :
 Prelat, sur tous prelatz sage & bien fortuné,
 Prelat, garde des loix, & des seaulx de la France,
 Digne que sur ta foy repose l'assurance
 D'vn Roy le plus grand Roy qui fut onq couronné.
 Deuant que t'auoir veu, i'honorois ta sagesse,
 Ton sçauoir, ta vertu, ta grandeur, ta largesse,
 Et si rien entre nous se doit plus honorer :
 Mais ayant esproué ta bonté nompareille,
 Qui souuent m'a presté si doucement l'oreille,
 Je souhaite qu'vn iour ie te puisse adorer.*

CLIIII

*Après feste basty fus les murs de Carthage
 Vn sepulchre eternal, Scipion irité
 De voir à sa vertu ingrata sa cité,
 Se bavit de soy mesme en vn petit village.
 Tu as fait Oitnier mais d'un plus grand courage,
 Ce que fit Scipion en son aduersité,
 Laisant, durant le cours de ta felicité,
 La Court, pour viure à toy le reste de ton aage.
 Le bruit de Scipion maint coursaire attiroit
 Pour contempler celuy que chascun admiroit,
 Bien qu'il fust retiré en son petit Linterne.
 On te fait le semblable : admirant ta vertu,
 D'auoir laissé la Court, & ce monstre testu,
 Ce peuple qui ressemble à la beste de Lerne.*

CLV

*Il ne fault point Duthier pour mettre en euidence
 Tant de belles vertus qui reluisent en toy,
 Que ie te rende icy l'honneur que ie te doy,
 Celebrant ton sçauoir, ton sens, & ta prudence.
 Le bruit de ta vertu est tel, que l'ignorance
 Ne le peult ignorer : & qui loue le Roy,
 Il fault qu'il loue encor' ta prudence, & ta foy :
 Car ta gloire est coniointe à la gloire de France.
 Je diray seulement que depuis noz ayeux
 La France n'a point veu vn plus laborieux
 En sa charge que toy, & qu'autre ne se treuve
 Plus courtois, plus humain, ne qui ait plus de soing
 De secourir l'amy à son plus grand besoing.
 J'en parle seurement, car i'en ay fait l'espreuue.*

CLVI

*Combien que ton Magny ait la plume si bonne,
Si prendrois-ie avec luy de tes vertus le soing,
Sachant que Dieu, qui n'a de noz presens besoing,
Demande les presens de plus d'une personne.
Je dirois ton beau nom, qui de luy mesme sonne
Ton bruit parmy la France, en Itale, & plus loing :
Et dirois que Henry est luymesme tesmoing,
Combien vn Auanson auance sa couronne :
Je dirois ta bonté, ta iustice, & ta foy,
Et mille autres vertus qui reluisent en toy,
Dignes qu'un seul Ronsard les sacre à la Memoire :
Mais sentant le soucy qui me presse le doz,
Indigne ie me sens de toucher à ton loz,
Sçachant que Dieu ne veult qu'on prophane sa gloire.*

CLVII

*Quand ie voudray sonner de mon grand Auanson
Les moins grandes vertus, sur ma chorde plus basse,
Je diray sa faconde, & l'honneur de sa face,
Et qu'il est des neuf Sœurs le plus cher nourriçon.
Quand ie voudray toucher avec vn plus hault son
Quelque plus grand' vertu, ie chanteray sa grace,
Sa bonté, sa grandeur, qui la iustice embrasse :
Mais là ie ne mettray le but de ma chanson.
Car quand plus hautement ie sonneray sa gloire,
Je diray que iamais les filles de Memoire
Ne diront vn plus sage, & vertueux que luy,
Plus prompt à son deuoir, plus fidele à son Prince,
Ne qui mieulx s'accommode au regne d'aujourdhuy,
Pour seruir son Seigneur en estrange prouince.*

CLVIII

*Combien que ta vertu (Poulin) soit entendue
 Par tout ou des François le bruit est entendu,
 Et combien que ton nom soit au large estendu
 Autant que la grand' mer est au large estendue :*
*Si fault-il toutefois que Bellay s'esuertue,
 Aussi bien que la mer, de bruire ta vertu,
 Et qu'il sonne de toy avec l'ærain tortu,
 Ce que sonne Triton de sa trompe tortue.*
*Je diray que tu es le Tiphys du Iafon,
 Qui doit par ton moyen conquerir la toison,
 Je diray ta prudence, & ta vertu notoire :*
*Je diray ton pouuoir qui sur la mer s'estend,
 Et que les Dieux marins te fauorisent tant,
 Que les terrestres Dieux sont ialoux de ta gloire.*

CLIX

*Sage De-l'hospital, qui seul de nostre France
 Rabaiſſes aujourd'hui l'orgueil Italien,
 Et qui nous monstres seul, d'un art Horacien,
 Comme il fault chastier le vice & l'ignorance :*
*Si ie voulois louer ton ſçauoir, ta prudence,
 Ta vertu, ta bonté, & ce qu'est vrayement tien,
 A tes perfections ie n'adiouſteroie rien,
 Et pauure me rendroit la trop grand' abondance.*
*Et qui pourroit, bons Dieux, faire plus digne foy
 Des rares qualitez qui reluiſent en toy,
 Que ceſte autre Pallas, ornement de nostre aage?*
*Ainſi iuſqu'aujourd'hui, ainſi encor' void-on
 Eſtre tant renommé le maïſtre de Platon,
 Pource qu'il eut d'un Dieu la voix pour teſmoignage.*

CLX

*Nature à vostre naistre heureusement feconde,
 Prodigue vous donna tout son plus & son mieux,
 Soit ceste grand' douceur qui luit dedans voz yeux,
 Soit ceste maiesté disertement faconde.
 Vostre rare vertu, qui n'a point de seconde,
 Et vostre esprit ailé, qui voisine les cieulx,
 Vous ont donné le lieu le plus prochain des Dieux,
 Et la plus grand' faueur du plus grand Roy du monde.
 Bref, vous auez tout seul tout ce qu'on peult auoir
 De richesse, d'honneur, de grace, & de sçauoir :
 Que voulez-vous donc plus esperer d'auantage?
 Le libre iugement de la posterité,
 Qui encor' qu'ell' assigne au ciel vostre partage,
 Ne vous donnera pas ce qu'auex merité.*

CLXI

*La fortune (Prelat) nous voulant faire voir
 Ce qu'elle peult sur nous, a choisi de nostre aage
 Celuy qui de vertu, d'esprit, & de courage
 S'estoit le mieulx armé encontre son pouuoir.
 Mais la vertu, qui n'est apprise à s'esmouuoir,
 Non plus que le rocher se meut contre l'orage,
 Dontera la fortune, & contre son oultrage
 De tout ce qui luy fault^{as}, se sçaura bien pouruoir.
 Comme ceste vertu immuable demeuré,
 Ainsi le cours du ciel se change d'heure en heure.
 Aidez-vous donq (Seigneur) de vous mesme au besoing,
 Et ioyeux attendez la saison plus prospere,
 Qui vous doit ramener vostre oncle & vostre frere :
 Car & d'eux & de vous le ciel a pris le soing.*

CLXII

*Ce n'est pas sans propos qu'en vous le ciel a mis
 Tant de beautez d'esprit, & de beautez de face,
 Tant de royal honneur, & de royale grace,
 Et que plus que cela vous est encor promis.*
*Ce n'est pas sans propos que les Destins amis,
 Pour rabaisser l'orgueil de l'Espagnole audace,
 Soit par droit d'alliance, ou soit par droit de race,
 Vous ont par leurs arrestz trois grans peuples soubmis.*
*Ilz veulent que par vous la France & l'Angleterre
 Changent en longue paix l'hereditaire guerre,
 Qui a de pere en filz si longuement duré :*
*Ilz veulent que par vous la belle vierge Astree
 En ce Siecle de fer reface encor' entree,
 Et qu'on reuoye encor' le beau Siecle doré.*

CLXIII

*Muse, qui autrefois chantas la verde Oliue⁴⁹,
 Empenne tes deux flancs d'une plume nouvelle,
 Et te guindant au ciel aueques plus haulte aile,
 Vole ou est d'Apollon la belle plante viue.*
*Laisse (mon cher fouci) la paternelle riue,
 Et portant deormais vne charge plus belle,
 Adore ce hault nom, dont la gloire immortelle
 De nostre pole arctiq' à l'autre pole arriue.*
*Loue l'esprit diuin, le courage indontable,
 La courtoise douceur, la bonté charitable,
 Qui soustient la grandeur, & la gloire de France.*
*Et dy, Ceste Princesse & si grande & si bonne,
 Porte dessus son chef de France la couronne :
 Mais dy cela si hault, qu'on l'entende à Florence.*

CLXIII

*Digne filz de Henry, nostre Hercule Gaulois,
 Nostre second espoir, qui portes sus ta face,
 Retraicte au naturel, la maternelle grace,
 Et grauee en ton cœur la vertu de Vallois :
 Cependant que le ciel, qui ia deffous tes loix
 Trois peuples a soubmis, armera ton audace
 D'une plus grand' vigueur, suy ton pere à la trace,
 Et apprens à donter l'Espagnol, & l'Anglois.
 Voicy de la vertu la penible montee,
 Qui par le seul trauail veult estre surmontee :
 Voila de l'autre part le grand chemin battu,
 Ou au seïour du vice on monte sans eschelle.
 Deça (Seigneur) deça, ou la vertu t'appelle,
 Hercule se fait Dieu par la seule vertu.*

CLXV

*La Grecque poësie orgueilleuse se vante
 Du loz qu'à son Homere Alexandre donna,
 Et les vers que Cesar de Virgile sonna,
 La Latine auïourd'hui les chante & les rechante.
 La Françoisise qui n'est tant que ces deux sçauante,
 Comme qui son Homere & son Virgile n'a,
 Maintient que le Laurier qui François couronna
 Baste seul pour la rendre à tout iamais viuante.
 Mais les vers, qui l'ont mise encor' en plus hault pris,
 Sont les vostres (Madame) & ces diuins escripts
 Que mourant nous laissa la Royne vostre mere.
 O poësie heureuse, & bien digne des Rois,
 De te pouuoir vanter des escripts Nauarrois,
 Qui t'honnorent trop plus qu'un Virgile ou Homere !*

CLXVI

*Dans l'enfer de son corps mon esprit attaché
 (Et cest enfer, Madame, a esté mon absence)
 Quatre ans & d'avantage a fait la penitence
 De tous les vieux forfaits dont il fut entaché.
 Ores, graces aux Dieux, ore' il est relasché
 De ce penible enfer, & par vostre presence
 Reduit au premier poinct de sa diuine essence,
 A dechargé son doz du fardeau de peché :
 Ores sous la faueur de voz graces prisees,
 Il iouit du repos des beaux champs Elysees,
 Et si n'a volonté d'en sortir iamais hors.
 Donques, de l'eau d'oubly ne l'abbreuvez, Madame,
 De peur qu'en la beuuant, nouueau desir l'enflamme,
 De retourner encor dans l'enfer de son corps.*

CLXVII

*Non pource qu'un grand Roy ait esté vostre pere,
 Non pour vostre degré, & royale haulteur,
 Chascun de vostre nom veult estre le chanteur,
 Ny pource qu'un grand Roy soit ores vostre frere.
 La nature, qui est de tous commune mere,
 Vous fist naistre (Madame) aueques ce grand heur :
 Et ce qui accompagne vne telle grandeur,
 Ce sont souuent des dons de fortune prospere.
 Ce qui vous fait ainsi admirer d'un chascun,
 C'est ce qui est tout vostre, & qu'avec vous commun
 N'ont tous ceulx-là, qui ont couronnes sur leurs testes :
 Ceste grace, & douceur, & ce ie ne sçay quoy,
 Que quand vous ne seriez fille, ny sœur de Roy,
 Si vous iugeroit-on estre ce que vous estes.*

CLXVIII

*Esprit royal, qui prens de lumiere eternelle
 Ta seule nourriture, & ton accroissement,
 Et qui de tes beaux raiç en nostre entendement
 Produis ce hault desir, qui au ciel nous r'appelle,
 N'apperçois-tu combien par ta viue estincelle
 La vertu luit en moy? n'as-tu point sentiment
 Par l'œil, l'ouïr, l'odeur, le goust, l'attouchement,
 Que sans toy ne reluit chose aucune mortelle?
 Au seul obieç diuin de ton image pure
 Se meut tout mon penser, qui par la souenance
 De ta haulte bonté tellement se r'assure,
 Que l'ame & le vouloir ont pris mesme assurance
 (Chassant tout appetit & toute vile cure)
 De retourner au lieu de leur premiere essence.*

CLXIX

*Si la vertu, qui est de nature immortelle,
 Comme immortelles sont les semences des cieulx,
 Ainsi qu'à noz esprits, se monstroit à noz yeux,
 Et noz sens hebetez estoient capables d'elle,
 Non ceux-là seulement qui l'imaginent telle,
 Et ceulx ausquelz le vice est vn monstre odieux,
 Mais on verroit encor les mesmes vicieux
 Espris de sa beauté, des beautez la plus belle.
 Si tant aymable donc seroit ceste vertu
 A qui la pourroit voir (Vineus) t'esbahis-tu,
 Si j'ay de ma Princeffe au cœur l'image empreinte?
 Si sa vertu j'adore, & si d'affection
 Je parle si souuent de sa perfection,
 Veux que la vertu mesme en son visage est peinte?*

CLXX

*Quand d'une douce ardeur doucement agité
 Vyferois quelquefois en louant ma Princesse,
 Des termes d'adorer, de celeste, ou deesse,
 Et ces tiltres qu'on donne à la Diuinité,
 Je ne craindrois (Melin) que la posterité
 Appellaſt pour cela ma Muſe flateresse :
 Mais en louant ainſi ſa royale haulteſſe,
 Je craindrois d'offenſer ſa grande humilité.
 L'antique vanité aueques telz honneurs
 Souloit idolatrer les Princes & Seigneurs :
 Mais le Chreſtien, qui met ces termes en vſage,
 Il n'eſt pas pour cela idolatre ou flateur :
 Car en donnant de tout la gloire au Createur,
 Il loue l'ouurier meſme, en louant ſon ouurage.*

CLXXI

*Voyant l'ambition, l'enuie, & l'auarice,
 La rancune, l'orgueil, le deſir aueuglé,
 Dont ceſt aage de fer de vices tout rouglé
 A violé l'honneur de l'antique iuſtice :
 Voyant d'une autre part, la fraude, la malice,
 Le procez immortal, le droit mal conſeillé :
 Et voyant au milieu du vice dereiglé
 Ceſte royale fleur, qui ne tient rien du vice :
 Il me ſemble (Dorat) voir au ciel reuolez
 Des antiques vertus les eſcadrons ailez,
 N'ayans rien delaiſſé de leur ſaiſon doree,
 Pour reduire le monde à ſon premier printemps,
 Fors ceſte Marguerite, honneur de noſtre temps,
 Qui comme l'eſperance, eſt ſeule demeuree.*

CLXXII

*De quelque autre subiect, que i'escriue, Iodelle,
Je sens mon cœur tranfi d'une morne froideur,
Et ne sens plus en moy ceste diuine ardeur,
Qui t'enflamme l'esprit de sa viue estincelle.
Seulement quand ie veulx toucher le loz de celle,
Qui est de nostre siecle & la perle, & la fleur,
Je sens reuiure en moy ceste antique chaleur,
Et mon esprit lassé prendre force nouvelle.
Bref, ie suis tout changé, & si ne sçay comment,
Comme on voit se changer la vierge en vn moment,
A l'approcher du Dieu qui telle la fait estre.
D'ou vient cela, Iodelle? il vient, comme ie croy,
Du suiect, qui produit naïuement en moy
Ce que par art contraint les autres y font naistre.*

CLXXIII

*Ronsard, i'ay veu l'orgueil des Coloffes antiques,
Les theatres en rond ouuers de tous costez,
Les colonnes, les arcz, les hauls temples voultez,
Et les sommets pointus des carrez obelisques.
I'ay veu des Empereurs les grands thermes publiques,
I'ay veu leurs monuments que le temps a dontez,
I'ay veu leurs beaux palais que l'herbe a surmontez,
Et des vieux murs Romains les poudreuses reliques.
Bref, i'ay veu tout cela que Rome a de nouveau,
De rare, d'excellent, de superbe, & de beau :
Mais ie n'y ay point veu encores si grand' chose
Que ceste Marguerite, ou semble que les cieulx,
Pour effacer l'honneur de tous les siecles vieux,
De leurs plus beaux presens ont l'excellence enclose.*

CLXXIIII

*Je ne suis pas de ceulx qui robbent la louange,
 Fraudant indignement les hommes de valeur,
 Ou qui changeant le noir à la blanche couleur
 Sçavent, comme lon dit, faire d'un diable un ange.
 Je ne fay point valoir, comme un tresor estrange,
 Ce que vantent si hault noz marcadants d'honneur,
 Et si ne cherche point que quelque grand seigneur
 Me baille pour des vers des biens en contr'eschange.
 Ce que ie quiers (Gournay) de ceste sœur de Roy,
 Que i'honore, reuere, admire comme toy,
 C'est que de la louer sa bonté me dispense^{so},
 Puis qu'elle est de mes vers le plus louable obiect :
 Car en louant (Gournay) si louable subiect,
 Le loz que ie m'acquiers, m'est trop grand' recompense.*

CLXXV

*Morel, quand quelquefois ie perds le temps à lire
 Ce que font auiourdhuy noz trafiqueurs d'honneurs,
 Je ry de voir ainsi deguifer ces Seigneurs,
 Desquelz (comme lon dit) ilz font comme de cire.
 Et qui pourroit, bons dieux, se contenir de rire,
 Voyant un corbeau peint de diuerses couleurs,
 Un pourceau couronné de roses & de fleurs,
 Ou le protrait d'un asne accordant vne lyre?
 La louange, à qui n'a rien de louable en foy,
 Ne sert que de le faire à tous monstrier au doy,
 Mais elle est le loyer de cil qui la merite.
 C'est ce qui fait (Morel) que si mal volontiers
 Je dy ceulx, dont le nom fait rougir les papiers,
 Et que i'ay si frequent celuy de Marguerite.*

CLXXVI

*Celuy qui de plus pres atteint la Deité,
 Et qui au ciel (Bouiu) vole de plus haulte aile,
 C'est celuy qui suiuant la vertu immortelle,
 Se sent moins du fardeau de nostre humanité.
 Celuy qui n'a des Dieux si grand' felicité,
 L'admire toutefois comme vne chose belle,
 Honnore ceulx qui l'ont, se monstre amoureux d'elle,
 Il a le second ranc, ce semble, merité.
 Comme au premier ie tends d'aile trop foible & basse,
 Ainsi ie pense auoir au second quelque place :
 Et comment puis-ie mieulx le second meriter,
 Qu'en louant ceste fleur, dont le vol admirable,
 Pour gagner du premier le lieu plus honorable,
 Ne laisse rien icy qui la puisse imiter?*

CLXXVII

*Quand ceste belle fleur premierement ie vey,
 Qui nostre aage de fer de ses vertus redore,
 Bien que sa grand' valeur ie ne cognusse encore,
 Si fus-ie en la voyant de merueille rauy.
 Depuis ayant le cours de fortune suiuy,
 Ou le Tybre tortu de iaune se colore,
 Et voyant ces grands Dieux, que l'ignorance adore,
 Ignorans, vicieux, & meschans à l'enuy :
 Alors (Forget) alors ceste erreur ancienne,
 Qui n'auoit bien cogneu ta Princesse & la mienne,
 La venant à reuoir, se desfilla les yeux :
 Alors ie m'apperceu qu'ignorant son merite
 Pauois, sans la cognoistre, admiré Marguerite,
 Comme, sans les cognoistre, on admire les cieux.*

CLXXXII

*Deffous ce grand François, dont le bel astre luit
 Au plus beau lieu du ciel, la France fut enceinte
 Des lettres & des arts, & d'une troppe sainte,
 Que depuis sous Henry feconde elle a produit :
 Mais elle n'eut plus-toft fait monstre d'un tel fruit,
 Et plus-toft ce beau part n'eut la lumiere atteinte,
 Que ie ne scay comment sa clairté fut esteinte,
 Et vid en mesme temps & son iour & sa nuit.
 Helicon est tary, Parnasse est vne plaine,
 Les lauriers sont seichez, & France autrefois pleine
 De l'esprit d'Apollon, ne l'est plus que de Mars.
 Phœbus s'en fuit de nous, & l'antique ignorance
 Sous la faueur de Mars retourne encore en France,
 Si Pallas ne defend les lettres & les arts.*

CLXXXIII

*Sire, celuy qui est, a formé toute essence
 De ce qui n'estoit rien. C'est l'œuure du Seigneur :
 Aussi tout honneur doit flechir à son honneur,
 Et tout autre pouuoir ceder à sa puissance.
 On void beaucoup de Rois, qui sont grands d'apparence :
 Mais nul, tant soit il grand, n'aura iamais tant d'heur
 De pouuoir à la vostre egaler sa grandeur :
 Car rien n'est apres Dieu si grand qu'un Roy de France.
 Puis donc que Dieu peult tout, & ne se trouue lieu
 Lequel ne soit enclos sous le pouuoir de Dieu,
 Vous, de qui la grandeur de Dieu seul est enclose,
 Elargissez encor sur moy vostre pouuoir,
 Sur moy, qui ne suis rien : à fin de faire voir,
 Que de rien un grand Roy peult faire quelque chose.*

SONNET D'VN QVIDAM

CONTRE VN DES PRECEDENTS

Qui se commence : *le les ay veus, Bizet* (Page 231.)

*Que songeois tu, Bellay, lors que parmy tes rymes
 Apres t'estre mocqué des Papes, & des Rois,
 Tu as en-contre nous oꝝé dresser ta voix,
 En nous chargeant, menteur, impudément de crimes?
 Pour auoir seruy Christ coupables nous estimes,
 Autre blasme sur nous mettre tu ne pourrois,
 Qu'en mentant faulcement : cesse si tu m'en crois,
 Iette au feu tes Sonnets, tes plumes, & tes limes,
 Car c'est au Dieu viuant, à qui tu fais la guerre.
 Et quoy? penses tu bien par là bon bruit acquerre?
 Mais Rome t'a appris ainsi à louër Dieu.
 Idolatre y allas, & si gardois encore
 Ce principe, qu'il fault que l'homme vn Dieu adore,
 Mais ceste raison la vers toy n'a plus de lieu.*

RESPONSE DE L'AVTHEVR

AV-DICT SONNET.

*Mais ou as tu trouué (quelle temerité!)
 Qu'il faille ainsi iuger d'vne autre conscience?
 En quelle eschole as tu appris ceste science,
 Qui n'appartient sans plus qu'à la Diuinité?*

*Si j'ay, sans la nommer, touché quelque cité,
 Dont la façon de viure, & police m'offense,
 Et tu voulois Chrestien, en prendre la deffense,
 Me deuois-tu pourtant noter d'impieté?
 Il semble à escouter voz superbes louanges,
 Que vous soyez parfaits, que vous soyez plus qu'Ange:
 Le Pharisee ainsi se vançoit deuant Dieu.
 Que sçais-tu quel j'estois deuant qu'aller à Romme?
 Quel j'en suis retourné? quel j'ay vesçu, & comme?
 Amy, le vray Chrestien est Chrestien en tout lieu.*

A V T R E.

*Si Dieu est de vous seuls, comme il veult, adoré,
 Si seuls enfans de Dieu, si seuls Chrestiens vous estes,
 Si tous les autres sont fots, ignorants, & bestes,
 Si de tous, fors de vous, le vray est ignoré,
 Je m'en rapporte à Dieu, qui veult estre honoré
 Comme il a ordonné, non pas selon voz testes.
 Qui le sert bien, ou mal, ie n'en fais point d'enquestes,
 Vn chacun de soy mesme est tesmoing asseuré.
 Mais quand à voz façons, ie ne craindray de dire
 Qu'il y a plus sur vous, que sur nous à redire,
 Et que ie ne veis onq' moins plaisante cité.
 Ce qu'à vous ie n'impute, ains à vostre police,
 Ou plus tost à ceulx-la, dont la caute malice
 Abuse (comme on voit) vostre simplicité.*

A V T R E.

Si ie me suis mocqué (ce que ie ne voudrois,)
De ceulx que par tes vers toymesmes tu deprimas,
L'ay fait beaucoup pour vous, & plus que tu n'estimes,
De vous loger parmy les Princes & les Rois.
Mais si à mes escripts respondre tu voulois,
Et respondre à propos, sans parler de mes limes,
Il ne te failloit tant arrester sur mes rymes,
Il te failloit deffendre & voz meurs & voz lois.
Il te failloit descrire vne forme de ville
N'usant (comme j'ay dict) de liberté seruile,
Sans mesdire de Romme ainsi hors de saison.
Mais imitant des tiens la façon ordinaire,
Voyant que tu n'auois de quoy me satisfaire.
Tu m'as payé d'iniure, & non pas de raison.

A V T R E.

Puis que ce qu'en commun des vices j'ay escript,
Tu veulx prendre pour toy, touche là, ie l'aduoue :
Et si ce n'est assez, ie te promets & voue
De faire encor' pour toy renaiître Democrit.
Et qui ne se riroit d'un si subtil esprit,
Qui en blasmant autruy, si sottement se loue?
Et veult que par les vers, dont ma Muse se ioue,
En me mocquant de luy, ie me mocque de Christ?
Si voz opinions sont bien ou mal fondees,
Ie m'en rapporte à ceux qui les ont mieux fondees,
Baste que ie me sens meilleur Chrestien que toy.

*Quant à ce que j'ay dict de voz façons de viure,
 Je ne veulx pour cela faire brusler mon liure,
 Car voz meurs ne sont pas articles de la foy.*

A V T R E.

*Je n'ay pas entrepris, pour defendre l'Eglise
 Que vous nommez contraire à l'Eglise de Christ,
 De vous dresser icy vn combat par escript :
 J'en laisse faire à ceulx qui la charge en ont prise.
 Mais si la charité est ce que plus Dieu prise,
 Et l'arbre par le fruit se cognoit, comme on dict :
 Celuy qui comme moy à voz meurs contredict,
 Contre le Dieu viuant n'a la guerre entreprise.
 Or si vous vsez là de quelque charité,
 Celuy qui rien n'y porte en sçait la verité.
 Quant à voz autres meurs, loix, & façons de faire,
 Tu me nommes à tort impudent & menteur :
 De ce que j'en ay dict ie ne suis inuenteur,
 Car c'est de voz prescheurs la complainte ordinaire.*





LE PREMIER LIVRE
DES
ANTIQUITEZ DE ROME

Contenant

VNE GENERALE DESCRIPTION DE SA GRANDEVR
ET COMME VNE DEPLORATION DE SA RVINE

PAR IOACH. DV BELLAY ANG.

PLVS

VN SONGE OV VISION

SVR LE MESME SVBIECT, DV MESME AVTHEVR⁵¹.

AV ROY.

*Ne vous pouuant donner ces ouurages antiques
Pour vostre Sainct-Germain, ou pour Fontainebleau,
Je les vous donne (Sire) en ce petit tableau
Peint, le mieux que i'ay peu, de couleurs poëtiques :
Qui mis sous vostre nom deuant les yeux publiques,
Si vous le daignez voir en son iour le plus beau,
Se pourra bien vanter d'auoir hors du tumbeau,
Tiré des vieux Romains les poudreuses reliques.
Que vous puissent les Dieux vn iour donner tant d'heur,
De rebastir en France vne telle grandeur,
Que ie la voudrois bien peindre en vostre langage :
Et peult estre, qu'alors vostre grand' Maiesté
Repensant à mes vers, diroit qu'ilz ont esté
De vostre Monarchie vn bienheureux presage.*

I

Diuins Esprits, dont la poudreuse cendre
Gist sous le fais de tant de murs couuers,
Non vostre loz, qui vif par voz beaux vers
Ne se verra sous la terre descendre,
Si des humains la voix se peult estendre
Depuis icy iusqu'au fond des enfers,
Soient à mon cry les abyfmes ouuers,
Tant que d'abas vous me puissiez entendre.
Trois fois cernant sous le voile des cieux
De voz tombeaux le tour deuotieux,
A haulte voix trois fois ie vous appelle :
L'iuoque icy vostre antique fureur,
En ce pendant que d'une sainte horreur
Le vays chantant vostre gloire plus belle.

II

Le Babylonien ses haults murs vantera,
Et ses vergers en l'air, de son Ephefienne
La Grece descrira la fabrique ancienne,
Et le peuple du Nil ses pointes chantera :
La mesme Grece encor vanteuse publiera
De son grand Iuppiter l'image Olympienne,
Le Mausole fera la gloire Carienne,
Et son vieux Labyrinth' la Crete n'oublira :
L'antique Rhodien eleuera la gloire
De son fameux Colosse, au temple de Memoire :
Et si quelque œuure encor digne se peult vanter
De marcher en ce ranc, quelque plus grand' faconde
Le dira : quant à moy, pour tous ie veulx chanter
Les sept costaux Romains, sept miracles du monde.

III⁵²

*Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome,
 Et rien de Rome en Rome n'apperçois,
 Ces vieux palais, ces vieux arcz que tu vois,
 Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.
 Voy quel orgueil, quelle ruine : & comme
 Celle qui mist le monde sous ses loix,
 Pour donter tout, se donta quelquefois,
 Et deuint proye au temps, qui tout consume.
 Rome de Rome est le seul monument,
 Et Rome Rome a vaincu seulement.
 Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit,
 Reste de Rome. O mondaine inconstance !
 Ce qui est ferme, est par le temps destruit,
 Et ce qui fuit, au temps fait resistance.*

IIII

*Celle qui de son chef les estoilles passoit,
 Et d'un pied sur Thetis, l'autre deffous l'Aurore,
 D'une main sur le Scythe, & l'autre sur le More,
 De la terre, & du ciel, la rondeur compassoit,
 Iuppiter ayant peur, si plus elle croissoit,
 Que l'orgueil des Geans se releuast encore,
 L'accabla sous ces monts, ces sept monts qui font ore
 Tumbeaux de la grandeur qui le ciel menassoit.
 Il luy mist sur le chef la crotte Saturnale,
 Puis deffus l'estomac assist la Quirinale,
 Sur le ventre il planta l'antique Palatin,
 Mist sur la dextre main la hauteur Celiene,
 Sur la fenestre assist l'eschine Exquiliene,
 Viminal sur vn pied, sur l'autre l'Auentin.*

V

*Qui voudra voir tout ce qu'ont peu nature,
 L'art, & le ciel (Rome) te vienne voir :
 Pentens s'il peult ta grandeur concevoir
 Par ce qui n'est que ta morte peinture.
 Rome n'est plus : & si l'architecture
 Quelque vmbre encor de Rome fait reuoir,
 C'est comme vn corps par magique sçauoir,
 Tiré de nuict hors de sa sepulture.
 Le corps de Rome en cendre est deuallé,
 Et son esprit reioindre s'est allé
 Au grand esprit de ceste masse ronde.
 Mais ses escripts, qui son loz le plus beau
 Malgré le temps arrachent du tumbeau,
 Font son idole errer parmy le monde.*

VI

*Telle que dans son char la Berecynthienne
 Couronnée de tours, & ioyeuse d'auoir
 Enfanté tant de Dieux, telle se faisoit voir
 En ses iours plus heureux ceste ville ancienne :
 Ceste ville, qui fut plus que la Phrygienne
 Foisonnante en enfans, & de qui le pouuoir
 Fut le pouuoir du monde, & ne se peult reuoir
 Pareille à sa grandeur, grandeur finon la sienne.
 Rome seule pouuoit à Rome ressembler,
 Rome seule pouuoit Rome faire trembler :
 Aussi n'auoit permis l'ordonnance fatale,
 Qu'autre pouuoir humain, tant fust audacieux,
 Se vantaft d'égalier celle qui fit égale
 Sa puissance à la terre, & son courage aux cieux.*

VII⁵³

*Sacrez costaux, & vous sainctes ruines,
 Qui le seul nom de Rome retenez,
 Vieux monuments, qui encor soustenez
 L'honneur poudreux de tant d'ames diuines :
 Arcz triomphaux, pointes du ciel voisines,
 Qui de vous voir le ciel mesme estonnez,
 Las, peu à peu cendre vous deuenez,
 Fable du peuple, & publiques rapines !
 Et bien qu'au temps pour vn temps facent guerre
 Les bastimens, si est-ce que le temps
 Œuvres & noms finablement atterre.
 Tristes desirs, viuez donques contents :
 Car si le temps finist chose si dure,
 Il finira la peine que i'endure.*

VIII

*Par armes & vaisseaux Rome donta le monde,
 Et pouuoit on iuger qu'vne seule cité
 Auoit de sa grandeur le terme limité
 Par la mesme rondeur de la terre & de l'onde.
 Et tant fut la vertu de ce peuple seconde
 En vertueux nepueux, que sa posterité
 Surmontant ses ayeux en braue auctorité,
 Mesura le hault ciel à la terre profonde :
 A fin qu'ayant rangé tout pouuoir sous sa main,
 Rien ne peust estre borne à l'empire Romain :
 Et que, si bien le temps destruit les Republicques,
 Le temps ne mist si bas la Romaine hauteur,
 Que le chef deterré aux fondemens antiques,
 Qui prindrent nom de luy, fust découuert menteur.*

V

Qui voudra voir tout ce qu'ont peu nature,
 L'art, & le ciel (Rome) te vienne voir :
 Pentens s'il peult ta grandeur concevoir
 Par ce qui n'est que ta morte peinture.
 Rome n'est plus : & si l'architecture
 Quelque vmbre encor de Rome fait reuoir,
 C'est comme vn corps par magique sçauoir,
 Tiré de nuict hors de sa sepulture.
 Le corps de Rome en cendre est deuallé,
 Et son esprit reioindre s'est allé
 Au grand esprit de ceste masse ronde.
 Mais ses escripts, qui son loz le plus beau
 Malgré le temps arrachent du tumbeau,
 Font son idole errer parmy le monde.

VI

Telle que dans son char la Berecynthienne
 Couronnée de tours, & ioyeuse d'auoir
 Enfanté tant de Dieux, telle se faisoit voir
 En ses iours plus heureux ceste ville ancienne :
 Ceste ville, qui fut plus que la Phrygienne
 Foisonnante en enfans, & de qui le pouuoir
 Fut le pouuoir du monde, & ne se peult reuoir
 Pareille à sa grandeur, grandeur finon la sienne.
 Rome seule pouuoit à Rome ressembler,
 Rome seule pouuoit Rome faire trembler :
 Aussi n'auoit permis l'ordonnance fatale,
 Qu'autre pouuoir humain, tant fust audacieux,
 Se vantaist d'égaliser celle qui fit égale
 Sa puissance à la terre, & son courage aux cieux.

VII⁵³

*Sacrez costaux, & vous sainctes ruines,
 Qui le seul nom de Rome retenez,
 Vieux monuments, qui encor soustenez
 L'honneur poudreux de tant d'ames diuines :
 Arcz triomphaux, pointes du ciel voisines,
 Qui de vous voir le ciel mesme estonnez,
 Las, peu à peu cendre vous deuenez,
 Fable du peuple, & publiques rapines !
 Et bien qu'au temps pour vn temps facent guerre
 Les bastimens, si est-ce que le temps
 Œures & noms finablement atterre.
 Tristes desirs, viuez donques contents :
 Car si le temps finist chose si dure,
 Il finira la peine que i'endure.*

VIII

*Par armes & vaisseaux Rome donta le monde,
 Et pouuoit on iuger qu'vne seule cité
 Auoit de sa grandeur le terme limité
 Par la mesme rondeur de la terre & de l'onde.
 Et tant fut la vertu de ce peuple seconde
 En vertueux nepueux, que sa posterité
 Surmontant ses ayeux en braue auctorité,
 Mesura le hault ciel à la terre profonde :
 A fin qu'ayant rangé tout pouuoir sous sa main,
 Rien ne peust estre borne à l'empire Romain :
 Et que, si bien le temps destruit les Republicques,
 Le temps ne mist si bas la Romaine hauteur,
 Que le chef deterré aux fondemens antiques,
 Qui prindrent nom de luy, fust découuert menteur.*

IX

*Astres cruelz, & vous Dieux inhumains,
 Ciel enuieux, & marastre Nature^{ua},
 Soit que par ordre, ou soit qu'à l'aventure
 Voyse le cours des affaires humains,
 Pourquoi iadis ont trauaillé voꝝ mains
 A façonner ce monde qui tant dure?
 Ou que ne fut de matiere aussi dure
 Le braue front de ces palais Romains?
 Ie ne dy plus la sentence commune,
 Que toute chose au deffous de la Lune
 Est corrompable, & sugette à mourir :
 Mais bien ie dy (& n'en veuille desplaire
 A qui s'efforce enseigner le contraire)
 Que ce grand Tout doit quelquefois perir.*

X

*Plus qu'aux bords Ætéans le braue filz d'Æson,
 Qui par enchantement conquist la riche laine,
 Des dents d'un vieil serpent ensemençant la plaine
 N'engendra de soldatz au champ de la toison,
 Ceste ville, qui fut en sa ieune saison
 Un Hydre de guerriers, se vid brauement pleine
 De braues nourrissons, dont la gloire hautaine
 A remply du Soleil l'une & l'autre maison :
 Mais qui finalement, ne se trouuant au monde
 Hercule qui dontast semence tant feconde,
 D'une horrible fureur l'un contre l'autre armez,
 Se moissonnarent tous par un soudain orage,
 Renouuelant entre eulx la fraternelle rage,
 Qui aueugla iadis les fiers soldatz semeꝝ.*

XI

*Mars vergongneux d'auoir donné tant d'heur
 A ses nepueux, que l'impuissance humaine
 Enorgueillie en l'audace Romaine
 Sembloit fouler la celeste grandeur,
 Refroidissant ceste premiere ardeur,
 Dont le Romain auoit l'ame si pleine,
 Soufla son feu, & d'une ardente haleine
 Vint eschauffer la Gottique froideur.
 Ce peuple adonc, nouveau fils de la Terre,
 Dardant par tout les fouldres de la guerre,
 Ces braues murs accabla sous sa main,
 Puis se perdit dans le sein de sa mere,
 A fin que nul, fust-ce des Dieux le pere,
 Se peust vanter de l'empire Romain.*

XII

*Telz que lon vid iadis les enfans de la Terre
 Plantez dessus les monts pour escheller les cieux,
 Combattre main à main la puissance des Dieux,
 Et Iuppiter contre eux, qui ses foudres defferre :
 Puis tout soudainement renuersez du tonnerre
 Tumber deça dela ces squadrons furieux,
 La Terre gemissante, & le Ciel glorieux
 D'auoir à son honneur acheué ceste guerre :
 Tel encor' on a veu par dessus les humains
 Le front audacieux des sept costaux Romains
 Leuer contre le ciel son orgueilleuse face :
 Et telz ores on void ces champs deshonnorez
 Regretter leur ruine, & les Dieux asseurez
 Ne craindre plus là hault si effroyable audace.*

XIII

*Ny la fureur de la flamme enragee,
 Ny le trenchant du fer victorieux,
 Ny le degast du soldat furieux,
 Qui tant de fois (Rome) t'a saccagee,
 Ny coup sur coup ta fortune changee,
 Ny le ronger des siecles enuieux,
 Ny le despit des hommes & des Dieux,
 Ny contre toy ta puissance rangee,
 Ny l'esbranler des vents impetueux,
 Ny le debord de ce Dieu tortueux,
 Qui tant de fois t'a couuert de son onde,
 Ont tellement ton orgueil abbaissé,
 Que la grandeur du rien, qu'ilz t'ont laissé,
 Ne face encor' emerueiller le monde.*

XIIII

*Comme on passe en esté le torrent sans danger,
 Qui fouloit en hyuer estre roy de la plaine,
 Et rair par les champs d'une fuite hautaine
 L'espoir du laboureur, & l'espoir du berger :
 Comme on void les couards animaux outrager
 Le courageux lyon gifant dessus l'arene,
 Ensanglanter leurs dents, & d'une audace vaine
 Prouoquer l'ennemy qui ne se peut venger :
 Et comme deuant Troye on vid des Grecz encor'
 Brauer les moins vaillans autour du corps d'Heclor :
 Ainsi ceulx qui iadis fouloient, à teste basse,
 Du triomphe Romain la gloire accompagner,
 Sur ces poudreux tombeaux exercent leur audace,
 Et osent les vaincuз les vainqueurs desdaigner.*

XV

Palles Esprits, & vous Vmbres poudreuses,
Qui iouissant de la clarté du iour
Fistes sortir cest orgueilleux seiour,
Dont nous voyons les reliques cendreuses :
Diâes Esprits (ainsi les tenebreuses
Riues de Styx non passable au retour,
Vous enlaçant d'un trois fois triple tour,
N'enferment point voz images vmbreuses)
Diâes moy donc (car quelqu'une de vous
Possible encor se cache icy deffous)
Ne sentez vous augmenter vostre peine,
Quand quelquefois de ces costaux Romains
Vous contemplez l'ouurage de voz mains
N'estre plus rien qu'une poudreuse plaine?

XVI

Comme lon void de loing sur la mer courroucée
Vne montaigne d'eau d'un grand branle ondoyant,
Puis trainant mille flots, d'un gros choc abboyant
Se creuer contre vn roc, ou le vent l'a poussee :
Comme on void la fureur par l'Aquillon chassée
D'un sifflement aigu l'orage tournoyant,
Puis d'une aile plus large en l'air s'esbanoyant
Arrester tout à coup sa carriere lassée :
Et comme on void la flamme ondoyant en ces lieux
Se rassemblant en vn, s'aguifer vers les cieus,
Puis tumber languissante : ainsi parmy le monde
Erra la Monarchie : & croissant tout ainsi
Qu'un flot, qu'un vent, qu'un feu, sa course vagabonde
Par vn arrest fatal s'est venu' perdre icy.

XVII

*Tant que l'oyseau de Iuppiter vola,
 Portant le feu, dont le ciel nous menace,
 Le ciel n'eut peur de l'effroyable audace,
 Qui des Geans le courage affolla :*
*Mais aussi tost que le Soleil brusla
 L'aile qui trop se fait la terre basse,
 La terre mist hors de sa lourde masse
 L'antique horreur qui le droit viola.*
*Alors on vid la corneille Germaine,
 Se deguisant feindre l'aigle Romaine,
 Et vers le ciel s'éleuer de rechef
 Ces braues monts autrefois mis en poudre,
 Ne voyant plus voler dessus leur chef
 Ce grand oyseau ministre de la foudre.*

XVIII

*Ces grands monceaux pierreux, ces vieux murs que tu vois,
 Furent premierement le cloz d'un lieu champestre :*
*Et ces braues palais, dont le temps s'est fait maistre,
 Cassines de pasteurs ont esté quelquefois.*
*Lors prindrent les bergers les ornemens des Roys,
 Et le dur laboureur de fer arma sa dextre :*
*Puis l'annuel pouuoir le plus grand se vid estre,
 Et fut encor plus grand le pouuoir de six mois :*
*Qui, fait perpetuel, creut en telle puissance,
 Que l'aigle Imperial de luy print sa naissance :*
*Mais le Ciel s'opposant à tel accroissement,
 Mist ce pouuoir es mains du successeur de Pierre,
 Qui sous nom de pasteur, fatal à ceste terre,
 Monstre que tout retourne à son commencement.*

XIX

*Tout le parfait, dont le ciel nous honnore,
 Tout l'imparfait qui naist deffous les cieux,
 Tout ce qui paist noz esprits & noz yeux,
 Et tout cela qui noz plaisirs deuore :*
*Tout le malheur qui nostre aage dedore,
 Tout le bon heur des siecles les plus vieux,
 Rome du temps de ses premiers ayeux
 Le tenoit clos, ainsi qu'une Pandore.*
*Mais le destin débrouillant ce Chaos,
 Ou tout le bien & le mal fut enclos,
 A fait depuis que les vertus diuines
 Volant au ciel ont laissé les pechez,
 Qui iusq'icy se sont tenus cachez
 Sous les monceaux de ces vieilles ruines.*

XX

*Non autrement qu'on void la pluuiuse nûe
 Des vapeurs de la terre en l'air se souleuer,
 Puis se courbant en arc, à fin de s'abreuer,
 Se plonger dans le sein de Thetis la chenue,
 Et montant derechef d'ou elle estoit venue,
 Sous vn grand ventre obscur tout le monde couuer,
 Tant que finablement on la void se creuer,
 Or' en pluie, or' en neige, or' en gresle menue :*
*Ceste ville qui fut l'ouurage d'un pasteur,
 S'éleuant peu à peu, creut en telle hauteur,
 Que royne elle se vid de la terre & de l'onde :*
*Tant que ne pouuant plus si grand faix soustenir,
 Son pouuoir dissipé s'écarta par le monde,
 Monstrant que tout en rien doit vn iour deuenir.*

XXI

*Celle que Pyrrhe & le Mars de Libye
 N'ont sçeu donter, celle braue cité
 Qui d'un courage au mal exercité
 Soustint le choc de la commune enuie,
 Tant que sa nef par tant d'ondes rauie
 Eut contre foy tout le monde incité,
 On n'a point veu le roc d'aduersité
 Rompre sa course heureusement suiuite :
 Mais defaillant l'obiet de sa vertu,
 Son pouuoir s'est de luy mesme abbatu,
 Comme celuy que le cruel orage
 A longuement gardé de faire abbord,
 Si trop grand vent le chasse sur le port,
 Dessus le port se void faire naufrage.*

XXII

*Quand ce braue seiour, honneur du nom Latin,
 Qui borna sa grandeur d'Afrique, & de la Biçe,
 De ce peuple qui tient les bords de la Tamize,
 Et de celuy qui void esclorre le matin,
 Anima contre foy d'un courage mutin
 Ses propres nourrissons, sa despouille conquise ,
 Qu'il auoit par tant d'ans sur tout le monde acquise,
 Deuint soudainement du monde le butin :
 Ainsi quand du grand Tout la fuite retournee,
 Ou trentefix mil' ans ont sa course bornee,
 Rompra des elemens le naturel accord,
 Les semences qui sont meres de toutes choses,
 Retourneront encor' à leur premier discord,
 Au ventre du Chaos eternellement clofes.*

XXIII

*O que celuy estoit cautelement sage,
 Qui conseilloit pour ne laisser moisir
 Ses citoyens en paresseux loisir,
 De pardonner aux rampars de Carthage!
 Il preuoyoit que le Romain courage
 Impatient du languissant plaisir,
 Par le repos se laisseroit saisir
 A la fureur de la ciuile rage.
 Aussi void-on qu'en vn peuple ocieux,
 Comme l'humeur en vn corps vicieux,
 L'ambition facilement s'engendre.
 Ce qui aduint, quand l'enuieux orgueil
 De ne vouloir ny plus grand, ny pareil,
 Rompit l'accord du beaupere & du gendre^{ss}.*

XXIIII

*Si l'aueugle fureur, qui cause les batailles,
 Des pareilz animaux n'a les cœurs allumez,
 Soient ceulx qui vont courant, ou soient les emplumez,
 Ceulx-là qui vont rampant, ou les armez d'escailles :
 Quelle ardente Erinnys de ses rouges tenailles
 Vous pinsetoit les cœurs de rage enuenimez,
 Quand si cruellement l'un sur l'autre animez
 Vous destrempiez le fer en voz propres entrailles?
 Estoit-ce point (Romains) vostre cruel destin,
 Ou quelque vieil peché qui d'un discord mutin
 Exerçoit contre vous sa vengeance eternelle?
 Ne permettant des Dieux le iuste iugement,
 Voz murs ensanglantez par la main fraternelle,
 Se pouuoir affermer d'un ferme fondement.*

XXV

*Que n'ay-ie encor la harpe Thracienne,
 Pour réveiller de l'enfer paresseux
 Ces vieux Cefars, & les Vmbres de ceux
 Qui ont basty ceste ville ancienne?
 Ou que ie n'ay celle Amphionienne,
 Pour animer d'un accord plus heureux
 De ces vieux murs les offemens pierreux,
 Et restaurer la gloire Ausonienne?
 Peusse-ie aumoins d'un pinçeau plus agile,
 Sur le patron de quelque grand Virgile,
 De ces palais les protraits façonner :
 L'entreprendrois, veu l'ardeur qui m'allume,
 De rebastir au compas de la plume
 Ce que les mains ne peuuent maçonner.*

XXVI

*Qui voudroit figurer la Romaine grandeur
 En ses dimensions, il ne luy faudroit querre
 A la ligne, & au plomb, au compas, à l'equerre,
 Sa longueur & largeur, hauteur & profondeur :
 Il luy faudroit cerner d'une egale rondeur
 Tout ce que l'Ocean de ses longs bras enferre,
 Soit ou l'Astre annuel eschauffe plus la terre,
 Soit ou soufle Aquilon sa plus grande froideur.
 Rome fut tout le monde, & tout le monde est Rome.
 Et si par mesmes noms mesmes choses on nomme,
 Comme du nom de Rome on se pourroit passer,
 La nommant par le nom de la terre & de l'onde :
 Ainsi le monde on peult sur Rome compasser,
 Puis que le plan de Rome est la carte du monde.*

XXVII

*Toy qui de Rome emerueillé contemples
 L'antique orgueil, qui menassoit les cieux,
 Ces vieux palais, ces monts audacieux,
 Ces murs, ces arcz, ces thermes, & ces temples,
 Iuge. en voyant ces ruines si amples,
 Ce qu'a rongé le temps iniurieux,
 Puis qu'aux ouuriers les plus industrieux
 Ces vieux fragmens encor seruent d'exemples.
 Regarde apres, comme de iour en iour
 Rome fouillant son antique seiour,
 Se rebatist de tant d'œuvres diuines :
 Tu iugeras, que le dæmon Romain
 S'efforce encor d'une fatale main
 Ressusciter ces poudreuses ruines.*

XXVIII

*Qui a veu quelquefois vn grand chesne asseiché,
 Qui pour son ornement quelque trophée porte,
 Leuer encor' au ciel sa vieille teste morte,
 Dont le pied fermement n'est en terre fiché,
 Mais qui dessus le champ plus qu'à demy panché
 Monstre ses bras tous nuds, & sa racine torte,
 Et sans feuille vmbreux, de son poix se supporte
 Sur son tronc nouailleux en cent lieux esbranché :
 Et bien qu'au premier vent il doive sa ruine,
 Et maint ieune à l'entour ait ferme la racine,
 Du deuot populaire estre seul reueré.
 Qui tel chesne a peu voir, qu'il imagine encores,
 Comme entre les citez, qui plus florissent ores,
 Ce vieil honneur poudreux est le plus honoré.*

XXIX

*Tout ce qu'Egypte en poincte façonna,
 Tout ce que Grece à la Corinthienne,
 A l'Ionique, Attique, ou Dorienne,
 Pour l'ornement des temples maçonna :*
*Tout ce que l'art de Lysippe donna,
 La main d'Apelle, ou la main Phidienne,
 Souloit orner ceste ville ancienne,
 Dont la grandeur le ciel mesme estonna :*
*Tout ce qu'Athene' eut onques de sagesse,
 Tout ce qu'Asie eut onques de richesse,
 Tout ce qu'Afrique eut onques de nouveau,
 S'est veu icy. O merueille profonde!*
*Rome viuant fut l'ornement du monde,
 Et morte elle est du monde le tumbeau.*

XXX

*Comme le champ semé en verdure foisonne,
 De verdure se haulse en tuyau verdissant,
 Du tuyau se herisse en epic florissant,
 D'epic iaunit en grain, que le chaud affaïsonne :*
*Et comme en la saison le rustique moissonne
 Les ondoyans cheueux du fillon blondissant,
 Les met d'ordre en iauelle, & du blé iaunissant
 Sur le champ despouillé mille gerbes façonne :*
*Ainsi de peu à peu creut l'Empire Romain,
 Tant qu'il fut despouillé par la Barbare main,
 Qui ne laissa de luy que ces marques antiques,
 Que chacun va pillant : comme on voit le gleneur
 Cheminant pas à pas recueillir les reliques
 De ce qui va tumbant apres le moissonneur.*

XXXI

*De ce qu'on ne void plus qu'une vague campagne,
 Ou tout l'orgueil du monde on a veu quelquefois,
 Tu n'en es pas coupable, ô quiconques tu fois,
 Que le Tygre, & le Nil, Gange, & Euphrate baigne :
 Coupables n'en sont pas l'Afrique ny l'Espagne,
 Ny ce peuple qui tient les riuages Anglois,
 Ny ce braue soldat qui boit le Rhin Gaulois,
 Ny cest autre guerrier, nourrifson d'Alemaigne.
 Tu en es seule cause, ô ciuile fureur,
 Qui semant par les champs l'Emathienne horreur,
 Armas le propre gendre encontre son beaupere^{no} :
 A fin qu'estant venue à son degré plus hault,
 La Romaine grandeur trop longuement prospere,
 Se vist ruer à bas d'un plus horrible fault.*

XXXII

*Esperez vous que la posterité
 Doiue (mes vers) pour tout iamais vous lire?
 Esperez vous que l'œuure d'une lyre
 Puisse acquerir telle immortalité?
 Si sous le ciel fust quelque eternité,
 Les monuments que ie vous ay fait dire,
 Non en papier, mais en marbre & porphyre,
 Eussent gardé leur viue antiquité.
 Ne laisse pas toutefois de sonner
 Luth, qu'Apollon m'a bien daigné donner :
 Car si le temps ta gloire ne desrobbe,
 Vanter te peux, quelque bas que tu fois,
 D'auoir chanté le premier des François,
 L'antique honneur du peuple à longue robbe.*

SONGE.

I

*C'estoit alors que le present des Dieux
Plus doucement s'écoule aux yeux de l'homme,
Faisant noyer dedans l'oubly du somme
Tout le soucy du iour laborieux,
Quand vn Dæmon apparut à mes yeux
Dessus le bord du grand fleuve de Rome,
Qui m'appellant du nom dont ie me nomme,
Me commanda regarder vers les cieux :
Puis m'escria, Voy (dit-il) & contemple
Tout ce qui est compris sous ce grand temple,
Voy comme tout n'est rien que vanité :
Lors cognoissant la mondaine inconstance,
Puis que Dieu seul au temps fait resistance,
N'espere rien qu'en la diuinité.*

II

*Sur la croupe d'un mont ie vis vne Fabrique
De cent brasses de hault : cent colonnes d'un rond,
Toutes de diamant ornoient le braue front,
Et la façon de l'œuvre estoit à la Dorique.
La muraille n'estoit de marbre ny de brique,
Mais d'un luisant crystal, qui du sommet au fond
Elançoit mille raiç de son ventre profond
Sur cent degrez dorez du plus fin or d'Afrique.
D'or estoit le lambriç, & le sommet encor
Reluisoit escaillé de grandes lames d'or :
Le paué fut de iaspe, & d'esmeraulde fine.
O vanité du monde! vn soudain tremblement
Faisant crouler du mont la plus basse racine,
Renuerfa ce beau lieu depuis le fondement.*

III

Puis m'apparut vne Poincte aguisee
D'vn diamant de dix piedz en carré,
A sa hauteur iustement mesuré,
Tant qu'vn archer pourroit prendre vifée.
Sur ceste poincte vne vrne fut posee
De ce metal sur tous plus honoré :
Et reposoit en ce vase doré
D'vn grand Cesar la cendre composee.
Aux quatre coings estoient couchez encor
Pour pedestal quatre grands lyons d'or,
Digne tumbeau d'vne si digne cendre.
Las, rien ne dure au monde que torment !
Le vy du ciel la tempeste descendre,
Et foudroyer ce braue monument.

IIII

Le vy hault esleué sur colonnes d'iuoire,
Dont les bases estoient du plus riche metal,
A chapiteaux d'albastre, & frixes de crystal,
Le double front d'vn arc dressé pour la memoire.
A chaque face estoit protraicte vne victoire,
Portant ailes au doz, avec habit nymphal,
Et hault assise y fut sur vn char triumphal
Des Empereurs Romains la plus antique gloire.
L'ouurage ne monstroit vn artifice humain,
Mais sembloit estre fait de celle propre main
Qui forge en aguisant la paternelle foudre.
Las, ie ne veulx plus voir rien de beau sous les cieux,
Puis qu'vn œuure si beau i'ay veu deuant mes yeux,
D'vne soudaine cheute estre reduict en poudre.

V

Et puis ie vy l'Arbre Dodonien
Sur sept costaux esandre son vmbre,
Et les vainqueurs ornez de son fueillage
Deffus le bord du fleuve Aufonien.
Là fut dressé maint trophée ancien,
Mainte despouille, & maint beau tesmoignage
De la grandeur de ce braue lignage,
Qui descendit du sang Dardanien.
Pestois rauy de voir chose si rare,
Quand de paisans vne troppe barbare
Vint oultrager l'honneur de ces rameaux :
Pouy le tronc gemir sous la congne,
Et vy depuis la fouche desdaignée
Se reuerdir en deux arbres iumeaux.

VI

Vne Loue ie vy sous l'antre d'un rocher
Allaiant deux beffons : ie vis à sa mamelle
Mignardement iouer ceste couple iumelle,
Et d'un col allongé la Loue les lecher.
Ie la vy hors de là sa pasture chercher,
Et courant par les champs, d'une fureur nouvelle,
Ensanglanter la dent & la patte cruelle
Sur les menus troppeaux pour sa soif estancher.
Ie vy mille veneurs descendre des montagnes,
Qui bornent d'un costé les Lombardes campagnes,
Et vy de cent espieux luy donner dans le flanc.
Ie la vy de son long sur la plaine estendue
Pouffant mille sanglotz, se veautrer en son sang,
Et deffus un vieux tronc la despouille pendue.

VII

*Je vy l'Oyseau, qui le Soleil contemple,
D'un foible vol au ciel s'auanturer,
Et peu à peu ses ailes afferer,
Suiuuant encor le maternel exemple.
Je le vy croistre, & d'un voler plus ample
Des plus hauts monts la hauteur mesurer,
Perçer la nuë, & ses ailes tirer
Iusques au lieu, ou des Dieux est le temple.
Là se perdit : puis soudain ie l'ay veu
Rouant par l'air en tourbillon de feu,
Tout enflammé sur la plaine descendre.
Je vy son corps en poudre tout reduit,
Et vy l'Oyseau, qui la lumiere fuit,
Comme un vermet renaistre de sa cendre.*

VIII

*Je vis un fier Torrent, dont les flots escumeux
Rongeoient les fondemens d'une vieille ruine :
Je le vy tout couuert d'une obscure bruine,
Qui s'éleuoit par l'air en tourbillons fumeux :
Dont se formoit un corps à sept chefz merueilleux,
Qui villes & chasteaux couuoit sous sa poitrine,
Et sembloit deuorer d'une egale rapine
Les plus doulx animaux, & les plus orgueilleux.
J'estois emerueillé de voir ce monstre enorme
Changer en cent façons son effroyable forme,
Lorsque ie vy sortir d'un antre Scythien
Ce vent impetueux, qui soufle la froidure,
Dissiper ces nuaux, & en si peu que rien
S'esuanouir par l'air ceste horrible figure.*

IX

Tout effroyé de ce monstre nocturne,
Je vis vn Corps hydeusement nerueux,
A longue barbe, à longflottans cheueux,
A front ridé, & face de Saturne :
Qui s'accoudant sur le ventre d'une vrne,
Verfoit vne eau, dont le cours fluctueux
Alloit baignant tout ce bord finueux,
Ou le Troyen combatit contre Turne.
Dessous ses piedz vne Louue allaiçoit
Deux enfans : sa main dextre portoit
L'arbre de paix, l'autre la palme forte :
Son chef estoit couronné de laurier.
Adonc luy cheut la palme, & l'oliuier,
Et du laurier la branche deuint morte.

X

Sur la riue d'un fleuve vne Nymphé exploree,
Croisant les bras au ciel avec mille sanglotz,
Accordoit ceste plainte au murmure des flotz,
Oultrageant son beau teint, & sa tresse doree :
Las, ou est maintenant ceste face honoree,
Ou est ceste grandeur, & cest antique los,
Ou tout l'heur & l'honneur du monde fut enclos,
Quand des hommes i'estois, & des Dieux adoree?
N'estoit-ce pas assez que le discord mutin
M'eut fait de tout le monde vn publique butin,
Si cest Hydre nouucau, digne de cent Hercules,
Foisonnant en sept chefz de vices monstrueux,
Ne m'engendroit encor à ces bords tortueux
Tant de cruelz Nerons, & tant de Caligules?

XI

*Deffus vn mont vne Flamme allumee
 A triple poincte ondoyoit vers les cieux,
 Qui de l'encens d'vn cedre precieux
 Parfumoit l'air d'vne odeur embasmee.
 D'vn blanc oyseau l'aile bien emplumee
 Sembloit voler iusqu'au seiour des Dieux,
 Et dégoisant vn chant melodieux
 Montoit au ciel avecques la fumee.
 De ce beau feu les rayons escartez,
 Lançoient partout mille & mille clartez,
 Quand le degout d'vne pluie doree
 Le vint esteindre. O triste changement !
 Ce qui sentoit si bon premierement,
 Fut corrompu d'vne odeur sulphuree.*

XII

*Je vy sourdre d'vn roc vne viue Fontaine,
 Claire comme crystal aux rayons du Soleil,
 Et iaunissant au fond d'vn sablon tout pareil
 A celuy que Paëlol' roule parmy la plaine.
 Là sembloit que nature & l'art eussent pris peine
 D'assebler en vn lieu tous les plaisirs de l'œil :
 Et là s'oyoit vn bruit incitant au sommeil,
 De cent accords plus doux que ceulx d'vne Sirene.
 Les sieges & relaiçz luisoient d'iuoie blanc,
 Et cent Nymphes autour se tenoient flanc à flanc,
 Quand des monts plus prochains de Faunes vne fuyte
 En effroyables criçz sur le lieu s'assembla,
 Qui de ses villains piedçz la belle onde troubla,
 Mist les sieges par terre, & les Nymphes en fuyte.*

XIII

*Plus riche assez que ne se monstroit celle
 Qui apparut au triste Florentin,
 Iettant ma veüe au riuage Latin,
 Je vy de loing surgir vne Naffelle³⁷ :
 Mais tout soudain la tempeste cruelle,
 Portant enuie à si riche butin,
 Vint assaillir d'un Aquilon mutin
 La belle Nef des autres la plus belle.
 Finablement l'orage impetueux
 Fit abyfmer d'un gouphre tortueux
 La grand' richesse à nulle autre seconde.
 Je vy sous l'eau perdre le beau thresor,
 La belle Nef, & les Nochers encor,
 Puis vy la Nef se reffourdre sur l'onde.*

XIIII

*Ayant tant de malheurs gemy profondement,
 Je vis vne Cité quasi semblable à celle
 Que vid le messager de la bonne nouvelle,
 Mais basty sur le sable estoit son fondement.
 Il sembloit que son chef touchast au firmament,
 Et sa forme n'estoit moins superbe que belle :
 Digne, s'il en fut onc, digne d'estre immortelle,
 Si rien deffous le ciel se fondoit fermement.
 L'estois emerueillé de voir si bel ouurage,
 Quand du costé de Nort vint le cruel orage,
 Qui soufflant la fureur de son cœur despité
 Sur tout ce qui s'oppose encontre sa venüe,
 Renuersa sur le champ, d'une poudreuse nüe,
 Les foibles fondemens de la grande Cité.*

XV

*Finablement sur le poinct que Morphee
 Plus veritable apparoit à noz yeux,
 Fasché de voir l'inconstance des cieux,
 Je voy venir la sœur du grand Typhee :*
*Qui brauement d'un morion coiffée,
 En maiesté sembloit egale aux Dieux,
 Et sur le bord d'un fleuve audacieux
 De tout le monde erigeoit vn trophée.*
*Cent Roys vaincuꝝ gemissoient à ses piedꝝ,
 Les bras au doz honteusement lieꝝ :*
*Lors effroyé de voir telle merueille,
 Le ciel encore ie luy voy guerroyer,
 Puis tout à coup ie la voy foudroyer,
 Et du grand bruit en surfault ie m'esueille.*

A V R O Y.

*Le grand Cesar qui les Cefars honnore,
 Fut de son gendre & du Senat vainqueur
 Pour auoir eu de ses soldats le cueur,
 Tesmoing Craffin & mille autres encore.*
*Le grand Henry qui son siecle decore,
 Seur de la foy du François belliqueur,
 R'abaissera l'Espagnole vigueur,
 Malgré l'effort du Cesar demy-more.*
*O Prince heureux! Ceux la qui sont viuants,
 Pour ta grandeur mille morts poursuyuants,
 Deuant le fer de crainte ne pallissent :*

*Et ceux ausquels lon a l'ame rauie,
Après leur mort encore s'estouiffent,
Pour ton seruice auoir perdu la vie.*

A LA ROYNE.

*Pour affermer l'Italie & la France
Contre l'effort de l'Aigle rauissant,
Le Ciel vnit d'un lien blanchissant
Le lis François au beau lis de Florence.
Ce double lis, nostre double esperance,
Nous a produit vn bouton florissant,
Par qui sera quelque iour perissant
Ce qui encor nous reste d'ignorance.
Florence adonc par la Françoisse main,
Franche du ioug dont le Tyran Germain
Dessous ses loix mainte prouince lie,
Verra florir le siecle qui couroit,
Lors que la vierge entre nous demouroit,
Et que Saturne estoit Roy d'Italie.*





DIVERS

IEVX RVSTIQUES

ET

AVTRES ŒVVRES POETIQUES

DE IOACHIM DV BELLAY

ANGEVIN⁵⁸.

AV LECTEVV.

L'avarice & impudence de certains Imprimeurs qui ne font conscience de se iouer de la reputation d'autruy, pour faire indifferemment leur profit de tout ce qui tombe entre leurs mains, a esté cause (amy lecteur) que contre ma volonté i'ay cy deuant publié la plus grand' part de ce que tu liz de moy, comme ie fais encores de ce que ie t'offre maintenant. Car combien que ce qui en est le meilleur (s'il y a rien de bon) ne merite l'impression, si est-ce que i'ayme beaucoup mieulx que tu le lises imprimé correctement que depraué par vne infinité d'exemplaires, ou, qui pis est, corrompu miserablement par vn

tas d'imprimeurs non moins ignorans que temeraires & impudens. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fueilletz de la Sibylle, toutes ces petites pieces assez mal cousues, mais qui peult estre ne te donneront moins de plaisir que beaucoup d'autres plus graues, plus polies, & mieulx agencees. Reçoy donques ce present tel qu'il est, de la mesme volonté que ie te le presente: employant les mesmes heures à la lecture d'iceluy que celles que i'ay employees à la composition: c'est le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux spectacles, aux banquetz, & autres telles voluptez de plus grands fraiz & bien souuent de moindre plaisir, pour le moins de recreation moins honeste & moins digne d'un esprit liberalement institué⁵⁹. Quoy que ce soit, ceulx qui sont ou si feueres que rien ne leur plaist s'il n'est plein de doctrine & antique erudition, ou si delicatz que leurs oreilles reiectent toutes choses, si elles ne sont elabourees en perfection, le tiltre du liure les admoneste de ne passer plus auant & se reseruer à d'autres œuures que ie leur garde, plus dignes d'eux, i'entens s'ilz me veulent departir tant de faueur, & à eulx mesmes tant de loysir que de les lire. A Dieu.





DIVERS

ŒUVRES RUSTIQUES

ET

AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

DE J. DU BELLAY.

A MONSIEUR DUTHIER

CONSEILLER DU ROY ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

*Duthier, dont la diligence,
Le sçavoir & la prudence,
L'expérience & la foy,
D'un ordinaire exercice
Trauillent pour le seruice
De la France & de son Roy :
Encores qu'on ne raisonne
Que de Mars & de Bellonne,
De discorde & de fureur,
De soldatz, & de gendarmes,
D'assaulx, de sieges, d'allarmes,
De feu, de sang, & d'horreur :*

*Ne laisse pourtant de lire
 Les petiz vers, que ma lyre
 Te vient presenter icy,
 Meflant au bruit des trompettes
 Le son des doulces musettes,
 Pour addoucir ton soucy.
 Les vers qu'icy ie te chante,
 Duthier, ie ne les presente
 A ces sourciꝝ renfrongnez,
 Auxquelꝝ tel ieu ne peut plaire,
 Et qui souuent à rien faire
 Sont les plus embefongnez.
 Mais c'est pour toy que ie sonne,
 Mais c'est à toy que ie donne
 Le miel de telles douceurs,
 Ou des affaires plus graues
 Souuent le soucy tu laues,
 Cher nourriſſon des neuf Sœurs.
 Ne crains point qu'à tes oreilles,
 Lors qu'aux affaires tu veilles,
 Ie me vienne presenter :
 Ma Muse non importune
 Espira l'heure opportune,
 Pour tes oreilles tenter.
 Elle fournira ta table
 D'un entre-meꝝ delectable :
 Et en te parlant de moy
 Dira combien ie t'honore,
 Et de quelꝝ liens encore,
 Tu m'as obligé vers toy.
 Ie bastis à ta memoire
 La plus memorable gloire,
 Dont ie fus onques sonneur :
 Pendant la monſtre ie t'offre
 Des pieces qu'au fond du coffre
 Ie referue à ton honneur.*

LE MORETVM DE VIRGILÉ.

*C'estoit au poinct, que la nuit hyuernale
 Approche plus de l'estoile iournale,
 Et l'euilleur^{oo} du rustique seiour
 Ia par son chant auoit predict le iour :
 Lors que Marsault, qui pour tout heritage,
 Ne possedoit qu'un petit iardinage,
 Craignant des-ia la faim du iour suiuant
 De son grabat tout beau se va leuant,
 Et tastonnant avecques main soigneuse
 L'obscurité de la nuit sommeilleuse,
 Cherche le feu, lequel il a trouué,
 Apres l'auoir à son dam esproué.*

*Là d'une fouche à demy consumee
 Sortoit encor quelque peu de fumee,
 Et soubz la cendre estoit le feu caché :
 Alors Marsault avecques front panché
 Sur le foyer, vient approcher sa méche,
 Et attirant vn peu d'estoupe seiche
 D'un fer pointu, souffle tant & si fort,
 Qu'il alluma le feu ia demy mort.*

*L'obscurité faiçt place à la chandelle :
 Marsault chemine, & tousiours autour d'elle
 Porte la main, pour la garder du vent,
 Puis ouure vn huis, qui estoit au deuant.
 D'un moncelet de froment il va prendre
 Autant que peult la mesure comprendre,
 Qui enuiron seize liures contient.
 Il part de là : à la meule s'en vient :
 Et sur vn aix seruant à cest affaire
 Met pres du mur son petit luminaire.*

*Alors il va desplier ses bras nuds,
 Ses deux gros bras bien nerueux & charnus,*

Portant de cheure vne peau heriffée
 Dessus le flanc rustiquement trouffée :
 Prend le ballay, & tout à l'environ
 Va nettoyant la meule & le gyron,
 Et puis il met les mains à l'exercice,
 Et à chacune ordonne son office.
 Avec la gauche il fait tumber le grain
 Dessous la meule, & avec l'autre main
 Donne le tour, d'un rond, qui point ne cesse.
 Le blé moulu tombe en farine espesse.
 Aucunefois d'un trauail successeur
 La gauche tourne, & soulage sa sœur :
 Luy mesme aussi quelquefois se soulage,
 Chantant des vers, & chansons de village.
 Alors Catou il huche haultement.
 Pour tous seruans il auoit seulement
 Ceste Catou, qui à sa laide mine
 Monstroit assez qu'elle estoit Limoufine :
 Les cheveux roux, & le teinã tout haslé,
 La lippe enflee, & le sein aualé,
 Le ventre gros, gembe grosse, & grands plantes,
 Et aux talons tousiours mules & fentes.
 Marsault luy dit, qu'elle face du feu,
 Que l'eau soit chaulde, & apres qu'il a veu
 Son blé moulu, il le prend, il le sasse :
 Le son demeure, & la farine passe.
 Puis sur vn aix l'agence tout soudain,
 Verse l'eau tiede, & en menant la main
 Tout au trauers, pestrit tout pestle mesle :
 Avecques l'eau la farine se mesle.
 Des grains de sel il y respand aussi :
 L'œuure se forme, & deuiet espoissi.
 Avec la paulme en rond il le façonne,
 Presse le moule, & sa marque luy donne,
 Le porte au feu (Catou premierement
 Auoit le lieu nettoyé proprement)
 D'un test vouté il a faiã sa fournaize :
 Et ce pendant que la tuyle & la braize

*Font leur deuoir, Marsault ne chomme pas,
Mais se pouuoit d'autres metz & repas,
Pour ne trouuer, à la manger seulette,
Fade saueur au goust de sa galette.*

*De chair de porc par le sel endurci,
Les gros quartiers, & les iambons auffi
N'estoient pas là penduz pour son vsage,
Mais seulement le rond d'un vieux fourmage
Par le milieu trauerfé d'un genet,
Et tout au pres vn vieux fagot d'aneth.
Luy donc aiant le soing de sa pasture,
Pour son disner cherche autre nourriture.*

*Ioignant la loge, ou Marsault habitoit,
Fut vn iardin, vn iardin qui estoit
D'un peu d'oziers clos deuant & derriere,
Et de roseaux à la canne legere :
Petit de lieu, mais d'herbes bien fourny.
Ce iardin là n'estoit pas dégarny
De ce qui sert à vn pauure mesnage :
Souuent le riche y prenoit son vsage.
Quant au labeur, cela ne luy coustoit
Que l'entretien : cest entretien c'estoit,
Quand quelque feste, ou saison pluuieuse
Auoient rendu sa charrue ocieuse.*

*Marsault sçauoit les plantes disposer,
Marsault sçauoit semer & arroser :
Là se trouuoit toute herbe de potage,
Là s'espandoit la bette au grand feuillage,
Et la vinette espessément croissant,
Auec la mauue, & l'eaule^{ou} verdissant.
Les chiches pois y prenoient nourriture,
Oignons, pauotz d'endormante nature :
Là s'estendoit la friande laiçue,
Et là s'enfloit la coucourde ventrue.*

*Cela n'estoit de Marsault le manger.
(Car qui estoit plus que luy menager?)
Son reuenu au peuple estoit vtile,
Il en portoit certains iours à la ville,*

*Et puis au soir retournoit à grand' ioye
 Leger d'espaule, & chargé de monnoye.
 Bien peu souuent de la chair achetoit :
 Le rouge oignon son appetit domtoit,
 Et le pourreau bien teillant : quelquefois
 Il se paiſſoit de creſſon allenois,
 Qui prend au nez, d'endiue, & de roquette,
 Bonne aux vieillards. Voyla comment se traite
 Le bon Marſault, qui ſongeant à ſon cas
 En ſon iardin va chercher ſon repas.*

*Premierement grattant vn peu la terre,
 Quatre aulx eſpaiꝝ de racine il deterre,
 Arrache auſſi des coriandres greſles,
 Et du perſil aux petites vmbelles,
 De verde rue il ſ'eſt auſſi pourueu,
 Puis tout ioyeux ſ'aſſied aupres du feu :
 Huche Catou, demande le mortier,
 Plume l'oignon, prend ce qui faiçt meſtier,
 Iette le reſte, & puis en belle eau frotte
 Bien nettement la terreuſe echalotte,
 Et tout cela vous iette dans le fond
 De ſon mortier, qui fut caué en rond.*

*Des grains de ſel il y met d'auantage,
 Il y adiouſte encores du fourmage
 Dur & ſalé, & puis ces herbes là,
 Dont i'ay parlé, iette ſur tout cela :
 Et puis deſſoubꝝ ſes aynes heriſſees
 De la main gauche a ſes robbes trouſſees,
 De l'autre main il va pilant les aulx,
 Dont la ſenteur offense les naꝛeaux :
 Le ſuc de l'vn avec l'autre ſ'aſſemble,
 Le pilon tourne, & brize tout enſemble.*

*Lors peu à peu ceſtuy perd ſa valeur,
 Et ceſtuy-la : tous n'ont qu'vne couleur,
 Qui pour le blanc, n'eſt du tout verdiffante,
 Ny pour le verd, tout auſſi blanchiffante.
 Souuent Marſault, comme tout courroucé,
 Souffle, reniſte, & d'vn nez retrouſſé*

*Maudiã ses aulx : souuent torche ses yeux
Du bout des doigts, souuent tout furieux
Va maugreant la vapeur innocente.
Des-ia se faiã la matiere plus lente
Qu'au parauant : le pilon qui tenoit
Dans le mortier, plus lentement tournoit.*

*Or' il y mesle vn peu d'olif, & ores
Vn petit fil de vinaigre, & encores
Remesle tout, & puis vne autre fois
Le mesle encor' : puis avecques deux doigts
Finablement le mortier enuironne,
Et en tourteau la matiere faõonne.*

*Voyla comment la saulse lon faisoit,
Qui MORETVM en latin se disoit.
Catou soigneuse avecques la main nette
Encependant tire aussi sa galette.
Ainsi Marsault ne craignant plus la faim
Pour ce iour-la, se despesche soudain,
Prend son chapeau, ses gvestres, & se rue
Avec ses bœufz au faiã de la charrue.*

VŒVZ RVSTIQUES

Du latin de Naugerius⁶²

A CERES.

*Regarde, ó Ceres la grande,
Danfer la rustique bande
Des laboureurs assemblez
A la semence des bledz :
Fay que le grain ne pourrisse
Par la pluie, & ne perisse*

Par l'hyuer trop auancé
Le fillon ensemencé.
Que la malheureuse auéne
Ne foisonne sur la plaine,
Ny toute autre herbe qui nuit
Au grain dont vient le bon fruit.
Qu'un fort vent meflé de gresle
Ne renuerse pesle mesle
Le blé sur terre haulfé
De telle fureur blessé.
Que les oyseaux qui rauissent,
Du froument ne se nourrissent,
Ny ces monstres d'animaulx,
Qui font par tout tant de maulx.
Mais fay que le champ nous rende,
Avec vne vsure grande,
Les grains par nous enferrez
Soubs les fillons labourez.
Ainsi fera. Qu'on espanche
Vn plein pot de crème blanche,
Et du miel delicieux,
Coulant avecques vin vieux.
Que l'hostie inuiolee
Auant que d'estre immolee,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.
C'est assez. Moissons parfaites,
Autres festes seront faiçes,
Et seront tes cheueux sainçs
D'espicz couronnez & ceinçz.

D'VN VANNEVR DE BLE,

AVX VENTS.

*A vous troppe legere,
Qui d'æle passagere
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement esbranlez,
D'offre ces violettes,
Ces lis & ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.
De vostre douce halaine
Euentez ceste plaine,
Euentez ce seiour :
Ce pendant que l'ahanne
A mon blé, que ie vanne
A la chaleur du iour.*

A CERES, A BACCHVS ET A PALES.

*Cerés d'espicz ie couronne,
Ce pampre à Bacchus ie donne,
Ie donne à Palés la grande
Deux potz de laiç pour offrande :
Afin que Cerés la blonde,
Rende la plaine féconde,*

*Bacchus à la vigne rie,
Et Palés à la prairie.*

SVR LE MESME SVBIECT.

*De fleurs, d'espics, de pampre ie couronne
Palés, Cerés, Bacchus : à fin qu'icy
Le pré, le champ, & le terroy aussy
En fein, en grain, en vandange foisonne.
De chault, de gresle, & de froid qui estonne
L'herbe, l'espice, le sep, n'ayons soucy :
Aux fleurs, aux grains, aux rayfins adoulcy,
Soit le printemps, soit l'esté, soit l'autonne.
Le bœuf, l'oyseau, la cheure ne deuore
L'herbe, le blé, ny le bourgeon encore.
Faucheurs, coupeurs, vandangeurs, louez donques
Le pré, le champ, le vignoble Angeuin :
Granges, greniers, celiers on ne vid onques
Si pleins de fein, de froument, & de vin.*

D'VN BERGER,

A PAN.

*Robin par bois & campagnes,
Par boccaiges & montaignes,
Suiuant naguere vn taureau
Egaré de son troppeau,
D'vn roc eleué regarde,*

Void vne biche fuyarde,
 D'un dard la faiſt trebucher :
 Trouue en l'ancre d'un rocher
 Les petiz fanneaux, qu'il donne
 A Iannette ſa mignonne :
 Puis fait à ſes compaignons
 Vn banquet d'aulx & d'oignons,
 Faiſant courrir par la troupe
 De vin d'Aniou mainte coupe :
 Quant au reſte, ô Dieu cornu,
 Au croc de ce pin cogneu ,
 Pour ton offrande, i'apporte
 La peau de la biche morte.

D'VN CHASSEVR.

Pan, des foreſtz habitant l'épeſſeur,
 Pan, pié de bouc, Robinet ton chasseur
 Accouſtumé iadis de faire teſte
 A la fureur de mainte fiere beſte,
 Et par lequel à ceſtuy pin ſacré
 Tu vois encor, ſ'ilz te viennent à gré,
 Les piedz des ours, & les hures fendues
 Des vieux ſangliers, pour offrande pendues :
 Ores vieillard, & d'age tout voulté,
 De ce grand cerf, que luy meſme a domté,
 Le bois encor il te ſacre & ordonne,
 Digne preſent d'une vieille perſonne,
 Bien que tel œuure ait iadis eu l'honneur
 D'eſtre auoué par le Thebain veneur.
 Reçoy le donq' pour œuure de ieuneſſe,
 Et ne le croy de moindre hardieſſe.

D'VN VIGNERON,

A BACCHVS.

*Ceste vigne tant vtile
 Vigne de rayfins fertile,
 Toufours coustumiere d'estre
 Fidele aux vœux de son maiftre,
 Ores, qu'elle est bien fleurie,
 Te la confacre & dedie
 Thenot vigneron d'icelle.
 Fay donq, Bacchus, que par elle
 Ne foit trompé de l'attente,
 Qu'il a d'une telle plante :
 Et que mon Aniou foifonne
 Par tout en vigne auffi bonne.*

DE DEVX AMANS,

A VENVS.

*Nous deux Amans, qui d'un mefme courage
 Sommes vniç en ce prochain village,
 Chafte Cypris, vouons à ton autel,
 Avec le lis, l'amaranthe immortal.
 Et c'est à fin, que noftre amour foit telle
 Que l'amaranthe à la fleur immortal :
 Soit toufours pure, & de telle blancheur,
 Que font les lis en leur pafle frescheur,
 Et que noç cœurs mefme lien assemble,
 Comme ces fleurs on void ioinçes ensemble.*

D'VNE NYMPHE,

A DIANE.

*Vne vierge chasseresse
 Pleurant de laisser les bois,
 Append icy son carquois,
 Ses traitz, son arc, & sa lesse.
 Sa mere l'a condamnee
 A rompre son chaste vœu,
 La liant d'un autre nœu
 Dessous les loix d'Hymenee.
 Mais, ô fille de Latonne,
 Qu'encor' reclamer ie doy,
 Si c'est en despit de moy,
 Que tes forestz i'abandonne,
 Autant qu'au bois faorable
 Diane tu m'as esté,
 Sois à ma necessité
 Lucine autant secourable.*

EPITAPHE D'VN CHIEN.

*Ce bon Hurauld, qui fouloit estre
 Le mignon de Iacquet son maistre,
 Hurauld venu du bas Poittou
 Sur les douces riués d'Aniou,
 Pour garder le troppeau champestre :
 Pendant que la bande compaignie
 Des autres chiens, sur la campagne*

*Bref, qui nous void, voir il luy semble
 Deux Amans, ou tableaux ensemble.
 Nous sommes differents d'un poinct,
 C'est qu'amour ne le brusle point :
 Et quand il sentiroit la flamme,
 (Comme tout par ton œil s'enflamme)
 Ainsi que de moy malheureux
 Son mal ne sera langoureux,
 Et les flammes continuelles
 Ainsi n'ardront point ses moëlls :
 Au premier feu qu'il sentira,
 Soudain en cendres il ira.*

VILLANELLE.

*En ce moys delicieux,
 Qu'amour toute chose incite,
 Vn chacun à qui mieulx mieulx
 La douceur du temps imite,
 Mais vne rigueur despite
 Me faiçt pleurer mon malheur.
 Belle & franche Marguerite,
 Pour vous i'ay ceste douleur.
 Dedans vostre œil gracieux
 Toute douceur est escrete,
 Mais la douceur de voz yeux
 En amertume est confite,
 Souuent la couleuure habite
 Dessoubs vne belle fleur.
 Belle & franche Marguerite,
 Pour vous i'ay ceste douleur.
 Or puis que ie deuiens vieux,
 Et que rien ne me profite,*

*Desesperé d'auoir mieulx,
 Je m'en iray rendre hermite,
 Je m'en iray rendre hermite,
 Pour mieulx pleurer mon malheur.
 Belle & franche Marguerite,
 Pour vous i'ay ceste douleur.
 Mais si la faueur des Dieux
 Au bois vous auoit conduite,
 Ou, desperé d'auoir mieulx,
 Je m'en iray rendre hermite :
 Peult estre que ma poursuite
 Vous feroit changer couleur.
 Belle & franche Marguerite,
 Pour vous i'ay ceste douleur.*

LE COMBAT

D'HERCVLE ET D'ACHELOYS,

D'OVIDE.

*Ce n'est icy, que ie chante
 Les Titans outrageux,
 Ny ceulx que la Grece vante,
 Ny le Troien courageux :
 Je ne redy l'entreprise
 De Turne & du filz d'Anchise,
 Et si ne rechante pas
 Tydé, Capanee, Adraſte,
 Ny les deux fils d'Iocaste,
 Ny les Theſſales combats.
 Icy ie tais la proeſſe*

Chacun d'eulx baisse la teste,
 Et à la luyte^{es} s'appreste,
 De nerfz, de membres, & d'os.
 Leurs paulmes ilz ensablonnent,
 Et leurs doz contrecourbez
 Des prises qu'ilz s'entredonnent,
 Sont tous meurtriz, & plumbez.
 Qui tient, qui lasche sa prise,
 Qui par force, ou par surprise
 Gaingne le deffoubs des bras,
 Qui ses gembes entrelasse^{es},
 Qui sans bouger de sa place,
 Se tient ferme sur son pas.
 Long temps Hercule s'efforce,
 Long temps contre ses efforts
 Acheloyz a moins de force,
 Que de pesanteur de corps :
 L'vn en vain trauaille & sue,
 L'autre tardif se remue
 Non moins ferme qu'vne tour,
 Ou qu'vn rocher qui se fonde
 Immobile contre l'onde,
 Qui le bat tout à l'entour.
 Icy quasi hors d'haleine
 Ilz prennent vn peu le vent,
 Et puis retentent la peine,
 Plus ahurtez que deuant.
 De piedz, de corps, bras, & teste,
 L'vn contre l'autre s'arreste :
 Deux taureaux de mesme cueur
 Fiers au combat se hazardent,
 Les autres craintifz regardent
 Non asseurez du vainqueur.
 Trois fois Hercule repousse
 La poiétrine d'Acheloyz,
 La roideur de sa secousse
 Fut vaine iusq'à trois fois :
 A la quatrieme il s'élançe,

*Et de sa plus grand' vaillance
 Met son luyteur au deffoubz,
 L'estreint, le hurte, le ferre,
 Et luy fait mordre la terre,
 Accablé soubs ses genouz.*
*Le Fleuve se sentant moindre
 Et d'adresse & de pouvoir,
 A sa force voulut ioindre
 Le secours de son sçavoir.
 Des mains d'Hercule il s'écoule,
 Et fait serpent, qui se roule,
 En longs cercles va glissant,
 Siffle comme vne sagette,
 Dardant menu sa languette
 En deux pointes finissant.*
*C'est de mon berceau l'ouillage,
 Dit Hercule, & qui te fait
 Si prodigue de courage
 Soubs vn serpent contrefait?
 Quand bien tu te pourrois dire
 De tous les serpens le pire,
 Pourtant cest Hydre, n'es-tu,
 Cest Hydre, qui tant fertile
 Gaingnoit d'un dommage utile
 Deux chefs pour vn abbatu.*
*Toy donc soubs forme empruntee
 Pense-tu bien surmonter
 Ceste puissance indomtee,
 Qui sceut tel monstre domter?
 Ainsi se rioit Alcide
 Ia tenant ce Dieu liquide,
 Qui en vain se herissant,
 Se demeine, & se trauaille,
 Pour sortir de la tenaille,
 Qui va sa gorge pressant.*
*Voicy la derniere épreue :
 Ia d'un miracle nouveau
 S'estoit deguizé le Fleuve*

Soubs la forme d'un taureau,
 Qui rouant son œil terrible
 D'un long muglement horrible
 Remasche vn peu sa fureur,
 Puis d'une course elancee
 S'en vient la teste baiffée,
 Portant la fouldre, & l'horreur :
 Mais celuy, dont le courage
 Ne sentit onques la peur,
 Attent brauement l'orage
 De ce troisieme labeur,
 La gembe droite il auance,
 Et d'une egale ballance
 Roidissant les bras ouuers
 Des deux cornes se fait maistre,
 Et d'une secouffe addextre
 Vous met le fleuve à l'enuers.
 Mais l'ire & la force à l'heure
 Hercule tant anima,
 Que de la corne meilleure
 Le front il luy defarma :
 Du pié luy donne en la panse
 Et la corne arriere lance,
 Que les Naiades alors
 Ont cherement recueillie,
 Et l'ont richement remplie
 De leurs plus riches tresors.
 L'un pour le pris de sa peine,
 De son peuplier couronné,
 Sa douce guerriere emmeine :
 L'autre demeure ecorné :
 Et se couronnant de saule,
 Jusqu'au dessus de l'espaule
 Se tappit dedans ses eaux,
 Ou vergongneux il essaye
 Cacher sa nouvelle playe
 De ses cannes & roseaux.

CHANT

DE L'AMOVR ET DV PRIMTEMPS.

*Icy ie ne chante pas
De Mars la guerriere troppe,
Ny les horribles combats
Des deux Seigneurs de l'Europe.
Quelque plus heureux sonneur
Sonne l'immortelle gloire,
Qui doit consacrer l'honneur
De la Françoisse victoire :
Chante l'aigle abandonné
De son Espagne fuytiue,
Et le Croissant couronné
Menant la guerre captiue.
Ce pendant la saincte erreur
D'une deité plus forte
Dira la douce fureur,
Qui hors de moy me transporte.
Amour le premier des Dieux
Formant ceste masse ronde,
D'un discord melodieux
Lia les membres du monde.
Le ciel courbe il estendit
Dessus la terre abaissee,
Et la terre en l'air pendit
D'une rondeur balancee.
D'un ordre perpetuel
Il entretient & dispose
Par vn desir mutuel
L'espece de toute chose.
D'Amour soyez donq' mes chants,
Afin que dessus voz æles*

*Le raze la fleur des champs
 Des neuf filles immorteles :
 Autant que me semble doulx
 Le trait de ma flamme viue,
 Autant mes vers soyez-vous
 Rempliz de douceur naïue.*
*Le blanc taureau rauisseur
 Dore la saison nouvelle,
 Et en nouvelle douceur
 Mon amour se renouelle.*
*Si les ioyeux oyselets
 Dessus les verdes fleurettes,
 Et par les bois nouuelets
 Dégoysent leurs amourettes,
 Pourquoi ne diray-ie aussi
 Le seul plaisir de ma vie,
 Puis qu'amour le veult ainsi,
 Et que le ciel m'y conuie?*
*Le flambeau, dont les chaleurs
 Ardent l'antique froidure,
 De mille sortes de fleurs
 Repeingt la ieune verdure :
 Et le Dieu qui mes desirs
 Brusle d'une saincte flamme,
 Mille sortes de plaisirs
 Replante dedans mon ame.*
*Tout ce, qui l'hyuer s'est veu
 Morne, transi, froid, & blesme,
 Sent maintenant ce doulx feu,
 Et moy ie suis le feu mesme.*
*Des fleuves les piedz glissans
 Frappent leurs plus haultes riues,
 Et les sommetz verdissans
 Rehaulsent leurs testes viues :
 Des-ia les sepz tournoyans
 Autour des branches verdoient,
 Ia les verdz fillons ploians
 Par les campagnes ondoient.*

*Bacchus, Priape, & Cerés,
 Palés, Vertumne, & Pomonne,
 Et chaque Dieu des forests
 Se prepare vne couronne.
 Tel fut le siecle doré,
 Tel sera le nostre encore
 Dessoubz le sceptre honoré
 De Henry, qui le redore :*
*Despouillant de ses butins
 La monstrueuse ignorance,
 Pour accabler les mutins
 Dessoubz les bras de la France.*
*O de quel bien redoublé
 L'Europe sera faisie,
 Si son repoꝝ n'est troublé
 Par le tyran de l'Asie!*
*Lors ie seray le tesmoing
 D'une victoire si belle,
 Ce pendant vn autre soing
 Plus doucement me r'appelle.*
*Amour, si ta deité,
 Des deitez la plus saincte,
 Fut des ma natiuité
 En moy diuinement peincte :*
*Si tu es tout bon, & beau,
 Et si tu m'as faiçt notoire,
 Que ton celeste flambeau
 Ne iette point flamme noire :*
*De quelle riche couleur
 Peindray-ie ma poësie
 Pour descrire la valeur
 Que i'ay sur toutes choisie?*
*Tous les verds tresors des cieux,
 Riche ornement de la plaine
 Representent à mes yeux
 L'obiet de ma douce peine.*
*Ie voy dedans ces œillets
 Rougir les deux leures closes*

Dont les boutons vermeillets
 Bleffissent le teinç des roses.
 Je voy pallir dans ces liç,
 Qui en longueur se blanchissent,
 La nege des doigts polis,
 Qui en dix perles finissent.
 Voyant sur nostre seiour
 La belle aulbe retournee,
 Pour serener d'un beau iour
 La lumiere nouveau-nee,
 Je voy le blanc, & vermeil
 De celle face tant claire,
 Dont l'un & l'autre soleil
 A mes tenebres esclaire.
 Voyant ces rayons ardents
 Dessus le crystal de l'onde;
 Qui frizent par le dedans
 Le fond de l'arene blonde,
 Je voy les ondes encor
 De ces tresses blondelettes,
 Qui se crespent deffous l'or
 Des argentines perlettes.
 Le sep, qui estreint si fort
 De l'orme la branche neuue,
 Armant l'un & l'autre bord
 Du long rampart de mon fleuve,
 Ressemble ces nœudç espars,
 Qui sur le front de ma dame
 Enlaçent de toutes parts
 Mon cueur, mon corps, & mon ame.
 Ce vent, qui raze les flancç
 De la plaine coloree,
 A longs sospirs doulx souflans,
 Qui rident l'onde azuree,
 M'inspire vn doulx souuenir
 De ceste haleine tant douce,
 Qui fait doucement venir,
 Et plus doucement repoulse

Les deux sommetz endurciꝝ
De ces blancz coutaux d'iuoyre,
Comme les flots adoulciꝝ,
Qui baissent les bords de Loyre.
L'argentín de ces ruisseaux,
Qui paisiblement murmurent,
Soubz le fraiꝝ des arbrisseaux,
Qui les riuages emmurent,
Resent celle douce voix,
Voix celeste, & nompareille,
Qui m'a plus de mille fois
Succé l'ame par l'oreille.
Vous donq' amoureux oyseaux,
Soit aux bois, soit aux campagnes,
Accordez au bruit des eaux,
Qui tumbent de ces montaignes,
Dont l'immortelle verdeur
De mille fleurs diapree
Embafme de son odeur
Le verd honneur de la pree :
Icy dedier ie veulx
Vn autel à ma Deesse
Pour y consacrer les vœus
Que ma Muse luy adresse.
De fleurs & de rameaux verds
Sera la riche peinture,
Et la rondeur de mes vers
Y feruira de ceinture.
Qu'il n'y ait en ce beau clos
Branche, qui ne reuerdiffe,
Bouton, qui ne soit déclos,
Ny herbe, qui ne florisse.
Iamais n'y faille le thyn,
L'œillet, le lis, ny la rose,
Ny la fleur, qui au matin
Est ouuerte, & au soir close.
Iamais ny faille le miel,
Ny le laiç, ny la rofee,

Dont les boutons vermeillets
 Bleffissent le teinct des roses.
 Je voy pallir dans ces liz,
 Qui en longueur se blanchissent,
 La nege des doigts polis,
 Qui en dix perles finissent.
 Voyant sur nostre seiour
 La belle aulbe retournee,
 Pour serener d'un beau iour
 La lumiere nouveau-nee,
 Je voy le blanc, & vermeil
 De celle face tant claire,
 Dont l'un & l'autre soleil
 A mes tenebres esclaire.
 Voyant ces rayons ardents
 Dessus le crystal de l'onde,
 Qui frizent par le dedans
 Le fond de l'arene blonde,
 Je voy les ondes encor
 De ces tresses blondelettes,
 Qui se crespent deffous l'or
 Des argentines perlettes.
 Le sep, qui estreint si fort
 De l'orme la branche neuue,
 Armant l'un & l'autre bord
 Du long rampart de mon fleuve,
 Ressemble ces nœudz espars,
 Qui sur le front de ma dame
 Enlaçent de toutes parts
 Mon cuer, mon corps, & mon ame.
 Ce vent, qui raze les flancz
 De la plaine coloree,
 A longs sospirs doux souflans,
 Qui rident l'onde azuree,
 M'inspire vn doux souuenir
 De ceste haleine tant douce,
 Qui fait doucement venir,
 Et plus doucement repoulse

*Les deux sommetz endurciꝝ
 De ces blancz coutaux d'iuoyre,
 Comme les flots adoulciꝝ,
 Qui baissent les bords de Loyre.
 L'argent de ces ruisseaux,
 Qui paisiblement murmurent,
 Soubz le fraiꝝ des arbrisseaux,
 Qui les riuages emmurent,
 Resent celle douce voix,
 Voix celeste, & nompareille,
 Qui m'a plus de mille fois
 Succé l'ame par l'oreille.
 Vous donq' amoureux oyseaux,
 Soit aux bois, soit aux campagnes,
 Accordez au bruit des eaux,
 Qui tumbent de ces montaignes,
 Dont l'immortelle verneur
 De mille fleurs diapree
 Embasme de son odeur
 Le verd honneur de la pree :
 icy dedier ie veulx
 Vn autel à ma Deesse
 Pour y consacrer les vœus
 Que ma Muse luy adresse.
 De fleurs & de rameaux verds
 Sera la riche peinture,
 Et la rondeur de mes vers
 Y seruira de ceinture.
 Qu'il n'y ait en ce beau clos
 Branche, qui ne reuerdisse,
 Bouton, qui ne soit declos,
 Ny herbe, qui ne florisse.
 Iamais n'y faille le thyn,
 L'œillet, le lis, ny la rose,
 Ny la fleur, qui au matin
 Est ouuerte, & au soir close.
 Iamais ny faille le miel,
 Ny le laiç, ny la rosee,*

*Et de la manne du ciel
 Toufiours soit l'herbe arrosée.
 Toufiours y facent leur tour
 Les carrieres ondoyantes,
 Toufiours les bois à l'entour
 Courbent leurs cymes ployantes.
 De nuit, sur l'humide front
 Des fleurs de vermeil escrites,
 Y viennent danser en rond
 Les Nymphes, & les Charites.
 De iour, lors que le Soleil
 Darde sa flamme plus grande,
 Y viennent prendre sommeil
 Diane, & sa chaste bande.
 Dessus les sieges herbuꝝ
 Pallisse la verde OLIVE,
 Et le verd tronc de Phæbus
 Y ait sa perruque viue.
 Pasteurs, que de ces chappeaux
 Chacun ait sa teste ceinte,
 Mais n'y menez voꝝ troppeaux,
 Car toute l'herbe en est sainte.*

C H A N T

DE L'AMOVR ET DE L'HYVER.

*Ores, que mon Roy s'efforce
 Malgré l'hyuer, & la force
 D'Orion le pluuioux,
 De suiure l'heur de sa gloire,
 Et l'honneur de la victoire*

Que luy promettent les Dieux,
 Amour fuiuant l'entreprise
 De sa despouille conquise
 M'a guidé iusques icy :
 Où sa deité compaigne,
 Suit par la veuue campagne,
 Et mes pas, & mon soucy.
 Les longs souspirs de ma plaincte,
 Dessus la plaine depeincte
 S'en volent de toutes parts,
 Et des vents l'haleine forte
 Euanouis les emporte
 Parmi ce grand vague espars.
 Ponthus, que l'amour affole
 D'une erreur sainctement fole,
 Ponthus, l'honneur Masconnoys,
 Et toy, le plus grand qu'on voye,
 Dont le sainct Myrthe verdoye
 Dessus le bord Vandomoys :
 Si encores vous allume
 La fureur, qui vostre plume
 Ballança d'un vol si hault,
 Empennez les flancz de celle,
 Qui tire vne plus basse æle,
 De peur de prendre le fault.
 Si autrefois i'ay fait dire
 Au gay fredon de ma lyre
 Le printemps d'une beauté,
 Il fault, il fault à ceste heure
 Qu'eternellement ie pleure
 L'hyuer d'une cruauté :
 Puis qu'esloingnant la lumiere
 De la beauté coustumiere
 D'estre vn soleil à mes yeux,
 Je sens ma triste pensee
 Ardentement englacee
 D'un Aquilon furieux.
 L'Astre, dont la saincte flamme

Au plus ioyeux de mon ame
 Pluuoit vn printemps de fleurs,
 Plus ne grefle en mon courage
 Qu'vn perpetuel orage
 Et de fouspirs & de pleurs.
 Les pleurs & fouspirs ensemble
 Que sur la plaine i'assemble,
 Croissent la pluye & les vents :
 Et les pensers qui me gelent,
 En mon estomac ne celent
 Que sanglots s'entresuiuans
 Plus dru que ne chet la grefle,
 Qui en petillant se mesle
 Aux ondoyans tourbillons,
 Quand la fureur de la bize
 Casse, arrache, froisse, brise
 L'honneur des iaunes fillons.
 Plus furieuse ne vante
 L'impitoyable tormente,
 Que deux vents contraires font,
 Que diuersement m'agitent
 Mille souciꝝ qui habitent
 De mon cueur au plus profond.
 Mais quelque soing aduersaire
 Qui s'oppose à son contraire,
 Amour est tousiours vainqueur :
 Tousiours celle qui me lyme,
 Tient de mes pensers la cyme,
 Comme royne de mon cueur.
 Ainsi les eaux des montaignes,
 Soudaine horreur des campagnes,
 Vont vn grand fleuee animer :
 Luy, qui d'vne viue source
 Pique vne plus braue course,
 Les emporte dans la mer.
 Bien que l'œil, qui tout regarde,
 Œil, de qui la lampe darde
 Les rayons de nostre iour,

*N'ait rien veu encor' au monde,
 Qui perdurable se fonde
 D'un immuable seiour :*
*Si void il tousiours ma peine
 Opiniastre & certaine,
 Soit que du blanc rauisseur
 Il dore la riche corne,
 Soit qu'il entre au Capricorne
 Par le cercle trauerseur :*
*Dedaignant la face veue
 De la terre autrefois neuue,
 Le chef vieillart des forests,
 Des prez la toison mouillee,
 Et la plaine despouillee
 Du blond honneur de Cerés.*
*Comme autrefois la nature
 Au plus gay de sa peinture
 Me figuroit les beautez,
 Dont le printemps de ma dame
 Faisoit esclore en mon ame
 Mille belles nouveautez :*
*Ainsi le ciel me r'apporte
 Auecques la saison morte
 Vne mortelle froideur,
 Pour estre eslongné de celle,
 Dont la diuine estincelle
 Tient ma vie en sa verdeur.*
*Ie ne voy roc, ny montaigne,
 Pré, riuiera, ny campagne,
 Bois, ny solitaires lieux,
 Antre, ruisseau, ny fonteine,
 Qui la face de ma peine
 Ne represente à mes yeux.*
*Ie me plains de ta nature,
 Amour, veu que ta poincture
 N'epoinçonne les oyseaux,
 Fors en la saison nouvelle,
 Lors que ta flesche cruelle*

Sonde le plus creux des eaux :
Mais ta cruauté felonne
Toujours toujours m'aiguillonne
D'un perpetuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la ieune verdure
Déride le front du iour.
Heureux trois fois, voire quatre,
Le soldat, qui va rabattre
D'Espagne le braue effort,
Et qui loing de sa prouince
Deuant les yeux de son prince
S'acquiert vne belle mort.
Heureuse, ô heureuse encore
La viue mort, qui decore
Les indomtez Cheualiers,
Qui sur vn mont de gendarmes
Tumbent soubz le faix des armes
Au plus espais des milliers.
Voç morts toujours honnorees
Seront des vostres pleurees,
Mon Roy vous regrettera :
Des-ia la France en souspire,
Et la Vandomoise lyre
Vostre vertu chantera :
Mais moy chetif, qui demeure,
Helas il fault que ie meure
Non deuant les yeux des Roys,
Sur la guerriere campagne
Rouge du sang de l'Espagne,
Mais soubz l'horreur de ces bois,
Bois tristes & solitaires,
De ma peine secretaires,
Ou l'Amour, qui me conduit,
Au plus chaud de ses allarmes
Baigne souuent de mes larmes
L'humide sein de la nuit.
Là ie refonge sans cesse

*L'heureux soir, que ma Deesse
 Lisoit la carte des cieux,
 Au doigt me montrant la face
 De mille flambeaux, qu'efface
 Le double feu de ses yeux.*
*Là le tyran de ma vie
 Sur ma liberté rauie
 Exerce cent mille torts,
 Là là ma douce guerriere
 Sourde à ma vaine priere
 Me liure cent mille morts.*
*Je voy la fuyante fuyte
 D'une eau fillonnant sa fuyte
 Au pié d'un rocher mouffu,
 Fendant le doz d'une pree
 Estroittement emmuree
 D'un double tertre bossu.*
*Sur l'un quelquefois ondoient
 Mille fillons, qui blondoient,
 Sur l'autre sont les murs vieux
 Hideux de ronces, & d'hierre,
 Seiour, qui le tige enferre
 De mes maternelz ayeux.*
*Là mes cendres ie dedie,
 Mais à ces fleurs ie supplie,
 Et à ces herbes auffi,
 Au myrthe, au laurier encore,
 Et à l'arbre, qui m'honore,
 Ne croistre iamais icy.*
*Iamais n'y croissent les roses,
 Ny les fleurettes desclofes,
 Iamais le rousoiant miel
 N'y coule dessus ma tumbe :
 Ou si quelque chose y tumbe,
 Que ce soit l'ire du ciel.*
*Que les oiseletz s'y taisent,
 Que les ruisseaux s'y appaisent,
 Que l'an veuf de fleurs & fruits*

*Autre saison n'y r'ameine,
 Sinon l'horreur de ma peine,
 Et l'hyuer de mes ennuis.*
*Au croc d'une vieille fouche,
 Qui d'un doz courbé se couche
 Dessus le front de ces eaux,
 Soit ceste harpe attachee,
 Indigne d'estre accrochee
 A ces ieunes arbrisseaux.*
*Vous donq' troppe Delienne,
 Et vous l'Acidaliene,
 Cherchez ailleurs voz esbas.
 Faunes, Satyres, Dryades,
 Pour trepigner voz aubades
 N'apportez icy voz pas.*
*Mais si quelqu'un d'adventure
 Sur la triste sepulture
 D'un pas errant est guidé,
 Ces vers il y puisse lire
 Engrauex sous vne lyre,
 Sur l'escorse au front ridé :*
 C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE
 D'VN QVE SA TOVTE-DIVINE
 A CONDVIT AV DERNIER POINCT,
 PAR VNE ENNVIEVSE ABSENCE,
 POVRCE QV'IL N'EVT LA PVISSANCE
 DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

DE SA PEINE

ET

DES BEAVTEZ DE SA DAME.

*Il me plaiſt icy de peindre
 Mieulx que ne la ſçauroit feindre*

*Vn Apelle ingenieux,
 Ma peine contr'imitée
 Sur la belle Pasithee,
 Seule idole de mes yeux.
 C'est mon feu, c'est ma cordelle,
 Mon froid, ma fiesche mortelle,
 C'est mon aigle deuorant,
 Qui m'ard, lie, englace, & blesse,
 Et qui deuore sans cesse
 Mon cueur sans cesse mourant.
 De l'œil sort ma flamme viue,
 L'or des cheueux me captiue,
 Par la rigueur suis gelé,
 La main en cinq traic̄s s'allonge,
 Et le cruel qui me ronge,
 C'est ce petit Dieu œlé.
 Venus fait l'œil, que j'adore,
 Son chef fut pris de l'Aurore,
 Diane son cueur donna,
 Pallas sa main tant prisee,
 Et sur vne ongle aguisee
 Mon torment se façonna.
 Son œil les astres surmonte,
 A l'or ses tresses font honte,
 Le fer cede à sa rigueur,
 Sa main l'alebastre passe,
 Et sur le beau de sa face
 Se niche l'oiseau vaincueur,
 Qui la seule mort doit craindre,
 Onde pour ma flamme esteindre,
 Main pour mes nœuds délacer,
 Soleil pour ma glace fondre,
 Pavois pour aux coups respondre,
 Et voix pour l'oiseau chasser.
 Pour me vanger ie souhette,
 L'vn se changer en planette,
 L'autre au metal qui mieux luit,
 Le tiers au cueur d'vn vieil arbre,*

*Le quart en iuoyre, ou marbre,
 Et l'autre en oiseau de nuit :*
*Ou que mes nerfs, & mes veines
 Se transforment en fontaines,
 Mon col en fer pour trencher,
 En feu le froid, qui m'englace,
 Mon estomac en cuirasse,
 Et mon cueur en vn rocher.*

A OLIVIER DE MAGNI

SVR LES PERFECTIONS DE SA DAME.

*Quand ie contemple les beautez
 De tant de rares nouveautez,
 Qui en ta Nymphe n'ompareille
 Des cieux annoncent la merueille,
 Il me semble voir les couleurs
 De tant & tant de belles fleurs,
 Que la ieune saison defferre
 Du sein amoureux de la terre.
 Icy le lis est blanchissant,
 Là est la rose rougissant,
 Et là est la plaine p'aree
 De mainte autre fleur bigaree.
 Et comme on void la teste bas
 La vierge marchant pas à pas,
 Despouiller la riue fleurie
 Du verd email de la prairie,
 Dont ayant son giron remply
 Elle d'vn tortueux reply
 Façonne vne belle couronne,
 Dont son beau chef elle enuironne :*

Ainsi ta Muse, ça & là,
 Soingneuse cuillant tout cela
 Qui fleurit en l'esprit de celle
 Dont tu sens la viue estincelle,
 Ayant choisi tout le plus beau,
 Façonne le tour d'un chappeau,
 Dont vne couronne elle appreste
 Eternel honneur de ta teste.
 Là donques, Magni, ce pendant
 Que l'Amour va tes yeux bendant,
 Chante d'Amour, & de la dame,
 Qui est maistresse de ton ame.
 En vain tu tenteras les sons,
 De ces amoureuses chansons,
 N'estant plus ta lyre allumee
 De son ardeur accoustumee.
 Ainsi quand la prophete horreur
 Epoinçonne de sa fureur
 Le cueur despit de la prestresse
 Grondant sous le Dieu qui la presse,
 Elle contraincte de chanter,
 Ne cesse de se tormenter,
 Et d'un mugler espouantable
 Mesle l'obscur au veritable :
 Mais quand le Dieu s'en est allé,
 Soudain son courage affolé
 Deuient rassis, & la prophete
 Clost soudain la bouche muette.
 Croy moy, Magny, & ie le sçay
 Pource que i'en ay fait l'essay,
 Mal volontiers chante la bouche
 De l'Amour qui au cueur ne touche.
 Du temps que i'estois amoureux,
 Rien que les souspirs langoureux
 Ne me plaisoit, & rien ma lyre
 Rien que l'Amour ne sçauoit dire.
 Par tout ie trouuois argument
 De me feindre vn nouveau torment,

Et ne trouuois roc ny fontaine,
 Qui ne representast ma peine.
 Il me sembloit qu'antres & bois
 Piteux respondoient à ma voix,
 Et me sembloit que mes prieres
 Arrestoient le cours des riuieres.
 Il me sembloit que tout l'honneur,
 Le beau, la grace, & le bon heur,
 Fust coulé du ciel en la belle
 Qui m'estoit doucement rebelle.
 Toutes les roses & les lis,
 Les œillets freschement cueillis,
 Toutes les perles, & encore
 Tout ce qui luit deffous l'aurore :
 Tout l'iuoyre, tout le crystal,
 Et tout le plus riche metal,
 Tout le marbre, tout le porphyre,
 Et si rien plus beau se peult dire :
 Tout le ciel n'eust assez esté
 Pour bien descrire sa beauté,
 Et n'estoit à ma peine egale
 Celle d'un Sisyphé ou Tantale.
 Bref fust de nuict ou fust de iour,
 Je ne songeois rien que l'Amour,
 Et n'auois graué dedans l'ame
 Autre protrait que de ma Dame.
 Ainsi le malade alteré,
 Qui d'un desir demesuré
 Demande l'eau, quand plus la fieure
 A peingt la soif deffus sa leure :
 Il ne se peingt dans le cerueau
 Autre figure que de l'eau,
 Et le feu qui brusle ses veines,
 Ne le faict songer qu'en fontaines.
 Et rien ie ne songeois aussi
 Que l'obiet de mon doux soucy,
 Lors que mon ame langoureuse
 Brusloit en sa fieure amoureuse :

Mais depuis que l'age, & le soing,
 Me faisant regarder plus loing,
 M'osta ce voyle, & que les choses
 Veritables se sont declofes,
 J'ay rougy de me voir deceu,
 Et depuis ma lyre n'a sceu
 Chanter l'Amour, & rien ma Muse
 Rien tant que l'Amour ne refuse.
 Si est-ce pourtant que ie puis
 Me vanter qu'en France ie suis
 Des premiers qui ont ozé dire
 Leurs amours sur la Thusque lyre.
 Et mon OLIVE (soit ce nom
 D'Oliue veritable, ou non)
 Se peult vanter d'auoir premiere
 Salué la douce lumiere.
 Depuis, d'autres meilleurs esprits,
 Quittant plus hault œuure entrepris,
 Ont (mais avecques plus de grace)
 Couru par ceste mesme trace.
 Entre les quelz tes vers n'ont pas
 Des derniers aduancé leurs pas,
 Vers bien dignes que lon leur donne
 Vn iour la plus belle couronne :
 Pour auoir le premier de tous
 Chanté l'Amour d'un style doux,
 Le traittant non en rude maistre,
 Mais ainsi qu'un enfant doit estre :
 Non comme ceulx, dont la grandeur
 Eprise de plus haulte ardeur,
 Ne peult trouuer finon à peine
 Les accords d'une douce veine.
 Aussi chacun n'a pas les doigts,
 L'archet, la lyre, ny la voix
 Pour chanter l'Amour : & l'audace
 Ne conuient à la chose basse.
 Quand Hercule amoureux filoit,
 En filant souuent il fouloit

*Rompre les fuseaux, & sa dextre
 A la masse estoit plus addextre.
 Et cestuy-la, dont la fureur
 N'est que pour la fouldre & l'horreur,
 S'il fault que l'Amour il accorde,
 Bien souuent rompt plus d'une corde.
 Il est malaisé de changer
 Son naif en vn estrangier,
 Et Achille entre les pucelles
 Conuenoit mal avecques elles.
 Or donc, Magny, puis que le ciel
 A confié d'un Attique miel
 Tes vers sucez, laisse les armes,
 Et chante l'amour & tes larmes :
 Estant certain, quoy que tu sois,
 Qu'entre les poètes François
 Tu tiendras le lieu d'un Catulle,
 D'un second Properce, ou Tibulle.
 Mais moy que veulx-ie plus chanter
 Pour nostre France contenter,
 Si de tant d'amours qu'on sousspire
 La France ne faiç plus que rire?
 Et à bon droit, puis qu'en auant
 Autant l'indoçte que sçauant
 Met son ourage, & que la France
 Fauorise encor l'ignorance.
 Nostre François qui bassement
 Se traynoit au commencement,
 Soubs Henry, d'une audace honneste,
 Oça premier leuer la teste.
 Mais depuis les premiers Auteurs
 Vn tas de sots imitateurs,
 Enflans leurs vaines poésies
 De monstrueuses fantasies,
 Ont tout gasté : & ceulx qui ont
 Le mieulx escrit, pource qu'ilz sont
 Presseç de la tourbe ignorante,
 Leur gloire n'est point apparente.*

Donques, Magny, te tairas tu ?
 Non, tu chanteras la vertu
 De ton grand Auanson, qui vse
 De plus grand' douceur à ta Muse,
 Mariant au graue soucy
 La Muse & la Musique aussi,
 Comme vn Mecene, dont la gloire
 Doit à Virgile sa memoire.
 Le ciel, ains que tu fusses né
 T'auoit poëte destiné,
 Et t'auoit destiné pour plaire
 Au sçauant & au populaire :
 Rare present, & qu'icy bas
 Le ciel à tous ne donne pas :
 Bien heureux celuy qui assemble
 L'utile & le doulx tout ensemble.
 Là donc, & d'vn plus heureux son
 Chante l'heur de ton Auanson
 Qui d'vne trompeuse assurance
 N'abusera ton esperance,
 Defraudant ta simplicité
 Du loyer qu'elle a merité,
 Et se fraudant de la louange
 Que tu luy dois en contrechange.
 Et que peult vn homme de nom
 Mieulx acheter qu'vn beau renom ?
 L'honneur est le present plus rare,
 Et tu n'es de grands biens auare.
 Mais pourquoy fais-ie vn si long tour
 Ne voulant parler que d'Amour ?
 Tay toy donc, ma lyre, ou accorde
 Ton premier chant dessus ta chorde.
 Et toy Magny, puisque ton cueur
 Sent encor' l'Archerot vainqueur,
 Chante d'Amour, & de la belle,
 Pendant que tu la trouues telle.
 Tout ce que nous cachent les cieulx,
 Tout ce que nous celent les Dieux,

Sonde le plus creux des eaux :
Mais ta cruauté felonne
Toujours toujours m'aiguillonne
D'un perpetuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la ieune verdure
Déride le front du iour.
Heureux trois fois, voire quatre,
Le soldat, qui va rabattre
D'Espagne le braue effort,
Et qui loing de sa prouince
Deuant les yeux de son prince
S'acquiert vne belle mort.
Heureuse, ô heureuse encore
La viue mort, qui decore
Les indomtez Cheualiers,
Qui sur vn mont de gendarmes
Tumbent soubz le faix des armes
Au plus espais des milliers.
Voç morts toujours honnorees
Seront des vostres pleurees,
Mon Roy vous regrettera :
Des-ia la France en souspire,
Et la Vandomoise lyre
Vostre vertu chantera :
Mais moy chetif, qui demeure,
Helas il fault que ie meure
Non deuant les yeux des Roys,
Sur la guerriere campagne
Rouge du sang de l'Espagne,
Mais soubz l'horreur de ces bois,
Bois tristes & solitaires,
De ma peine secretaires,
Ou l'Amour, qui me conduit,
Au plus chaud de ses allarmes
Baigne souuent de mes larmes
L'humide sein de la nuit.
Là ie refonge sans cesse

*L'heureux soir, que ma Deesse
Lisoit la carte des cieux,
Au doigt me montrant la face
De mille flambeaux, qu'efface
Le double feu de ses yeux.
Là le tyran de ma vie
Sur ma liberté rauie
Exerce cent mille torts,
Là là ma douce guerriere
Sourde à ma vaine priere
Me liure cent mille morts.
Je voy la fuyante fuyte
D'une eau fillonnant sa fuyte
Au pié d'un rocher mouffu,
Fendant le doz d'une pree
Estroittement emmuree
D'un double tertre bossu.
Sur l'un quelquefois ondoient
Mille fillons, qui blondoient,
Sur l'autre sont les murs vieux
Hideux de ronces, & d'hierre,
Seiour, qui le tige enferre
De mes maternelz ayeux.
Là mes cendres ie dedie,
Mais à ces fleurs ie supplie,
Et à ces herbes aussi,
Au myrthe, au laurier encore,
Et à l'arbre, qui m'honore,
Ne croistre iamais icy.
Jamais n'y croissent les roses,
Ny les fleurettes desclofes,
Jamais le rousoiant miel
N'y coule dessus ma tumbe :
Ou si quelque chose y tombe,
Que ce soit l'ire du ciel.
Que les oiseletz s'y taisent,
Que les ruisseaux s'y appaisent,
Que l'an veuf de fleurs & fruitz*

*Autre saison n'y r'ameine,
 Sinon l'horreur de ma peine,
 Et l'hyuer de mes ennuis.
 Au croc d'une vieille fouche,
 Qui d'un doz courbé se couche
 Dessus le front de ces eaux,
 Soit ceste harpe attachee,
 Indigne d'estre accrochee
 A ces ieunes arbrisseaux.
 Vous donq' troppe Delienne,
 Et vous l'Acidaliene,
 Cherchez ailleurs voz esbas.
 Faunes, Satyres, Dryades,
 Pour trepigner voz aubades
 N'apportez icy voz pas.
 Mais si quelqu'un d'adventure
 Sur la triste sepulture
 D'un pas errant est guidé,
 Ces vers il y puisse lire
 Engrauuez sous vne lyre,
 Sur l'escorse au front ridé :*

C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE
 D'VN QVE SA TOVTE-DIVINE
 A CONDVIT AV DERNIER POINT,
 PAR VNE ENNVIEVSE ABSENCE,
 POVRCE QV'IL N'EVT LA PVISSANCE
 DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

DE SA PEINE

ET

DES BEAVTEZ DE SA DAME.

*Il me plaiſt icy de peindre
 Mieulx que ne la ſçauroit feindre*

*Vn Apelle ingenieux,
Ma peine contr'imitée
Sur la belle Pasithee,
Seule idole de mes yeux.
C'est mon feu, c'est ma cordelle,
Mon froid, ma fiesche mortelle,
C'est mon aigle deuorant,
Qui m'ard, lie, englace, & blesse,
Et qui deuore sans cesse
Mon cueur sans cesse mourant.
De l'œil sort ma flamme viue,
L'or des cheueux me captiue,
Par la rigueur suis gelé,
La main en cinq traicés s'allonge,
Et le cruel qui me ronge,
C'est ce petit Dieu œlé.
Venus fait l'œil, que j'adore,
Son chef fut pris de l'Aurore,
Diane son cueur donna,
Pallas sa main tant prisee,
Et sur vne ongle aguisee
Mon torment se façonna.
Son œil les astres surmonte,
A l'or ses tresses font honte,
Le fer cede à sa rigueur,
Sa main l'alebastre passe,
Et sur le beau de sa face
Se niche l'oiseau vainqueur,
Qui la seule mort doit craindre,
Onde pour ma flamme esteindre,
Main pour mes nœuds délacer,
Soleil pour ma glace fondre,
Pauois pour aux coups respondre,
Et voix pour l'oiseau chasser.
Pour me vanger ie fouhette,
L'un se changer en planette,
L'autre au metal qui mieux luit,
Le tiers au cueur d'un vieil arbre,*

*Le quart en iuoyre, ou marbre,
Et l'autre en oiseau de nuit :*
*Ou que mes nerfs, & mes veines
Se transforment en fontaines,
Mon col en fer pour trencher,
En feu le froid, qui m'englace,
Mon estomac en cuirasse,
Et mon cueur en vn rocher.*

A OLIVIER DE MAGNI

SVR LES PERFECTIONS DE SA DAME.

*Quand ie contemple les beautez
De tant de rares nouveautez,
Qui en ta Nympe nompareille
Des cieus annoncent la merueille,
Il me semble voir les couleurs
De tant & tant de belles fleurs,
Que la ieune saison desferre
Du sein amoureux de la terre.
Icy le lis est blanchissant,
Là est la rose rougissant,
Et là est la plaine paree
De mainte autre fleur bigaree.
Et comme on void la teste bas
La vierge marchant pas à pas,
Despouiller la riue fleurie
Du verd email de la prairie,
Dont ayant son giron remply
Elle d'vn tortueux reply
Façonne vne belle couronne,
Dont son beau chef elle enuironne :*

Ainsi ta Muse, ça & là,
 Soingneuse cuillant tout cela
 Qui fleurit en l'esprit de celle
 Dont tu sens la viue estincelle,
 Ayant choisi tout le plus beau,
 Façonne le tour d'un chappeau,
 Dont vne couronne elle appreste
 Eternel honneur de ta teste.
 Là donques, Magni, ce pendant
 Que l'Amour va tes yeux bendant,
 Chante d'Amour, & de la dame,
 Qui est maistresse de ton ame.
 En vain tu tenteras les sons,
 De ces amoureuses chansons,
 N'estant plus ta lyre allumee
 De son ardeur accoustumee.
 Ainsi quand la prophete horreur
 Epoiçonne de sa fureur
 Le cueur despit de la prestresse
 Grondant sous le Dieu qui la presse,
 Elle contraincte de chanter,
 Ne cesse de se tormenter,
 Et d'un mugler espouantable
 Mesle l'obscur au veritable :
 Mais quand le Dieu s'en est allé,
 Soudain son courage affolé
 Deuient rassis, & la prophete
 Clost soudain la bouche muette.
 Croy moy, Magny, & ie le sçay
 Pource que i'en ay fait l'essay,
 Mal volontiers chante la bouche
 De l'Amour qui au cueur ne touche.
 Du temps que i'estois amoureux,
 Rien que les sospirs langoureux
 Ne me plaisoit, & rien ma lyre
 Rien que l'Amour ne sçauoit dire.
 Par tout ie trouuois argument
 De me feindre vn nouueau torment,

Et ne trouuois roc ny fontaine,
 Qui ne representaſt ma peine.
 Il me ſembloit qu'antres & bois
 Piteux reſpondoient à ma voix,
 Et me ſembloit que mes prieres
 Arreſtoient le cours des riuieres.
 Il me ſembloit que tout l'honneur,
 Le beau, la grace, & le bon heur,
 Fuſt coulé du ciel en la belle
 Qui m'eſtoit doucement rebelle.
 Toutes les roſes & les lis,
 Les œillets freſchement cueillis,
 Toutes les perles, & encore
 Tout ce qui luit deſſous l'aurore :
 Tout l'iuoyre, tout le cryſtal,
 Et tout le plus riche metal,
 Tout le marbre, tout le porphyre,
 Et ſi rien plus beau ſe peult dire :
 Tout le ciel n'eufſt aſſez eſté
 Pour bien deſcrire ſa beauté,
 Et n'eſtoit à ma peine egale
 Celle d'un Sifyphe ou Tantale.
 Bref fuſt de nuict ou fuſt de iour,
 Je ne ſongeois rien que l'Amour,
 Et n'auois graué dedans l'ame
 Autre protrait que de ma Dame.
 Ainſi le malade alteré,
 Qui d'un deſir demefuré
 Demande l'eau, quand plus la fieure
 A peingt la ſoif deſſus ſa leure :
 Il ne ſe peingt dans le cerueau
 Autre figure que de l'eau,
 Et le feu qui bruſle ſes veines,
 Ne le faiçt ſonger qu'en fontaines.
 Et rien ie ne ſongeois auſſi
 Que l'obiet de mon doux ſoucy,
 Lors que mon ame langoureuſe
 Bruſloit en ſa fieure amoureuſe :

Mais depuis que l'age, & le soing,
 Me faisant regarder plus loing,
 M'osta ce voyle, & que les choses
 Veritables se sont declofes,
 J'ay rougy de me voir deceu,
 Et depuis ma lyre n'a sceu
 Chanter l'Amour, & rien ma Muse
 Rien tant que l'Amour ne refuse.
 Si est-ce pourtant que ie puis
 Me vanter qu'en France ie suis
 Des premiers qui ont ozé dire
 Leurs amours sur la Thusque lyre.
 Et mon OLIVE (soit ce nom
 D'Oliue veritable, ou non)
 Se peult vanter d'auoir premiere
 Salué la douce lumiere.
 Depuis, d'autres meilleurs esprits,
 Quittant plus hault œuure entrepris,
 Ont (mais auèques plus de grace)
 Couru par ceste mesme trace.
 Entre les quelz tes vers n'ont pas
 Des derniers aduancé leurs pas,
 Vers bien dignes que lon leur donne
 Vn iour la plus belle couronne :
 Pour auoir le premier de tous
 Chanté l'Amour d'un style doux,
 Le traittant non en rude maistre,
 Mais ainsi qu'un enfant doit estre :
 Non comme ceulx, dont la grandeur
 Eprise de plus haulte ardeur,
 Ne peult trouuer sinon à peine
 Les accords d'une douce veine.
 Aussi chacun n'a pas les doigts,
 L'archet, la lyre, ny la voix
 Pour chanter l'Amour : & l'audace
 Ne conuient à la chose basse.
 Quand Hercule amoureux filoit,
 En filant souuent il souloit

Rompre les fuseaux, & sa dextre
 A la masse estoit plus addextre.
 Et cestuy-la, dont la fureur
 N'est que pour la fouldre & l'horreur,
 S'il fault que l'Amour il accorde,
 Bien souuent rompt plus d'une corde.
 Il est malaisé de changer
 Son naif en vn estrangier,
 Et Achille entre les pucelles
 Conuenoit mal avecques elles.
 Or donc, Magny, puis que le ciel
 A confié d'un Attique miel
 Tes vers sucez, laisse les armes,
 Et chante l'amour & tes larmes :
 Estant certain, quoy que tu sois,
 Qu'entre les poètes François
 Tu tiendras le lieu d'un Catulle,
 D'un second Properce, ou Tibulle.
 Mais moy que veulx-ie plus chanter
 Pour nostre France contenter,
 Si de tant d'amours qu'on souspire
 La France ne faiç plus que rire?
 Et à bon droit, puis qu'en auant
 Autant l'indoçe que sçauant
 Met son ourage, & que la France
 Fauorise encor' l'ignorance.
 Nostre François qui bassement
 Se traynoit au commencement,
 Soubs Henry, d'une audace honneste,
 Oça premier leuer la teste.
 Mais depuis les premiers Auteurs
 Vn tas de fots imitateurs,
 Enflans leurs vaines poësies
 De monstrueuses fantafies,
 Ont tout gasté : & ceulx qui ont
 Le mieulx escrit, pource qu'ilz sont
 Presseç de la tourbe ignorante,
 Leur gloire n'est point apparente.

Donques, Magny, te tairas tu?
 Non, tu chanteras la vertu
 De ton grand Auanson, qui vse
 De plus grand' douceur à ta Muse,
 Mariant au graue soucy
 La Muse & la Musique aussi,
 Comme vn Mecene, dont la gloire
 Doit à Virgile sa memoire.
 Le ciel, ains que tu fusses né
 T'auoit poëte destiné,
 Et t'auoit destiné pour plaire
 Au sçauant & au populaire :
 Rare present, & qu'icy bas
 Le ciel à tous ne donne pas :
 Bien heureux celuy qui assemble
 L'vtile & le doulx tout ensemble.
 Là donc, & d'vn plus heureux son
 Chante l'heur de ton Auanson
 Qui d'vne trompeuse assurance
 N'abusera ton esperance,
 Defraudant ta simplicité
 Du loyer qu'elle a merité,
 Et se fraudant de la louange
 Que tu luy dois en contrechange.
 Et que peult vn homme de nom
 Mieulx acheter qu'vn beau renom?
 L'honneur est le present plus rare,
 Et tu n'es de grands biens auare.
 Mais pourquoy fais-ie vn si long tour
 Ne voulant parler que d'Amour?
 Tay toy donc, ma lyre, ou accorde
 Ton premier chant dessus ta chorde.
 Et toy Magny, puisque ton cueur
 Sent encor' l'Archerot vainqueur,
 Chante d'Amour, & de la belle,
 Pendant que tu la trouues telle.
 Tout ce que nous cachent les cieulx,
 Tout ce que nous celent les Dieux,

Et tous les secrets que la terre
 Dedans ses abyfmes enferre,
 Tout cela que l'œil apperçoit,
 Tout cela que l'esprit conçoit,
 Est du poëte, & l'escriture
 N'est qu'une parlante peinture.
 Or si l'Amour premierement
 Courba sur nous le firmament,
 Ballançant & la terre & l'onde
 D'une forme également ronde :
 S'il est, comme chantent noz vers,
 L'esprit moteur de l'Vniuers,
 Et si les semences des choses,
 Sont en luy diuinement closes :
 Amour auquel tout est suieç,
 Du poëte est le seul obieç,
 Et à bon droit celuy se vante
 De tout chanter, qui l'Amour chante.
 Donques, Magny, pour te vanter
 Que tes vers sçauent tout chanter,
 Chante l'Amour, & autre chose
 Pour argument ne te propose.
 Couronne tes affections
 De la fleur des perfeçions,
 Dont le ciel ta maistresse honnore,
 Comme vne seconde Pandore.
 Mais, las, mon Magny, garde toy,
 Si en quelque legere foy
 Tu as ton amour arrestee,
 D'estre vn second Epimethee.

CONTRE LES PETRARQVISTES⁶⁵.

*J'ay oublié l'art de Petrarquizer,
 Je veulx d'Amour franchement deuifer,
 Sans vous flatter, & sans me deguizer :*
*Ceulx qui font tant de plaintes,
 N'ont pas le quart d'une vraye amitié,
 Et n'ont pas tant de peine la moitié,
 Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,
 Iettent de larmes feintes.*

*Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,
 Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,
 Ce n'est encor' de leurs souspirs & pleurs,
 Que vents, pluye, & orages :*
*Et bref, ce n'est à ouir leurs chansons
 De leurs amours, que flammes & glaçons,
 Flesches, liens, & mille autres façons
 De semblables oultrages.*

*De voz beautez, ce n'est que tout fin or,
 Perles, crystal, marbre, & iuoyre encor,
 Et tout l'honneur de l'Indique thresor,
 Fleurs, lis, œillets, & roses :*
*De voz douceurs ce n'est que sucre & miel,
 De voz rigueurs n'est qu'aloës, & fiel,
 De voz esprits, c'est tout ce que le ciel
 Tient de graces enclofes.*

*Puis tout soudain ilz vous font mille tors,
 Disant, que voir voz blonds cheueux retors,
 Voz yeux archers, autheurs de mille mors,
 Et la forme excellente*
*De ce que peult l'accoustrement couer,
 Diane en l'onde il vaudroit mieux trouuer
 Ou voir Meduze, ou au cours s'esprouuer
 Auecques Atalante⁶⁶.*

S'il fault parler de vostre iour natal,

Vostre ascendant heureusement fatal
 Dé vostre chef écarta tout le mal,
 Qui aux humains peult nuire.
 Quant au trespas, sça'uous⁶⁷ quand ce sera
 Que vostre esprit le monde laissera?
 Ce sera lors, que la hault on voyra
 Vn nouuel Astre luire⁶⁸.
 Si pour sembler autre que ie ne suis,
 Je me plaiſois à masquer mes ennuis,
 P'irois au fond des eternelles nuitz
 Plein d'horreur inhumaine :
 Là d'un Sisyphes, & là d'un Ixion
 P'esprouerois toute l'affliction,
 Et l'estomac, qui pour punition,
 Vit, & meurt à sa peine⁶⁹.
 De voz beautez, sça'uous que i'en dirois?
 De voz deux yeux deux astres ie ferois,
 Voz blonds cheueux en or ie changerois,
 Et voz mains en iuoyre :
 Quant est du teind, ie le peindrois trop mieux
 Que le matin ne colore les cieus :
 Bref, vous seriez belles⁷⁰ comme les Dieux,
 Si vous me vouliez croire.
 Mais cest Enfer de vaines passions,
 Ce Paradis de belles fictions,
 Deguizemens de noz affections,
 Ce sont peintures vaines :
 Qui donnent plus de plaisir aux lisans,
 Que voz beautez à tous voz courtisans,
 Et qu'au plus fol de tous ces bien-disans
 Vous ne donnez de peines⁷¹.
 Voz beautez donq' leur seruent d'argumens,
 Et ne leur fault de meilleurs instrumens,
 Pour les tirer tous vifz des monumens :
 Aussi, comme ie pense,
 Sans qu'autrement vous les recompensez
 De tant d'ennuis mieux escrits que pensez,
 Amour les a de peine dispensez,

Et vous de récompense.
 Si ie n'ay peingt les miens desus le front,
 Et les assauts que voz beautez me font,
 Si sont-ils bien gravez au plus profond
 De ma volonté franche :
 Non comme vn tas de vains admirateurs,
 Qui font ainsi par leurs soupçons menteurs,
 Et par leurs vers honteusement flatteurs
 Rougir la carte blanche.
 Il n'y a roc, qui n'entende leur voix :
 Leurs piteux cris ont faict cent mille fois
 Pleurer les monts, les plaines, & les bois,
 Les antres, & fontaines :
 Bref, il n'y a ny solitaires lieux,
 Ny lieux hantez, voir mesmes les cieux,
 Qui ça & là ne monstrent a leurs yeux
 L'image de leurs peines.
 Cestuy-la porte en son cueur fluctueux
 De l'Océan les flots tumultueux,
 Cestuy l'horreur des vents impetueux
 Sortans de leur cauerne :
 L'vn d'vn Caucase & Montgibel se plaint,
 L'autre en veillant plus de songes se peingt,
 Qu'il n'en fut onc' en cest orme, qu'on seind
 En la fosse d'Auerne²⁹.
 Qui contrefaict ce Tantale mourant
 Bruslé de soif au milieu d'vn torrent,
 Qui repaissant vn aigle deuorant,
 S'accoustre en Promethee :
 Et qui encor' par vn plus chaste vœu,
 En se bruslant, veult Hercule estre veu,
 Mais qui se mue en eau, air, terre, & feu,
 Comme vn second Protee.
 L'vn meurt de froid, & l'autre meurt de chault,
 L'vn vole bas, & l'autre vole hault,
 L'vn est chetif, l'autre a ce qu'il luy fault,
 L'vn sur l'esprit se fonde,
 L'autre s'arreste à la beauté du corps :

On ne vid onq' si horribles⁷³ discords
 En ce Chaos, qui troubloit les accords
 Dont fut basty le monde.
 Quelque autre apres, ayant subtilement
 Trouué l'accord de chacun element,
 Façonne vn rond tendant egalement
 Au centre de son ame :
 Son firmament est peinct sur vn beau front,
 Tous ses desirs⁷⁴ sont balancez en rond,
 Son pole Artiq', & Antartiq', ce sont
 Les beaux yeux de sa Dame⁷⁵.
 Cestuy, voulant plus simplement aymer,
 Veult vn Properce & Ouide exprimer,
 Et voudroit bien encor' se transformer
 En l'esprit d'un Tibulle :
 Mais cestuy-la, comme vn Petrarque ardent,
 Va son amour & son style fardant,
 Cest autre apres va le sien mignardant,
 Comme vn second⁷⁶ Catulle.
 Quelque autre encor' la terre dedaignant
 Va du tiers ciel les secrets enseignant,
 Et de l'Amour, où il se va baignant,
 Tire vne quinte essence :
 Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,
 Et n'ayme rien, que ce qu'aymer ie puis,
 Le plus subtil, qu'en amour ie poursuis,
 S'appelle iouissance.
 Je ne veulx point sçauoir, si l'amitié
 Prit du faëteur, qui iadis eut pitié
 Du pauvre Tout fendu par la moitié,
 Sa celeste origine :
 Vous souhaitter autant de bien qu'à moy,
 Vous estimer autant comme ie doy,
 Auoir de vous le loier de ma foy,
 Voila mon Androgyne.
 Noz bons Ayeulx, qui cest art demenoient,
 Pour en parler, Petrarque n'apprennoient,
 Ains franchement leur Dame entretenoient

Sans fard, sa couronne
 Mais auçt s'ist qu'Amour, s'est fait couronner
 Luy, qui estoit Francien au paravant:
 Est devenu facteur & accoucheur
 Et de l'unique nature

Si vous trouvez quelque importunite
 En mon amour, qui vostre commodite
 Prefere trop a la diuinite
 De vos graces sacrees
 Changez ce corps, uiez de mon ennuy
 Alors ie croy, que de moy, ny d'autruy
 Quelque beaulte que l'esprit ait en uoy
 Vous ne serez courrouce

Et qu'ainç j'ist, quand les tyrans naujans
 Auront seche la fleur de vos beaux ans,
 Ridé ce marbre, effrayé ces yeux naujans
 Quand vous viurez encore
 Ces cheveux d'or en argent: je changeray
 De ce beau sein l'oyre, & alangeray
 Ces lis fanir, & de vous j'estrangeray
 Ce beau tendr de l'Aurore.

Qui pensez vous, qui vous auez courché,
 Qui vous adore, ou qui daigne toucher
 Ce corps d'ice, que vous tenet sans courché
 Vostre beaulté passee
 Ressemblera au iardin a vos yeux
 Riant naguere aux hommes & aux Dieux
 Ores faschant de son regard les Dieux
 Et l'humaine penite.

N'attendez doncq que la grand faulx au J'emp:
 Moissonne auzç la fleur de vos printemps,
 Qui rend les Dieux, & les hommes contents
 Les ans, qui peu seruissent,
 Ne laissent rien, que regrets & jussors
 Et empennez de vos meilleurs iours
 Auecques eux emportent vos plaisirs
 Qui iamais ne retournent

Le ry souvent, voyant pleurer les Junis
 Du Bo. 97 -

*Qui mille fois voudroient mourir pour vous,
Si vous croyez de leur parler si doux*

Le pariure artifice :

*Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,
Touchant ce poinct, ie vous puis asseurer,
Que ie veulx sain & dispos demeurer,*

Pour vous faire service.

*De voz beautez ie diray seulement,
Que si mon œil ne iuge folement,
Vostre beauté est ioincte également*

A vostre bonne grace :

*De mon amour, que mon affection
Est arriuee à la perfection
De ce qu'on peult auoir de passion*

Pour vne belle face.

*Si toutefois Petrarque vous plaiſt mieux,
Ie reprendray mon chant melodieux,
Et voleray iusq'au ſeiour des Dieux*

D'une œle mieux guidee :

*Là dans le ſein de leurs diuinitez
Ie choifiray cent mille nouueautez,
Dont ie peindray voz plus grandes beautez*

Sur la plus belle Idee.

ELEGIE D'AMOUR⁸⁰.

*S'il m'en ſouuient, vous me diſtes vn iour
En vous tenant quelque propos d'Amour,
Que vous n'estiez de ſi leger courage
Que de iuger du cueur par le viſage,
Qu'amour ſi toſt ne ſe peult enflammer,
Qu'il faut premier cognoiſtre que d'aymer,*

Et que hastif ie voulois faire gerbe
 D'une moisson qui est encor' en herbe.
 Voꝝ argumens sont fort à redoubter,
 Mais s'il vous plaist mes raisons escouter,
 Vous cognoistrez qu'à vaincre ilz sont faciles,
 Et qu'ilz ne sont ny Heꝛors ny Achilles.
 Quant au premier, ie ne veulx soustenir
 Que vous deuiez pour oracle tenir
 Tout ce qu'on diꝛ, ny que (soit vraye ou feindꝛe)
 Dessus le front tousiours l'amour soit peindꝛe.
 Les cueurs humains vn labyrinthe sont,
 Qui maints destours, maintes cachettes ont,
 Ou lon se perd, qui n'a le fil pour guide
 D'un bon esprit, & iugement solide.
 Or auez-vous l'esprit si cler-voyant,
 Que nul destour, tant soit il fouruoyant,
 Voꝝ pas certains pourroit tromper en sorte,
 Qu'ilz n'ay'nt tousiours la raison pour escorte.
 Voꝝ yeux, ma Dame, ont pouuoir de perfer
 La nué espeſse, & le ciel trauerſer,
 Passer le roc, sonder le creux de l'onde,
 Et voyager soubz la terre profonde.
 Qui pouroit donc empescher leur vigueur
 De penetrer au plus profond d'un cueur,
 Et là au vray descouuir la pensee
 D'un amoureux, s'elle est saine ou bleſsee?
 Quant est de moy, ie ne pris onq' plaisir
 A contre-faire vn amoureux desir,
 Comme ceulx là qui ayment par la plume,
 Et sans aymer, font l'amour par coustume.
 Ie ne suis point si subtil artizan,
 Que de pouuoir d'un parler courtizan,
 D'un faulx souſpir, & d'une larme feindꝛe
 Monstrer dehors vne amitié contraindꝛe,
 Dissimulant mon visage par art,
 Car ie ne suis ny Tuscan, ny Lombard.
 Qu'amour si tost en noꝝ cueurs ne s'enflamme,
 Certainement ie confesse, ma Dame,

*Que qui de foy ne se peult enflammer,
Le temps luy sert de beaucoup à aymer :
Et n'a diâ mal, qui diâ qu'à sa naissance
L'amour est foyble, & de peu de puissance.
Mais il s'entend de ces froides amours,
Qui sont ainsi qu'on void vn petit ours,
Lequel n'est rien qu'une masse difforme,
A qui sa mere en lechant donne forme.*

*Le vray amour naist du premier regard,
Et ne veult point se façonner par art :
Et c'est pourquoy ces moitez separees,
Estans iadis par le monde egarees
Se retrouuans si bien se reioingnoient,
Que iamais plus elles ne s'esloingnoient.*

*J'ay plusieurs poinâs, que ie pourrois induire
A ce propos, si ie voulois deduire
Ce faiâ au long, & demonstrer comment
L'amour s'engendre en nous premierement,
Quelle est sa fin, son essence, & nature,
D'où vient souuent qu'on ayme à l'auenture
Vn incogneu, & ne sçait on pourquoy,
Fors que lon trouue en luy ie ne sçay quoy,
Qui à l'aymer par force nous incite,
Comme le fer, qui suynt la calamite.
Je parlerois d'autres sortes d'amours,
Mais ce propos est de trop long discours,
Et me suffit vous auoir faiâ cognoistre
Que par le temps mon amour ne peult croistre.*

*Quant à vouloir faire preuue de moy,
Si vous vouliez pour gage de ma foy
Ma propre vie, ayant receu tel gage,
Vous auriez faiâ à vous mesmes dommage,
Perdant en moy vn fidele seruant,
Qui ne vous peult seruir, s'il n'est viuant.*

*Je suis content d'endurer mille peines,
Mille sospirs, mille complaints vaines,
Mille desdaings, & refus rigoureux,
Si autrement on n'est point amoureux :*

*Mais s'il vous plaiſt imiter la clemence
De ceſtuy-la, dont la bonté immense
Ayant eſgard à noſtre infirmité
Nous donne plus que n'auons merité,
Vous me ferez de vous meſmes la grace,
Que ſans merite enuers vous ie pourchaffe :
Sans qu'avec peine & longue paſſion
Paye vers vous moindre obligation,
Comme i'aurois, & telle iouiſſance
Ne ſeroit grace, ains plus toſt recompense.*

*Quant à vouloir en herbe moiſſonner
Ce qu'en eſpy vous me pourriez donner
Avec le temps, ſi i'auois la ſcience
De le gaingner avecques patience,
Ie ne voudrois qu'on me peult reprocher
Que les fruiçts verds ie vouluſſe arracher,
Ne que ſi fol, ou ſi haſtif ie ſeuſſe,
Que leur ſaiſon attendre ie ne peuſſe :
Mais ne peult-on l'amour aſſaiſonner,
Comme les fruiçts, & par art luy donner
Maturité, ſans bien ſouuent attendre
Si longuement, pour le trouuer plus tendre,
Que par le temps, ou autre deſſaueur
Il ayt perdu le gouſt, & la ſaueur?*

*Les fruiçts d'amour ſont de nature telle,
Qu'ilz plaiſent plus en leur ſaiſon nouvelle,
Qu'en leur hyuer, d'autant que leur verdeur
Ne ſe meurit iamais par la froideur,
Et n'ont le gouſt ny la couleur ſi franche,
Quand de ſoy meſme ilz tumbent de la branche.*

*L'amour, ma Dame, en mon affection
Eſt arriué à ſa perfection,
Et ne pouroit ny le temps ny l'vſage
Y adiouter vn ſeul poinçt d'auantage.
Donques pourquoy en ſont les fruiçts trop verds?
Prenez le cas, que cinq ou ſix hyuers
Soi'nt ia paſſez, & qu'avec longue peine
Ilz ſoi'nt venus en accroiſſance pleine :*

*De les cuillir, on me peult dispenser,
C'est le moyen, pour l'amour auancer.*

CHANSON.

*Si vous regardez, ma Dame,
Sans plus à vostre grandeur,
Vous dedaignerez l'ardeur,
Dont vostre beauté m'enflamme :
Veu que digne ie ne suis
Du grand bien que ie poursuis.
Vous direz (& ie confesse
Que vous direz verité)
Que ma basse qualité
N'egale vostre hauteffe,
Et que mon affection
N'est qu'une presumption :
Mais si vous iugez la force
Dont procede mon ennuy,
Et combien est fol celuy
Qui contre l'Amour s'efforce,
Vous direz mon amitié
Estre digne de pitié.
Le deuoir de reuerence
Se doit garder en tout lieu,
Mais tousiours ce petit Dieu
Ne faiã telle difference :
Il est aueugle, & n'a point
D'esgard à ceulx-la qu'il poingt.
Que la verité soit telle,
Ie n'allegueray les Dieux,
Qui sont descendus des cieux*

Pour vne beauté mortelle :
Je ne veulx pour m'excuser
A ces fables m'amuser.
Du beau pasteur de Latmie
L'exemple me suffiroit,
Qui en dormant attiroit
Du ciel la Lune s'amyé :
Mais ie ne demande pas
Que vous descendez si bas.
Si grande n'est mon audace
D'ozer si hault aspirer,
Ne de vouloir esperer
Plus que vostre bonne grace :
Mon cueur ne voudroit penser
Rien qui vous peust offenser.
Le loyer de mon seruice,
Si rien ie puis defferuir,
C'est que seulement seruir
De vostre gré ie vous puisse,
Et que m'ottroyez ce bien,
Puis qu'il ne vous couste rien :
Allegant pour ma defense,
Que les royales hauteurs
Toujours des bas seruiteurs
N'ont eu l'amour pour offense,
Et qu'Amour & maiesté
Souuent ensemble ont esté.
Si la loy d'Amour est telle
Qu'on ne doiuue s'abbaisser,
Vostre grandeur doit laisser
Toute chose au deffous d'elle,
Pour ce que rien entre nous
Ne sera digne de vous.
Mais si vous suyuez l'exemple
Des Dieux, qui n'ont à dédain,
Que d'un rustique la main
Des vœus presente à leur temple,
Comme eulx vous prendrez à gré

Vostre ascendant heureusement fatal
 De vostre chef écarta tout le mal,
 Qui aux humains peult nuire.
 Quant au trespas, sça'uous⁶⁷ quand ce sera
 Que vostre esprit le monde laissera?
 Ce sera lors, que la hault on voyra
 Vn nouuel Astre luire⁶⁸.
 Si pour sembler autre que ie ne suis,
 Je me plaiſois à masquer mes ennuis,
 Pirois au fond des éternelles nuitz
 Plein d'horreur inhumaine :
 Là d'un Sisyphé, & là d'un Ixion
 Esprouuerois toute l'affliction,
 Et l'estomac, qui pour punition,
 Vit, & meurt à sa peine⁶⁹.
 De voz beautez, sça'uous que i'en dirois?
 De voz deux yeux deux astres ie ferois,
 Voz blonds cheueux en or ie changerois,
 Et voz mains en iuoyre :
 Quant est du teinç, ie le peindrois trop mieux
 Que le matin ne colore les cieux :
 Bref, vous seriez belles⁷⁰ comme les Dieux,
 Si vous me vouliez croire.
 Mais cest Enfer de vaines passions,
 Ce Paradis de belles fictions,
 Deguizemens de noz affections,
 Ce sont peindures vaines :
 Qui donnent plus de plaisir aux lisans,
 Que voz beautez à tous voz courtisans,
 Et qu'au plus fol de tous ces bien-disans
 Vous ne donnez de peines⁷¹.
 Voz beautez donq' leur seruent d'argumens,
 Et ne leur fault de meilleurs instrumens,
 Pour les tirer tous vifz des monumens :
 Aussi, comme ie pense,
 Sans qu'autrement vous les recompensez
 De tant d'ennuis mieux escrits que pensez,
 Amour les a de peine dispensez,

Et vous de recompense.
Si ie n'ay peingt les miens deffus le front,
Et les affaults que voz beautez me font,
Si font-ils bien grauez au plus profond
De ma volonté franche :
Non comme vn tas de vains admirateurs,
Qui font ainfi par leurs fouspirs menteurs,
Et par leurs vers honteusement flateurs
Rougir la carte blanche.

Il n'y a roc, qui n'entende leur voix :
Leurs piteux cris ont faiçt cent mille fois
Pleurer les monts, les plaines, & les bois,
Les antres, & fontaines :
Bref, il n'y a ny solitaires lieux,
Ny lieux hantez, voir mesmes les cieux,
Qui ça & là ne monstrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.

Cestuy-la porte en son cueur fluctueux
De l'Océan les flots tumultueux,
Cestuy l'horreur des vents impetueux
Sortans de leur cauerne :
L'vn d'vn Caucafe & Montgibel se plaint,
L'autre en veillant plus de songes se peingt,
Qu'il n'en fut onq' en cest orme, qu'on feind
En la fosse d'Auerne ⁷⁹.

Qui contrefaiçt ce Tantale mourant
Bruslé de soif au milieu d'vn torrent,
Qui repaiçant vn aigle deuorant,
S'accoustre en Promethee :
Et qui encor' par vn plus chaste vœu,
En se bruslant, veult Hercule estre veu,
Mais qui se mue en eau, air, terre, & feu,
Comme vn second Protee.

L'vn meurt de froid, & l'autre meurt de chault,
L'vn vole bas, & l'autre vole hault,
L'vn est chetif, l'autre a ce qu'il luy fault,
L'vn sur l'esprit se fonde,
L'autre s'arreste à la beauté du corps :

*On ne vid onq' si horribles¹³ discords
En ce Chaos, qui troubloit les accords
Dont fut basty le monde.*

*Quelque autre apres, ayant subtilement
Trouué l'accord de chacun element,
Façonne vn rond tendant egalement
Au centre de son ame :*

*Son firmament est peinct sur vn beau front,
Tous ses desirs¹⁴ sont balancez en rond,
Son pole Artiq', & Antartiq', ce sont
Les beaux yeux de sa Dame¹⁵.*

*Cestuy, voulant plus simplement aymer,
Veult vn Properce & Ouide exprimer,
Et voudroit bien encor' se transformer
En l'esprit d'un Tibulle :*

*Mais cestuy-la, comme vn Petrarque ardent,
Va son amour & son style fardant,
Cest autre apres va le sien mignardant,
Comme vn second¹⁶ Catulle.*

*Quelque autre encor' la terre dedaignant
Va du tiers ciel les secrets enseignant,
Et de l'Amour, où il se va baignant,
Tire vne quinte essence :*

*Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,
Et n'ayme rien, que ce qu'aymer ie puis,
Le plus subtil, qu'en amour ie poursuis,
S'appelle iouissance.*

*Ie ne veulx point sçauoir, si l'amitié
Prit du fañteur, qui iadis eut pitié
Du pauvre Tout fendu par la moitié,
Sa celeste origine :*

*Vous souhaitter autant de bien qu'à moy,
Vous estimer autant comme ie doy,
Avoir de vous le loier de ma foy,
Voila mon Androgyne.*

*Noz bons Ayeulx, qui cest art demenoient,
Pour en parler, Petrarque n'apprennoient,
Ains franchement leur Dame entretenoient*

Sans fard, ou couverture :

*Mais aussi tost qu'Amour s'est fait sçauant,
Luy, qui estoit François au parauant,
Est deuenu flatteur⁷⁷ & deceuant,
Et de Thusque nature⁷⁸.*

*Si vous trouuez quelque importunité
En mon amour, qui vostre humanité
Prefere trop à la diuinité*

*De voz graces cachees,
Changez ce corps, obiect de mon ennuy,
Alors ie croy, que de moy, ny d'autruy,
Quelque beauté que l'esprit ait en luy,
Vous ne serez cherchees.*

*Et qu'ainfi soit, quand les hyuers nuisans,
Auront seiché la fleur de voz beaux ans,
Ridé ce marbre, esteinct ces feuz luisans,
Quand vous voirez encore*

*Ces cheueux d'or en argent se changer,
De ce beau sein l'iuoyre s'allonger,
Ces lis fanir, & de vous s'estranger
Ce beau teinct de l'Aurore,*

*Qui pensez vous, qui vous aille chercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps diuin, que vous tenez tant cher?
Vostre beauté passée*

*Ressemblera vn iardin à noz yeux
Riant naguere aux hommes, & aux Dieux,
Ores faschant de son regard les cieux,
Et l'humaine pensée.*

*N'attendez donq' que la grand' faux du Temps
Moissonne ainsi la fleur de voz printemps,
Qui rend les Dieux, & les hommes contents :*

*Les ans, qui peu seiournent,
Ne laissent rien, que regrets & sospirs,
Et empennez de noz meilleurs desirs,
Auecques eux emportent noz plaisirs,
Qui iamais ne retournent⁷⁹.*

Le ry souuent, voyant pleurer ces fous,

Qui mille fois voudroient mourir pour vous,
 Si vous croyez de leur parler si doux
 Le pariure artifice :
 Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,
 Touchant ce poinct, ie vous puis asseurer,
 Que ie veulx sain & dispos demeurer,
 Pour vous faire seruice.
 De voz beautez ie diray seulement,
 Que si mon œil ne iuge folement,
 Vostre beauté est ioincte egalement
 A vostre bonne grace :
 De mon amour, que mon affection
 Est arriuee à la perfection
 De ce qu'on peult auoir de passion
 Pour vne belle face.
 Si toutefois Petrarque vous plaist mieux,
 Je reprendray mon chant melodieux,
 Et voleray iusq'au seiour des Dieux
 D'une œle mieux guidee :
 Là dans le sein de leurs diuinitez
 Je choisiray cent mille nouueautez,
 Dont ie peindray voz plus grandes beautez
 Sur la plus belle Idee.

ELEGIE D'AMOUR⁸⁰.

S'il m'en fouient, vous me distes vn iour
 En vous tenant quelque propos d'Amour,
 Que vous n'estiez de si leger courage
 Que de iuger du cueur par le visage,
 Qu'amour si tost ne se peult enflammer,
 Qu'il fault premier cognoistre que d'aymer,

*Et que hastif ie voulois faire gerbe
 D'une moisson qui est encor' en herbe.
 Voꝝ argumens sont fort à redoubter,
 Mais s'il vous plaiſt mes raisons eſcouter,
 Vous cognoiſtreꝝ qu'à vaincre ilꝝ sont faciles,
 Et qu'ilꝝ ne sont ny Heꝛtors ny Achilles.
 Quant au premier, ie ne veulx ſouſtenir
 Que vous deuieꝝ pour oracle tenir
 Tout ce qu'on diꝛ, ny que (ſoit vraye ou feindꝛe)
 Deſſus le front touſiours l'amour ſoit peindꝛe.
 Les cueurs humains vn labyrinthe ſont,
 Qui maints deſtours, maintes cachettes ont,
 Ou lon ſe perd, qui n'a le fil pour guide
 D'un bon eſprit, & iugement ſolide.
 Or aueꝝ-vous l'eſprit ſi cler-voyant,
 Que nul deſtour, tant ſoit il fouruoyant,
 Voꝝ pas certains pourroit tromper en ſorte,
 Qu'ilꝝ n'ay'nt touſiours la raiſon pour eſcorte.
 Voꝝ yeux, ma Dame, ont pouuoir de perſer
 La nuꝛ eſpeſſe, & le ciel trauerſer,
 Paffer le roc, fonder le creux de l'onde,
 Et voyager ſoubs la terre profonde.
 Qui pouroit donc empescher leur vigueur
 De penetrer au plus profond d'un cueur,
 Et là au vray deſcouvrir la penſee
 D'un amoureux, ſ'elle eſt ſaine ou bleſſee?
 Quant eſt de moy, ie ne pris onq' plaiſir
 A contre-faire vn amoureux deſir,
 Comme ceulx là qui ayment par la plume,
 Et ſans aymer, font l'amour par couſtume.
 Ie ne ſuis point ſi ſubtil artizan,
 Que de pouuoir d'un parler courtizan,
 D'un faulx ſouſpir, & d'une larme feindꝛe
 Monſtrer dehors vne amitié contraindꝛe,
 Diſſimulant mon viſage par art,
 Car ie ne ſuis ny Tuſcan, ny Lombard.
 Qu'amour ſi toſt en noꝝ cueurs ne ſ'enflamme,
 Certainement ie confeſſe, ma Dame,*

Que qui de foy ne se peult enflammer,
 Le temps luy sert de beaucoup à aymer :
 Et n'a diâ mal, qui diâ qu'à sa naissance
 L'amour est foyble, & de peu de puissance.
 Mais il s'entend de ces froides amours,
 Qui sont ainsi qu'on void vn petit ours,
 Lequel n'est rien qu'une masse difforme,
 A qui sa mere en lechant donne forme.

Le vray amour naist du premier regard,
 Et ne veult point se façonner par art :
 Et c'est pourquoy ces moities separees,
 Estans iadis par le monde egarees
 Se retrouuans si bien se reioingnoient,
 Que iamais plus elles ne s'esloingnoient.

J'ay plusieurs poinâs, que ie pourrois induire
 A ce propos, si ie voulois deduire
 Ce faiâ au long, & demonstrer comment
 L'amour s'engendre en nous premierement,
 Quelle est sa fin, son essence, & nature,
 D'où vient souuent qu'on ayme à l'aventure
 Vn incogneu, & ne sçait on pourquoy,
 Fors que lon trouue en luy ie ne sçay quoy,
 Qui à l'aymer par force nous incite,
 Comme le fer, qui suynt la calamite.
 Je parlerois d'autres sortes d'amours,
 Mais ce propos est de trop long discours,
 Et me suffit vous auoir faiâ cognoistre
 Que par le temps mon amour ne peult croistre.

Quant à vouloir faire preuue de moy,
 Si vous vouliez pour gage de ma foy
 Ma propre vie, ayant receu tel gage,
 Vous auriez faiâ à vous mesmes dommage,
 Perdant en moy vn fidele seruant,
 Qui ne vous peult seruir, s'il n'est viuant.

Je suis content d'endurer mille peines,
 Mille sospirs, mille complaints vaines,
 Mille desdaings, & refus rigoureux,
 Si autrement on n'est point amoureux :

*Mais ſil vous plaiſt imiter la clemence
De ceſtuy-la, dont la bonté immense
Ayant eſgard à noſtre infirmité
Nous donne plus que n'auons merité,
Vous me ferez de vous meſmes la grace,
Que ſans merite enuers vous ie pourchaffe :
Sans qu'avec peine & longue paſſion
I'aye vers vous moindre obligation,
Comme i'aurois, & telle iouiſſance
Ne ſeroit grace, ains plus toſt recompense.*

*Quant à vouloir en herbe moiſſonner
Ce qu'en eſpy vous me pourriez donner
Avec le temps, ſi i'auois la ſcience
De le gaingner avecques patience,
Ie ne voudrois qu'on me peuſt reprocher
Que les fruiçts verds ie vouluſſe arracher,
Ne que ſi fol, ou ſi haſtif ie feuſſe,
Que leur ſaiſon attendre ie ne peuſſe :
Mais ne peult-on l'amour aſſaiſonner,
Comme les fruiçts, & par art luy donner
Maturité, ſans bien ſouuent attendre
Si longuement, pour le trouuer plus tendre,
Que par le temps, ou autre deſſaueur
Il ayt perdu le gouſt, & la ſaueur?*

*Les fruiçts d'amour ſont de nature telle,
Qu'ilz plaiſent plus en leur ſaiſon nouvelle,
Qu'en leur hyuer, d'autant que leur verdeur
Ne ſe meurit iamais par la froideur,
Et n'ont le gouſt ny la couleur ſi franche,
Quand de ſoy meſme ilz tumbent de la branche.*

*L'amour, ma Dame, en mon affection
Eſt arriué à ſa perfection,
Et ne pouroit ny le temps ny l'vſage
Y adiouter vn ſeul poinçt d'auantage.
Donques pourquoy en ſont les fruiçts trop verds?
Prenez le cas, que cinq ou ſix hyuers
Soi'nt ia paſſez, & qu'avec longue peine
Ilz ſoi'nt venus en accroiſſance pleine :*

*De les cuillir on me peult dispenser,
C'est le moyen, pour l'amour auancer.*

CHANSON.

*Si vous regardez, ma Dame,
Sans plus à vostre grandeur,
Vous dedaignerez l'ardeur,
Dont vostre beauté m'enflamme :
Veu que digne ie ne suis
Du grand bien que ie poursuis.
Vous direz (& ie confesse
Que vous direz verité)
Que ma basse qualité
N'egale vostre hauteffe,
Et que mon affection
N'est qu'une presumption :
Mais si vous iugez la force
Dont procede mon ennuy,
Et combien est fol celuy
Qui contre l'Amour s'efforce,
Vous direz mon amitié
Estre digne de pitié.
Le deuoir de reuerence
Se doit garder en tout lieu,
Mais tousiours ce petit Dieu
Ne fait telle difference :
Il est aueugle, & n'a point
D'esgard à ceulx-la qu'il poingt.
Que la verité soit telle,
Ie n'allegueray les Dieux,
Qui sont descendus des cieux*

*Pour vne beauté mortelle :
Ie ne veulx pour m'excuser
A ces fables m'amuser.
Du beau pasteur de Latmie
L'exemple me suffiroit,
Qui en dormant attiroit
Du ciel la Lune s'amyé :
Mais ie ne demande pas
Que vous descendeꝝ si bas.
Si grande n'est mon audace
D'oꝝer si hault aspirer,
Ne de vouloir esperer
Plus que vostre bonne grace :
Mon cueur ne voudroit penser
Rien qui vous peust offenser.
Le loyer de mon seruice,
Si rien ie puis defferuir,
C'est que seulement seruir
De vostre gré ie vous puisse,
Et que m'ottroyeꝝ ce bien,
Puis qu'il ne vous couste rien :
Allegant pour ma defense,
Que les royales hauteurs
Toufiours des bas seruiteurs
N'ont eu l'amour pour offense,
Et qu'Amour & maiesté
Souuent ensemble ont esté.
Si la loy d'Amour est telle
Qu'on ne doiuue s'abbaisser,
Vostre grandeur doit laisser
Toute chose au deffous d'elle,
Pour ce que rien entre nous
Ne sera digne de vous.
Mais si vous suyuez l'exemple
Des Dieux, qui n'ont à dédain,
Que d'un rustique la main
Des vœus presente à leur temple,
Comme eulx vous prendrez à gré*

Mon cueur à vous consacré.
 Pentens si vostre excellence
 Digne de l'amour d'un Roy,
 Vostre grandeur & ma foy
 Met en egale ballence,
 Puis qu'en cela i'ay tant d'heur
 D'egaler vostre grandeur.
 Si vn Prince vous honore,
 Ce n'est grande nouveauté :
 Il prend bien la priuauté
 De plus desirer encore :
 Et croid que tout ce qu'il veult,
 Refuser on ne luy peult.
 Mais celuy, qui hors d'attente
 De sa requeste obtenir,
 Sans espoir de paruenir,
 De sa peine se contente,
 On peult dire seurement
 Qu'il ayme fidelement.
 Suspecte est l'Amour des princes,
 Et de ces amours de court
 Souuent le bruit, qui en court,
 Faiet la fable des prouinces :
 Qui ayme plus grand que foy,
 Luy mesme se donne loy.
 De moy vous ne deuez croire,
 Que de ma felicité
 Par quelque legereté
 Iamais ie me donne gloire :
 Ie sçay la punition
 Du malheureux Ixion :
 Ie sçay la peine d'Anchise :
 Et sçay... mais ie ne veulx point
 Discourir quant à ce poinet,
 De garder la foy promise :
 Ie ne veulx rien obtenir
 Qu'on doie secret tenir.
 Au fort, Dame, s'il vous semble

Tu ne me vois pas
 Veiller pour te attendre
 Et dans le silence attendre
 Et dans le silence attendre
 Tu ne me vois pas
 C'est dans ton cœur
 De vivre perpétuellement
 Plus que toute affection
 De vous écarter et de vous
 Ne vous jeter ni sur
 Ça n'est pas un sujet d'orgueil
 Si mon cœur a fait offense
 De l'être à vos attentes
 Amour et joie et paix
 Et c'est fait et accompli
 Tu penses plus et plus
 Ne je suis pour vous
 Vous ne pouvez rien me donner
 Commander de se voir
 Mais vous de se voir
 Toujours en attendant
 Plus qu'un amour sans fin
 Larmes et de l'attente
 Il faut donc se voir
 Ainsi se voir
 De l'empire sans fin
 L'attente à l'attente
 Me voyant et sans attendre
 De vous et de vous

3 - 134

Sur, ma petite
 Ma petite belle

Qu'on me paye ce qu'on me doit :
 Qu'autant de bayfers on me donne,
 Que le poëte de Veronne
 A sa Lesbie en demandoit.
 Mais pourquoy te fay-ie demande
 De si peu de bayfers, friande,
 Si Catulle en demande peu ?
 Peu vrayment Catulle en desire,
 Et peu se peuuent-ilz bien dire,
 Puis que compter il les a peu.
 De mille fleurs la belle Flore
 Les verdes riues ne colore,
 Cerés de mille espicz nouueaux
 Ne rend la campagne fertile,
 Et de mille rayfins, & mille
 Bacchus n'emplist pas ses tonneaux.
 Autant donc que de fleurs fleurissent,
 D'espicz & de rayfins meurissent,
 Autant de bayfers donne moy :
 Autant ie t'en rendray sur l'heure,
 A fin qu'ingrat ie ne demeure
 De tant de bayfers enuers toy.
 Mais sçais-tu quelz bayfers, mignonne ?
 Je ne veulx pas qu'on les me donne
 A la Françoisse, & ne les veulx
 Telz que la Vierge chasseresse
 Venant de la chasse les laisse
 Prendre à son frere aux blonds cheueux :
 Je les veulx à l'Italienne,
 Et telz que l'Acidaliene
 Les donne à Mars son amoureux :
 Lors sera contente ma vie,
 Et n'auray sur les Dieux enuie,
 Ny sur leur nectar sauoureux.

AVTRE BAYSER.

*Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languist doucement
D'une paupiere à demy close,
Mon ame se fond du desir,
Dont elle est ardentement pleine,
Et ne peult souffrir à grand' peine
La force d'un si grand plaisir.
Puis quand i'approche de la tienne
Ma leure, & que si pres ie suis,
Que la fleur recueillir ie puis
De ton haleine Ambrosienne :*

*Quand le soupir de ces odeurs,
Ou noz deux langues qui se iouënt,
Moitement folastrent & nouënt,
Eunte mes doulces ardeurs,
Il me semble estre assis à table
Avec les Dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traiçts sauoureux
Leur doulx breuuage delectable.*

*Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain, prendre on me laisse,
Pourquoy ne permets-tu, maistresse,
Qu'encores le plus grand soit mien ?
As-tu peur que la iouissance
D'un si grand heur me face Dieu,
Et que sans toy ie vole au lieu
D'eternelle resjouissance ?
Belle, n'aye peur de cela,
Par tout ou sera ta demeure,
Mon ciel iusq'à tant que ie meure,
Et mon paradis sera là.*

COMPLAINTE
DES SATYRES AVX NYMPHES.

DV BEMBE⁶¹.

*Diçes, Nymphes, pourquoy tousiours
Vous allez fuyant noz amours :
Ont les Satyres quelque enseigne,
Qui merite qu'on les dedaigne ?*

*Si nous auons le front cornu,
Bacchus aux cornes est cogneu :
Et la pucelle Candienne
Ne dedaigne point d'estre sienne.*

*Si nostre teinç est rougissant,
Phœbus ne l'a pas blanchissant :
Et Clymene qui le fait pere,
Par luy n'a honte d'estre mere.*

*Si nous portons barbe au menton,
Tel encor' Hercule void-on :
Et toutefois Deïanire
De luy sa bouche ne retire.*

*Si nostre estomac est velu,
Mars, comme nous, l'auoit pelu :
Pourtant n'en faisoit point de plainçte
Ilie, qui en feut enceinçte.*

*Si noz pieds vous semblent honteux,
Est-il rien plus laid, qu'un boyteux ?
Toutefois, ô Cypris la belle,
Un boyteux sa femme t'appelle.*

*Bref, si nature nous a faiçs
En quelques choses imparfaiçs,
Si sont telz vices excusables,
Puis qu'au ciel ilz ont leurs semblables.*

*Mais vous, qui n'aymez que pour l'or,
(Comme toutes femmes encor)
Nous dedaignez, & n'estes chiches
A ceulx-là, qui sont les plus riches.*

SVR VN CHAPPELET DE ROSES.

DV BEMBE.

*Tu m'as fait vn chapeau de roses,
Qui semblent tes deux leures closes,
Et de lis freschement cuillis,
Qui semblent tes beaux doigts polis,
Les liant d'un fil d'or ensemble,
Qui à tes blonds cheueux ressemble.*

*Mais si, ieune, tu entendois
L'ouvrage qu'ont tyssu tes doigts,
Tu serois, peult estre, plus sage
A prevoir ton futur dommage.*

*Ces roses plus ne rougiront,
Et ces lis plus ne blanchiront :
La fleur des ans, qui peu seiourne,
S'en fuit, & iamais ne retourne,
Et le fil te monstre combien
La vie est vn fragile bien.*

*Pourquoy donc m'es tu si rebelle ?
Mais pourquoy t'es-tu si cruelle ?
Si tu n'as point pitié de moy,
Ayés au moins pitié de toy.*

EPITAPHE D'VN PETIT CHIEN.

*Dessous ceste motte verte
 De lis & roses couuerte
 Gist le petit Peloton
 De qui le poil foleton
 Frisoit d'une toyson blanche
 Le doz, le ventre, & la hanche.
 Son nez camard, ses gros yeux
 Qui n'estoient point chassieux,
 Sa longue oreille velue
 D'une foyè crespelue,
 Sa queue au petit floquet,
 Semblant vn petit bouquet,
 Sa gembe gresle, & sa patte
 Plus mignarde qu'une chatte
 Avec ses petits chattons,
 Ses quatre petits tetons,
 Ses dentelettes d'iuoyre,
 Et la barbelette noyre
 De son musequin friand :
 Bref tout son maintien riand
 Des pieds iusques à la teste,
 Digne d'une telle beste,
 Meritoient qu'un chien si beau
 Eust vn plus riche tumbeau.
 Son exercice ordinaire
 Estoit de iapper & braire,
 Courir en hault & en bas,
 Et faire cent mille esbas,
 Tous estranges & farouches,
 Et n'auoit guerre qu'aux mousches,
 Qui luy faisoient maint torment.
 Mais Peloton dextrement*

Leur rendoit bien la pareille :
Car se couchant sur l'oreille,
Finement il aguignoit
Quand quelqu'une le poingnoit :
Lors d'une habile soupplesse
Happant la mouche traistresse,
La ferroit bien fort dedans,
Faisant accorder ses dens
Au tintin de sa sonnette
Comme vn clavier d'espinette.

Peloton ne careffoit
Sinon ceulx qu'il cognoissoit,
Et n'eust pas voulu repaistre
D'autre main que de son maistre,
Qu'il alloit tousiours suyuant :
Quelquefois marchoit deuant,
Faisant ne sçay quelle feste
D'un gay branlement de teste.

Peloton tousiours veilloit
Quand son maistre sommeilloit,
Et ne fouilloit point sa couche
Du ventre ny de la bouche,
Car sans cesse il gratignoit
Quand ce desir le poingnoit :
Tant fut la petite beste
En toutes choses honneste.

Le plus grand mal, ce diâ-on,
Que feist nostre Peloton,
(Si mal appelé doit estre)
C'estoit d'esueiller son maistre,
Iappant quelquefois la nuit,
Quand il sentoit quelque bruit,
Ou bien le voyant escrire,
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table, & trepigner,
Follastrer, & gratigner,
Et faire tumber sa plume,
Comme il auoit de coustume.

*Mais quoy? nature ne faict
En ce monde rien parfaict :
Et n'y a chose si belle,
Qui n'ait quelque vice en elle.*

*Peloton ne mangeoit pas
De la chair à son repas :
Ses viandes plus prisees
C'estoient miettes brisees,
Que celuy qui le paissoit,
De ses doigts amollissoit :
Aussi sa bouche estoit pleine
Toujours d'une douce haleine.*

*Mon-dieu, quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette
Avec sa teste folette!
Quel plaisir, quand Peloton
Cheminoit sur vn baston,
Ou coifé d'un petit linge,
Affis comme vn petit finge,
Se tenoit mignardelet
D'un maintien damoiselet!*

*Ou sur les pieds de derriere,
Portant la pique guerriere
Marchoit d'un front assure,
Avec vn pas mesuré :
Ou couché dessus l'eschine,
Avec ne sçay quelle mine
Il contrefaisoit le mort!
Ou quand il couroit si fort,
Qu'il tournoit comme vne boule,
Ou vn peloton, qui roule!*

*Bref, le petit Peloton
Sembloit vn petit mouton :
Et ne feut onc creature
De si benigne nature.*

*Las, mais ce doulx passetemps
Ne nous dura pas long temps :*

*Car la mort ayant enuie
 Sur l'ayse de nostre vie,
 Enuoya deuers Pluton
 Nostre petit Peloton,
 Qui maintenant se pourmeine
 Parmi ceste vmbreuse plaine,
 Dont nul ne reuient vers nous.
 Que mauldiâtes soyez-vous,
 Filandieres de la vie,
 D'auoir ainsi par enuie
 Enuoyé deuers Pluton
 Nostre petit Peloton :
 Peloton qui estoit digne
 D'estre au ciel vn nouveau signe,
 Temperant le Chien cruel
 D'vn printemps perpetuel.*

EPITAPHE D'VN CHAT.

*Maintenant le viure me fasche :
 Et à fin, Magny, que tu sçaiche',
 Pourquoy ie suis tant esperdu,
 Ce n'est pas pour auoir perdu
 Mes anneaux, mon argent, ma bource :
 Et pourquoy est-ce donques? pource
 Que i'ay perdu depuis trois iours
 Mon bien, mon plaisir, mes amours :
 Et quoy? ó souenance greue!
 A peu que le cueur ne me creue
 Quand i'en parle, ou quand i'en escriis :
 C'est Belaud mon petit chat gris :
 Belaud, qui fut paraenture
 Le plus bel œuure que nature*

*Feit onc en matiere de chats :
C'estoit Belaud la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle est digne d'estre immortelle.*

*Donques Belaud premierement
Ne fut pas gris entierement,
Ny tel qu'en France on les void naistre,
Mais tel qu'à Rome on les void estre,
Couuert d'un poil gris argentin,
Ras & poly comme satin
Couché par ondes sur l'eschine,
Et blanc deffous comme vne ermine.*

*Petit museau, petites dens,
Yeux qui n'estoient point trop ardens,
Mais desquelz la prunelle perse
Imitoit la couleur diuerse
Qu'on voit en cest arc pluuieux,
Qui se courbe au trauers des cieux.*

*La teste à la taille pareille,
Le col grasset, courte l'oreille,
Et deffous vn nez ebenin
Vn petit musle lyonnin,
Autour duquel estoit plantee
Vne barbelette argentee,
Armant d'un petit poil folet
Son musequin damoiselet.*

*Gembe gresle, petite patte
Plus qu'une moufle delicate,
Sinon alors qu'il desguaynoit
Cela, dont il egratignoit :
La gorge douillette & mignonne,
La queuë longue à la guenonne,
Mouchetee diuersement
D'un naturel bigarrement :
Le flanc haussé, le ventre large,
Bien retrouffé deffous sa charge,
Et le doz moyennement long,
Vray Sourian, s'il en fut onc'.*

*Tel fut Belaud, la gente beste,
 Qui des piedz iusques à la teste,
 De telle beauté fut pourueu,
 Que son pareil on n'a point veu.
 O quel malheur ! ô quelle perte,
 Qui ne peult estre recouuerte !
 O quel dueil mon ame en reçoit !
 Vray'ment la mort, bien qu'elle soit
 Plus fiere qu'vn ours, l'inhumaine,
 Si de voir elle eust pris la peine
 Vn tel chat, son cueur endurcy
 En eust eu, ce croy-ie, mercy :
 Et maintenant ma triste vie
 Ne hayroit de viure l'enuie.*

*Mais la cruelle n'auoit pas
 Gousté les follaftres esbas
 De mon Belaud, ny la soupplesse
 De sa gaillarde gentillesse :
 Soit qu'il sautaft, soit qu'il grataft,
 Soit qu'il tournaft, ou voltigeaft
 D'vn tour de chat, ou soit encores
 Qu'il prinft vn rat, & or' & ores
 Le relaschant pour quelque temps
 S'en donnaft mille passetemps :
 Soit que d'vne façon gaillarde,
 Auec sa patte fretillarde,
 Il se frottaft le musequin,
 Ou soit que ce petit coquin
 Priué sautelaft sur ma couche,
 Ou soit qu'il rauist de ma bouche
 La viande sans m'outrager,
 Alors qu'il me voyoit manger,
 Soit qu'il feist en diuerfes guises
 Mille autres telles mignardises.*

*Mon-dieu, quel passetemps c'estoit
 Quand ce Belaud vire-voltoit
 Follaftre autour d'vne pelote !
 Quel plaisir, quand sa teste sotte*

*Suyuant sa queue en mille tours,
 D'un rouët imitoit le cours!
 Ou quand assis sur le derriere
 Il s'en faisoit vne iartiere,
 Et montrant l'estomac velu
 De panne blanche crespelu,
 Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,
 Quelque docteur de la Sorbonne!
 Ou quand alors qu'on l'animoit,
 A coups de patte il escrimoit,
 Et puis appaisoit sa cholere
 Tout soudain qu'on luy faisoit chere.*

*Voyla, Magny, les passetemps,
 Ou Belaud employoit son temps.
 N'est il pas bien à plaindre donques?
 Au demeurant tu ne vis onques
 Chat plus addroit, ny mieulx appris,
 A combattre rats & souris.*

*Belaud sçauoit mille manieres
 De les surprendre en leurs tefnieres,
 Et lors leur falloit bien trouuer
 Plus d'un pertuis, pour se sauuer :
 Car onques rat, tant fust il viste,
 Ne se vit sauuer à la fuyte
 Deuant Belaud. Au demeurant
 Belaud n'estoit pas ignorant :
 Il sçauoit bien, tant fut traiçable,
 Prendre la chair dessus la table,
 L'entens, quand on luy presentoit,
 Car autrement il vous gratoit,
 Et avec la patte friande
 De loing muguetoit la viande.*

*Belaud n'estoit point mal-plaisant,
 Belaud n'estoit point mal-faisant,
 Et ne fait onq' plus grand dommage
 Que de manger vn vieux frommage,
 Vne linotte, & vn pinson,
 Qui le faschoient de leur chanson.*

*Mais quoy, Magny, nous mesmes hommes
Parfaicts de tous poincts nous ne sommes.*

*Belaud n'estoit point de ces chats,
Qui nuit & iour vont au pourchas,
N'ayant soucy que de leur panse :
Il ne faisoit si grand' despense,
Mais estoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.
Aussi n'estoit-ce sa nature
De faire par tout son ordure,
Comme vn tas de chats, qui ne font
Que gaster tout par ou ilz vont :
Car Belaud, la gentile beste,
Si de quelque acte moins qu'honneste
Contrainct possible il eut esté,
Auoit bien ceste honnesteté
De cacher deffous de la cendre
Ce qu'il estoit contrainct de rendre.*

*Belaud me seruoit de ioüet,
Belaud ne filoit au roüet,
Grommelant vne letanie
De longue & fascheuse harmonie,
Ains se plaignoit mignardement
D'vn enfantin myaudement⁸².*

*Belaud (que i'ayë souuenance)
Ne me fait onq' plus grand' offense
Que de me réueiller la nuit,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma paillasse :
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit,
Que iamais vn n'en eschappoit.*

*Mais las, depuis que ceste fiere
Tua de sa dextre meurtriere
La seure garde de mon corps,
Plus en seureté ie ne dors :
Et or', ó douleurs nonpareilles!
Les rats me mangent les oreilles :*

Mesmes tous les vers que i'escri,
Sont rongez de rats & souris.

Vray'ment les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains miserables,
Toujours leur annonçant leurs maux,
Soit par la mort des animaux,
Ou soit par quelque autre presage,
Des cieus le plus certain message.

Le iour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit Peloton,
Je dis, i'en ay bien souenance,
Que quelque maligne influence
Menassoit mon chef de la hault,
Et c'estoit la mort de Belaud :
Car quelle plus grande tempeste
Me pouuoit fouldroyer la teste?

Belaud estoit mon cher mignon,
Belaud estoit mon compagnon
A la chambre, au liã, à la table,
Belaud estoit plus accointable
Que n'est vn petit chien friand,
Et de nuit n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs miaudemens horribles :
Aussi le petit mitouard
N'entra iamais en matouard :
Et en Belaud, quelle disgrâce!
De Belaud s'est perdue ^{est} la race.

Que pleust à Dieu, petit Belon,
Que i'eusse l'esprit assez bon,
De pouuoir en quelque beau style
Blasonner ta grace gentile,
D'vn vers aussi mignard que toy :
Belaud, ie te promets ma foy,
Que tu viurois, tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.

EPITAPHE DE L'ABBÉ BONNET.

*Cy gist Bonnet, qui tout sçauoit,
Bonnet, qui la pratique auoit
De tous les secrets de nature,
Dont il parloit à l'aventure,
Car il eut si subtil esprit,
Qu'onq' il n'en leut vn seul escript.*

*Bonnet ne leut onq' en sa vie
Vn seul mot de philosophie,
Et si en sçauoit, ce dit-on,
Plus qu'Aristote, ny Platon.*

*Bonnet fut vn Docteur sans tiltre,
Sans loy, paragraphe, & chapitre.
Bonnet auoit leu tous auteurs,
Fors poètes & orateurs :
D'histoires, & mathematiques,
Et telles sciences antiques,
Il s'en mocquoit : au demeurant
De rien il n'estoit ignorant.
Mais sa science principale
Estoit vne occulte Caballe,
Qui n'auoit rien de defendu,
Car on n'y eust rien entendu.*

*Bonnet entendoit la Magie
Aussi bien que l'Astrologie :
Bonnet le futur predisoit,
Et de tout presages faisoit,
Sur mutations de prouinces,
Sur guerres, & sur morts de princes :
Mais il n'eut onques le sçauoir
De pouuoir la sienne preuoir.*

*Bonnet sçeut la langue Hebraïque
Aussi bien que la Caldaïque,*

*Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ny A, ny B.
Bonnet auoit mis en vsage
Vn barragouin de langage
Entremeslé d'Italien,
De François, & Sauoyfien.*

*Bonnet fut de l'Academie
De ceux qui soufflent l'Alchumie⁸⁴,
Et auoit soufflé tout son bien,
Pour multiplier tout en rien.
Bonnet sçauoit donner au verre
La couleur d'une belle pierre :
Bonnet sçauoit vn grand thresor,
Bonnet sçauoit vn fleuve d'or,
Et auoit trouué des minieres
De metaulx de toutes manieres.*

*Bonnet auoit deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en masse, & parloit sans cesse
De ses biens, & de sa richesse.
Bonnet estoit de tous mestiers,
Bonnet frequentoit les monstiers,
Et tousiours barbottoit des leures.
Bonnet sçauoit guerir des fiebures
Par billets au col attachez ;
Bonnet detestoit les pechez,
Mais en proces, & playdoirie
C'estoit vne droite Furie.
Bonnet fut cholere & mutin,
Bonnet ressembloit vn Lutin,
Qui va, qui tourne, qui tracasse
Toute la nuit parmy la place.*

*Bonnet portoit barbe de chat,
Bonnet estoit de poil de rat,
Bonnet fut de moyen corsage,
Bonnet estoit rouge en visage,
Auecques vn œil de furet,
Et sec comme vn haran foret :*

*Bonnet eut la teste pointuë,
Et le col comme vne tortuë.*

*Bonnet s'accoustroit tous les iours
De deux soutanes de velours,
Et ne changeoit point de vesture
Pour le chault, ny pour la froidure.
Bonnet estoit tousiours croté
En hyuer, & poudreux l'esté :
Et tousiours traynoit par la ruë
Quelque semelle découfuë.*

*Bonnet, soit qu'il pluſt ou feiſt beau,
Portoit tousiours vn vieux chappeau,
Et ne porta, tant fuſt grand' feſte,
Qu'apres ſa mort bonnet en teſte :
Bref, ce Bonnet fut vn Bonnet,
Qui iamais ne porta bonnet.*

*Bonnet alloit ſur vne mule
Auſſi vieille, que pape Iule,
Accompagné d'vn gros vallet
Tousiours crotté iuſq'au collet,
Auec la bride & couuerture
Digne d'vne telle monture.*

*Bonnet pour la chambre veſtoit
Vne chamarre, qui eſtoit
De peau de loup. Quant à ſa table
Il vſoit pour mets delectable
D'oignons tous cruds, & de porreaux,
Et tousiours il ſentoit les aulx :
Les aulx eſtoient le muſq' & l'ambre,
Dont Bonnet parfumoit ſa chambre.*

*Bonnet beuuoit grec & latin,
Bonnet ſ'enyuroit au matin
Pour tout le iour, & apres boyre
Bonnet ſ'en vouloit faire croyre.*

*Bonnet en tout ſe cognoiſſoit,
Bonnet de tous mauſx guerifſoit,
Et ſi n'vſoit que d'eau de vie :
Mais la mort, qui en eut enuie,*

*Tellement ses forces ravit,
 Que son eau rien ne luy seruit.
 Bonnet faisoit mille trafiques,
 Bonnet sçauoit mille pratiques
 En proces : & les plus famez,
 De ces courtisans affamez,
 En matiere de benefices
 Pres de luy n'estoient que nouices.
 Pour bien emboucher vn tesmoing,
 Et pour bien s'ayder au besoing
 D'une vieille lettre authentique,
 Pour trouuer quelque tiltre antique,
 Pour rendre vn proces eternal,
 Pour faire vn ciuil criminel,
 Et pour donner vne trauerse
 Au droit de sa partie aduerse,
 Pour estonner de son caquet
 Vn iuge, vne court, vn parquet,
 Pour faire vne importune instance,
 Pour appeller d'une sentence,
 Pour cognoistre cela qui poingt,
 Et pour soudain prendre le poinct
 De quelque matiere profonde,
 Il n'estoit qu'un Bonnet au monde.
 Vray est, qu'on luy fait maint exces,
 Mais il gaigna tous ses proces :
 Et fut Bonnet tant habile homme,
 Qu'onq' ne perdit en court de Romme,
 Ou fust à droit, ou fust à tort,
 Proces, si-non contre la mort :
 Dont encores il se lamente
 (Ce croy-ie) deuant Rhadamante :
 Mais Bonnet aura beau crier,
 S'il peut Rhadamante plier.*

A BERTRAN BERGIER,

POETE DITHYRAMBIQUE⁸⁵.

*Pour auoir songé en Parnase,
Et humé de l'eau de Pegase,
Ascree en vn moment fut faicte
De bouuier, poëte parfaict :
Montrant que la seule nature,
Sans art, sans trauail, & sans cure,
Fait naistre le poëte, auant
Qu'il ayt songé d'estre sçauant.*

*Bergier, qui as l'experience
De ceste gaillarde science,
Ce qu'Ascree a chanté de joy,
Tu le peulx bien chanter de toy,
Et plus : car sans l'eau crystaline
De la fontaine Cabaline,
Et sans le mont deux fois cornu
Tu es poëte deuenu.*

*Ton ame estant eguillonnee
D'vne fureur Apollinee,
Te fait, & ne sçait-on comment,
Naistre poëte en vn moment.*

*Ta bouche des Dieux interprete
Sans mascher le laurier prophete,
Nous découure les hauls secrets
De leurs mysteres plus sacrez.*

*Tu ne prins onques fantasie
De lire aucune poësie,
Soit de ce temps, soit de iadis,
Et si fais des vers plus que dix.*

*Tu ne sçais que c'est de mesures,
D'apostrophes, ny de cesures,*

*Ny de ces preceptes diuers
 Qui monstrent à faire des vers :
 Aussi les vers du temps d'Orphee,
 D'Homere, Hesiodé, & Musée,
 Ne venoient d'art, mais seulement
 D'un franc naturel mouuement.
 Les Bergiers, avec leurs musettes,
 Gardans leurs brebis camusettes,
 Premiers inuenterent les sons
 De ces poétiques chansons.
 Depuis geinant tel exercice
 Soubz un miserable artifice,
 Ce qu'auoient de bon les premiers,
 Fut corrompu par les derniers.
 De là vindrent ces Eneïdes,
 Et ces fascheuses Thebaïdes,
 Ou n'y a vers sur qui ses dois
 On n'ayt rongé plus de cent fois.
 Mais toy Bergier de franc courage,
 Qui tiens encor du premier aage,
 D'un tel mors tu n'as point bridé
 Ton esprit librement guidé :
 Ains comme on voit dans la carriere
 Lors qu'on déboucle la barriere,
 Le cheual au cours s'elancer,
 Pour ses compaignons deuancer,
 Ta Muse de fureur guidee,
 Volant à course débridee
 A laissé loing derriere soy
 Ceulx qui sont partis deuant toy.
 D'un cours plus leger que la foudre
 Tu leur as mis aux yeux la poudre,
 Nous monstrant d'un trac non batu,
 Le vray sentier de la vertu.
 Premier tu feis des dithyrambes,
 Lesquelz n'auoient ny pieds, ny iambes,
 Ains comme balles, d'un grand sault
 Bondissoient en bas & en hault.*

*Tu dis maintes gayer sonnettes,
 Sur le bruit que font les sonnettes,
 Accordant au vol des oyseaux,
 Les horloges, & leurs appeaux.*
Après en rimes heroïques
*Tu feis de gros vers bedonniques,
 Puis en d'autres vers plus petis
 Tu feis des hachi-gigotis.*
*Ainsi nous oyons dans Virgile,
 Galoper le courfier agile,
 Et les vers d'Homere exprimer,
 Le flo-flotement de la mer.*
*Que diray-ie des autres graces,
 Que les Dieux comme à pleines tasses
 Ont versé dessus toy, à fin
 D'en faire vn chef d'œuvre diuin?*
*Tu as au chef tant de ceruelle,
 Qu'une autre Minerue nouvelle
 Pourroit naistre de ton cerueau,
 Comme d'un Iupiter nouveau.*
*Mais ceste barbe venerable,
 Mais ce graue port honorable,
 Qui d'Auguste a ie ne sçay quoy,
 Ne sont-ilz pas dignes d'un Roy?*
*Si les Roys auoient cognoissance
 De toy, & de ta suffisance,
 Sans toy ilz ne prendroient repas,
 Et sans toy ne feroient vn pas.*
*Car quand il te plaist de bien dire,
 Tu dis mille bons mots pour rire,
 Serenant de ton front ioyeux
 Tout soing & chagrin ennuieux.*

Ny de ces preceptes divers
 Qui monstrent à faire des vers :
 Aussi les vers du temps d'Orphée,
 D'Homère, Hésiode, & Musée,
 Ne venient d'art, mais seulement
 D'un franc naturel mouvement.
 Les Bergiers, avec leurs missettes,
 Gardans leurs brebis canissettes,
 Premiers inventèrent les sons
 De ces pètiques chansons.
 Depuis gémit tel exercice
 Sous un misérable artifice,
 Ce qu'aiment de bien les premiers,
 Fut corrigé par les derniers.
 De là naissent ces Eneides,
 Et ces fastidieuses Thebides,
 On n'y a vers sur qui les dieux
 On n'est rongé plus de cent fois.
 Mais toy Bergier de franc courage,
 Qui tiens encor du premier âge,
 D'un tel vers tu n'as point bridé
 Tu n'as point librement guidé :
 Ainsi comme on suit dans la carrière
 Lors qu'on débouche la barrière,
 Le cheval au cours s'élance,
 Pour ses compagnons devancer,
 Tu n'as point de frein guidé,
 Volant à course débridée
 A laissé long derrière toy
 Ceux qui sont partis devant toy.
 D'un cours plus léger que la foudre
 Tu leur as mis aux yeux la poudre,
 Nous monstrent d'un trac nos bata,
 Le vray sentier de la verra.
 Tu fais des dithyrambes,
 Tu fais des vers, si pieds, si jambes,
 Tu fais des vers, si grand fault

*Tu dis maintes gayes sonnettes,
Sur le bruit que font les sonnettes,
Accordant au vol des oyseaux,
Les horloges, & leurs appeaux.
Après en rimes heroïques
Tu feis de gros vers bedonniques,
Puis en d'autres vers plus petis
Tu feis des hachi-gigotis.
Ainsi nous oyons dans Virgile,
Galoper le courfier agile,
Et les vers d'Homere exprimer,
Le flo-flotement de la mer.
Que diray-ie des autres graces,
Que les Dieux comme à pleines tasses
Ont versé dessus toy, à fin
D'en faire vn chef d'œuvre divin?
Tu as au chef tant de ceruelle,
Qu'une autre Minerue nouvelle
Pourroit naistre de ton cerueau,
Comme d'un Iupiter nouveau.
Mais ceste barbe venerable,
Mais ce graue port honorable,
Qui d'Auguste a ie ne scay quoy,
Ne sont-ilz pas dignes d'un Roy?
Si les Roys avoient cognoissance
De toy, & de ta suffisance,
Sans toy ilz ne prendroient repas,
Et sans toy ne feroient vn pas.
Car quand il te plaist de bien dire,
Tu dis mille bons mots pour rire,
Serenant de ton front ioyeux
Tout soing & chagrin entaieux.*

*Suyuant sa queue en mille tours,
 D'un rouët imitoit le cours!
 Ou quand assis sur le derriere
 Il s'en faisoit vne iartiere,
 Et monstrant l'estomac velu
 De panne blanche crespelu,
 Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,
 Quelque docteur de la Sorbonne!
 Ou quand alors qu'on l'animoit,
 A coups de patte il escrimoit,
 Et puis appaisoit sa cholere
 Tout soudain qu'on luy faisoit chere.*

*Voyla, Magny, les passetemps,
 Ou Belaud employoit son temps.
 N'est il pas bien à plaindre donques?
 Au demeurant tu ne vis onques
 Chat plus addroit, ny mieulx appris,
 A combattre rats & souris.*

*Belaud sçauoit mille manieres
 De les surprendre en leurs tefnieres,
 Et lors leur falloit bien trouuer
 Plus d'un pertuis, pour se sauuer :
 Car onques rat, tant fust il viste,
 Ne se vit sauuer à la fuyte
 Deuant Belaud. Au demeurant
 Belaud n'estoit pas ignorant :
 Il sçauoit bien, tant fut traictable,
 Prendre la chair dessus la table,
 Pentens, quand on luy presentoit,
 Car autrement il vous gratoit,
 Et avec la patte friande
 De loing muguetoit la viande.*

*Belaud n'estoit point mal-plaisant,
 Belaud n'estoit point mal-faisant,
 Et ne fait onq' plus grand dommage
 Que de manger vn vieux frommage,
 Vne linotte, & vn pinson,
 Qui le faschoient de leur chanson.*

*Mais quoy, Magny, nous mesmes hommes
Parfaits de tous poinçs nous ne sommes.*

*Belaud n'estoit point de ces chats,
Qui nuit & iour vont au pourchas,
N'ayant soucy que de leur panse :
Il ne faisoit si grand' despense,
Mais estoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.
Aussi n'estoit-ce sa nature
De faire par tout son ordure,
Comme vn tas de chats, qui ne font
Que gaster tout par ou ilz vont :
Car Belaud, la gentile beste,
Si de quelque acte moins qu'honneste
Contrainç possible il eut esté,
Auoit bien ceste honnesteté
De cacher deffous de la cendre
Ce qu'il estoit contrainç de rendre.*

*Belaud me seruoit de ioüet,
Belaud ne filoit au roüet,
Grommelant vne letanie
De longue & fascheuse harmonie,
Ains se plaignoit mignardement
D'vn enfantin myaudement⁸².*

*Belaud (que i'ayë souuenance)
Ne me fait onq' plus grand' offense
Que de me réueiller la nuit,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma paillasse :
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit,
Que iamais vn n'en eschappoit.*

*Mais las, depuis que ceste fiere
Tua de sa dextre meurtriere
La seure garde de mon corps,
Plus en seureté ie ne dors :
Et or', ó douleurs nonpareilles!
Les rats me mangent les oreilles :*

*Mesmes tous les vers que i'escris,
Sont rongez de rats & souris.*

*Vray'ment les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains miserables,
Toujours leur annonçant leurs maux,
Soit par la mort des animaulx,
Ou soit par quelque autre presage,
Des cieux le plus certain message.*

*Le iour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit Peloton,
Je dis, i'en ay bien souenance,
Que quelque maligne influence
Menaffoit mon chef de la hault,
Et c'estoit la mort de Belaud :
Car quelle plus grande tempeste
Me pouuoit fouldroyer la teste?*

*Belaud estoit mon cher mignon,
Belaud estoit mon compagnon
A la chambre, au liç, à la table,
Belaud estoit plus accointable
Que n'est vn petit chien friand,
Et de nuit n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs miaudemens horribles :
Aussi le petit mitouard
N'entra iamais en matouard :
Et en Belaud, quelle disgrace!
De Belaud s'est perdue^{es} la race.*

*Que pleust à Dieu, petit Belon,
Que i'eusse l'esprit assez bon,
De pouuoir en quelque beau style
Blasonner ta grace gentile,
D'vn vers aussi mignard que toy :
Belaud, ie te promets ma foy,
Que tu viurois, tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.*

EPITAPHE DE L'ABBÉ BONNET.

*Cy gist Bonnet, qui tout sçauoit,
Bonnet, qui la pratique auoit
De tous les secrets de nature,
Dont il parloit à l'aventure,
Car il eut si subtil esprit,
Qu'onq' il n'en leut vn seul escript.*

*Bonnet ne leut onq' en sa vie
Vn seul mot de philosophie,
Et si en sçauoit, ce dit-on,
Plus qu'Aristote, ny Platon.*

*Bonnet fut vn Docteur sans tiltre,
Sans loy, paragraphe, & chapitre.
Bonnet auoit leu tous auteurs,
Fors poètes & orateurs :
D'histoires, & mathematiques,
Et telles sciences antiques,
Il s'en mocquoit : au demeurant
De rien il n'estoit ignorant.
Mais sa science principale
Estoit vne occulte Caballe,
Qui n'auoit rien de defendu,
Car on n'y eust rien entendu.*

*Bonnet entendoit la Magie
Aussi bien que l'Astrologie :
Bonnet le futur predisoit,
Et de tout presages faisoit,
Sur mutations de prouinces,
Sur guerres, & sur morts de princes :
Mais il n'eut onques le sçauoir
De pouuoir la sienne preuoir.*

*Bonnet sçeut la langue Hebraïque
Aussi bien que la Caldaïque,*

*Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ny A, ny B.
Bonnet auoit mis en vsage
Vn barragouin de langage
Entremeslé d'Italien,
De François, & Sauoyfien.*

*Bonnet fut de l'Academie
De ceux qui soufflent l'Alchumie⁸⁴,
Et auoit soufflé tout son bien,
Pour multiplier tout en rien.
Bonnet sçauoit donner au verre
La couleur d'une belle pierre :
Bonnet sçauoit vn grand thresor,
Bonnet sçauoit vn fleuve d'or,
Et auoit trouué des minieres
De metaulx de toutes manieres.*

*Bonnet auoit deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en masse, & parloit sans cesse
De ses biens, & de sa richesse.
Bonnet estoit de tous mestiers,
Bonnet frequentoit les monstiers,
Et tousiours barbottoit des leures.
Bonnet sçauoit guerir des fiebures
Par billets au col attachez ;
Bonnet detestoit les pechez,
Mais en proces, & playdoirie
C'estoit vne droite Furie.
Bonnet fut cholere & mutin,
Bonnet ressembloit vn Lutin,
Qui va, qui tourne, qui tracasse
Toute la nuit parmy la place.*

*Bonnet portoit barbe de chat,
Bonnet estoit de poil de rat,
Bonnet fut de moyen corsage,
Bonnet estoit rouge en visage,
Auecques vn œil de furet,
Et sec comme vn haran foret :*

*Bonnet eut la teste pointuë,
Et le col comme vne tortuë.*

*Bonnet s'accoustroit tous les iours
De deux soutanes de velours,
Et ne changeoit point de vesture
Pour le chault, ny pour la froidure.
Bonnet estoit tousiours croté
En hyuer, & poudreux l'esté :
Et tousiours traynoit par la ruë
Quelque semelle découfuë.*

*Bonnet, soit qu'il plust ou feist beau,
Portoit tousiours vn vieux chappeau,
Et ne porta, tant fust grand' feste,
Qu'apres sa mort bonnet en teste :
Bref, ce Bonnet fut vn Bonnet,
Qui iamais ne porta bonnet.*

*Bonnet alloit sur vne mule
Aussi vieille, que pape Iule,
Accompagné d'un gros vallet
Tousiours crotté iusq'au collet,
Avec la bride & couverture
Digne d'une telle monture.*

*Bonnet pour la chambre vestoit
Vne chamarre, qui estoit
De peau de loup. Quant à sa table
Il vsoit pour mets delectable
D'oignons tous cruds, & de porreaux,
Et tousiours il sentoit les aulx :
Les aulx estoient le musq' & l'ambre,
Dont Bonnet parfumoit sa chambre.*

*Bonnet beuvoit grec & latin,
Bonnet s'enyuroit au matin
Pour tout le iour, & apres boyre
Bonnet s'en vouloit faire croyre.*

*Bonnet en tout se cognoissoit,
Bonnet de tous maulx guerissoit,
Et si n'vsoit que d'eau de vie :
Mais la mort, qui en eut enuie,*

*Tellement ses forces raut,
Que son eau rien ne luy seruit.
Bonnet faisoit mille trafiques,
Bonnet sçauoit mille pratiques
En proces : & les plus famez,
De ces courtisans affamez,
En matiere de benefices
Pres de luy n'estoient que nouices.*

*Pour bien emboucher vn tesmoing,
Et pour bien s'ayder au befoing
D'une vieille lettre authentique,
Pour trouuer quelque tiltre antique,
Pour rendre vn proces eternal,
Pour faire vn ciuil criminel,
Et pour donner vne trauerse
Au droit de sa partie aduerse,
Pour estonner de son caquet
Vn iuge, vne court, vn parquet,
Pour faire vne importune instance,
Pour appeller d'une sentence,
Pour cognoistre cela qui poingt,
Et pour soudain prendre le point
De quelque matiere profonde,
Il n'estoit qu'un Bonnet au monde.*

*Vray est, qu'on luy fait maint exces,
Mais il gaigna tous ses proces :
Et fut Bonnet tant habile homme,
Qu'onq' ne perdit en court de Romme,
Ou fust à droit, ou fust à tort,
Proces, si-non contre la mort :
Dont encores il se lamente
(Ce croy-ie) deuant Rhadamante :
Mais Bonnet aura beau crier,
S'il peut Rhadamante plier.*

A BERTRAN BERGIER,

POETE DITHYRAMBIQUE⁸⁵.

*Pour auoir songé en Parnase,
 Et humé de l'eau de Pegase,
 Ascree en vn moment fut faicte
 De bouuier, poëte parfaict :*
*Montrant que la seule nature,
 Sans art, sans trauail, & sans cure,
 Fait naistre le poëte, auant
 Qu'il ayt songé d'estre sçauant.*
*Bergier, qui as l'experience
 De ceste gaillarde science,
 Ce qu'Ascree a chanté de soy,
 Tu le peulx bien chanter de toy,
 Et plus : car sans l'eau crystaline
 De la fontaine Cabaline,
 Et sans le mont deux fois cornu
 Tu es poëte deuenu.*
*Ton ame estant eguillonnee
 D'vne fureur Apollinee,
 Te fait, & ne sçait-on comment,
 Naistre poëte en vn moment.*
*Ta bouche des Dieux interprete
 Sans mascher le laurier prophete,
 Nous découure les haults secrets
 De leurs mysteres plus sacrez.*
*Tu ne prins onques fantasie
 De lire aucune poësie,
 Soit de ce temps, soit de iadis,
 Et si fais des vers plus que dix.*
*Tu ne sçais que c'est de mesures,
 D'apostrophes, ny de cesures,*

*Ny de ces preceptes diuers
 Qui monstrent à faire des vers :
 Aussi les vers du temps d'Orphee,
 D'Homere, Hefiode, & Musee,
 Ne venoient d'art, mais seulement
 D'un franc naturel mouuement.
 Les Bergiers, avec leurs musettes,
 Gardans leurs brebis camusettes,
 Premiers inuenterent les sons
 De ces poëtiques chansons.
 Depuis geinant tel exercice
 Soubz vn miserable artifice,
 Ce qu'auoient de bon les premiers,
 Fut corrompu par les derniers.
 De là vindrent ces Eneïdes,
 Et ces fascheuses Thebaïdes,
 Ou n'y a vers sur qui ses dois
 On n'ayt rongé plus de cent fois.
 Mais toy Bergier de franc courage,
 Qui tiens encor du premier aage,
 D'un tel mors tu n'as point bridé
 Ton esprit librement guidé :
 Ains comme on voit dans la carriere
 Lors qu'on déboucle la barriere,
 Le cheual au cours s'elancer,
 Pour ses compaignons deuancer,
 Ta Muse de fureur guidee,
 Volant à course débridee
 A laissé loing derriere soy
 Ceulx qui sont partis deuant toy.
 D'un cours plus leger que la foudre
 Tu leur as mis aux yeux la poudre,
 Nous monstrant d'un trac non batu,
 Le vray sentier de la vertu.
 Premier tu feis des dithyrambes,
 Lesquelz n'auoient ny pieds, ny iambes,
 Ains comme balles, d'un grand sault
 Bondissoient en bas & en hault.*

*Tu dis maintes gayer fornettes,
 Sur le bruit que font les sonnettes,
 Accordant au vol des oyseaux,
 Les horloges, & leurs appeaux.*
Après en rimes heroïques
*Tu feis de gros vers bedonniques,
 Puis en d'autres vers plus petis
 Tu feis des hachi-gigotis.*
*Ainsi nous oyons dans Virgile,
 Galoper le courfier agile,
 Et les vers d'Homere exprimer,
 Le flo-flotement de la mer.*
*Que diray-ie des autres graces,
 Que les Dieux comme à pleines tasses
 Ont versé dessus toy, à fin
 D'en faire vn chef d'œuvre diuin?*
*Tu as au chef tant de ceruelle,
 Qu'une autre Minerue nouvelle
 Pourroit naistre de ton cerueau,
 Comme d'un Jupiter nouveau.*
*Mais ceste barbe venerable,
 Mais ce graue port honorable,
 Qui d'Auguste a ie ne sçay quoy,
 Ne sont-ilz pas dignes d'un Roy?*
*Si les Roys auoient cognoissance
 De toy, & de ta suffisance,
 Sans toy ilz ne prendroient repas,
 Et sans toy ne feroient vn pas.*
*Car quand il te plaist de bien dire,
 Tu dis mille bons mots pour rire,
 Serenant de ton front ioyeux
 Tout soing & chagrin ennuieux.*

EPITAPHE D'VN FLAMBEAV.

*Passant, ce malheureux tumbeau
 Couue les cendres d'vn Flambeau
 N'agueres pire que la flamme
 Que songea la Troienne Dame,
 Qui en effroyables abbois
 Finit sa miserable voix :
 Pire que la torche ennemie,
 Qui dessus la ville endormie,
 Au milieu du chœur Orgien,
 Trahissoit le mur Phrygien :
 Pire que la lampe homicide
 De celuy, qui dedans Elide,
 Gallopat sur vn pont d'airain,
 Contrefaisoit le Souuerain.*

*Flambeau dont la flamme animee
 Auoit toute France allumee,
 Flambeau, ce croy-ie, qui eust or'
 Embrazé tout le monde encor'
 Si le ciel d'vn soudain orage
 N'eust esteint l'ardeur de sa rage,
 L'abysmant au centre odieux,
 Auec les ennemis des Dieux :
 Ou ceste malheureuse torche,
 Des fureurs la plus fine emorche,
 Sert encor' de flambeau qui luit
 Es mains des filles de la Nuit.*

*Flambeau plus noir, que ceulx qu'on porte
 Autour d'vne charrongne morte :
 Flambeau forcier, flambeau fatal,
 Pire que le tison natal
 De Meléagre, & pire encores
 Que le feu violeur, qui ores*

Sacrilegement furieux
Saccage les temples des Dieux,
Or' attize au foyer des villes
Le brazier des guerres ciuiles.
Flambeau pire que tous ceulx-là,
Dont le Picard void ça & là
Darder les flammes enragees
Sur ses bourgades saccagees.
Flambeau puant, flambeau fumeux,
Flambeau petillant, & gommeux,
Flambeau oingt de poix, & de soulphre
Emprunté du stygieux goulphre :
Flambeau secret, flambeau mutin,
Flambeau plus ardent au butin,
Qu'vne fiere & cruelle armee
Au sac d'vne ville enflamnee.
Flambeau du soulphre plus amy,
Que le feu forcenant parmy
La poi&trine Sicilienne,
Ou la pouffiere Thracienne :
Ny que le trai& Olympien,
Dont le marteau Cyclopien
Arme la puniffante dextre
A lancer les fouldres addextre :
Ny que le boulet furieux,
Dont l'Aleman industrieux
Par son canon espouantable
Rendit le tonnerre imitable :
Flambeau pire que le brandon
De la mere de Cupidon,
Flambeau, peur des chastes familles,
Flambeau, peste des ieunes filles,
Plus furieux que cestuy-là,
Qui la Sœur de Caune brusla,
Ny que l'ardeur impetueuse,
Qui rendit Myrrhe incestueuse,
Ny que le feu demesuré,
Qui d'vn desir denaturé

*Conceut en la Royne de Crete
Du taureau l'amour indiscrete.*

*Ce Flambeau, quand plus il ventoit,
D'autant plus sa force augmentoit,
Voyre fut de telle nature,
Qu'en l'onde il eust pris nourriture,
Tellement il estoit armé
D'un feu fatalement charmé.*

*Sa fureur pour vn temps cachee
Sembloit quelque peu relaschee,
Mais depuis, que d'un nouveau feu
A dextre esclairer on a veu
Iuppiter dardant ses tempestes
Sur tant de miserables testes,
Ce Flambeau demy languissant
S'estoit fait plus fort & puissant:
Flambeau, dont les mortes flammesches
Maintenant allument les mesches,
Qui esclairent au noir seiour,
Ou iamais n'esclaire le iour.*

*Va donques Flambeau de Furie,
Va exercer ta seigneurie,
Au plus creux du goulphre beant,
Sur quelque fouldroyé geant,
Puis que iadis d'un tel college
Tu feus le Flambeau sacrilege.*

*Flambeau des enfers enuoyé,
Flambeau par les cieulx fouldroyé,
Ores ta flamme est inutile:
Mais quiconques fut le Perile,
Qui t'alluma dedans Paris,
Il eut faulte d'un Phalaris.*

CONTRE VNE VIEILLE⁸⁶.

*Vieille plus vieille que le monde,
 Vieille plus que l'ordure immonde,
 Vieille plus que la Fieure blesme,
 Et plus morte que la Mort mesme,
 Plus que la Fureur furieuse,
 Et plus que l'Enuie enuieuse :*
*Tu es vne attise-querelle,
 Tu es forcierre, & maquerelle,
 Tu es hypocrite, & bigotte,
 Et tousiours ta bouche marmotte
 Je ne sçay quoy : tu es au reste
 Plus dangereuse que la peste.*
*Pour blesser vne renommee
 Avec ta langue enuemiee,
 Pour diffamer tout vn lignage,
 Pour troubler tout vn voysinage,
 Vn royaume, vne seigneurie ,
 Il ne fault point d'autre Furie.*
*Et toutefois, vieille Gorgone,
 Toutefois, vieille Tyfiphone,
 Tu oses bien porter enuie
 Aux doux passetemps de ma vie,
 Et n'as honte, vieille prestresse,
 De t'accoster de ma maistresse.*
*Tousiours, vieille, tu la conseilles,
 Tousiours tu luy soufle' aux oreilles
 Quelque charme, pour en son ame
 Esteindre l'amoureuse flamme,
 Et pour empescher que la belle
 Ne m'ayme, comme ie fais elle.*
*Tu luy proposes l'infamie
 D'une faulse langue ennemie,
 La honte de son parentage,*

La perte de son mariage,
 Et mil' autres maux, qui arriuent
 A celles qui l'amour ensuyuent.
 Puis vsant d'une autre finesse,
 Tu viens à blasmer la ieunesse,
 Et luy dis de nous autres hommes,
 Que pour la plus grand' part nous sommes
 En amours de leger courage,
 Mais les plus ieunes d'auantage.
 Lors tu mets en ieu quelque Moyne,
 Ou quelque monsieur le Chanoyne,
 Qui a force ducats en bourse,
 Ou il y a plus de ressource
 Qu'en ces prodigues de gambades,
 Qui ne donnent que des aubades.
 Ainsi avecques mille ruses
 La simplicité tu abuses
 De ces pauvres filles craintiues :
 Mais celles qui sont plus retiues
 A tes deuotes remonstrances,
 Plus horriblement tu les tances.
 Tu les menaces d'une mere,
 D'un frere, d'un oncle, d'un pere,
 Si les pauuettes n'abandonnent
 Ces amoureux, qui rien ne donnent,
 Et puis s'en vantent par la ville,
 S'ilz trouuent quelque mal'-habile.
 Tu leur dis, qu'elles sont charmees,
 Et qu'elles ne sont point aymeas,
 Semant dedans leur fantasie,
 Vne graine de ialousie,
 Qui empoisonne les pensees
 De ces chetiues insensees.
 Tu dis, que tu sçais la maniere
 De rendre vne ame prisonniere,
 Ou de la rendre desliee,
 S'il luy fasche d'estre oubliee,
 Et que pour monstrier ta science

*Tu en feras l'experience.
Et vrayment, vieille enchanteresse,
P'apperçoy bien que ma maistresse
Ne me faiçt plus si bonne chere
Qu'elle souloit, & que legere
Elle retire sa pensee
De qui ne l'a point offensee.
Mais ie ne m'en donne merueille,
Veu que tu es la nompareille
En toutes manieres de charmes,
Et que souuent de telles armes
Tu as gasté mainte famille,
Et seduit mainte pauvre fille.
Tu peulx destourner en arriere
Du ciel la course coustumiere,
Tu peulx ensanglanter la Lune,
Tu peulx tirer sous la nuit brune
Les vmbres de leur sepulture,
Et faire force à la nature.
Tu peulx faire, si bon te semble,
Que sous tes pieds la terre tremble,
Que les fleuves contre leur source
Tournent la bride de leur course,
Et que les arbres des montagnes
Descendent au bas des campagnes.
Ores tu marches solitére
Parmy l'horreur d'un cimitere,
Or' autour d'une croix celee
Tu guides toute escheuelee
Le bal que la Sorciere meine
Le dernier iour de la semaine.
Par toy les vignes sont gelees,
Par toy les plaines sont greslees,
Par toy les arbres se dementent,
Par toy les laboureurs lamentent
Leurs bledz perdus, & par toy pleurent
Les bergers leurs troupeaux qui meurent.
Tu peulx faire tout ce dommage,*

*Et peulx encores d'auantage :
 Mais pour esteindre dans vne ame
 L'ardeur d'vne amoureuse flamme,
 Tu n'as recepte plus certaine,
 Que ton regard, & ton haleine.*

ELEGIE AMOVREVSE.

*Si vostre esprit, qui de son origine
 Tesmoigne assez la nature diuine
 Par les discours que faiçt diuinement
 Vostre celeste & parfaict iugement,
 Ne cognoissoit combien sont noz pensees
 De passions diuerses offensees,
 Et par sur tout de ceste affection
 Qui vient d'aymer vne perfection,
 Je m'estendrois par plus longue escritture
 Sur le pouuoir, sur la cause & nature,
 Sur les effets & la diuerse fin
 De cest amour tant humain que diuin.*

*Mais cognoissant combien sont telles choses
 Diuinement en nostre esprit encloses,
 Je laisseray cest argument choisir
 Aux plus sçauans, & aux plus de loisir :
 Me contentant seulement de vous dire
 Ce que ie puis de mon amour escrire
 Naïuement, sans art & fiction,
 Comme sans art est mon affection.*

*Cognoissant donc combien est indomtable
 De cest amour la force ineuitable,
 Mesmes trouuant vn si digne subiect
 Comme celuy, qui m'a seruy d'obieçt,
 Vous iugerez mon amour estre telle,*

*Veux que l'amour vient de la chose belle.
 Si ce n'estoit que ie crains d'offenser
 En vous louant, le modeste penser
 Qui ne vous laisse ouir vostre merite,
 Et vous fait plus que vous mesmes petite,
 Je ne dirois vostre race & grandeur,
 Puis que le ciel vous a donné tant d'heur
 Plus que cela, mais bien la bonne grace
 Qu'on void reluire en vostre belle face,
 Vostre douceur, vostre humble priuauté,
 Et vostre esprit plus beau que la beauté :
 Perfections d'un chacun estimees,
 Mais plus de moy que de tout autre aymees,
 Par un instinct naturel, qui me fait
 Cognoistre en vous de vous le plus parfait.*

*Et s'il vous semble en cela que ie face
 Aucune erreur, ie vous supply de grace
 Considerer, que seul ie ne suis pas
 Que telle erreur a pris en ses appas :
 S'il fault qu'erreur vne chose on appelle
 Qui de soy-mesme est toute bonne & belle,
 Par qui tout est, sans qui rien ne seroit,
 Et sans laquelle icy ne se feroit
 Rien de vertu, ne digne de memoire.
 Et que doit-on plus priser que la gloire?*

*Je ne pretens pour cela toutefois
 (Bien que d'amour les equitables loix
 Veillent qu'amour par amour on compense)
 Vous obliger vers moy de recompense.
 Ce que de vous ie desire & pretens,
 Pour l'amitié, pour la longueur du temps,
 Que j'ay tasché de vous faire seruire,
 C'est seulement, Madame, que ie puisse
 (Si autre bien ie ne puis defferuir)
 De vostre gré vous aymer & seruir.*

*Vous pouuez bien, Madame, & ma Deesse,
 Vous pouuez bien commander que ie cesse
 De vous hanter, de vous parler, & voir,*

*Mais vous n'avez, & ie n'ay le pouuoir
De commander à mes defirs en sorte,
Que mon amour ne soit tousiours plus forte.*

*Si vous pouuez voz graces vous oster,
De vous aymer vous pouuez m'exempter :
Mais si du ciel le vouloir immuable
Pour voz vertus vous a fait tant aymable,
Quelle raison au'ous⁸⁷, quant à ce point,
De commander qu'on ne vous ayme point?*

*Permettez donc, ie vous supply, Madame,
Permettez moy que vostre ie me clame,
Que ie vous ayme, & porte dans mon cuer :
Ou s'il vous plaiſt, pour m'vſer de rigueur,
Me commander, que tel ie ne demeure,
Commandez moy ensemble que ie meure.*

LA COVRTISANNE REPENTIE,

DV LATIN DE P. GILLEBERT.

*Retirez-vous amoureuses pensees
Des faulx plaisirs de Venus offensees,
Et toy qui es le pere du foucy,
Cruel Enfant, retire toy auffi.*

*Retirez vous ourdiſſeurs de finesse,
Propos ſtatteurs, qui gastez la ieunesse,
Larmes, ſouſpirs, noſtre plus grand ſçauoir,
Subtilz appas pour les fols deceuoir :
Retirez vous, petites mignardises,
Et vous, du liç folafres gaillardises,
Et tout cela, que par art feminin
Amour deſtrempe au miel de ſon venin.*

*Adieu, adieu, vous qui m'avez aymee,
 Et qui m'avez surmonté defarmee :
 Adieu, troppeau affronteur bien instruit,
 Troppeau Romain, qui la grand' louue fuit.
 D'un long adieu, adieu donc, mes complices,
 Qui vieillissez au borbier de voz vices,
 Qui maintenant sur la fleur de voz ans
 De toutes pars ceinçtes de courtisans,
 Vous assemblez par leur sottte largesse
 Iniustement vne faulse richesse,
 Ou qui gaingnez, ô miserable gaing !
 A tous venans nuict & iour vostre pain.*

*Je ne veulx plus, pour tels loyers acquerre,
 Gagner la soulde en l'amoureuse guerre :
 Je ne veulx plus ces finesses brasser,
 Je ne veulx plus les amans enlacer,
 Par tels appas, de promesses friuoles,
 Ny pour l'argent donner belles paroles.*

*Par la cité, portant dessus le front
 Le feinçt martel, ie n'iray comme vont,
 Quand la fureur les a faiçt plus malades,
 Du dieu Bacchus les vineuses Mænades.
 Je laisse là tous ces sifflets menus,
 Sifflets tant bien des amoureux cognus :
 Je ne veulx plus me pourmener en coche,
 Marque iadis des Dames sans reproche,
 Signe auiourd'hui des vices éfrontez,
 Qui ont rendu noz honneurs éhontez.*

*Rome, qui as veu de tes sept montaignes
 Tout l'vniuers ployé soubz tes enseignes,
 Tu ne vois plus, pour ton plus grand bonheur,
 Qu'un grand troppeau de filles sans honneur.
 T'a point laissé Ilié la Vestale
 De tant de maulx la semence fatale ?
 Ou si tu tiens ces desirs vicieux
 De celle-là, qui mise entre les Dieux
 Pour celebrer ses festes impudiques,
 Faiçt despouiller celles qui sont publiques ?*

*Tiendrois tu point, ô Romaine cité,
 De ton autheur ton impudicité,
 Qui enleua par publiques rapines
 Impuniment⁸⁸ les craintiues Sabines?
 Mars te donna vn esprit belliqueur,
 Tu tiens d'Ilië à ceste heure le cueur :
 Les anciens ont adoré le pere,
 Et maintenant nous adorons la mere.
 Voyla le poinct de toute ma douleur,
 Voyla l'obiet de mon premier malheur,
 La liberté trop librement permise,
 Qu'impudemment tes vices ont acquise.*

*Adieu donc fards, dont mon visage est peingt,
 Boetes, ou sont les couleurs de mon teinct,
 Eaux, & empoix, dont la face on déguise,
 Croye, & Ceruse, & Biaque de Venise :
 Je prens de vous congé pour tout iamais,
 Je ne veulx plus me peindre desormais,
 Ains des icy abandonne l'vsage
 Du fard menteur, qui gaste le visage :
 De la beauté ie me veulx contenter,
 Que m'a voulu nature presenter,
 Et ne veulx plus, pour me faire plus belle,
 Changer par art ma forme naturelle.*

*Plus de pincette & miroir ie ne veulx :
 Adieu le soing de friser les cheueux,
 Eaux, & vnguents par lesquels on efface
 Taches, rougeurs, & rouffeurs de la face :
 Ce qui deride, & plus estroittement
 Serre la peau deffoubs le vestement :
 Ce qui les dents conuertist en iuoyre,
 Et des sourcils la voulte rend plus noire :
 Ce qui les doigts crasseux, & mal polis,
 Change en couleur de roses, & de lis.*

*Adieu vous dy, ô vous herbes encore,
 Par qui le chef de iaune se colore :
 Drogues adieu, & adieu tout cela
 Par qui reuint mon poil, qui s'en alla :*

*Adieu encor' la caulte medicine,
 Qui m'a gardé de reclamer Lucine.
 Adieu par qui s'échaufe la froideur,
 Adieu par qui se corrige l'odeur,
 Eaux de senteurs, musq', & ciuette, & ambre,
 Parfums du liçt, & parfums de la chambre :
 Le luth, le bal, & tout ce qui plaist mieux
 Soit du Petrarque, ou soit du Furieux.
 Adieu lyens, enchantemens, & charmes,
 Qui de nostre art sont les dernieres armes.
 Adieu fenestre, & porte ou trop souuent
 J'ay amusé l'amoureux poursuyuant,
 Porte cent fois, d'une main courroucée,
 Des fols amans en cholere pouffée.
 Adieu sifflets, & petis bruits legers,
 Signes, qui sont mutuels messagers,
 Et tous les arts, dont la vieille rufée
 Sçait appaster la ieunesse abusée.
 O bon Aduis, si tu es quelque Dieu,
 Le prens franchise en ton plus sacré lieu,
 Te presentant la despouille du vice,
 Comme nonnain vouée à ton seruice.
 P'apporte icy la cendre des plaisirs,
 Qui ont bruslé mes plus ieunes desirs,
 Et le mespris de tout cela qu'ameine
 Le faulx appas de ceste vie humaine :
 Affranchis donc mes esprits retenus
 Trop longuement sous les loix de Venus.
 Et quand à vous, ô robbes Tyriennes,
 Robbes de soye, & perles Indiennes,
 Petis anneaux par l'oreille passez,
 Riches carcans à mon col enlacez,
 Pompeux habits, dont la molle richesse
 Fut le loyer de ma folle ieunesse,
 Ou soyez-vous par la flamme abolis,
 Ou au plus creux de l'onde enseuelis :
 Rien n'en demeure, & ne soit, moy bruslée,
 Flammesche aucune à mes cendres meslée.*

LA CONTRE-REPENTIE,

DV MESME GILLEBERT.

*Si mon esprit, qui peult sortir dehors
 De ce qui n'est que prison de son corps,
 Suyuant tousiours sa trace coustumiere
 Recherche encor' la liberté premiere,
 Si le seiour d'un trauail ocieux,
 Nourrissement des desirs vicieux,
 Réueille en moy la flamme accoustumee,
 Plus que deuant en mon cueur allumee,
 Pourquoi, hélas, d'un nœu si rigoureux
 Ay-ie lié mes ans plus vigoureux :
 Et pourquoi s'est la douceur de ma vie
 Dessous vn ioug si pesant afferuie ?
 Folle, pourquoi en lieu si referré
 Dedans mon corps s'est mon cueur enterré,
 Si en moymesme estant enseuelie,
 Je suis encor' de la flamme assaillie ?
 Or adieu donc vaine captiuité,
 Qui serue tiens nostre pudicité,
 Pudicité sous miserable feinçte
 D'un soing forcé honteusement contrainçte.
 Mere d'Amour, suyuant mes premiers vœux,
 Dessous tes loix remettre ie me veulx,
 Dont ie voudrois n'estre iamais sortie,
 Et me repens de m'estre repentie.
 Car veu le soing, les trauaulx & dangers,
 Dont & par terre, & par flots estrangers
 Nous sommes ceinçts, veu la follie humaine
 Ambicieuse aux causes de sa peine,
 Ose'-tu bien, ô rigoureux Censeur,
 De noz plaisirs corrompre la douceur ?*

*Ose'-tu bien l'Amour nous interdire,
Qui de noz maulx le seul bien se peult dire?*

*Reposez donc aux champs Elyfiens,
Reposez vous esprits des anciens :
Et tousiours soient de roses rougissantes,
Et de beaux lis voz vrnes florissantes :
Pour à bon droit auoir deïfié
Ce sainct troppeau à Venus dedié,
Ce sainct troppeau de filles plus humaines,
Tant reueré des Matrones Romaines.*

*Cypris ainsi, source de nostre sang,
Entre les Dieux iadis trouua son rang.
Et sçauuez vous, qui l'a faiçde si grande?
Cypris la belle estoit de nostre bande.
Si Flore n'eust fait le peuple heritier
De tant de biens gaingnez à ce mestier,
Le peuple n'eust, pour la memoire d'elle,
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.
Et toy, qui es nostre premier honneur,
Romaine Ilië, à ce mesme bonheur
T'appelle encor' ta martiale Rome,
Qui de son sang l'origine te nomme.*

*Helas pourquoy allons-nous donc courant
Après l'aduis du sot peuple ignorant?
Pourquoy defend la loy mal equitable,
Cela qui est sainçtement imitable?
Pourquoy sont tant noz desirs einnemis
De ce qu'aux Dieux les hommes ont permis?
Pourquoy nous a la liberté rauie
Ce faulx honneur, tyran de nostre vie?*

*Rome, feignons qu'on nous chasse d'icy,
Soudainement tu te voyras aussi
Abandonner, car ceste seule perte
Pourra suffire à te rendre deserte :
Soudain de toy l'estranger s'enfuira,
D'y demeurer le moyne s'ennuira,
Et de tes murs se rendra fugitiue
Des courtisans la grand' troppe lasciuë.*

*Je vous delaisse, & promez ne sentir
D'or'enuant vn autre repentir.*

LA VIEILLE COVRTISANNE^{re}.

*Bien que du mal, duquel ie suis attainte,
Soit deformais tardiue la complainte,
Et qu'on ne doie imputer à raison
Le repentir qui vient hors de saison :
Si me plaindray-ie, & de mon inconstance
Renouelant la vieille repentance,
(Quoy que promis i'eusse de ne sentir
D'or'enuant vn autre repentir)
M'efforcera de soulager ma peine
Par les souspirs d'une complainte vaine.*

*Peut estre encor que de mon souspirer
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, si bien on le contemple,
Aux moins rusez pourra seruir d'exemple :
Recompensant par ce nouveau bienfaict,
Si mieulx ne puis, mon antique forfait.*

*Donques, à fin de mieulx faire cognoistre
Tout mon malheur, venant mon âge à croistre
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,
Estant nourrie aux delices plaifans,
Que peult gouster vne fille legere
Dessous la main d'une impudique mere,
Pour ne laisser dessus l'arbre vieillir
Ma belle fleur, ie la laiffay cuillir,
Non à quelqu'un, dont on deust faire compte,
Et dont l'honneur peust amoindrir ma honte,
Mais à vn serf : vn serf eut ce bonheur,*

*De trionfer de mon premier honneur
Secrettement : car ma mere discrete
Sceut bien tenir l'entreprise secrette.*

*Bien tost apres ie vins entre les mains
De deux ou trois gentilz-hommes Romains,
Desquelz ie fus aussi vierge rendue^o,
Comme i'auoy pour vierge esté vendue :
De main en main ie fus mise en auant
A cinq ou six, vierge comme deuant.*

*Depuis suiuant vne meilleure voye,
D'un grand prelat ie fus faiçte la proye,
Qui cherement ma ieunesse achepta,
Comme pucelle : & si bien me traitta,
Que ie deuins, voire en bien peu d'espace,
Belle, en bon poinçt, & de meilleure grace.*

*Deslors i'apprins à chanter & baller,
Toucher le luth, & proprement parler,
Vestir mon corps d'accoustrement propice,
Et embellir mon teinçt par artifice :
Bref i'apprins lors sous bons enseignemens,
De mon sçauoir les premiers rudimens :
Car le prelat, duquel i'estoy l'amie,
Voire duquel i'estoy l'ame demie,
Le cueur, le tout, n'auoit autre plaisir,
Que satisfaire à mon ieune desir.*

*Deux ou trois ans me dura ceste vie,
Iusques à tant qu'il me prist vne enuie
De la changer : comme on void bien souuent
Trop grand plaisir se conuertir en vent,
Et pour ne voir chose qui luy desplaïse,
L'esprit humain se fascher de son aïse.
O combien mal conuient la maïesté
Auec l'amour^o ! rien que la liberté
Ne me failloit : mais defaillant icelle,
Me defailloit toute chose avec elle.
Ny les faueurs, ny les bons traitemens,
Chaisnes, anneaux, & riches vestemens,
De cent valets me voir estre honoree,*

*Et du seigneur à peu pres adoree,
Estre nourrie en repos ocieux :
Bref, s'il y a chose qui plaise mieulx,
Quoy que lon feist ou dist pour me complaire,
Rien ne pouuoit mon esprit satisfaire.*

*La liberté de pouuoir deuiser,
D'aller en masque, & de se déguiser,
Siffler de nuict par vne ialousie⁹²,
Faire l'amour, viure à sa fantasia,
Sans esprouuer la fascheuse prison
De ne pouuoir sortir de la maison
Sans vn valet, & sans congé du maistre
N'oser monstrier le nez à la fenestre :
Ce seul desir mon esprit chatouilloit,
Ce seul ennuy mon repos trauailloit,
Et peu à peu d'une lente tristesse
Décoloroit la fleur de ma ieunesse.*

*Ce que voyant celuy que ie seruoy,
Pour se desfaire honnestement de moy,
Feit par soubs main brasser vn mariage,
Non sans vanter mes biens & mon lignage,
Ma bonne grace, & mon honnesteté,
Et par sur tout ma grande chasteté.*

*A ces appas se vint prendre vn ieune homme,
Qui peu rusé aux finesses de Rome,
Se tint heureux d'auoir tel bien trouué :
Mais quand il eut à sa honte esproué
Ce que i'estoy, premierement il vse
De grans rigueurs : puis d'une plus grand' ruse,
Dissimulant son courage odieux
Par beau parler, & par caresse d'yeux,
Ores priant, ores d'une autre grace
A la priere adioustant la menace,
En peu de temps se gouuerna si bien,
Qu'il se fait maistre & du sien, & du mien.*

*Robbes, ioyaux, meubles, & autres choses
Plus chèrement en mes coffres enclofes,
Argent contant, argent à interest,*

*Tout fut leué fous vmbre d'un acquest.
 Finablement se dressant vn voyage,
 Mon bon espoux se met en equipage,
 Se part de Rome, & sans parler à moy,
 S'en alla rendre au seruice du Roy :
 Ou il mourut, & depuis n'ouy onques
 Parler de luy. En ce bel estat doncques
 Je demeuray sans faueur ne support,
 Car mon Prelat, de malheur, estoit mort :
 Et ne m'estoit de toute ma richesse
 Rien demeuré qu'un petit de ieunesse.*

*Doncques m'aydant de moymesme au besoing,
 Et reiettant toute vergongne au loing,
 Pouure boutique, & faicte plus sçauante,
 Vous metz si bien ma marchandise en vante,
 Subtilement affinant les plus fins,
 Qu'en peu de temps fameuse ie deuins.*

*Lors me voyant par Rome assez cognue,
 Pour n'estre en ranc d'esgaldrine tenue⁹³,
 De deux ou trois à poste ie me mis,
 Lesquelz estoient mes plus fermes amis :
 Et tous les mois me donnoient pour salaire
 Vn chacun d'eulx trente escus d'ordinaire.*

*Je laisse icy à discourir comment,
 Je me sçauois gouverner dextrement
 Auecques eulx, à l'un faisant careffe,
 A l'autre vsant de plus grande rudesse,
 Selon que d'eulx ie cognoissois le cueur
 Se manier par douceur ou rigueur :
 N'oubliant pas ceste commune ruse,
 De contenter de quelque maigre excuse
 Le mal-content : & sans aymer aucun,
 Donner à tous le martel en commun⁹⁴.
 Par ce moyen chacun se pensant estre
 Plus fauorit, pour demeurer le maistre,
 Comme à l'enuy, par presens achetoit
 Ce qu'auoit moins à qui plus il coustoit.*

C'estoit le bon, quand pour donner licence

*A l'un des trois, les deux faisoient instance :
Comme il auient, que pour chasser vn tiers,
Les autres deux s'accordent volontiers.
Lors ie disois, ou que sa laide face,
Son poil rousseau, ou sa mauuaise grace,
Plus que la mort me faschoient, toutefois
En le perdant, que ie perdois vn mois.*

*Eux donc ayans de me demander honte
Vne faueur qui ne mettoit à compte⁹⁵,
Se contentoient, pour garder amitié,
D'y suppleer chacun pour la moitié.
Ainsi iamais n'amoindrissoit ma rente,
Et me restoit vne place vaquante,
Dont ie scauois bien faire mon profit⁹⁶.*

*Aucunefois ie prenois à credit,
En leur presence, ou supposois des debtes.
Conclusion, i'auois mille receptes,
Pour leur tirer les quatrins de la main⁹⁷ :
Ores faignant de me faire nonnain,
Ores parlant de quelque mariage,
Ores de faire à Naples vn voyage,
Ou à Venize, ou en quelque autre lieu,
Et que bien tost ie leur dirois adieu.
Aucunefois ie me faisois enceinte,
Ou me faignois de quelque fieure atteinte,
Et ce que peult vn artifice tel,
Pour s'encherir ou pour donner martel.*

*Voyla comment ie traittois l'amy ferme,
Lequel iamais ne failloit à son terme :
Car les pendants, & les bracelets d'or,
Les scoffions, & les chaisnes encor,
Gands parfumez, robbes & pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, capareilles⁹⁸,
Liçs de parade, & corames dorez,
Sauons de Naple', & fards bien colorez,
Miroers, tableaux ou i'estois en peinture,
Masques, banquets, & coches de veçure⁹⁹,
Et sil y a de consumer le bien;*

Autres moiens, n'estoient comptez pour rien.

*Que diray plus? i'auois mille pratiques :
Car tout cela qui s'achepte aux boutiques,
Ne coustoit rien, & mesme le boucher
Le plus souuent estoit payé en chair :
Iusqu'aux faquins (si l'honneur me dispence
De dire ainsi) i'espargnoy la despence :
Car tout l'argent des honnestes amis,
Pour mettre en banque, en reserue estoit mis.
L'auoy de plus quelque nuit la sepmaine,
Qui m'estoit franche : & lors ie mettois peine,
De pratiquer quelque nouvelle amour,
Et ne passois inutile vn seul iour.*

*A cest effect ie tenoy pour fantesque¹⁰⁰
Vne rusee & vieille Romanesque,
Qui descourant quelque ieune emplumé,
Auant qu'il fust de mon faiçt informé,
Trouuoit moyen de faire l'entreprise
Secrettement, & comme bien apprise,
N'oublloit pas de prendre auant la main,
Disant comment i'estoy de sang Romain,
Et que i'estoy femme d'vn gentilhomme,
Lequel pour lors estoit banny de Romme.*

*Voyla comment ie traittoy l'estranger :
Mais par sus tout ie craignoy le danger
Des escroqueurs, ne me tenant mocquee,
Si-non alors que i'estoy escroquee :
Ce qui causoit que moins ie m'adressois
A l'Espagnol, qu'au liberal François :
Doulce, courtoise, humaine, quant au reste,
Mais ce pendant fuyant plus que la peste
Ces ieunes gens, lesquels sans desbourcer,
A tous propos pour beaux veullent passer,
Nous pensant bien payer d'vne gambade,
D'vne chanson, d'vn luth, ou d'vne aubade :
Ce qui nous trompe, & faiçt que bien souuent
Nous nous trouuons les mains pleines de vent.*

I'auois aussi vne soingneuse cure

De n'endurer sur mon corps vne ordure :
De boire peu, de manger sobrement,
De sentir bon, me tenir proprement,
Fust en public, ou fust dedans ma chambre :
Ou l'eau de nasse, & la ciuette, & l'ambre,
Le linge blanc, le pennache euentant,
Et le sachet de pouldre bien sentant,
Ne manquoient point : sur tout ie prenoy garde
(Ruse commune à quiconque se farde)
Qu'on ne me peust surprendre le matin.
Bref, tout cela qu'enseigne l'Arétin,
Je le sçauoy : & sçauoy mettre en œuvre
Tous les secrets que son liure descœuure¹⁰¹ :
Et d'abondant mille tours incogneus,
Pour esueiller la dormante Venus¹⁰².

P'estoy pourtant en mes propos honneste,
Et ne faisois à tout le monde feste,
Legerement caressant vn chacun :
L'auoy pour tous vn entretien commun,
Et de façons grauement asseurees,
Sçauoy fort bien encherir mes denrees.

De la vertu ie sçauoy deuifer,
Et me sçauoy tellement déguiser,
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche :
Sage au parler, & follastre à la couche.
Aussi void-on qu'vn propos vicieux,
Plus que le vice est souuent odieux¹⁰³ :
Et que rien tant que vertu n'est aymable,
Ou ce qui est à la vertu semblable.

Chacun se flatte en son affection,
Ou il cognoist quelque perfection :
Et ne peult bien la Dame estre estimee,
Que lon cognoist indigne d'estre aymee :
Tant la vertu plaiſt en celles qui l'ont,
Sinon au cueur, pour le moins sur le front.

Par telz moiens i'acquis faueur en Rome,
Et ne se fust estimé galant homme,
Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.

*Au demeurant, fust de nuict ou de iour,
 Je ne craignois d'aller sans ma patente,
 Car i'estois franche, & de tribut exempte.
 Je n'auois peur d'un gouuerneur fascheux,
 D'un barifel, ny d'un Sbirre oultrageux¹⁰⁴,
 Ny qu'en prison lon retint ma personne,
 En court Sauelle¹⁰⁵, ou bien en tour de Nonne :
 N'ayant iamais faulte de la faueur
 D'un Cardinal, ou autre grand seigneur,
 Dont on voyoit ma maison frequentee :
 Ce qui faisoit que i'estois respectee,
 Et que chacun craignoit de me fascher,
 Voyant pour moy les plus grands s'empescher.*

*Six ou sept ans ie feis ce beau mesnage :
 Ayant passé le meilleur de mon aage
 En ces plaisirs, (si plaisir fault nommer
 Vn peu de doulx meslé de tant d'amer)
 Car quel plaisir, hélas, me pouuoit-ce estre,
 Bien que ie prinffe à dextre & à fenestre,
 D'auoir soubmis mes membres éhontez
 A l'appetit de tant de voluntez ?
 Et d'imiter le viure d'une beste,
 Pour m'enrichir par vn gain deshonnesté ?
 Et d'endurer d'un amant furieux
 Mille desdaings, & mots iniurieux ?
 De supporter vne aisselle suante,
 Vn nez punais, vne bouche puante,
 Vne sottise, & perdre à tous propos,
 Pour vn martel, & repas & repos ?*

*Outre la peur (geine perpetuelle)
 D'une verolle, ou d'une pellarelle¹⁰⁶,
 Et tout cela dont se trouue heritier,
 Qui longuement exerce tel mestier :
 Car quant au soing ou chacune se fonde,
 De se farder, de se faire la blonde,
 De se friser, de corriger l'odeur,
 Serrer la peau, réchauffer la froideur,
 Je n'en dy rien, pour estre telle peine*

Commune encor à la dame Romaine.
 O bien heureuse & trois & quatre fois,
 Qui n'est sujette à si penibles loix !
 Ce fut pourquoy vne sepmaine saincte,
 Estant pour lors ma conscience atteinte
 D'un sainct remords, que quelque bon Dæmon
 Me fait sentir au milieu d'un sermon,
 Sans y penser soudain ie me dispose
 Faire de moy vne metamorphose :
 Et de changer mon lascif vestement,
 En vn deuot & sainct accoustrement.
 Ce que ie feis : & deuins conuertie¹⁰⁷,
 Donnant deflors vne grande partie
 De mes tresors à la religion :
 Ou tost apres changeant d'opinion,
 Je me trouuay à mal party rangee,
 Et plus d'habit que de vouloir changee.
 Donc inhabile au seruice de Dieu,
 P'abandonnay de bonne heure le lieu :
 Et retournant d'ou ie m'estoy partie,
 Me repenty de m'estre repentie.
 Ainsi tournée à mon premier mestier,
 Pour regaigner tout cela qu'au monstier
 P'auoy laissé, i'ouure l'escolle au vice,
 Et commençay d'un plus grand artifice
 Qu'au parauant, à dresser mes appas,
 Et retenter les amoureux combats,
 Ou ie r'acquis d'un vtile dommage,
 Tout le perdu, & beaucoup d'auantage.
 Adonc ie vins en reputation :
 Et prins deflors telle presumption,
 De grands seigneurs me voyant courtisee,
 Que mon mespris me rendit mesprisee.
 Je tais icy pour mon premier bon heur,
 Du trente & vn le fameux deshonneur¹⁰⁸,
 Et, supposé au lieu d'un gentilhomme,
 Dedans mon liç l'executeur de Rome :
 Qui ce plaisir deuant cent & cent yeux

Recompensa du fouet iniurieux.

*Je tais encor la verolle gouteuse,
La denterelle, & pellade honteuse,
Et mon visage en tant de lieux sfrizé,
Que mille fards ne l'eussent deguisé.*

*J'auois pourtant encor bonne pratique,
Et pour cela ne fermay la boutique :
Car le renom de mon credit passé,
Et le tresor que j'auois amassé,
M'entretenoient : & puis ma bonne grace
Recompensoit d'une si braue audace
Ce que les ans de beau m'auoient osté,
Que mon autonne on prenoit pour esté¹⁰⁹.*

*J'auois au liçt cent mille gaillardises :
Mille bons mots, & mille mignardises :
De bien baller on me donnoit le pris,
J'auoy du luth moyeuement appris,
Et quelque peu entendois la musique :
Quant à la voix, ie j'auois angelique,
Et ne se fust nul autre peu vanter.
De sçauoir mieux le Petrarque chanter.*

*Au demeurant, j'auoy la main diuine,
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine :
Et volontiers y emploiois le temps,
Quand ie n'auois vn meilleur passetemps.
Aucunefois en accoustrement d'homme,
Je passageoy pompeusement par Rome
Sur vn cheual de mesme enharnaché,
Et le pennache à la guelphe attaché¹¹⁰,
Ne me monstrois moins superbe & vaillante,
Qu'une Marphise, ou vne Bradamante¹¹¹.
Bref, ie sçauoy de toute chose vn peu,
Et n'estoy pas ignorante du ieu,
Fust aux eschets, ou fust à la premiere :
Ou ie n'estois de perdre coustumiere,
Ioüant tousiours à moytié pour celuy,
Qui ne prenoit que la perte pour luy.
Aucunefois n'estant de la partie,*

*I'estoy si bien de mon faict aduertie,
 Qu'autant de fois qu'une reste on gaignoit,
 Autant de fois la manche on me donnoit.
 Aucunefois ne m'estant agreable
 Quelque ioyau, d'une vsure honorable
 A cinq ou six ie le faisois payer,
 Et leur baillois à la rasle à iouer¹¹².*

*Voyla comment par cent moyens honnestes,
 Je recueillois la laine de mes bestes :.
 Dont ie tondois les vnes quelquefois,
 Et quelquefois les autres escorchois¹¹³ :
 Vfant par tout de si grand artifice,
 Que sans monstrier vn seul poinct d'auarice,
 Ceux-là dont plus de presens i'auoy pris,
 Se reputeient estre plus fauoris.*

*Ma maison donc, moins que iamais deserte,
 Estoit quasi comme vne escolle ouuerte
 D'honesteté, ou il falloit venir,
 Pour bien sçauoir Dames entretenir :
 Là se disoient mille bons mots pour rire,
 Là les plus sots s'efforceoient de mieux dire,
 Comme à l'enuy, & là soir & matin
 Se rapportoit toute chose au butin.*

*S'il se faisoit quelque assemblee honneste,
 Quoy que ce fust i'estoy tousiours de feste :
 Et n'eust esté le banquet bien fourny,
 Qui de tel metz eust esté dégarny.*

*Ie me trouuois de ducats plusieurs milles,
 Qui ne m'estoient en vn coffre inutiles :
 J'auois meublé vne belle maison,
 Et richement, & selon la saison :
 Et sur la porte auois mis pour deuise,
 La pluye d'or de la fille d'Acrise¹¹⁴ :
 Voulant par là honnestement monstrier,
 Que par l'or seul on y pouuoit entrer¹¹⁵.*

*Heureuse, las, heureuse, & trop heureuse,
 Si Cupidon de sa torche amoureuse,
 Pour chastier cent mille indignitez*

*De tant d'amans que j'auois mal traittez,
N'eust allumé dans mes froides mouëlles
Le feu vangeur de ses flammes cruelles :
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,
Plus que mon cueur, vn ieune audacieux,
Qui, d'autant plus que d'une humble careffe
Je m'efforçois d'amollir sa rudeffe,
Plus me fuyoit, & se paiſſoit, cruel,
De mon torment & pleur continuel.*

*Las, quantes fois ialouſement malade,
Courant par tout, ainſi qu'une Menade,
Ay-ie ſuiuy, ſans crainte du mocqueur,
Ceſt inhumain, qui m'emportoit le cueur !
Las, quantes fois, en lieu d'eſtre endormie,
Le penſant eſtre es bras d'une autre amie,
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues nuicts,
Ay-ie rompu & fenestres & huys,
Iniuriant de mille outrages celle,
Qui receloit mon ennemy chez elle !
Las, quantes fois ſuis-ie allée au deuin,
Et quantes fois aux ſorcieres, à fin
De retenir par lyens & par charmes ¹¹⁶
Ceſt obſtiné vainqueur de telles armes !*

*Le poil au chef me heriſſe d'horreur,
Me ſouuenant de ce que la fureur
Me faiſoit faire : ores d'un cimetére
Tirant de nuict quelque vmbre ſolitère ¹¹⁷,
Ores au ciel la Lune enſanglantant,
Ores le cours des fleuues arreſtant.*

*Les vers ſacrez, les celeſtes augures,
Les poinçts couplez, les magiques figures,
Les ſainçts fuſeaux, les noms enſorcelez,
Les os des morts, & les lauriers bruſlez :
Ce que du front des poulains on attire ¹¹⁸,
Les yeux de loup, les images de cire,
Les nœuds charmez, & le nombre de trois,
Auec le mal qu'on appelle des mois :
Bref, tout cela que peut telle ſcience,*

(Et tout en vain) i'en feis l'experience.

*Ce n'est pas tout : les presens amoureux,
Et tout le bien, que mes ans plus heureux
M'auoient acquis avec peine infinie,
Vignes, maisons, argent à compagnie,
En moins d'un an tout cela fut vendu,
Et en banquets & presens despendu
Pour cest ingrat, ingrat, ingratissime,
Lequel tenoit de mes pensers la cyme,
Puis me planta, voyant tout consumé
Ce qu'il auoit tant seulement aymé.*

*Et puis voicy pour m'acheuer de peindre,
Celle que plus les Dames doiuent craindre,
Sur vn baston marchant à pas comptez,
Dame Vieilleffe aux cheueux argentez :
Qui rauissant d'une main larronneffe
Ce qui restoit encor de ma ieunesse,
Ne m'a laissé que la grauelle aux reins,
La goutte aux pieds, & les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teste,
Et à l'oreille vne fourde tempeste.*

*De ce beau chef tout l'honneur est esteint,
Ce beau visage a changé son beau teint
En teint de mort : & ceste bouche blesme,
Dessus ses bords a peincte la mort mesme.
Ces deux beaux yeux iadis flambeaux d'amour,
Se sont cachez de peur de voir le iour,
Et pour pleurer leurs fautes, & mes peines,
Sont de flambeaux conuertis en fontaines.*

*Je ne puis plus ny sentir, ny gouster,
Plus ne me plaist les doux sons escouter,
Le sens me fault, & l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la vieillesse¹¹⁹.
J'ay oublié tout cela qu'autrefois,
J'auoy appris du luth & de la voix,
J'ay oublié tous mes bons mots pour rire,
Je ne sçay plus que me plaindre & mesdire,
Je ne sçay plus que touffer & cracher,*

Fascher autruy, & d'autruy me fascher.

*Quant au mestier, dont il fault que ie viue,
C'est de filler, ou lauer la lessiue,
Faire traffiq' de quelques vieux drappeaux,
Composer fards, contrefaire des eaux,
Vendre des fruiçs, des herbes, des chandelles
Aux iours de feste, & crier les chambelles¹²⁰.*

*Voyla l'estat, ou ie gaigne mon pain,
Pour ma vieilleſſe armer contre la faim,
Et pour payer vne chambre locande¹²¹,
Ce qui est or' ma despense plus grande.
Au demeurant ie ne discours icy
Par le menu le chagrin, le soucy,
Et le soubſon, que la vieilleſſe cache
Dedans ſon ſein : le mal qui plus me fasche,
Et qui me faiçt cent fois le iour perir,
C'est de vouloir, & ne pouuoir mourir.*

*O que ie ſuis differente de celle¹²²
Que i'estois lors, quand ieune, riche & belle,
Vn eſcadron i'auoy de tous coſtez
De courtiſans pompeuſement monter,
M'accompagnant ainſi qu'une princeſſe,
Fuſt au matin, quand i'allois à la meſſe,
Ou fuſt au ſoir, alors qu'il me plaiſoit
De me trouuer ou le bal ſe faiſoit!*

*Las, maintenant vn chacun me deſdaigne,
Et ſeulement pauureté m'accompagne :
Ceux que iadis deſdaigner ie ſouloy,
M'appellent vieille, & ſe mocquent de moy :
Et ceux dont plus i'estoy fauoriſſee,
Siffent ſur moy d'une longue riſſee :
Se vergongnans de m'auoir voulu bien,
Pour rien en moy ne cognoiſtre du mien.*

*Iuſques icy a couru ma fortune,
Selon le temps aduerſe, ou opportune,
Mais, ô chetiue! encor n'eſt-ce le poinçt,
Qui plus au viſ le courage me poingt :
Le ſeul obieçt de ma complainte amere*

*C'est, c'est l'ennuy de me veoir pauvre, & mere,
Non d'un qui soit d'aage pour se nourrir,
Ou qui me puisse au besoing secourir,
Mais d'une fille encor ieune & debile,
Qui sur les bras m'est en charge inutile,
Et fera, las, si cest astre inhumain
Regne long temps sus le climat Romain.*

*J'ay veu Leon, delices de son aage,
J'ay veu Clement de ce mesme lignage,
J'ay veu encor ce bon Paule ancien,
Premier honneur du sang Farne sien :
Après cestuy j'ay veu Iules troisieme,
Ores ie voy le grand Paule quatrieme¹²³.*

*De tous ceux-là ie me doy contenter,
De cestui-cy ie me veulx lamenter,
Pour auoir mis d'une loy rigoreuse
Dessous les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'un edict defendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.*

*Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, & des autres encore
On veult ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y viendront habiter ?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remede
Exerceront l'amour de Ganymede,
Ou sans cela ne sont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.*

*O temps! ô meurs! ô malheureuse annee!
O triste regne! ô Rome infortunee!
N'estoit-ce assez, que le discord mutin
T'eust fait du monde un public butin,
Et d'auoir veu sur ta riue Latine
Si longuement la guerre & la famine,
Si malheureuse encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter, que tes palais antiques,
Dont nous voyons les poudreuses reliques.*

Fille, qui m'es plus chere que mes yeux,

*Helas pourquoy t'ont fait naistre les cieux
 Soubz vn tel fiecle? ou, pourquoy si durable
 Ay-ie vescu, pour te veoir miserable?
 Helas, fault-il que ce beau chef doré,
 Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
 Ce front, ce nez, ceste bouche diuine,
 Et ce beau corps, qui des Dieux estoit digne,
 Soit le butin, non point d'un courtisan,
 Mais d'un faquin, ou d'un pauvre artisan?*

*Pour cela donc d'une main si soigneuse,
 T'ay-ie esleuee, ô fille malheureuse,
 Si tu deuois par telle indignité
 Perdre la fleur de ta virginité!
 Estoit-ce là ceste belle ieunesse,
 Dont ie faisois mon baston de vieillesse?
 Estoit-ce ainsi que mes trauaulx passez
 Deuoient vn iour estre recompensez?
 O ciel cruel, estoiles coniurees,
 N'auois-ie assez de peines endurees,
 Si en ma fille, en cest aage ou ie suis,
 Ie ne voyois renaistre mes ennuis?*

*Ie n'en puis plus, & mes pleurs qui s'espandent,
 A grands ruisseaux, le parler me defendent :
 Donques priant ceux là qui me liront,
 Et de mes pleurs (peult-estre) se riront,
 De m'excuser, si par trop de langage
 (Vice commun à celles de mon aage)
 J'ay discouru & mon mal, & mon bien,
 Ie feray fin : que puisse-ie aussi bien,
 Pour n'estre plus à ces maulx asseruie,
 Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie.*

METAMORPHOSE D'VNE ROSE.

*Comme sur l'arbre sec la veufue tourterelle
 Regrette ses amours d'une triste querelle,
 Ainsi de mon mary le trespas gemissant,
 En pleurs ie consumois mon aage languissant :*
*Quand pour chasser de moy ceste tristesse enclose,
 Mon destin consentit que ie deuinse Rose,
 Qui d'un poignant hallier se herisse à l'entour,
 Pour faire resistance aux assaults de l'Amour.*
*Je suis, comme i'estois, d'odeur naïue & franche,
 Mes bras sont transformez en épineuse branche,
 Mes piedz en tige verd, & tout le demeurant
 De mon corps est changé en Rosier bien fleurant.*
*Les plis de mon habit sont écailleuses poinçes,
 Qui en rondeur egalle autour de moy sont ioindes :*
*Et ce qui entr'ouuert monstre vn peu de rougeur,
 Imite de mon ris la premiere douleur.*
*Mes cheueulx sont changez en feuilles qui verdoyent,
 Et ces petis rayons qui viuement flamboyent
 Au centre de ma Rose, imitent de mes yeux
 Les feuz iadis égaulx à deux flammes des cieulx.*
*La beauté de mon teinç à l'Aurore pareille,
 N'a du sang de Venus pris sa couleur vermeille,
 Mais de ceste rougeur que la pudicité
 Imprime sur le front de la virginité.*
*Les graces, dont le ciel m'auoit fauorisee,
 Or' que Rose ie suis, me seruent de rosee :*
*Et l'honneur qui en moy a fleury si long temps,
 S'y garde encor' entier d'un eternal printemps.*
*La plus longue frescheur des roses est bornee
 Par le cours naturel d'une seule iournee :*
*Mais ceste gayeté qu'on voit en moy fleurir,
 Par l'iniure du temps ne pourra deperir.*

*A nul ie ne defends ny l'odeur, ny la veuë,
 Mais si quelque indiscret vouloit à l'impourueë
 S'en approcher trop pres, il ne s'en iroit point
 Sans esprouer comment ma chaste rigueur poingt.
 Que nul n'espere donc de rauir ceste Rose,
 Puis qu'au iardin d'honneur elle est si bien enclose :
 Ou plus soingneusement elle est gardee encor',
 Que du Dragon veillant n'estoient les pommes d'or.
 Celuy qui la vertu a choisy pour sa guide,
 Ce sera celuy seul qui en sera l'Alcide :
 A luy seul i'ouuiray la porte du verger,
 Ou heureux il pourra me cueillir sans danger.
 Qu'autrement on n'espere en mon cueur faire brèche :
 Car ie ne crains Amour, ny son arc, ny sa fléche :
 Pestes, comme il me plaist, son brandon furieux,
 Les œles ie luy coupe, & débende les yeux.*

HYMNE DE LA SVRDITE.

A P. DE RONSARD, VAND.

*Ie ne suis pas, Ronsard, si pauure de raison,
 De vouloir faire à toy de moy comparaison,
 A toy, qui ne seroit vn moindre sacrilege,
 Qu'aux Muses comparer des pies le college,
 A Minerue Aracné, Marsye au Delien,
 Ou à nostre grand Prince vn prince Italien.
 Bien ay-ie, comme toy, suiuy des mon enfance,
 Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de cheuance :
 Ceste saincte fureur, qui pour suyure tes pas,*

*M'a toujours tenu loing du populaire bas,
Loing de l'ambition, & loing de l'avarice,
Et loing d'oyfueté, des vices la nourrice,
Aussi peu familiere aux soldats de Pallas,
Comme elle est domestique aux prestres & prelates.*

*Au reste, quoy que ceulx, qui trop me fauorisent,
Au pair de tes chansons les miennes authorisent,
Disant, comme tu sçais, pour me mettre en auant,
Que l'vn est plus facile, & l'autre plus sçauant,
Si ma facilité semble auoir quelque grace,
Si ne suis-ie pourtant enflé de telle audace,
De la contre-pefer avec ta grauité,
Qui sçait à la douceur mesler l'vtilité.*

*Tout ce que i'ay de bon, tout ce qu'en moy ie prise,
C'est d'estre comme toy, sans fraude, & sans feintise,
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre, mon Ronsard, demy-sourd, comme toy :
Demy-sourd, ó quel heur! pleust aux bons Dieux que i'eusse
Ce bon heur si entier, que du tout ie le feusse.*

*Ie ne suis pas de ceux, qui d'vn vers triomphant
Déguisent vne mouche en forme d'Elephant,
Et qui de leurs cerueaux couchent à toute reste,
Pour louer la folie, ou pour louer la peste :
Mais sans changer la blanche à la noire couleur,
Et sous nom de plaisir déguiser la douleur,
Ie diray, qu'estre sourd (à qui la difference
Sçait du bien & du mal) n'est mal qu'en apparence.*

*Nature aux animaux a cinq sens ordonnez,
Le gouster, le toucher, l'œil, l'oreille, & le nez,
Sans lesquels nostre corps seroit vn corps de marbre,
Vne roche, vne souche, ou le tronc d'vn vieil arbre.
Ie laisse à discourir au iugement commun
L'vsage, & difference, & vertu d'vn chacun,
Lesquelz, pour presider en la part plus insigne,
Sont de plus grand seruice, & qualité plus digne :
Comme l'œil, le sentir, & ce nerf sinueux,
Qui par le labyrinthe d'vn chemin tortueux
Le son de l'air frappé conduit en la partie,*

Qui discourt sur cela, dont elle est auertie :
 Le pertuis de l'ouye, & les trois petis os,
 Qui sont à cest effect en noz temples enclos :
 De quel sage artifice, & necessaire vsage
 La nature a basty ce petit cartilage,
 Qui de l'oreille estant le fidele portier,
 Droit sur le petit trou du cauerneux sentier
 Bat eternellement, si d'une humeur épaisse,
 Qui pour sa grand' froideur resouldre ne se laisse,
 Son bat continuel ne se treuve arresté,
 D'ou vient ce fascheux mal, qu'on nomme Surdité :
 Fascheux à l'ignorant, qui ne se fortifie
 Des diuines raisons de la philosophie.

Je ne veulx estre icy de la secte de ceulx,
 Qui disent n'estre mal, tant soit-il angoisseux,
 Fors celuy dont nostre ame est atteincte & saisie,
 Et que tout autre mal n'est que par fantaisie.
 Combien que le né sourd, & par tel vice exclus
 Du sens, qu'on di& acquis, ne s'en fasche non plus
 (Comme lon peult iuger) que d'estre né sans œles,
 Ou n'égaller au cours les bestes plus isnelles,
 En force les taureaux, les poissons au nager,
 Ou de ne se pouuoir, comme vn Dæmon, changer :
 D'autant que le regret vient de la cognoissance
 Du bien, duquel on a perdu la iouissance,
 Et qu'on ne doit aucun estimer malheureux
 Pour ne iouir du bien, dont il n'est desireux,
 Non plus qu'est vn cheual, ou autre beste telle,
 Pour n'auoir, comme nous, la raison naturelle.

Si est-ce toutefois que pour l'homme estre né
 Vn animal docile, auquel est ordonné,
 Contre le naturel de chacune autre beste,
 D'esleuer, plus diuin, aux estoilles sa teste :
 Si par estre né sourd, il ne peult concevoir
 Rien plus hault, que cela que ses yeux peuuent voir,
 Sans cognoistre celuy, qui homme l'a fai& naistre,
 Malheureux ie l'estime, or' qu'il ne le pense estre :
 Aussi bien que lon di& (& nous tenons ce poin&)

N'estre plus grand malheur, que cil de n'estre point.

*Mais cestuy-là, Ronfard, qui n'est sourd de nature,
Ains l'est par accident, s'il a par nourriture
Quelque sçavoir acquis, c'est vn sourd animal,
Priué d'un peu de bien, & de beaucoup de mal.
Car tout le bien, qu'on peult recevoir par l'oreille,
Procède ou d'un doux son, qui nostre esprit réveille,
Ou d'un plaisant propos, dont nostre entendement
Reçoit en l'escoutant quelque contentement.*

*Or celuy qui est sourd, si tel default luy nie
Le plaisir qui prouient d'une douce harmonie,
Aussi est il priué de sentir maintefois
L'ennuy d'un faulx accord, vne mauuaise voix,
Vn fascheux instrument, vn bruit, vne tempeste,
Vne cloche, vne forge, vn rompement de teste,
Le bruit d'une charrete, & la douce chanson
D'un asne, qui se plaingt en effroyable son.*

*Et s'il ne peult gouster le plaisir delectable,
Qu'on a d'un bon propos, qui se tient à la table,
Aussi n'est il subiect à l'importun caquet
D'un indocte prescheur, ou d'un fascheux parquet :
Au babil d'une femme, au long profne d'un prestre,
Au gronder d'un vallet, aux iniures d'un maistre,
Au causer d'un bouffon, aux broquars d'une court,
Qui font cent fois le iour desirer d'estre sourd.*

*Mais il est mal venu entre les damoizelles :
O bien heureux celuy, qui n'a que faire d'elles,
Ny de leur entretien! car si de leurs bons mots
Il n'est participant, par faulte de propos,
Il ne s'estonne aussi, & ne se mord la langue,
Rougissant d'auoir fait quelque sotte harangue.*

*Mais il est soubsonneux, & tousiours dans son cueur
Se faict croire qu'il sert d'argument au moqueur :
Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme,
Ains pour tel qu'il se croid, doit croire qu'on le nomme.*

*Mais il n'est appellé au conseil des Seigneurs :
O que cher bien souuent s'achetent tels honneurs,
De ceulx qui tels secrets dans leurs oreilles portent,*

Quand par legereté de la bouche ilz leur sortent !

*Mais il est taciturne : ô bien heureux celui,
A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,
Et qui a liberté de se taire à son aise,
Sans que son long silence à personne déplaise !*

*Le parler toutefois entretient les amis,
Et nous est de nature à cest effect permis :
Et ne peut-on pas bien à ses amis escrire,
Voire mieulx à propos, ce qu'on ne leur peut dire ?*

*Si est-ce vn grand plaisir, dira quelque causeur,
D'entendre les discours de quelque beau diseur.
Mais il est trop plus grand de voir quelque beau liure,
Ou lors que nostre esprit du corps franc & deliure,
Voyage hors de nous, & nous fait voir sans yeux
Les causes de nature, & les secrets des cieux :
Pour aux quelz penetrer, vn Philosophe sage
Voulut perdre des yeux le necessaire vsage,
Pour ne voir rien qui peust son cerueau departir :
Et qui plus que le bruit peut l'esprit diuertir ?*

*La Surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire
Des plaisirs de la court, & du bas populaire,
Pour suyure par vn trac encores non battu
Ce penible sentier, qui meine à la vertu.
Elle seule a tissu l'immortelle couronne
Du Myrte Paphien, qui ton chef enuironne :
Tu luy dois ton laurier, & la France luy doit
Qu'elle peut deormais se vanter à bon droit
D'vn Horace, & Pindare, & d'vn Homere encore,
S'elle void ton Francus, ton Francus qu'elle adore
Pour ton nom seulement, & le bruit qui en court :
Dois-tu donques, Ronsard, te plaindre d'estre sourd ?*

*O que tu es heureux, quand le long d'vne riue,
Ou bien loing dans vn bois à la perruque viue,
Tu vas, vn liure au poing, meditant les doux sons,
Dont tu sçais animer tes diuines chansons,
Sans que l'aboy d'vn chien, ou le cry d'vne beste,
Ou le bruit d'vn torrent t'élourdisse la teste.
Quand ce doux aiguillon si doucement te poingt,*

*Je croy, qu'alors, Ronsard, tu ne souhaites point
Ny le chant d'un oyseau, ny l'eau d'une montagne,
Ayant avecques toy la Surdité compagne,
Qui fait faire silence, & garde que le bruit
Ne te vienne empescher de ton aise le fruit.*

*Mais est-il harmonie en ce monde pareille
A celle qui se fait du tintin de l'oreille?
Lors qu'il nous semble ouir, non l'horreur d'un torrent,
Ains le son argent d'un ruisseau murmurant,
Ou celui d'un bassin, quand celui qui l'escoute,
S'endort au bruit de l'eau, qui tombe goutte    goutte.*

*On dit qu'il n'est accord, tant soit melodieux,
Lequel puisse egaler la musique des Cieux,
Qui ne se laisse ouir en ceste terre basse,
D'autant que le fardeau de ceste lourde masse
Hebete noz esprits, qui par la Surdité
Sont faits participans de la diuinité.*

*Regarde donc, Ronsard, s'il y a melodie
Si douce que le bruit d'une oreille essourdie,
Et si la Surdité par un double bienfait
Ne recompense pas le mal qu'elle nous fait,
En quoy mesmes les Dieux, Déesse, elle ressemble,
Qui nous versent l'amer, & le doux tout ensemble.*

*O que j'ay de regret en la douce saison,
Que ie foulois regner paisible en ma maison,
Si sourd, que trois marteaux tumbans sur une masse
De fer estincelant, n'eussent rompu la glace
Qui me bouchoit l'ouy  , heureux, s'il en feut onc :
Las, feusse-ie aussi sourd, comme j'estois adonc !*

*Le bruit de cent vallets, qui mes flancz environnent,
Et qui soir & matin    mes oreilles tonnent,
Le deuoir de la court, & l'entretien commun,
Dont il faut gouverner un fascheux importun,
Ne me fascheroit point : un crediteur moleste
(Race de gens, Ronsard,    craindre plus que peste)
Ne troubleroit aussi l'aise de mon repos,
Car, sourd, ie n'entendrois ne luy ne ses propos.
Je n'orrois du Castel la fouldre, & le tonnerre,*

*Je n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,
Et n'orrais dire mal de ce bon Pere Sainct,
Dont ores sans raison toute Rome se plaingt,
Blasfant sa cruauté, & sa grand' conuoitise,
Qui ne craint (disent-ilz) aux despends de l'Eglise
Enrichir ses nepueus, & troubler sans propos
De la Chrestienté le publique repos.*

*Je n'orrais point blasmer la mauuaise conduite
De ceux qui tout le iour trainent vne grand' suite
De braues courtisans, & pleins de vanité
Voyant les ennemis autour de la cité,
Portent Mars en la bouche, & la crainte dans l'ame :
Je n'orrais tout cela, & n'orrais donner blasme
A ceux qui nuict & iour dans leur chambre enfermez
Ayant à gouverner tant de soldats armez,
Font aux plus patiens perdre la patience,
Tant superbes ilz sont, & chiches d'audience.*

*Je n'entendrois le cry du peuple lamentant
Qu'on voise sans propos ses maisons abbatant,
Qu'on le laisse au danger d'un sac épouventable,
Et qu'on charge son doz d'un faiz insupportable.
O bien heureux celuy qui a reçu des Dieux
Le don de Surdité ! voire qui n'a point d'yeux,
Pour ne voir & n'ouïr en ce siecle, ou nous sommes,
Ce qui doit offenser & les Dieux & les hommes.*

*Je te saluë, ô saincte & alme Surdité !
Qui pour throsne, & palais de ta grand' maiesté
T'es caué bien auant sous vne roche dure
Vn antre tapissé de mouffe, & de verdure :
Faisant d'un fort hallier son effroyable tour,
Ou les cheutes du Nil tempestent à l'entour.*

*Là se void le Silence assis à la main dextre
Le doigt dessus la leure : assise à la fenestre
Est la Melancholie au sourcil enfoncé :
L'Estude tenant l'œil sur le liure abbaisé
Se sied vn peu plus bas : l'Ame imaginatiue,
Les yeux leuez au ciel, se tient contemplatiue
Debout deuant ta face : & là dedans le rond*

*D'un grand miroir d'acier te fait voir iusq'au fond
 Tout ce qui est au ciel, sur la terre, & sous l'onde,
 Et ce qui est caché sous la terre profonde :
 Le graue Iugement dort dessus ton giron,
 Et les Discours ælez volent à l'enuiron.*

*Donq', ô grand' Surdité, nourrice de sagesse,
 Nourrice de raison, ie te supply, Déesse,
 Pour le loyer d'auoir ton merite vanté,
 Et d'auoir à ton loz ce Cantique chanté,
 De m'estre fauorable : & si quelqu'un enrage
 De vouloir par enuie à ton nom faire outrage,
 Qu'il puisse vn iour sentir ta grande deité,
 Pour sçauoir, comme moy, que c'est de Surdité.*

EPITAPHE

DV

PASSEREAU DE MADAME MARGVERITE.

*Ce petit enfant Amour
 Ne volete point autour
 De Marguerite, & ne touche,
 Folastre, à sa chaste couche :
 Et son traict qui les cœurs poingt
 La vierge ne blesse point.
 Loing de son liç la pucelle
 Le chasse, mais autour d'elle
 Vont voletants les oyseaux,
 Plaisans, honnestes, & beaux,
 Qui d'une douce cholere
 Vont de leur maistresse chere*

*La belle main pinsetants,
Or' vont en l'air voletants,
Or' sautelants vont & viennent,
Et leur maistresse entretiennent
En ces passetemps ioyeux,
L'vn contre l'autre enuieux.*

*Mais Cupido meurt de honte,
Que de luy lon ne tient compte,
Et de fureur qui le mord
Prenant le traict de la mort,
A du Passereau la vie
Malheureusement rauie,
Du Passereau tant chery,
Sur tous le plus fauory.*

*Que maudite soit ta race,
Enfant de mauuaise grace,
D'auoir tué tel oyseau,
Que le gentil Passereau.
Mais, cruel, ta felonnie
Ne demourra impunie,
Tu en seras bien puny,
Car, comme ennemy, banny
Tu seras de la demeure
Où Marguerite demeure,
Et des belles, dont les yeulx
Semblent aux flammes des cieux.*

*Plorez, belles, plorez donques,
Plorez si plorastes onques,
Le Passereau regrettant,
Que Marguerite aymoît tant.*

SATYRE

DE MAISTRE PIERRE DV CVIGNET

Sur la Petromachie de l'Vniuersité de Paris ¹²⁴.

*Viateur, si tu as soucy
 De sçauoir qui m'a mis icy,
 Quel homme ie suis, & pourquoy
 Ie demeure ainsi à requoy
 A garder ce petit coignet :
 Mon nom est, Pierre du Cuignet,
 Nommé de Cuigneres iadis :
 Qui suyuant les Royaux edicts,
 L'Eglise voulu reformer :
 Qui fut cause de m'enfermer
 A part en ceste estroite place,
 Ou ie fais si laide grimace.
 Et que cela soit la raison
 Qui en ceste sainte maison
 Me fait seruir de marmouzet,
 Qu'on en demande à Corrozet.
 Ores pour satisfaction
 De ma folle presumption
 Les Dieux m'ont mis icy pour Iuge,
 Afin que ie sois vn refuge
 Contre ces fols ambitieux,
 Qui par escripts seditieux
 Troublent la concorde ancienne
 De l'eschole Parisienne,
 Ou deux Maistres Pierres mutins,
 Acharnez comme deux mastins,
 Ont excité la tragedie
 Ou il faut que ie remedie,*

*Et que ie chasse à coups de pierre
Ces Pierres, qui se font la guerre
Dessus la vieille peau d'un lieure
Et sur la laine d'une chieure.*

*Car c'est vne chose permise,
Qu'une pierre arbitre soit mise
Pour cognoistre sur les excés
De deux Pierres qui ont procès.
Cela m'appartient seulement,
Non à la Court de Parlement,
Qui ne se doit point empescher
Pour les pierres epelucher :
Car c'est vne fable notoire,
Indigne d'un tel confistoire :
Confistoire plein d'excellence
Ou l'equité contrebalance
Le droict d'un chacun, comme il fault.*

*Mais quoy? Je vole un peu trop hault
Et m'esloigne trop de mes erres :
Retournons à noz maistres Pierres,
Pierres dignes qu'on les enuoye
Paistre aux montaignes de Sauoye,
Ou parmy l'Auuergne pierreuse,
Des asnes l'Arabie heureuse.*

*Quelle Meduse tant enorme
Vous a defrobé vostre forme
Pauures Pierres? quelle ranqueur
Vous a blessez iusques au cueur,
Du mesme traict, dont fut persé
Cestuy-la de la sœur d'Herfé?*

*Voicy un Platon tout nouueau,
Qui s'est rongé tout le cerueau
A ronger le pauvre Aristote,
Deformais donc nul ne se frotte
De penetrer aux obscurs lieux,
S'il n'a ce Rameau precieux¹²⁷ :
Car c'est un guide fort habile
Dedans le trou de la Sibyle.*

*Mais qui a mis en chaude chole
Nostre grand magister d'eschole?
Ce grand Atlas, gros de mesdire,
Qui pour nous faire tretous rire,
Enfanta n'a guere à Paris
Vne ridicule souris.*

*C'est ceste pierreuse responce¹²⁶,
Plus seiche que pierre de ponce,
Plus dure que pierre marbrine,
Plus fresle que pierre ardoifine,
Plus rude que la pierre grise,
Et plus froide que pierre bize.*

*O le galand legislateur¹²⁷,
Qui le poëte & l'orateur
Bannist avec tous leurs supposts,
Dont neantmoins à tous propos
Il emprunte les instruments
Pour forger ses beaux arguments,
Qui ne sont creus, comme ie cuide,
En sa teste de pyramide.*

*Mais ie ne m'esmerueille point,
Si furieusement il poingt
Les Muses & graces tant belles,
Veu qu'il est fait en despit d'elles.
Son oraison tant bien paree,
Semble vne iuppe bigaree
De plus de sortes de couleurs,
Que les prez ne portent de fleurs.*

*Ha, ie recognois bien le stile,
Que sa douce plume distille,
Il est tout Perionizé,
Et quelque peu Tornebuzé¹²⁸ :
Mais il me semble trop cruel
Contre le bon Pantagruel¹²⁹.*

*Diray-ie encores quelque chose ?
Nenny, car maistre Pierre n'ose
Irriter ces monstres peruers
Qui ia l'aguignent de trauers,*

*D'un regard certes plus horrible
Que celui de ce chien terrible
Qui fait roidir en vne pierre
Le premier qui le vid sur terre.*

*Et quoy, si ce pierreux orage
Venoit à leur donner la rage
De la malheureuse Troyenne
Dont les dieux feirent vne chienne ?*

*Autrefois les dieux animoient
Les pierres, qui se transformoient
Aux corps humains du premier aage :
Mais noz Pierres (ô quel outrage!)
En ce grand deluge ou nous sommes,
Forment des monstres pour des hommes.*

*Qui ne sçait la fable ancienne
De la harpe Amphionnienne ?
Et les pierres suiuant la trace
De la douce lyre de Thrace,
Dont les accords melodieux
Charmerent l'enfer odieux,
Arrestant la course roulante
De la pierre tousiours coulante ?
Aussi les pierres n'estoient sourdes,
Comme celles qui sont plus lourdes
Que la montagne qui enferme
Le plus grand des fils de la terre.*

*Ce sont deux Pierres de renom,
Tous deux mes compaignons de nom,
Et aussi pierres que ie suis.
Mais ie chastiray, si ie puis,
L'erreur de ces beaux escholiers.*

*Venez mes feaulx Conseilliers
Qui portez le nom que ie porte :
Venez : & que chacun apporte
Force loix & canons aussi
Pour vuyder ce proces icy,
Qui sera long, Dieu sçait combien,
Car maistre Pierre l'entend bien.*

*O Pierres dignes qu'on enchasse!
 Si le temps me fait ceste grace
 De vaincre l'enuieuse iniure,
 Par Monsieur saint Pierre ie iure,
 Que iamais la flamme & l'orage
 Aux Pierres ne feront outrage.*

*Vien donc, maistre Pierre Thomas,
 Si en quelque estime tu m'as
 Ou si n'es ailleurs empesché,
 Et ne sois, s'il te plait, fasché,
 Si t'appelle pour cest affaire
 Maistre Pierre ton aduersaire.*

*Vien maistre Pierre Pathelin,
 Qui fus iadis plus fin que lin :
 Vien maistre Pierre de Villiers,
 Fin aussi entre deux milliers :
 Maistre Pierre Minesardens,
 Et maistre Pierre des Serpens,
 Maistre Pierre iureur hardy,
 Et maistre Pierre Lombardy,
 Auec maistre Pierre Fayfeu :
 Venez tous esteindre le feu
 Que ces Pierres ont excité
 Parmy nostre vniuersité,
 Qui n'estant d'un Recteur guidée,
 Semble vne Iument desbridée,
 Ou vne barcque vagabonde
 Laissee à la mercy de l'onde :
 Le Pré aux clerics en est tesmoing,
 Ou il n'y a si petit coing
 De muraille, qu'à coups de pierre
 On ne fasse bruncher par terre,
 Lapidant les champs fructueux
 Et les beaux logis sumptueux,
 Ausquels la pierreuse tempeste
 Gresle sans fin dessus la teste.
 Deux fouldres que deux vents agitent
 Si furieux ne se despitent*

Alors que d'un feu qui esclatte
 La flamme parmy l'air s'ecarte :
 Comme ces pierres, tellement
 Elles tonnent horriblement.
 Bref, pour les pierres affoller
 On ne voit que pierres voler,
 Tant sont chauds ces pierreux allarmes
 Ou la fureur baille les armes.

Mais faut il, puis que la nature
 Donne aux loups mesme nourriture,
 Puis que les Lyons vont ensemble,
 Puis que l'ours avec l'ours s'assemble,
 Que les pierres (ô quel horreur!)
 Sentent des pierres la fureur?

Certes ie suis d'opinion,
 Que pour les mettre en vnion
 Le nom de Recteur on me baille :
 Car ie suis d'assez belle taille
 Pour estre chef economique
 D'une famille academique.

Ie desire aussi qu'on m'enuoye,
 A fin de retrancher la voye
 A tant de schismes & abus,
 Frere Pierre de Cornibus :
 Qui seroit bien plus assure
 Ayant frere Pierre Doré.

Ce sont les Pierres, dont la gloire
 Est enchassée en la memoire :
 Et si encor estoit viuant
 Quelque maistre Pierre sçauant,
 Aux champs, à la court, à la ville,
 Qui sur tous Pierres fut habile,
 Ie luy donne permission,
 De veoir sur ma commissïon,
 A fin d'amender sagement
 Ce qui passe mon iugement.

Car pour vray, le lieu ou ie suis
 Est si obscur, que ie ne puis

Veoir sans lunettes iusqu'au fond
 De ce sac qui est si profond :
 Aussi voit on bien à mon nez,
 Et à mes yeulx tous charbonnez,
 Que ie n'ay pas la veuë claire,
 Veu que de si pres on m'esclaire.
 Je commence à deuenir vieux,
 Et suis quelque peu chassieux :
 Mais si est-ce malgré Momus,
 Que ie ne suis point si camus,
 Que ie ne sente encor' assez
 Et les abus qui sont passez,
 Et ceulx la qui dominant ores,
 Voire ceux qui viendront encores.

O gaillard peuple de Paris,
 Bien que ie vous serue de ris,
 Comme vne pierre reprobuee,
 Si fera ma gloire esleuee,
 (Si quelque Pierre en prend le soing)
 Bien plus hault que ce petit coing.

Alors mes faiçs seront congus,
 Et comme ce vieux Terminus,
 A qui de trongne ie ressemble,
 Nulli cedo, comme il me semble,
 Portoit pour la deuise sienne :
 Nulli parco, sera la mienne,
 Qui suis, comme par destinee,
 La pierre icy determinee
 Pour terminer les malefices,
 Et pour exterminer les vices.

Et si on diç, qu'un repreneur
 Fait à soy-mesmes deshonneur,
 Quand la mesme coulpe le poingt :
 Je respond que touchant ce poinç
 Maistre Pierre a donné tel ordre,
 Que dessus luy n'y a que mordre.

Je ne crains point la fable antique
 Du facond nepueu Atlantique,

*Qui vengea si bien son iniure
Contre le rustique pariure,
Laiſſant pour teſmoing du ſupplice
La pierre que lon nomme Indice :
Car les presents, car les honneurs,
Car la faueur des grands Seigneurs,
N'ont point ſur moy l'authorité
D'eſtrangler vne verité.*

*Si on me cuide mettre en cendre,
Ie reſemble la Salemandre,
Qui prent du feu ſa nourriture :
Et ſi on vouloit d'adventure
M'enſeuclir en l'eau profonde,
C'eſt le plaifir ou ie me fonde :
Car i'ay la nature cryarde
D'vne grenoille babillarde.*

*Et ſi pour ma voix eſtoupper,
La langue on me vouloit couper,
Voire tout le corps membre à membre,
Ie ne crains point qu'on me deſmembre :
Car ie ſuis comme viſ argent,
A me reſouder diligent.*

*Bref, pour vous dire tout mon eſtre,
La nature ne m'a fait naiſtre
Tant ſeulement de double vie,
Comme vn animal amphibie :
Elle m'a fait egalement,
Pour viure en chaſcun element.*

*Mais quoy, ſi Rome tant honnore
Et vn Paſquille & vn Marphore
Par leurs eſcripts ſi fort fameux,
Pourquoy n'eſcriray-ie comme eux ?
Comme eux donques ie veulx eſcrire,
A fin que Paris puiſſe dire,
Que par vn ſemblable miracle
Les pierres luy ſeruent d'oracle.*

*Et pource que chaſcun ne peult
Entrer en ce lieu comme il veult,*

*N'est qu'une scintille qui sort
De deux pierres qui s'entre-chocquent.*

EPIGRAMME PASTORAL.

*Vn Berger, vn Cheurier, & vn Bouvier, venus
De Sicile, de Thebe, & de Smyrne : congneuz
Des prez, & des costaux, & des loges champestres,
Des brebis, des cheureaux, des bœufs : les meilleurs maistres
Du Flageol, du Rebec, & du Cornet retors,
Moutons, cheures, & bœufz gardoient dessus les bords
D'Arethuse, d'Ismene, & du Phrygien Xanthe.
L'vn le hurt, l'vn les ieux, le tiers les combats chante,
Des beliers bien-cornus, des folastres cheureaux,
Des taureaux mugiffans : l'honneur des Pastoureaux,
Des Cheuriers, des Bouviers : aussi sur tous les prise
Pales, le Dieu cheurier, & le pasteur d'Amphrise,
D'vn chapelet de fleurs couronnant le premier,
D'vne branche de Pin le second, le dernier
D'vn tortis de laurier. Mais Perot l'outrepasse,
Ce Bergier, ce Cheurier, & ce Bouvier surpasse
D'autant que les Moutons, les boucs, & les taureaux,
Les aigneaux, les cheureaux, & les ieunes bouveaux :
Ou que les bleds, les monts, & les maisons royales,
Les herbes, les costaux, les cafes pastorales :
Tant Perot fluste bien, fredonne & sonne icy
Du flageol, du rebec, & du cornet aussi,
Son Charlot, son Annot, son Henriot : les maistres
Des prez & des costaux, & des loges champestres.*

A I. ANT. DE BAIF.

SONNET.

*Brauime esprit sur tous excellentime,
Qui mesprisant ces vanimes abois,
As entonné d'une hautime voix
De sçauantieurs la trompe bruyantime :
De tes doux vers le style coulantime,
Tant estimé par les doctieurs François,
Iustiment ordonne que tu fois,
Pour ton sçauoir, à tous reuerendime.
Nul mieux de toy, gentillime Poète,
Heur que chascun grandiment souhaite,
Façonne vn vers doulcimement naïf :
Et nul de toy hardieurement en France
Va dechassant l'indoctime ignorance,
Docte, doctieur & doctime Baif.*







EPITHALAME

SVR LE MARIAGE

DE TRESILLVSTRE

PRINCE PHILIBERT EMANVEL,

DVC DE SAVOYE,

ET TRESILLVSTRE

PRINCESSE MARGVERITE DE FRANCE,

SŒVR VNIQVE DV ROY ET DVCHESSE DE BERRY ¹³¹

AV LECTEVV.

Cest Epithalame, ou chant nuptial, est chanté par trois vierges natifues de Paris, filles de Ian de Morel, gentilhomme Ambrunois, & de Damoiselle Antoinette Deloïne sa femme, couple non moins docte que vertueuse. Les noms des trois vierges sont Camille, Lucrece, & Diane : noms propres & non empruntez à plaisir : ce qui semble estre venu assez à propos selon l'argument, comme tu pourras mieux iuger par la lecture du poëme. Au reste, amy lecteur, ie ne veulx oublier à te dire, que ces trois vierges (principalement Camille) sont si bien instituees

es langues Grecque, & Latine, & en toutes fortes de bonnes lettres, qu'il m'eust esté malaisé, voire impossible, d'en trouver trois autres de leur aage plus dignes d'estre introduictes en vn si excellent suiect, & crains beaucoup plus de les auoir faict parler peu, que trop doctement : en quoy i'ay eu esgard non à ce que ie sçay veritablement de leur erudition, mais à ce que i'ay pensé deuoir estre le plus vraysemblable. ADIEV.

LA MUSIQUE.

*Vn plus heureux & plus digne Hymenee
Ne nous pouuoit ces nopces apprestier :
Et ne pouuoit la Paix mieux arrester
Du cruel Mars la fureur effrenee.*

LE POETE.

*Quand la sœur des Charites,
La fleur des Marguerites,
La perle des François,
Par les mains d'Hymenee
Espouse fut menee
Au Prince Piémontois,
Trois vierges bien peignees,
Vierges bien enseignees,
Qu'au bord Parisien
La Nymphé Deloïne
De celeste origine
Conceut du Delien,
Sur le poinct que l'Aurore
Le matin recoloré,*

Sommeilloient dans leur liç,
Quand de sa voix cogneue
Delouyne venue,
Ces beaux vers leur a diç.

DELOVYNE.

Debout, debout (diç elle)
L'Aurore vous appelle
Du paresseux seiour :
Sus donc, qu'on se réueille,
Que plus on ne sommeille,
Voicy l'aube du iour.
Voicy, mes vierges belles,
Mes chastes colombelles,
Voicy, mon cher soucy,
Voicy la bienheuree
Heure tant desiree,
Mes filles, voyla-cy :
Que la vierge de Francee,
Des vierges l'esperance,
Deuoit perdre son nom,
Par vne sainte flamme,
Qui la doit rendre femme
D'vn Prince de renom.
Pour elle (race chere)
Moy qui suis vostre mere,
Je vous ay iusqu'icy
En mon sein éleuees,
Des vertus abbreuees,
Et des lettres aussi :
Arrosant, curieuse,
De main industrieuse
Voç beaux ans florissans,
Comme trois fleurs decloses,
Trois vermeillettes roses,
Ou trois liç blanchissans :

Pour vn iour estre dignes
 Entre les plus beaux cygnes
 De rechanter l'honneur,
 L'honneur de Marguerite,
 Sa vertu, son merite,
 Sa grace, & son bon heur.
 Deꝛ que vous feustes nees,
 Vous feustes destinees
 A chanter sa valeur,
 Qui seule de nostre aage
 En grandeur de courage
 Est la perle, & la fleur.
 Vous donc, la plus ieunette,
 Ma chere Dianette,
 De vostre douce voix
 Chantez la vierge sainte,
 Ains qu'Hymen l'eust estreinte
 De ses pudiques loix.
 Vous, Lucrece la blonde,
 Allez, & la seconde,
 Chantez sa chasteté,
 Son amour coniugale,
 Sa fermeté loyale,
 Et son honnesteté.
 Vous, plus docte Camille,
 Chantez d'un plus hault style
 La vierge, & le grand heur
 De ce Duc magnanime,
 La vertu qui l'anime,
 Sa race, & sa grandeur.
 Allez trouuer la plaine,
 Ou le Dieu de la Seine
 Recourbé tant de fois,
 De son onde écumeuse
 Bat ceste Isle fameuse,
 Le seiour de noꝝ Roys.
 Là, soubz vn bon augure
 Conduictes par Mercure,

*Vous fault aller chanter
Ceste heureuse iournee,
Cest heureux Hymenee,
Qu'on doit sur tout vanter.*

LA MUSIQUE.

*Par les flambeaux des trois seurs infernales
Les cœurs estoient de fureur allumez,
Ores les cœurs sont d'amour enflammez
Par les flambeaux des trois graces royales.*

LE POETE.

*De ce tant doux langage
Des vierges le courage
Deloïne flattoit :
Elles, par l'air liquide
Volent avec leur guide,
Qui leur course hastoit.
Leurs tresses blondoyantes
Voletoient ondoyantes
Sur leur col blanchissant :
Leurs yeux, comme planettes,
Sur leurs faces brunettes
Alloient resplendissant :
Se ressemblant de faces,
Comme on void les trois Graces,
Trois diamans tremblans,
Trois esmeraudes fines,
Trois perles argentines,
Ou trois astres flambans.
Comme parmy les nues
On void vn ranc de grues
D'vn battement leger
Se frapper de l'aisselle,*

*Puis en planant de l'aile
 En file s'allonger,
 D'une ondoyante trace
 Parmi ce grand espace
 Ces trois vierges s'en vont :
 Puis d'ailes abaissées,
 Sur la terre élancées,
 Se plantent front à front.
 Leur poitrine haletante
 Pousse une voix tremblante,
 Qui doucement fend l'air :
 Et semblent les craintives
 Trois ioncs, que sur leurs rives
 Un doux vent fait branler.
 D'une humble reuerence
 La première s'aduançe,
 Et plus doux que le son
 D'une source argentine,
 De sa voix enfantine
 Chanta ceste chanson.*

LA MUSIQUE.

*Celle de qui ce feu qui tout enflamme
 N'auoit onc sceu eschauffer la froydeur,
 Sent maintenant une nouvelle ardeur,
 Et ne desdaigne une si belle flamme.*

DIANE.

*Telle que par la presse
 La vierge chasseresse
 Marche d'un pied dispos,
 L'arc en main, & la trouffe
 D'une gente secousse
 Luy battant sur le doz.*

Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
Telle parmy sa bande
Se monstre belle & grande
Ceste Nymphé aux beaux yeux :
Ceste Nymphé celeste,
Qui de face, & de geste,
Ne tient rien que des cieux.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
Vne double planette
De sa face brunette
Esclaire le beau teinã :
Mais sa grace naïue,
Qui les ames captiue,
Mille beautéz esteinã.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
C'est la Pallas nouvelle,
Fille de la ceruelle
De ce grand Roy François :
Des Muses la dixieme,
Des Graces la quatrieme,
S'il en est plus de trois.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
Sur son visage peindë
Est la chasteté sainãe
Qui l'amour fait trembler :
Las ! mais elle nous laisse,
Pour nouvelle Deesse
A Iuno ressembler.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
Ce n'est pas la premiere,
Ce n'est pas la derniere,
Que sur ce mesme lieu
Hymen vous rauist ores,

Et ravira encores,
 Hymen ce cruel Dieu.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
 De la Nymphé Escoçoise ¹³²
 Pour la rendre Françoisé,
 N'a guere' il vous priua :
 Puis la Nymphé Lorraine ¹³³
 En beaulté souueraine
 Le cruel enleua.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
 Or' d'vne autre compaigné
 Pour enrichir l'Espaigné,
 Vous priue l'inhumain :
 Qui vostre Marguerite,
 Vostre perle d'eslite
 Vous rauist de sa main.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
 Que ferez-vous, pucelles,
 Qui dessoubz voz aisselles
 Portez le beau carquois?
 Et vous, qui sur Pegase
 Animez de Parnase
 Les antres, & les bois?
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
 L'honneur de vostre troppe
 Laisse la double crotte
 Pour suiure deormais
 Et Iunon, & Lucine :
 Adieu troppe diuine,
 Adieu donc pour iamais.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
 Adieu forestz vmbreuses,
 Adieu riues herbeuses,

*Adieu tertres bossus,
 Adieu viues fontaines,
 Adieu roches haultaines,
 Et vous antres mouffus.
 Adieu sœurs, adieu belles,
 Adieu doctes pucelles.
 Adieu lyre doree
 De Phœbus adoree,
 Tes chansons & tes vers,
 Puis que nostre princesse
 En chapeau de Duchesse
 Change noz lauriers verts.*

LA MUSIQUE.

*Le Prince n'a, tant soit grand son merite,
 De s'esjouir peu de cause & raison,
 Qui retourné trouue dans sa maison
 Vne si belle & rare Marguerite.*

LE POETE.

*De ceste chanfonnette
 La petite brunette
 Fit les Dieux resjouir :
 Et puis en ceste sorte
 Sa voix vn peu plus forte
 Lucrece fit ouïr.*

LUCRECE.

*Telle comme Lucrece,
 Ou que l'honneur de Grece
 Penelope se lit,
 Sera, mais plus heureuse,*

*Ceste vierge songneuse
 De l'honneur de son liç.
 O Hymen, Hymenee,
 O nuit bien fortunee.*

*Qu'opposer on ne vienne
 La Royne Carienne,
 A celle qui sera
 En amour coniugale
 Porcie, & plus loyale
 Alceste passera.
 O Hymen, Hymenee,
 O nuit bien fortunee.*

*Vne amour mutuelle
 Ioindra perpetuelle
 L'espouse avec l'espoux,
 Et la chaste Cyprine
 Bruslera leur poiçtrine
 De son feu le plus doulx.
 O Hymen, Hymenee,
 O nuit bien fortunee.*

*Point ne sera sterile
 Ceste couche fertile,
 Couche qui nous fera
 Mainte heureuse gefine :
 Car la chaste Lucine
 La fauorifera.
 O Hymen, Hymenee,
 O nuit bien fortunee.*

*Lucine secourable
 Luy sera fauorable,
 Comme ia tant de fois
 Nostre Iuno seconde
 Elle a rendu feconde
 Au Iupiter François.
 O Hymen, Hymenee,
 O nuit bien fortunee.*

*Les filz deç leur bas aage
 Porteront au visage*

Le protraict paternel :
Les filles sur leur face
Rapporteront la grace
Et l'honneur maternel.

O Hymen, Hymenee,
O nuit bien fortunee.

De ceste race heureuse
Sur toutes genereuse
Noz enfans & nepueux
D'une longue memoire
Raconteront la gloire
A ceux qui naistront d'eux.

O Hymen, Hymenee,
O nuit bien fortunee.

L'aigle deffoubz son aile
N'écloft la colombelle :
Les animaux peureux
Des fiers lyons ne naissent,
Et les couards ne laissent
Des enfans genereux.

O Hymen, Hymenee,
O nuit bien fortunee.

De ce saint mariage
Tout sinistre presage
Soit écarté bien loing,
Puis que de ceste heureuse
Doulce nuit amoureuse
Le ciel a pris le soing.

O Hymen, Hymenee,
O nuit bien fortunee.

La chaste Cytheree
Y vienne ceinturee,
Et les petits Amours
Y volettent sans cesse
Autour de la Princesse
En mille & mille tours.

O Hymen, Hymenee,
O nuit bien fortunee.

*O nuit bien fortunée
 D'étoiles couronnée,
 Qui plus que le jour lui-même !
 Nuit que la Cyprienne
 Aduoué toute sienne,
 O bien heureuse nuit.
 O Hymen, Hymenee,
 O nuit bien fortunée.
 Phœbus, soit qu'il esclere
 Dessus nostre hemisphere,
 Ou soit que de son feu
 L'autre monde il réueille,
 Vne couple pareille
 N'a point encore veu.*

LA MUSIQUE.

*Pour son renom rendre cler & infigne
 Il n'eust sçeu mieux sa valeur esprouver,
 Et si n'eust peu, au ciel mesme, trouver
 De sa vertu recompense plus digne.*

LE POÈTE.

*Icy la blondelette
 Faicte plus vermeillette
 Ses deux leures ferma :
 Puis d'une voix guerriere
 Camille la dernière
 Ces beaux vers anima.*

CAMILLE.

*Telle que l'ancienne
 Camille Ausonienne*

*Superbe apparoissoit,
Lors qu'auèques les armes
La presse des gendarmes
Hardie elle froissoit.*

*Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.*

*Telle contre les vices
Au milieu des delices
Porte le chef vainqueur
Ceste Minerue forte,
Qui sur sa face porte
Vne chaste rigueur.*

*Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.*

*L'honneur est son pennache,
La chasteté sa hache :
Et l'amour vertueux
Est sa Meduse enorme,
Qui en pierre transforme
Le vice monstrueux.*

*Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.*

*De ce mesme lignage
Le Ciel pour tesmoignage
D'un nouueau siecle d'or,
Deux Minerues nouvelles
Non moins doctes que belles
Nous a fait naistre encor.*

*Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.*

*L'une est la Nauarroise,
L'autre la Ferraroise,
Ornement de leurs ans,
Qui entre les Princesses
Ressemblent deux Deesses,
Ou deux astres luisans.*

*Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.*

*Mainte Princeſſe encore
 Par les lettres decore
 Son ſexe, & ſon renom :
 Mais noſtre Marguerite
 Sur toute autre merite
 De Minerue le nom.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe & gloire.
 Telle vierge eſtoit digne,
 Pour ſa valeur inſigne,
 D'auoir ce ſecond Mars :
 Ce Prince tant adextre,
 Que Bellonne fit naiſtre
 Au milieu des ſoldars.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe & gloire.
 Sa virile ieuneſſe
 N'a ſuiu la molleſſe
 Des laſcifz courtiſans :
 Il n'a parmy les Dames,
 Les plaiſirs, & les flammes,
 Perdu ſes ieunes ans.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe & gloire.
 Mais il a, ſur la dure,
 Et ſoubz la couerture
 Des pauillons, appris
 Qu'en la poudreuſe plaine
 C'eſt auccques la peine
 Qu'on emporte le pris.
 Io, io, victoire,
 Io, triomphe & gloire.
 Deſſoubz ce grand Auguſte
 Il a pouſſé robuste
 Ses vertuꝝ en auant :
 Il a pris ſa doctrine
 Deſſoubz la diſcipline
 D'vn maiſtre bien ſçauant.*

Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Je ne sçay quelle audace
Se lit dessus sa face,
Avec vne douceur,
Qu'on y voit apparoiſtre
Qui fait assez cognoiſtre
La grandeur de son cueur.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Donnant bien cognoiſſance
Du lieu de sa naiſſance,
Noble entre les humains,
Qui a produit au monde,
Comme mere feconde,
Tant d'Empereurs Germains.

LA MUSIQUE.

Mars l'a nourry au milieu des allarmes
Pallas en elle a monſtré son ſçauoir :
Celuy qui veult gloire immortelle auoir
Doit aſſembler les lettres & les armes.

LE POETE.

De ces douces merueilles
Raurent les oreilles
Ces vierges : & alors
De ſa diſerte langue
Ceſte belle barangue
Mercure miſt dehors.
Son caducee embrasſent
Deux ſerpents, qui ſ'enlacent
Se ioignant par le bout :
Son chef porte deux ailes,

*Deux ses plantes isnelles,
Qui le portent par tout.*

MERCURE.

*Sans le vouloir celeste
Ceste vierge modeste
Ne demeroit ainsi :
Et ce Prince, comme elle,
Sans ordonnance telle
Ne demeroit aussi.
Pour dechasser Bellonne,
Et sa troppe felonne,
Bannie pour iamais,
Des Dieux la preuoyance
Gardoit ceste alliance,
Instrument de la paix :
Afin qu'avec l'Espagne
La France s'accompaigne,
Pour, d'un commun accord,
D'Europe, Asie, Afrique,
L'aduersaire publique
Repousser dans son fort.
Car si ces deux grands princes
Vnissent leurs prouinces
D'un accord mutuel,
Pour chasser vers le More,
Ou bien loing soubz l'Aurore,
Le Barbare cruel :
Quel Roy, quelle puissance
Soustiendra la vaillance
De deux Roys si fameux,
Soit qu'ilz marchent par terre,
Soit qu'ilz portent la guerre
Par les flotz escumeux ?
Ilz partiront le monde,
De la terre, & de l'onde,*

Estans seuls gouverneurs :
Et de serue contraincte
Mettront la Terre saincte
En ses premiers honneurs.
O heureuse iournee,
O paix bien fortunee,
Qui ioint deux si grands Roys,
Qui se peuuent promettre,
Vniꝝ, de pouuoir mettre
Le monde soubꝝ leurs loix!
Quel vers, ou quelle histoire
Peult égaler la gloire
De ceux là qui ont fait
Pour le bien d'Allemaigne,
France, Italie, Espaigne,
Vn accord si parfaict ?
Mais soit que France parle
D'Anne, d'Albon, ou Charle'
L'honneur de noꝝ Prelats,
Soit que l'Espaigne encore
Son Ruygomes honnore,
Son Alue, ou son Arras,
La gloire Aufrasienne
De nom & foy Chrestienne
Sur toutes reluira,
Tant qu'à l'entour du monde
Sa coche vagabonde
Neptune conduira :
Pour du miel de sa bouche,
Qui les oreilles touche,
Auoir parmy l'horreur,
Le feu, le sang, les armes,
Adoulcy des gendarmes
La cruelle fureur.
D'un sainct lien estreincte
A tout iamais soit saincte
A voꝝ filꝝ & nepueux,
Ceste paix honnoree,

*Des humains adoree
Par offrandes & vœux.*

LA MUSIQUE.

*Ils partiront vn iour la terre & l'onde,
Et fans enuie entre eux seront pareils :
Le ciel ne peult endurer deux Soleils,
Mais deux tels Rois peult bien souffrir le monde.*

LE POETE.

*Ainsi parla Mercure,
Puis d'une nuit obscure
Couuert s'éuanouit,
Ressemblant vn nuage,
Ou fantosme volage,
Qui parmy l'air s'enfuit.
Comme luy disparués
Voguent parmy les nués
Ces trois diuines sœurs,
Semant à mains declofes
D'une pluye de roses
Mille & mille douceurs.
Phœbus d'un heureux signe
Laiſſant voler vn cygne
Bon augure donna :
D'un long traict qui esclère
L'air se fend, & le Pere
A la gauche tonna.*

LA MUSIQUE.

*Pareille estoit la feste Olympienne
Quand Peleus à Thetys fut conioinct :*

*Mais la discorde icy ne seme point
L'occasion d'une guerre Troyenne.*

I. DV BELLAY.

*Comme d'un vase ayant estroicte bouche,
Lequel est d'eau remply iusques au bord,
L'eau goutte à goutte, & à grand' peine sort,
Et son passage elle mesme se bouche :*
*Ainsi chantant ceste Royale couche,
L'ayse qui faiçt de sortir son effort,
Pour en sortir ne se trouue assez fort,
Et d'un seul vers ma Muse à peine accouche.*
*Donques ceux-là qui ont plus de sçauoir
Que de plaisir, feront mieux leur deuoir
De celebrer cest heureux mariage :*
*Il me suffist, si l'effect au desir
Ne satisfaiçt, monstrier que le plaisir
Ne me permet d'en dire d'auantage.*





ENTREPRISE

DV

ROY-D'AVLPHIN

POVR LE TOVRNOY

SOVBZ LE NOM DES CHEVALIERS ADVANTEVREUX ¹³⁴.

A LA ROYNE ET AVX DAMES.

*Veux que les yeux en ce commun plaisir
Donnent si peu à l'esprit de loisir
D'entendre ailleurs, Princesse treschrestienne,
Nous craignons fort que cest escript retienne
Trop longuement vostre esprit & voz yeux,
Et que, pour plaire, il ne soit ennuieux.*

*L'occasion, qui ores se presente,
Parlant pour nous, de parler nous exempte :
Et quand pour nous elle ne parleroit,
Et que le lieu rien n'en tesmoigneroit,
Nostre equipage, armes, suyte, & deuisse,
Monstrent assez quelle est nostre entreprise.*

*Ce nonobstant comme nouueau-venuz,
Pour le deuoir, ou nous sommes tenuz,*

*Nous voulons bien vous donner cognoissance
De nostre estat, & de nostre naissance,
Par cest escript discourant brefuement
D'ou nous venons, & pourquoy, & comment.*

*Bien loing en mer, audela d'Hybernie,
Là ou Phebus sa course ayant finie
Oste la bride à ses fumans cheuaux,
Pour reposer de ses iournalz traueux,
Se trouue vne Isle en tous biens planteureuse,
Que les voisins nomment Aduanteureuse,
Pource que là, les plus cheualeureux
Sont appellez Amans aduantureux.*

*L'oyfueté, qui est mere des vices,
N'entretient là les hommes en delices,
Et n'y sont point, pour estre parfumez
Ny bien en poinct, les Amans estimez,
Pour bien baller, pour sospirs, ny pour larmes,
Ains seulement pour estre preux aux armes :
Car ce qui est ailleurs voluptueux
Sert là d'obiet pour estre vertueux.*

*Aussi di&on, qu'un Cheualier de Thrace
Fut le premier autheur de nostre race,
Lequel fut filz de Venus & de Mars :
Ce Cheualier, avec quelques soldars,
Appres vn long & fascheux nauigage,
Se saulua là du danger du naufrage :
Et y trouuant le seiour à propos,
Se resolut donner quelque repos
A ses traueux, sans plus courir fortune
Si longuement par les champs de Neptune.*

*Là il bastit vne grande cité,
Et le pais, deuant inhabité,
Feit par police equitable & ciuile
En peu de temps populeux & fertile.*

*Mais preuoiant que tel gouuernement
Ne se pourroit conseruer longuement,
Si ceste troppe ainsi habituee
De pere en filz n'estoit perpetuee,*

*Il ordonna que tous les plus gaillards
Iroient chercher femmes de toutes parts,
Non point vsant de fraudes & rapines,
Dont Romulus vsa vers les Sabines,
Mais par vertu, par proësse, & valeur,
Par courtoisie, & noblesse de cœur,
Sauuant l'honneur des Dames & pucelles,
Gardant les bons, chastiant les rebelles,
Suyuant les Courtz des Princes & des Roys,
Et frequentant les ioustes & tournoys.*

*Par tel moyen se peupla nostre terre :
Dont puis apres vindrent en Angleterre
Ces Cheualiers tant cogneuz sur les rancz,
Qu'on nomme encor' les Cheualiers errans.*

*De là, comme eux, prindrent leur origine,
Comme venuz de Mars & de Cyprine,
Ces Palladins preux & cheualeureux,
Ainsi que nous, Amans aduantureux :
Dont la vertu auiourd'hui tant notoire
Du nom François eternise la gloire.*

*Au lieu qu'ainsi nous vous auons descrit,
Princesse illustre, & de royal esprit,
N'a gueres vint la Deesse emplumee,
Que les humains appellent Renommee :
(Et en quel lieu de ce grand vniuers,
Soit là ou sont les eternalz hyuers,
Soit soubz Atlas, ou soit deffoubz l'Aurore,
Soit ou Phebus se va coucher encore,
N'a penetré de France le renom,
Et de Henry, le plus grand de son nom?)*

*Ceste Deesse, avecques sa buccine
Ayant donné du silence le signe,
Sur le sommet d'une tour se planta,
Et ces beaux vers à haulte voix chanta,
A son de trompe, emplissant de merueilles
Des escoutans les cœurs, & les oreilles.*

*« Je fais sçauoir que les deux plus grands Roys
« Qui furent onq' en armes, & en loix,*

« Ayant mis fin à la cruelle guerre,
 « Qui a regné si longuement sur terre,
 « Ont fait du ciel descendre pour iamais
 « La desirée & bienheureuse Paix.
 « Que ceste Paix inuiolable & sainte
 « D'un double nœu d'alliance est estrainde,
 « Nœu qui assemble au sang Valloy sien
 « Le sang d'Espagne, & le Sauoy sien.
 « Que le grand Roy, qui Treschrestien s'appelle,
 « Pour celebrer ceste paix immortelle,
 « Dedans Paris, la plus grande cité
 « Qui onques fut dans le monde habitée,
 « N'a guere' a fait publier vne feste,
 « Là où chascun de toutes parts s'appreste
 « Pour le Tournoy, ou se doiuent trouver
 « Ceux qui voudront leur valeur esprouer,
 « Et tesmoigner par effect que les armes
 « Seruent trop plus en amours, que les larmes.
 « En ce Tournoy seront quatre tenans
 « Qui ouvriront le paz à tous venans,
 « Dont l'un est Roy, les autres trois grands Princes,
 « Les plus vaillans de toutes leurs Prouinces. »

Incontinent que du peuple espandu
 De toutes parts ce bruit fut entendu,
 Tous ceux que plus la bouillante ieunesse
 Aiguillonnoit aux actes de proesse,
 D'armes, cheuaux, & tout autre appareil
 Font leurs apprestz : ceux qui pour le conseil
 Estoient meilleurs, ou dispensez de l'aage
 De n'entreprendre vn si loingtain voyage,
 Dessus le port le nauire apprestoient,
 Et à voguer la ieunesse exhortoient.

Les mariniers de fleurs ornent la poupe,
 Et à partir encouragent la troupe :
 Vn bruit se leue, & de diuerses voix
 Frappe le ciel : on coupe à ceste fois
 Le cable, & l'anchre en la proué on retire,
 Lors vn bon vent empoupe le nauire.

*Les mathelotz sur l'un & l'autre banc
D'un ordre egal voguent de ranc en ranc :
Blanche d'escume est la mer azuree,
Et la nef fuit d'une course asseuree.*

*Lors de Venus le feu luisant & beau
Sur nostre mast allume son flambeau,
Pour nous guider : & le pere Neptune
Chassant bien loing la tempeste importune,
Hault sur son char, que les courbez Daulphins
Alloient trainant dessus les flotz marins,
Tenant en main son Trident venerable
A nostre cours se monstre fauorable.*

*Delaisant donq' les Orcades à part,
Qui soubz le pol' sont bien loing à l'escart,
Deuers Thulé, du monde la derniere,
A gauche ayant l'estoille mariniere,
Et l'Iberie à droi&e regardant,
D'un si bon vent, & d'un cœur si ardent
Singlasmes tant, costoyant d'Hybernie
L'endroit qu'on nomme auiourdhuy Mommonie,
Que l'Angleterre apparut à noz yeux :
Puis esloignant ce bras non spaci&ux,
Qui s'eslargit d'une emboucheure grande
Entre Angleterre, & la coste d'Irlande,
Loing vers le Nort laiffames l'Escossois,
Ou maintenant fleurit le lys François :
Et costoyant ceste part d'Angleterre,
Ou Cornouaille en pointe se reserre,
Vinsmes surgir en Bretagne, & adonc
Estant au bout d'un voyage si long,
Sans craindre plus ny les ventz, ny l'orage,
Chascun, ioyeux, saulte au front du riuage.*

*Là nous estant refreschis quelques iours,
Puis rembarquez sur le Loyre au long cours,
Qui trauerfant mainte prouince heureuse
Roule en la mer son onde sablonneuse,
Veismes d'Aniou les beaux prez florissans,
Et les costaux de pampre verdissans,*

*Laiſſant à part les campagnes du Meine,
Et coſtoyant les beaux champs de Tourraine,
Entre les portz & d'Amboiſe & de Bloys,
Tant renommez pour le berceau des Roys.*

*Là mainte Nymphe à fleur d'eau vagabonde
Au bruit des flotz miſt ſon chef hors de l'onde,
S'eſbaiffant aſſez de voir nager
Deſſus ſon fleuve vn nauire eſtranger.
L'une deſſoubz, ou l'onde eſtoit moins forte,
Le ſoulageant, ſur ſon doz le ſupporte :
L'autre le va par les flancz coſtoyant,
Et l'autre encor' va deuant balloyant
Les bancz de ſable, ou haſtant ſa carriere,
Auec' la main le pouſſe par derriere.
Finablement par ces Nymphes guidez
Sommes au port d'Orléans abordez.*

*Deſſus ce port, d'une fureur mal ſaine,
Le nourriſſon du bon pere Silene
La belle Nymphe Aurelie trouua,
Et amoureux par force l'enleua.*

*Fille du Loyre eſtoit ceſte Aurelie,
Qui ſe iouant ſur l'arene polie,
Ou chaſque iour venir elle ſouloit,
Pour trier l'or que ſon pere roulloit,
Fut de Bacchus par malheur apperceuë,
Et luy épris, auſſi toſt qu'il l'eut veuë.*

*Elle ſoudain d'un pié leger ſ'enfuit,
Et luy ſoudain d'un plus leger la ſuit,
D'elle la peur rend les plantes iſnelles,
A luy l'Amour aux talons met des ailes :
Mais qui pourroit, tant ſceuſt bien ſ'eſprouer,
D'un Amoureux & d'un Dieu ſe ſauluer ?*

*Du hault d'un roc la Nymphe violee
Pour ſe noyer ia ſ'eſtoit eſbranlee,
Lors que le Dieu de bon heur y ſuruint,
Qui & ſa vie & ſa courſe retint.
Nymphe (diſt-il) chere Nymphe, que i'ayme
Plus que mes yeux, que mon cueur, ny moymeſme,*

*Arreste toy, & ne te lance à bas,
Car d'un mortel la proye tu n'es pas,
Ains de celuy, à qui des Dieux le pere
Ne desdaigna iadis seruir de mere.
Je suis Bacchus, des Indes le vainqueur,
Qui ay trouué ceste douce liqueur,
Douce liqueur, le plaisir de la vie,
Qui au nectar porte bien peu d'enuie.*

*Pour ton amour icy ie planteray
Ma belle vigne, & croistre i'y feray
Le meilleur vin que beut iamais la France,
Laquelle aura tousiours en reuerence
Toy, & ton nom, dont sera desormais
Dit Orléans ce lieu pour tout iamais :
Ainsi Bacchus flattoit son Aurelie,
Et peu à peu sa tristesse elle oublie.*

*Mais reprenant nostre premier propos,
Ayant pris là quelque peu de repos,
Sur le riuage vn chascun se retire :
Puis sur le doz chargeant nostre nauire,
Sans plus nager par les champs ondoyans,
Auons passé les fillons blondoyans
De la grand' Beauffe, & la plaine Françoisse :
Comme iadis la ieunesse Gregeoise,
Ces Demy-dieux, compaignons de Iason,
Allant bien loing conquerir la toison,
Seruoient de mer à leur mere affoiblie
Par les sablons de la cuiete Libye.*

*Or sommes nous par le vouloir diuin
Dedans Paris arriuez à la fin :
Ou contemplant la maiesté Royale
Du Roy, & vous, son espouse loyalle,
Nous nous tenons trop bien recompensez
Du long chemin, & des traueux passez.*

*Vingt Cheualiers nous sommes d'une bande,
Qui supplions vostre maiesté grande
De trouuer bon, que soubz vostre faueur
Nous efforçons de gaigner quelque honneur*

*En ce Tournoy, ou la braue ieunesse
Plus que iamais, doit monstrier sa proësse.*

*Ceste faueur que nous cherchons icy
Auoir de vous, & de celles aussi,
Que nous voyons autour de vous assises,
C'est qu'il vous plaise accepter les deuises
Que nous venons icy vous presenter,
Et que puissions pour vostres nous vanter.*

*Nostre deuise est assez euidente,
C'est vne lance, & vne torche ardente :
Mars est la lance, Amour est le flambeau,
Qui enlacez sont d'vn double chappeau,
L'vn de laurier, que la Viçtoire donne,
L'autre de myrt, dont Venus se couronne :
Deuise propre à ceulx qui sont venus,
Ainsi que nous, de Mars & de Venus :
Et qui suyuant la loy de nostre terre,
Veulent l'amour par les armes conquerre.*

FLAMMA FERROQVE.

ENTREPRISE

DE

MONSIEVR DE LORRAINE.

AVX DAMES.

*Ayant appris que des armes l'honneur
D'vn ieune Prince est le plus grand bonheur,
Et que celuy qui tel heur veult acquerre
En guerre, doit le chercher à la guerre,*

*En paix, aux Courts des Princes & des Roys,
Là ou se font les ioustes & tournois :
Iusques icy suyuant le faiçt des armes
I'ay frequenté les assaults & allarmes,
Et trauerfé par perilz & dangers,
Fleues & mers, & peuples estrangers,
Auecques moy conduisant vne troppe
De cheualiers, des plus preux de l'Europe.*

*Par leur moyen, hardy, i'ay surmonté
Maint braue Prince, & maint peuple indomté,
Maint monstre horrible, & mainte fiere beste,
Iusqu'aux Indoïs estendant ma conqueste,
Dont vous font foy ces Elephans chargez
De maintz harnois en trophée arrangez.*

*Là, par la voix de ceste vagabonde,
Qui va chantant les nouvelles du monde,
Ayant ouy que le Treschrestien Roy
N'a guere' a faiçt publier vn Tournoy,
Pour celebrer ceste heureuse alliance
Qui met en paix & l'Espaigne & la France,
Pour le desir que i'ay de me trouuer
En tous les lieux, ou se peult esprouuer
Vn Cheualier, dont l'ardente ieunesse
Ne hait rien tant que l'oysiue paresse,
I'ay entrepris (& comme moy aussi
L'ont entrepris ces Cheualiers icy)
De m'esprouuer en ces paisibles armes,
Comme i'ay faiçt aux dangereux allarmes :
Espérant bien deffoubz vostre faueur
D'en rapporter quelque pris, & honneur,
Et tesmoigner qu'au faiçt de la victoire
Rien ne sert tant que l'amour, & la gloire.*

INSCRIPTIONS.

LE ROY TRESCHRESTIEN.

I

*C'est maintenant que la gloire immortelle,
Qui ne lui soit qu'en forme de CROISSANT,
Va sur toute autre au ciel apparoissant
En son plein rond, pour toujours estre telle.*

II

*Comme Alexandre obscurcit la memoire
Du pere sien par ses faictz glorieux,
Ce Roy qui est de foy victorieux,
De tous les siens surpassera la gloire.*

III

*Tresbon, tresgrand Iuppiter on appelle,
Tresbon, tresgrand nostre Prince apparoist :*

*Par ses hauls faictz sa grandeur se cognoist,
Et sa bonté par ceste paix nouvelle.*

LA ROYNE TRESCHREST.

I

*Elle est en tout vne Iuno seconde,
D'honneur, de port, de geste & grauité :
Sinon qu'elle a moins de feuerité,
Et qu'elle est plus heureusement seconde.*

II

*De voir florir la race Florentine
Des Medicis, c'est leur commun bonheur,
Mais de tenir le premier ranc d'honneur,
Cela sans plus est propre à Catherine.*

III

*Le Roy, la France, & cest heureux lignage
Qu'elle a produict, de sa felicité,
De sa vertu, de sa fecondité,
A tout iamais porteront tesmoignage.*

LE ROY CATHOLIQUE.

I

*Son heur l'a faiçt à tel honneur atteindre,
Qu'autre plus grand il ne peut esperer,
Et sa vertu l'a sçeu tant afferer,
Que la fortune il ne sçauroit plus creindre.*

II

*Par sa vertu & fortune prospere
Il fut Auguste & de faiçt & de nom,
Mais ce qui plus augmente son renom,
C'est d'vn tel filz auoir esté le pere.*

III

*Il a chez soy le paternel exemple,
Mais son bon-heur plus qu'ovltre passera,
Et sa vertu à ses enfans sera
De l'imiter vn argument plus ample.*

LA ROYNE CATHOLIQUE.

I

*Par elle en paix sont la France & l'Espaigne,
Par elle vnis sont les deux plus grands Roys*

*Du sang d'Austriche, & du sang de Valloys,
Fille de l'un, & de l'autre compaigne.*

II

*D'un plus hault vol, d'aile mieux emplumee,
Ne la pouuoit raur ce petit Dieu,
Et ne pouuoit encor' en plus hault lieu,
Ny en plus seur sa flamme estre allumee.*

III

*Vn moindre espoux ne meritoit la mere,
La fille aussi, qui monstre qu'un bon fruit
Est volontiers d'un bon arbre produit,
Vn moindre Roy ne deuoit faire pere.*

LE ROY-DAVLPHIN.

I

*Vne cité arreſta la victoire
Du grand vainqueur des Perfes & Gregeois,
Mais de ce ieune Alexandre François
Vn monde ſeul ne bornera la gloire.*

II

*Comme le nom il a de ſon grand pere,
De ſon eſprit heritier il fera,*

*Et à son pere en vertu semblera,
Comme de face il ressemble à sa mere.*

III

*Il est en l'aage, ou la ieunesse guide
L'homme au chemin de vice ou de vertu :
Mais delaiſſant le grand chemin battu,
Il choifira celuy que prit Alcide.*

LA ROYNE-DAVLPHINE.

I

*Toy qui as veu l'excellence de celle
Qui rend le ciel sur l'Escosse enuieux,
Dy hardiment, contentez vous mes yeux,
Vous ne verrez iamais chose plus belle.*

II

*Celle, qui est de ceste Isle Princeſſe,
Qu'au temps paſſé lon nommoit Caledon,
Si en ſa main elle auoit vn brandon,
On la prendroit pour Venus la Deeſſe.*

III

*Par vne chaiſne à ſa langue attachee
Hercule à foy les peuples attiroit :*

*Mais ceste cy tire ceux qu'elle void
Par vne chaisne en ses beaux yeux cachee.*

MONSIEVR DE SAVOYE.

I

*Pour son renom rendre cler, & infigne,
Il n'eust sceu mieux sa valeur esprouer,
Et si n'eust peu, au ciel mesme, trouuer
De sa vertu recompense plus digne.*

II

*Mars l'a nourry au milieu des allarmes,
Pallas en elle a monstré son sçauoir.
Celuy qui veult gloire immortelle auoir,
Doit assembler les lettres & les armes.*

III

*Ainsi apres vne cruelle guerre,
Le sage Grec par les flotz estrangers,
Ayant Pallas pour guide en ses dangers,
Recouure en fin sa paternelle terre.*

MADAME DE SAVOYE.

I

*L'honneur luy sert de Gorgonne effroyable
Contre le vice : & la sagesse encor'
Garde en son cœur vn precieux thresor
D'humilité, & douceur incroyable.*

II

*Le Prince n'a, tant soit grand son merite,
De s'esjouir peu de cause & raison,
Qui, retourné, trouue dans sa maison
Vne si rare & belle Marguerite.*


III

*Celle de qui ce feu, qui tout enflamme,
N'auoit onq' sçeu eschauffer la froideur,
Sent maintenant vne nouvelle ardeur,
Et ne desdeigne vne si belle flamme.*

MONSIEVR DE LORRAINE.

I

*Bien meritoit estre choisy pour gendre
D'vn Treschrestien, & tresuiçtorieux,*



*Celuy de qui les Martiaux ayeux
Le nom Chrestien sceurent si bien defendre.*

II

*On le prendroit, à voir ce beau visage,
Pour Adonis, ou Narcisse aux beaux yeux,
Si soubz ce front tant humble & gracieux
D'un preux Achille il n'auoit le courage.*

III

*Rien n'est plus beau que l'Aube rougissante,
Qu'un iour serain, qu'un plaisant renouveau,
Qu'un arbre en fleur, ny rien encor plus beau,
Qu'en un beau corps vne vertu croissante.*

MADAME DE LORRAINE.

I

*Dedans ses yeux la douceur paternelle,
En son esprit diuinement instruit
L'esprit diuin de sa tante reluit,
Et sur son front la grace maternelle.*

II

*Celle qui mist entre Europe & Asie
Si grand discord, par sa seule beauté,
Cede à la chaste & ferme loyauté,
Qui ioinct la France avecques l'Austrasie.*

III

*Telle qu'estoit la nouvelle Cyprine
Venant à bord dans sa conque de mer,
Telle se doit la Lorraine estimer,
Tant sa ieunesse a la grace diuine.*

MADAME DE LORRAINE LA DOVAIRIERE.

I

*L'antique honneur des plus braues guerrieres
Cede au renom de celle qui a faiçt
Iurer ensemble vn accord si parfaict
Les nations du monde les plus fieres.*

II

*Pour assembler d'un lyen non vulgaire
Vn Treschrestien, & Catholique Roy,
Vne Chrestienne & de nom, & de foy,
Seule pouuoit tel ourage parfaire.*

III

*Pour dechasser la fureur Thracienne,
La Paix du ciel en terre descendit,
Et à noz yeux visible se rendit
En la benigne & sage Austrasienne.*

MESS. CARD. DE LORRAINE

ET

DVC DE GWISE.

I

*Mercurc à l'vn a donné sa faconde,
En l'autre, Mars me semble que ie voy :
Le Roy qui a deux telz freres pour foy,
Se peult nommer le plus grand Roy du monde.*

II

*Ce qu'en Achille a si bien peind Homere,
Ce qu'en Vlyffe il a si bien protraid,
Non fabuleux, mais d'espreuue & d'effect,
Nous le voyons en l'vn & l'autre frere.*

III

*Le pouuoir qu'ont les deux freres d'Heleine,
Quand, pour garder vne nef d'abyfmer,
Leur feu iumeau apparoiſt sur la mer,
Sur terre l'ont les freres de Lorraine.*

SVR LA PAIX

ET

SVR LES MARIAGES.

I

*Ces deux grands Roys, non moins vaillans que iustes,
Qui seuls ont peu la guerre defarmer,
Et de Ianus au temple l'enfermer,
Meritent bien d'estre nommez Augustes.*

II

*De leurs hauls faiçz la memoire esleuee
Pour quelque temps en marbre durera,
Mais leur bonté à tout iamais fera
Dedans les cœurs des hommes engrauee.*

III

*Entre les Roys pour grand vertu lon nomme
L'heur de pouuoir son ennemy domter :
Mais de pouuoir soymesme surmonter,
Cela trop plus tient de Dieu, que de l'homme.*

IIII

*Ilz partiront vn iour la terre & l'onde,
Et sans enuie entre eux seront pareilz :*

*Le ciel ne peut endurer deux Soleils,
Mais deux telz Rois peut bien souffrir le monde.*

V

*Rien n'est plus fier que l'ordre d'une armee,
Qui pour combattre a les armes es mains :
Mais rien plus beau n'est entre les humains,
Qu'entre deux Roys vne paix confirmee.*

VI

*Du verd laurier superbe est la couronne,
Moins d'apparence a le pasle oliuier :
Mais plus amer est le fruiçt du laurier,
Plus doux le fruiçt que l'oliuier nous donne.*

VII

*Si la richesse est en paix asseuree,
Et si en guerre elle est proye aux soldars,
Ceux qui du monde ont chassé le Dieu Mars,
Rendent au monde vne saison doree.*

VIII

*Soit guerre ou paix au reste de la terre,
Puis que lon void ces deux grands Roys d'accord,
Des autres Roys le Martial effort
Ne se doit point proprement nommer guerre,*

IX

*Vn plus heureux, & plus digne Hymenee
Ne nous pouuoit ces nopces apprestes :*

*Et ne pouuoit la paix mieux arrester
Du cruel Mars la fureur effrenee.*

X

*Par les flambeaux des trois Sœurs infernales
Les cœurs estoient de fureur allumez :
Ores les cœurs sont d'amour enflammez
Par les flambeaux des trois Graces royales.*

XI

*Pareille estoit la feste Olympienne,
Quand Peleus à Thetys fut conioinct :
Mais la discorde icy ne seme point
L'occasion d'une guerre Troyenne.*

AV ROY.

*Les Dieux voulant vostre France asseurer,
De tous costez (SYRE) l'ont entournee
De l'Ocean, du Rhin, du Pyrenee,
Et l'ont voulu des Alpes emmurer.
Mais la voulant encor' mieux remparer
Par le moyen d'un heureux Hymenee,
A vostre filz l'Escoffe ilz ont donnee,
Luy commandant d'auantage esperer.
Bien tost apres, pour plus seure la rendre,
Un Duc Lorrain ilz vous donnent pour gendre,
Nouveau rempar du costé d'Allemaigne :
Par tel moyen la France vous semont
A la borner du costé du Piémont,
Et l'asseurer du costé de l'Espaigne.*

A LA ROYNE D'AVLPHINE¹³⁵.

*Pour nous montrer, ainsi qu'en vn miroir,
 Tout ce qui est de grand & d'admirable,
 De precieux, de beau, de desirable,
 Le ciel vous fait en ce monde apparoir :*
*Nature aussi nous voulant faire voir
 Tout ce qui est de plaisant & d'aymable,
 Sur vostre face, ainsi qu'en vne table,
 Monstra son art, & son plus grand sçauoir.*
*En vostre esprit le ciel s'est surmonté,
 Nature & l'art ont en vostre beauté
 Mis tout le beau dont la beauté s'assemble :*
*Et les neuf Sœurs m'ont fait poëte aussi,
 Pour imiter, en vous louant ainsi,
 Le ciel, nature, & l'artifice ensemble.*

AV ROY.

*De tous mestiers, fors celuy de la Muse,
 On peult tirer bien & commodité,
 Si on les traite avec' dextérité,
 Et à l'honneur du tout on ne s'amuse.*
*Cest art sans plus son artisan abuse
 D'un vain espoir, sans autre vtilité :*
*Qui fait souuent que quelque astre irrité,
 Ou quelque Dieu, & non l'art i'en accuse.*
*Mais vous, de qui le souuerain pouuoir
 Peult d'un clin d'œil aux poëtes pouruoir,
 Et destourner leurs malheurs & defastres,
 Puis qu'un grand Roy seul peult suffire à tous,
 SYRE, chassez la poreté de nous,
 Vous ferez plus que les Dieux ny les Astres.*

L'IMPRIMEVR AV LECTEVV.

Amy lecteur, à fin que tu ne penfes que l'Autheur de ces petits poëmes ait eu fi peu de confideration que de les auoir publiez en vne faifon fi peu conuenable que cefte-cy, meflant parmy vne publique trifteffe des chofes d'allegrefle & de plaifir, ie t'ay bien voulu aduertir que la plus grand' part en eftoit imprimee deuant le malheur & defaifre qui te les eult faict, peult eftre, reiecter, comme eftans du tout hors de faifon, fi ie n'euffe faict ce petit aduertiffement. Tu prendras donques le tout en bonne part, & fans accufer l'autheur d'indifcretion, t'accommoderas en lifant ces efcrits, non au temps qu'ilz ont efté publiez, mais qu'ilz ont efté faicts: les mettant, fi bon te femble, au ranc de tant de preparatifs de triomphe & refiouiffance, qui pour cefte mefme occafion font demourez inutiles. ADIEV.





LE TVMBEAV

DV TRESCHRESTIEN

ROY HENRY II¹²⁶.

A L'VMBRE DE HENRY.

PAR MES VERS I'AY SEMÉ TES FAICTS PAR L'VNIVERS,
OR', HELAS! A TA MORT ME FAVLT DONNER DES VERS.

*Tel qu'estoit Hercules de force & de courage,
Des vertus de son pere, & de son heritage
Legitime heritier, Roy le meilleur des Rois,
Le Roy Henry porta le sceptre des François.
Jeune & seul il paruint (ce qu'à Iuppiter mesme'
Le destin n'oüroya) au Royal diadesme.
L'ennemy que François en sa force esprouua,
Ia sur l'âge inclinant ce Prince le trouua.
En gestes il passa tous les Rois de sa race,
Et fut à peine Roy dix ou douze ans d'espace.
Il se borna plus loing, il rompit le pouuoir
De l'heureux aduersaire, & trompa son sçauoir.*

Et comme d'Annibal l'inuincible victoire
Au vangeur Scipion ceda iadis sa gloire,
Ainsi l'heur de Henry de Charles renuersa
L'heur, & fit que deslors PLUS OVLTRE il ne passa.
Plus heureusement donq la fortune ayant prise,
Et d'un meilleur conseil cachant son entreprise,
Sur Bollongne venduë vn tel exploit il fit,
Qu'aussi tost qu'il l'eut veuë, aussi tost il la prit.
Vangeur, & proteâeur il garda maintes villes,
Maints estats, & maisons, de deuenir serviles.
L'Escoffe avec sa Royne aux Anglois il osta,
Et par nœu d'alliance aux François l'adiousta.
Comme le fier Germain a sa force esprouuee,
Aussi son aide at il ¹³⁷ à son besoing trouuee.
Que diray-ie de Sienne, & de Parme, & des forts
De Corse Geneuoise aux Ligustiques bords?
Que diray-ie de Rome, & du chef de l'Eglise,
Dont ce Roy Treschrestien la defense auoit prise?
Ainsi cherchant la paix par armes, ce bon Roy
Pour autruy fut vainqueur, & non vainqueur pour soy.
En guerre il esprouua l'vne & l'autre fortune,
Et luy fut la victoire & la perte commune.
Il a pris & repris mainte ville & maint fort,
Mesme Guine, & Calais à l'imprenable port.
En paix & guerre il fit mainte preuue notable,
Pourueu de bon conseil & de force indomtable.
Il reforma les mœurs, il fit loix, & edictz,
Fauorisa les arts, & les gentilz espritz.
Nul Prince l'egalla en puissance, & adresse,
Soit que l'arme en la main il monstraist sa proësse,
Soit qu'il branlast la picque, ou qu'en hault appareil
Il courust à la lice, il n'eut point son pareil.
De chiens, oyseaux, cheuaux, il auoit la prattique,
Aimoit l'art de la paulme, & l'art de la musique.
Prompt, endurant, actif, il se montroit aussi
Du dormir, & manger, auoir peu de soucy.
Son parler fut naïf, non poly d'artifice,
Mais sentant son grand Roy, qui fait autre exercice.

Son visage estoit doux, meslé de grauité,
 Tel qu'on peind Iuppiter, quand il n'est irrité.
 Propre en accoustremens, & tenant cour Royale
 D'une magnificence & splendeur liberale.
 Les estrangers chassez tellement il traittoit,
 Qu'un refuge commun la France leur estoit.
 Il sçauoit l'Espagnolle & langue Italienne,
 Et si n'ignoroit pas l'antique Ausonienne.
 Le vaillant capitaine il mettoit en auant,
 Et aux plus haults estats pouffoit l'homme sçauant.
 Constant en son propos, & par art inuincible,
 Il fut aux rapporteurs du tout inaccessible.
 Ceux qu'il auoit vn coup en sa grace receuz,
 Onques de sa faueur ne se veirent deceuz.
 Adioustez qu'il auoit si heureuse memoire,
 Que d'un chascun des siens le nom luy fut notoire.
 Il soulageoit son peuple, ayant tousiours le soing
 De ne le fouler point qu'à l'extreme besoing.
 Il mesloit l'equité avecques la iustice,
 Et sçauoit contenir chascun en son office.
 Sur tout il fut deuot, se monstrant en tout lieu
 Protecteur de l'Eglise & de l'honneur de Dieu :
 Comme bien cognoissant que les grands Princes tiennent
 Leur grandeur de Dieu seul, & par luy la maintiennent.
 Vne espouse loyale, & maints enfans il eut :
 Aimé des estrangers, aimé des siens il feut.
 Mesme' il auoit la guerre emprisonné de sorte,
 Que l'honneur à bon droit d'Auguste il en rapporte.
 Encore n'est-ce tout. Pour gendre il auoit pris
 Philippe, & n'eust trouué gendre de plus hault pris.
 Ayant auparauant, pour plus grand' assurance,
 Lié d'un mesme nœu la Lorraine, & la France.
 Quoy plus? Henry auoit tout son rond accompli^{tes},
 Et du nom de Henry le monde estoit remply.
 Non content toutefois de cest heur si extreme,
 Dont il pouuoit passer l'heur de Iuppiter mesme,
 Si d'un digne mary Marguerite n'estoit
 Espouse, qui vn Dieu pour espoux meritoit.

*Il veit doncq' ce que voir il auoit tant d'enuie,
 Les nopces de sa Seur, & la fin de sa vie.
 Il les vit, & mourut, & d'un mesme flambeau
 Veit luyre (ó fier destin!) la couche & le tumbeau.
 Dieu l'a voulu ainsi, & à telle allegresse
 Luy a pleu de mesler vne telle tristesse.*

*Au quarante & vn an de son âge il montoit,
 Et le trezieme alors de son regne il comptoit.
 Le Noble l'a pleuré, le Peuple, & la Iustice,
 Et celuy qui, deuot, fait aux Dieux sacrifice.
 Son Auguste iadis Rome ainsi lamentoit,
 Et cestuy moins qu'Auguste aymé des siens n'estoit.
 A bon droit il estoit non moins aymé qu'Auguste,
 Car onques Roy ne fut plus humain, ny plus iuste.
 Son corps fut enleué en royal appareil,
 Et pres de ses ayeux gist dedans le cercueil.*

*Successeur de sa gloire, & de son sceptre encore'
 Il a laissé François, qui Roy de France est ore',
 Ayant du pere sien le vertueux renom,
 Et de son pere-grand le presage & le nom.*

*Telle sa vie fut. Si sçauoir tu desires
 Sa mort, il fault qu'icy (ó passant) tu souspires.
 Se voyant auoir fait guerre dix ans entiers,
 Et auoir egallé les antiques guerriers,
 De son peuple affligé ayant ouy les larmes,
 Sans toutefois laisser l'exercice des armes,
 Honteux de s'exercer en vn ieu, s'il n'estoit
 Digne de sa vertu, & son Mars ne sentoit,
 Helas il fut occis de l'esclat d'une lance,
 Luy, qui en guerre estoit d'indomtable vaillance :
 Mais deuant que mourir, il auoit si bien fait,
 Qu'il auoit de son temps le siecle d'or refait.
 Tant aimé d'un chascun pendant qu'il fut en vie,
 Que les Dieux mesme' estoient pour luy porter enuie.
 Craignant tel accident, Iuppiter par la mort
 Le mit hors du danger de l'enuie & du sort.
 Ceste faueur te fut des bons Dieux oâroyee,
 Alexandre, & te fut (ó Cesar) deniee.*

*Ainsi vesquit Henry, Henry mourut ainsi.
 Priez pour luy, François, & larmoyez aussi.
 Hommes, femmes, enfans, vieux, & ieunes encore',
 Chacun de ce bon Roy les obseques honore.
 Imitateurs d'Appelle, & de Lyfippe, & vous
 Par qui Phidie encor' est viuant entre nous¹³⁹,
 Animez de Henry la viue protraiture,
 Et en bronze, & en marbre esleuez sa figure.
 D'or faites la plustost, puis que le siecle d'or
 En France le premier il a fait naistre encor'.
 Vous sur tous de Phebus la plus songneuse cure,
 Qui du laiçt de la France auez pris nourriture,
 Celebrez à l'enuy ce royal monument,
 Et vous soit ce subiect vn commun argument.
 Mais vous, Princes du sang, & toy, qui de ta France
 Es le seul ornement, & la seule esperance,
 Filz d'inuincible pere, inuincible François,
 Qui as au sceptre tien ioint le sceptre Escossois,
 Bastissez à Henry des Tombes Cariennes,
 Erigez à Henry des Pointes Phariennes¹⁴⁰ :
 Et comme au bon Titus les bons Peres Romains
 Donnerent ce furnom DELICES DES HVMAINS,
 Mettez sur son tumbeau en graeure profonde,
 CY GIST LE ROY HENRY, QVI FVT L'AMOUR DV MONDE.*

EPITAPHE DV MESME

PAR LEDICT DV BELLAY.

*Ayant cherché en vain tant de fois de mourir,
 Et vne belle mort en guerre s'acquerir,
 Ce pendant qu'il se ioüe, & Mars il importune,
 Et qu'il porte en courant sa mauuaise fortune,*

*Sanglant, & aueuglé, Henry (comme content)
 Pouffant ces mots dehors, ses froids membres estend :
 Rendons l'ame à la fin deffoubz ces feintes armes,
 Puis que nous n'auons peu la rendre aux vrais allarmes¹⁴¹.*

DV MESME.

*Henry auoit donné la Paix tant defiree,
 Et la Guerre s'estoit du monde retiree :
 Mars en fut courroucé, & trouua fort mauuais,
 Qu'vn si braue guerrier inclinast à la paix.
 Donques pour s'en vanger, ce pendant qu'à la lice
 Les armes il traittoit d'vn paisible exercice,
 De l'esclat d'vne lance il luy perça les yeux,
 Et conuertit son ieu en vn mal serieux.
 Roys, fiez vous en Mars, quand les armes il porte,
 Puis qu'estant defarmé il ioüe en ceste sorte.*

DV MESME ENCORES¹⁴².

*Le Roy sentant que la Mort
 Des-ia le tiroit au port
 Dont nul ne retourne arriere,
 Feit à Dieu ceste priere :
 Seigneur (dit-il) moy qui suis
 Malade & chargé d'ennuis,
 Je vay soubz la sepulture
 Payer le droit de nature :
 Et mon esprit va au lieu
 Des iustes & craingnans Dieu.*

*Moy (dy-ie) le Roy de France,
Qui fais icy demeurance,
Dormant dedans le cercueil
D'vn doux & plaisant sommeil :
Mon corps ie laisse à la terre,
Et m'enuole au ciel grand' erre.
Mais ie te supply, Seigneur,
Ie te supply pour l'honneur
De ta faueur eternelle,
Et ta pitié paternelle
Enuers tout le genre humain,
Que ta pitoyable main
Me tire au ciel, & me donne
Pour ceste fresle couronne,
Que ie quitte deormais,
Celle qui dure à iamais.*



LETTRE DV MESME AVTHEVR

AV SIEVR IEHAN MOREL,

Ambrunois,

SON PLUS FIDELE ET CHER AMY¹⁴³,

SVR LA MORT DV FEV ROY

ET LE DEPARTEMENT DE MADAME DE SAVOYE.

Monf. & frere, ne m'ayant, comme vous ſçavez, permis mon indispoſition de pouvoir faire la reuerence à Madame de Savoie, depuis la mort du feu Roy, que Dieu abſolue, i'ay penſé que pour reparer ceſte faulte, & pour me ramenteuoir touſiours en ſa bonne ſouuenance, ie ne luy pouuois faire preſent plus agreable que ce que ie vous enuoye pour luy preſenter, ſ'il vous plaïſt, de ma part. C'eſt le Tumbeau Latin & François du feu Roy ſon frere, baſty des ferremens de noſtre meſtier, ſinon de telle eſtoſſe & artifice, qu'il euſt bien peu eſtre d'vne meilleure main, pour le moins de telle reuerence, & deuotion, que pour ce regard il ne doit ceder ny à l'excellence du Mauſolée, ny à l'orgueil des Pyramides Egyptiennes. Ie l'euffe bien peu enrichir ſi i'euffe voulu (& l'œuure en eſtoit bien capable, comme vous pouuez penſer) de figures & inuentions poétiques d'auantage qu'il n'eſt, & qu'il ſemblera peult eſtre à quelques ad-

mirateurs de l'antique poësie, que ie le deuois faire : mais il m'a semblé que pour la dignité du subiet, & pour rendre l'œuure de plus grande maiesté, & durée, vn ourage Dorique, c'est à dire plein & solide, estoit beaucoup plus conuenable qu'un Corinthien, ou autre de moindre estoffe, mais plus elabouré d'artifice & inuention d'architecture. Or, tel qu'il est, si mad. Dame s'en contente, i'estimeray mon labour bien employé, ne m'estant, comme vous sçauiez mieux qu'homme du monde, iamais proposé autre but ny vtilité à mes estudes, que l'heur de pouuoir faire chose, qui luy feust agreable. I'auois (& peult estre non sans occasion) conceu quelque esperance de receuoir vn iour quelque bien & aduancement de la liberalité du feu Roy, plus par la faueur de mad. Dame, que pour aucun merite que ie sentisse en moy. Or Dieu a voulu que ie portasse ma part de ceste perte commune, m'ayant la fortune par le triste & inopiné accident de ceste douloureuse mort retranché tout à vn coup, comme à beaucoup d'autres, le fil de toutes mes esperances. Ce defastre avec le partement de mad. Dame, qui, à ce que i'entends, est pour s'en aller bien tost es pais de Monseigneur le Duc son mary, m'a tellement estonné & fait perdre le cœur, que ie suis deliberé de iamais plus ne retenter la fortune de la court, m'ayant, *nescio quo fato*, esté iusques icy tousiours si marastre & cruelle: mais, *abdere me in secessum aliquem*, avec ceste braue deuise, pour toute consolation, *Spes & Fortuna valete*. Et qui seroit si fol de se vouloir doreseuuant trauailler l'esprit, pour faire quelque chose de bon, & digne de la posterité ayant perdu la faueur d'un si bon Prince, & la presence d'une telle Princesse, qui depuis la mort de ce grand Roy François, pere & instaurateur des bonnes lettres, estoit demouree l'unique support & refuge de la vertu, & de ceux qui en font profession? Ie ne puis continuer plus longuement ce propos sans larmes, ie dy les plus vrayes larmes que ie pleuray iamais : & vous prie m'excuser, si ie me suis laissé transporter si auant à mes passions, qui

me font, comme ie m'asseure, communes avecques vous, & avec tous ceux qui font, comme nous, admirateurs de ceste bonne & vertueuse Princeſſe, & qui veritablement ſe reſſentent du regret que ſon abſence doit apporter à tous amateurs de la vertu. Quant à moy (*& hoc mihi apud amicum liceat*) encore que juſques icy i'aye enduré des indignitez de la fortune autant que pauvre Gentil-homme en pourroit endurer : ſi eſt-ce que pour perte de biens, d'amis, & de ſanté, & ſi quelque autre choſe nous eſt plus chere en ce monde, ie n'ay iamais eſprouvé ſi grand ennuy, que celuy que i'ay dernièrement receu de la mort du feu Roy, & du prochain departement de mad. Dame, qui eſtoit le ſeul appuy & colonne de toute mon eſperance. A tout le moins ſi ceste faſcheuſe & importune ſurdité, qui me contraint depuis vn mois de demeurer continuellement enfermé en vne chambre, euſt attendu quelque autre faiſon, & ne m'eufſt oſté ſi mal à propos le moyen de pouvoir faire la reuerence à mad. Dame, & luy baiſer les mains deuant ſon departement, i'aurois moins d'occafion de me plaindre de ma fortune : mais vous ferez, ſ'il vous plaift, ce deuoir pour moy : & ce pendant ne m'eſtant permis d'accompagner ſes autres Seruiteurs en ce voyage, ou partie d'iceluy, ie la fuiuray avecques prieres & vœus pour ſa bonne proſperité & ſanté : & avecques ceste humble affection, reuerence, & deuotion, que ie luy doy, accompagnée d'un perpetuel regret de ſon abſence. Ce qui me reſtera de conſolation, fera vne conſcience de bonne, pure, & ſyncere volonté enuers Dieu, & enuers les hommes, avecques ce contentement, ou ſ'il fault dire ainſi, ceste gloire, que ayant en la profeſſion où i'ay eſté pouſſé pluſtoſt par neceſſité, que par election, rencontré tant d'heur, que de plaire à mad. Dame, ie me puis vanter d'auoir eſté agreable à la plus ſage, vertueuſe, & humaine Princeſſe, qui ayt eſté de ſon temps. Et ſur ce, Monſ. & frere, pour ne vous ennuyer de plus longue lettre, encor' que ie m'asseure ce propos vous eſtre auſſi peu ennuyeux qu'autre pourroit eſtre, ie

feray fin, pour me recommander bien affectueusement à vostre bonne grace, & supplier le createur vous donner la sienne, avec heureuse & longue vie.

De Paris ce cinquiesme d'Octobre 1559.

LE TVMBEAV

DE

M. ANTOINE MINARD,

President¹⁴⁴.

*Celuy, qui ne cedoit à nul de nos ayeux
En iustice, en bonté, en cœur deuotieux,
Se retirant au soir, ce bon MINARD, qui pense
Estre assez assurez par sa seule innocence,
Sentit d'un plomb meurtrier le souldroyant effort,
Digne, hélas, qui mourust d'une plus douce mort.
Ce pendant qu'il expire, & que lon luy demande,
Qui peult auoir commis meschanceté si grande,
Certainement (dit-il) ie n'ay iamais pensé
Auoir quelque ennemy, & n'ay nul offensé.
Voix digne d'un tel homme! & plus digne que celle
De ce bon Empereur, que Titus on appelle.
O Dieux! si cestuy-cy pour son integrité
A receu tel loyer, sans l'auoir merité,
Que doiuent esperer les meschans, qui sans cesse
Portent dedans le cueur leur coulpe vengereffe?
Mais ô toy, du Senat n'a gueres l'ornement,
Or' son regret, son pleur, & son gemissement,
Si quelque sentiment aux trépasséz demeure,*

*Et si croire on ne doit que par la mort tout meure,
Accrois, heureux MINARD, l'heureux nombre de ceux,
Qui tiennent des esprits le sejour plus heureux.
Tu ne mourras pas tout, & ton nom qui ne tombe
Dans le fleuve d'oubly, n'ira point sous la tombe,
Mais croistra par ta mort, & d'un los se suiuant
Tu seras à toy mesme à iamais suruiuant.*





DISCOVRS AV ROY

contenant

VNE BREFVE ET SALVTAIRE INSTRVCTION

POVR BIEN ET HEVREVSEMENT REGNER

*Accommodée à ce qui est plus necessaire aux mœurs
de ce Temps.*

Escript premierement en vers Latins, & présenté au Roy François II, peu apres son Sacre, par Messire MICHEL DE L'HOSPITAL, lors Premier President des Comptes, & Conseiller du Roy en son priué Conseil, à present Chancelier de France :

ET DEPVIS MIS EN VERS FRANÇOIS

PAR I. DV BELLAY¹⁵⁶⁶.

A MONSEIGNEVR REVERENDISSIME ET ILLVSTRISSIME

PRINCE CHARLES CARDINAL DE LORRAINE,

Epigramme de Messire Michel de l'Hospital.

*Je t'offre icy, Prelat, vn present de mon coffre ;
Reçoy, Prince & Prelat, ce present que ie t'offre,
Le present est petit : mais tel, que le deuoir
D'un Prince, tant soit grand, exprimé s'y peult voir.
J'ay recueilly en bref de maint & maint passage
Ce qui mieulx à propos m'a semblé pour nostre âge,*

*Que de toy beaucoup mieulx nostre Prince apprendra,
Et du nom paternel digne fils se rendra.*

*Deuant le sainct Autel de la Mere pucelle
Le ieune Roy François est oingt d'huile immortelle :
Heureux en soit le Sacre, & plus vieil que Nestor
Viue le nouveau Roy, & que Thiton encor'.*

*Cependant qu'il apprenne à regir sa prouince,
Ayant tels gouuerneurs, que iamais Roy ny Prince
Les semblables n'ont eu : non pas mesmes Thetis
En choisit vn pareil, pour gouuerner son fils.
Apprenne l'art, sur tous difficile à comprendre,
Pour sçauoir ses subieçs gouuerner & defendre :
Laisse aux autres Seigneurs leurs terres & leurs droits,
Et soit ainsi qu'vn Dieu entre les autres Roys.
Les peuples estrangiers arbitre le choisissent,
Et par luy leurs debats, & leurs guerres finissent.
De vaillant n'ayme tant que de iuste le nom,
Ne vueille par le sang accroistre son renom.
Soit loyal, soit constant, ne soit contrainct de querre,
Ny la guerre en la paix, ny la paix en la guerre.
Et pourquoy voulons nous Chrestiens nous estimer,
Si ne voulons de Christ quelque marque exprimer?*

*Ne soit enuers les siens sa pieté moins grande,
Et d'amour paternel les gouuerne & defende :
Soit tardif à punir les forfaités mal prouuez,
Et seuerie enuers ceux, qui vrais seront trouuez.
Obserue estroitement les lois & ordonnances,
Et ne rescinde point les arrests & sentences :
Ne donne aux forfaitéurs grace, & impunité,
Et ne rompe des loix la saincte auctorité.*

*Soit qu'il faille pouruoir aux estats & offices,
Ou soit aux eueschez, & autres benefices,
Elise ceux qui mieux meritent tels honneurs,
Non les plus fauoris, ny les meilleurs coureurs :*

Mais comme au temps passé, face le nom escrire
 Du iuge, ou du prelat, qu'il luy a pleu d'elire.
 Qu'il escoute vn chascun, de quelque estat qu'il soit,
 Se conseille à loisir de ce que faire il doit :
 Ainsi n'accusera sa prudence peu caute,
 Se repentant trop tard, d'auoir fait quelque faute.
 Car quel roy n'est trompé, ou soit pour n'auoir sceu
 Comme les choses vont, soit pour estre deceu
 De tant de feincts amys, qui tous à ce but tendent,
 Et pour en tromper vn, tous ensemble se bandent ?
 Mais quelque iour viendra ce dernier iugement,
 Que Roy, ny magistrat, ny iuge aucunement
 Ne pourront decliner, où faudra que le Prince
 Rende par le menu compte de sa prouince :
 Car de soy seulement comptable il ne fera,
 Ains la raison encor' on luy demandera
 Du prelat vicieux, du iuge corrompable :
 Et sera le chetif du fait d'autrui coupable,
 Mais plustost de son fait, pour n'auoir bien pensé,
 Quel homme à quel honneur il auoit auancé,
 Si l'officier estoit digne de son office,
 Et le beneficier digne du benefice.
 Car bien que cestuy-là ayt appris tous les droits
 Dont vsent auourd'hui les Papes & les Rois,
 De son estat pourtant digne ie ne l'estime,
 S'il n'est homme de bien, sans cautele & sans crime,
 Et s'il ne fauorise aux pauures aussi bien,
 Qu'à ceux qui ont le bruit d'auoir beaucoup de bien.
 Non plus que cestuy-la cestuy-ci ie ne prise,
 Si aumosnier il n'est des tresors de l'Eglise.
 Dequoy sert la grandeur, dequoy le vain sçauoir,
 Si l'vn fait aussi peu, que l'autre son deuoir ?
 Si le iuge est venal, & venal le baptesme,
 Venale l'onction, & le sepulchre mesme ?
 De tel ministre donc le Prince ne prendra
 Argent, & le ministre aussi ne se vendra.
 Il ne conuertira en chose fole & vaine
 Ny le tresor public, ny son propre domaine.

Il ne le donnera à l'impudent flateur,
 Ny au plaisant bouffon, mais comme vn bon tuteur
 Qui sçait que quelque iour il luy fault compte rendre,
 Despendra son auoir, comme il fault le despendre :
 Retrenchant tous moyens de superfluité,
 Et reduisant les mœurs à la simplicité,
 Dont lon souloit vser aux habits, & viandes,
 Du temps qu'on ne tenoit les tables si friandes.
 Ce faisant il pourra son peuple soullager,
 Qu'il a esté contrainct de fouller, & charger,
 Pour aux guerres frayer : car de peu suffisance
 A volontiers celuy, qui fait peu de despense.
 Ce pendant toutefois soigneux il prendra garde,
 Que le rat palatin, & la tigne rongearde
 Ne mine son tresor, peste & contagion,
 Qui regne de tout temps en ceste region,
 Et du denier public se paist en telle sorte,
 Que le tiers, ou le quart, à peine s'en rapporte.
 Trop d'vne croche main touchent l'argent du Roy :
 Le nombre est effrené : d'vne seuere Loy
 Il conuient le restreindre, & brider la licence
 Qu'ont prise les larrons sur les deniers de France.
 Pour y donner bon ordre, & que tels forfaitteurs
 Ne puissent desormais trouuer des protecteurs
 En leur meschanceté, ce que i'admonnestes ores,
 Il fault que ie le die, & le redie encores :
 Se gardent de donner aux donneurs quelque acces
 Ceux qui seront commis à faire tels proces.
 Rien n'est si bien fermé, rien si sainct, rien si ferme,
 Que la force de l'or ne le force, & defferme :
 Et n'est moindre larron, que le larron, celuy
 Qui retient quelque part du larrecin pour luy.
 Tu prens enuers le Roy du larron la defense,
 Lequel t'a corrompu : & apres la sentence
 Le remets en son lieu, ainsi qu'au parauant :
 Que fais-tu? tu le fais larron, comme deuant.
 Encor' fais-tu bien pis, d'autant qu'oultre la grace,
 Recompense au larron tu es d'aduis qu'on face.

*Pay honte d'en plus dire. Il fault donc regarder,
Qu'à la foy de plusieurs on ne baille à garder
La finance du Roy : car elle est fort glueuse,
Et la garde sur tout en est fort dangereuse.
Ceux qui de telle garde ont la charge, & le soing,
D'estre eux-mesmes gardeꝝ ont le plus de besoing.*

*Le Prince toutefois pour croistre sa finance,
Ne confisquera point le bien de l'innocence,
Et à son fauorit ne le donnera point,
Deuant que le proces soit parfaict de tout point.
La faueur bien souuent & l'auarice opprime
Aussi bien l'innocent, que le chargé de crime,
Et le fait condamner, non pour autre raison,
Que pour auoir basty quelque belle maison.
Le Roy donc qui sera de bonne conscience,
Ne donne aux rapporteurs & bouffons audience,
Ne laisse condamner le iuste, & pour prouué
Ne tienne ce qui est faulusement controuué.
C'est vne chose indigne oster au miserable
Et sa vie & ses biens : mais plus vituperable
Est de le ruiner sous vmbre d'equité,
Par tesmoings supposeꝝ contre la verité,
Et iuges apposteꝝ : l'inique & mauuais iuge
Trop volontiers condamne, & pour coupable iuge
Cestuy-la qu'il pense estre en la haine du Roy,
Ou de ceux que le Roy tient le plus pres de foy.*

*Qui fait que d'autant plus peche le Roy qui donne
L'oreille au rapporteur, de quelconque personne
Que ce soit, & sur tout quand entendre on luy fait
Que c'est quelque execrable & horrible forfait,
Comme de maiesté ou diuine ou humaine,
Car le iuge tend là son esprit & sa peine.
La calomnie sert de preuue, & l'innocent
Deuant que d'estre ouy, ia condamné se sent,
Par l'enuie du temps, ou par l'horreur du crime,
Qui la fureur du Prince iniustement anime.
Et ne luy seruira pour se iustifier,
Monstrer la calomnie, & de verifier*

*Que lon l'accuse à tort, l'opinion conceuë
 Demeure pour iamais, depuis qu'elle est receuë.
 Et ne vouldra le Roy son iugement changer,
 De peur d'estre estimé trop credule & leger,
 Mais defendra sa faulte, & pour toute defense
 Constant s'arrestera en sa premiere offense.
 Il failloit s'enquerir de la condition
 De celuy qui a fait telle accusation,
 S'il y a interest, s'il est poussé d'enuie,
 Quel homme est l'accusé, quelle a esté sa vie :
 Car qui homme de bien auoit tousiours esté,
 N'aura volontiers fait telle meschanceté.*

*Si la suspicion toutefois estoit grande,
 Luy-mesme par sa bouche il fault qu'il se defende,
 Present son delateur, lequel s'estonnera,
 S'il est faux, & confus alors se trouuera,
 Et meschant recevra par la iuste sentence
 D'un Roy si droiturier, sa digne recompense.
 Les Delateurs pourtant (me respondra quelqu'un)
 Sont vtils aux Rois, de peur que mal aucun
 Ne demeure impuny, par faulte de l'entendre,
 Et à fin que le Roy puisse par eux apprendre
 Qui est bon ou mauuais, tant loing soit il absent.
 Le l'aduoué, pourueu que par là l'innocent
 Ne soit calomnié, & que la calomnie
 N'espere point aussi demeurer impunie.
 Ta main (Charles) ta main deux fois m'a garanty
 Du Lyon affamé, qui m'auoit englouty,
 Si tu n'eusses esté. Je n'auray plus de crainte,
 Ayant tel protecteur, de sentir telle attainte.*

*Que peusse-ie exprimer, comme par vn tableau
 Apelle se vengea, par vn vers aussi beau,
 Combien ce monstre enorme est dommageable aux Princes,
 Et quelle peste c'est pour eux, & leurs prouinces :
 Je ferois voir à l'œil de quel commencement,
 La Calomnie vient, & son accroissement,
 Quelle fuyte elle traine, & peindrois par mes vers
 L'Auarice, & l'Enuie au regard de trauers :*

*Je peindrois sa malice, & comment la meschante
 D'un langage pipeur les oreilles enchante.
 Puis ie peindrois vn Roy tout stupide, & songeard,
 Avec oreilles d'afne, & mal plaisant regard,
 Qui la suiuroit par tout. Au deuant de sa porte
 Et tout autour seroit cestuy-la qui rapporte,
 Espiant, & gardant que quelque vray amy
 N'esueille ce ronfleur si long temps endormy,
 Et ne luy face voir la verité des choses,
 Ostant le voile obscur qui les tenoit encloses.
 L'innocent miserable ignore tout cecy,
 Et perit ce pendant par ces fraudes icy,
 Pource qu'il n'a moyen de se purger, & faire
 De ce qu'on l'accusoit cognoistre le contraire,
 Ou pource que le Roy est ailleurs empesché,
 Ou pource qu'il seroit de ce labeur fasché.
 Je veulx, que ce ne soit de son vouloir : si est-ce
 Qu'à son intention la tourbe flatereffe
 S'opposera tousiours, & l'en destournera,
 Et ceste occasion plus ne retournera.
 Mais le nostre qui est plus benin & traitable,
 A son peuple sera gracieux, & affable,
 Les plaintes entendra, & d'un visage humain
 Les placetz d'un chacun recevra de sa main.
 Et combien pensez vous qu'à son subiect aggree
 Du visage royal la maiesté sacree?
 Il n'estime rien tant, & pour quelque refus
 Que le Roy luy ayt fait, ne se trouue confus.
 Luy aura fait le Roy quelque signe de teste?
 Il pense auoir par là obtenu sa requeste.
 L'aura-il refusé? il l'a ouy pourtant.
 Ainsi presque chascun s'en retourne content.
 Quelques vns ont esté (ainsi que lon raconte)
 Du temps de noz ayeux, qui n'auoient point de honte
 De conseiller aux Rois de viure à leur plaisir,
 De n'auoir soing de rien, de suiure leur desir,
 De ne se laisser voir, reietter tout langage,
 Desdaigner vn chascun d'un superbe visage :*

*Bref ne laisser couler, soit de iour, soit de nuict,
Vne heure sans plaisir : comme si tout le fruit
De regner gisoit là. Telz les Roys d'Assyrie,
Et de France, ont esté, tenans leur seigneurie
Les Maires du Palais. Cela les ruina,
Et leur sceptre & couronne aux rebelles donna.
Pource tel gouverneur loyal ie ne puis dire.
Qui fait ainsi le Roy, vsurpe son Empire.*

*Les Perses estimoient vn crime capital
De s'assoir seulement sur le throsne Royal :
Et seul tu regneras en la court du Roy mesme,
Et ne luy laisseras finon le diadesme
Et le vain nom de Roy? O quelle peste au cœur
C'est que la faim de l'or, & la soif de l'honneur!
Combien est la faueur plus iuste & asseuree,
Qui du frein de raison sage s'est moderee!*

*Ne soit doncques le Roy inutile & oyfif,
Pareffeux, fait-neant, mol, lubrique, & lascif :
Car ie demande vn Roy, tel que l'ont les abeilles,
Et non point vn bourdon qui bruyt à nos oreilles.
Ses fauoriz aussi n'vsurpent rien à soy
Plus que droit & raison, & le vouloir du Roy.*

*Nous ne defendons pas au Prince de s'esbatre
A la chasse, à la paulme, & aux armes combatre,
Alors, cela s'entend, qu'il fera de loisir,
Et qu'il aura moyen de prendre son plaisir,
Ayant pourueu à tout, comme il est necessaire.
Mais s'il en fait coustume, il aura bien à faire
A se tirer de là : & pource est-il besoing
L'accoustumer au ioug, & à prendre le soing
Des affaires, & fault l'y dresser de bonne heure,
A fin que la façon tousiours luy en demeure,
Et qu'estant paruenue à son aage plus meur,
Il ne se fasche point de porter ce labeur,*

*L'Anglois auoit chassé le François d'Aquitaine,
Et ia de desespoir toute France estoit pleine,
Quand la Hire & Poton, tous deux cheualeureux,
Retournerent de là tristes & douloureux,*

Comme portoit le temps, & le malheur de France.

Ils entrent chez le Roy, lui font la reuerence.

Le Roy dansoit alors, & avec luy dansoient

Les Dames de la Cour qui plus belles estoient.

Aussi tost qu'il les voit, aussi tost leur va dire,

Ne danse-ie pas bien? Lors Poton, ou la Hire,

Ne sçay lequel des deux, plein de triste soucy,

Tirant vn long soupir, luy va respondre ainsi :

Hé que vous perdez bien en ces voluptez, Sire,

Ou vous estes plongé, ce florissant Empire!

Ce mot ne cheut en vain : car on dit que le Roy

Des l'heure se changea, & qu'il reuint à soy.

Le fidele pasteur à son troupeau regarde,

Chacun à ce qu'il a songneusement prent garde,

Mesmes les bestes ont quelque art, comme l'on void.

Si doncques n'auoir soing de son art, quel qu'il soit,

Iusques aux laboureurs, est vne chose infame :

Combien plus est-ce aux Rois de vergongne, & de blasme,

Ausquelz Dieu a donné le soing du genre humain,

Ne sçauoir gouuerner ceux qui sont sous leur main?

Apprenne donc le Roy des sa ieunesse tendre,

Ce qui d'vn tel estat capable le peult rendre.

Et combien que tousiours il doie estre suiuy

De ceux desquelz il est fidelement seruy,

Et qu'il ne doie rien entreprendre, ny faire,

Qui soit de consequence & d'important affaire,

Sans prendre leur conseil : il ne doit toutefois

Se deffier de soy, mais de soy quelquefois

Quelque chose entreprendre, & prendre de sa teste

Conseil, si l'entreprise est vtile & honneste :

Que c'est qu'il entreprend, aux quelz il le dira,

Et ne le dire à ceux dont il se deffiera.

Souuentefois encor' vne faulte commise

Fait le Prince plus sage, alors qu'il se rauise :

Car il en a tousiours vn triste souuenir,

Et sa faute lui sert de guide à l'aduenir.

J'ay lourdement failly (ce dira-il adoncques)

Cestuy-la m'a trompé, ie m'en garderay doncques :

*P'ay choisi cestuy-cy, qui est homme de bien,
 Je me fieray en luy de cest affaire mien.*

*Il tiendra ce moien, comme prudent & sage,
 Et ne se plaira trop pour l'affaité langage,
 Des flatteurs de la cour. Il ne se desplaira
 A soy-mesmes aussi, mais graue poisera
 Le parler d'un chacun, & sçaura sa prudence
 Faire du vray amy au flatteur difference.*

*Que Dieu puisse allonger la vie de cent ans
 A ta Mere, à ta Femme, & donne pareil temps
 A ta Tante, & autant viure encore te face
 Ces deux freres Lorrains de Lothaire la race,
 Et ce sage Vieillard, que sans cause & raison
 L'enuie auoit chassé iadis en sa maison.
 Tu n'auras, ó grand Roy, si Dieu les laisse viure,
 Faulte de bon conseil, si le leur tu veulx suiure.
 Regarde, s'il te plaist, quel est le fondement
 Qu'ilz ont desia donné à ton gouvernement.
 De tes predecesseurs nul quiconque il puisse estre,
 Plus beau commencement de son regne a fait naistre.
 Ne te flatte pourtant, ny eux avecques toy :
 Car que peult des humains la prudence de soy ?
 La crainte du Seigneur dedans ton cœur escripte
 Soit ta reigle, & ta loy, ta torche, & ta conduite :
 Car plusieurs gens de bien font souuent mainte erreur,
 Bien qu'ilz soient excellents & d'esprit & de cœur :
 Plusieurs faillent encor' en mainte & mainte guise,
 Lesquels ne sont poussez de fraude ou conuoitise :
 Et toutefois les Rois par leur conseil trompez
 Sont en pareille erreur, qu'eux-mesme', enueloppez.*

*Mais Dieu qui cognoist tout, quelque chose qu'on face,
 Ne trompe, & n'est trompé par humaine fallace.
 Cestuy te conduira par l'obscur de la nuit,
 Cestuy te conduira quand plus le soleil luit.
 Nul n'erre ayant tel guide. Or puis que sa puissance
 Tu represente' icy, & que le Roy de France
 Ne cede à nul des Roys qui regnent auiourd'hui
 Tu dois tout faire & dire à l'exemple de luy,*

*De tout luy rendre grace, & de son seul bienfait
 Reconnoistre l'honneur que ton peuple te fait :
 Et pource que tresbon & tresgrand on l'appelle,
 Faire que ta bonté & ta grandeur soit telle.*

*Nous, qui si loing du ciel viuons en ce bas lieu,
 Ne pouuons nous vanter de sçauoir quel est Dieu :
 Toutefois nous iugeons combien la paternelle
 Maiefté sur tout autre est grande, & eternelle,
 Par la vertu du filz, qui entre nous vesquit,
 Mourut, & par sa mort la mort mesme vainquit.*

*Ceux qui ont veu du filz le celeste visage,
 Le pere ont pensé voir, dont le filz est l'image.
 Ce moien doit tenir qui Dieu cognoistre veult,
 Car par autre moien cognoistre ne se peult.
 Vray est que, long temps a, d'vne plante legere
 Il est monté au ciel, à la dextre du pere :
 Mais il nous a laissé plusieurs marques de foy,
 De sa bonté diuine, & de sa saincte Loy,
 A fin de l'imiter. Il a monstré encore,
 Comment son pere veult qu'on le prie, & l'adore,
 Quelle offrande il demande, & combien il luy plait
 Quand d'un cœur net & pur sacrifice on luy fait.
 Il veult que nous l'aymions par dessus toute chose,
 Et que dans nostre cœur son amour soit enclose :
 Luy qui a faict le ciel, & tout ce que lon void,
 Qui de vie, & de viure, & de tout nous pouruoit
 Par sa grande bonté, qui à l'homme pardonne
 Sa faulte, & son peché : car ou est la personne
 Qui ne peche à toute heure ? & qui n'a merité,
 Que Dieu soit contre luy grieuement irité ?*

*Dieu l'attend toutefois, & deuant qu'il desflache
 Sa fouldre contre luy, par tous moiens il tasche
 De l'attirer à foy, alors qu'il se repent,
 Et laissant son erreur, le droit chemin repret.*

*Quel est l'amour de Dieu vers la race des hommes,
 De l'auoir entre nous tel obligez nous sommes :
 Nous sommes obligez l'un l'autre secourir,
 D'oublier toute haine, & l'ire ne nourrir*

*Iusqu'au soleil couchant, mais sans qu'on nous en prie
Pardonner à chacun. Nous autres, dont la vie
Est obscure & priuee, & qui comme les Roys
N'attouchons point aux Dieux, nous vsons de ces loix :
Que doit donc faire vn Roy, qui se doit monstrier digne
De la race des Dieux, d'ou vient son origine ?*

*Or toy qui tiens de Dieu ton souuerain pouuoir,
Et sur les autres Roys excellent te fais voir,
Autant que sont les Roys sur le bas populaire,
Soyés doux & clement : la douceur te doit plaire,
Si tu veulx plaire à Dieu. La clemence qui vient
Du ciel, sur toute chose aux grands princes conuient.*

*Vueilles plus tost les tiens conseruer que deffaire,
Et leur fais le pardon, comme Roy debonnaire,
Que tu attends de Dieu. Vse modestement,
Ou plus tost n'vse point du dernier chastiment,
Si tu n'y es contraint : mais te monstre seuer
Comme le medecin, ou il fault le cautere.*

*Icy se doit garder la mediocrité :
Icy ne fault chercher los de seuerité,
Pour les hommes punir, ny le nom de clemence,
Pour pardonner tousiours contre son ordonnance.
Or quant à la douceur, tu as pour t'exciter
Les exemples chez toy, que tu dois imiter :
Regarde ton ayeul, ou regarde ton pere.
Rien plus doux ne voyras que leur regne prospere.
Bening fut l'vn & l'autre, & tardif à courroux.
Mais regarde ta mere : est-il rien ny plus doux,
Ny plus humain qu'elle est ? Elle pouuoit n'aguere
Animer sa faueur d'vne iuste cholere,
Voyant son mary mort. Mais ell' non seulement
Ne s'est voulu venger, ains volontairement
A pardonné à ceux, dont la mortelle offense
Eust prouoqué tout autre à cruelle vengeance.
Comme ell' encor ont faic̃t ces deux freres Lorrains,
De France tout l'appuy, se monstrans si humains
Enuers leurs ennemis. Les fuytes & rapines,
Les prisons, & les morts, les pertes, & ruines,*

*Qu'apporte vn nouueau regne à son commencement,
 Nous n'auons rien senty de pareil changement :
 Et du regne changé, qui n'est peu de merueille,
 A grand' peine le bruit nous a touché l'oreille.*

*Sois donc, ô Roy François, bening au peuple tien,
 Apprens à seruir Dieu comme Roy treschrestien,
 Et de ieunesse apprens auoir des tiens la cure,
 Car ces vertus prendront avec toy nourriture,
 Et viendront peu à peu à tel accroissement,
 Que leur chef s'estendra iusques au firmament :
 Lors ne nous faschera viure sous la couronne,
 Qui ton chef ieune d'ans maintenant enuironne :
 Et ne te faschera d'auoir telz gouuerneurs,
 Par qui ton los s'egale aux antiques honneurs.*

FIN DV PREMIER DISCOVRS.

AMPLE DISCOVRS AV ROY

SVR LE FAICT

DES QVATRE ESTATS DV ROYAVME DE FRANCE

COMPOSÉ PAR I. DV BELLAY,

Gentil-homme Angeuin,

Peu de iours auant son trespas,

A l'imitation d'un autre plus succinct, au parauant faict en vers
 Latins par Messire Michel de l'Hospital à present Chancelier de
 France : & apres mis en François par ledict Du-Bellay¹⁴⁰.

A TRES-ILLVSTRE PRINCE MONSEIGNEVR
 LE REVERENDISS.

CARDINAL DE LORRAINE.

*Pour tesmoigner de quelle volonté
 Je seruirois ce grand Prince mon maistre,*

*Si le destin, qui si bas m'a fait naistre,
 Par sa faueur pouuoit estre donté,
 Apres auoir humblement protesté
 De ce vouloir, i'offre de la main dextre
 Mon cœur, mes vers i'append de la fenestre
 Aux pieds sacrez de sa grand' Maiesté :
 C'est, Monseigneur, vne humble remonstrance
 Que fait au Roy sa tresloyale France,
 Qui loué Dieu d'un Prince tant humain,
 Et qui se plainct, comme fille à son pere,
 De tant de maulx, dont la pauurette espere
 Le seul secours de vostre heureuse main.*

DISCOVRS AV ROY

SVR

LE FAICT DE SES QVATRE ESTATS,

PAR IOACHIM DV BELLAY.

*Sire, les Anciens, entre tant d'autres choses,
 Qui sont en leurs escripts diuinement encloses,
 Trois genres nous ont fait de tout gouuernement,
 Lesquelz ilz ont nommez de ce qui proprement
 Conuenoit à chacun : le premier, populaire,
 Pource que tout passoit par les voix du vulgaire :
 Le second, Seigneurie, ou plus estoient prisez
 Ceulx que le peuple auoit le plus auctorisez :
 Le tiers ils ont nommé ceste vnique puissance,
 Par laquelle à vn seul tous font obeissance.
 Ilz nous ont de chacun l'exemple proposé,
 Et si ont à chacun son contraire opposé,*

*Comme sa maladie, & sa peste fatale.
 Mais, Sire, de ces trois la puissance Royale
 Est la plus accomplie, & plus durable aussi,
 Comme venant de Dieu, qu'elle figure icy
 Par sa triple vnit  : car la premiere sorte,
 La seconde, & la tierce, en vn corps se rapporte,
 Dont le Prince est le chef. Or si de l'vnit 
 Descrire ie voulois la grand' diuinité,
 Et la grandeur des Roys, dessus telle matiere
 Je ferois, comme on dit, vne Iliade entiere.*

*Je diray seulement, que comme on voit vn corps
 Sain, & bien temper  des nombres, & accords,
 Que tout corps doit auoir, obeir   la bride
 Du chef, qui  a & là   son plaisir le guide,
 Comme vn cheual dont , ou comme en pleine mer
 On voit par vn beau temps le nauire ramer
 Au gré de son pilote : ainsi la France encore,
 Comme guide vous suit, comme chef vous honnore,
 Comme Pere vous aime, adore comme Dieu,
 Ce grand Dieu tout puissant, dont vous tenez le lieu.*

*Vo  antiques ayeulx, qui ont composé, Sire,
 Tel que vous le voyez, ce florissant Empire,
 Comme de quatre humeurs le corps est composé,
 Et comme en quatre parts le monde est diuis ,
 En quatre l'ont party : en populaire tourbe,
 Qui le do  au trauail eternellement courbe,
 En la Noblesse n e aux guerres & combats,
 Iustice qui esteint les procez & debats,
 Et le plus digne estat, qui ensemble les lie
 D'vne saincte musique, & parfaite harmonie.*

*Cestuy-la, qui voudroit, pour monstrier cest accord,
 Dire qu'il est semblable   l'accordant discord
 D'vn Luth bien accordé, auroit par aduenture,
 Deseign  d'vn tel corps la viue protraiture :
 Mais qui diroit qu'il est semblable au corps humain,
 Auroit   ce protrait mis la derniere main.
 Car comme au corps humain la benigne nature
 Par les membres depart sa propre nourriture,*

*Autant qu'il luy en fault, & ne permet que l'un
Sur l'autre vſurpe rien de l'aliment commun :
Ainsi le Prince doit, d'une meſme prudence
Maintenir ſes eſtats, gardant que la ſubſtance
De l'un ne paſſe en l'autre, à fin qu'egalement
Le corps vniuerſel ait ſon nourriſſement :
Et que pour eſtre trop l'un des membres enorme,
L'autre ne perde auſſi ſa naturelle forme.*

*Sire, vous aurez donq' du pauvre peuple ſoing,
Qui d'eſtre ſoulagé a le plus de beſoing :
Du peuple nourricier, qui fait le meſme office,
Que les pieds, & les mains : le penible exercice
Deſquelles entretient tout le reſte en repos,
Et fait qu'il eſt plus ſain, plus gaillard & diſpos.*

*Sans luy rien ne ſeroit de plaiſant & d'aimable,
Sans luy des Roys ſeroit la vie miſerable,
Sans luy la terre mere infertile ſeroit,
Et maraſtre à ſes fils, rien ne leur produiroit
Que ronces, & chardons, avec le gland ſauuage,
Et l'eau pure ſeroit noſtre plus doux bruuage.*

*Par luy nous trafiquons avecques l'eſtranger,
Duquel nous receuons, pour le boire & manger,
Les richesses & l'or, dont voſtre France abonde,
Comme eſtant de tous biens vne Corne ſeconde.*

*De luy vous receuez le tribut annuel,
Comme d'un viſ ſourgeon, qui court perpetuel,
Et iamais ne tarit, pource que de ſa courſe
La terre toute-mere eſt l'eternelle ſource,
Dont il reçoit l'vſure, & fidele vous rend,
Sire, la plus grand' part du profit qu'il en prend.*

*Le Noble vous fera à la guerre ſeruice,
Le Iuge exercera l'eſtat de la Juſtice,
Et le Prelat ſera, comme ſoigneux paſteur,
Du ſainct troupeau de Chriſt fidele proteſteur.*

*Si la charrue ceſſe, & ſi la main ruſtique
Oiſiue par les champs au labeur ne ſ'applique,
Tout le corps perira, comme vn grand baſtiment,
Dont l'aſſiète n'a point de ferme fondement,*

*Lequel au premier hurt, que l'Aquilon defferre,
Avec horrible bruit est renuersé par terre.*

*Tous les autres labeurs, tant vtiles soient ils,
Tous les arts, & mestiers, avec tous leurs outils,
Ne sont à comparer à ceste agriculture,
Qui seule par son art commande à la nature :
Qui d'infertile rend vn terroy plantureux,
Qui change la lambrusque en vn sep plus heureux,
Qui l'arbre transformé ente en nouvelle sorte,
Et fait qu'un autre fruiçt que le sien il r'apporte,
Qui tire du bestail mille commoditez,
Pour nourrir les grands Roys, & les grandes Citez,
Qui nous donne le miel, qui fait voir la merueille
Dont nature a formé l'industriouse abeille :
Bref qui nous monstre à l'œil les miracles des Cieux,
Et par là nous apprend à cognoistre les Dieux.*

*Ceste noble science au vieux siecle honnoree
Des Princes & des Roys, n'estoit pas ignoree
Des bons peres Romains, qui leurs champs cultiuoient
Avec les mesmes mains dont n'a guere ils auoient
Donté leurs ennemis : tant ils estimoient estre
Digne de leur vertu ceste vie champestre.*

*Là, comme ailleurs par tout, l'aueugle ambition,
L'enuie miserable, & la sedition,
Sire, ne regne point, ny ces pestes encore,
Que versa dessus nous la meschante Pandore.
Mais l'antique vertu seulement y a lieu,
La iustice, la foy, & la crainte de Dieu,
L'industrioux labeur, le soing, & la prudence,
Et du temps à venir la caute prouidence.*

*Ce mesme esprit encor nous voyons au fourmy,
Ce prudent animal de paresse ennemy,
Qui amasse en esté avec soigneuse cure
Ce qui doit en hyuer estre sa nourriture.
Vous voyriez par les champs, pour piller le monceau
Du bled nouueau-battu, marcher ce noir troupeau
Par vn sentier estroit : les vns vont, & retournent,
Les autres hastent ceux qui paresseux seiournent :*

*Ceux-cy trainent les grains trop pefans & trop gros,
Ceux-la les vont pouffant de l'espaule & du doz,
Tout le chemin en fume¹⁴⁷. Auecq' tel exercice
Trauaille le paisant, pour le commun seruice.*

*Comme nature a mis dans les moufches à miel
Je ne fçay quel instinct qu'elles tiennent du ciel,
De trauailer sans cefse, & d'vne main foingneufe
Recueillir sur les fleurs leur manne sauoureuse :
Ainsi de son labeur le peuple nous nourrit,
Et pour nous enrichir luy-mefme s'appauurit.*

*Comme l'abeille doncq' vous le traitterez, Sire,
Ne luy oftant du tout & le miel & la cire,
Mais pour l'entretenir tousiours en ce bon cœur,
Luy ferez quelque part du fruit de son labeur :
Vous souuenant qu'Homere en l'Iliade belle,
Le grand Agamemnon pasteur du peuple appelle ;
Et que le bon pasteur, qui aime son troupeau,
En doit prendre la laine, & luy laisser la peau¹⁴⁸.*

*C'est le bien que de vous le pauure peuple espere,
Et qu'il eseroit bien du feu Roy vostre pere,
Si Dieu luy eust presté la vie, & le loisir
De monstrier par effect ce pietueux desir,
Dont il vous a chargé par lay testamentaire,
Vous donnant par la paix le moien de ce faire.*

*Par la paix vous auez moien de soulager
Le pauure peuple, Sire, & de le descharger
Du fais, que sur le doz si long temps il supporte,
S'il vous plait de reigler voz finances en sorte,
Que les glueuses mains ne puissent retenir
Les deniers qui deuroient en voz coffres venir :
Si le caut officier vostre peuple ne gréue,
Si le Iuge luy fait la iustice plus bréue,
Si vous le deschargez des daces, & impofts,
Que l'auare fermier inuente à tous propos :
Si son doz n'est chargé d'vne nouvelle creuë,
Si selon sa puissance vn chacun contribué,
Le fort portant le foible, & s'il n'est sans raison
Par l'estappe foulé, ou par la garnison :*

*Si lon garde au marchand son priuilege antique,
S'il a la traiçte libre, & l'vsurier publicque
De l'argent du François n'enrichit l'estranger,
Et si vostre or au plomb vous ne laissez changer :
Mais sur tout, s'il vous plaist reigler vostre despense
(Comme vous auez faiçt) de sorte que la France
Soit d'autant soulagee, & le fruiçt de la paix
Ne s'escoule perdu en inutiles fraiçz
De masques, de banquets, & ce que l'artifice
Tire de vostre main, sous vmbre de seruice.*

*Ceste loy sumptuaire à tous egaleme[n]t
Proufitable sera : mais principalement
Au Noble, qui par là s'efforce de paroistre :
Comme si le moien de se faire cognoistre
Dependoit de l'habit, & non de la vertu,
Dont cest ordre sur tous doit estre reuestu.*

*Ce qui à l'estranger donne plus de matiere
D'estimer le François de nature legere,
C'est la varieté de son accoustrement,
Subiet comme vn Protee à diuers changement.*

*Ceste fole despense entre nous incogneue
Du temps de noz ayeux, est en France venuë,
Depuis que le François fasché de son plaisir
A eu le cœur époinçt d'vn genereux desir
De se borner plus loing, & franchir la barriere
Que nature opposoit à sa vertu guerriere¹⁴⁰.*

*Que pleust à Dieu qu'il n'eust appris de l'estranger
Sinon à son langage ou sa robbe changer,
Et qu'il n'eust imité le soldat d'Alexandre,
Qui le Perse vainquit, pour esclau se rendre
Des vices du vaincu ; & du Romain aussi,
Qui du Grejois donté fut donté tout ainsi.*

*Par son exemple donq' nostre Prince modeste
A mesme modestie induira tout le reste
Des Princes & Seigneurs, lesquels façonneront
Par leur exemple aussi ceux qui moindres seront.*

*Il n'aura moindre soing de faire la ieunesse
Exercer en sa court aux acës de proësse,*

*Les Perfes imitant, defquels le Roy prenoit
Les plus nobles enfans, & les entretenoit,
Les faifant exercer au meftier de la guerre,
Pour s'en feruir apres à deffendre fa terre.*

*Lycurge le Spartain voulant monfter aux fiens
Que vault la nourriture, introduifit deux chiens
D'une mefme ventrée, & semblable origine,
L'un nourry à la chaffe, & l'autre à la cuifine.
Il leur fit apporter de la fouppe à tous deux,
Puis apres fit lascher vn loup au milieu d'eux :
Soudain le chien veneur a fa fouppe laiffée,
Et hardy vers le loup vint la teſte baiffée ;
L'autre, poltron, s'arrefte à fa fouppe manger,
Et couard ne voulut ſe mettre en ce danger.*

*Le Roy doncq' aura ſoing de faire aux fiens apprendre
Ce qui plus courageux aux armes les peult rendre :
Et ne permettra point que d'un ſang moins hardy
Le ſang plus genereux deuienne abaſtardy.
Car ſi des bons cheuaux, & des bons chiens de chaffe
Nous ſommes ſi ſoigneux de conſeruer la race,
Combien plus doit vn Roy ſoigneuſement pouruoir
A la race qui eſt ſon principal pouuoir ?*

*Le principal pouuoir de voſtre regne, Sire,
Et le principal nerf, le Noble ſe peult dire.
C'eſt pourquoy voꝝ ayeulx iadis luy ont donné
Les terres, & les fiefs, & qu'ils ont ordonné
Qu'il viuroit libre, & franc de la charge ordinaire
Que porte ſur ſon doꝝ le plus bas populaire.*

*Maintenant ceſt eſtat, que noꝝ antiques Roys
Auoient auſtorizé par ſur les autres troys,
Eſt le moindre des quatre, & la tourbe ciuile
De noble l'a rendu ſouffreteux, & ſeruile.*

*Et puis on ſ'eſbahit de ne voir auiourd'hui
Le gendarme François reſembler à celui,
Qui ſeul faiſoit trembler le reſte de la terre,
Et ſe pouuoit nommer nourriſſon de la guerre.
Tous les Auteurs ſont pleins, tant Latins que Grejois,
De la vertu Gauloiſe, & geſtes des François,*

*Lesquelz s'ils eussent eu, pour conseruer leur gloire,
Le fidele secours de quelque belle histoire,
Surmonteroient tous ceux qui sont en plus hault pris,
Pour estre seulement plus doctement escripts.*

*Or si, comme lon dit, toutes choses retiennent
Le propre, & naturel, du lieu dont elles viennent,
Si le fort vient du fort, le cheual vigoureux
Du cheual, du Lyon le Lyon genereux,
Pourquoy ne pouuons-nous, si la race nous sommes
Et la posterité de tant de vaillants hommes,
Leur ressembler aussi? Quant à l'aduis de ceux
Qui disent qu'un suiuet deuiet seditieux,
Quand il est aguerry, & sont d'auis qu'on face
Ce que disoit Cresus, qui pour donter l'audace
Des peuples Lydiens prompts à se mutiner,
Conseilloit à Cyrus, pour les effeminer,
Leur arracher des poings des armes l'exercice,
Et les faire nourrir à l'eschole du vice,
A la musique, au bal, aux festins, & au ieu,
Et tout ce qu'aux oisifs apprend ce petit Dieu,
Qu'on nomme Cupido : la foy tant esprouuee,
Qu'en ce peuple loyal voz peres ont trouuee,
Vous en doit assurez. Aguerriuez le doncques,
Sire, & vous en seruez, & vous verrez adoncques
Combien l'ame & le sang plus volontiers despend
Celuy qui sa patrie & son prince defend,
Que l'estranger soldat, dont la foy mercenaire
Combat tant seulement pour sa paye ordinaire.*

*Quant à voz chefs de guerre auiourdhuy tant cogneus,
Vous les recognoistrez, s'ils ne sont recogneus,
Et vous seruirez d'eux : ayant tousiours memoire
Qu'Alexandre paruint au comble de sa gloire
Par les vieux seruiteurs de son predecesseur,
Qui de tout l'Orient le firent possesseur :
Et que ce ieune Roy, dont la Françoisse troppe
Donta si brauement les murs de Parthenope¹⁵⁰,
Des plus vieux chefs de guerre alors estoit fuiuy,
Dont son predecesseur auoit esté seruy.*

*Sur cest endroit icy volontiers ie m'arreste,
Sachant combien il est proufitable & honneste
A vn Roy tel que vous, qui voulant prosperer,
Sur toute chose doit la vertu reuerer,
La vertu que chascun s'acquiert par nourriture,
Mais qui doit estre au noble acquise par nature.*

*Ie mets le vieil soldat, & tous ceux là qui font
Aux armes leur deuoir, au ranc de ceux qui font
Les plus nobles de sang : car la vertu guerriere
De l'antique noblesse est la source premiere :
Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faueur,
Qui ne peuuent donner les vrais tiltres d'honneur.*

*Sire, quant à ce poinct, sans faire autre despense,
Vous auez le moien de faire recompense
Au soldat, qui sera des armes dispensé,
Et qui a merité d'estre recompensé,
Imitant, comme prince humain & pitoyable,
Du peuple Athenien la coustume louable.*

*Le peuple Athenien consacra les cheuaux
Qui auoient apporté les pierres & les chaux
Pour les temples des Dieux, & ordonna qu'ils eussent
Du public nourriture, & qu'exemptez ilz fussent
Du trauail. Vous pouuez le semblable ordonner,
Et voz pauures soldats à l'Eglise donner :
Où leur vie sera pour le moins assignee,
Et ne vous faudra point bastir vn Prytanée.*

*Le Roy donc qui voudra, sans se mettre au danger
De la venale foy du soldat estrange,
Par son propre pouuoir se rendre redoutable,
Conseruera des siens le courage indontable,
Et l'antique vertu : le Noble il gardera,
Et en proye & butin ne l'abandonnera
A l'auare vsurier, ny au plaideur tricherre,
Qui par mille moiens luy font perdre sa terre.*

*Pendant que pour son Roy sur le champ ennemy
Vne mort honorable il va cherchant parmy
Et le fer, & le feu, & couché sur la dure,
La faim, la soif, le chauld, & le froid il endure,*

*Banny de sa maison, l'vsurier sans pitié,
 Qui n'en aura payé à peine la moitié,
 Triomphe ce pendant, & la femme chassée
 Lamente pour neant, car la guerre est passée.
 O trois fois malheureux, & quatre fois, celuy
 A qui le sort permet de retourner chez luy,
 Qui des chiens & corbeaux n'est demeuré la proye,
 A fin qu'à son retour le malheureux se voye
 Manger aux aduocats, & mendier leur pain
 Sa femme & ses enfants qui cryent à la faim!*

*Nous voyons aujourdhuy trois sortes de noblesse :
 L'une aux armes s'adonne, & l'autre s'appareille¹⁵¹,
 Caignarde, en sa maison : l'autre hante la court,
 Et apres la faueur ambitieuse court.*

*Le guerrier insolent veult quereller & battre :
 Le casanier plaideur par proces veult debatre :
 Et le mignon de court, pour croistre sa maison,
 S'arme de sa faueur contre droit & raison.*

*Imite doncq' le Roy l'exemple du bon pere,
 Qui son affection egalement tempere
 Enuers tous ses enfants : ne souffre le plus fort
 Outrager le plus foible, ou luy faire aucun tort :
 Ne laisse ruiner le pauvre gentil-homme
 Au cauteleux plaideur, qui le mine & consomme :
 Et à son fauorit, par trop l'auctoriser,
 Ne permette le moindre en rien tyranniser¹⁵².*

*Pource doit il sur tout maintenir la Iustice,
 Comme celle qui tient chacun en son office,
 Qui fait regner les Roys, qui leurs sceptres soustient,
 Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.*

*La iustice doit estre aux grands Roys venerable,
 Comme celle qui sied au lieu plus honorable,
 Aupres de Iuppiter : & d'une iuste main
 Ballance egalement les faicts du genre humain.*

*En vain le Roy fera aux ennemis terrible,
 En vain fera le Roy aux armes inuincible :
 S'il n'est iuste, & ne fait la iustice garder,
 Les Dieux ne le voudront de bon œil regarder,*

*Ains l'abandonneront, & feront heritiere
De son sceptre Royal, vne race estrangiere.*

*Tous les liures sont pleins, tant sacrez que gentils,
D'exemples infinis des Princes, qui iadis
Leurs sceptres ont perdu par paresse & par vice,
Et sur tout pour n'auoir honoré la iustice.*

*Du temps de noz ayeulx, voire de nostre temps,
Sire, nous auons veu depuis vingt ou trente ans,
Cest estat reueré des Princes, & des Roys,
Se pouuoir appeller l'oracle des François.*

*Si le François vouloit quelque guerre entreprendre,
C'estoit là que le Roy son conseil venoit prendre :
S'il vouloit faire paix, il y venoit aussi,
Et en toute autre chose en vsoit tout ainsi :
L'appelloit aux estats, & aux honneurs de France
Et comme son tuteur l'auoit en reuerence.*

*Tel honneur à bon droit le Prince luy portoit,
Car nul à tel degré indigne ne montoit :
L'aueugle ambition, & l'ardente auarice,
L'ignorance, qui est de tous maux la nourrice,
N'approchoit point de là, & la ieunesse encor
Ny auoit point d'accés par le moien de l'or.*

*Là dedans presidoit Minerue avec sa suite,
Comme elle souloit faire en l'Areopagite,
Et n'y voyoit on moins de graue auctorité,
Qu'au vieil Senat Romain : moins de seuerité,
Qu'aux Ephores spartains, qu'aux Druydes galliques,
Qu'aux Mages Perfiens, ny qu'aux Sages Indiques.*

*Si telle reuerence on luy porte auiourdhuy,
Tel honneur, tel respect, ie m'en r'apporte à luy,
Qui le voit, qui le sent, qui en vain en souspire,
Et qui de vostre main le prompt secours desire.*

*De vostre seule main il attend le secours,
A fin de retrencher les membres gros & lourds,
Qui ne luy font qu'encombre, & les membres debiles,
Arides, impotents, & du tout inutiles.*

*Non que voz parlements, Sire, ne soient ornez
De plusieurs gents de bien, vertueux, & bien nez,*

*Lefquelz ie n'entens point de comprendre en ce compte,
Mais la plus grande part la meilleure surmonte¹⁵³.*

*Combien que le ieune homme entende bien la Loy,
Si deuant il n'a fait quelque preuue de soy,
Il ne doit s'ingerer à faire deuant l'age,
Ce qui requiert sur tout la pratique & l'vsage,
Imitant l'impudence & la temerité
Du ieune medecin, qui, non exercité,
De pratiquer son art ne fait point conscience,
Et par la mort d'autruy fait son experience¹⁵⁴.*

*Le bon Iurifconsulte y doit estre aduancé,
Et le Iuge, qui a sainctement exercé
Son estat, & celuy dont la langue & la vie
Auront sur le barreau prouué la preudhommie.
Tels personnages, Sire, y seront suffifans,
Et leur faudra payer leurs gages tous les ans,
A fin qu'honestement leur estat ils maintiennent :
Ainsi ne faudra point qu'auares ils deuiennent,
Ainsi l'or n'y aura, ny la faueur, accez,
Et ne sera besoing d'espicer les procez,
En prenant ce qu'ils ont quelque couleur de prendre,
Car ce que lon achepte on peult bien le reuendre¹⁵⁵.*

*Aussi de son costé le Prince ne fera
Rien contre sa iustice, & sur tout otera
Les abus qui se font par faueurs, & surprises,
Aux euocations, & aux causes commises.
Il fera ses edicts garder de poinct en poinct,
Et sans grande raison n'y contreuindra point :
Aux procez laissera leurs formes ordinaires,
Et ne les fera point iuger par commissaires.*

*De la Mercuriale encor' il aura soing¹⁵⁶,
S'informerá de tout, ores qu'il en soit loing,
A fin de contenir chascun en son office,
Et s'afferra souuent en son liçt de iustice.*

*Le Roy doncq' qui voudra remettre en son estat,
Comme il estoit iadis, cest auguste Senat,
A son nombre ancien faudra qu'il le reduise,
Et que dorenaunt les plus vieux il elise,*

*Et les plus gents de bien, non ceux que la faueur
Indignes a pouſſez à tel degré d'honneur,
Ou qui l'argent au poing eſhontez ſ'y preſentent,
Bien que d'un tel honneur indignes ils ſe ſentent.*

*Ceſt Empereur Romain, qui, avec le ſurnom
De Seuere, portoit d'Alexandre le nom,
Auoit pour ſon conſeil vne troupe honorable
De legiſtes ſçauans, dont le plus venerable,
Et le plus fauorit fut ce Papinian,
Duquel, comme les Grecs de leur cheual Troïan,
Sont ſortis tous ceux là, qui avec l'eloquence
Ont conioint le ſçauoir, qu'on appelle prudence.*

*Sire, le Roy qui veult heureuſement regner,
Par tels hommes ſe doit volontiers gouuerner,
Quand ils ſont gents de bien : & n'eſtre moins ſeuere,
Que celui qui fit ſeoir ſur la peau de ſon pere
Le fils d'un mauuais iuge¹⁸⁷, enuers l'iniquité
Des meſchans, qui auront tel loyer meritè :
Se ſouenant touſiours, que la peur du ſupplice
Et l'eſpoir du loyer nous contient en office.*

*Bref, ſi le Prince veult y faire ſon deuoir,
Il luy fault aux eſtats, non aux hommes pouruoir :
Et ne fault, comme on dit, que l'eſtat l'homme honnore,
Mais l'homme ſon eſtat. D'un pareil ſoing encore,
En ſon antique honneur l'Egliſe il maintiendra,
Et comme tres-chreſtien, touſiours ſe ſouuiendra
Qu'il a receu de Dieu ſon ſceptre, & ſa couronne,
Et que c'eſt celui ſeul, qui les oſte, & les donne,
Comme il veult, & qui ſeul peult faire d'un berger
Un Roy, & ſa houlette en ſceptre luy changer.*

*Appres il reduira en memoire les Princes,
Qui ont perdu iadis leurs eſtats, & prouinces,
Et voyra le meſpris de la religion
Eſtre la ſeule ſource, & ſeule occaſion,
De leurs regnes perdus. Qu'ainſi ſoit, voyez, Sire,
Sans rechercher plus loing ny le Romain Empire,
Ny l'Empire des Grecs, l'eſtat du regne Anglois,
L'eſtat de l'Allemaigne, & de voſtre Eſcoſſois.*

*Vous apprendrez par là combien est dangereuse
Ceste peste, & direz la France bienheureuse,
Ou ce mal n'est encor' dans les veines enclos.
Que si vous le laissez penetrer iusqu'à l'os,
Et iusqu'à la moëlle, en vain appres, en vain,
Pour l'arracher de là, vous y mettrez la main.*

*Mais vous ne permettez que ce mal enuieillisse¹⁵⁸,
Et Dieu qui ne veut pas que telle peste glisse
Plus auant dans les cœurs, Sire, vous a donné
Ce grand prelat Lorrain, lequel semble estre né
Pour de ce monstre enorme estre le seul Alcide,
Monstre qui des grands Rois est le seul homicide.*

*Or ce monstre fatal ne se veut surmonter
Par le feu seulement, ny par le fer donter¹⁵⁹ :
Il veult estre donté par la sobriété,
Par l'humble modestie, & par la chasteté,
Par le deuoir Chrestien, & par la sainte vie :
Non par l'ambition, l'auarice, & l'enuie,
L'orgueil, la vanité, le vice dereiglé,
La seule occasion de ce monstre aueuglé.*

*Du temps de la vertu que l'Eglise ancienne
Saincte ne dedaignoit la poureté Chrestienne,
Elle estoit le miroir de toute purité,
De toutes bonnes meurs, de toute humilité :
Maintenant au contraire, on voit qu'elle est l'exemple
Ou toute volupté protraicte se contemple,
Ainsi qu'en vn tableau : & se peult dire encor'
Qu'en ce corps politiq' le lieu elle tient or'
Que tient au corps humain vn estomac debile,
Qui ne digere rien, qui au corps soit vtile :
Mais tout cela qu'il prend vomit soudainement,
Ou bien le conuertit en mauuais aliment.*

*Tu te nommes Pasteur, toy qui n'as soing ny cure
De tes pauvres brebis, ny de leur nourriture,
Qui ne les vois iamais, ou bien si tu les vois,
Qui n'est pas en vn an à grand' peine deux fois,
C'est par forme d'acquit ou pour tondre la laine
De ton pauvre troupeau, qui nourrit par sa peine*

*Ta molle oisiveté, ton vice & ton plaisir,
Et pour rassasier ton auare desir.
Puis impudent tu fais tes plaintes & querelles
De tant d'opinions, & de sectes nouvelles,
Qui de toy te dois plaindre, & ta faulte accuser,
Non pas, comme tu fais, de ton tiltre abuser.*

*Si vn Prince a baillé la garde d'vne place
A quelque Capitaine, esperant qu'il y face
Son deuoir, & que là il doie demourer,
Pour de ses ennemis sa frontiere asseurer :
Et qu'ailleurs ce pendant monsieur le Capitaine,
Qui aime beaucoup mieux le proufit que la peine,
Se voise pourmener, & que les ennemis
Surprennent le chasteau en sa garde commis,
Doit il estre excusé? encor' a moins d'excuse
Le Prelat qui du nom de son office abuse,
Abandonnant aux loups par paresse & mespris
Le troupeau delaiissé qu'en garde il auoit pris,
Et qu'à la foy d'autruy commettre il n'a point honte,
Luy qui au grand Pasteur vn iour en rendra compte.*

*Iadis les bons Prelats, qui du troupeau de Dieu
Estoient les vrais pasteurs, residioient sur le lieu,
Cognoissoient leurs brebis, en faisoient la reueuë,
Et soigneux les gardoient, sans les perdre de veuë.*

*Maintenant leur demeure est à la court des Roys,
Où ils ont plus de train, de cheuaux, & charrois,
Que les plus grands Seigneurs, & leurs tables friandes
Surmontent l'appareil des Perfiques viandes.*

*Je ne parle de ceux qui sont de la maison
Du Roy, & qui d'y estre ont excuse & raison :
Principalement ceux, ausquels le Prince ordonne
Demeurer assidus aupres de sa personne,
Et qui sont du conseil : car le deuoir qu'ils font,
Compense le default de la charge qu'ils ont.*

*Je parle de ceux-là, que la seule auarice,
La seule ambition, ou quelque plus grand vice
Y tient comme attachez : qui deuroient se mirer
En ce Prelat, qu'assez ie ne puis admirer,*

*Ce tant digne Prelat, qui combien qu'il supporte
De France tout le fais sur son espaule forte,
Comme Atlas fait le ciel, fait pourtant le deuoir
Du fidele Pasteur, qui ne veult receuoir
Le loyer, sans la peine, & ne dedaigne faire
Ce qu'à grand' peine fait le ministre ordinaire,
Preschant, admonestant, & monstrant par effect
D'un bon & vray Prelat l'exemple plus parfait.*

*Facent doncq' les Prelats le deu de leur office,
Reside chascun d'eux dessus son benefice,
Comme en sa garnison : soient leurs imitateurs
Ceux qui sont soubz leur charge, & les moindres pasteurs,
Comme sont les curez, qui faisant bien leur charge
Meriteront aussi que leur doz on descharge
De ce pesant fardeau que porte le clergé¹⁶⁰,
Dont le Curé sur tous doit estre deschargé,
Pour estre à son deuoir plus leger, & deliure :
Car qui sert à l'autel, de l'autel il doit viure¹⁶¹.*

*La vigne du Seigneur deffrichee en ce poinct,
En lieu du bon raisin ne rapportera point
La lambrusque sauuage, & l'infertile yuraye
Ne dominera point sur la semence vraye :
La ronce pour la rose alors n'apparoistra,
Et pour le lys encor' le chardon ne croistra.*

*Sire, c'est le moien d'affommer ceste beste,
A qui, s'il plaiſt à Dieu, vous coupperez la teste,
Et serez le premier son Hercule fatal,
Qui serez secondé de ce grand Cardinal¹⁶²,
Ainsi que d'un Thesee, & des Princes de Guyse,
Qui semblent estre nez pour defendre l'Eglise.*

*Cependant que sa main soubz vostre auçtorité
L'Eglise maintiendra en son integrité,
Et qu'aux autres prelates il sera seul exemple
De conseruer de Dieu l'inuiolable Temple,
Ses trois freres guerriers, trois peres des soldarts¹⁶³,
Trois fouldres de la guerre, & trois enfans de Mars,
Reduiront les mutins soubz vostre obeissance,
Chasseront la discorde, & leur sage vaillance*

*Gardera que le mal maintenant Escossois,
 En passant l'Ocean, ne deuienne François.*
*Plusieurs bons chefs estoient au camp des Grecs gendarmes
 Les vns pour le conseil, les autres pour les armes :*
*Vn magnanime Ajax, vn eloquent Nestor,
 Vn Teucres bon archer, vn fort Stenele encor',
 Vn preux Idomenée, vn sage Pallamede,
 Vn fidele Patrocle, & vaillant Diomedede,
 Mais sur tout autre Vlyffe estoit bon au conseil,
 Et Achille n'auoit aux armes son pareil.*
*C'estoit la fleur des Grecs. Il n'y a Prince au monde
 Sire, qui plus que vous en tels hommes abonde,
 Que ceux que i'ay nommez : ne qui d'Agamemnon
 Merite mieux que vous la gloire & le renom :*
*Mais qui de tous ceux-là en faconde & prudence
 A Charles est pareil, à François en vaillance ?
 Dont l'vn est à bon droit nostre Laertien,
 L'autre se peult nommer l'Achille Guyfien.*
*Je me suis esgaré, & l'affection forte
 Dehors de mon propos & de moy me transporte.*
*Doncques, pour retourner à mon commencement,
 Le Prince, qui voudra regner heureusement,
 Liera ces quatre estats d'une telle harmonie,
 Que de ce grand esprit la puissance infinie
 Accorde l'vniuers, & luy l'esprit sera
 Qui mouuoir tout le corps egalemeut fera.*
*Or quant à la noblesse & si grande & si ample,
 Le Prince Guyfien luy seruira d'exemple.*
*Là fault qu'elle se mire, & que suiuant les pas
 D'un guyde si vaillant, elle ne craigne pas
 D'employer corps & biens, pour servir la couronne,
 Qui vostre chef Royal sainctement enuironne.*
*Luy qui à tel deuoir le noble excitera,
 De son deuoir aussi le tesmoing il fera,
 Fauorisant ceux-là, qui pour vostre seruice
 Se seront employez en si digne exercice,
 Et qui meriteront d'estre esleuez au rang
 De ceux, qui ont esté prodigues de leur sang,*

*Pour du fer & du feu defendre leur prouince ,
Leurs femmes, leurs enfans, leurs maisons, & leur Prince,
Le semblable fera pour ceux de son mestier
Ce docte, vertueux, & prudent Oliuier¹⁶⁴,
Qui s'estoit retiré, faisant place à l'enuie,
Sa nef entiere, au port le plus seur de la vie :
Dont pour le bien publicq' à vostre aduenement
Vous l'auiez reuoqué : faisant voir clerement
Combien est grand en vous l'amour de vostre France,
Le soing de la iustice, & quelle reuerence
Vostre maiesté porte à ceux la qui ont eu
Toufours grauee au cœur l'amour de la vertu.*

*Quant au troisieme estat des autres le plus digne ,
Vous auez ce Prelat, ce Cardinal insigne,
Ce Charles, l'ornement du college Romain¹⁶⁵,
En qui le ciel a mis vn esprit plus qu'humain,
Vn plus qu'humain sçauoir, plus qu'humaine faconde,
Pour vous faire par luy le plus grand Roy du monde.*

*Ce pendant qu'il sera des pilotes le chef,
Affis au gouuernail de la Françoisse nef,
Ne craignez les rochers, ny les vents, ny l'orage :
Qui tel guide a choisi, ne fait iamais naufrage.*

*Mais qui sera celuy, qui la garde prendra
De vostre poure peuple, & qui le defendra ?
Qui vous priera pour luy ? qui sera son refuge ?
Et de sa poureté le fauorable iuge ?*

*Ce sera vostre mere, Sire, qui en sa main
Charitable prendra cest œuure tant humain,
Imitant la bonté de ceste heureuse Mere,
Qui pour nous à son fils fait treshumble priere,
Nous moyenne la paix, & la tranquillité,
La santé, le beau temps, & la fertilité.*

*A cest œuure si sainct vostre espouse loyale
Emploira sa pitié, & sa vertu Royale,
Sa bonté, sa douceur, où nature & les Dieux
Ont mis comme à l'enuy tous les thresors des cieux.*

*Que pleust à Dieu qu'icy ie puisse mettre encore,
La tante que le Ciel de ses graces honnore,*

*L'vnique Marguerite en couleur & valeur,
Qui est de nostre temps & la perle, & la fleur.*

*Ce sont les protecteurs du poure populaire,
Qui vous priant pour luy, n'auront beaucoup à faire,
Estant d'vn naturel si debonnaire & doux,
Et de douceur ayant tant d'exemples chez vous,
Vostre pere sur tous, le plus humain & iuste
Prince, qui ayt regné depuis Cesar Auguste :
Et qui pour sa bonté à bon droit est nommé,
L'amour de tous estats, & le Roy bien aymé.*

*S'il a gagné ce nom mesmes parmy les armes,
Vous qui n'estes contrainct pour frayer aux gensdarmes,
De fouler vostre peuple, à plus forte raison
Deuez continuer ce tiltre en sa maison.*

*Vous le continuerez, & au peuple Gallique
Serez ce Salomon, ce bon Roy pacifique,
Ce sage Salomon, qui bastit au Seigneur
Le Temple, & qui de Dieu receut ceste faueur,
Non son pere Daud. Ce pitoyable office
Vers vos poures suiets, c'est le sainct edifice,
Que vous bastirez, Sire, edifice eternal,
Qui vous fera vainqueur de l'honneur paternel,
D'autant que plus l'amour que la force est aimable,
Et que la paix est plus que la guerre agreable.*

*Imitant ce bon Roy, vous porterez honneur
A vostre Mere, Sire, à fin que le bon-heur
Vous suyue, & que long temps puissiez iouir encore
Du loyer de celui qui pere & mere honnore.*

*Si vn grand Prince doit vn grand Prince imiter,
Alexandre le grand vous y doit inciter,
Qui se monstra tousiours tant humble enuers sa mere,
Et ce bon Empereur Alexandre Seuere :
Mais plus que tous ceux-là, ce Prince de renom,
Ce grand Roy vostre ayeul, dont vous portez le nom.*

*Ce mesme nom encor' tant cogneu des neuf muses,
Et de ceux-là, qui ont leurs sciences infuses,
Vous oblige à l'amour des lettres & des arts,
S'il vous plaist d'imiter le plus grand des Cefars,*

*Qui fit tant de faueur au Mantuan Virgile,
Et cil qui tant prisa la trompette d'Achille¹⁶⁶.*

*S'il vous plaiſt de reduire en memoire les Rois,
Qui ont plus gouuerné de peuples ſous leurs loix,
Sire, vous trouuerez que deſſous leur Empire
Ont plus fleury les arts, que voſtre France admire
Sur toutes nations. Je ne veux point icy
Vous alleguer les Grecs, ny les Romains auſſi,
Dont la docte faconde & le ſçauoir plus rare
Ont poly (comme on voit) la rudesse barbare.*

*Je vous allegueray ce Charles ſeulement,
Ce grand Charles ſans pair, ce Charles l'ornement
De voꝝ predeceſſeurs, auheur de la ſcience
Dont voſtre grand Paris a telle experience,
Que lon voit auiourdhuy, Paris le nompareil,
Qui ſeul a retiré les lettres du cercueil,
Et qui ſeul a receu Minerue vagabonde,
Que l'ignorance auoit chaffé par tout le monde.*

*Deſſous Charles il prit heureux commencement,
Sous François il a pris heureux accroissement :
Nom (ce ſemble) fatal, puis que nous auons ores
Auec vn grand François, vn grand Charles encores
Des lettres proteſteur, qui tient aupres de vous
Comme le plus ſçauant, & plus humain de tous,
Sire, le meſme lieu, qu'aupres d'Auguſte à Rome
Tenoit ce Mecenas, dont encore lon nomme,
Par vn tiltre d'honneur, tous ceux qui auiourdhuy
Aux hommes de ſçauoir font faueur comme luy.*

*Combien que voſtre pere euſt paſſé ſa ieuneſſe
En l'eſchole de Mars, & qu'en force & addreſſe
Il n'eufſt point ſon pareil, ſi eſt-ce qu'il priſoit
Le meſtier de Pallas, & le fauoriſoit,
Par vn certain inſtinſt, donnant bien cognoiſſance
Du lieu, dont ce bon Roy auoit pris ſa naiſſance.
Sire, il vous plaira doncq imitant voꝝ ayeux,
Fauoriſer les arts, qui voꝝ faiſts glorieux
Peuent perpetuer mieux qu'en marbre, ou en cuyure,
Et qui vous peuuent faire à vous meſmes ſuruiure.*

Quant aux autres vertus que doit auoir vn Roy,
 Comme la pieté, la iustice, & la foy¹⁶⁷,
 Comme il se doit garder du cauteleux flatteur,
 Comme il doit repousser le calomniateur,
 Le mocqueur, le bouffon, & tous ceux qui sous vmbre
 D'vtils seruiteurs, ne seruent que de nombre¹⁶⁸,
 Comme il se doit porter enuers les autres Roys,
 Comme il doit conseruer ses terres, & ses droits,
 Je n'en dy rien icy. Quant à l'art militaire,
 Et à la discipline auiourdhuy necessaire,
 Ce n'est pas mon suiet : puis tant de bons esprits
 Ont si bien cultiué par leurs doctes escripts
 Ce champ, qui est assez de foy-mesmes fertile,
 Que mon labeur seroit appres eux inutile.

Sire, bien que ie sois, comme nouueau-venu,
 De vostre Maiesté encore peu cogneu,
 Bien cogneu toutefois du feu Roy vostre pere,
 Et bien cogneu encor' de vostre tante, & mere,
 J'ay des premiers de ceux du mestier dont ie suis,
 Osé vous estrener de ce peu que ie puis.
 Peu, si vous regardez la valeur de la chose,
 Et l'estat de celuy, qui presenter vous l'ose :
 Mais beaucoup, s'il vous plaist par vostre grand' bonté
 Estimer mon present selon ma volonté,
 Puis qu'en le vous donnant, avecques la personne,
 De ce qui est en moy le meilleur ie vous donne.
 Et que peult-on donner ny meilleur, ny plus beau,
 Que ce qui peult vn nom arracher du tumbeau?

Si nature m'eust fait pour vous seruir en guerre,
 Pour suiure vostre court, ou en estrange terre
 Vous seruir, comme ceux dont ie porte le nom¹⁶⁹,
 Peusse tasché, comme eux, d'illustrer mon renom,
 En faisant mon deuoir : mais puis que la fortune
 N'a voulu iusqu'icy m'estre tant opportune,
 J'emploieray mon esprit, ma plume, & mon labeur,
 Et tout ce que du ciel i'ay reçu de faueur,
 En l'art que les neuf Sœurs m'ont appris de ieunesse,
 Pour chanter la bonté, la vertu, la proësse,

*De vous, de vostre Pere, & de tous vos ayeux,
Dont le nom immortel est escript dans les Cieux.*

*Ce pendant ie prieray le Seigneur, & le maistre
Des Princes, & des Roys, Sire, qu'il vous face estre
Et plus heureux qu'Auguste, & meilleur que Traian¹⁷⁰ :
Et que continuant ce bon heur d'an en an¹⁷¹,
Il accomplisse en vous l'heureuse prophetie¹⁷²,
Qui¹⁷³ l'honneur vous promet, avecques longue vie,
De remettre l'Eglise en son auctorité,
Et Rome deliurer de sa captiuité.
Les faits de vostre ayeul, & ceux de vostre pere,
Et le terme prefix à son regne prospere,
Se trouuent la dedans, qui nous doit asseurer
De tout ce que de vous nous commande esperer
Le caractère heureux, qui vostre nom figure :
Qui vous puisse estre, Sire, vn bien heureux augure.*

FIN DV DISCOVRS DES QVATRE ESTATS
DE CE ROYAVME.







APPENDICE¹¹¹

LES CENT DISTIQUES

DES TROIS SEVRS

ANNE, MARGVERITE, IANE,

Trefnables, trefillustres, trefçauantes Dames Angloises,

SVR LE TRESPAS DE L'INCOMPARABLE MARGVERITE,
ROYNE DE NAVARRE.

(Traduits du Latin en quatrains français par IOACHIM
DV BELLAY¹⁷⁵.)

1. *Ce sainct Tumbeau cache ici
Les cendres de MARGVERITE :
Vn grand corps se couure ainsi
D'yne terre bien petite.*
2. *Ici la Mort a donté
D'yne grand' Royne la vie :
Qui d'honneur & de bonté
Auoit la palme rauie.*
3. *La grand' Royne est morte au corps,
Non en l'esprit, qui n'est ores*

- Gisant au nombre des mortz,
Mais vif comme il fut encores!*
4. *Laiſſés des mortz l'appareil :*
Des vers ſans plus on compoſe
Pour adoucir le ſommeil
De la Royne qui repoſe.
 5. *Vienne quiconques le pris*
Des vers & chanſons merite,
Par chanſons & par eſcris
Louer ceſte MARGVERITE.
 6. *Celle qui le cœur eut fort*
Plus que ſon ſexe ne porte,
(Las) elle a ſenti la Mort,
Si elle peut eſtre morte.
 7. *Le corps de terre eſt couuert,*
L'ame eſt au ciel : a cette heure
A l'un & l'autre eſt ouuert
Le vrai lieu de ſa demeure.
 8. *D'eſſous meſme lame enclos*
Ici ne font demeurence
De MARGVERITE les ôs
Sa Foy & ſon Eſperance.
 9. *Tout le bien & la vertu*
Qui du ciel en terre abonde,
MARGVERITE l'auoit eu,
S'il en fut onc en ce monde.
 10. *Celle qui de ſaincteté*
Et de bonté fut ornée,
Au ſein de la Deité
Saincte & bonne eſt retournée.
 11. *Tout ce que deceuvre l'œil*
Du Soleil, tout ce que mouille
L'Océan, eſt le cercueil
De la Royale depouille.
 12. *D'eſſous ce tumbeau ſi bas*
MARGVERITE n'eſt encloſe,
Si petit tumbeau n'eſt pas
Capable de ſi grand choſe.

13. *Bien-heureuse est cette-ci,
A veiller accoustumée :
L'Espoux la trouua ainsi
Aiant sa lampe allumée.*
14. *Ci gist pour en retourner
Celle qui attend le signe
Que Dieu nous fera corner
Par l'Angelique buccine.*
15. *Son paroy ne fut destruid,
Aussi l'embuche veillante
Des larrons qui vont de nuit
Ne la trouua sommeillante.*
16. *Si tu ne fais, viateur¹⁷⁶,
A ce tumbeau reuerance,
Tu es ingrat ou autheur
D'une infidele ignorance.*
17. *Si pour nostre verité
Louange à quelqu'un on donne,
MARGVERITE a merité
Que le pris on luy ordonne.*
18. *Celle à qui n'ont, & n'ont eu,
Et n'auront point la pareille
Les temps amys de vertu,
Dessous ce tumbeau sommeille.*
19. *Si le corps est pourrissant,
Non la louenge & la gloire :
Aussi ne va perissant,
La Poétique memoire.*
20. *Le Frere, & la Sœur aussi,
Qui des neuf doctes Pucelles
Auoient l'honneur eclerci,
Sont periz avecques elles.*
21. *La loy qui la fist mourir
Est aux Heureux preparée ;
Qui croit donc pouoir perir
La personne bien-heurée ?*
22. *Celle qui des siecles vieux
Sera la gloire eternelle ,*

- Est morte, & habite aux lieux,
Souvent desiréz par elle.*
23. MARGVERITE delaiſſant
*Du corps la priſon moleſte,
Plus libre va iouiſſant
De la Campaigne celeſte.*
24. *Est doncques hors des humains
Qui par ſes chanſons Chreſtiennes,
Souvent retarda les mains
Des trois Parques anciennes.*
25. *Terreſtre ell' nous a eſcrit
Ses ſainctes chanſons, & ores
Celeſte elle chante à CHRIST
Ses ſainctes chanſons encores.*
26. *Auecques ce Pol diuin
Diſtes, la Royne ſommeille :
Ell' ſommeille, mais affin
Qu'vn iour elle ſe reueille.*
27. *Ou eſt l'eſprit tant conneu ?
Ou eſt la royalle grace ?
Qu'eſt encores deuenu
Le ſainct honneur de ſa face ?*
28. *La Mort m'a fermé les yeux,
D'horreur tout mon cœur abonde :
Mais mon eſprit vit aux cieux
Plus beau qu'il n'eſtoit au monde.*
29. *Allez, Medecins humains
De ceſte chair tant moleſte :
La Royne eſt entre les mains
Du grand MEDECIN cœleſte.*
30. *Le corps ait repos en DIEV,
L'ame ait du ciel iouiſſance
Affin qu'elle viue au lieu
De ſa premiere naiſſance.*
31. *Bien que le corps ſoit enclos
D'vne eſtroitte ſepulture,
Si n'eſt toutesfois ſon los
Borné d'eſtroitte cloſture.*

-
32. *Crois-tu se paistre les vers
Du nom de celle qui vole,
Admirable en l'Vniuers,
De l'un iusqu'à l'autre pole?*
33. *La Mort qui ne vouloit pas
MARGVERITE estre immortelle,
L'a faiçte par son trepas
De periffable, eternelle.*
34. *Elle vouloit mettre à fin
La guerre en son ame enclose :
Ores elle est morte, afin
Qu'en paix elle se repose.*
35. *J'ai vescu (dist elle) assez,
Voire trop : & de ma vie
J'ay les limites passés :
Or i'ay de mourir enuie.*
36. *Par la voix du commun bruit,
Parfaiçte elle estoit nommée :
Souvent la verité suit
La commune Renommée.*
37. *Ell' mourut quant lentement
Deuoit arriuer son heure :
Le bien passe promptement,
Le mal voluntiers demeure.*
38. *Son corps porta ça & la
Son ame ici vagabonde :
Puis au ciel l'esprit vola,
Faché d'errer par le monde.*
39. *Pourquoy estoit elle ainsi
De bien viure studieuse?
Pource qu'elle estoit aussi
De bien mourir curieuse.*
40. *Dessous CHRIST sa vie fut,
La Mort sous CHRIST l'a raue :
Ainsi voila comme elle eut
Sous CHRIST sa mort & sa vie.*
41. *Que n'estoit elle? ou quel bien
N'auoit ell'? Mais dire i'ose*

- Qu'ell' n'auoit & n'estoit rien :
Or' est, & a quelque chose.
42. *La Mort qui la fait perir*
Pour estre de mort deliure,
La fait au monde mourir
Pour à DIEV seulement viure.
43. *O trop ennuieux seiour !*
O mon DIEV, ce disoit elle,
Viendra point le mortel iour,
Qui me fera immortelle !
44. *Suiuant le train de vertu,*
De labeur accompagnée,
L'esprit de vertu vestu
Au ciel a place gagnée.
45. *Que veid elle en ces bas lieux*
Sinon toute peine dure ?
Ores que voit elle aux cieus
Sinon tout plaisir qui dure ?
46. *Humble aux riches elle estoit,*
Aux pauures elle estoit telle :
Aussi l'un & l'autre on voit
Pleurer par la perte d'elle.
47. *Elle est hors de court : puis-quoy ?*
Faut-il pourtant qu'on la plaigne ?
Elle est aupres du grand Roy
Des Saincts la saincte compaignie.
48. *Celuy qui croit le retour*
De l'ame au corps, il doit croire
Que MARGVERITE à son tour
Aura de la Mort victoire.
49. *Ell' perdit les vains desirs*
De la vie miserable :
Ell' gaigna les vrais plaisirs
De la vie perdurable.
50. *Ell' mourut, mais sous la foy*
De CHRIST, CHRIST viue elle adore :
Car (ó CHRIST) mourir en toy,
C'est (CHRIST) en toy viure encore.

-
51. *Qu'est il plus doux que mourir ?
Ainsi, ainsi le Fidele
Doit au dernier poinct courir :
Aussi ne meurs-ie, dist elle.*
52. *Je suis morte, mais j'attens
Estre de la mort deliure,
Car j'espere au dernier temps
Auecques mon Dieu reuiure.*
53. *Son corps elle deuestit
D'armes qui estoient mortelles :
Son ame elle reuestit
D'armes qui sont immortelles.*
54. *Qui m'arreste encor ici
Moy fille de la Nature,
Si ce monde doit ainsi
Fâcher à la creature ?*
55. *Le feu d'Amour l'embrasoit,
Pourquoy-non ? La chaste Dame
Son diuin AMY baiçoit
Des saincts baizers de son ame*
56. *Doy-ie craindre de perir
Si en DIEV seul ie me fie ?
Le viure me faiçt mourir,
Le mourir me viuifie.*
57. *Ses yeux clos elle tenoit
En CHRIST seulement rauie,
Sentant que la Mort venoit
Clorre le pas de sa vie.*
58. *Que ne peut l'amour de CHRIST ?
A CHRIST toute dediée,
ELL' festoit niée, affin
Que de CHRIST ne fust niée.*
59. *Son Esprit qui contestoit
A sa Chair contencieuse,
Ce n'est plus comme c'estoit
Matiere litigieuse.*
60. *CHRIST, de mon salut l'escu
Et de mon secours les armes,*

- Fait, que mon cœur inuaincu
Ne craint de Mort les allarmes.*
61. *Enfer tu n'es plus vainqueur,
IESVS ta force a dontée,
Et a par mesme vigueur
De Mort la darde epointée.*
62. *Le viure m'est odieux,
Le mourir proffit m'apporte :
L'vn me separoit des cieux
L'autre m'en ouure la porte.*
63. *S'il fault ma mort estimer
De IESVCHRIST la victoire
Qui fist la Mort abismer :
De ma mort que doit on croire?*
64. *Ma vie marchoit deuant
Et voici la Mort compaigne :
Mais ie perdois en viuant
Ce qu'en mourant ie regaigne.*
65. *Comme depouillant sa peau
Le Serpent se renouuelle :
Laiſſant mon corps au tumbeau
J'ai repris forme nouvelle.*
66. *Toute mon ame i'auoy
A IESVCHRIST afferuie :
Aussi Royne ie me voy
Trop mieux que durant ma vie.*
67. *Qui a faiçt qu'elle n'est pas
De viure au monde amoureuse?
La Mort luy ouurit le pas
D'une vie plus heureuse.*
68. *Pendant qu'en ce monde ici
Ma vie à la Mort ie change,
Ie monte au ciel : & voici
Que i'y fais vn contréchange.*
69. *Ce grand DIEV son FILZ promis
Bailla pour me faire ſienne,
Qui ſ'est à la Mort ſoumis :
Sa vie est doncques la mienne.*

70. L'ENFANT né pour nous, & mort,
*N'a-il pas la Mort dontée ?
 Tout-ainsi apres ma mort
 le l'ay par luy surmontée.*
71. L'esprit r'appellé d'exil
*En lieu de son premier naistre
 Monstra qu'aussi n'estoit-il
 Forbanni en ce bas estre.*
72. L'esprit qui portoit si bien
*Le plaisir & le malaise,
 A cette heure ne sent rien
 Qui a son plaisir deplaise.*
73. J'ai eu Esperance & Foy,
*Et leur Sœur qui est plus grande :
 Or' ie n'espere & ne croy,
 J'ay tout ce que ie demande.*
74. Trois Lys royaux ell' portoit :
*Pourquoy-non ? la noble Dame
 Trois fois Roiale elle estoit,
 Race des Rois, Sœur & Femme ¹⁷⁷.*
75. L'esprit royal est monté
*En la celeste contrée
 Par Foy, Iustice & Bonté,
 Qui luy ont ouuert l'entrée.*
76. Or' qu'elle a changé le fort
*De sa vie obscure & sombre :
 Dittes que deuant sa mort
 Sa vie n'estoit qu'une ombre.*
77. Si par CHRIST, elle vesquit
*Heureuse, & si la Mort blesme
 Heureusement la vainquit :
 Ell' vit encores de mesme.*
78. Adieu, heureuse a iamais,
*Des cieux estoille nouvelle,
 Par ton espoir desormais
 De DIEV la fille eternelle.*
79. O bien fortunez Espritz
Que cette Ame tant bien née

*Suit aux blanchissantz pourpriz
De blanche robe attournée !*

80. *Les arres tant precieux
Que la Bonté infinie
M'auoit donnéz, m'ont aux cieux
Toute la somme fournie.*
81. *Au souuerain Createur
Humble & fidele doit viure
Comme vrai adorateur
Qui MARGVERITE veult suyure.*
82. *CHRIST de mon cours entrepris
Fut la seule borne, & pource
Par lui i'emporte le pris,
Certain loyer de ma course.*
83. *Aiant surmonté l'effort
De l'Infernale cohorte,
La Chair, le Monde, & la Mort,
Le Trophée i'en rapporte.*
84. *Je perdi le FRERE mien
Quell' chose m'estoit plus chere?
Quel sera doncques mon bien
Voiant encores mon FRERE.*
85. *Cessez grauer cette-cy,
Et peindre, ó diuins Manœures :
Elle est assez peinte icy
Et engraüée en ses œuures.*
86. *Qui n'admire son MIROIR
Qui rend toute Ame assuree,
De son DIEV luy faisant voir
L'image reuerberée ?*
87. *Son chef qui estoit orné
D'une couronne incertaine,
Est a iamais couronné
Par l'eternel Capitaine.*
88. *Mille causes, s'il te plaiſt
Que mille causes i'en rende,
Font que maintenant elle est
De tous poinctz heureuse & gran de.*

-
89. *Par trois fois elle appella*
IESVS, ce nom venerable :
Trois fois IESVS l'accolla
D'une accolade honorable.
90. *Elle est viue, Dieu mercy,*
Et doucement sommeillante
Dort d'un sommeil eclercy,
Mourant d'une mort viuante.
91. *Entre, o Royne de bon heur,*
Dedans les diuines plaines,
Ou l'AIGNAV est gouuerneur
Des Troppeaux aux blanches laines.
92. *Blanche en habit blanchissant,*
O Royne à DIEV consacrée,
Adore le TOVTPVISSANT
Au temple qui luy agrée.
93. *Tu portes du DIEV VIVANT*
Sur ton front l'Image saincte,
Nul mal ne t'ira greuant
Aiant telle Enseigne empreinte.
94. *Pour ton victorieux cœur*
Dy à ta main qu'elle porte
L'honneur du rameau vainqueur,
Ou pour auoir esté forte.
95. *Deuant le Siege eternal*
Du grand Throne de victoire
Au SEVL qui est supernel
Tu chantes salut & gloire.
96. *Ores tu as en ta main*
Les offrandes qui sont sainctes,
Le vrai Encens, le vrai Pain
Et les prieres non faintes.
97. *La fain, la soif & le chault,*
Et les froidures malignes
Ne te suyuront point la hault
Parmy les Trouppes diuines.
98. *Deux mille milliers de Sainctz*
Affis enuironnent ores

- Tes costes, qui en sont ceinçz
De millè milliers encores.*
99. *Ia l'AIGNAV qui va deuant
Te guide aux fontaines viues.
Ia du Pain qui est viuant
L'ÉTERNEL veult que tu viues.*
100. *Qui contera les plaifirs
De la couche composée
Qui ioinç d'eternelz defirs
Et l'ÉPOUX & l'ÉPOVSEE?*
101. *Qui contera les baisers
Conioinçz d'une saincte flâme,
Et les delices tant chers
De l'ÉTERNEL, & de l'ÂME?*
102. *Qui dira combien feront
De faueurs applaudissantes,
Qui par tout resonneront
Aux salles resplendissantes?*
103. *Tu orras la saincte voix
De la feste nuptiale,
Et le SAINCT dit par trois fois
Sera la voix Geniale.*
104. *Chante Lumiere & Honneur,
Grace, Vertu, & Sageffe,
Ainsi qu'elle est au SEIGNEVR
Estoit, & sera sans cesse.*

 ODE

(SVR L'ÉPITHALAME DE HENRI DE MESME ET DE IANE
HENNEQVIN¹⁷⁸).

*Quel demon à ceste fois
De sa fureur la plus douce
Iusqu'aux estoilles te pousse
Sur les aëles de ta voix?*

*De la celeste musique
 Ne plaisent tant les doux sons
 Que le miel de tes chansons
 Plus doux que le miel attique.
 Heureux son, heureux sonneur,
 Heureuse vierge bien née,
 Et plus heureux l'hymenée
 De telle vierge d'honneur ¹⁷⁰.
 Heureux l'enfant qui doit estre
 S'il est aussi bien sonné,
 Que tu as bien fredonné
 Le Dieu qui le fera naistre.*

CÆLO MVSA BEAT.

SONET DE IOACHIM DV BELLA I

A P. DE RONSARD ¹⁸⁰.

*Comme vn torrent, qui s'enfle & renouvelle
 Par le dégout des hauts sommets chenus,
 Froissant & ponts & riuages connus,
 Se fait (hautain) vne trace nouvelle :
 Tes vers, Ronsard, qui par source immortelle
 Du double mont sont en France venus,
 Courent (hardis) par sentiers inconnus
 De mesme audace, & de carriere telle.
 Heureuses sont tes Nymphes vagabondes,
 Gastine sainte, & heureuses tes ondes,
 O petit Loir, honneur du Vandomois !
 Icy le Luc qui n'aguere sur Loire
 Souloit répondre au mouuoir de mes doigts
 Sacre le pris de sa plus grande gloire.*

I. DV BELLAY

(A LOYS LE ROY, DIT REGIVS¹⁸¹)

*S'esbayst-on de veoir nostre langue bornee
 Des Alpes & du Rhyn ? & qu'en si peu de pris
 Enuers les estrangiers soyent tous ces bons esprits
 Qui la pensent auoir si richement ornée ?
 Toute langue qui est encores nouueau-née,
 Soudain haulse le chef, alors qu'en ses escrits
 On voit & le plaisir & le profit compris,
 Heur, dont la nostre encor' n'a esté fortunée.
 Iusqu'icy nous auons pour le fruit pris la fleur,
 L'escorce pour le boys, pour le vif la couleur,
 N'employant nostre esprit qu'au labeur poétique.
 Mais appris & en pris nous ferons ceste fois,
 Puis que Loys le Roy, nostre Platon François
 Nous apprent l'eloquence, & la doctrine Attique.*

HVICT SONNETZ

DE IOACHIM DV BELLAY¹⁸².

I

*De voir mignon du Roy vn courtisan honneste,
 Voir vn pauure cadet l'ordre au col soustenir,
 Vn petit compagnon aux Estatx paruenir,
 Ce n'est chose, Morel, digne d'en fere feste :
 Mais voir vn estaffier, vn enfant, vne beste,
 Vn forfant, vn poltron, cardinal deuenir,
 Et, pour auoir bien sceu vn singe entretenir,
 Vn Ganimede auoir le rouge sur la teste¹⁸³ :
 S'estre veu, par les mains d'un soldat espagnol,
 Bien hault sur vne eschelle auoir la corde au col,
 Celluy que par le nom de Saint-Pere l'on nomme :
 Vn belistre en trois iours aux princes s'esgaller,
 Et puis le voir de là en trois iours desualer :
 Ces miracles, Morel, ne se font point qu'à Rome.*

II

*Qui niera, Gillebert, s'il ne veut resister
 Au iugement commun, que le siege de Pierre,
 Qu'on peut dire à bon droit vn paradis en terre,
 Aussi bien que le Ciel n'ait son grand Iupiter?
 Les Grecz nous ont fait l'vn sur l'Olympe habiter,
 Dont souuent dessus nous ses foudres il defferre ;
 L'autre du Vatican delasche son tonnerre,
 Quand quelque Roy l'a fait contre luy despiter.
 Du Iupiter celeste vn Ganimede on vante :
 Le thusque Iupiter en a plus de cinquante :
 L'vn de neçar s'enyure, & l'autre de bon vin :
 De l'aigle l'vn & l'autre a la defence prise :
 Mais l'vn hait les tyrans, l'autre les fauorise ;
 Le mortel, en cecy, n'est semblable au diuin.*

III

*Ou que ie tourne l'œil, soit vers le Capitole,
 Vers les baings d'Antonin ou Diocletien,
 Et si quelque œuure encor dure plus ancien
 De la porte Saint Pol iusques à Ponte mole,
 Je deteste, à par moy, ce vieil faucheur qui vole
 Et le Ciel, qui ce tout a reduit en vn rien ;
 Puis, songeant que chascun peut repeter le sien,
 Je me blasme, & cognois que ma complainte est folle.
 Aussi seroit celluy par trop audacieux
 Qui voudroit accuser ou le Temps ou les Cieux
 Pour voir vne Medaille ou Colonne brisee.
 Et qui sçait si les Cieux referont point leur tour,
 Puisque tant de seigneurs nous voions chascun iour
 Bastir sur la Rotonde ou sur le Collisee?*

IV

*Je fu iadis Hercule¹⁸⁴ : or Pasquin ie me nomme,
 Pasquin fable du peuple, & qui fais, toutefois,
 Le mesme office encor que i'ay fait autrefois,
 Veu qu'ores par mes vers tant de Monstres i'affomme.
 Aussi mon vray mestier, c'est de n'espargner homme,
 Mais les vices chanter d'une publique voix :
 Et si ne puis encor, quelque fort que ie sois,
 Surmonter la fureur de cest hydre de Rome.
 J'ay porté sur mon col le grand palais des Dieux
 Pour soulager Atlas, qui soubz le faix des Cieux
 Courboit, las & recreu, sa grande eschine large :
 Ores, au lieu du Ciel, ie porte sur mon doz
 Vn gros Moyne espagnol qui me froisse les oz :
 Si me poise trop plus que ma premiere charge.*

V¹⁸⁵

*Certe, vn qui veult curer quelque cloaque immunde,
 S'il n'a le nez armé d'une contresenteur,
 Estouffé bien souuent de la grand' puanteur,
 Demeure enseuely dans l'ordure profonde :
 Ainsi le bon Marcel, aiant leué la bonde
 Pour laisser escouler la fangeuse espeffeur
 Des vices entassez dont son predecesseur
 Auoit, six ans deuant, empoisonné le Monde,
 Se trouuant, le pauuret, de telle odeur surpris,
 Tomba mort au milieu de son œuure entrepris,
 N'ayant pas à demy ceste ordure purgee.
 Mais quiconque rendra tel ouurage parfait
 Se pourra bien vanter d'auoir beaucoup plus fait
 Que celluy qui purgea les estables d'Augee.*

VI ¹⁸⁶

Quand mon Caraciol de leur prison defferre
 Mars, les ventz & l'hyuer, vne ardente fureur,
 Vne fiere tempeste, vne tremblante horreur,
 Ames, ondes, humeurs, ard, renuerse & referre :
 Quand il luy plaist aussi de r'enfermer la guerre
 Et l'orage & le froid, vne amoureuse ardeur,
 Vne longue bonnasse, vne douce tiedeur
 Brusle, appaise & resoult les cœurs, l'Onde & la Terre :
 Ainsi la paix à Mars il oppose en vn temps,
 Le beau temps à l'orage, à l'hyuer le printemps,
 Comparant Paul quart avec Iules troizieme.
 Aussi ne furent onc deux siecles plus diuers
 Et ne se peult mieux voir l'endroit par le reuers
 Que mettant Iules trois avec Paul quatrieme.

VII

Je n'ay iamais pensé que ceste voute ronde
 Couurit rien de constant, mais ie veux desormais,
 Je veux, mon cher Morel, croire plus que iamais
 Que deffoubz ce grand Tout rien ferme ne se fonde,
 Puisque celluy, qui fut de la Terre & de l'Onde
 Le Tonnerre & l'effroy ¹⁸⁷, las de porter le faix,
 Veult d'vn Cloistre borner la grandeur de ses faitz,
 Et, pour seruir à Dieu, abandonner le Monde.
 Mais quoy? Que dirons-nous de cest autre vieillard ¹⁸⁸,
 Lequel, aiant passé son aage plus gaillard
 Au seruice de Dieu, ores Cesar imite?
 Je ne scay qui des deux est le moins abusé;
 Mais ie pense, Morel, qu'il est fort malaisé
 Que l'vn soit bon guerrier, ny l'autre bon hermite.

VIII

Quand ie voy ces seigneurs qui l'espee & la lance
 Ont laissé pour vestir ce saint orgueil romain,
 Et ceux-là qui ont pris le baston en la main
 Sans auoir iamais fait preuue de leur vaillance ;
 Quand ie les voy, Vrsin, si chiches d'audience
 Que souuent par quatre huys on la mandie en vain ;
 Et quand ie voy l'orgueil d'un Camerier haultain,
 Lequel feroit à Iob perdre la patience,
 Il me souuient alors de ces lieux enchantez
 Qui sont en Amadis, en Palmerin chantez,
 Desquelz l'entree estoit si chèrement vendue ;
 Puis ie dis : O combien le palais que ie voy
 Me semble different du palais de mon Roy,
 Ou l'on ne trouue point de chambre deffendue !

IOACH. DV BELLAY, ANGEVIN,

(A IAQVES GREVIN¹⁰⁰).

Comme celuy qui a de la Course poudreuse
 Ou de la Luyte huylee, ou du Disque eslancé,
 Ou du Ceste plombé de cuir entrelacé
 Rapporté mainte palme en sa ieunesse heureuse,
 Regarde, en regrettant sa force vigoureuse,
 Les ieunes s'exercer, & ia vieil & cassé
 Par vn doux souuenir qu'il ha du temps passé,
 Resueille dans son cueur sa vertu genereuse :
 Ainsi voyant (Gréuin) prochain de ma vieillesse
 Au pied de ton Olimpe exercer ta ieunesse,
 Je sospire le temps que d'un pareil esmoy
 Je chantay mon Oliue, & refens en mon ame
 Je ne scay quelle ardeur de ma premiere flâme
 Qui me fait souhaiter d'estre tel comme toy.

LETTRES

DE

JOACHIM DV BELLAY.

AV CARDINAL DV BELLAY¹⁰⁰.

I

MONSEIGNEVR,

Si mon indisposition & les affaires qui me tiennent par deça pour la conseruation de ma maison m'eussent permis de vous aller trouuer pour me purger en vostre presence de ce qu'on m'a calomnieusement imposé enuers vous, comme i'ay veu par vos lettres que Mon^s de Tolon m'a ces iours passés communiquees, ie n'eusse esté contraint de vous ennuyer de cette longue & fascheuse lettre, ny vous en peyne de la lire, ce que ie vous supplie tres humblement de faire tant pour la memoire de ce peu de seruice que ie vous ay fait que pour la reuerence du lieu que vous tenés, qui vous oblige ce me semble d'ouïr vn chacun en ses iustifications. Ce que ie doibs le plus craindre en cecy, ce seroit (que) l'opinion que vous pourriés auoir conceu de moy & l'impression qu'on vous en auroit donnee m'eust entierement fermé le passage; mais ie m'asseure tant de vostre accoutumee & naturelle bonté que ce preiudice ne me fera condamner

indicta causa. Et d'autant plus ie m'en assure que vous mesmes, Monseigneur, aués souuent esproué & esproués encores tous les iours les traicts de la calumnie, a vostre grand honneur & a la confusion de vos ennemis. Or pour venir au faict & affin que mettant toute opinion & toute passion a part vous puissiez iuger si ie suis digne d'une telle indignation que celle que vous montrés par vos dites lettres, ie vous supplie tres humblement, Monseigneur, de lire patiemment tout ce discours, ou si ie vous ments d'un seul mot ni si par artifice ie vous deguise rien de la verité, ie me soubmetz a estre estimé tel de tout le monde & pis encores, si pis se peult imaginer, qu'il vous a pleü me despeindre par vos dites lettres. Vous entendrés donc s'il vous plaist, Monseigneur, qu'estant a vostre seruice à Romme ie passois quelquefois le temps à la poesie latine & françoise, non tant pour plaisir que i'y prisse que pour vn relaschement de mon esprit occupé aux affaires que poués iuger, & quelquefois passionné selon les occurences, comme se peult facilement descouurer par la lecture de mes escrits, lesquels ie ne faisois lors en intention de les faire publier, ains me contentois de les laisser voir à ceux de vostre maison qui m'estoient plus familiers; mais vn escriuain Breton que de ce temps la ie tenois avec moy en faisoit des coppies secrettement, lesquelles, comme ie descouuris depuis, il vendoit aux gentilshommes françois qui pour lors estoient a Romme, & Mons^r de St. Ferme mesme fut le premier qui m'en aduertyt. Or estant de retour en France ie fus tout esbahy que i'en trouuay vne infinité de coppies tant à Lyon que Paris, dont ie mis de ce temps la quelques imprimeurs en proces qui furent condamnés en amandes & reparations comme ie puis montrer par sentences & iugements donnés contre eux. Voyant donc qu'il n'y auoit autre remede & qu'il m'estoit impossible de supprimer tant de coppies publiees par tout, pour ce que le feu Roy, que Dieu absolue, qui en auoit leu la plus grand part, m'auoit commandé de sa propre bouche d'en faire vn recueil & les faire bien &

correctement imprimer, ie les baillay à vn imprimeur fans autrement les reuoir, ne pensant qu'il y eust chose qui deubt offencer personne & aussi que les affaires ou de ce temps la i'estois ordinairement empesché pour vostre seruice ne me donnoient beaucoup de loisir de songer en telles refueries, lesquelles toutefois ie n'ay encores entendu auoir esté icy prises en mauuaise part, ains y auoir esté bien receûes des plus notables & signalés personages de ce Royaume, dont me suffira pour cette heure alleguer le tesmoignage de Mon^{sr} le chancelier Oliuier, personnage tel que vous mesmes cognoissés. Car ayant receu par les mains de Mon^{sr} de Morel vn semblable liure que celuy qu'on vous a enuoyé, ne se contenta de le louer de bouche, mais encores me fist cette faueur de l'honorer par escript en vne epistre latine qu'il en escriuit audit de Morel. L'extrait de laditte Epitre est imprimé audeuant de quelques miennes œuures latines¹⁰¹ que vous pourrés voir avec le temps. Et ie l'ay bien voulu inferer en la presente de mot a mot & que i'ay encloz ci-dedans. Par la, Monseigneur, vous pourrés iuger si mon liure a esté si mal receu & interpreté des personages d'honneur comme de ceux qui le vous ont enuoyé avec persuasion si peu à moy aduantageuse. Ie ne scay a la verité qui me peust auoir presté cette charité, & ne voudrois obliquement taxer personne, mais il me semble qu'en cela ils ont fort mal noté ce que dit Martial en vne sienne epistre¹⁰² : *Abfit ab epigrammatis meis malignus interpres*. Et au mesme lieu : *Pessime facit qui in alieno libro ingeniosus est*. Or, ne voyant, Monseigneur, en toute cette belle accusation, *aliquod certum aut definitum crimen* auquel ie puisse respondre particulièrement, ie me contenteray de dire generalement qu'en tout ce liure il ne se treuera point *expressè nec tacitè* que i'aye en rien touché vostre honneur; au contraire se trouuera qu'en plusieurs endroiçts ie me suis mis en deuoir de le deffendre si quelq'vn l'eust voulu offenser, mesmement au sonnet que i'ay aussi encloz cy dedans auquel en parlant apertement de vous & non

par metaphore ou allegorie ¹⁹³... Voyla, Monseigneur, comment i'ay voulu denigrer vostre honneur, lequel tant s'en fault que ie voulusse en rien offenser, qui seroit a moy non vne meschanceté mais vn vray Parricide & sacrilege, que pour le maintenir ie voudrois s'il en estoit besoing hasarder le mien avec ma propre vie & tout ce que Dieu ma donné en ce monde. L'on vous a, a ce que ie peux iuger, voulu persuader que ie me plaignois de vous ; ie responds que ie ne me plains de vous, mais de mon malheur & de l'ingratitude de quelques vns, *si surdis liceat maledicere*, qui ayant receu tant de bien & d'honneur de vous l'ont si mal recogneu que vous mesmes pouués tesmoigner & que tout le monde a peu voir. Et quand en quelque endroiçt de mes sonnets on voudroit interpreter (que) les plainçtes que i'y fais se doibuent necessairement referer a vous, comme on voit ordinairement que ceux qui se sentent vrays & fidelles seruiteurs sont quelques fois plus prompts a se plaindre & passionnés que les autres, ie ne veux pas du tout nyer que voyant beaucoup d'autres qui ne vous atouchent de si pres que moy, ny de parenté ny de seruice, recepuoir tant de bien & d'honneur de vous comme ils ont faiçt, il ne m'en soit eschappé quelque regret parmy les autres. Mais ie pense vous auoir fait assés cognoistre par la continuation du seruice que ie vous ay despuis faiçt & feray toute ma vie, s'il vous plaist, que telles plaintes ne procedoient de mauuaise volonté, & s'il m'est permis faire comparaison de moy a vn si iuste personnage, ie pourrois alleguer a ce propos l'exemple de Iob, lequel en son aduersité dispute contre Dieu, alleguant son innocence & la grandeur de ses afflictions qu'il dit n'auoir meritees, & sembleroit de prime face a qui ne prendroit bien le sens de l'Esçriture, ce que ses Parents mesmes luy reprochent, qu'il blasphemast contre Dieu, qui toutesfois, cognoissant l'intention de Iob & son infirmité, a la fin de la dispute approuue la cause dudit Iob & condamne celle de ses cousins : & Dieu veuille qu'en cette mienne aduersité ie n'esprouue encore cette perfecution de ceux dont par

raison ie debuerois attendre toute aide & consolation & non pas recepuoir tant de mal pour le bien que ie pense leur auoir fait. Quant à l'inquisition, qui est le principal point dont l'on veult me faire peur, ie voudrois estre aussi assurez, Monseigneur, de debuoir regagner vostre bonne grace que i'ay peu de crainte de tel inconuenient. Ie n'ay vescu iusques icy en telle ignorance que ie n'entendisse les points de nostre foy, & prie Dieu qu'il ne me laisse pas tant viure que de penser seulement, non qu'escire, chose qui soit contre son honneur & de son Eglise. Ce qui m'a fait ainsi toucher les Caraffes en quelque endroit¹⁹⁴ a esté l'indignité de quoy ils vsoient en vostre endroiçt, dont ie ne pouuois quelquefois ne me passionner que en deschargeant ma colere sur le papier. Tout le reste ne sont que rises & choses friuoles, dont personne, ce me semble, ne se doit scandalizer s'il n'a les oreilles bien chatouilleuses. Quant aux belles qualités qu'il vous plaist me donner par vosdittes lettres, ie les prens comme de mon seigneur & maistre, avec lequel, comme dit Dauid, ie ne veux entrer en iugement; mais ie ne craindray point de vous dire, encores que Democrite *excludat sanos Helicone poetas*¹⁹⁵, que ceux qui me cognoissent & qui m'ont hanté familièrement ne m'ont, ce crois-ie, en telle reputation, & ne pense qu'en ma vie ny en mes actions il se soit encores rien trouué digne de la cathene. Voyla, Monseigneur, la grande meschanceté que i'ay commis en vostre endroiçt, vous suppliant tres humblement au reste de prendre en bonne part ce qu'en vne si iuste deffence que celle de mon honneur i'ay respondu non a vos lettres, mais aux calumnies de ceux qui m'ont deferé enuers vous sans les auoir iamais, que ie sache, offensés ny de fait ny de parole. Dieu le leur pardoint, car quant a moy toute la vengeance que i'en desire c'est qu'il me donne la grace de prendre cette perfequution en patience & a eux de cognoistre le tort qu'ils mont fait. Cependant, Monseigneur, cette lettre portera tesmoignage enuers vous & enuers tout le monde de mon innocence & de l'obeissance & seruitude

que ie vous ay touiours porté & porteray toute ma vie.

Monseigneur, ie supplie le Createur, &c.

De Paris, le dernier iour de Iuillet 1559.

II

MONSEIGNEUR,

Ne crois que vous aurés receu à ceste heure ce que ie vous ay dernièrement escript pour ma iustification, qui me gardera d'vser de redittes, fors de ce mot seulement, c'est que si en cela ou autre chose ie sentoie ma conscience coupable en vostre endroiçt il ne faudroit point d'autre bourreau que moy mesme; ce n'est la premiere tragedie que l'on m'a excitee pour semblable soupçon, que celle dont il vous a touiours pleu de vostre grace me iustifier, & fault que ie vous die, Monseigneur, que *nescio quo fato* tous ceux qui au maniement de vos affaires ne se font proposé autre but que vostre seul commandement sans respect d'autre chose ont couru cette mesme fortune, ce que ie prendrois en plus grand patience pour ce regard si i'auois receu cette playe d'vne autre main. Car les menaces precedentes & l'effect qui s'en est ensuiuy incontinent apres me font assez foy de ceux a qui i'en suis tenu. S'ils ont bien ou mal fait ie m'en rapporte a leur propre conscience & a vous, Monseigneur, qui scaués mieux que personne de ce monde si ie leur en ay donné occasion; or ne vous veux ie celer, Monseigneur, que quelques excuses que i'en aye sceu faire, ny mesme quelque tesmoignage qu'il vous ayt plû d'en donner par vos lettres, il ne m'a esté possible de leur arracher cette opinion de la teste, qui me fait penser que quelques vns de par dela me pourroient prester quelques charités, ou

que, sentants m'auoir fait tort, ceux ci me haissent pour cette feule raison, ce que l'on void arriuer ordinairement. S'il en est ainsi & que par force ils veulent auoir eu occasion de faire ce qu'ils ont fait, ce seroit bien peine perdue a moy de m'en tourmenter dauantage, bien vous supplieray ie de croire, car ie ne veux point faire du Theatin¹⁹⁶ en vne chose qui touche de si pres mon honneur, que ie n'ay le cœur en si bas lieu que ie ne sois pour m'en ressentir quelquefois, & que si ce n'estoit vostre respect ie ne feisse sonner le tort que l'on m'a faict a telles oreilles que peut estre cela ne seruiroit de rien a ceux qui en font cause. Cependant ie prendray patience le mieux qu'il me fera possible & avec les Stoiciens essayray de me persuader que l'homme n'est pas malheureux pour la perte des choses externes, mais seulement pour auoir commis quelque acte meschant dont ie sens ma conscience nette, Dieu mercy, auquel ie supplie vous donner, Monseigneur, en parfaite fanté tres heureuse & tres longue vie.

De Paris, ce dernier iour d'aoust 1559.

Vostre tres humble & tres obeissant seruiteur.

I. DV BELLAY.

III

MONSEIGNEUR,

Despuis ma derniere depesche i'ay receu vne lettre de Monsieur de Bellay que i'ay enclose en ce paquet avec vne coppie de la responce que iay fait a Mon^sr de Paris, pour ce que ie me doute bien que mondit S^r de Bellay, fuiuant ses bonnes coustumes, ne fauldra d'executer ses menaces contenues en ses dittes lettres; ie ne vous en feray autre discours que celuy que vous verrés par ma ditte responce. Ce iourdhuy est vacquee vne prebende en vostre eglise de

nostre Dame que Mon^{sr} le Tresaurier de Beauuais a conferée au fils de Mon^{sr} de Saueuse encore que ie luy eusse fait remonstrer de ne me faire ce tort qu'en l'absence de Monsieur de Paris ie ne feisse laditte charge qu'il vous a pleu me donner & qu'il me pouuoit bien porter autant de respect qu'il auoit fait au feu chantre Moreau, il ne m'a allegué autre chose que la priere que Monsieur de Paris luy en auoit faicte. Ie vous supplie tres humblement, Monseigneur, de ne m'estimer si ambitieux que ie recherche tel souuenir si non autant que c'est pour vostre seruice. En quoy ie ne cederay iamais a personne. Ce qui me donne plus d'ennuy, c'est l'iniure que l'on me fait de me vouloir oster sans reuocation ny autre expres commandement de vous ce qu'il vous a pleu me donner. Ie ne veux prescher mes merites, mais s'il vous plaist de les reduire a memoire, vous trouuerés, Monseigneur, qu'en moins d'un an & demy vous aués disposé de plus de trois mille liures de rente, cependant que ie m'en suis meslé. Et si auois vne personne en teste qui m'a donné de la peine telle que vous aues peü entendre. Ie seray bien aise que les autres facent mieux, mais ie m'asseure bien qu'ils ne s'en scauroient acquitter plus fidellement. Monseigneur, ie supplie le Createur vous donner en parfaite fanté tres heureuse & tres longue vie.

De Paris, ce premier iour de septembre 1559.

Vostre tres humble & tres obeissant seruiteur.

I. DV BELLAY.

Ie ne veux oublier a vous aduertir, Monseigneur, que Mon^{sr} Gallandius est malade a l'extremité &, dit-on, qu'on le celle mort depuis cinq ou six iours, ie ne scay a quelle fin. On dit aussi que sa prebende estoit vacquee en Regale & que le Breton secretaire de Mon^{sr} le cardinal de Lorraine la veut impetrer : ce sera vne forte partie s'il ne se trouue que la partie aduerse dudit Gallandius luy eust passé maintenüe. Il seroit bon de bailler coignet en teste audit Breton. Le procureur general du Roy Bourdin fait les plus grandes instances du monde

pour vne prebende de nostre Dame; il m'en fist parler & escrire par la Royne pour celle de Monfr de St Ferme, & dernièrement m'en a fait escrire par laditte Dame pour celle de Saueuse, encores que ie n'en aye fait la collation mais le tresaurier de Beauuais. Il semble que le dit procureur en veuille auoir par force, & n'est pour se desister de telles importunités si vous ne luy en fermés la bouche; car il n'vse de moindres mots, sinon que le Roy le veust ainsi, & sans vostre expres commandement on n'a peu disposer desdites prebendes comme ie luy ay tres bien fait entendre.

IV

MONSEIGNEUR,

Le scelleur de Monfr de Paris m'a ce matin enuoié vne lettre de change de douze cent escus pour vostre ordinaire de nouembre, me priant de la vous faire tenir, ce que i'ay fait incontinent & l'ay enuoiee sur l'heure enclose en la presente a vostre banquier Didier, qui a ma requeste & sur ma cedulle a fourny vne grande partie desdits douze cent escus. Ce n'est la premiere fois qu'il a fait le semblable & (est) encores prest de faire selon les occurences, qui merite bien ce me semble que l'on en face quelque recognoissance en son endroiect. Il vous auoit pleü, Monseigneur, luy en donner quelque assurance par vn mot de lettre que ie luy baillay de vostre part il y a environ vn an. Toutesfois depuis ne s'en est ensuiuy autre effect: s'il vous plaisoit en faire vne nouvelle recharge a Monfr de Paris, on le contenteroit de peu de chose & que l'on baille ordinairement a d'autres qui ne sont pour vous faire tant de seruice que ledit Didier. Je vous ay escrit par cy deuant que le fils de feu Monfr de Saueuse auoit esté pourueu de la prebende vacquee par la mort d'vn nepueu de Monfr le Cardinal de Meudon suiuant vostre commandement; vous estiés obligé enuers vn

con^{er} de cette court nommé Helym en la somme de mil escus dont luy auiés constitué rente de deux cent liures par an. Vostre recepueur Combraille a payé lefdits mil escus, & par ce moyen est esteinte laditte rente & le contract cassé que ie mettray entre les mains de Mon^{sr} de Paris incontinent qu'il fera de retour. Le dit Helym, par vne autre partie, vous debuoit deux cent escus pour quelques lods & ventes; il a prié qu'on luy donnast terme iusques au 25 de ce present mois, dedans lequel il ne faudroit de satisfaire a ce quil vous doibt. Je vous ay escrit touchant les deux autres prebendes & les importunités & instances qu'en font messieurs les courtisans. Vous y aduiférés s'il vous plaist, Monseigneur, & verrés si ie vous y puis seruir de quelque chose. En quoy ie m'employeray & en toutes autres choses qui concerneront vostre seruice sans aucune exception. Et me trouuerés touiours tel iusques au dernier soupir de ma vie, qui fera l'endroit ou ie supplieray le Createur vous donner, Monseigneur, en parfaite fanté tres heureuse & tres longue vie.

De Paris, ce vii octobre 1559.

Vostre tres humble & tres obeissant seruiteur.

I. DV BELLAY.

Mon^{sr} d'Iury m'est venu voir ce matin, qui m'a dit vous auoir escrit touchant l'expedition de son abbaye de Saint Sierge que l'on luy veult faire perdre, vous suppliant de luy estre aydant en cette affaire : il m'en a parlé plus particulièrement & que s'il vous plaist luy faire auoir laditte expedition, il ne plaindra 500 escus pour la diligence du promoteur. Il m'a aussi parlé de quelques permutations avec pensions redimables comme l'on aduifera. Je n'ay voulu faillir a vous en aduertir, Monseigneur, affin que vous aduifiés, s'il vous plaist, ce qu'il vous en plaira me commander.

AV SIEVR IEHAN MOREL,

AMBRVNOIS¹⁹⁷.

I

MONSIEVR,

Nay veu ce que m'aués escript, & suis fort desplaisant de la mort du pauvre fût Mon^r de la Vigne, tant pour la perte de sa personne que celle que peust auoir faite mon pauvre filleul, qui en doibt estre maintenant en grand peine. Je crois que l'on aura esgard de faire quelque recompense a ses seruiteurs, mesmes a ceux qui l'ont seruy en tel estat que mondit filleul. Celuy comme vous distes qui en a mandé la premiere nouvelle n'aura pas failly de demander la meilleure piece, si est-ce que l'on fera tort ce me semble à Mad. de Sauoye si on ne laisse en sa disposition les abbayes dudit S^r de la Vigne, attendu qu'il estoit sa creature & qu'elle les luy auoit fait donner. Mon^r de Tholon ne s'y endormira pas: si par vos lettres il vous plaisoit luy en toucher quelque mot affin que, faisant pour luy, il fist quelque chose pour ses amis, l'occasion ne seroit pas mauuaise, & ie vous en aurois tousiours nouvelle obligation. *In ogni modo* ce seroit follie de se mettre en frais pour en faire autre diligence, veu ce que dessus. l'ay veu la Prophetie de Nostradamus dont nous ne fauldrions, Mon^r Locante & moy, a vous ayder a rire de laditte Prophetie. En recompense de quoy ie vous enuoie vn distiche que l'on ma baillé hyer qui

me semble assez a propos pour l'explication de laditte Prophetie.

*Nostra damus cum verba damus, nam fallere nostrum est,
Et cum vestra damus, nil nisi nostra damus*¹⁹⁸.

Ie ne scay si l'aurez veu quelques fois, mais ie le trouue bien gentil. l'ay trahy ou traduit beaucoup plus de la moitié de nostre besongne, mais en vers Alexandrins, car les autres ne me satisfont en si grande matiere & m'eust fallu vser d'une infinité de perifrases dont ie me fusse de beaucoup éloigné de la naïfute de mon auteur que ie m'efforce de représenter le plus au naturel qu'il m'est possible, vous verrez de quoy & en iugerez, & *con questo vi bascio le mani*.

Vostre obeissant frere, seruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

II

MONSIEUR,

Despuis le partement d'Horace, ie me suis aduisé qu'il seroit bon & presque necessaire d'enuoyer vne coppie de la tranlation de l'Epistre de Mon^r de Lhospital¹⁹⁹ a Monseig^r le Cardinal de Lorraine *ne videatur sibi neglectus fuisse*, & n'est besoing de mettre l'Epistre liminaire a la Reine mere, car la personne de Mon^r de Lhospital suffira pour luy, puisque le latin luy est dedié, & pour ce que nous n'en auons point de prest que celuy que vous aués fait relier pour Mad. de Sauoye, il me semble qu'il seroit

bon de le luy enuoier, ie dis à Monseig^r le Cardinal par mesme voye, & i'en feray escrire & relier vn autre tout pareil pour maditte Dame de Sauoye, car n'estant a la court on peust plus commodement differer pour son regard que pour celuy de mondit S^r le Cardinal. Quant a la Royne regnante, l'Epistre en fait assés mention¹⁰⁰, & me semble que celuy de la Royne mere suffira pour toutes deux, & sur ce ie me recommande.

Vostre obeissant frere, seruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

III

MONSIEVR,

Ne m'estant permis pour cest heure, tant pour mon indisposition que pour vne depesche que ie fais a Rome, vous pouuoir aller trouver en vostre maison, ie ne craindray point de vous supplier prendre la peine de venir iusques icy si c'est vostre plaisir & loisir, pour ce que ie voudrois vous communiquer quelque chose qui m'est de grande importance. Et vous scaués qu'en tous mes petits affaires i'ay tousiours recouru a vous comme *ad sacram anchoram. Plura non licet per occupationes. Tu imprudentiam meam excusabis & valebis.*

Vostre obeissant frere, seruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

IV

MONSIEVR,

Le vous enuoye vne lettre que i'escris à Mon^{sr} de Tholon que ie vous supplie recom-
mander à Mon^{sr} Dolu s'il n'est desia party,
sinon ie vous prie de me la renuoyer si ne
faictes quelque autre depesche a la court par autre que
ledit S^r Dolu, avec laquelle ie vous prie de faire tenir
laditte lettre & me tenir tousiours en vostre bonne grace
en laquelle ie me recommande *de meliore nota*.

Vostre humble frere, seruiteur & affectionné amy.

I. DV BELLAY.





NOTES

1. DIVERS POEMES, PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADUCTIONS, p. 1.

Ce titre, rédigé par Aubert, est terminé dans les premières éditions de son recueil par ce complément : *& la plus part non encor' imprimez*. Un assez grand nombre de ces poèmes avaient été publiés par Du Bellay. Nous les avons placés les premiers. Les pages 1-66 de notre tome II sont occupées par les treize qui forment, sous le titre d'*Œuvres de l'invention de l'Autheur*, les pages 93-188 du recueil publié en 1552, commençant par le *Quatriesme liure de l'Eneide*, et décrit en détail dans notre tome I, p. 503. Pour le reste des *Diuers poemes*, voyez ci-après les notes 18 et suivantes.

2. *Pour enter*, p. 3.

On lit, mais à tort, *entrer* dans les réimpressions de cette pièce faites en 1560 à la suite de *La Monomachie* et dans le recueil d'Aubert.

3. *Berfabée*, p. 18.

Ce nom se trouve encore sous cette forme au XVII^e siècle, notamment dans l'*examen* que Corneille a fait de *Polyeucte* (t. III, p. 481, de notre édition); mais tous les éditeurs qui nous ont précédé y ont substitué *Bethfabée*.

4. *Sa pennetiere*, p. 23.

Sa panetiere, dans le recueil d'Aubert.

5. *Si mouras tu*, p. 24.

Si mourras-tu, dans certaines éditions du recueil d'Aubert.

6. *Trop plus maratre que mere*, p. 27.

Il y a *meratre* dans l'édition de 1552 et dans celle de 1560 à la

suite de *La Monomachie*, et, à partir de 1561, *maratre*, forme habituellement employée par Du Bellay. *Méaratre* s'explique fort bien, d'abord par le *deux* qu'on a eu de rapprocher ce mot de sa racine française *mère*, ensuite par les permutations continues qui existent jusqu'en poés. X^v 11^e siècle entre *la* et *le*. Voyez la remarque de Vaugelas intitulée : *Guarir, guerir, jarge*, et la note 4 ci-dessus. La pensée exprimée dans ce vers est tirée de Plautus; elle revient plusieurs fois dans les Œuvres de Du Bellay. Voyez tome I, p. 477, note 5, p. 478, note 93, et ci-après les notes 33 et 54.

7. *Ce doit-elle*, p. 35.

Le vilain doux Rabelais, comme du Bellay l'a nommé dans sa *Monomachie* t. I, p. 125. Il l'avait déjà désigné auparavant de la manière suivante dans la *Défence & Illustration de la Langue françoise* t. I, p. 61 : « Je te veux bien avertir, que tous les sçavans hommes de France n'ont point méprisé leur vulgaire. Celui qui fait remaire Aristophane, & faire si bien le Nez de Lucian, en porte bon témoignage. » Fontaine, dans une note sur le premier sonnet de *L'Orme*, ne doute point qu'il ne soit question ici de cet auteur, car il s'exprime ainsi : « Comme disoit Rabelais, que tu ne daignes nommer expressément, finon par le nom d'Aristophane. » Enfin ailleurs Du Bellay prend la défense du *Bon Pantagruel*. Voyez ci-après, note 129.

8. *N'ont miguardé proprement*, p. 36.

Ainsi dans toutes les éditions, excepté dans la première, qui porte *propement*. On peut y voir une faute d'impression, mais il faut convenir tout au moins qu'elle peignait la prononciation la plus habituelle alors, prononciation à laquelle se conformait encore La Fontaine lorsqu'il écrivait, dans *Le Curé et le Mort* :

*Certaine niece assez propette
Et sa chambriere Paquette
Devoient auoir des cotillons.*

9. *Ce sont beaux mots, que brauade,
Soldat, cargue, camyçade,
Avec' vng braue jan-dieu*, p. 40.

Jodelle a également signalé dans son *Eugène* (act. IV, sc. iv) l'abus de ces termes :

*Premierement estonné m'ont
Avec leurs mots, comme estocades,
Caps de dious, ou estaphilades,
Ou autres brauades de guerre.*

Ce travers durait encore au XVII^e siècle, et nous avons eu à signaler, dans notre notice sur *Le menteur* (Œuvres de Corneille,

t. IV, p. 120 et suiv.), le fréquent retour de ces expressions dans le langage de la galanterie.

10. ODE AV SEIGNEUR DES ESSARS SVR LE DISCOVRS DE SON AMADIS, p. 45.

Nicolas d'Herberay, seigneur des Essars, avait publié de 1540 à 1548 la traduction des huit premiers livres de *l'Amadis de Gaule*.

11. *L'yraigne*, p. 48.

Ainsi et six vers plus bas *yraigneuze*, dans l'édition de 1552 ; dans les suivantes, *araigne* et *araigneuse*. Dans l'édition de 1611 du Dictionnaire français-anglais de Cotgrave, on trouve *araigne*, *yraigne*, *iraigne* ; cette dernière forme est accompagnée de la mention : « mot villageois. »

12. *Celuy qui en deuisse*, p. 49.

Il y a *diuisse* dans les premières éditions. Quelle que soit la forme adoptée, le sens reste le même.

13. ODE PASTORALE A BERTRAND BERGIER DE MONTEMBEVF....., p. 57.

Dans l'édition de 1552 : *Ode pastorale à vng sien amy*.

14. A SALM. MACRIN, p. 59.

Ce titre est celui que porte cette pièce dans l'édition de 1552 et dans celles de 1560 et 1561 ; dans celle d'Aubert, elle vient immédiatement après *Discours sur la louange de la vertu & sur les diuers erreurs des hommes. A Salm. Macrin* (voyez ci-dessus, p. 35-41), et est intitulée : *Audiçt S. Macrin sur la mort de sa Gelonis*. Voyez t. I, p. 153, la charmante pièce de Joachim du Bellay sur le même sujet.

15. *Par vn ardeur lentement violente*, p. 62.

Vng ardeur dans la première édition, *vn ardeur* dans toutes les autres ; l'adjectif *violente*, qui termine le vers, indique suffisamment que Du Bellay n'a point considéré *ardeur* comme masculin ; mais il a probablement voulu, suivant un usage assez répandu de son temps, peindre aux yeux l'élosion de l'*e* ; il aurait pu mettre aussi *vn' ardeur*.

16. LE POETE COVRTISAN, p. 67.

Ce poème, publié pour la première fois en 1559, à la suite de *La nouvelle maniere de faire son profit des lettres* (voyez t. I, p. 507, note 217), a été réimprimé aux folios 44 verso-47 recto d'un recueil in-4 de 1560, qui commence par *La Monomachie*. Aubert l'a placé à la suite du *Discours au Roy sur la poesie* (voyez t. I, p. 213). La

pièce A ΠΗΘΕΒΥΣ, qui suit *Le Poète courtifan*, occupe les deux derniers feuillets non chiffrés du recueil de 1660.

17. *Le Poète du Vide*, p. 67.

C'est le poète idéal que Marc-Jérôme Vida s'efforce de former dans son *Art poétique*.

18. SONNET, p. 73.

Cette pièce commence la série des poèmes « non encor' imprimez ». (Voyez p. 547, note 1.) Aubert, qui la place en tête de tout le recueil, lui donne pour titre, à la table : *Vn Sonnet, touchant l'argument du liure*.

19. *Nouailleux*, p. 75.

Les premières éditions du recueil d'Aubert portent *nouailleux* ; les suivantes, comme ici, *noûailleux*.

20. LA NYMPHE DORMANTE A LA FONTAINE DE PAPE IVLES III, p. 77.

On aurait tort de supposer qu'il faut lire : *du pape Iules III* ; le titre est dans toutes les éditions tel que nous l'avons donné, non-seulement en tête de la pièce, mais à la table ; de plus Du Bellay a dit plus loin (tome II, p. 361) :

*Bonnet alloit sur vne mule
Aussi vieille, que pape Iule.*

21. *La Cheualine source*, p. 80.

L'Hippocrène, fontaine de Béotie, que Pégase fit jaillir en frappant la terre. Perse l'appelle *Fons caballinus* ; Du Bellay la nomme, un peu plus loin, *l'Onde au cheual*. Voyez ci-après note 29.

22. PAVSE V, p. 91.

Ménage remarque que ce morceau de Du Bellay est imité de l'épigramme de Politien à la louange de Bassus :

*Vtque intret biferi si Virgo rosaria Pœsti,
Quam primo carpat vix sciat illa rosam :
Sic tot Fama tua cernens miracula laudis,
Palmam cui primum deferat, in dubio est.*

et qu'il semble avoir inspiré à Malherbe les vers suivants :

*Comme en cueillant vne guirlande
L'homme est d'autant plus trauaillé,
Que le parterre est émaillé
D'vne diuersité plus grande :
Tant de fleurs de tant de côtes
Faisant paroistre en leurs beautés
L'artifice de ia Nature,
Qu'il tient suspendu son desir,*

*Et ne fait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir.*

(A Monseigneur le duc de Bellegarde.)

Ménage rapproche encore de ces vers d'autres passages des successeurs de Malherbe. (*Œuvres de Malherbe, avec les observations de M. Ménage*, t. III, p. 214, etc.)

23. A MADAME DIANE DE POICTIERS, DVCHESSE DE VALENTINOIS, p. 96.

Cette pièce porte ce titre à la table. Dans le volume même on serait tenté de lire : *Ode à madame...*, etc. ; cependant, comme le mot *ode* continue en tête des pages suivantes, il vaut mieux le considérer comme appartenant au titre courant.

24. CHANSON POVR M. LA MARESCHALE DE S. A., p. 116.

Cette chanson, à laquelle la suivante répond, a été probablement chantée par M^{me} la Maréchale de Saint-André dans quelque divertissement.

25. *Auous*, p. 125. Voyez t. I, p. 496, note 117.

26. XXI, p. 130.

Ce sonnet et le suivant se trouvent sans aucun titre dans l'édition de *L'Oliue* de 1561 entre l'*Épithaphe de Clément Marot* et la *Louange de la France*. Voyez t. I, p. 207.

27. LES REGRETS ET AVTRES ŒVRES POETIQUES DE IOACH. DV BELLAY, ANG., p. 163.

La première édition, de format in-4, porte : *A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel, M.D.LVIII* ; il y en a encore deux avec la même adresse : l'une de 1559, l'autre de 1565.

28. *Desseigner*, p. 167.

Dans le recueil d'Aubert, on lit *defigner* au lieu de *desseigner*, et, au contraire, huit vers plus loin, *peigner* au lieu de *pigner*.

29. *L'Onde au cheual*, p. 168. Voyez ci-dessus la note 21.

30. *Soit vne prose en ryme, ou vne ryme en prose*, p. 168.

Regnier a dit depuis, dans sa neuvième satire (vers 66), en parlant de Malherbe et de ses partisans :

. *S'ils font quelque chose,
C'est profer de la rime & rimer de la prose.*

31. *Car ie tiens, comme on dit, le loup par les oreilles*, p. 183.

Ce proverbe, tout latin, est fort bien expliqué par Térence (*Phormio*, acte III, vers 505) :

*Mihin' domi 'st? immo, id quod aiunt, auribus teneo lupum ;
Nam neque quomodo a me amittam invenio ; neque uti retineam*
[scio.]

Corneille a reproduit presque textuellement, dans *Le menteur* (acte IV, scène VII), le vers de Du Bellay :

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.

32. *Il est sa court, son roy, sa faueur, & son maistre*, 186.

Il semble que Regnier se rappelait ce vers lorsqu'il écrivait, dans sa IX^e satire (vers 205 et 206) :

*L'auare, d'autre part, n'ayme que la richesse :
C'est son roy, sa faueur, sa cour & sa maistresse.*

33. *O marafire Nature*, p. 189.

Voyez t. I, p. 477, note 6, et p. 492, note 93, et t. II, p. 547, note 6.

34. *Mais bien d'un petit Chat i'ay fait un petit hymne*, p. 197.

Voyez ci-dessus, p. 353-358, *Epitaphe d'un chat*.

35. *È cofi*, p. 210.

Toutes les éditions portent *Et cofi*, qui ne pourrait guère s'entendre que dans le sens d'*et cofi fia* ; selon nous, il vaut mieux lire ou *è cofi*, comme nous l'avons mis, ou tout au moins *est cofi*, en supposant ici un mélange de français et d'italien, comme dans *son Seruitor* au vers suivant.

36. *Pour viure de formais au sein de Logistile*, p. 211.

Souvenir du *Roland furieux* de l'Arioste (cant. VI, str. 57) :

*Seco pensava, come nel paese
Di Logistilla andasse.*

37. *Siffler toute la nuit par une jaloufie,
Et par martel de l'un, l'autre fauorifer...*

Des courtisannes sont les ordinaires ieux, p. 213.

Les habitudes des courtisanes romaines sont exposées en plus grand détail dans les diverses pièces qui occupent les pages 375-397 de ce volume ; les expressions qui se trouvent ici y reviennent souvent ; voyez, par exemple, les notes 92 et 94.

38. *Sa langue & son habit n'eust appris à changer*, p. 214.

Sur ces changements, il faut consulter principalement les *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé, & autrement*

desguizé d'Estienne, dont nous donnons des extraits ci-après dans les notes 40 et 42.

39. *Il n'eust fait de son nom la verole appeller*, p. 214.

On lit à ce propos, dans *Le Loyal seruiteur* (chapitre XI) : « Il y eut plusieurs gentils hommes qui n'apporterent pas de grans biens de ce voyage de Naples, aucuns aussi en apporterent quelque chose dont ils se sentirent toute leur vie : ce fut vne maniere de maladie qui eut plusieurs noms. D'aucuns fut nommée le mal de Naples, la grosse verole ; les autres l'ont appelée le mal françois, & plusieurs autres noms a eu ladicte maladie ; mais de moy ie l'appelle le mal de celluy qui l'a. »

40. *Celles*

Qui se font de la Court l'honneur nom donné, p. 216.

Dans les *Dialogues du nouveau langage françois italianizé* d'Estienne, Celtophile, parlant des mots venus d'Italie qu'il est indispensable d'adopter, s'exprime ainsi : « Nous commencerons donc par *Cortifana*. Car, comme j'ay dict que nous estions contraints d'italianizer pour signifier ces braues mestiers dont nous auons parlé (& croy qu'il feroit force aux autres langages de faire le mesme, voire au Grec, qui toutesfois est merueilleusement bien fourni de mots), aussi di-ie que nous ne pouuons pas nous passer du mot Italien (en le changeant vn peu) quand il nous faut parler d'vne putain de reputation. PHILAVSONE. Voila vne periphrase vn peu estrange, « vne putain « de reputation. » CELTOPHILE. Si est-ce pourtant qu'il en faudroit venir là, si nous ne voulions pas auoir par emprunt des Italiens, « vne courtifane. » PHILAVSONE. Il y a si long temps qu'on italianize en ce mot, qu'il passe pour Frances. CELTOPHILE. Cela est vray : mais si l'auons-nous pris d'eux. Et plusieurs s'abusent, qui pensent que courtifane proprement se die de toute putain, quelque maraude qu'elle soit. Car s'il faut examiner la premiere & propre signification du mot, telle difference y a entre la courtifane & la simple putain qu'il y a entre vn petit mercerot & vn gros marchand. » (Édit. de 1579, p. 61.)

41. CIII, p. 219.

Le sujet de ce sonnet a été traité en latin par Du Bellay, dans ses *Poemata* (fol. 47), comme l'a fait remarquer M. An. de Montaignon. Voici cette pièce, qui, suivant toute apparence, est l'original :

IVLII. III. PONT. MAX.

*Si poma arboribus nascuntur, vitibus vucæ,
Et sua non mendax fœnora reddit ager :
Si Zephyris tellus fundit violasque rosasque,
Nascunturque suis omnia feminibus :*

*Non poma, aut vuæ clauso hîc de corpore surgent,
 Nec feret hæc violas, nec dabit vrna rofas.
 Allia nascentur, nascetur sectile porrum,
 Et cepe, & quicquid spirat odore graui,
 Deliciæ Iuli, vefci queis fueuerat olim,
 Iuppiter vt dulci vefcitur ambrosia.
 Vos igitur, magni fatum quos tangit Iuli,
 Serta quibus defunt, balsama, thura, dapes,
 Hos eius tumulo diuinos spargite odores,
 Vt dignas habeat Iulius exequias.*

42. *Retourner foruffiz*, p. 219.

Dans les *Dialogues du nouueau langage françois italianizé* (édit. de 1579, p. 125 et 126), Henri Estienne s'étend assez longuement sur ce mot : « PHILAUSONE... Le viendray à quelques autres italianizeurs : & vous feray entendre, quant à l'vfage des mots Italiens, vne autre forte de sciocchesse (car ie me permettray d'vfer de ce mot en parlant des italianizateurs, auffi bien que si ie parles des Italiens), c'est qu'ils vfont du mot Italien, & puis adioustent le Frances : comme s'ils auoyent quelque remors de conscience d'vfer d'un mot estranger & incognu, sans adiouster l'exposition. Et (qui est bien d'auantage) ceci se trouue auoir esté faict par aucuns en leurs escrits mefmemment, qu'ils ont mis en lumiere. Et n'y a pas long temps qu'en lifant vn liure intitulé : « Les epistres des princes, » i'y vi vn exemple de ce que ie vous di : car l'auteur, ayant mis ce mot *foruffites*, adiouste & *bannis* : comme s'il voulet mettre le texte, & puis la glose. CELTOPHILE. Ouy, mais il a peut-estre regardé à vne chose que ie vous diray, c'est que les *foruffits* (que luy appelle *foruffites*, ie ne fçay pas pourquoy) ont des priuileges que n'ont pas les bannis en France : & cestuy-ci entr'autres (en plusieurs lieux) qu'en tuant vn de leurs compagnons (c'est à dire de ceux qui sont banniz comme eux) ils obtiennent grace de leur bannissement. »

43. *Le hurt*, p. 227.

Le heurt, dans le recueil d'Aubert.

44. *Que le bon Rabelais a furnommez Saulciffes*, p. 230.

« Les Souiffes, peuple maintenant hardy & belliqueux, que fça-uons nous si iadys estoient Saulciffes? Le n'en voudroys pas mettre le doigt ou feu. Les Himantopodes, peuple en Ethiopie bien infigne, sont andouilles selon la description de Pline, non autre chose. » (Liv. IV, ch. xxxviii.)

45. CXXVIII, p. 231.

Voyez, p. 259-262, le *Sonnet d'un quidam contre vn des precedents* et les Réponses à ce sonnet.

46. CXL, p. 237.

Ce sonnet ne figure pas en tête du volume intitulé : *Les quatre premiers livres de L'Eneide de Virgile, translatez de Latin en Francois* par M. Loys des Mafures, Tournisien... A Lyon, par Jean de Tournes, M.D.LII, in-4°; mais il se trouve dans les préliminaires de la traduction complète de l'Eneide publiée en 1560 par le même imprimeur.

47. *Nous sommes fous en ryme, & vous l'estes en prose*, p. 237.

Corneille a dit, dans une des premières pièces de vers qu'il ait fait imprimer (*A Monsieur D. L. T.*, vers 54) :

*Par là je m'appris à rimer ;
Par là je fis sans autre chose
Un sot en vers d'un sot en prose.*

48. *De tout ce qui luy fault*, p. 247.

C'est-à-dire de tout ce qui lui manque. Il y a *de tout ce qu'il luy fault*, dans le recueil d'Aubert.

49. *Muse, qui autrefois chantas la verde Oliue*, p. 248.

Voyez t. I, p. 67-138.

50. *C'est que de la louer sa bonté me dispense*, p. 254.

Dispenser ne signifie pas ici, comme de nos jours, *donner dispense, exempter*, mais au contraire *accorder la dispense, l'autorisation nécessaire pour faire quelque chose, autoriser*. Ce verbe a encore parfois ce sens chez Corneille :

L'occasion convie, aide, engage, dispense.

(Suite du *Menteur*, vers 181.)

51. LE PREMIER LIVRE DES ANTIQVITEZ DE ROME, p. 263.

La première édition de cet ouvrage, dont nous avons reproduit le titre complet, porte à l'adresse : « *A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel...* M.D.LVIII. Avec priuilege du Roy. » Elle est de format in-4 et se compose de 13 feuillets et d'un feuillet de privilège. On lit à la fin de ce privilège : « *Donné à Fontainebleau ce troisieme jour de Mars, l'an de grace Mil cinq cens cinquante sept.* » Il y a une autre édition du même format, portant la date de 1562. Les deux sonnets *Au Roy* et *A la Royne* qui terminent le *Songe*, p. 287 et 288, ne se trouvent que dans le recueil d'Aubert.

52. III, p. 265.

M. Anatole de Montaiglon a trouvé la pièce latine suivante dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale sur lequel nous aurons à revenir (voyez ci-après, note 176).

DE ROMA INCERTI AVTHORIS.

*Qui Romam in media quæris, novus aduena, Roma,
 Et Romæ in Roma nil reperis media,
 Aspice murorum moles præruptaque saxa
 Obrutaque ingenti vasta theatra situ;
 Hæc sunt Roma; viden' velut alta cadauera, tantæ
 Urbis adhuc spirant imperiosa minas.
 Vicit vt hæc mundum, nixa est se vincere; vicit,
 A se non victum ne quid in orbe foret.
 Nunc victa in Roma Roma illa inuicta sepulta est,
 Atque eadem victrix victaque Roma fuit.
 Albula Romani restat tum nominis index;
 Quin etiam rapidis fertur in æquor aquis.
 Disce hinc quid possit fortuna: immota labescunt,
 Et quæ perpetuo sunt agitata manent.*

Dans le manuscrit on lit en marge cette note : « Du Bellay a traduit cest épigramme ; voiez en ses *Antiquitez de Rome* (son. III). »

Dans son *Traitté du Sonnet* (p. 44) Colletet attribue cette pièce de vers à Janus Vitalis ; elle a été plus d'une fois imitée ; les *Annales poetiques* (t. X) en donnent une traduction de Jean Doublet.

53. VII, p. 267.

M. Anatole de Montaiglon a reproduit, d'après le manuscrit dont nous venons de parler dans la note précédente, une pièce italienne incomplète sur le sujet de ce sonnet ; il a pensé que c'était peut-être un essai de Du Bellay dans la langue du pays qu'il habitait alors. Nous renvoyons le lecteur qui serait curieux de connaître ces vers aux pages 15 et 16 de la brochure de M. An. de Montaiglon intitulée *Huit sonnets de Joachim du Bellay...* Paris, imp. de Guiraudet et Jouaust, mars 1849.

54. *Marastre nature*, p. 268. Voyez ci-dessus, p. 545, note 6.

55. *L'accord du beau-pere & du gendre*, p. 275.

César et Pompée. Voyez ci-après, p. 279, sonnet XXXI, et p. 287, les premiers vers du sonnet AV ROY.

56. *Armas le propre gendre encontre son beau-pere*, p. 279.

Voyez la note précédente.

57. *Plus riche assez que ne se monstroit celle
 Qui apparut au triste Florentin,
 Iettant ma veüe au riuage Latin,
 le vy de loing surgir vne Naffelle*, p. 286.

Dans ces vers on a reconnu Dante apercevant la barque de Caron (troisième chant de *l'Enfer*).

58. DIVERS IEUX RVSTIQUES..., p. 289.

La première édition porte à l'adresse : *A Paris, De l'Imprimerie de Federic Morel...* M.D.LVIII, et la mention *avec priuilege du Roy*. Ce privilège est « Donné à Paris le xvii. iour de Ianuier, mil cinq cens cinquante sept. » Le volume, de format in-4, se compose de 76 feuillets chiffrés. Il y a des impressions de 1560 et de 1565. L'avis *Au lecteur*, d'abord conservé par Aubert dans son recueil, en a été retranché dans les dernières éditions.

59. *C'est le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux spectacles... & autres telles voluptez... de recreation moins honeste & moins digne d'un esprit liberalement institué*, p. 290.

Les mêmes idées ont été plusieurs fois exprimées par Du Bellay. Voyez t. I, p. 43, 78 et 334.

60. *L'euilleur*, p. 293.

Ce nom convient fort bien à l'animal que nos enseignes appellent *réveille-matin*; il faut remarquer toutefois qu'il y a dans le texte *excubitor*, qui serait mieux rendu par *le veilleur*, ce qui donnerait une leçon très-acceptable.

61. *L'eaule*, p. 295.

C'est la plante appelée en latin *inula*, et aujourd'hui *aulnée* en français. Cotgrave, dans son dictionnaire, la nomme *eaulice*.

62. VÆVZ RVSTIQUES. *Du latin de Naugerius*, p. 297.

Ce titre s'applique aux treize pièces qui suivent (p. 297 — 306), tirées toutes des *Iusus* d'André Naugerio, où elles portent les titres suivants : *Vota Cereri pro terræ frugibus*; *Vota ad auras*; *Vota Theffelonis, Cereri, Baccho & Pali deæ* (imitée de deux manières par Du Bellay); *Lyconis vota Pani deo*; *Vota Iolæ Pani agresti deo*; *Vota pro vite Baccho & Satyris*; *Vota Veneri, vt amantibus faueat*; *Vota Niconoes ad Dianam*; *Augonis venatici canis epitaphium*; *Thyrfidis vota Veneri*; *Imaginem sui Hyellæ mittit*.

63. *Luyte*, p. 310.

Luyte, dans le recueil d'Aubert.

64. *Entrelasse*, p. 310.

Contrelasse, dans le recueil d'Aubert.

65. CONTRE LES PETRARQVISTES, p. 333.

Cette pièce a paru pour la première fois aux pages 68-77 du *Recueil de poésie* de 1553 (voyez t. I, p. 494). Elle y est intitulée *A mc Dame* et présente de nombreuses variantes que nous indiquons dans les notes; notre texte est la reproduction de celui du recueil des *Divers ieux rustiques* de 1558, qu'Aubert a suivi fidèlement.

66. *Auecques Atalante*, p. 333.

On lit ici, dans l'édition de 1553, les vers suivants, qui ont été supprimés :

*Tout l'Orient, avec' toutes les fleurs
Dont le printemps bigarre ses couleurs,
Ne fourniroient à peindre voꝝ valeurs,
Ny le cor d'Amalthée.*

*De leur largesse, ici ie n'en dy rien :
Auffi l'amour, qui est souuerain bien,
Par les presens d'vn auoir terrien
Ne peult estre achetée.*

67. *Sça 'uous*, p. 334.

Pour *sçauet-vous*. Voyez t. I, p. 496, note 117, et ci-dessus, p. 549, note 25.

68. *Vn nouuel Astre luire*, p. 334.

Dans la première édition on lit, après ce vers, les deux strophes suivantes :

*Ce n'est assez à leur subtil parler
Ou ma maiſtresse, ou madame appeller,
Cela est trop voꝝ beautet r'aualer :
Pour oindre voꝝ oreilles
Ce mot, Deesse, est beaucoup mieulx duysant,
Mais ie ne puis, tant ie suis mal plaisant,
Vfer ainsi en me contrefaisant,
De ces faulſes merueilles.*

69. *Et l'estomac, qui pour punition,
Vit, & meurt à sa peine*, p. 334.

Dans l'édition de 1653 :

*Et de celui, qui pour pugnition
Rid, & meurt à sa peine.*

70. *Vous seriez belles*, p. 334.

Dans l'édition de 1553, où cette pièce a pour titre *A vne Dame*, *belle* est nécessairement au singulier ; dans les suivantes, il est au pluriel, et cette leçon n'est pas déraisonnable, car on peut considérer la pièce comme adressée aux dames en général.

71. *Vous ne donnez de peines*, p. 334.

Des quatre strophes qui suivent jusqu'à *Il n'y a roc...*, les deux premières manquent dans l'édition de 1553, et les deux autres se trouvent placées plus loin, avec quelques variantes. Voyez la note 79.

72. *En la fosse d'Auerne*, p. 335.

On lit après ce vers, dans l'édition de 1553, au lieu des deux strophes de notre texte, les quatre suivantes :

*Ores luy semble estre arbre deuenu,
Ores vn mont de nege tout chenu,
Ores l'oyzeau en Meandre congneu,
Ore' il se faiçt accroire*

*Sentir ses nerfz tiedement languiffans,
Entre voz bras les fiens entrelaçans :
Mais tout cela sont des songes passans
Par la porte d'iuoyre.*

*L'vn contrefait ce Tantale mourant
De soif, qu'il a au milieu d'vn torrent,
L'autre qui paißt vn aigle deuorant
S'accoustre en Promethée,*

*Mais cestui la par vn plus chaste vœu,
En se bruslant veult Hercule estre veu,
L'autre se mue en eau, air, terre & feu,
Comme vn second Protée.*

73. *Horribles*, p. 336.

Terribles, dans l'édition de 1553.

74. *Desirs*, p. 336.

Espriz, dans l'édition de 1553

75. *Les beaux yeux de sa Dame*, p. 336.

Dans l'édition de 1553, l'ordre des strophes qui suivent ce vers est interverti de telle sorte que la troisième et la quatrième passent avant la première et la seconde.

76. *Second*, p. 336.

Autre, dans l'édition de 1553.

77. *Flatteur*, p. 337.

Menteur, dans l'édition de 1553.

78. *Et de Thusque nature*, p. 337.

On lit après ce vers, dans l'édition de 1553, les six strophes qui suivent :

*Je scay qu'Amour est le subiect des vers,
Et que sans luy tant d'escriuains diuers
Ne voleroient si bien en l'vniuers
Par les bouches estranges :*

*Mais ces beautez, dont tant de bons espriz
Se vont plaignant auoir esté surpris,
Ne furent onq' vers eulx en si hault pris
Que chantent leurs louanges.*

*Voꝝ beautez donq' leur seruent d'argumens,
Et ne leur fault de meilleurs instrumens
Pour les tirer tous vifz des monumens :
Aussi comme ie pense,*

*Sans que plus fort vous les recompensez
De tant d'ennuiꝝ mieulx escriz que pensez,
Amour les a de peine dispensez,
Et vous de recompense.*

*Ie ry souuent, voyant pleurer ces foulx,
Qui mille fois vouldroient mourir pour vous,
Si vous croyez de leur parler si doux
Le pariure artifice.*

*Mais quand à moy sans feindre ny pleurer
Touchant ce point ie vous puis asseurer
Que ie veulx sain & dispos demeurer
Pour vous faire seruice.*

79. *Qui iamais ne retournent*, p. 337.

Au lieu des quatre strophes qui suivent ce vers dans notre texte, on trouve, dans l'édition de 1553, les six qu'on va lire ; la troisième et la quatrième sont une rédaction différente de celles qui sont indiquées dans la note 71.

*Pour faire fin ie vous prie excuser
Mon amitié, qui ne peult abuser,
Et mon esprit, qui ne scauroit vser
De plus belle harangue,*

*Puis que voꝝ yeulx appris à deceuoir
De ma parole empeschent le deuoir,
Et que les miens esblouys de les voir
Font office de langue.*

*Si ie n'ay peints mes ennuyꝝ sur le front,
Et les assaulx que voꝝ beautez me font,
Ils font pourtant grauez au plus profond
De ma volonté franche,*

*Non comme vn tas de vains admirateurs,
Qui font souuent par leurs souspirs menteurs,
Et par leurs vers honteusement flatteurs
Rougir la carte blanche.*

*Deformais donq' (Amour) si tu m'en croys,
Adresse là ton petit arc Turquois,
Tes petitz traictz, & ton petit carquois,
Et telles mignardises,*

*Presente les à la legere foy
D'vn plus scauant, mais moins aimant que moy,
Qui n'ait iamais rien esproué de toy,
Que ces belles faintises.*

Si toutesfois tel style vous plaiſt mieulx...

80. ELEGIE D'AMOUR, p. 338.

Aubert a placé, dans son Recueil, avant cette élégie celle que nous avons réimprimée aux pages 372-374 du présent volume, et il a intitulé celle-ci : AUTRE ELEGIE D'AMOUR.

81. COMPLAINTÉ DES SATYRES AUX NYMPHES. DV BEMBE, p. 348.

L'original de cette pièce est intitulé : *Faunus ad nymphas*, et celui de la suivante : *Iolas ad Faunum*.

82. *Myaudement*, p. 357.

Ainsi dans toutes les éditions.

83. *S'est perdue la race*, p. 358.

Ainsi dans le recueil d'Aubert ; dans les éditions précédentes il y a *c'est perdu*, qui ne donne aucun sens raisonnable.

84. *Alchumie*, p. 360.

Ainsi dans les deux premières éditions ; *alchimie*, dans le recueil d'Aubert.

85. A BERTRAN BERGIER, POETE DITHYRAMBIQUE, p. 363.

Voyez dans le premier volume, p. 190 et suivantes, une pièce intitulée *Du premier Iour de l'an* et adressée : *Au Seigneur Bertran Bergier*.

86. CONTRE VNE VIEILLE, p. 369.

Aubert a placé, à la suite de la pièce *Contre vne vieille*, l'*Anterotique de la vieille & de la ieune amie*, que nous avons laissée à la suite de *l'Oliue* (t. I, p. 169-174). Cette invective a, selon toute apparence, été inspirée par la pièce V du livre IV de Properce, intitulée *ad lenam*, et surtout par la VIII^e élégie du livre I des *Amours* d'Ovide, qui a pour argument *Execratur lenam, quæ puellam suam meretricis arte instruebat* ; mais ce qui appartient en propre à Du Bellay, c'est l'idée de mêler à ces propositions de « *deuotes remonstrances*, » et de mettre en jeu :

..... *quelque Moyne,
Ou quelque monsieur le Chanoyne.*

Cela nous amène à la Macette de Regnier, dont Du Bellay semble avoir ici tracé l'esquisse.

87. *Quelle raison au' ous...*, p. 374.
Voyez ci-dessus, p. 549, note 25.

88. *Impuniment*, p. 376.
Ainsi dans les premières éditions ; *impudemment*, dans le recueil d'Aubert.

89. LA VIEILLE COVRTISANNE, p. 382.
Il a paru, en 1558, une édition in-12 de *La Vieille courtisane*, dans un recueil intitulé :

LA
COVRTISANE
ROMAINE,
PAR I. D. B. A.
LA PORNEGRAPHIE
TERENTIANE
ET
LA COMPLAINTE
DE LA BELLE
HEAVMIERE

En elegantes contremises de ieune Beauté & vieille Laidure : iadis compofée par M. F. Villon, & de nouuel reueue, corrigee & interpretee.

A LYON,
CHEZ NIC. EDOARD.
1558.
AVEC PRIVILEGE.

Dans un avis qui suit le petit poème de Du Bellay, l'éditeur nous apprend qu'il a pour but de donner au public une pleine connaissance des mœurs des courtisanes. « Laquelle cognoissance ne peut estre plus feurement prinse que par le precedent discours de *La Courtisane romaine*, fait n'agueres par vn singulier poète Francois Romanize. Lequel discours, apres l'auoir restitue à son originale integrité, & apres auoir declaré en marge quelques bons mots Romanefes & gentilles allusions de haut fauoir qui pourroient estre peu entendues des simples Citramontains : il n'a semblé impertinent, ne mal conuenable d'y mettre en fuyte les putanesques descriptions de Terence .. » (Fol. 36 v^o.) Nous allons reproduire dans les notes suivantes les éclaircissements dont il vient d'être question.

90. *Desquelz ie fus aussi vierge rendue*, p. 383.
Aufqueis, mais à tort, dans la *Courtisane romaine*. — On lit en

marge de ce vers : « Pucelage feint. Art de Celestine. » — La première traduction française de cet ouvrage, imprimée en 1527 par Galliot du Pré, a pour titre : *La Celestine en laquelle est traicté des deceptions des seruiteurs enuers leurs maistres & des macquerelles enuers les amoureux.*

91. *O combien mal conuient la maiesté
Auec l'amour !...*, p. 383.

On lit, dans *La Courtisane romaine*, le nom d'Ovide en marge de ce passage.

92. *Siffler de nuit par vne ialoufie*, p. 384.
« *Ialoufie* est vne cage fenestriere à claire veuë. » (*La Courtisane romaine.*)

93. *Pour n'estre en ranc d'esgaldrine tenue*, p. 385.
De squaldrine, dans *La Courtisane romaine*, où ce mot est ainsi interprété : « *Squaldrine* est vne bordeliere ou buissonniere. »

94. *Donner à tous le martel en commun*, p. 385.
« *Martel* est troublement de tête. » (*La Courtisane romaine.*)

95. *Vne faueur qui ne mettoit à compte*, p. 386.
L'exemplaire de l'édition de 1558, que possède la Bibliothèque impériale, porte dans le texte *tournoit à compte*, qui donne un sens assez naturel, et pourtant on lit dans les « *Faultes suruenues en l'impression* » : « Pour *m'estoit à compte*, lisez *mettoit à compte*, maniere de parler Italienne. » C'est cette dernière leçon qui a été adoptée pour les éditions suivantes.

96. *Dont ie sçauois bien faire mon profit*, p. 386.
Ainsi dans l'édition de 1558, cependant, on lit dans la liste des « *Faultes suruenues en l'impression*, » « Pour *dont i'en sçauois*, lisez *dont ie sçauois*. »

97. *Pour leur tirer les quatrins de la main*, p. 386.
De leur tirer les quatrains de la main, dans *la Courtisane romaine*, où l'on trouve cette note : « *Quatrain*, pour toute monnoie, comme *denier* en France. »

98. *Les scoffions, & les chaisnes encor,
Gands parfumez, robbes & pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, capareilles*, p. 386.

Dans *La Courtisane romaine*, *scoffions* est expliqué par « coiffes d'or ; » *garnels* y est remplacé par *gonnels*, et l'on lit en marge du vers où se trouve ce mot : « *Gonnels, &c.*, habillemens romanesques. »

99. *Coches de veçture*, p. 386.
« *Coches*, petis chariots. » (*La Courtifane romaine.*)
100. *Le tenoy pour fantefque*, p. 387.
« *Fantefque*, chamberiere. » (*La Courtifane romaine.*)
101. *Tous les secrets que fon liure defcœure*, p. 388.
Il y a *defcouure* dans l'édition de 1558.
102. *Pour efueiller la dormante Venus*, p. 388.
« Refueiller Venus dormante, eft efmuouoir à luxure : par allufion au Prouerbe Grec. » (*La Courtifane romaine.*)
103. *Auffi void-on qu'vn propos vicieux,
Plus que le vice eft fouuent odieux*, p. 388.
« Horace. » (*La Courtifane romaine.*)
104. *D'vn barifel, ny d'vn Sbirre oultrageux*, p. 389.
Il y a dans l'édition de 1558 : *d'vn efbiere oultrageux* ; mais cette erreur eft corrigée dans les *Faultes furuenues en l'impreffion.*
« *Barifel*, Preuoft, *Sbirre*, Sergent. » (*La Courtifane romaine.*)
105. *En court Sauelle...*, p. 389.
« *En cour Sauelle.* Jurifdiction du Preuoft de l'hotel du Pape. » (*La Courtifane romaine.*)
106. *Pellarelle*, p. 389.
« *Pellarelle*, lepre de cuir, faifant decheoir le poil. » (*La Courtifane romaine.*)
107. *Ce que ie feis : & deuins conuertie*, p. 390.
« *Conuerties* font religieufes non profefles. » (*La Courtifane romaine.*)
108. *Du trente & vn le fameux defhonneur*, p. 390.
« *Cheuauchee* forcee iufques à 31 de maraux. » (*La Courtifane romaine.*)
109. *Que mon autonne on prenoit pour esté*, p. 391.
« Allufion au dict de Archelas. » (*La Courtifane romaine.*) —
« Archelaus, roy de Macedoine... comme Euripides en vn feftin em-
braffaft & baifaft le bel Agathon deuant tout le monde : « Ne vous
« en esbahiffez point, dit-il aux autres affiftans, car des beaux l'ar-
« riere faifon en eft encore belle. » (Plutarque. *Les Dicts notables
des anciens roys*, XXVI, traduction d'Amyot.)
110. *Et le pennache à la guelphe attaché*, p. 391.
Attaché à la manière des Guelphes, c'est-à-dire, à cette époque, des partisans de l'indépendance italienne.

111. *Qu'une Marphise, ou vne Bradamante*, p. 391.
« Dames de proesse heroique en Orlando furioso. » (*La Courtisane romaine.*)
112. *Et leur baillois à la rafle à iouer*, p. 392.
« Rafle, jeu expéditif. » (*La Courtisane romaine.*)
113. *Et quelquefois les autres escorchois*, p. 392,
« Allusion au dict de Tybere, empereur. » (*La Courtisane romaine.*) — Dion Cassius raconte que Tibère écrivit à Æmilius Rectus, qui imposait à l'Égypte de trop lourds impôts : « Je veux qu'on tonde mes brebis, non qu'on les écorche. »
114. *La pluye d'or de la fille d'Acrife*, p. 392.
« Allusion à Dane corrompue par Iupiter en forme de pluye d'or. » (*La Courtisane romaine.*)
115. *Voulant par là honnestement monstrier,
Que par l'or seul on y pouuoit entrer*, p. 392.
« Lieu de Terence en l'Eunuch. » (*La Courtisane romaine.*) — Terence nous décrit ainsi ce tableau :
..... *Virgo in conclavi fedet,
Suspectans tabulam quandam pictam, ubi inerat pictura hæc :*
[Jouem
*Quo pacto Danae misisse aiunt quondam in gremium imbrem
[aureum. (III, V, 35.)*
- et Donat insiste ainsi sur la signification qu'il avait dans la maison où il était placé : Tum quod in gremium Danae etiam ipse Iupiter vt splendidus imber illabitur, nonne videtur meretrix dicere adulescentulis illam corporis partem auctore Ioue velut inauratam fuisse?
116. *Retenir par lyens & par charmes*, p. 393.
« Allusion à la Pharmaceutrie de Vergil. » (*La Courtisane romaine.*)
117. *Ores d'un cimetiére,
Tirant de nuit quelque vmbre solitére*, p. 393.
Cemetiére, dans *la Courtisane romaine*, où l'on trouve cette note : « Sorcellerie à l'imitation de Horace à Canidie la Sorciere. »
118. *Ce que du front des poulains on attire*, p. 393.
« Hippomane, venin amatoire. » (*La Courtisane romaine.*)
119. *Le sens me fault, & l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la vieillesse*, p. 394.

- « Allusion au vers Virgilien :
- Omnia fert ætas, animum quoque...* »
(Ecl. IX, 51.) (*La Courtisane romaine.*)
120. *Crier les Chambelles*, p. 395.
« *Chambelles, petits pains plats comme eschaudez.* » (*La Courtisane romaine.*)
121. *Pour payer vne chambre locande*, p. 395.
« *Locande, à louage.* » (*La Courtisane romaine.*)
122. *O que ie suis differente de celle ...*, p. 395.
« Allusion au vers de Vergile :
- Hei mihi, qualis, etc.* »
(Æn., II, 274.) (*La Courtisane romaine.*)
123. *Ores ie voy le grand Paule quatrieme*, p. 396.
« *Paul III a inhibé les courtisanes.* » (*La Courtisane romaine.*)
124. SATYRE DE MAISTRE PIERRE DV CVIGNET sur la *Petromachie de l'Vniuersité de Paris*, p. 408.
Gilles Corrozet, dont Du Bellay allègue le témoignage quelques vers plus bas, s'exprime ainsi au sujet de Pierre du Cuignet, après avoir raconté un fait de 1328 : « En ce temps viuoit maistre Pierre de Cunieres, que le commun appelle maistre Pierre du Cuignet, qui au nom du roy l'entremitt d'oster le temporel aux prelatz de l'eglise, & reformer leur vie en mieulx. Bertrand euesque d'Authun fut principal defenseur alencontre de luy : en fin le roy les accorda. » (*Les antiquitez, histoires & singularitez excellentes de la ville, cité & vniuersité de Paris...* A Paris. Pour Estienne Groulleau (s. d.), fol. 69 verso. — Un autre historien de Paris, Jacques Du Breul, complète, dans sa description de Notre-Dame, le récit de Corrozet : « Maistre Pierre du Cuignet estant ainsi decheu de sa pretention, on l'a comparé & donné le nom à vne petite & laide figure qui est à vn coing du Iubé de l'Eglise, du costé de midy, au desfoubs de la figure d'enfer. Et n'est aucun reputé auoir veu ceste Eglise, s'il n'a veu ceste grimace. » (*Le Theatre des antiquitez de Paris...* A Paris, par la Societé des Imprimeurs, 1639, in-4°, p. 21.)
Quant à la « *Petromachie* » ou bataille des pierres, ce n'est autre chose que le récit des différends de Pierre Ramus et de Pierre Galand, recteur de l'Université, à l'occasion de l'ouvrage du premier de ces deux professeurs, publié en 1543 sous le titre de : *Aristotelicæ animaduerfiones*.
125. *Ce Rameau precieux*, p. 409.
Allusion au nom de Pierre Ramus. Voyez la note précédente et les notes 127 et 130.

126. *C'est ceste pierreuse responce*, p. 410.

Il s'agit ici de la pièce de Pierre Galland intitulée : *Pro schola parisiensi contra nouam Petri Rami academiam*.

127. *O le galand legislateur*, p. 410.

Allusion au nom de Pierre Galland. Voyez les notes 124 et 125. Dans l'ouvrage intitulé : *Xenia seu illustrium quorundam nominum allusiones*, on trouve (fol. 12 et 13) deux pièces intitulées : *Petrus Ramus* et *Petrus Gallandius*, dans lesquelles Du Bellay s'exerce encore sur ces deux noms.

128. *Il est tout Perionizé,
Et quelque peu Tornebuze*, p. 410.

c'est-à-dire imité de Périon et de Turnèbe.

129. *Mais il me semble trop cruel
Contre le bon Pantagruel*, p. 410.

Voici le passage auquel Du Bellay fait allusion : « *Melior pars eorum qui hafce tuas nugas lectitant, Rame (ne hinc tibi nimium placeas), non ad fructum aliquem ex iis capiendum, sed veluti vernaculos ridiculi Pantagruelis libros ad lusum & animi oblectationem lectitant.* »

Rabelais s'est vengé de cette attaque dans le nouveau prologue de son quatrième livre.

130. *N'a guere vn Galand s'attacha
A vn Rameau de telle forte*, p. 417.

Cette pièce est encore relative à la dispute de Pierre Galland et de Pierre Ramus. Voyez ci-dessus les notes 125 et 127.

131. EPITHALAME... DE... PHILIBERT EMANVEL DVC DE SAVOYE, ET...
MARGVERITE DE FRANCE, p. 421.

Le titre de l'édition que nous avons suivie, fidèlement reproduit à la page indiquée, porte en plus :

PAR
IOACH. DV BELLAY ANGEVIN.
A PARIS,
De l'imprimerie de Federic Morel,...
M. D. L V I I I I.
Auec priuilege du Roy.

Le volume, qui se compose de quatorze feuillets in-4 non chiffrés, contient deux pièces de Charles de Vtenhove, Gantois, l'une française, l'autre latine, sur le même mariage. Le chœur que chante « la

musique » manque dans cette édition et ne se trouve que dans le recueil d'Aubert.

132. *La Nympe Escçoïse*, p. 428.
Marie Stuart.

133. *La Nympe Lorraine*, p. 428.

Claude de France, devenue Lorraine par son mariage avec Charles II, duc de Lorraine, comme Marie Stuart était devenue Française par son mariage avec François II.

134. ENTREPRISE DV ROY-DAVLPHIN POVR LE TOVRNOY SOVBZ LE NOM DES CHEVALIERS ADVANTEVREUX, p. 441.

Outre le titre qui précède, le frontispice de l'édition originale, composée de quatorze feuillets in-4 non chiffrés, porte en plus :

A LA ROYNE, ET AVX DAMES.

PAR IOACH. DV BELLAY ANG.

A PARIS,

De l'imprimerie de Federic Morel,...

M. D. LVIIII.

Avec priuilege du Roy.

Le curieux avis de *l'Imprimeur au lecteur*, que nous avons reproduit à la p. 464, a été omis dans le recueil d'Aubert.

135. A LA ROYNE DAUYPHINE, p. 463.

Dans le recueil d'Aubert, cette pièce a pour titre : *A la Royne d'Escoffe*. Elle est adressée à Marie Stuart, femme du dauphin François, depuis roi sous le nom de François II.

136. LE TVMBEAV DV TRESCHRESTIEN ROY HENRY II, p. 465.

Cet ouvrage et les pièces qui le suivent, jusqu'à la *Lettre au fleur Jehan Morel* inclusivement, ont paru pour la première fois, avec le texte latin, sous le titre suivant, en un volume in-4 de quatorze feuillets :

TVMVLVS HENRICI

SECVNDI GALLORVM REGIS

CHRISTIANISS. PER

IOACH. BELLAIVM.

IDEM GALLICE TOTIDEM

VERSIBVS EXPRESSVM PER EVMDEM.

ACCESSIT ET EIVSDEM ELEGIA

AD ILLVSTRISS. PRINCIPEM CAROLVM CARD.

LOTHARINGVM.

PARISIIS,

Apud Federicum Morellum...

M. D. LIX.

Il y a une édition qui porte la date de 1561 et dans laquelle paraît pour la première fois *le Tombeau* de Minard.

137. *At il*, p. 466.

Ainsi dans l'édition originale; *a-il* dans le recueil d'Aubert.

138. *Quoy plus? Henry auoit tout son rond accomply*, p. 467.

Il y a dans le texte latin :

Quid plura? Henricus iam totum impleuerat orbem.

139. *Imitateurs d'Appelle, & de Lyfippe, & vous*

Par qui Phidie encor' est viuant entre nous, p. 469.

Ces vers sont la traduction exacte du latin :

*Artis Apelleæ, Lyfippique æmule laudis,
Et tu Phidiacæ quem iuuat artis honos.*

Ils ont été remplacés, dans le recueil d'Aubert, par :

*Vous qui sur tous auez la gloire du pinceau,
L'artifice du cuyure & l'honneur du cyzeau.*

140. *Bastiffez à Henry des Tombes Cariennes,*

Erigez à Henry des Pointes Phariennes, p. 469.

C'est la traduction de ces deux vers :

*Erigite Henrico pendentia Mausolea,
Henrico Pharias tollite Pyramides.*

141. *Rendons l'ame à la fin deffoubz ces feintes armes,*

Puis que nous n'auons peu la rendre aux vrais allarmes,

p. 470.

C'est la même pensée que celle qui est exprimée à la fin du *Tombeau* d'Henri II, par Etienne Forcadet :

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapuit.

Brantôme a ainsi traduit ce vers :

« Celui que le vray Mars n'a peu raur à foy, l'image & la semblance de ce Mars l'a raur & emporté » (*Œuvres complètes*, édit. de M. Lalanne, t. II, p. 273.)

142. DV MESME ENCORES, p. 470.

Cette pièce ne se trouve pas dans l'édition de 1559.

143. LETTRE DV MESME AVTHEVR AV SIEVR IEHAN MOREL, Ambrunois, son plus fidele & cher amy, p. 472.

Dans l'édition de 1559 le titre est : *Lettre du mesme Autheur à vn sien amy...*

144. LE TUMBEAU DE M. ANTOINE MINARD, Prefident, p. 475.

Minard, qui, malgré les récusations d'Anne du Bourg, persista à demeurer parmi ses juges, fut assassiné d'un coup de pistolet en revenant du palais le 12 décembre 1559. La pièce de Du Bellay a paru pour la première fois dans l'édition de 1561 du *Tumulus Henrici Jecundi*. Voyez ci-dessus note 136.

145. DISCOURS AV ROY... escript premierement en vers Latins... par messire Michel de l'Hospital... & depuis mis en vers françois par I. du Bellay, p. 477.

Federic Morel a publié deux éditions de ce discours sous le titre qui depuis a été suivi par Aubert et que nous avons reproduit. L'une de ces éditions, que nous n'avons pu voir, est in-4° et porte la date de 1566; l'autre est in-8° et datée de 1567. Une autre édition a pour titre : *Salutaire instruction pour bien & heureusement regner...* A Lyon. Par Benoist Rigaud, M.D.LX.VII, in-8°. Voyez, au sujet de l'envoi que Du Bellay fit de copies de ce discours à diverses personnes de distinction, sa seconde lettre à Jehan Morel, tome II, p. 542 et 543.

146. AMPLE DISCOURS AV ROY..., p. 489.

M. Brunet parle d'une édition de ce discours, de Paris, 1568, in-8°; une autre, qui porte le titre de *Docte & singulier discours*, forme un volume petit in-8°, publié à Lyon, en 1588; la plus ancienne que nous ayons vue est de Paris, chez Federic Morel, en 1572; le texte en a été suivi fidèlement, trop fidèlement même, par Aubert; un manuscrit de date assurément postérieure, qui fait partie d'un volume de la Bibliothèque impériale, portant le n° 513 du fonds français, nous a fourni d'utiles corrections qu'on trouvera mentionnées dans les notes suivantes. Il y a, tant dans les éditions que dans le manuscrit, des manchettes, qui le plus souvent ne contiennent que de simples sommaires que nous avons pu négliger, mais qui parfois aussi fournissent des éclaircissements dont nous avons enrichi nos notes.

147. *Tout le chemin en fume*, p. 494.

Cette description est imitée d'un passage du quatrième livre de Virgile. Voyez la traduction que du Bellay en a faite, tome I, p. 359.

148. *. Le bon pasteur, qui aime son troupeau,
En doit prendre la laine, & luy laisser la peau*, p. 494.

« Sentence de l'empereur Tibère. » (*Note en manchette du manuscrit de la Bibliothèque impériale.*) — Voyez ci-dessus, p. 563, note 113.

149. *La barriere*
Que nature oppofoit à fa vertu guerriere, p. 495.
 « Les Alpes. » (*Manchette des imprimés.*)
150. ...*Ce ieune Roy, dont la Françoisfe troppe*
Dont a fi brauement les murs de Parthenope, p. 497.
 « Charles huitiefme conquift le Royaume de Naples par le moien
 des vieux Capitaines de fon pere Loys Vnziefme. » (*Manchette des*
imprimés.)
151. *S'appareffe*, p. 499.
 Ainsi dans le manuscrit; les imprimés portent *fa pareffe*, qui
 n'offre aucun sens.
152. *Permette*, p. 499.
 Cette leçon est encore celle du manuscrit; les imprimés portent
permettre.
153. ... *La plus grande part la meilleure furmonte*, p. 501.
 « Sentence de Tite-Liue. » (*Manchette des imprimés.*)
154. *L'impudence & la temerité*
Du ieune medecin, qui, non exercité,
De prattiquer fon art ne fait point conſcience,
Et par la mort d'autruy fait fon experience, p. 501.
 « Sentence de Pline. » (*Manchette du manuscrit.*) — « Hercule!
 in hac artium sola evenit, ut cuicumque medicum se professo sta-
 tim credatur, quum sit periculum in nullo mendacio majus... Dis-
 cunt periculis nostris, et experimenta per mortes agunt. » (*Plini*
nat. hist., lib. XXIX, cap. vii.)
155. ...*Ce que lon achepte on peult bien le reuendre*, p. 501.
 « Vers de Sennazar. » (*Manchette du manuscrit.*)
156. *De la Mercuriale encor' il aura foing*, p. 501.
 « La Mercuriale de la Court de Parlement. » (*Manchette du*
manuscrit.)
157. ...*Celuy qui fit feoir fur la peau de fon pere*
Le fils d'un mauuais iuge..., p. 502.
 « Seuerité de Cambifes, roy de Perſe, contre vn mauuais iuge. »
 (*Manchette du manuscrit.*)
158. ... *Vous ne permettez que ce mal enuieilliffe*, p. 503.
 L'auteur emploie ici, dans l'indication en manchette, le verbe

correspondant à forme purement latine : « Le Roy doit remedier de bonne heure au mal qui n'est encore inueteré. »

159. *Or ce monstre fatal ne se veult surmonter
Par le feu seulement, ny par le fer donter,* p. 503.

Ces deux vers et les deux qui les suivent dans les imprimés présentent quatre rimes masculines de suite. On y a remédié, mais seulement en marge, dans le manuscrit, en ajoutant ici :

*Comme l'hydre fecond qui d'un dommage vtile
Renouueloit son chef de cent testes fertile.*

160. *...Ce pesant fardeau que porte le clergé,* p. 505.
« Les Decimes. » (*Manchette des imprimés.*)

161. *Car qui fert à l'autel, de l'autel il doit viure,* p. 505.
« Saint Paul. » (*Manchette du manuscrit.*) — Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt : et qui altari deseruiunt, cum altari participant? (1, Cor. IX, 13.)

162. *...Ce grand Cardinal,* p. 505.
« Louange du Cardinal de Lorraine & de ses freres. » (*Manchette des imprimés.*)

163. *Soldarts,* p. 505.
Ainsi dans le manuscrit. *Soldats*, dans les imprimés.

164. *Ce docte, vertueux, & prudent Oliuier,* p. 507.
« Le chancellier Oliuier, protecteur de la iustice. » (*Manchette du manuscrit.*)

165. *Ce Charles, l'ornement du college Romain,* p. 507.
« Le Cardinal de Lorraine, protecteur de l'estat ecclesiastique. » (*Manchette du manuscrit.*)

166. *S'il vous plaißt d'imiter le plus grand des Cefars,
Qui fit tant de faueur au Mantuan Virgile,
Et cil qui tant prisa la trompette d'Achille,* p. 509.
« L'honneur qu'Auguste Cefar & Alexandre le grand ont porté aux bonnes lettres. » (*Manchette des imprimés.*)

167. *Comme la pieté, la iustice, & la foy,* p. 510.
Après ce vers, on lit dans le manuscrit les deux suivants, qui manquent dans les imprimés :

*Comme il doit estre humain, comme sa main royalle
Doit estre aux gens de bien ouuerte & liberalle.*

Voyez ci-dessus, note 159.

168. *D'ytiles seruiteurs, ne seruent que de nombre*, p. 510.

Après ce vers, on lit dans le manuscrit les quatre suivants, qui ne se trouvent pas dans les imprimés :

*Comme il doit careffer les princes de son sang
Et ceux qui prez de luy tiennent le premier rang,
Comme les plus experts au regime publique,
Soit pour l'art militaire ou pour l'art politique.*

169. ... *Ceux dont ie porte le nom*, p. 510.

« Il entend les deux derniers Seigneurs de Langey, & le Cardinal Du-Bellay leur frere. » (*Manchette des imprimés.*)

170.*Plus heureux qu'Auguste, & meilleur que Traian*, p. 511.

« La priere que lon faifoit anciennement en faueur des Empe- reurs. » (*Manchette des imprimés.*)

171. *Et que continuant ce bon heur d'an en an*, p. 511.

Ce vers se lit ainsi dans le manuscrit :

Continuant vos iours iusques au centiesme an.

172. *Il accomplisse en vous l'heureuse prophetie*, p. 511.

« Prophetie touchant le roi moderne en vn vieux liure escript a la main. » (*Manchette du manuscrit.*)

173. *Qui*, p. 511.

Il y a dans les éditions *que*, qui ne donne point de sens satisfaisant.

174. APPENDICE, p. 513.

Nous avons déjà fait entrer dans les *Œuvres* de Joachim Du Bellay plusieurs morceaux qui figuraient dans les éditions originales et qu'Aubert n'a pas jugé utile de conserver. (Voyez t. I, page 67, note a, p. 500, note 58, vers la fin, et t. II, p. 566, note 134). Nous en ajoutons ici en forme d'appendice un certain nombre qui ne trouvaient pas aussi naturellement leur place dans les recueils précédents.

175. LES CENT DISTIQUES DES TROIS SEVRS ANNE, MARGVERITE, IANE... SVR LE TRESPAS DE L'INCOMPARABLE MARGVERITE, ROYNE DE NAVARRE..., p. 513.

Ces distiques font partie d'un recueil dont voici la description bibliographique :

LE
TOMBEAU

DE MARGVERITE DE VA-
LOIS ROYNE DE NAVARRE.

Faiçt premierement en Distiques Latins par les trois Sœurs
Princeffes en Angleterre. Depuis traductz en Grec, Italien,
& François par plusieurs des excellentz Poètes de la France.

*Auecques plusieurs Odes, Hymnes, Cantiques, Epi-
taphes, sur le mesme subiect.*

A Paris.

De l'imprimerie de Michel Fezandat, & Robert Granlon
au mont S. Hilaire à l'enfeigne des Grans Ions, & au Palais
en la boutique de Vincent Sartenas.

1551

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Les trois princesses qui ont composé les distiques sont : « Anne, Marguerite & Iane de Seymour. » Les quatrains par lesquels Du Bellay les a traduits ne portent pas son nom, mais sont précédés des initiales dont il a signé ses premiers ouvrages : I. D. B. A., Antoine de Baïf a traduit aussi en quatrains la plupart de ces distiques. On trouvera cette traduction parmi ses œuvres, dans l'édition que nous en publierons. Au nombre des pièces contenues dans ce volume figurent l'*Imitation de l'ode latine de Ian Dorat* (voyez t. I. p. 160) et les *Deux Marguerites*. (Voyez t. II, p. 41.)

176. *Si tu ne fais, viateur,
A ce tumbeau reuerance*, p. 515.

Chacun des distiques latins est suivi d'un distique grec de Dorat, d'un quatrain italien, précédé des initiales I. P. D. M., d'un quatrain français signé des initiales de Du Bellay (I. D. B. A.) et de plusieurs autres imitations; en tête du quatrain qui commence par les deux vers que nous venons de reproduire on a répété, sans doute par erreur, les initiales I. P. D. M.; nous croyons qu'on n'en doit pas moins attribuer ce quatrain français à Du Bellay.

177. *Race des Rois, Sœur & Femme*, p. 521.

Le quatrain de Baïf qui traduit le distique latin suit d'ordinaire le quatrain de Du Bellay et est habituellement précédé de son nom; ici deux quatrains français de suite sont précédés des initiales de

Du Bellay ; nous pensons toutefois qu'il est peu probable qu'il soit l'auteur des deux versions, nous avons donc cru devoir rejeter la seconde que nous nous contentons de reproduire ici :

*De trois Lys, armes des Rois,
Son ecuffon ell' compose,
Royale de trois endrois :
Des Roys Niepce, Sœur, Epouse.*

178. ODE (SVR L'EPITHALAME DE HENRI DE MESME ET DE IANE HENNEQVIN), p. 524.

Cette ode, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Tricotel, si versé dans la connaissance de nos anciens poètes, est tirée d'un petit volume de la bibliothèque de l'Arsenal intitulé : *Epithalame*, qui ne se compose que de 16 feuillets non chiffrés, et ne porte point de date, mais qui appartient à l'année 1552.

179. *Et plus heureux l'hymenée
De telle vierge d'onneur*, p. 525.

Nous avons reproduit fidèlement le texte, qui prête à deux sens fort différents. On peut entendre soit : *De telle vierge d'honneur*, soit : *De telle vierge donneur*, c'est-à-dire faisant présent, faisant don d'une telle vierge. Cette dernière interprétation nous paraît de beaucoup la meilleure. Nous avons vu dans *l'Oliue*, t. I, p. 90, sonnet XVIII, Du Bellay nommer Dieu *le fouuerain donneur* à cause des biens qu'il nous prodigue.

180. SONET DE IOACHIM DV BELLAI A P. DE RONSARD, p. 525.
En tête des *Amours*.

181. I. DV BELLAY (A LOYS LE ROY, DIT REGIVS), p. 526.
En tête du *Sympose de Platon* ; voyez t. I, p. 505, note 214.

182. HVICT SONNETZ DE IOACHIM DV BELLAY, p. 526.
Ces huit sonnets, signalés par M. Paulin Paris dans le septième volume des *Manuscrits français*, ont été publiés pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon dans *l'Amateur de livres*, en mars 1849, avec un excellent commentaire auquel nous allons faire plus d'un emprunt, et ont ensuite été tirés à part à 50 exemplaires. Ils se trouvent aux folios 268 et suivants du manuscrit du fonds français qui porte actuellement le n° 884.

183. *Et, pour auoir bien fceu vn finge entretenir,
Vn Ganymede auoir le rouge sur la teste*, p. 526.

« Il s'agit ici de cet étrange protégé de Jules III, natif de Plaisance ou de Bologne, et qui s'appelaît Innocent. Jules, encore cardinal

del Monte, l'avait rencontré dans les rues avec un singe, pris en affection, fait adopter par son frère Baudouin del Monte, et, le 30 mai 1550, trois mois à peine avant son élévation, il fit de lui, à dix-sept ans, un cardinal, auquel le peuple conserva le nom qu'il lui avait déjà donné, celui de *Simia*. Quant à l'appellation de Ganyémède, un passage de Sleidan, cité dans Bayle (note D), montre que c'était alors l'opinion commune : « Romæ fama erat, & libellis quoque conscriptum fuit à Ioue Ganymedem foueri, licet deformem : sed nec ipse pontifex ad reliquos cardinales diffimulare, & per iocum fertur aliquando commemorare, quam fit lascivus adolescens & importunus. » (*Huit sonnets de loachim Du Bellay... publiés par M. Anatole de Montaiglon*, p. 8 et 9.)

184. *Je fu iadis Hercule*, p. 528.

La statue de Pasquin, dans laquelle on s'accorde maintenant à reconnaître le reste d'un groupe représentant Ajax emportant le corps de Patrocle, passait alors pour un Hercule lançant Lychas à la mer.

185. V, p. 528.

Ce sonnet est la traduction de la pièce suivante, qui se trouve au folio 48 des *Poemata*, dans la série intitulée *Tumuli* :

MARCELLI II, PONT. MAX. ET IVLII III.

*Vt qui conatur rapidas extinguere flammæ,
Sæpe solet mediis ipse perire rogis,
Sic veteres Iuli cupiens purgare cloacas
Marcellus, diro tactus odore periit.*

Marcel est mort le 1^{er} mai 1555, Paul IV a été élu le 23 ; c'est entre ces deux dates que se placent ces vers.

186. VI, p. 529.

Caracciol, à qui Du Bellay s'adresse ici, est ce prince de Melphe à qui il a consacré une ode (voyez ci-dessus, p. 88). Il était évêque de Troyes et fils de Caracciol, fait maréchal de France en 1545. On trouve dans les *Poemata* de Du Bellay (fol. 23, verso) une pièce intitulée : *In laudem Caracioli Treucarum antistiti.*, ensuite vient celle que nous allons reproduire ; c'est l'original du VI^e sonnet :

AD EVMDEM, IN COMPARATIONEM IVLII III ET PAVLI IIII. PP. MM.

*Dum bello pacem opponis, placidumque furenti
Neptunum, & viduo florida rura solo,
Mars fremit, vnda furit, densatur frigore Tellus,
Pax redit, vnda fileit, soluitur acris hyems.
Hæc facis, Antoni, Paulum dum opponis Iulo,*

*Lætaque funestis tempora temporibus.
Non alio infamis damnari Iulius ore,
Non alio Paulus debuit ore cani.*

187. *Celluy qui fut de la Terre & de l'Onde
Le Tonnerre & l'effroy...*, p. 529.

Charles-Quint.

188. ...*Que dirons-nous de cest autre vieillard*, p. 529.

Paul IV.

189. IOACH. DV BELLAY, ANGEVIN (A IAQVES GREVIN), p. 530.

Ce sonnet a paru en tête de *l'Olimpe de Jaques Greuin...* Paris, R. Estienne, M.D.LX, in-8. Le permis d'imprimer est du 23 novembre 1559.

190. LETTRES DE IOACHIM DV BELLAY. AV CARDINAL DV BELLAY, p. 531.

Ces lettres se trouvent dans un manuscrit de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, ainsi décrit au tome II p. 24, du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements*, publié par ordre du ministre de l'Instruction publique : *Lettres latines et françoises de Jean Du Bellay, cardinal et evesque de Paris, ou qui luy ont été écrites par diverses personnes, copiées par M. Jean Bouhier, con^{sr} au parlement de Dijon*. Ms. de la biblioth. de M. le Prés. Bouhier. B. 90. MDCCXXI.

M. Revillout, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, a fait une étude approfondie de ce manuscrit et y a trouvé les éléments d'un intéressant mémoire intitulé : *Quelques mois de la vie de Joachim Du Bellay*, qui a été lu dans la séance annuelle du Comité des travaux historiques. Ces lettres s'y trouvaient parmi les pièces justificatives. Non-seulement M. Revillout nous a autorisé à en prendre copie, mais il a bien voulu revoir les épreuves sur le manuscrit du président Bouhier, de telle sorte que c'est uniquement à son inépuisable obligeance que nos lecteurs sont redevables de ces pages curieuses des œuvres de Du Bellay, qui jettent un jour si vif et si inattendu sur la cause de ses chagrins, dont nous n'avions eu jusqu'ici que le retentissement poétique. Est-il besoin d'ajouter que nous sommes heureux de remercier ici le savant qui nous a communiqué avec un si aimable empressement le résultat de ses patientes recherches? La copie du président semble défectueuse en quelques endroits; çà et là il a paru indispensable de suppléer un mot omis; nous avons eu soin de placer ces additions entre parenthèses, et de ne rien modifier sans en avertir.

191. *L'extrait de laditte Epitre est imprimé audeuant de quelques miennes œuures latines*, p. 533.

Cet extrait se trouve en tête du volume intitulé : *Ioachimi Bellai Andini poematum libri quatuor... Parisiis, Apud Federicum Morellum... M.D.LVIII*, in-4°. Nous reproduisons en entier ce morceau, en attirant particulièrement l'attention du lecteur sur les dernières lignes, qui sont curieuses quand on les rapproche de la lettre de Du Bellay au cardinal :

EX QVADAM EPISTOLA FRANCISCI OLIVARII Gall. Nomophylacis ad I. Morellum Ebrodunens.

Hospitalii Epistolam legi. De qua nil aliud dicam, quàm, quòd, vel sine titulo, auctorem suum referat : & bis mille aliis intermixta, non me fallere queat. Perlectam seposui, per ocium subinde relecturum, cum musis, simul ac Philosophiæ indulgere iuuabit. Bellai poemata, mihi post tuum discessum, ter, quater relecta, semper magis ac magis allubescunt. Quanquam sunt in iis nonnulla quæ me fugiunt, quòd scilicet, res ipsas non capio. Nescio quid ille Græcè vel Latinè præstare queat : hoc vnum scio, qualia scribit, nisi ala eo præstari non posse, qui sit varia ac multiplici eruditione, iudicio autem perelegante perpolitus. Nam selectissimum illum Gallicæ dictionis nitorem, ac perpetuam quandam in illa lingua gratiam, qui talem vel polliceatur, vel iam iam reipsa præstet, nondum mihi quemquam hætenus legere contigit. Tu hunc meo nomine plurimum saluere iubebis. Opto homini fortunam tali ingenio dignam. Nam vel inuita illa, clarus atque illustris evadet. Quòd si fortunæ nihil accefferit, certè illius ipsius magno probro, vel potius ingenti summatum virorum pudori futurum est. Benè vale. Ex Leonuillano nostro, quarto Cal. Septembr. M.D.LVIII.

192. *Ce que dit Martial en vne sienne epistre*, p. 533.

« Absit a jocosorum nostrorum simplicitate malignus interpret... Improbe facit, qui in alieno libro ingeniosus est. » (Martialis epigr. lib. I. Epist. ad lect.)

193. *Mesmement au sonnet que j'ay aussi encloz cy dedans auquel en parlant apertement de vous & non par metaphore ou allegorie*, p. 534.

Il y a évidemment ici une lacune; quant au sonnet dont il est question, c'est le XLIX^e des *Regrets*. Voyez ci-dessus, p. 191.

194. *Ce qui m'a fait ainsi toucher les Caraffes en quelque endroit*, p. 535.

Voyez sur les Caraffe, dans les *Regrets*, sonnet CIII, p. 218, et, sonnet CV, p. 219.

195. *Encores que Democrite excludat fanos Helicone poetas* p. 535.

Souvenir de ce passage de l'*Art poétique* d'Horace (vers 295) :

*Ingenium misera quia fortunatius arte
Credit, et excludit sanos Helicone poetas
Democritus ; bona pars non vngues ponere curat.*

196. *Je ne veux point faire du Theatin*, p. 537.

Allusion à la conduite du pape Paul IV, ancien général des Théatins. Voyez *Œuvres complètes* d'Estienne de la Boétie, publiées par M. Léon Feugère, 1846, p. 380. (*Note de M. Revillout.*)

197. *AV SIEVR IEHAN MOREL, AMBRVNOIS*, p. 541.

Les quatre lettres qui suivent sont, comme les précédentes, tirées du manuscrit de Bouhier ; elles y sont réunies et viennent après une lettre de Joachim au cardinal ; elles ne portent pas de date. Le nom du destinataire n'est pas indiqué, mais M. Revillout a conclu, avec beaucoup de vraisemblance, des qualités de frère, serviteur et ami qui précèdent la signature, que c'est à Morel qu'elles sont adressées.

198. *Nostra damus cum verba damus, nam fallere nostrum est,
Et cum vestra damus, nil nisi nostra damus*, p. 542.

Ces vers, qui ont été attribués à Jodelle et à Bèze, se trouvent, sous la forme suivante, dans les *Allusiones* de Charles Vtenhove.

*Nostradamus cum falsa damus, nam fallere nostrum est,
Et cum falsa damus, nil nisi nostra damus.*

199. *Vne coppie de la tranlation de l'Epistre de Monsr de Lhospital*, p. 542.

Voyez ci-dessus, p. 477, et p. 576, note 191, le commencement de la lettre du chancelier Olivier.

200. *Quant a la Royne regnante, l'Epistre en fait affés mention*, p. 543.

Voyez ci-dessus, p. 486 :

*Que Dieu puisse allonger la vie de cent ans
A ta Mere, à ta Femme. & donne pareil temps
A ta Tante...*







TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
DIVERS POEMES, PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADUCTIONS.	
La complainte du defesperé.	1
Hymne chrestien.	15
La monomachie de Daud & de Goliath.	20
Ode au reuerendiff. Cardinal du Bellay.	26
La lyre chrestienne.	30
Discours sur la louange de la vertu & sur les diuers erreurs des hommes. A Salm. Macrin. . .	35
Les deux Marguerites.	41
Ode au feigneur des Essars sur le discours de son Amadis.	45
Au feigneur Rob. de la Haye pour estrene. . . .	54
Estrene à D. M. de la Haye	56
Ode pastorale à Bertrand Bergier de Montembeuf, natif de Poictiers, poete bedonniebouffon- nique.	57
A Salm. Macrin.	59
XIII sonnets de l'honneste amour.	60

Le poete courtifan.	67
A Phœbus	71
Sonnet	73
Sur le papat de Paule III.	74
La nymphe dormante à la fontaine de pape Iules III.	77
Elle mefme apres la mort du pape.	78
Des feuz de ioye faiçts à Rome l'an 1554.	79
Hymne de fanté au feigneur Rob. de la Haye.	79
Ode au prince de Melphe diuifée en treze paufes. A madame Diane de Poictiers, duchefle de Va- lentinois.	88
A elle encores	96
Sonnet.	101
A ladiçte dame.	103
En la perfonne de ladiçte dame.	103
Chanfon.	111
Chanfon pour M. la marefchale de S. A.	112
Refponfe faiçte par la Royne de Nauarre	116
A Pierre de Ronfard.	117
Les amours de I. Du Bellay.	118
Au feigneur de Lhofpital.	120
De Monfieur du Lyon, conf. en parlement	135
A Monfieur Chartier, iurifc. parifien.	135
A Monfieur Tyraqueau, conf. en parlement.	136
Au feigneur de Ranconnet.	137
Au feign. de Brynon, m. des req. de l'hoft.	138
Au feign. Aubery, l. ciuil au Chaf.	138
A Monfieur du-Val. E. de Sees.	139
A Monfieur de Morel, Ambr.	139
A P. de Ronfard.	140
A P. Paſchal, tholos.	141
A Eft. Iodelle	141
A I. A. de Baif	142
Au conte d'Alcinois.	142
A M. Le Sçeue, Lyonnois	143

A P. de Thyard & G. des Autelz.	144
Les tragiques regrets de Charles V, empereur. .	144
Complainte sur la mort du duc Horace Farnaize.	149
Du mesme encores.	155
Sur la mort du feigneur Leon Strozzi.	155
Sur la mort de la feign. Syluia Mirandola	156
Epitaphe de madame l'abesse de Caen, Sœur de Monfieur le Cardinal de Chastillon.	157
Autre epitaphe.	158
Sur la mort du feigneur d'Essé.	158
Sur la mort du feigneur de Dampierre	159
Sur la mort du feigneur de Piéne.	160
Sur la mort du viconte de Brezé.	160
Du ieune Mongé	161
Sur la mort de la ieunefse françoife.	162
 LES REGRETS ET AVTRES ŒVVRES POETIQUES. . .	163
Ad lectorem	163
A Monfieur d'Auanfon, Confeillier du Roy en fon priué Confeil.	163
A fon liure	166
Les Regrets.	167
Sonnet d'vn quidam contre vn des precedents qui se commence : <i>Je les ay veus, Bizet.</i>	259
Refponfe de l'authevr au-dict sonnet	259
Autres.	260-262
 LE PREMIER LIVRE DES ANTIQVITEZ DE ROME. . .	263
Au Roy.	263
Songe.	280
Au Roy.	287
A la Royne.	288
 DIVERS IEVX RVSTIQUES ET AVTRES ŒVVRES POE- TIQUES.	289

Au lecteur	289
A Monsieur Duthier, conseiller du Roy & secretaire d'Estat.	291
Le Moretum de Virgile.	293

Vœux rustiques du latin de Naugerius.

A Ceres.	297
D'un vanneur de ble, aux vents.	299
A Ceres, à Bacchus & à Pales.	299
Sur le mesme subiect.	300
D'un berger, à Pan	300
D'un chasseur.	301
D'un vigneron, à Bacchus	302
De deux amans, à Venus.	302
D'une nymphe, à Diane	303
Epitaphe d'un chien.	303
A Venus	304
Estrene d'un tableau.	305
Villanelle.	306
Le combat d'Hercule & d'Acheloys, d'Ouide	307
Chant de l'amour & du printemps.	313
Chant de l'amour & de l'hyuer.	318
De sa peine & des beautez de sa dame.	324
A Oliuier de Magni, sur les perfections de sa dame.	326
Contre les Petrarquistes.	333
Elegie d'amour.	338
Chanfon.	342
Bayfer.	345
Autre bayfer.	347
Complainte des fatyres aux nymphes. Du Bembe.	348
Sur vn chappelet de roses. Du Bembe.	349
Epitaphe d'un petit chien.	350
Epitaphe d'un chat.	353
Epitaphe de l'abbé Bonnet	359
A Bertran Bergier, poete dithyrambique	363

Epitaphe d'un flambeau.	366
Contre vne vieille.	369
Elegie amoureuse.	372
La courtifanne repentie, du latin de P. Gillebert.	374
La contre-repentie, du mesme Gillebert.	378
La vieille courtifanne.	382
Metamorphose d'une rose.	398
Hymne de la furdité. A. P. de Ronfard, Vand	399
Epitaphe du passereau de madame Marguerite.	406
Satyre de maistre Pierre du Cuignet, sur la Petro- machie de l'Vniuersité de Paris.	408
Probleme.	417
Epigramme pastoral.	418
A I. Ant. de Baif. Sonnet.	419
EPITHALAME SVR LE MARIAGE DE TRESILLVSTRE PRINCE PHILIBERT EMANVEL, DVC DE SAVOYE, ET TRESILLVSTRE PRINCESSE MARGVERITE DE FRANCE, SÆVR VNIQVE DV ROY ET DVCHESSE DE BERRY.	421
Au lecteur.	421
Epithalame.	422
I. du Bellay. (Sonnet).	439
ENTREPRISE DV ROY-DAVLPHIN POVR LE TOVRNOY SOVBZ LE NOM DES CHEVALIERS ADVANTEVREUX	441
A la Royne & aux dames.	441
Entreprise de Monsieur de Lorraine. Aux dames.	448
INSCRIPTIONS	450
Le Roy treschrestien.	450
La Royne treschrest.	451
Le Roy Catholique.	452
La Royne Catholique.	452
Le Roy-Daulphin.	453
La Royne-Daulphine.	454
Monsieur de Sauoye.	455

Madame de Sauoye.	456
Monfieur de Lorraine.	456
Madame de Lorraine.	457
Madame de Lorraine la douairiere	458
Mess. Card. de Lorraine & duc de Guife.	459
Sur la paix & fur les mariages.	460
Au Roy.	462
A la Royne Daulphine.	463
Au Roy.	463
L'imprimeur au lecteur.	464
LE TUMBEAU DV TRESCHRESTIEN ROY HENRY II.	465
A l'vmbre de Henry	465
Epitaphe du mesme par ledict du Bellay.	469
Du mesme.	470
Du mesme encores.	470
Lettre du mesme autheur au sieur Iehan Morel, Ambrunois.	472
Le tumbeau de M. Antoine Minard, President.	475
DISCOVRS AV ROY contenant vne brefue & salu- taire instruction pour bien & heureusement regner... Escript... en vers latins... par messire Michel de l'Hospital... &... mis en vers françois par I. du Bellay	477
A Monseigneur... Charles cardinal de Lorraine, Epigramme de Messire Michel de l'Hospital.	477
Discours au Roy	478
AMPLE DISCOVRS AV ROY sur le faict des quatre Estats du royaume de France.	489
A... monseigneur le... Cardinal de Lorraine	489
Discours au Roy sur le faict de ses quatre Estats.	490
APPENDICE.	513

Les cent distiques des trois feurs Anne, Marguerite, Iane... sur le trespas de l'incomparable Marguerite, royne de Nauarre	513
Ode (sur l'epithalame de Henri de Mesme & de Iane Hennequin)	524
Sonet de Ioachim du Bellai a P. de Ronfard. . .	525
I. Du Bellay (a Loys le Roy, dit Regius).	526
Huiët sonnetz de Ioachim du Bellay.	530
Ioach. du Bellay, Angeuin (à Iaqués Greuin. . .	528
LETTRES DE IOACHIM DU BELLAY.	531
Au Cardinal du Bellay.	531
Au Sieur Iehan Morel, ambrunois	541
Notes.	545

FIN DE LA TABLE.





Achevé d'imprimer

LE DIX OCTOBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEPT

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE.

A PARIS



